

ŒUVRES HISTORIQUES

DE

FRÉDÉRIC LE GRAND.

TOME TROISIÈME.

ŒUVRES HISTORIQUES

DE

FRÉDÉRIC LE GRAND.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET RENSEIGNEMENS.

TOME TROISIÈME.

LEIPZIG,
CHEZ F. A. BROCKHAUS.
PARIS,
CHEZ REY & GRAVIER,
QUAI DES AUGUSTINS, NO. 55.

1830.

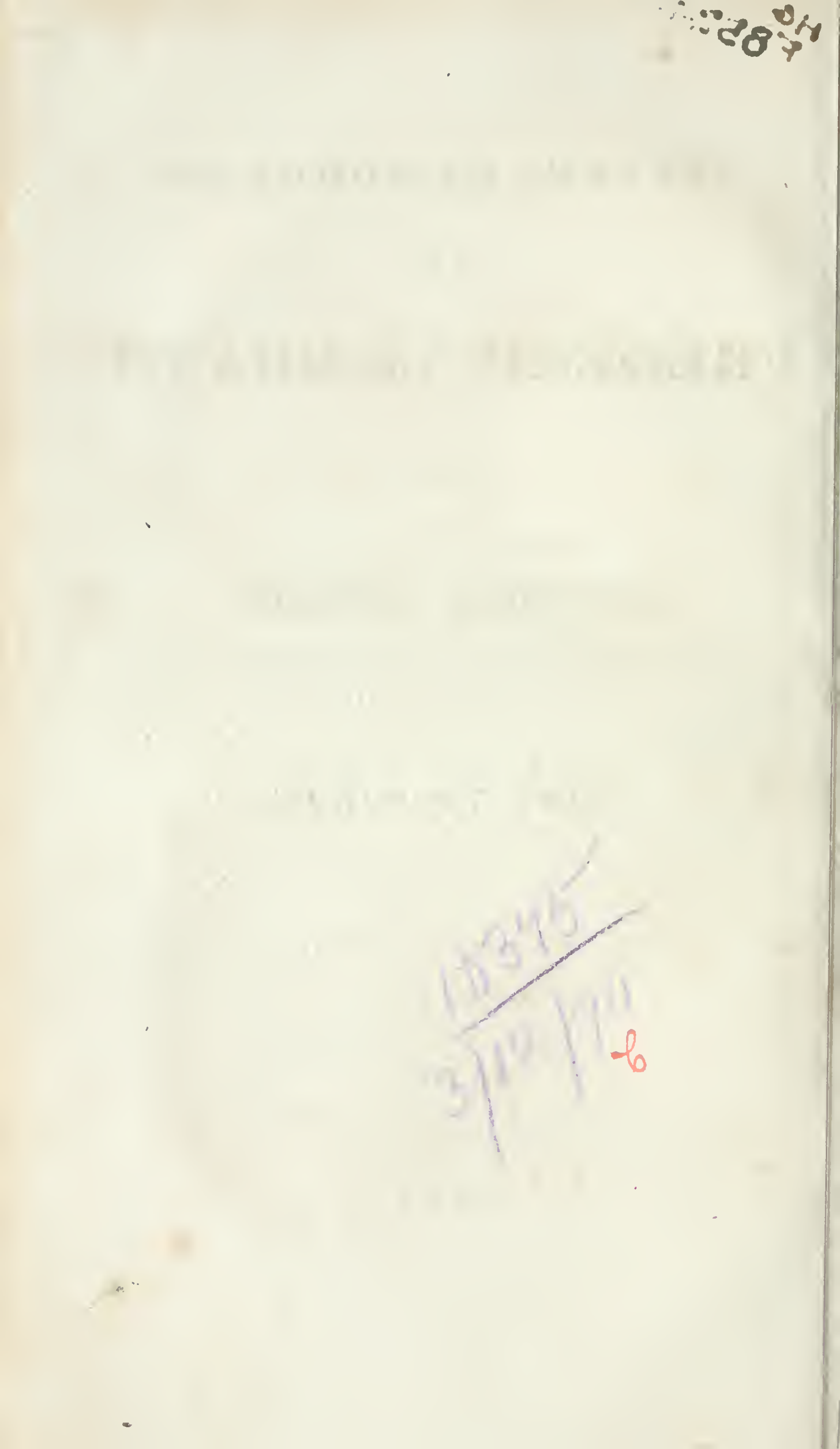


TABLE DES MATIÈRES.

Chapitre troisième.

Chapitre quatrième.

Chapitre cinquième.

Chapitre sixième.

Chapitre septième.

Chapitre huitième.

Chapitre neuvième.

Chapitre dixième.

Chapitre onzième.

Chapitre douzième.

Chapitre treizième.

HISTOIRE

DE

LA GUERRE DE SEPT ANS.

AVANT-PROPOS.

J'avais tracé le tableau des deux guerres que nous avons faites en Silésie et en Bohême; c'était l'ouvrage d'un jeune homme, et la suite de cette démangeaison d'écrire qui en Europe est devenue une espèce de maladie épidémique. Depuis la paix de 1746 j'avais renoncé à l'histoire, parce que des intrigues politiques, si elles ne mènent à rien, ne méritent pas plus de considération que des tracasseries de société; et quelques détails sur l'administration intérieure d'un état ne fournissent pas une matière suffisante à l'histoire. La guerre qui survint en 1756, me fit changer de sentiment; elle avait été préparée avec tant d'art et d'artifice, le nombre des ennemis qui nous la firent, était si supérieur aux forces prussiennes, qu'un sujet aussi important ne me parut pas indigne d'être transmis à la postérité. Pour cet effet, à la fin de chaque campagne je dressai des mémoires sur les événemens qu'elle avait produits et dont j'avais le souvenir tout récent; mais ces faits se trouvant fort liés avec la politique, je fus obligé de la faire entrer

dans mon plan. J'ai eu en vue dans cet ouvrage deux objets principaux: l'un de prouver à la postérité et de mettre en évidence qu'il n'a pas dépendu de moi d'éviter cette guerre; que l'honneur et le bien de l'état m'ont empêché de consentir à la paix sous d'autres conditions que celles qui l'ont fait conclure; l'autre de détailler toutes les opérations militaires avec le plus de clarté et de précision qu'il m'a été possible, pour laisser un recueil authentique des situations avantageuses ou peu favorables qui se trouvent dans les provinces et dans les royaumes où la guerre sera portée, toutes les fois que la maison de Brandebourg aura des démêlés avec celle d'Autriche.

Le succès d'une guerre dépend en grande partie de l'habileté du général, de la connaissance des lieux qu'il occupe, et de l'art avec lequel il sait tirer avantage du terrain, soit en empêchant l'ennemi de prendre des postes qui pourraient le favoriser, soit en choisissant lui-même les plus convenables à ses desseins; la lecture de ces mémoires en fournira quantité d'exemples. Pour peu qu'on y prête attention, on apercevra le parti que les Autrichiens ont tiré de certaines positions, et celui que les Prussiens ont tiré de quelques autres. À Dieu ne plaise qu'on revoie une seconde guerre aussi compliquée et aussi difficile que celle que nous venons de terminer! Il n'est pas probable qu'un pareil enchaînement de causes ramène de long-temps les mêmes conjonctures que celles où nous nous sommes trouvés. Lorsque la

Prusse n'aura pas à combattre contre tant de puissances, elle pourra toujours couvrir l'électorat de Brandebourg et la Silésie, en entrant tout de suite avec l'armée en Bohême. C'est dans une occasion semblable où les camps de la Saxe et de la Bohême, dont j'ai parlé avec détail, pourront être d'usage, et abrégeront le travail de ceux qui conduiront les armées; car une des choses les plus difficiles à la guerre, c'est lorsqu'on la porte dans quelque contrée peu connue, de savoir s'y orienter d'abord. On est souvent contraint de prendre des positions au hasard, faute de connaître les bonnes, qui se trouvent quelquefois dans le voisinage; on ne fait que tâtonner, et si l'on se campe mal, on s'expose aux plus grands risques; au lieu qu'en trouvant des campemens reconnus bons par l'expérience, on a jeu plus sûr, et l'on procède plus méthodiquement. J'observerai cependant que les camps sont bons ou mauvais relativement aux circonstances; par exemple, celui de Torgau est admirable quand vous avez soixante-dix mille hommes pour le remplir; il est défectueux, si vous n'avez que trente mille hommes contre soixante mille, parce qu'il vous étend trop, vous affaiblit par conséquent, et que l'ennemi, s'il veut, pourra percer de côté ou d'autre à l'endroit que vous aurez le moins garni. Un camp est comme un vêtement; il ne doit être ni trop large, ni trop étroit pour celui qui le porte. Cependant, s'il faut choisir, il vaut mieux avoir du monde de reste qu'on ne peut placer, que d'en avoir trop

peu. Il est d'autres camps qui couvrent une partie du terrain, mais qui deviennent défectueux, si l'ennemi par ses mouvemens change de direction; par exemple le camp de Landshut, tout admirable qu'il est pour couvrir la Basse-Silésie, devient mauvais et de défense nulle, aussitôt que les impériaux tiennent Glatz et Wartha, parce qu'ils le tournent tout à fait. Dans des cas semblables, le jugement doit dicter le parti qu'il faut prendre; il doit empêcher surtout que l'imitation ne devienne servile, et par cela même mauvaise; pourquoi? Parce que deux hommes ne se trouvent jamais dans une situation tout à fait semblable. Il y aura quelque chose de comparable dans leurs positions, je le veux; mais examinez-les bien, ces positions, vous trouverez des variétés infinies dans le détail, parce que la nature, féconde en tout sens, ne fait pas les mêmes physionomies, et ne répète pas les mêmes événemens. Ce serait donc mal raisonner que de dire: monsieur de Luxembourg s'est trouvé dans le cas où je suis; il s'en est tiré de cette manière; donc je ferai la même chose. Les faits passés sont bons pour nourrir l'imagination et meubler la mémoire. C'est un répertoire d'idées qui fournit de la matière, que le jugement doit passer au creuset pour l'épurer. Je le répète donc, les détails de la dernière guerre ne doivent servir qu'à augmenter le magasin des idées militaires, et à constater quelques positions principales, qui demeureront fixes, tant que les pays ne changeront

pas de forme, et que la nature ne sera pas bouleversée. Il est très-probable que les généraux autrichiens ne s'écarteront pas de la méthode du maréchal Daun (qui est sans contredit la bonne), et qu'à la première guerre on les trouvera aussi attentifs à se bien poster, qu'ils l'ont été dans celle-ci. Cela m'oblige d'observer qu'un général aura tort, s'il se hâte d'attaquer l'ennemi dans des postes de montagnes, ou dans des terrains coupés. La nécessité des conjonctures m'a forcé quelquefois d'en venir à cette extrémité; mais lorsqu'on fait une guerre à puissance égale, on peut se procurer des avantages plus sûrs par la ruse et par l'adresse, sans s'exposer à d'aussi grands risques. Accumulez beaucoup de petits avantages; leur somme en produira de grands. D'ailleurs l'attaque d'un poste bien défendu est un morceau de dure digestion; vous pouvez facilement être repoussé et battu. Vous ne l'emportez qu'en sacrifiant des quinze et des vingt mille hommes; ce qui fait une brèche cruelle dans une armée. Les recrues, supposé que vous en trouviez en abondance, réparent le nombre, mais non pas la qualité des soldats que vouz avez perdus. Votre pays se dépeuple en renouvelant votre armée; vos troupes dégénèrent, et si la guerre est longue, vous vous trouvez enfin à la tête de paysans mal exercés, mal disciplinés, avec lesquels vous osez à peine paraître devant l'ennemi. À la bonne heure qu'on s'écarte des règles dans une situation violente; la nécessité seule peut faire recourir aux remèdes

désespérés; comme on donne de l'émétique au malade, lorsqu'il ne reste aucune autre ressource pour le guérir. Mais ce cas excepté, il faut selon moi procéder avec plus de ménagement, et n'agir qu'avec poids et mesure, parce que celui qui à la guerre donne le moins au hasard, est le plus habile.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire sur le style que j'ai adopté. J'ai été si excédé du *Je* et du *Moi*, que je me suis décidé à parler en troisième personne de ce qui me regarde. Il m'aurait été insupportable, dans un aussi long ouvrage, de parler toujours en mon propre nom. Du reste je me suis fait une loi de m'attacher scrupuleusement à la vérité, et d'être impartial, parce que l'animosité et la haine d'un auteur n'instruit personne, et qu'il y a de la faiblesse, et de la pusillanimité même, à ne pas dire du bien de ses ennemis, et à ne leur pas rendre la justice qu'ils méritent. Si malgré moi je me suis éloigné de cette règle que je me suis prescrite, la postérité me le pardonnera, et me corrigera où je mérite d'être repris. Tout ce que je pourrais ajouter à ce que je viens de dire, serait superflu, et peut-être qu'un ouvrage fait, comme celui-ci, pour être lu par peu de personnes, pouvait se passer tout à fait d'avant-propos.

À Potsdam le 3 de Mars 1764.

CHAPITRE PREMIER.

Des arrangemens intérieurs de la Prusse et de l'Autriche durant la paix.

La paix dont jouissait l'Europe permit à toutes les puissances de tourner leur attention sur l'intérieur de leurs états. Le roi commença par réformer les abus qui s'étaient introduits dans la police générale. Il travailla, à l'aide de nouveaux établissemens, à l'augmentation de ses finances; il s'appliqua à raffermir la discipline militaire, à perfectionner les forteresses, et à faire pour son armée des amas de toutes les armes et fournitures nécessaires, dont il se fait dans la guerre une si prodigieuse consommation.

1746-1756.

Arrangemens intérieurs du roi.

La justice, mal administrée durant le règne précédent, et qui était devenue très-injuste, méritait des soins, et une attention particulière. L'on s'était accoutumé à éluder les loix. Les procureurs faisaient un trafic honteux de la bonne foi: il suffisait d'être riche pour gagner sa cause, et d'être pauvre pour la perdre. Ces abus devenant de jour en jour plus in-

1746-1756. tolérables, demandaient nécessairement une reforme, tant pour les personnes des juges, des avocats et des procureurs, que pour les loix mêmes, qu'il fallait éclaircir, et dont surtout il fallait retrancher ces formalités, qui ne touchant point au fond de la cause, prolongent les procédures.

Le roi chargea son grand chancelier de Cocceji de ce travail; c'était un homme d'un caractère intègre et droit, dont la vertu et la probité étaient dignes des beaux temps de la république romaine; savant et éclairé, il semblait comme Tribonien être né pour la législation, et pour le bonheur des hommes. Ce savant jurisconsulte entreprit avec tant de zèle cet ouvrage pénible et délicat, qu'après un an d'un travail assidu les cours souveraines de justice, purgées de tous les sujets qui en avaient fait la honte, furent remplies par des magistrats vertueux. Le nouveau code *) des loix pour toutes les provinces de la do-
1746. mination prussienne fut achevé, et après qu'il eut été approuvé par les états, ces loix furent promulguées. On étendit ses vues jusques sur l'avenir, et comme l'expérience des choses humaines apprend que les meilleures institutions se corrompent, ou deviennent inutiles, si l'on en détourne les yeux, et si l'on ne ramène pas ceux qui doivent les observer aux premiers principes qui en ont posé les fondemens, on régla qu'il se ferait tous les trois ans une visite gé-

*) Corpus juris Fridericiani.

nérale des cours souveraines de justice, pour tenir la main à l'observation des nouvelles loix, et pour punir les officiers de justice qui auraient prévariqué. Cet ordre nouveau, introduit dans la justice, raffermit le bonheur des citoyens, en assurant les possessions de chaque famille; chacun put vivre en paix à l'abri des loix, qui régnèrent seules. 1746-1756.

Quelques soins que le feu roi se fût donnés pour régler et arranger les finances de l'état, il n'avait pu tout faire; il n'eut ni le temps ni les moyens d'achever un aussi grand ouvrage, et ce qui restait à perfectionner était immense, tant pour les terres à défricher que pour les manufactures à établir, le commerce à étendre et l'industrie à encourager. Les premières années du règne du roi furent données à la guerre, et il ne put tourner son attention sur l'intérieur, qu'après avoir assuré la tranquillité au dehors. Il y avait le long de l'Oder, depuis Swinemünde jusqu'à Cüstrin, de vastes marais, qui peut-être de tout temps avaient été incultes. On forma le projet de défricher cette contrée. On tira un canal depuis 1746-1753.
Cüstrin jusqu'à Wrietzen, qui saigna ces terres marécageuses, où deux mille familles furent établies. On continua depuis Schwedt jusqu'au-delà de Stettin ces établissemens, et douze cents familles y trouvèrent une vie aisée et abondante; cela fit une nouvelle petite province, que l'industrie conquit sur l'ignorance et sur la paresse. Les fabriques de laine, qui étaient assez considérables, manquaient cependant de filieurs;

1746-1756. on en fit venir des pays étrangers, et l'on en forma différens villages de deux cents familles chacun. Dans le duché de Magdebourg c'était un usage immémorial, que les habitans du Voigtland vinssent y faire la récolte, après laquelle ils s'en retournaient chez eux. Le roi leur donna des établissemens dans le duché, et fixa ainsi dans ses états un grand nombre de ces étrangers. Par les différentes opérations que nous venons de rapporter, le pays s'accrut pendant cette paix de deux cent quatre-vingt nouveaux villages. Le soin des campagnes ne fit pas négliger celui des
1746. villes. Le roi en bâtit une nouvelle sur la Swine, dont elle tire son nom, et en fit en même temps un port, nommé Swinemünde à l'embouchure de l'Oder, en creusant davantage le canal, et en nettoyant ce bassin. La ville de Stettin y profita le péage qu'elle payait autrefois aux Suédois en passant à Wolgast par la Peene, ce qui contribua beaucoup à rendre son commerce plus florissant, et y attira des étrangers. On établit dans toutes les villes de nouvelles manufactures; celles d'étoffes riches et de velours trouvèrent la place qui leur convenait le mieux à Berlin; les velours légers et les étoffes unies s'établirent à Potsdam; Splittgerber fournit à toutes les provinces le sucre qu'il raffinait à Berlin. Une fabrique de basin rendit la ville de Brandebourg florissante. À Francfort sur l'Oder on fabriqua du cuir de Russie; à Berlin, à Magdebourg et à Potsdam des bas et des mouchoirs de soie. La fabrique de Wegely

s'accrut du double. Les plantations de mûriers furent encouragées dans toutes les provinces; les personnes attachées aux églises donnèrent l'exemple aux cultivateurs et leur enseignèrent à élever cet insecte précieux qui originairement vient des Indes, et dont le duvet fait la soie. Dans des lieux où il y avait du bois en abondance, que l'éloignement des rivières empêchait de débiter, on établit des ferronneries, qui dans peu fournirent aux forteresses et aux besoins de l'armée des canons de fer, des boulets et des bombes. On trouva dans la principauté de Minden et dans le comté de la Mark de nouvelles salines, qui furent raffinées. On perfectionna celles de Halle, en y construisant, pour la gradation du sel, des bâtimens qui épargnent le bois. En un mot l'industrie fut encouragée dans la capitale et dans les provinces. Le roi remit en vigueur le droit d'étappe que les Saxons avaient disputé à la ville de Magdebourg, et par le moyen de quelques douanes établies sur les frontières, le commerce des provinces prussiennes fut presque en équilibre avec celui de la Saxe. La compagnie d'Emden établit un négoce important à la Chine. En diminuant les droits d'exportation à Stettin, Königsberg et Colberg, les revenus des douanes augmentèrent du double. Il résulta de ces diverses opérations de finances, que, sans compter les revenus de la Silésie et de l'Ost-Frise, et sans que le roi chargeât ses peuples d'un denier de nouvel impôt, les revenus de la couronne

1746-1756. se trouvèrent augmentés en 1756 d'un million deux cent mille écus; et d'après un dénombrement que l'on fit des habitans de toutes les provinces, leur nombre se monta à cinq millions d'âmes. Comme il est certain que le nombre des sujets fait la richesse des états, la Prusse pouvait alors se compter du double plus puissante qu'elle ne l'avait été dans les dernières années de Frédéric Guillaume, père du roi.

Les finances et la justice n'absorbèrent pas toute l'attention du roi; le militaire, cet instrument de la gloire et de la conservation des états, ne fut pas négligé. Le roi le surveilla de près, pour que la discipline et la subordination fussent rigoureusement maintenues dans chaque province. Les troupes se rassemblaient régulièrement toutes les années dans des camps de paix, où on les dressait aux grandes évolutions et aux manoeuvres. L'infanterie s'exerçait aux différens déploiemens, aux formations, aux attaques de plaine, aux attaques de postes, aux défenses de villages et de retranchemens, aux passages de rivières, aux marches couvertes à colonnes renversées, aux retraites, et enfin à toutes les manoeuvres qu'il faut faire devant l'ennemi. La cavalerie s'exerçait aux différentes attaques serrées et à intervalles, aux reconnaissances, ou fourrages verds et secs, aux différentes formations, et à prendre des points de vue sur des allignemens prescrits. On poussa, dans quelques régimens dont les cantons étaient les plus peuplés, le nombre des surnuméraires par compagnie à trente-six hom-

mes, et à vingt-quatre au moins; quoiqu'on ne fît 1746-1756. aucune nouvelle levée, le nombre de ces surnuméraires faisait sur le total de l'armée une augmentation de dix mille combattans. Tous les bataillons, tous les régimens de cavalerie avaient à leur tête de vieux commandeurs, officiers éprouvés, pleins de valeur et de mérite. Le corps des capitaines était composé d'hommes mûrs, solides et braves. Les subalternes étaient choisis; plusieurs étaient pleins de capacité et dignes d'être élevés à des grades supérieurs. En un mot l'application et l'émulation qui régnaient dans cette armée, étaient admirables. Il n'en était pas de même des généraux, quoiqu'il y en eût quelques-uns d'un vrai mérite. Le plus grand nombre avait, avec beaucoup de valeur, beaucoup d'indolence. On suivait l'ordre du tableau pour l'avancement, de sorte que l'ancienneté du service et non les talens décidaient de la fortune. Cet abus était ancien; il n'avait porté aucun préjudice dans les guerres précédentes, parce que le roi n'agissant qu'avec une armée, n'avait pas besoin de faire beaucoup de détachemens, et que les troupes et les généraux autrichiens auxquels il eut à faire, n'étaient que médiocres, et avaient entièrement négligé la tactique. Le roi fit une bonne acquisition en attirant de Russie le maréchal Keith à son service. C'était un homme doux dans le commerce, ayant des vertus et des moeurs, habile en son métier, et qui avec la plus grande politesse, était d'une valeur héroïque dans un jour de

1746-1756. combat. Le corps de l'artillerie avait été augmenté. Le roi le porta à trois bataillons, dont le dernier était destiné pour les garnisons. Il était bien exercé et en bon état, mais trop peu nombreux pour la profusion d'artillerie et de bouches à feu que la mode introduisit bientôt dans les armées. Il aurait fallu le doubler; mais comme cela n'avait point été usité dans les guerres précédentes, et que ces deux bataillons avaient suffi au service qu'on en demandait, on ne songea pas d'abord à l'augmenter. Durant la paix on construisit les ouvrages de Schweidnitz, et l'on perfectionna ceux de Neisse, de Kosel, de Glatz et de Glogau. Schweidnitz devait servir de dépôt pour l'armée, au cas que la guerre se portât en Bohême sur cette frontière; et comme les Autrichiens avaient montré peu de capacité dans la dernière guerre pour l'attaque et la défense des places, on se contenta de construire légèrement ces ouvrages; ce qui était dans le fond très-mal raisonné, car les places ne se construisent pas pour un temps, mais pour toujours; et qui pouvait garantir d'ailleurs que l'impératrice-reine n'attirât pas quelque habile ingénieur à son service, qui apportant avec lui un art qui manquait à l'armée autrichienne, le lui enseignât et le rendît commun? Mais si l'on fit des fautes, on eut dans la suite sujet de s'en repentir, et d'apprendre à raisonner plus solidement.

D'autre part on prévit qu'une armée en bon état et bien entretenue ne suffit pas pour faire la guerre,

mais qu'il faut de grosses provisions de réserve, pour l'armer, pour l'habiller, et la renouveler, pour ainsi dire; ce qui donna lieu à faire de grands amas de toutes sortes de fournitures, de selles, étriers, mords, bottes, gibernes, ceinturons etc. On conservait dans l'arsenal cinquante mille fusils, vingt mille sabres, douze mille épées, autant de pistolets, de carabines et de bandoulières; en un mot tout ce qu'il faut sans cesse renouveler, et que le temps ne donne pas toujours le moyen d'avoir assez promptement dans le besoin. On avait fait fondre de la grosse artillerie, consistant en quatre-vingt pièces de batterie, et en vingt mortiers, qui fut déposée dans la forteresse de Neisse. Les amas de poudre à canon que l'on avait faits, montaient à cinquante-six mille quintaux, répartis dans les différentes places du royaume. Les magasins d'abondance étaient remplis de trente-six mille winspels de farine et de douze mille d'avoine; de sorte que par ces mesures et par ces arrangemens préalables tout était préparé pour la guerre qu'on prévoyait, et qui ne paraissait pas éloignée. Dans l'année 1755 le roi fit même une augmentation dans les régimens de garnison. Ceux de Silésie furent portés à huit bataillons, ceux de Prusse à trois, ceux de la Marche électorale à deux; ce qui fait en tout treize bataillons. Dans un pays pauvre le souverain ne trouve pas de ressources dans la bourse de ses sujets, et son devoir est de suppléer par sa prudence et sa bonne économie aux dépenses extraordinaires, 1746-1756.

1746-1756. qui deviennent indispensables. Les fourmis amassent en été ce qu'elles consomment en hiver, et le prince doit ménager durant la paix les sommes qu'il faut dépenser dans la guerre. Ce point, malheureusement si important, n'avait pas été oublié, et la Prusse se trouvait en état de faire quelques campagnes de ses propres fonds; en un mot elle était prête à paraître dans l'arène au premier signal, et à se mesurer avec ses ennemis. Vous verrez dans la suite combien cette précaution fut utile, et la nécessité où se trouve un roi de Prusse, par la situation bizarre de ses provinces, d'être armé et préparé à tout événement, pour ne pas servir de jouet à ses voisins et à ses ennemis. Il aurait fallu au contraire en faire davantage, si les facultés de l'état l'avaient permis; car le roi avait dans la personne de l'impératrice-reine une ennemie ambitieuse et vindicative, d'autant plus dangereuse, qu'elle était femme, entêtée de ses opinions, et implacable.

Mesures de l'impératrice.

Cela était si vrai, que dès-lors elle préparait dans le silence du cabinet les grands projets qui éclatèrent dans la suite. Cette princesse, dévorée d'ambition, voulait aller à la gloire par tous les chemins; elle mit dans ses finances un ordre inconnu à ses ancêtres, et non seulement répara par de bons arrangemens ce qu'elle avait perdu par les provinces cédées au roi de Prusse et au roi de Sardaigne, mais même augmenta considérablement ses revenus. Le comte Haugwitz devint contrôleur général de ses finances.

Sous son administration les revenus de l'impératrice 1746-1756. montèrent à trente-six millions de florins ou vingt-quatre millions d'écus. L'empereur Charles VI, son père, possesseur du royaume de Naples, de la Servie, et de la Silésie n'en avait pas eu autant. L'empereur son époux, qui n'osait se mêler des affaires du gouvernement, se jeta dans celles du négoce, il ménageait tous les ans de grosses sommes de ses revenus de Toscane, et les faisait valoir dans le commerce. Il établissait des manufactures, et prêtait sur gages; il entreprit la livraison des uniformes, des armes, des chevaux, et des habits d'ordonnance pour toute l'armée impériale; associé avec un comte Boltza et un marchand nommé Schimmelmann, il avait pris à ferme les douanes de la Saxe, et en l'année 1756 il livra même le fourrage et la farine à l'armée du roi, qui était en guerre avec l'impératrice son épouse. Durant la guerre l'empereur avançait des sommes considérables à cette princesse sur de bons nantissemens. Il était en un mot le banquier de la cour.

L'impératrice avait senti dans les guerres précédentes la nécessité d'une meilleure discipline; elle choisit des généraux actifs et capables de l'introduire dans ses troupes; de vieux officiers, peu propres aux emplois qu'ils occupaient, furent renvoyés avec des pensions, et remplacés par de jeunes gens de condition, pleins d'ardeur et d'amour pour le métier de la guerre. On formait toutes les années des camps dans les provinces, où les troupes étaient exer-

2*

1746-1756. cées par des commissaires inspecteurs bien versés dans les grandes manoeuvres de la guerre; l'impératrice se rendit elle-même à différentes reprises dans les camps de Prague et d'Olmutz, pour animer les troupes par sa présence et par ses libéralités; elle savait faire valoir mieux qu'aucun prince ces distinctions auxquelles on attache tant de prix; elle récompensait les officiers qui lui étaient recommandés par ses généraux, excitant partout l'émulation, les talens, et le désir de lui plaire. En même temps se formait une école d'artillerie sous la direction du prince de Liechtenstein; il porta ce corps à six bataillons, et l'usage des canons à cet abus inouï auquel il est parvenu de nos jours; par zèle pour l'impératrice il dépensa pour cet objet au-delà de cent mille écus de son propre bien. Enfin, pour ne rien négliger de ce qui pouvait avoir rapport au militaire, l'impératrice fonda près de Vienne un collége où la jeune noblesse était instruite dans tous les arts qui ont rapport à la guerre; elle attira d'habiles professeurs de géométrie, de fortification, de géographie et d'histoire, qui formèrent des sujets capables; ce qui devint une pépinière d'officiers pour son armée. Par tous ces soins le militaire acquit dans ce pays un degré de perfection où il n'était jamais parvenu sous les empereurs de la maison d'Autriche, et une femme exécuta des desseins dignes d'un grand homme. Cette princesse, qui portait ses vues sur toutes les parties de l'administration, peu satisfaite de la manière dont les affai-

res étrangères et politiques s'étaient jusques là traitées, fit choix du comte Kaunitz sur la fin de l'année 1755. Elle lui donna la patente de premier ministre, pour qu'une seule tête réunît toutes les branches du gouvernement; nous aurons lieu dans son temps de faire connaître plus particulièrement cet homme, qui joua un si grand rôle; il entra dans tous les sentimens de sa souveraine; il eut l'art de flatter ses passions et de s'attirer sa confiance. Dès qu'il parvint au ministère, il travailla à former des alliances, et à isoler le roi de Prusse, pour préparer les voies à ce projet que l'impératrice avait tant à coeur, de recouvrer la Silésie, et d'abaisser ce prince; mais comme c'est là proprement la matière du chapitre suivant, nous n'en dirons pas davantage sur ce sujet. 1746-1756.

Voilà comment ces deux puissances durant la paix se préparaient à la guerre, telles que deux athlètes, qui aiguisent leurs armes, et qui brûlent de l'impatience de s'en servir.

CHAPITRE SECOND.

De la guerre et de la politique depuis 1746 *jusqu'à* 1756.

1746-1756. La paix de Dresde eut le destin de la plupart des traités qui se sont faits entre les souverains; elle suspendit les hostilités, sans déraciner les germes de discorde qui subsistaient entre l'Autriche et la Prusse. Quelque dissimulation qu'employât la cour de Vienne, elle avait le coeur trop ulcéré de la perte de la Silésie, pour que les effets de son animosité et de sa haine ne lui échappassent point, et ne se manifestassent pas enfin. La guerre entre ces deux puissances n'avait donc point été terminée proprement, mais elle avait changé de forme; et quoique les armées ne se combatissent plus en campagne, les Autrichiens continuaient les hostilités du fond de leur cabinet. La ruse, l'intrigue, l'artifice, étaient les armes dont ils se servaient, pour brouiller les Prussiens avec toutes les cours de l'Europe, et pour leur susciter, s'il était possible, des ennemis jusques aux extrémités de notre globe: nous en rapporterons des témoignages suffisans; mais pour mettre plus d'ordre et plus de clarté dans ce que nous allons dire, nous parcourrons successivement les événemens principaux qui

arrivèrent dans les différentes cours de l'Europe. Et comme après la paix de Dresde la guerre ne laissa pas de continuer entre la cour de Vienne et l'Angleterre d'une part, et la France et l'Espagne de l'autre, nous nous voyons obligés d'en faire un tableau raccourci, pour ne rien omettre de ce qui peut servir à l'intelligence de cette histoire. 1746-1756.

Les armées impériales et alliées ne prospérèrent pas en Flandre, où elles avaient le maréchal de Saxe en tête. À la fin de cette année ce maréchal gagna la bataille de Raucoux. On en attribua la perte en partie au prince de Waldeck, qui s'était mal posté, et en partie aux Autrichiens, qui ne soutinrent pas les Hollandais. Le prince Charles de Lorraine, après avoir été spectateur de la défaite des Hollandais, envoya le prince Louis de Brunsvic pour couvrir leur retraite; il s'en acquitta si bien, que les alliés gagnèrent Mastricht, sans que les Français, qui les poursuivaient, pussent les entamer. Campagnes en Flandre. 11 Octobre 1746.

Le maréchal de Saxe ouvrit la campagne suivante par la prise de la plupart des places de la Flandre hollandaise. Louis XV se rendit en personne à l'armée. La présence du roi et de ses ministres fut un surcroît d'embarras pour le comte de Saxe et une charge pour l'armée. Les courtisans remplissaient le camp d'intrigues, et contrecarraient le général; une cour aussi nombreuse demandait par jour dix mille rations pour les chevaux des équipages. Mais ni la cour de Versailles, ni les ennemis de la France ne 1747.

1746-1756. purent empêcher le comte de Saxe de conserver la supériorité durant cette campagne. Il avait d'abord formé le projet d'assiéger Mastricht; pour en imposer à l'ennemi, il feignit d'en vouloir à Bergen-op-Zoom. Le duc de Cumberland s'aperçut de la feinte, se mit en marche et gagna promptement les environs de Mastricht. Le comte se voyant prévenu, quitta en hâte son camp de Malines, et se porta au-delà de Saint-Tron sur les hauteurs de Henderen. Les alliés, qui se trouvaient dès la veille à la commanderie de Yons, négligèrent d'occuper cette hauteur importante; indécis sur le choix de leur champ de bataille, et vacillant dans leurs résolutions, ils mirent le feu à des villages et l'éteignirent; garnirent ces villages de troupes, qu'ils retirèrent ensuite; et après avoir embrasé le village de Laffeld le matin de l'action, ils l'éteignirent encore et y placèrent du monde, quoiqu'à deux mille pas au devant de leur front. Ce fut à ce village où la bataille s'engagea. Le maréchal de Saxe, témoin des mouvemens inconséquens des alliés, crut que Laffeld était vide de troupes; il se proposa de s'en saisir; et le trouva garni d'ennemis. L'attaque commença sur le champ, et à force de la renouveler et de sacrifier du monde, les Français emportèrent le village, ce qui décida l'action. Les alliés se retirèrent à Mastricht, sans que le maréchal de Saxe les poursuivît, parce que monsieur de Clermont-Tonnerre se dispensa de charger l'ennemi avec sa cavalerie, malgré les ordres réitérés qu'il avait reçus; cette dés-

Bataille de Laffeld; 2 Juillet 1747.

obéissance à son général lui valut le bâton de maré- 1746-1756
chal de France. Louis XV ne gagna donc proprement par cette victoire que le stérile avantage de camper sur le champ de bataille, et le duc de Cumberland, quoique battu, garantit Mastricht d'un siége. Pour ne pas laisser néanmoins écouler inutilement la campagne, le comte de Saxe se rabattit sur Bergen-op-Zoom. Il chargea monsieur de Löwendahl de cette difficile entreprise. Les excellens ouvrages de Coehorn, et l'art admirable avec lequel il avait construit les mines de cette place, la défendirent presque seuls. Monsieur de Cronstrom en était gouverneur; il avait quatre-vingt-dix ans; son esprit était caduc et son corps infirme. La garnison n'était pas des meilleures, et les officiers sans expérience ne savaient s'ils devaient employer les mines ou l'inondation pour leur défense; ils eurent le sort de cet âne fameux dans l'école, qu'on dit être mort de faim entre deux boisseaux d'avoine, pour n'avoir pu faire un choix. Les Français donnèrent l'assaut à la place, et l'emportèrent sans trouver presque de résistance; à peine le gouverneur eut-il le temps de se sauver en bonnet de nuit et en robe de chambre. Cet exploit termina pour cette année les succès des Français en Flandre.

Prise de Bergen-op-Zoom; le 16 Septembre.

La fortune fut moins contraire aux impériaux en Italie et en Provence *). La révolution arrivée à Gè-

Campagnes en Italie et en Provence.

*) Dans la campagne de 1746 le prince de Liechtenstein avait battu l'armée française à Piacenza (16 Juin) et Rottofreddo

1746-1756. nes fit à la vérité manquer l'expédition du comte de
5 Décembre 1746. Browne sur Toulon. Cette révolution se fit par hasard. Les Autrichiens maltraitaient quelques bourgeois qui travaillaient à embarquer de l'artillerie pour Antibes. Le peuple s'ameuta, soutint ses concitoyens insultés, et dans les premiers accès de sa fureur chassa de Gènes le marquis de Botta et toute la garnison autrichienne. Ce contrecoup fit manquer l'armée de Provence de vivres et de munitions, et obligea
Février 1757. monsieur de Browne à vider cette province. Il mit à son retour le siége devant Gènes; mais cette ville le soutint sans succomber; la France y envoya des secours sous monsieur de Boufflers et depuis sous le duc de Richelieu; ils prirent tous deux de si justes mesures, qu'ils rendirent les efforts des Autrichiens inutiles. Les troupes françaises et espagnoles, combinées sous monsieur de Belle-Isle, voulurent après la retraite de monsieur de Browne se rouvrir le chemin de l'Italie. Les Français s'approchèrent les premiers du col de l'assiette; monsieur de Belle-Isle trouvant ce poste faiblement défendu, jugea qu'il pourrait l'insulter; il manda les Espagnols pour l'attaquer à forces réunies, et les Espagnols différèrent trois jours avant de le joindre. Cela donna le temps au roi de Sardaigne de renforcer ceux qui défendaient cette gorge, qu'il lui importait si fort de conserver: sur

(10 Août), le maréchal Browne avait pris Gènes le 5 Septembre et était entré en Provence le 30 Novembre.

cela les Espagnols arrivèrent, et quoique les conjonctures ne fussent plus les mêmes que lorsque monsieur de Belle-Isle avait mandé ce renfort, il n'en voulut point avoir le démenti; il attaqua donc les Sardes avec beaucoup de vigueur, et après avoir employé tout ce que lui pouvait inspirer le courage et l'audace, il se fit tuer en arrachant de ses mains une palissade du retranchement ennemi; ne pouvant surmonter les obstacles que la nature et l'art lui avaient opposés, ses efforts ne servirent qu'à augmenter ses pertes. Les troupes des deux couronnes furent partout repoussées, et le nombre d'officiers de condition et des plus grandes maisons qui périrent, mit toute la France en deuil. Le public, souvent injuste, rempli de préjugés, et apparemment mal instruit, taxa cette entreprise de témérité; elle n'était que hardie, et n'aurait pas manqué, si monsieur de Belle-Isle eût pu exécuter son projet lorsqu'il le conçut, et si la lenteur des Espagnols ne lui eût pas fait perdre les lauriers qu'il était près de cueillir. 1746-1756.

Cependant les Français se dédommageaient en Flandre des mauvais succès qu'ils avaient eus vers les Alpes. Le génie du comte de Saxe avait pris de l'ascendant sur tous les ennemis de la France. Ce maréchal ouvrit la campagne en mettant son armée en marche sur plusieurs colonnes. L'une menaçait Luxembourg, l'autre Bois-le-Duc, une autre Venlo; leurs mouvemens vinrent se réunir à Mastricht, dont elles formèrent l'investissement et firent le siége. Campagne de 1748 en Flandre.

1746-1756. Mais quelques brillans que fussent les succès du comte de Saxe, ses triomphes mêmes commençaient à devenir onéreux à la France. On en était à la huitième campagne; et la durée d'une guerre dont les commencemens avaient été funestes, épuisait la nation. Toutes les puissances belligérantes s'en lassaient de même; après avoir souvent changé de cause, elle n'en avait aucune à la fin. Le moment de la frénésie était passé; elles pensèrent sérieusement à la paix, et entrèrent en négociation; chacune sentait ses plaies secrètes et avait besoin de tranquillité pour les guérir. Les Anglais craignaient d'augmenter leurs dettes nationales, chef-d'oeuvre du crédit idéal, dont l'abus pronostique une faillite entière. La cour impériale, soutenue des subsides de l'Angleterre, aurait à la vérité continué la guerre aussi long-temps que ses alliés lui en auraient fourni les moyens; cependant elle consentit à la paix, afin de ménager ses ressources pour un projet qui lui tenait plus à coeur que la guerre de Flandre. La France se ressentait de ses grandes dépenses; elle avait de plus à craindre que la disette n'occasionnât la famine dans ses provinces méridionales, dont les ports étaient bloqués par les flottes anglaises. À ces raisons d'état que le ministère de Versailles alléguait en public, se joignaient des causes secrètes, qui furent ses plus puissans motifs. Depuis peu madame de Pompadour était devenue la maîtresse du roi; elle appréhendait que la continuation de la guerre n'engageât Louis XV à se met-

tre tous les ans à la tête de son armée. Les absences sont dangereuses pour les favoris et pour les maîtresses; elle comprit que pour fixer le coeur de son amant, il fallait écarter tout prétexte qui put l'éloigner d'elle; en un mot qu'il fallait faire la paix; et dès-lors elle y travailla de tout son pouvoir. Lorsque monsieur de Saint-Séverin partit de Versailles pour Aix-la-Chapelle en qualité de plénipotentiaire, elle lui dit ces propres mots: „*Au moins souvenez-„vous, monsieur, de ne pas revenir sans la paix, le „roi la veut à tout prix*". Le congrès s'assembla donc à Aix-la-Chapelle. La ville de Mastricht se rendit et la paix fut publiée. Par ce traité la France rendit à la maison d'Autriche toutes ses conquêtes en Flandre et en Brabant; moyennant quoi l'impératrice céda les duchés de Parme et de Plaisance à Don Philippe, réversibles toutefois à la maison d'Autriche, puisqu'il était stipulé que lorsque Don Carlos monterait sur le trône d'Espagne, Don Philippe lui succéderait au royaume de Naples; et il est remarquable que cet article ainsi conçu fut ratifié sans la participation ni le consentement du roi d'Espagne, de celui de Naples, et de Don Philippe. Aussi témoignèrent-ils leur mécontentement, en protestant contre toutes les mesures prises à Aix-la-Chapelle, contraires à l'indépendance de leurs couronnes. Les intérêts de la France et de l'Angleterre furent réglés dans le septième article, où l'Angleterre s'engage à rendre le Cap Breton aux Français, et où les deux couronnes se ga-

1746-1756.

Paix d'Aix-la-Chapelle.

1746-1756. rantissent leurs possessions respectives en Amérique, selon la teneur du traité d'Utrecht; elles convinrent toutefois de nommer des commissaires pour vider quelques différens sur les limites du Canada. Enfin l'article 22 contient la garantie de la Silésie par toutes les puissances *).

Il est visible, pour peu qu'on y donne d'attention, que cette paix faite à la hâte était l'ouvrage d'un mouvement précipité, et que les puissances sacrifiaient à l'embarras présent de leurs affaires les intérêts de l'avenir. On éteignait d'une part l'incendie qui embrasait l'Europe, et de l'autre on amassait des matières combustibles, propres à prendre feu à la première occasion. Il ne fallait que la mort du roi d'Espagne pour exciter de nouveaux troubles, et les limites indéterminées du Canada ne pouvaient manquer de mettre un jour les Français aux prises avec les Anglais. Quelquefois une campagne de plus, ou de la fermeté dans les négociations, terminerait pour long-temps les querelles des souverains; mais on préfère les palliatifs aux topiques, et une trève que l'on signe par impatience à une paix solide.

De la cour de Vienne. La cour de Vienne avait perdu par cette guerre les duchés de Silésie, de Parme, et de Plaisance; elle souffrait impatiemment cette diminuation de puis-

*) Le traité préliminaire entre la France, l'Angleterre et la Hollande fut signé le 30 Avril, le traité définitif le 18 Octobre. L'Espagne y accedait le 20 Octobre, l'Autriche le 23, Modène le 25, Gènes le 28, et la Sardaigne le 7 Novembre. *Wenck*, Codex. II, p. 310.

sance; et comme elle en rejetait la faute principale sur les Anglais, qu'elle n'accusait pas sans raison de sacrifier les intérêts de leurs alliés aux leurs propres, cela la dégoûtait de cette alliance et la portait à sonder le terrain à la cour de Versailles, afin d'essayer de détacher cette puissance de la Prusse, et en même temps de trouver quelque expédient pour concilier les intérêts des deux cours. Le comte Kaunitz, duquel ce projet venait particulièrement, étant plénipotentiaire de l'impératrice-reine à Aix-la-Chapelle, ne tarda pas à en faire les premières ouvertures à monsieur de Saint-Séverin, en lui disant par manière d'insinuation, que si la France voulait s'entendre avec la maison d'Autriche, il y aurait des engagemens de bienséance à prendre entre les deux cours, moyennant lesquels la Flandre et le Brabant pourraient demeurer en propriété à sa majesté très-chrétienne, pourvu qu'elle voulût obliger le roi de Prusse à restituer la Silésie à l'impératrice-reine. L'appât était bien propre à tenter la cour de Versailles, si Louis XV, excédé de la guerre qu'il venait de terminer, n'eût craint d'en recommencer une nouvelle pour exécuter ce projet; de sorte que monsieur de Saint-Séverin déclina ces offres, tout avantageuses qu'elles étaient. 1746-1756.

Le comte Kaunitz ne s'en tint pas là; cet homme, si frivole dans ses goûts et si profond dans les affaires, fut envoyé comme ambassadeur à Paris. Il y travailla avec une assiduité et une adresse infinie à faire revenir les Français de cette haine irréconci- De la France.

1746-1756. liable, qui depuis François I et Charles-Quint subsiste entre les maisons de Bourbon et de Habsbourg; il répétait souvent aux ministres, que l'agrandissement des Prussiens était leur ouvrage, qu'ils en avaient été payés d'ingratitude et qu'ils ne tireraient aucun parti d'un allié qui n'agissait que pour ses propres intérêts; d'autres fois il leur disait, comme si la force de la conviction lui eût arraché ces paroles: „Il est temps, messieurs, que vous sortiez de la tutelle „où les rois de Prusse et de Sardaigne et nombre de „petits princes vous tiennent; leur politique ne tend „qu'à semer la zizanie entre les grandes puissances, „ce qui leur procure des moyens d'agrandissement: „nous ne faisons la guerre que pour eux; il n'y a qu'à „nous entendre, et à nous prêter mutuellement à des „arrangemens qui en ôtant tout sujet de différent en„tre les premières puissances de l'Europe, servent de „base à une paix solide et permanente". Ces idées parurent d'abord bizarres à une nation qui avait pris l'habitude, par une longue suite de guerres, de regarder la maison impériale comme son ennemie perpétuelle. Quoique le ministère français se sentît flatté de l'idée de ces grandes puissances qui donneraient des loix à l'Europe, et de cette paix perpétuelle, cependant d'autres considérations le retenaient encore. Le comte Kaunitz sans se rebuter, revint souvent à la charge; à force de répéter les mêmes propos, la cour de France se familiarisant avec ces idées, vint à se persuader insensiblement que ces deux grandes

maisons n'étaient pas aussi incompatibles que leurs ancêtres l'avaient cru. Il fallait du temps à ce germe pour se développer et pour se fortifier. Toutefois la doctrine du comte Kaunitz fit des prosélytes, et causa quelques refroidissemens entre la cour de Versailles et celle de Berlin. On le remarqua surtout à la mission de lord Tirconel à Berlin. Ce ministre, effarouché de cette idée de tutelle que le comte Kaunitz avait tant rebattue, parlait sans cesse avec affectation de l'indépendance des grandes puissances. Un jour il tint même des propos assez imprudens, dont le sens était: *pour peu que le roi de Prusse tergiverse avec nous, nous le laisserons tomber et il sera écrasé.* Les Français conservèrent cependant les dehors d'une amitié de bienséance vis-à-vis du roi, quoique la cour de Versailles ne regardant pas des liaisons à prendre avec l'impératrice-reine comme impossibles, ne se sentît plus d'éloignement pour elle. Les choses restèrent en France sur ce pied, jusqu'à ce que les vexations des Anglais obligèrent Louis XV à recourir aux armes. 1746-1756.

La cour de Vienne ne trouvant pas dans celle de Versailles autant de facilité qu'elle se l'était promis, toujours occupée cependant à lier sa partie, se tourna vers celle de Pétersbourg, où elle mit tout en mouvement pour rendre son union plus étroite avec la Russie *), et pour brouiller l'impératrice Élisabeth De la Russie.

*) Il existait une alliance défensive entre l'Autriche et la Russie, conclue le 22 Mai 1746. *Martens*, Supplément. I, p. 272.

1746-1756. avec le roi de Prusse; un ministre russe était sûr que sa haine contre la Prusse lui était payée, et les Autrichiens en augmentaient le salaire, à mesure qu'il y mettait plus d'aigreur. Ceux qui étaient à la tête du gouvernement, ne cherchaient donc qu'à semer la discorde entre les cours de Pétersbourg et de Berlin, et une chose innocente par elle-même leur en fournit le prétexte. La nécessité d'établir une balance dans le nord avait déterminé la France, la Prusse et la Suède à faire une triple alliance. Le comte Bestuchew affecta d'en prendre ombrage; il remplit l'impératrice d'appréhensions, et porta les choses au point, que tout de suite les Russes formèrent des camps considérables en Finlande sur les frontières des Suédois, et en Livonie vers celles de la Prusse. Ces démonstrations se renouvelèrent depuis toutes les
1750. années. Dans des conjonctures aussi critiques il s'éleva un différent entre la Russie et la Suède touchant les limites de la Finlande, qu'on n'avait pas assez exactement déterminées par le traité d'Åbo. Ce prétexte fâcheux donnait aux Russes la liberté de commencer la guerre, lorsqu'ils le jugeraient à propos. La cour de Vienne fomenta ces dissensions, dans le dessein d'inquiéter le roi de Prusse, et de l'induire à quelque fausse démarche, qui pût le commettre avec la Russie. Cependant l'impératrice-reine se contenta de fournir des alimens à l'aigreur des deux cours, sans précipiter le moment de la rupture. La situation où le roi se trouvait, était délicate et embarrassante;

elle aurait pu devenir dangereuse, s'il n'eût pas eu le bonheur d'être informé des desseins les plus secrets de ses ennemis, en se procurant toute la correspondance des ministres de Saxe avec les cours de Vienne et de Pétersbourg. Le comte de Brühl se sentait humilié par la paix de Dresde; il était jaloux de la puissance du roi, et travaillait de concert avec la cour de Vienne à Pétersbourg, pour y communiquer la haine et l'envie dont il était dévoré. Ce ministre ne respirait que la guerre; il se flattait de profiter des premiers troubles de l'Europe, pour abaisser un voisin dangereux de la Saxe; il comprenait que cet électorat ne serait pas épargné, et que les premiers efforts des Prussiens s'y porteraient, et toutefois il laissait dépérir l'état militaire. Nous n'examinerons pas si sa conduite fut bien conséquente; il ne devait pas ignorer que tout état se trompe, qui au lieu de se reposer sur ses propres forces, se fie à celles de ses alliés. 1746-1756.

Il n'y avait donc rien de caché pour le roi, et les fréquentes nouvelles qu'il recevait, lui servaient comme de boussole pour se diriger au milieu des écueils qu'il avait à éviter, et l'empêchaient de prendre de pures démonstrations pour un dessein formé de lui déclarer incessamment la guerre. L'ascendant de la cour de Vienne sur celle de Pétersbourg augmentait cependant de jour en jour; il devait s'accroître rapidement, parce que l'esprit du ministre était préparé à recevoir favorablement les impressions

1746-1756. qu'on pouvait lui donner des Prussiens. Le comte de Bestuchew avait soupçonné monsieur de Mardefeld, ministre du roi, d'être d'intelligence avec monsieur de la Chétardie, pour lui faire perdre son poste. Afin de se venger de ces offenses particulières, il engagea l'impératrice à conclure une alliance avec les cours de Vienne et de Londres *). Ce traité était avantageux à la Russie par deux raisons; premièrement parce que l'union de la maison d'Autriche était convenable à la Russie, pour s'opposer conjointement aux entreprises de la Porte; et en second lieu par les subsides de l'Angleterre, qui depuis inondèrent Pétersbourg. Les choses étant ainsi disposées, il ne fut pas difficile à l'impératrice-reine de rompre toute correspondance entre la Prusse et la Russie; ni les ménagemens que le roi gardait dans ces circonstances scabreuses, ni une conduite toujours mesurée qu'il tint vis-à-vis de la cour de Pétersbourg, ne purent empêcher que les choses n'en vinssent bientôt à un éclat.

Un homme d'une extraction obscure, revêtu du caractère de ministre de Russie, fut l'instrument dont monsieur de Bestuchew se servit pour brouiller les deux cours. Ce ministre, chargé de saisir la première occasion d'en venir à une rupture, prit le premier prétexte qui se présenta pour remplir les inten-

*) Voir: La note page 33; le traité de subsides entre l'Angleterre et la Russie se trouve dans *Wenck*, Codex. II, p. 310.

tions de sa cour. Le roi donnait des fêtes à Charlottenbourg à l'occasion du mariage du prince Henri avec la princesse de Hesse. Les ministres étrangers y parurent; le fourrier de la cour eut ordre de les inviter tous à souper; il s'acquitta de sa commission, mais il ne put trouver le ministre russe, qui était parti exprès une demi-heure avant les autres. Ce ministre déclara le lendemain qu'il ne paraîtrait plus à la cour après l'affront fait à l'impératrice en sa personne, et qu'il attendrait le retour de son courrier de Pétersbourg pour régler sa conduite ultérieure sur les ordres qu'il en recevrait; ce courrier arriva, le ministre russe partit sur le champ et furtivement de Berlin, escorté pendant qu'il traversait la ville par les secrétaires de légation autrichiens et anglais. L'évasion de ce ministre obligea le roi à rappeler également son ministre de Pétersbourg. Dès que les Autrichiens furent délivrés en Russie d'un ministre prussien qui les gênait, ils lâchèrent la bride à leur mauvaise volonté, et n'eurent point honte de débiter les mensonges et les calomnies les plus atroces, pour envenimer l'esprit de l'impératrice Élisabeth contre le roi. Ils lui persuadèrent que ce prince avait tramé un complot contre sa vie, afin d'élever le prince Iwan sur le trône. L'impératrice, qui était d'un caractère indolent et facile, les crut sur leur parole, voulant s'épargner la peine d'examiner la chose, et conçut pour le roi une haine irréconciliable. La France n'avait dans ce temps aucun ministre à Pétersbourg; ce-

1746-1756.
1753.

1746-1756. lui que la Suède y entretenait, était plus russe que suédois, et par conséquent peu propre à servir le roi; de sorte qu'il n'y avait aucune voie pour parvenir à l'impératrice, et pour la tirer de l'erreur où la jetaient le ministre d'Autriche et ses créatures. La cour de Vienne, satisfaite des sentimens de haine et d'animosité dont elle avait rempli la cour de Pétersbourg contre la Prusse, était trop habile pour pousser les choses plus loin; elle se contenta d'avoir disposé les esprits à la rupture, mais n'en voulut pas précipiter l'événement, pour achever ses arrangemens intérieurs, et pour attendre qu'une occasion favorable lui permît de mettre au jour ses vastes projets. C'était ainsi que la cour de Vienne agitait toute l'Europe, et tramait sourdement contre la Prusse une confédération que le premier événement important devait faire éclater.

De la Suède. Cependant les différens que la Suède avait avec la Russie pour les frontières de la Finlande furent terminés à l'amiable; mais vers la fin de l'année 1755 il se fit dans ce royaume une espèce de révolution, dont nous ne saurions nous dispenser de parler en peu de mots, parce que ses suites influèrent sur les affaires générales de l'Europe: voici ce qui y donna lieu. La cour s'était depuis long-temps brouillée avec les sénateurs du parti français, à cause d'une place de major-général vacante, que le roi destinait à monsieur de Lieven, et le sénat à monsieur de Fersen. Le sénat l'emporta. La cour, vivement piquée de cet

affront, contraria depuis dans toutes les occasions le 1746-1756. parti français. Les comtes de Brahe et de Horn, et le sieur de Wrangel, avec nombre de seigneurs des premières familles du royaume, attachés au parti de la cour, lui firent espérer la supériorité à la diète, en faisant élire un maréchal qui fût entièrement à sa dévotion. Cependant l'événement tourna d'une manière toute opposée, et le comte de Fersen, ennemi de la cour, obtint cette charge par les intrigues et l'appui de la faction française. Dans cette diète, commencée le 17 Octobre 1755, le sénat, fier de sa supériorité, présenta un mémoire aux états, pour décider le grand différent qui subsistait entre lui et le roi au sujet de la distribution des charges. Comme les juges étaient à la disposition de l'ambassadeur de France, le sénat triompha; il abusa de sa victoire, et s'en servit pour diminuer cette ombre d'autorité dont le roi avait joui jusqu'alors selon les loix du royaume. L'insolence de ces magistrats alla même jusqu'à dépouiller la reine des joyaux de la couronne, et de ceux qui lui avaient été donnés; il s'en fallut peu qu'au mépris de la majesté souveraine ces sénateurs séditieux n'entreprissent de renverser le trône. Ces procédés outrageans firent de vives impressions sur la cour, et sur ceux qui lui étaient attachés, principalement sur l'esprit des comtes Brahe et Horn et du sieur de Wrangel. Ces seigneurs s'assemblèrent dans les premiers mouvemens de leur indignation, et résolurent de changer par un coup hardi la forme du

1746-1756. gouvernement. Le roi n'eut pas assez d'ascendant sur eux, pour les engager à tempérer le parti violent qu'ils avaient pris; leurs mesures, concertées tumultuairement, furent plus mal exécutées encore, et par un mélange d'audace et de timidité, ils hésitèrent au moment de l'exécution. Une entreprise différée est d'ordinaire découverte; quelques amis faibles, auxquels ils s'étaient confiés, les trahirent. Le sénat prit des mesures vigoureuses, pour se mettre à l'abri de toute entreprise. Le comte Brahe fut arrêté; le sieur de Wrangel et quelques autres seigneurs de ce parti eurent le bonheur de se sauver. Le nom du roi parut dans la déposition des conjurés. Enfin le comte Brahe, et plusieurs personnes d'une naissance obscure, périrent sur l'échafaud, et le roi fut entièrement dépouillé des prérogatives dont son prédécesseur et lui avaient joui selon la forme de gouvernement établie depuis la mort de Charles XII. Dès-lors monsieur de Havrincourt, ambassadeur de France, fut véritablement roi de Suède; il gouverna despotiquement cette nation, et l'engagea depuis dans la guerre d'Allemagne d'une manière irrégulière, et opposée aux constitutions du gouvernement; ce qui ne serait pas arrivé, si le roi légitime avait conservé l'autorité dont il devait jouir selon les loix. Tout le service que le roi de Prusse put rendre à son beau-frère, fut de représenter à la cour de Versailles qu'il serait séant de faire changer de conduite au ministre arrogant qui mettait toute la Suède en combustion;

mais la France aimait mieux voir monsieur de Ha-vrincourt à la tête de ce royaume que celui qui en était le roi légitime. 1746-1756.

Du Danemark 1754.

L'année précédente il était survenu un autre démêlé, mais moins fâcheux, entre la Prusse et le Danemark. C'était au sujet d'un procès que la comtesse de Bentinck avait avec son mari. Cette femme avait cédé au comte de Bentinck une terre située sur la frontière de l'Ostfrise, et depuis elle s'était repentie du contrat formel qu'elle avait passé pour cet objet. Les juges ordonnèrent le séquestre; le roi, en qualité de directeur du cercle de Westphalie, devait en être chargé; la cour de Vienne en donna la commission au roi de Danemark. Ce prince y envoya des troupes; les Prussiens les prévinrent; le roi de Danemark prit feu, et il aurait employé des menaees, si sa modération ne l'avait retenu. Cependant cette affaire fut appaisée par la médiation de la France. Tout le monde était content; mais la comtesse de Bentinck, qui aimait à chicaner, rompit l'accord qu'on avait moyenné; elle alla plaider à Vienne, d'où elle retourna dans son comté; et comme personne ne parut disposé à se mêler de ses affaires, son procès demeura indécis.

De l'Angleterre 1754 et 1755.

Il semblait qu'il se fût répandu en Europe durant cette paix un esprit de discorde qui divisait toutes les cours. Il survint au roi des différens avec l'Angleterre, qui pensèrent le commettre avec cette couronne. Durant la dernière guerre les armateurs an-

1746-1756. glais avaient enlevé quelques vaisseaux appartenant à des marchands prussiens. Les Anglais étaient juge et partie dans leur propre cause, de sorte que le tribunal de leur amirauté déclara ces vaisseaux de bonne prise. Le roi, après avoir fait les représentations convenables à la cour de Londres, mit l'affaire en négociation. Les Anglais ne se relâchèrent point, et tinrent peu de compte de ce qu'on alléguait sur l'illégalité de leurs procédés; enfin, après avoir inutilement épuisé toutes les voies de conciliation, il ne resta d'autre expédient, pour indemniser les sujets prussiens, que de mettre en séquestre la somme que le roi devait aux Anglais, selon qu'il s'y était engagé par la paix de Breslau. C'était le remboursement d'un million huit cent mille écus, que la maison d'Autriche avait empruntés sur la Silésie, pour soutenir la guerre contre la Porte en 1737 et 1738. Le dernier terme qui restait à acquitter des trois cent mille écus fut arrêté. Les Anglais en furent irrités; cela donna lieu à des déclarations assez vives de part et d'autre: le ministre d'Autriche à Londres se donna de grands mouvemens pour envenimer cette affaire, et peut-être aurait-elle eu des suites, si une querelle beaucoup plus grave entre la France et l'Angleterre au sujet du Canada n'y eût fait diversion *).

*) Voyez sur cette affaire *de Martens*, Causes célèbres du droit des gens. II, p. 1.

Il n'y eut pas jusqu'au duc de Mecklenbourg qui, se reposant sur la protection dont il jouissait de la part de la cour impériale, ne s'émancipât à chicaner le roi. Il s'agissait des levées de soldats dont les ancêtres du roi avaient été en possession de temps immémorial dans le Mecklenbourg. Le duc à l'instigation de la cour de Vienne s'y opposa, et le roi se fit justice à lui-même; on enleva quelques soldats mecklenbourgeois, et l'on arrêta quelques baillis qui s'étaient opposés aux enrôlemens. Le duc fit grand bruit; mais voyant que ses éclats n'aboutissaient à rien, il prit le parti de s'accommoder, et l'affaire fut terminée à l'amiable. Bientôt après, lorsque l'impératrice-reine vit la guerre sur le point de s'allumer entre l'Angleterre et la France, cherchant un prétexte pour rompre avec la Prusse, elle persuada au duc de Mecklenbourg de porter ses plaintes à la diète de Ratisbonne. La cour de Vienne aurait voulu faire passer la chose pour une violation de la paix de Westphalie, et se servir de ce prétexte pour déclarer la guerre au roi, et pour réclamer en même temps le secours des puissances qui avaient garanti cette paix. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage que ce prétexte ayant manqué à la cour de Vienne, il ne lui fut pas difficile d'en trouver un autre. L'occasion qu'elle désirait avec impatience, ne tarda pas à se présenter; elle la saisit avec empressement. Lorsque les souverains veulent en venir à une rupture, ce n'est pas la matière du manifeste qui les arrête; ils

1746-1756.

Du Mecklenbourg 1755.

1746-1756. prennent leur parti, ils font la guerre, et laissent à quelque jurisconsulte laborieux le soin de les justifier.

De la Hollande et du Portugal.

Si nous n'avons pas fait mention de la Hollande dans cet ouvrage, c'est que depuis la guerre de 1740, surtout depuis la mort du Stadhouder, elle ne jouait aucun rôle en Europe. Il ne nous reste qu'à rapporter succintement une calamité singulière, dont le Portugal se ressentit, et qui faillit à bouleverser ce royaume. Il éprouva un tremblement de terre dont les secousses furent si violentes, qu'elles détruisirent la ville de Lisbonne; les maisons, les églises, les palais, tout fut bouleversé, englouti, ou dévoré par les flammes échappées des entrailles de la terre. Il y périt entre quinze et vingt mille âmes; beaucoup d'autres villes et villages de ce royaume furent ébranlés ou renversés. Ce tremblement de terre se fit sentir le long des côtes de l'océan jusqu'aux frontières de la Hollande. On ne peut attribuer la cause de ce malheur qu'aux efforts d'un feu souterrain, qui resserré dans les entrailles de la terre, s'est creusé un canal, et a formé un gouffre sous le Portugal, d'où il tend à s'échapper et à se mettre en liberté; et peut-être qu'un jour la postérité verra naître un volcan à la place où Lisbonne a subsisté jusqu'ici. Mais on eût dit que ce n'était pas assez des fléaux du ciel pour affliger ce malheureux globe; peu après la méchanceté des hommes arma leurs mains impies; ils se déchirèrent pour un vil amas de boue; la haine, l'obstination, la vengeance se portèrent aux derniers

1 Novembre 1755.

excès. Toute l'Europe nagea dans le sang, et le mal moral dont le genre humain fut la victime, surpassa de beaucoup le mal physique dont Lisbonne avait éprouvé la rigueur. 1746-1756.

CHAPITRE TROISIÈME.

Cause de la rupture entre la France et l'Angleterre. Négociation de lord Holderness. Alliance de la Prusse et de l'Angleterre. Offres de monsieur Rouillé. Ambassade du duc de Nivernois. La France piquée. Guerre déclarée aux Anglais. Le duc de Richelieu prend le Cap Breton. Bateaux plats qui épouvantent les Anglais. Ils font venir des Hanovriens et des Hessois. Les Russes se renforcent sur la frontière de le Prusse. Les Autrichiens rassemblent deux armées en Bohême. Intelligence dans les archives de Dresde, où tout le mystère d'iniquité se découvre. Brouilleries avec l'Autriche. Raisons pour déclarer la guerre. Première disposition des troupes. Projet de campagne.

Après nous être fait une idée de la situation où se trouvaient les puissances de l'Europe au commencement de l'année 1755, il faudra vous mettre sous les yeux les causes des dissensions qui donnèrent lieu à la guerre entre la France et l'Angleterre. Les affaires présentes tiennent si fort aux événemens passés,

Dissensions entre la France et l'Angleterre.

1746-1756. qu'il faut remonter au traité d'Utrecht pour arriver aux sources de ces brouilleries. Elles tirent leur origine d'anciens démêlés que les Français avaient eus avec les Anglais sur les limites du Canada. Louis XIV, pressé de conclure le traité d'Utrecht, afin de détacher la reine Anne de la grande alliance, ordonna à ses plénipotentiaires de signer sans chicane. Ces plénipotentiaires se servirent de termes équivoques, pour marquer les limites du Canada sur lesquelles roulait le différent. Ce que la France gagnait par ce traité valait plus que toutes ses possessions dans cette contrée stérile. Mais dès que les troubles de l'Europe furent apaisés, les Anglais et les Français interprétèrent chacun à leur avantage l'article des limites de leurs possessions en Amérique. Il y eut quelques débats entre les colonies de ces deux nations, sans cependant que ces querelles sourdes dégénérassent en hostilités ouvertes. Par le traité de paix d'Aix-la-Chapelle on aurait dû aplanir toutes les difficultés. Monsieur de Saint-Séverin et ses collègues, obligés par les ordres réitérés de la cour de France d'accélérer la signature des préliminaires, renvoyèrent la discussion des limites de ces colonies à l'examen des commissaires que les deux cours nommeraient après la conclusion de la paix: ces commissaires s'étant assemblés, loin que leurs conférences rapprochassent les esprits des deux nations, le mécontentement et l'aigreur n'allèrent qu'en augmentant. L'ambassade du duc de Mirepoix, et la négociation

qu'il entama à Londres, ne produisit rien; on se re- 1746-1756.
prochait mutuellement de la mauvaise foi; les trou- 1755.
pes anglaises et françaises dans l'Amérique en venaient à des hostilités; elles s'enlevaient des forts, et on se faisait déjà la guerre sans se l'être déclarée. Dans les relations de ces contrées les officiers anglais ne manquaient pas de rejeter la faute de leurs violences sur les Français; ils envoyaient de part et d'autre des factums, pour justifier leur conduite; la ville de Londres en était inondée. La nation anglaise, facile à s'enflammer lorsqu'elle croît avoir à se plaindre de la France, déjà mécontente de la paix d'Aix-la-Chapelle, ne respirait que la guerre; la conduite du duc de Cumberland acheva de rendre cette fermentation générale. Il voyait que le grand âge du roi son père l'approchait des bornes de la vie; pour augmenter son crédit, et pour avoir plus d'influence dans le règne suivant, il avait formé le dessein de remplir le conseil de ses créatures, et de faire passer tous les grands emplois de la couronne à des personnes qui lui fussent entièrement dévouées. Il s'était déterminé dans son choix en faveur du sieur Fox, qu'il destinait à la place de chef de la trésorerie, et à tous les emplois dont le duc de Newcastle était revêtu. Mais cette élévation du sieur Fox ne pouvait avoir lieu qu'en déplaçant le duc de Newcastle, et cela était d'autant plus difficile, que ce seigneur jouissait d'un grand crédit sur l'esprit du roi, qu'il était considéré dans le parlement par ses longs services,

1746-1756. par sa vertu, et par son bon naturel, qu'il était estimé de la nation à cause de ses immenses richesses, de toutes les places qu'il avait à donner, et enfin du nombre de membres du parlement que ses possessions lui donnaient le droit d'élire. Le duc de Cumberland imagina que le meilleur moyen pour faire abandonner au duc de Newcastle ses grands emplois, serait d'engager la nation dans une guerre avec la France, par où il mettrait le ministre dans la nécessité d'ajouter de nouvelles dettes à celles dont le gouvernement était déjà surchargé; ce qui fournirait des griefs à l'opposition: ou bien il se flattait de profiter des mauvais succès possibles au commencement d'une guerre, pour en rejeter la faute sur le ministre, et le déterminer à force d'inquiétudes et de persécutions à renoncer de lui-même à ses emplois. Ce projet était vaste et compliqué. Pour le mettre en exécution, il fallait commencer par envenimer les querelles des deux nations, et les porter à rompre la paix. Cela fut facile; au seul nom de Français le peuple de Londres entre en fureur; les matières combustibles étaient rassemblées, elles s'embrasèrent bien vîte; ce peuple fougueux obligea le roi George à faire quelques armemens. Une démarche en entraîne insensiblement une autre; on en vint à des voies de fait; des violences donnèrent lieu à des représailles, et dès la fin de 1754 la guerre entre les deux nations parut inévitable. On remarqua cependant que le ministère de Versailles agit avec plus de mesures et de modéra-

tion, et que les mauvais procédés venaient tous de 1746-1756.
la part des Anglais.

Les deux rois se voyant menacés de la guerre, tâchèrent chacun de leur côté de fortifier leur parti, en resserrant les anciennes alliances, ou en en formant de nouvelles. Le roi fut alors recherché par les Français et par les Anglais. Son alliance avec la cour de Versailles n'était point expirée; toutefois les possessions des Français aux Indes étaient exceptées des garanties de la Prusse; et dans ces conjonctures il paraissait que le partage des Prussiens serait de demeurer neutres pendant ces troubles, et d'en être les simples spectateurs. Ce n'était pas ce que l'on pensait à Versailles; la cour paraissait croire que le roi de Prusse était à l'égard de la France, ce qu'est un despote de Valachie à l'égard de la Porte, c'est à dire, un prince subordonné, et obligé de faire la guerre dès qu'on lui en envoie l'ordre. Elle se persuadait de plus qu'en portant la guerre dans l'électorat de Hanovre, elle ferait mollir le roi de la Grande-Bretagne, et terminerait ainsi au centre de l'empire les différens qui subsistaient aux Indes entre elle et les Anglais. Monsieur Rouillé, alors ministre des affaires étrangères, dit un jour à monsieur de Knyphausen, dans l'intention d'engager le roi à contribuer à cette diversion: „Écrivez, monsieur, au roi de „Prusse, qu'il nous assiste dans l'expédition de Hanovre; il y a là de quoi piller, le trésor du roi „d'Angleterre est bien fourni, le roi n'a qu'à le pren-

1746-1756. „dre; c'est, monsieur, une bonne capture". Le roi lui fit répondre que de pareilles propositions étaient convenables pour négocier avec d'autres, et qu'il espérait qu'à l'avenir monsieur Rouillé voudrait bien apprendre à distinguer les personnes avec lesquelles il avait à traiter. Ces négociations devinrent plus vives sur la fin de 1755. Le roi George, informé du dessein des Français, allarmé de l'orage qui menaçait son électorat, se persuada que la manière la plus sûre de le conjurer était de conclure une alliance défensive avec la Prusse; il savait que les liens qui unissaient le roi de Prusse au roi de France étaient sur le point de finir, parce que le terme du traité de Versailles expirait au mois de Mars de l'année 1756, et il chargea lord Holderness, son secrétaire d'état, d'entamer la négociation avec la cour de Berlin. Lord Holderness, incertain des dispositions du roi de Prusse sur cette alliance, pour ne point exposer son maître à un refus direct, en hasarda les premières propositions par le duc de Brunsvic. Ces ouvertures se firent sous le prétexte d'assurer le repos de l'Allemagne contre le danger dont la menaçait une guerre prochaine. On demandait au roi d'entrer dans des mesures qui pussent assurer et affermir la tranquillité publique. Cette proposition tirait à grande conséquence; dans la situation où se trouvait alors la Prusse, le parti qu'elle allait prendre, influait sur la paix et sur la guerre. Si l'on renouvelait le traité avec la France, il fallait attaquer l'électorat de Hanovre; ce qui était

Négociations entre l'Angleterre et le roi.

s'attirer sur les bras les forces des Anglais, des Autrichiens et des Russes. Si l'on concluait une alliance avec l'Angleterre, il était probable que les Français ne porteraient point la guerre dans l'empire, et que la Prusse se trouverait liée avec la Grande-Bretagne et avec la Russie; ce qui semblait obliger l'impératrice-reine à demeurer en paix, quelque envie qu'elle eût de reconquérir la Silésie, et quelques préparatifs qu'elle eût faits pour agir aussitôt que l'occasion le lui permettrait. Avant que de se déterminer, le roi jugea néanmoins à propos de s'assurer de la façon de penser de la cour de Russie; mais comme il avait dans la personne du chancelier Bestuchew un ennemi déclaré, il ne fut pas possible de tirer des éclaircissemens directs de Pétersbourg même, où toute intelligence entre les deux cours était rompue; il eut donc recours au sieur de Klinggräff, son ministre à la cour impériale, et à lord Holderness lui-même, pour savoir dans quels termes la Russie était avec l'Angleterre, et surtout si c'était la cour de Vienne ou celle de Londres qui avait plus d'influence à Pétersbourg. Le sieur de Klinggräff répondit que les Russes étant une nation intéressée, il n'y avait aucun doute qu'ils ne fussent plus attachés à ceux qui pouvaient les acheter, qu'à ceux qui n'avaient rien à leur donner; que l'impératrice-reine manquait souvent de ressources pour ses propres dépenses; qu'ainsi les Russes s'en tiendraient aux Anglais, que des richesses immenses mettaient en état de leur payer de 1746-1756.

1756. gros subsides. La réponse de lord Holderness portait que l'intelligence entre l'Angleterre et la Russie étant parfaite, le roi George comptait fermement sur l'amitié de l'impératrice Élisabeth. Les informations que le roi tirait de son ministre à la Haye, se trouvèrent quadrer si bien avec ce qu'on lui avait écrit de Vienne et de Londres, qu'il crut que tant de personnes ne pouvaient se tromper toutes sur le même sujet et que leurs conjectures étant les mêmes, elles devaient être justes. Ce fut ce qui le détermina; il entra en négociation avec l'Angleterre, et fit répondre à lord Holderness qu'il n'était pas éloigné de prendre avec le roi de la Grande-Bretagne des mesures innocentes, défensives, et uniquement relatives à la neutralité de l'Allemagne. Ces deux puissances se trouvant d'accord sur les principes de leurs liaisons, elles parvinrent bientôt à la conclusion du traité, qui fut signé à Londres le 16 Janvier 1756. Ce traité contenait quatre articles, dont les trois premiers étaient relatifs aux garanties réciproques que ces deux puissances se donnaient pour la sûreté de leurs propres états; le dernier regardait directement l'Allemagne, et portait des engagemens pour empêcher que des troupes étrangères n'y entrassent. Il y avait deux articles secrets; on convenait par l'un que les Pays-Bas autrichiens seraient exceptés de la garantie de l'Allemagne, et par l'autre l'Angleterre s'engageait à payer vingt mille livres sterlings aux négocians prussiens qui avaient à prétendre un dédommagement des

Traité de Westminstre.

prises non restituées que les Anglais avaient faites 1756.
sur eux pendant la dernière guerre *). Ce traité arriva signé à Berlin environ un mois après que le duc de Nivernois s'y fut rendu. Louis XV envoyait ce seigneur au roi, pour renouveler l'alliance de Versailles dont le terme allait finir, et plus encore pour faire entrer la Prusse dans le projet que la France méditait contre l'électorat de Hanovre. L'argument le plus fort qu'employa le duc de Nivernois, pour engager le roi dans cette alliance et dans cette guerre, fut de lui offrir la souveraineté de l'île de Tabago. Il faut savoir qu'après la guerre de 1740 les Français avaient donné cette île au comte de Saxe; et comme les Anglais en parurent très-mécontens, il fut stipulé qu'elle demeurerait déserte et ne pourrait être cultivée par aucune nation. Cette offre était trop singulière pour être reçue. Le roi tourna la chose en plaisanterie et pria le duc de Nivernois de jeter les yeux sur quelqu'un qui fût plus propre que lui à devenir gouverneur de l'île de Barataria; il déclina de même le renouvellement d'alliance et la guerre dont il avait été question, et pour agir avec la plus grande candeur vis-à-vis de la France, pour la convaincre de l'innocence des nouveaux engagemens qu'il avait pris avec l'Angleterre, il ne fit point difficulté de montrer en original au duc de Nivernois le traité qui venait d'être signé à Londres. La nouvelle de cette alliance

*) Voir: *Wenck,* Codex. III, p. 84.

1756. causa une vive sensation à Versailles dans l'esprit de Louis XV et de son conseil; peu s'en fallut qu'ils ne dissent que le roi de Prusse s'était révolté contre la France. Examiné par un esprit impartial, le fait était différent. L'alliance de la Prusse avec la France allait expirer dans deux mois; le roi en qualité de souverain était autorisé à contracter des liaisons avec des peuples qui pouvaient assurer à ses états leur plus grand avantage. Il ne manquait donc ni à sa parole ni à son honneur en s'unissant avec le roi d'Angleterre, surtout dans la vue de maintenir en paix par ces nouveaux arrangemens et ses états et toute l'Allemagne. Mais les Français n'entendirent pas raison; il ne s'agissait à Versailles que de la défection du roi de Prusse, qui abandonnait perfidement ses anciens alliés; et la cour se répandit en reproches qui firent juger qu'elle ne bornerait pas son ressentiment à de simples paroles.

Nous avons vu dans le chapitre précédent par combien de ruses et de souplesse la cour de Vienne tâchait de se rapprocher de celle de Versailles, et avec quelle application le comte Kaunitz avait profité de son séjour à Paris, pour familiariser l'esprit de la nation française avec l'idée de l'alliance autrichienne. Un moment d'humeur de Louis XV, et la mode qui s'introduisait dans le conseil de Versailles de déclamer contre le roi de Prusse, firent tout d'un coup germer cette semence. La vivacité extrême de la nation française lui fit envisager une alliance avec la

maison d'Autriche comme un raffinement supérieur de politique. Sur cela le comte de Stahrenberg fut chargé par l'impératrice-reine de proposer l'alliance entre les deux cours. On fut bientôt d'accord, parce qu'on voulait la même chose des deux côtés; elle fut signée au nom du roi très-chrétien par monsieur Rouillé et l'abbé de Bernis le 1 de Mai 1756. Ce fameux traité de Versailles, annoncé avec tant d'ostentation, nommé l'union des grandes puissances, était de sa nature défensif, et contenait en substance la promesse d'un secours de vingt-quatre mille hommes, au cas qu'une des puissances contractantes fût attaquée. Ce fut cependant cette alliance qui encouragea l'impératrice-reine à l'exécution du grand projet qu'elle méditait depuis long-temps *). 1756. Traité de Versailles.

L'union que les maisons d'Autriche et de Bourbon venaient de former, commençait à faire soupçonner que le traité de Londres pourrait ne pas maintenir la tranquillité de l'Allemagne. La paix ne tenait plus qu'à un cheveu; il ne s'agissait que d'un prétexte, et quand il ne faut que cela, la guerre est comme déclarée; bientôt elle parut inévitable, car on apprit que tous les politiques s'étaient trompés sur le compte de la Russie. Cette puissance, chez laquelle les intrigues des ministres autrichiens prévalurent, rompit avec l'Angleterre à cause de l'alliance que le roi de la

*) Voir: *Wenck*, Codex. III, p. 139. — *Koch*, Table des traités entre la France et les puissances étrangères. II, p. 11.

1756. Grande-Bretagne avait conclue avec le roi de Prusse. Monsieur de Bestuchew s'était trouvé un moment indécis entre sa passion pour les guinées, et la haine qu'il avait pour le roi; mais la haine l'emporta. L'impératrice Élisabeth, ennemie de la nation française depuis la dernière ambassade de monsieur de la Chétardie, aima mieux se liguer avec elle que de conserver une ombre d'union avec une puissance qui avait la Prusse pour alliée *). La cour de Vienne agissant dans toutes les cours de l'Europe, profitait des passions des souverains et de leurs ministres, pour les attirer à soi, et les gouverner selon les fins qu'elle se proposait.

Guerre entre la France et l'Angleterre.

Durant ces reviremens de systèmes si subits et si inattendus, les vaisseaux anglais ne gardaient plus de mesures avec les Français; leurs vexations et les attentats qu'ils commettaient, poussèrent le roi de

15 Janvier 1756.

France presque malgré lui à leur déclarer la guerre; les Français annoncèrent avec ostentation qu'ils se préparaient à faire de leur côté une descente en Angleterre; ils répandirent des troupes le long des côtes de la Bretagne et de la Normandie; ils firent construire des bateaux plats, pour transporter ces troupes, et assemblèrent quelques vaisseaux à Brest. Ces démonstrations épouvantèrent les Anglais; il y eut des momens où cette nation qui passe pour si sage,

*) La Russie accéda au traité de Versailles le 31 Décembre 1756. Voir: *Martens*, Supplément. III, p. 33.

se crut perdue. Le roi George, afin de la rassurer, eut recours à des troupes hanovriennes et hessoises, qu'il fit passer dans le royaume. On prit ainsi le change à Londres; les Français y trouvèrent leur compte, et tandis qu'ils faisaient cet appareil pour un débarquement vis-à-vis des côtes de la Grande-Bretagne, ils firent une descente dans l'île de Minorque. Le duc de Richelieu, chargé de cette expédition, mit le siége devant Port-Mahon. Les Anglais ne s'aperçurent du dessein des Français, que lorsqu'ils l'eurent exécuté; ils envoyèrent néanmoins une flotte dans la Méditerannée au secours de la place assiégée; leur amiral Byng fut battu par l'escadre française. Le gouvernement anglais, pour se disculper aux yeux d'une populace furieuse du malheur qui venait d'arriver, fut obligé de lui sacrifier une victime, et fit arquebuser l'amiral Byng, dont bien des personnes sensées prétendaient prouver l'innocence. Le duc de Richelieu essaya en vain de faire brèche à Port-Mahon, dont les ouvrages sont taillés dans le roc; impatient de ce que le siége tirait en longueur, il fit donner un assaut général à la place; les Français l'escaladèrent et la prirent.

1756.

28 Juin.

Raisons du roi pour commencer la guerre.

Pendant que la fortune favorisait les Français dans le sud de l'Europe, les affaires du nord devenaient de jour en jour plus critiques; les Russes formaient en Livonie des camps plus forts et plus considérables que tous ceux qu'ils y avaient eus les années précédentes. La cour de Russie était induite à ces dé-

1756. marches par celle de Vienne, qui réclamait le traité de Pétersbourg, comme si la guerre était déclarée, et comme si le cas de l'assistance avait lieu. Une armée de cinquante mille Moscovites sur la frontière de la Prusse devenait un objet important; quelle que fût la cause de cet armement, l'effet en paraissait redoutable. Le roi avait un canal par lequel il tirait des avis certains sur les projets de ses ennemis, qui étaient près d'éclater; c'était un commis de la chancellerie secrète de Dresde, qui remettait toutes les semaines au ministre prussien les dépêches que sa cour recevait de Pétersbourg et de Vienne, ainsi que la copie de tous les traités qu'il avait trouvés dans les archives. Il parut par ces écrits que la cour de Russie s'excusait de ne pouvoir entreprendre la guerre cette année, à cause que sa flotte n'était pas en état d'entrer en mer; mais elle promettait en revanche de plus grands efforts pour l'année prochaine. Sur ces éclaircissemens le roi prit le parti d'envoyer, en guise de réserve, un corps en Poméranie, composé de dix bataillons et de vingt escadrons. Ces troupes se can-
Août. tonnèrent aux environs de Stolpe, où elles ne pouvaient donner aucune jalousie à la Russie, et où néanmoins elles étaient à portée de renforcer le maréchal de Lehwald, dès qu'il serait dans le cas d'appréhender quelque entreprise de la part des ennemis.

Bientôt la cour de Vienne rassembla plus de troupes en Bohême qu'à son ordinaire; elle en forma deux armées: l'une, sous les ordres du prince Piccolomini,

campa près de Königsgrätz; la principale, commandée par le maréchal Browne s'établit près de Prague. Ce n'était pas assez; la cour amassa en Bohême des magasins de guerre; elle fit rassembler des chevaux pour le transport des vivres, et pour la nombreuse artillerie qu'elle voulait employer dans son armée; en un mot elle faisait de ces préparatifs qui d'ordinaire n'ont lieu que lorsqu'une puissance se propose d'en attaquer une autre. Les dépêches de Dresde qui venaient au roi, étaient remplies des projets que formait la cour de Vienne d'attaquer les états du roi, et apprenaient que faute d'un meilleur prétexte l'impératrice-reine s'en tiendrait à celui que fournissait le différent que le roi avait eu avec le duc de Mecklenbourg. Ce différent était une bagatelle, et l'affaire était accommodée et assoupie; il s'était agi du droit de faire des recrues. Le duc s'était avisé de trouver mauvais qu'on l'exerçât; après qu'on lui eut prouvé la justice de la chose, comme il ne voulait pas se rendre, le roi se fit justice à lui-même. Quoiqu'il ne fût plus question de cette misère, l'impératrice voulut la rappeler; elle prétendait faire envisager les procédés du roi comme contraires aux loix de l'empire, et comme une violation de la paix de Westphalie; et qui devait l'engager à prendre fait et cause pour le duc de Mecklenbourg, et à réclamer l'assistance de tous les garans de cette paix de Westphalie. La connaissance qui vint au roi de ce dessein, jointe aux mouvemens de trois armées sur ses frontières,

1756.

1756. qui menaçaient d'un jour à l'autre d'une rupture ouverte, donna lieu à l'explication que demanda le roi à la cour de Vienne sur la cause de ce grand armement; on pria cette cour de faire une réponse cathégorique, pour qu'on sût si elle avait intention de maintenir la paix avec le roi, ou de la rompre. La réponse du comte Kaunitz se trouva conçue en termes équivoques et ambigus; mais il s'expliqua plus ouvertement avec le comte de Flemming, ministre du roi de Pologne à Vienne, lequel rendit compte de cet entretien dans une relation à sa cour. La copie de cette dépêche fut envoyée incontinent de Dresde à Berlin; le comte Flemming y dit: „Le comte Kaunitz „se propose d'inquiéter le roi par ses réponses et de „le pousser à commettre les premières hostilités". Il est vrai que le style en était si arrogant et si fier, qu'il en résultait assez clairement que l'impératrice-reine voulait la guerre, et même qu'elle voulait que le roi passât pour l'agresseur. Il était néanmoins probable que cette année s'écoulerait encore, sans que les ennemis de la Prusse en vinssent aux dernières extrémités, parce que la cour de Pétersbourg voulait différer la guerre jusqu'à l'année suivante, et qu'il était apparent que l'impératrice-reine attendrait que tous ses alliés fussent prêts, pour attaquer le roi à forces réunies. Ces considérations donnèrent lieu d'examiner ce problème: s'il était plus avantageux de prévenir ses ennemis en les attaquant incontinent, ou s'il valait mieux attendre qu'ils eussent achevé leurs

grands préparatifs, en remettant à leur discrétion les entreprises qu'ils trouveraient bon de former. Quelque parti que l'on prît dans ces conjonctures, la guerre était également sûre et inévitable; il fallait donc calculer s'il y aurait plus d'avantage à la différer de quelques mois, ou à la commencer incessamment? Vous verrez par la suite de cette histoire que le roi de Pologne était un des plus zélés partisans de l'union que l'impératrice-reine avait formée contre la Prusse. L'armée saxonne était faible; on savait qu'elle montait à peu près à dix-huit mille hommes; mais on savait aussi que pendant l'hiver même cette armée devait être augmentée, et qu'on voulait la porter au nombre de quarante mille combattans. En différant la guerre, le roi donnait donc le temps à ce voisin mal intentionné de se rendre plus formidable; sans compter que la Russie ne pouvant pas entrer en action cette année, et la Saxe n'ayant pas achevé de perfectionner ses arrangemens, ces conjonctures paraissaient favorables, pour gagner sur les ennemis, en les prévenant dès la première campagne, des avantages qu'on perdrait par une délicatesse déplacée, si l'on renvoyait les opérations à l'année suivante. De plus, par cette inaction on facilitait aux ennemis le moyen de fondre à forces réunies sur les états du roi, qui auraient servi de théâtre aux combats dès l'ouverture de la première campagne; au lieu qu'en portant la guerre chez les voisins dont les mauvais desseins étaient mis en évidence, on l'établissait chez

1756.

1756. eux, et l'on ménageait par là les provinces de la domination prussienne. Quant à ce nom si terrible d'agresseur, c'était un vain épouvantail, qui ne pouvait en imposer qu'à des esprits timides; il n'y fallait faire aucune attention dans une conjoncture importante, où il s'agissait du salut de la patrie; puisque le véritable agresseur est sans doute celui qui oblige l'autre à s'armer, et à le prévenir par l'entreprise d'une guerre moins difficile, pour en éviter une plus dangereuse, parce que de deux maux il faut choisir le moindre. Après tout, que les ennemis du roi l'accusassent d'être agresseur, ou qu'ils ne le fissent point, cela revenait au même, et ne changeait rien au fond de l'affaire, la conjuration des puissances de l'Europe contre la Prusse étant toute formée. L'impératrice-reine, celle de Russie, le roi de Pologne étaient d'accord sur le point d'entrer en action, de sorte que le roi n'en aurait eu ni un ami de moins, ni un ennemi de plus. Enfin il s'agissait du salut de l'état et du maintien de la maison de Brandebourg; n'aurait-ce pas été dans un cas aussi grave, aussi important, commettre en politique une faute impardonnable, que de s'arrêter à de vaines formalités, dont on ne doit pas s'écarter dans le cours ordinaire des choses, mais auxquelles il ne faut pas se soumettre dans des cas extraordinaires comme celui-ci, où l'irrésolution et la lenteur auraient tout perdu, et où l'on ne pouvait se sauver qu'en prenant une résolution vigoureuse et prompte et en l'exécutant avec activité?

Les différentes raisons que nous venons d'allé- 1756.
guer, déterminèrent le roi à prévenir ses ennemis; il fit signifier à la cour de Vienne qu'il prenait sa réponse pour une déclaration de guerre, et qu'il se préparait à la lui faire; il travailla ensuite aux dispositions nécessaires pour mettre les troupes en mouvement. Pour cette année la Prusse n'avait rien à craindre de la part de la Russie par les raisons que nous avons rapportées plus haut, de sorte que le maréchal Lehwald se contenta de rassembler aux environs de Königsberg les troupes qu'il avait sous ses ordres, afin de les avoir à portée, et de pouvoir les mettre en campagne, si les circonstances l'exigeaient.

Plan de campagne du roi.

Le roi se proposa d'attaquer les Autrichiens avec deux armées. Le maréchal Schwerin, qui reçut le commandement de celle de Silésie, devait pénétrer dans le cercle de Königsgrätz; l'autre, opposée aux Saxons et aux Autrichiens en même temps, devant être naturellement la plus forte, fut formée des régimens de la Poméranie, de l'électorat, du duché de Magdebourg, et des provinces de la Westphalie. Le roi voulut la commander en personne; son dessein était d'entrer en Saxe sur plusieurs colonnes en même temps; ou pour désarmer les troupes, si on les trouvait répandues dans leurs quartiers; ou pour les combattre, si on les trouvait rassemblées en corps, afin de ne point garder un ennemi à dos en avançant en Bohême, et s'exposer à une perfidie semblable à

1756. celle des Saxons en l'année 1744. Le roi se trouvait autorisé à cette démarche par l'expérience du passé, par les engagemens que les Saxons avaient avec la maison d'Autriche, enfin par leurs mauvaises intentions, qui se manifestaient dans les dépêches de tous leurs ministres, que le roi avait en main; ainsi des raisons tirées du droit, de la politique et de la guerre appuyaient et justifiaient sa conduite. Il fut en même temps résolu de gagner dans cette première campagne le plus de terrain qu'on pourrait, pour mieux couvrir les états du roi, en éloigner la guerre autant qu'il serait possible, et la porter en Bohême, pour peu que cela parût faisable. Telles furent les dispositions générales qu'opposa le roi à la ligue des plus grandes puissances de l'Europe, qui allaient l'assaillir; bientôt les troupes prussiennes se mirent en marche, et commencèrent leurs opérations en Saxe et en Bohême, comme nous en rendrons compte dans le chapitre suivant.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Marche en Saxe. Fameux camp de Pirna. Entrée en Bohême. Bataille de Lowositz. Campagne du maréchal Schwerin. Secours de Schandau battu. Prise des Saxons. Quartiers d'hiver. Cordon.

1756. Commencement de la guerre.

En commençant cette guerre il fallait préalablement ôter aux Saxons les moyens de s'en mêler et de nuire aux Prussiens. Pour porter la guerre en Bohême, on avait l'électorat de Saxe à traverser; si l'on ne s'en rendait pas maître, on laissait un ennemi derrière soi, qui en ôtant la libre navigation de l'Elbe aux Prussiens, les obligeait à quitter la Bohême aussitôt que le roi de Pologne le voudrait. Les Saxons en avaient usé ainsi dans la guerre de 1744, où en interdisant cette navigation aux troupes du roi, ils rendirent son expédition infructueuse. On ne se fondait pas sur des conjectures vagues, pour leur supposer le même dessein. On avait en main les preuves de leur mauvaise volonté; ainsi ç'aurait été commettre une faute irrémissible en politique, que de ménager par faiblesse un prince allié de l'Autriche, qui n'attendait à se déclarer ouvertement pour elle que le moment où il pourrait le faire impunément. De plus, comme le roi prévoyait que la plus grande

1756. partie de l'Europe se préparait à l'attaquer, il ne pouvait couvrir la Marche électorale de Brandebourg qu'en occupant la Saxe, où il valait mieux établir le théâtre de la guerre qu'aux environs de Berlin. Il fut donc résolu de porter la guerre en Saxe, de s'assurer de l'Elbe, et de tâcher, pour peu que l'occasion s'en présentât favorable, de désarmer les troupes saxonnes.

Au mouvement que quelques régimens firent pour se rendre de la Poméranie dans l'électorat, les troupes saxonnes prirent une position entre l'Elbe et la Mulde; elles entrèrent peu après dans leurs quartiers ordinaires, et bientôt elles se rassemblèrent de nouveau en cantonnant. Toutes ces marches et contremarches ne donnèrent point le change; le roi savait positivement que le dessein de la cour était d'assembler l'armée au camp de Pirna, où les Saxons occupant une position inattaquable, croyaient pouvoir attendre en sûreté les secours que les Autrichiens leur avaient fait espérer, et cependant ils se flattaient d'amuser les Prussiens par de frivoles négociations; de sorte que sans faire attention aux différentes marches de ces troupes, on s'en tint au projet de se porter incessamment avec l'armée au déboucher de la Bohême.

Entrée de l'armée prussienne en Saxe.

Le roi divisa son armée en trois corps. La marche de ces trois colonnes se dirigea sur Pirna, qui fut le centre de leur réunion commune. La première

29 Août. partit de Magdebourg aux ordres du prince Ferdinand de Brunsvic; elle prit le chemin de Leipzig et passa

par Borne, Chemnitz, Freiberg et Dippoldiswalda, pour se rendre à Cotta. La seconde colonne, où se trouvait le roi, marcha sur Pretsch, tandis que le prince Maurice de Dessau se rendit maître de Wittenberg; après quoi ce détachement, réuni au reste du corps, passa l'Elbe à Torgau, d'où le roi se porta par Strehla et Lommatsch à Wilsdruf. Ce fut là qu'on apprit avec certitude que toutes les troupes saxonnes s'étaient rendues à Pirna, que le roi y était en personne, qu'il n'y avait point de garnison à Dresde, mais que la reine y était demeurée. Le roi fit complimenter la reine de Pologne, et les troupes prussiennes entrèrent dans cette capitale, en observant une si exacte discipline, que personne n'eût à s'en plaindre. L'armée campa près de Dresde, d'où elle s'avança le lendemain vers Pirna, et se posta entre l'Elbe, Sedlitz et Zehist. La troisième colonne sous le commandement du prince de Bevern traversa la Lusace, où ayant été jointe à Elsterwerda par vingt-cinq escadrons de cuirassiers et de houssards venant de la Silésie, elle se porta sur Bautzen, sur Stolpen et enfin sur Lohmen. Le prince Ferdinand arriva en même temps à Cotta, de sorte que par la jonction de ces trois colonnes aux environs de Pirna, les troupes saxonnes se trouvèrent entièrement bloquées. Cependant le voisinage de tant d'armées ne donna lieu à aucun incident; on ne commit aucune hostilité. Les Saxons souffrirent avec beaucoup de civilité qu'on les affamât, et chacun de son côté tâ-

1756.

10 Septembre.

1756. cha d'assurer son établissement le mieux qu'il pût. Le roi de Pologne, dans l'intention de gagner du temps, entama une négociation; il était plus aisé pour les Saxons d'écrire que de se battre; ils firent à plusieurs reprises des propositions, qui n'ayant rien de solide, furent rejetées; leur but était d'obtenir une parfaite neutralité, et le roi ne pouvait y donner les mains, parce que les engagemens du roi de Pologne avec la cour de Vienne et la Russie lui étaient trop bien connus. Les Saxons cependant faisaient retentir toute l'Europe de leurs cris; ils répandaient les bruits les plus injurieux aux Prussiens sur leur invasion dans cet électorat: il était nécessaire de désabuser le public de toutes ces calomnies, qui n'étant point réfutées, s'accréditaient, et remplissaient l'Europe de préjugés contre la conduite du roi. Depuis longtemps il possédait la copie des traités du roi de Pologne et des relations de ses ministres aux cours étrangères. Quoique ces pièces justifiassent pleinement les entreprises de la Prusse, on ne pouvait en tirer parti. Si on les eût publiées, les Saxons les auraient taxées de pièces supposées et forgées à plaisir, pour autoriser une conduite audacieuse, qu'on ne pouvait soutenir que par des mensonges. C'est ce qui obligea d'avoir recours aux pièces originales, qui se trouvaient encore dans les archives de Dresde. Le roi donna des ordres pour qu'on s'en saisît; elles étaient toutes emballées et prêtes à être envoyées en Pologne. La reine, qui en fut informée, voulut s'y

opposer; on eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'elle ferait mieux de céder par complaisance pour le roi de Prusse, et de ne point se roidir contre une entreprise qui, quoique moins mesurée qu'on n'aurait souhaité, était cependant la suite d'une nécessité absolue. Le premier usage qu'on fit de ces archives fut d'en donner l'extrait connu au public sous le titre de *Mémoire raisonné sur les desseins dangereux des cours de Vienne et de Dresde, avec les pièces justificatives* *). 1756.

Description du camp de Pirna.

Pendant que cette scène se passait au château de Dresde, les troupes prussiennes et saxonnes demeuraient dans l'inaction, le roi de Pologne s'amusant de l'espérance des secours autrichiens qui devaient lui venir, et le roi de Prusse ne pouvant rien entreprendre contre un terrain vis-à-vis duquel le nombre et la valeur devenaient inutiles. Il ne sera pas hors de propos, pour l'intelligence des événemens que nous aurons à rapporter dans la suite, que nous entrions dans un détail circonstancié sur le fameux camp de Pirna, et sur la position que les troupes saxonnes y occupaient. La nature s'était complue, dans ce terrain bizarre, à former une espèce de forteresse, à laquelle l'art n'avait que peu ou rien à ajouter. À l'orient de cette position coule l'Elbe entre des ro-

*) Voir: *de Hertzberg*, Recueil des déductions, manifestes, déclarations, traités et autres actes et écrits publics, pour la cour de Prusse. 1, p. 1.

1756. chers, qui en rétrécissant son cours la rendent plus rapide; la droite des Saxons s'appuyait à la petite forteresse de Sonnenstein près de l'Elbe; dans un bas-fond, au pied de ces rochers, est située la ville de Pirna dont le camp tire son nom; le front, qui fait face au nord, s'étend jusqu'au Kohlberg; celui-ci fait comme le bastion de cette courtine, devant laquelle règne un ravin de soixante à quatre-vingt pieds de profondeur, qui de là tournant vers la gauche entoure tout le camp, et va aboutir au pied du Königstein. Du Kohlberg, qui forme une espèce d'angle, une chaîne de rochers dont les Saxons occupaient la crête, ayant l'aspect tourné vers l'occident, va, laissant Rothwernsdorf devant soi, et se rétrécissant vers Struppen et Leupoldshain, se terminer aux bords de l'Elbe à Königstein. Les Saxons, trop faibles pour remplir le contour de ce camp, qui présentait de tous côtés de rochers inabordables, se bornèrent à bien garnir les passages difficiles, et cependant les seuls par lesquels on pût venir à eux; ils y pratiquèrent des abatis, des redoutes, et des palissades; à quoi il leur était facile de réussir, vu les immenses forêts de pin dont les cimes de ces monts sont chargées. Ce camp, un des plus forts de l'Europe, ayant été examiné et reconnu en détail, fut jugé à l'abri des surprises et des attaques, et comme le temps et la disette pouvaient seuls vaincre tant d'obstacles, on résolut de le bloquer étroitement, pour empêcher que les troupes saxonnes ne tirassent

des vivres des environs, et d'en user en tout comme dans un siége en forme. Dans cette vue le roi destina une partie de son monde à faire la circonvallation de ce camp, et l'autre fut employée à former l'armée d'observation. Cette disposition, la meilleure qu'on pût imaginer dans ces conjonctures, était d'autant plus sage, que les Saxons s'étant réfugiés en hâte sur ces rochers, n'avaient pas eu le temps d'amasser beaucoup de subsistances, et que ce qu'ils en avaient, ne pouvait les mener tout au plus qu'à deux mois. Bientôt les troupes du roi occupèrent tous les passages par lesquels les secours ou les vivres auraient pu arriver aux Saxons. Le prince de Bevern avec sa division prit les postes de Lohmen, Wehlen, Oberraden et Schandau tout le long de l'Elbe; sa droite communiquait à la division du roi par le pont qui fut construit proche de la briqueterie; dix bataillons et dix escadrons, qui campaient auprès du roi, occupaient l'emplacement depuis l'Elbe et le village de Sedlitz jusqu'à Zehist, où commençait la division du prince Maurice, qui s'étendait au-delà de Cotta par des détachemens qu'il avait poussés à Leupoldshain, Hennersdorf et Nollendorf: en tout trente-huit bataillons et trente escadrons servaient à former cette circonvallation dont nous venons de parler.

1756.

Investissement de ce camp.

D'autre part le maréchal Keith eut le commandement de l'armée d'observation; elle consistait en vingt-neuf bataillons et en soixante-dix escadrons. Le prince Ferdinand de Brunsvic entra le premier en

1756. Bohême avec l'avant-garde; ayant passé Peterswalde,
13 Septembre. il rencontra à Nollendorf monsieur de Wied, général autrichien, avec dix bataillons de grenadiers et de la cavalerie à proportion; il le délogea du village; l'Autrichien prit la fuite, et le prince poursuivit sa marche. Le maréchal Keith approcha immédiatement après d'Aussig, et se campa à Johnsdorf, d'où il dé-
22 Septembre. tacha monsieur de Mannstein, qui s'empara du château de Tetschen, pour assurer la navigation de l'Elbe. Les choses en restèrent là en Saxe et dans cette partie de la Bohême jusqu'à la fin du mois. D'un autre côté monsieur de Piccolomini campait avantageusement près de Königsgrätz sur les hauteurs situées entre le confluent de l'Adler et de l'Elbe. Son camp, de figure angulaire, n'était abordable d'aucun côté. Le maréchal de Schwerin venait de déboucher avec
20 Septembre. son armée par le comté de Glatz, d'où il s'avança d'abord à Nachod, puis sur les bords de la Metau et
22 Septembre. enfin sur Aujest, où il défit monsieur de Buckow, qui venant au devant de lui avec un corps de cavalerie, se fit bien battre et perdit deux cents hommes. Le maréchal de Schwerin ne pouvait rien entreprendre sur monsieur de Piccolomini dans le poste où se tenaient les Autrichiens; il n'y avait aucun grand projet à former, ni pour des siéges, ni pour des batailles; et comme la saison était d'ailleurs assez avancée, il se contenta de consommer toutes les subsistances qu'il trouva en Bohême et fourragea jusques sous les canons de l'armée impériale, sans que mon-

sieur de Piccolomini fît mine de s'en apercevoir. Un détachement de houssards prussiens défit quatre cents dragons ennemis proche de Hohenmaut et en ramena la plus grande partie prisonniers. C'est à quoi se bornèrent les entreprises du maréchal de Schwerin, par la raison que monsieur de Piccolomini se gardant bien de faire des mouvemens, demeura scrupuleusement renfermé dans son camp, qui valait mieux qu'une infinité de places de guerre. 1756.

Les grands coups ne purent se porter cette année que par l'armée du roi. Cette armée avait les Saxons à prendre, et les secours qui pouvaient leur venir, à éloigner. Les choses s'embrouillaient de jour en jour davantage de ce côté-là; quoiqu'on eût enfermé le camp de Pirna de manière à empêcher l'entrée des vivres et des secours, il avait été toutefois impossible d'occuper tous les sentiers qui traversent les forêts et les rochers des environs. Cela faisait que le roi de Pologne entretenait encore, quoiqu'avec peine, une correspondance avec la cour de Vienne; et l'on apprit sur la fin de Septembre que le maréchal Browne avait reçu des ordres de sa cour de dégager à tout prix les troupes saxonnes que les Prussiens bloquaient à Pirna. Le maréchal Browne, qui s'était avancé avec son armée à Budin, avait trois moyens d'exécuter ce projet: l'un de marcher contre le maréchal Keith, et de battre cette armée, ce qui n'était pas facile; le second, de prendre le chemin de Bilin et de Teplitz, et d'entrer en Saxe, soit par le Bas-

1756. berg, soit par Nollendorf; mais ce mouvement l'obligeait à prêter le flanc au maréchal Keith, et exposait à être ruinés tous les magasins qu'il avait entre Budin et Prague. Le troisième moyen qui lui restait, était d'envoyer un détachement à la rive droite de l'Elbe, qui prenant par Böhmisch-Leipa, Schluckenau et Rumbourg, se rendît à Schandau. Cette dernière expédition ne pouvait mener à rien de décisif, parce que les Prussiens par le moyen de leur pont de Schandau pouvaient envoyer des secours dans cette partie, et que le terrain du côté d'Oberraden et Schandau, coupé, difficile et susceptible de chicanes, fournit des passages assez impraticables, pour qu'un bataillon y puisse arrêter une armée entière. Comme ce moment critique allait décider de toute la campagne, le roi jugea que sa personne serait nécessaire en Bohême, pour s'opposer aux entreprises que ses ennemis pouvaient former. Il arriva le 28 au camp de Johnsdorf; les troupes y étaient postées sur un terrain étroit, dominé par des éminences, le dos appuyé contre un escarpement de rocher si serré, qu'on aurait eu de la peine, dans le cas d'une action, à porter des secours d'une partie de ce camp à l'autre, sans s'exposer à de grands embarras. Cette position se trouvant telle, qu'il fallait l'abandonner à l'approche de l'ennemi, elle fut quittée le lendemain. On était trop éloigné du maréchal Browne, pour en avoir des nouvelles, et comme il était important d'observer ses mouvemens de plus près, le roi se mit à la

tête de l'avant-garde, composée de huit bataillons et de vingt escadrons, et s'avança à Türmitz, où il apprit que le maréchal Browne passerait le lendemain l'Eger proche de Budin; c'était précisément le temps de l'approcher pour éclairer ses démarches, et de le combattre même, si l'occasion s'en présentait. Dans la situation où se trouvaient les choses, les projets de ceux qui commandaient ces armées étaient si opposés, qu'il fallait nécessairement qu'ils en vinssent à une décision, soit que le maréchal Browne voulût se frayer le passage en Saxe l'épée à la main, soit qu'il n'agît que par des détachemens. Le 30 l'armée du roi le suivit sur deux colonnes; à peine l'avant-garde eut-elle gagné la croupe du Pascopol, qu'elle découvrit un camp dans la plaine de Lowositz; la droite s'en appuyait à Wielhotta: Lowositz était devant son front; Sulowitz se trouvait devant sa gauche, dont l'extrémité se prolongeait derrière l'étang de Tschischkowitz. L'avant-garde poursuivit sa marche; elle délogea de Welmina quelques centaines de pandours; ils occupaient un poste d'avertissement. Ce village est situé dans un bassin entouré de rochers, dont la plupart sont taillés en forme de pain de sucre; cependant cette hauteur et le bassin même dominent les plaines des environs. Le roi fit avancer en diligence son infanterie, pour occuper les vignes et les débouchés du côté de la plaine de Lowositz. Les troupes arrivèrent vers les dix heures, et passèrent la nuit au bivouac à peu de distance derrière

1756.

Marche du roi en Bohême.

1756. l'avant-garde, qui était postée vis-à-vis de l'ennemi. Le lendemain 1 d'Octobre on fut reconnaître dès la pointe du jour ce camp qu'on avait découvert la veille; un brouillard épais étendu sur la plaine empêcha de distinguer les objets. On voyait comme à travers un crêpe la ville de Lowositz, et à côté, de la cavalerie en deux troupes, dont chacune paraissait être de cinq escadrons. Sur cela on déploya l'armée; une colonne d'infanterie se forma par la droite, l'autre par la gauche; la cavalerie se mit en seconde ligne; car le terrain, trop étendu pour la petite armée du roi, l'obligea d'employer vingt bataillons pour sa première ligne, de sorte qu'il ne lui en resta qu'une réserve de quatre. Les autres se trouvaient, ou à la garde des magasins, ou en détachemens. Le champ de bataille sur lequel les troupes du roi se formèrent, allait en s'élargissant par la gauche. Le penchant des montagnes vers Lowositz est couvert de vignes divisées en petits enclos de pierre à hauteur d'appui, qui distinguent les limites des propriétaires; monsieur de Browne avait garni ces enclos de pandours, pour arrêter les Prussiens; ce qui fit qu'à mesure que les bataillons de la gauche se formaient, ils s'engageaient avec l'ennemi aussitôt qu'ils entraient en ligne. Cependant ce feu était mal nourri, et comme les pandours ne faisaient pas une résistance vigoureuse, l'on se confirma dans l'opinion où l'on était, que ce détachement qu'on avait vu la veille campé dans ces environs, se préparait à la retraite, et que les pan-

Bataille de Lowositz.

dours qui tiraillaient dans ces vignes et les troupes 1756.
de cavalerie répandues dans la plaine, étaient destinés à faire l'arrière-garde des autres. Cela paraissait d'autant plus plausible, que l'on ne découvrait aucune trace d'une armée. On se trompait fort dans ces suppositions; car les premières troupes qu'on avait vues à Lowositz, étaient l'avant-garde de monsieur de Browne. Les Autrichiens ignoraient la marche de l'armée du roi, et n'en furent informés qu'en la voyant déboucher de Welmina; le maréchal Browne en fut averti par le général qui commandait son avant-garde; sur quoi la nuit même il vint le joindre avec son armée à Lowositz. Le brouillard dont nous avons parlé, dura jusques vers les onze heures, et ne se dissipa tout à fait que lorsque l'action fut près de finir. En supposant toujours qu'on n'avait à faire qu'à une arrière-garde, on fit tirer quelques volées de canon contre la cavalerie autrichienne; ce qui l'inquiéta et la fit changer de position et de forme à plusieurs reprises; tantôt elle se mettait en échiquier, quelquefois sur trois lignes, puis en ligne contiguë, quelquefois cinq ou six troupes tirant vers leur gauche disparaissaient, bientôt après elles paraissaient plus nombreuses qu'elles ne semblaient être au commencement; enfin ennuyé de cette manoeuvre oiseuse, qui faisait perdre le temps et n'avançait point les affaires, le roi crut qu'en faisant charger cette cavalerie par une vingtaine d'escadrons de dragons, cette arrière-garde serait bien vîte dissipée, et le combat

1756. terminé. Surquoi les dragons descendirent des hauteurs, et se formèrent au bas sous la protection de l'infanterie prussienne; ils choquèrent et renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent vis-à-vis d'eux. En poursuivant les fuyards, ils reçurent du village de Sulowitz en flanc et de front un feu de petites armes et d'artillerie qui les ramena à la position où ils s'étaient formés au pied des vignes. On jugea dès-lors qu'il ne s'agissait plus d'arrière-garde, mais que le maréchal Browne se trouvait avec les Autrichiens vis-à-vis de l'armée. Le roi voulut retirer sa cavalerie, pour la remettre en seconde ligne sur la hauteur; mais par des qui pro quo, malheureusement trop fréquens les jours de bataille, il arriva que tous les cuirassiers s'étaient joints aux dragons, et qu'avant que l'aide de camp pût leur apporter les ordres du roi, s'abandonnant à leur impétuosité et au désir de se signaler, ils donnèrent pour la seconde fois; ils eurent bientôt culbuté la cavalerie ennemie, et quoiqu'ils reçussent le même feu qui avait ramené les dragons à la première charge, ils poursuivirent les Autrichiens jusqu'à trois mille pas; emportés par leur ardeur ils franchirent un fossé large de cinquante pieds, à trois cents pas au-delà duquel un autre fossé plus profond encore couvrait l'infanterie impériale. Monsieur de Browne fit aussitôt jouer soixante pièces de ses batteries contre la cavalerie prussienne, et la força de revenir se former de nouveau au pied de la montagne; ce qu'elle exécuta avec ordre, n'é-

tant point poursuivie. Le roi ne voulant plus risquer qu'elle se livrât à de pareilles saillies, la fit repasser en seconde ligne derrière son infanterie. Pendant que cette cavalerie revenait, le feu de la gauche commençait à devenir et plus vif et plus considérable; le maréchal Browne voulait changer l'état de la question; se voyant sur le point d'être assailli, il aima mieux attaquer lui-même. Dans cette vue il avait fait filer vingt bataillons derrière Lowositz, qui s'étant glissés successivement le long de l'Elbe vinrent soutenir les pandours qui se battaient dans les vignes, et tâchèrent même de tourner le flanc gauche des Prussiens. L'infanterie les repoussa vigoureusement; elle força les enclos des vignes les uns après les autres, et descendant dans la plaine, elle poursuivit quelques bataillons ennemis, qui de frayeur se précipitèrent dans l'Elbe. Une autre troupe de fuyards se jeta dans les premières maisons de Lowositz, faisant mine de s'y défendre; alors quelques bataillons de la droite furent détachés, pour renforcer la gauche de manière que la gauche des Prussiens s'appuyât à l'Elbe, et dans cette disposition elle s'avança fièrement d'un pas déterminé sur Lowositz, sans que la droite de l'armée du roi quittât la hauteur où elle était appuyée. Les grenadiers tirèrent dans les maisons par les portes et les fenêtres; ils y mirent enfin le feu, pour achever plus vite; et quoique ces troupes eussent consumé toute leur poudre, cela n'empêcha pas que les régimens d'Itzenplitz et de Man- 1756.

1756. teufel n'entrassent dans Lowositz la bayonnette baissée, et ne forçassent neuf bataillons tous frais, que monsieur de Browne y avait envoyés, à leur céder la place, et à prendre la fuite. Alors toutes les troupes de l'ennemi qui avaient combattu dans cette partie, lâchèrent le pied, et cédèrent la victoire aux Prussiens. Le roi ne put pas profiter de ce succès autant qu'il l'aurait souhaité, parce qu'il n'avait proprement battu que l'aile droite des impériaux; ils occupaient encore le village de Sulowitz, et comme leur gauche se trouvait postée derrière le fossé dont nous avons parlé, ils ne donnèrent point prise à la cavalerie prussienne. En même temps monsieur de Browne fit faire un beau mouvement à ses troupes; il fit avancer quelques brigades de sa gauche qui n'avaient point combattu, dont il se servit pour couvrir ses troupes débandées, qui sortaient de Lowositz et s'enfuyaient en grand désordre. Il se retira la nuit, et fit occuper Leitmeritz par un détachement qui rompit le pont de l'Elbe qu'il avait devant lui. Le maréchal avec le gros de son armée reprit son camp de Budin, et détruisit tous les ponts de l'Eger, pour en empêcher le passage aux Prussiens. L'armée du roi perdit en morts et blessés mille deux cents hommes à ce combat; messieurs de Quadt et de Lüderitz, tous deux généraux de bataille, y furent tués; on ne fit que sept cents prisonniers, parmi lesquels un prince Lobkowitz, général des impériaux. Si la cavalerie avait pu être employée sur la fin de l'action, le nombre des pri-

sonniers eût été bien plus considérable *). Le prince 1756.
de Bevern fut détaché le lendemain avec huit mille hommes à Tschischkowitz, village situé à la droite de la position du roi, à demi-chemin de Budin. Il envoya de son camp des partis le long de l'Eger, pour en reconnaître les passages, et plus encore pour donner de l'attention et causer de la jalousie à monsieur de Browne, afin de le contenir par ces démonstrations, et l'empêcher de penser à secourir le roi de Pologne et les troupes saxonnes. L'armée de Bohême s'en tint là; trop faible pour rien entreprendre contre l'ennemi, elle se contenta de l'observer. Le roi ne pouvait en effet agir offensivement. Pour donner vraiment de la jalousie à monsieur de Browne, il fallait passer l'Eger, et dans ce cas le détachement des impériaux de Leitmeritz se trouvant derrière les Prussiens, était à portée de leur enlever leur magasin d'Aussig; de plus, en passant l'Eger on s'éloignait trop de sa ligne de défense, et l'on se mettait hors de portée d'envoyer en Saxe de prompte secours. Si l'on se déterminait à prendre Leitmeritz, loin de gagner par là, on se trouvait dans un plus grand embarras, parce qu'on s'affaiblissait par la garnison que demandait cette ville, et que ne pouvant pas garnir les hauteurs qui l'environnent et qui la dominent,

*) Voir: La relation autrichienne dans le journal militaire de Vienne. 1820. IV, p. 158. L'armée prussienne perdit deux mille six cents hommes morts et blessés, et sept cents faits prisonniers. — Sammlung ungedruckter Nachrichten. II, p. 567.

1756. on aurait exposé cette garnison à être enlevée aussitôt qu'attaquée. Toutes ces raisons firent que le roi fut obligé de se contenter d'avoir gagné une bataille au commencement de cette guerre, et qu'il borna ses projets à empêcher que monsieur de Browne ne fît des détachemens, ou, s'il en faisait, à pouvoir en envoyer de tout aussi forts au secours du camp de la Saxe. L'armée prussienne de Bohême était de la moitié plus faible que celle des impériaux; mais les troupes étaient si bonnes, si bien disciplinées, et les officiers si pleins de valeur, qu'elles se comptaient, si non supérieures, du moins égales à l'ennemi. Quelle que soit la bonne opinion qu'on a de soi-même, la sécurité est toujours dangereuse à la guerre, et il vaut mieux prendre des précautions superflues, que de négliger les nécessaires; et comme le nombre était du côté des Autrichiens, que d'ailleurs le roi aurait pu se voir obligé de faire des détachemens, il ordonna qu'on travaillât à élever quelques batteries, et à retrancher les parties les plus faibles de son camp; ces mesures se trouvèrent d'autant plus sages, qu'on apprit le 7 que monsieur de Browne avait détaché à la sourdine quelques régimens de son armée, que ce corps, taxé à six mille hommes, ayant passé par Raudnitz, s'avançait vers Böhmisch-Leipa, pour suivre de là la route qui mène en Saxe. Quoique ce détachement ne causât pas de grandes appréhensions, le roi en avertit le markgrave Charles et le prince Maurice demeurés en Saxe, et se mit à la tête d'un

renfort de cavalerie, pour les mener au camp de Sedlitz, où il n'était resté que trente escadrons, ce qui n'était pas suffisant pour arrêter les Saxons, surtout s'ils avaient entrepris de percer du côté de Höllendorf et de Teplitz. Sa majesté partit le 13 de Lowositz avec quinze escadrons et arriva le 14 à midi à son armée, qu'elle trouva à Struppen, quartier que le roi de Pologne avait occupé durant tout le temps que les Saxons avaient été bloqués. 1756.

Les Saxons évacuent leur camp.

Les choses avaient entièrement changé de face en Saxe, depuis que le roi avait pris le commandement de son armée en Bohême. La bataille de Lowositz avait frappé la cour; elle n'espérait que faiblement l'assistance des impériaux. Les troupes étant d'ailleurs menacées d'une disette prochaine, les généraux saxons voulurent se frayer eux-mêmes un chemin à travers les Prussiens; leur projet était de se sauver en passant l'Elbe, et ils tentèrent de jeter un pont à Wehlstädtel; vis-à-vis de ce lieu se trouvait une redoute prussienne, qui coula à fond quelques-uns de leurs bateaux; ce qui dérangea leurs mesures. Ils changèrent alors de dessein, et firent transporter leurs pontons à Halbstadt, qu'ils regardaient comme l'endroit le plus propre et le plus convenable pour leur sortie, surtout à cause des secours que monsieur de Browne venait de leur promettre de nouveau. Toutes les opérations que les armées firent alors dans ces contrées, se trouvaient si intimement liées avec la nature du terrain, que nous sommes obligés pour

1756. l'intelligence du lecteur de lui en donner l'idée la plus nette que nous pourrons. Par la description que nous avons faite du poste de Pirna, on a pu juger de la force de son assiette; mais s'il était difficile de l'emporter, il n'était pas moins difficile d'en sortir. La plus naturelle, la plus aisée de ses issues est par Leupoldshain; en descendant de leurs rochers, les Saxons prenaient, par Hermsdorf et Nollendorf, le chemin de la Bohême. Ce n'est pas à dire qu'ils auraient forcé ce passage sans perte; il y avait toutefois apparence qu'ils auraient sauvé une partie de leur monde. Teplitz une fois gagné, ils ne rencontraient plus que de légers obstacles, et personne ne pouvait les empêcher de se joindre par Eger aux Autrichiens. Il y a toute apparence que les généraux saxons ne connaissaient pas les situations de Halbstadt, de Burkersdorf, de Schandau, du Ziegenrück, et surtout qu'ils ignoraient la disposition dans laquelle les Prussiens occupaient ces postes; sans quoi ils ne se seraient jamais engagés dans une aussi mauvaise affaire. Monsieur de Lestwitz était posté avantageusement avec onze bataillons et quinze escadrons entre Schandau et un village nommé Wendische-Fähre. Monsieur de Browne, qui était entré en Saxe à la tête de son détachement, vint se camper vis-à-vis de lui. Les Autrichiens occupèrent les villages de Mitteldorf et d'Altendorf; mais trouvant monsieur de Lestwitz plus fort qu'ils ne l'avaient prévu, ils n'eurent garde de l'attaquer. Monsieur de Browne ne pouvait pas se

Marche du maréchal Browne pour dégager les Saxons; 11 Octobre.

porter sur Burkersdorf, dont une chaîne de rochers impraticables le séparait; il ne trouvait pas son compte à s'engager avec monsieur de Lestwitz; et cependant pour prêter la main aux Saxons du côté de Halbstadt il était obligé de faire défiler son monde deux à deux par des chemins étroits vis-à-vis des Prussiens, et sous le feu de leurs petites armes De tous ces différens partis il n'y en avait aucun qu'un homme expérimenté, comme l'était monsieur de Browne, pût prendre sans risquer sa réputation; il aima donc mieux se tenir dans l'inaction, que de mener inutilement ses troupes à la boucherie. Du côté de Halbstadt, où les Saxons avaient résolu de passer l'Elbe, est à la rive droite de ce fleuve une petite plaine, dominée par le Lilienstein, rocher escarpé, qui en borne une partie; aux deux côtés de ce rocher se présentaient cinq bataillons prussiens, aux ordres de monsieur de Retzow, derrière des abatis qui en forme de croissant allaient s'appuyer des deux côtés au coude que l'Elbe forme en cet endroit; cinq cents pas derrière ce poste six bataillons et cinq escadrons occupaient le défilé de Burkersdorf; derrière ce défilé se trouve une chaîne de rochers âpres et escarpés, nommé le Ziegenrück, qui embrassant tout ce terrain, aboutit des deux côtés à l'Elbe. Pour percer de ce côté-là, les Saxons avaient donc trois postes à forcer consécutivement, les uns plus redoutables que les autres. Ce fut néanmoins pour tenter leur évasion de ce côté qu'ils commencèrent dès le 11 d'Oc- 1756.

1756. tobre à établir leurs ponts. Les Prussiens se gardèrent bien de les traverser dans cet ouvrage. Leur descente de Tirmsdorf vers l'Elbe était assez praticable; mais lorsque leurs ponts furent achevés, et que de l'autre bord ils voulurent monter le rocher pour gagner la plaine de Halbstadt, ils ne trouvèrent qu'un sentier étroit qui servait aux pêcheurs. Il fallut une demi-journée pour y faire passer deux bataillons; les pluies abondantes qui tombèrent, achevèrent d'abîmer ce chemin; ils furent obligés d'abandonner leurs canons, qu'il était impossible de transporter à l'autre rive; ainsi toute leur artillerie resta sur les retranchemens qu'ils venaient de quitter. La lenteur de leur passage fut cause que la cavalerie, l'infanterie, le bagage, l'arrière-garde de tout ce corps pêle-mêle et en désordre demeurèrent aux environs de Struppen. Le 13, avant le jour, le prince Maurice d'Anhalt fut le premier averti de l'évasion des Saxons; l'armée prit sur le champ les armes, et se mettant sur sept colonnes, elle gravit encore avec peine contre ces rochers de Pirna, tout abandonnés qu'ils étaient de leurs défenseurs; les généraux la formèrent sur la crête de ces montagnes entre le Sonnenstein et Rothwernsdorf. Monsieur de Ziethen avec ses houssards attaqua aussitôt l'arrière-garde de l'ennemi, et la poussa jusqu'à Tirmsdorf; les compagnies franches et les chasseurs prussiens se logèrent dans un bois proche de cette arrière-garde, d'où ils l'incommodèrent beaucoup par leur feu. Le prince Mau-

rice, qui survint, envoya le régiment de Prusse infanterie occuper une hauteur derrière les Saxons. À peine eut-on tiré deux coups de canon de cette colline, que les Saxons, surpris de recevoir du feu d'un endroit duquel ils n'en attendaient pas, et mis en désordre, prirent soudain la fuite; les houssards se jetèrent sur le bagage, qu'ils pillèrent, et les chasseurs se glissèrent dans un bois voisin de l'Elbe, d'où ils tirèrent sur l'arrière-garde saxonne, qui achevait de passer le pont. Ils perdirent alors entièrement la tête; ils coupèrent eux-mêmes les cables de leur pont; le courant l'entraîna jusqu'à Raden, où les Prussiens le prirent. Le prince Maurice fit aussitôt camper les troupes sur les hauteurs de Struppen; leur gauche allait vers l'Elbe, et leur droite se prolongeait derrière un ravin profond qui va se perdre du côté de Hennersdorf. Telle était la situation des choses, lorsque le roi arriva avec ses dragons à Struppen. Les Saxons attendaient un certain signal dont ils étaient convenus avec les impériaux, pour attaquer de concert les Prussiens; ce signal ne se donna point, ce qui acheva de leur faire perdre toute espérance. Ils ne furent que trop convaincus alors en voyant la manière dont monsieur de Retzow était posté, qu'il leur était impossible de se faire jour eux-mêmes. D'un autre côté le roi de Pologne, qui s'était réfugié au Königstein, pressait de là vivement ses généraux d'attaquer monsieur de Retzow à Lilienstein, et le comte Rutowski lui remontrait à son tour avec force l'inu-

1756. tilité de cette entreprise, qui mènerait à une effusion de sang et à un massacre dont après tout le roi ne pourrait tirer aucun avantage. Monsieur de Browne se trouvait dans un cas aussi embarrassant, mais moins fâcheux; il avait devant lui un corps de troupes prussiennes, supérieur en nombre; et comme toute communication lui était coupée avec le Königstein, qu'il rencontrait des empêchemens physiques dans toutes les entreprises qu'il pouvait former pour dégager les Saxons, et qu'il avait à craindre que ces troupes se rendant prisonnières à son insu, il n'eût aussitôt toute l'armée prussienne sur les bras, il jugea la situation de l'armée saxonne désespérée, et ne pensant plus qu'à sauver son propre détachement, il se retira le 14 en Bohême. Les houssards prussiens le suivirent; monsieur de Warneri battit son arrière-garde et passa trois cents grenadiers cravates au fil de l'épée. Cette entreprise si mal exécutée donna lieu aux reproches les plus injurieux que se firent les généraux saxons et les généraux autrichiens; ils avaient tort les uns et les autres. Le général saxon qui avait fait le projet de cette évasion, était le seul coupable; il avait sans doute consulté des cartes fautives; il n'avait jamais été sur les lieux, dont la situation lui était inconnue; car quel homme sensé choisira pour sa retraite un défilé qui passe par des rochers escarpés dont l'ennemi est le maître? Ces lieux tout-à-fait contraires par leur position aux manoeuvres que les Autrichiens et les Saxons avaient dessein d'y faire,

Retraite du maréchal Browne.

furent les vraies causes des malheurs que ces derniers y éprouvèrent; tant l'étude du terrain est importante, tant la situation des lieux décide des entreprises militaires et de la fortune des états. Le roi de Pologne fut du haut du Königstein spectateur de la situation déplorable où se trouvaient ses troupes, manquant de pain, entourées d'ennemis, et ne pouvant pas même par une résolution désespérée se faire jour aux dépens de leur sang, parce que toute ressource leur était ôtée; pour ne les point voir périr de faim et de misère, il fut obligé de consentir qu'elles se rendissent prisonnières de guerre, et qu'elles missent bas les armes. 1756.

Capitulation du corps saxon; 15 Octobre.

Le comte Rutowski fut chargé de dresser cette triste capitulation. Tout ce corps se rendit, et les officiers s'engagèrent sur leur honneur à ne plus servir contre les Prussiens durant cette guerre; comme on comptait sur leur parole, on les relâcha. Pour ne point humilier un ennemi vaincu, le roi fit rendre au roi de Pologne les drapeaux, les étendards et les timbales qui appartenaient à ses troupes; il consentit aussi d'accorder la neutralité à la forteresse de Königstein. Mais dans le temps même qu'il tâchait d'adoucir le sort du roi de Pologne, celui-ci concluait en secret un traité avec l'impératrice-reine, par lequel il lui cédait, moyennant un certain subside, quatre régimens de dragons et deux pulks de houlans, qu'il entretenait en Pologne: ces procédés ne servaient qu'à justifier la conduite que les Prussiens avaient

1756. tenue jusqu'alors. Le roi de Pologne, dégoûté de la guerre plus que jamais après la scène qui venait de se passer, demanda le libre passage pour sa personne, afin d'aller s'établir en Pologne; non seulement on le lui accorda, mais on poussa l'attention jusqu'à faire retirer toutes les troupes prussiennes qui se trouvaient sur son passage, pour dérober à sa vue des objets qui ne pouvaient que lui faire de la peine; il partit le 18 avec ses deux fils et son ministre pour Varsovie.

L'armée saxonne qui venait de se rendre, consistait en dix-sept mille têtes; l'artillerie qu'on prit, passa quatre-vingt pièces de canon Le roi distribua ces troupes, et en forma vingt nouveaux bataillons d'infanterie; mais il commit la faute de n'y point mêler de ses sujets, à l'exception des officiers, qui étaient tous de ses états; cette faute influa dans la suite sur le peu d'usage qu'on tira de ces régimens, et sur les mauvais services qu'ils rendirent. Après la reddition des Saxons le roi retourna en Bohême, pour en retirer son armée. Le maréchal Keith quitta le 23 le camp de Lowositz, et se replia sur Linay, sans que l'ennemi le suivît; le régiment d'Itzenplitz, qui gardait un gué de l'Elbe au village de Salesl, fut attaqué cette nuit même et se défendit si bien, que non content de repousser l'ennemi, il lui fit encore des prisonniers; de Linay l'armée continua paisiblement sa marche par Nollendorf, Schönwalde, Gieshübel, et arriva le 30

en Saxe; le roi la fit cantonner entre Pirna et les frontières de la Bohême. 1756.

En même temps que l'armée du roi entrait en Saxe, le maréchal de Schwerin quittait les environs de Königsgrätz et se retirait en Silésie. Comme il était en marche vers Skalitz, il fut suivi par quelques milliers de Hongrois, qui harcelaient son arrière-garde. Le maréchal, qui n'entendait pas raillerie, se mit à la tête d'une partie de sa cavalerie, fondit brusquement sur eux, les défit, et les poursuivit jusqu'à Smirschitz; après quoi il reprit tranquillement sa marche, et se trouva avec son armée le 2 de Novembre sur la frontière de la Silésie. 21 Octobre.

La tranquillité dans laquelle se tinrent les ennemis, permit de faire entrer de bonne heure les troupes dans leurs quartiers; on forma le cordon pour les quartiers d'hiver. Le prince Maurice eut le commandement de la division qu'on envoya à Chemnitz et à Zwickau, d'où il envoya des détachemens pour garder les gorges de la Bohême, et fit retrancher les postes d'Ausche*), d'Oelsnitz, et du Basberg; monsieur de Hülsen commandait les brigades de Freiberg et de Dippoldiswalde, et tenait les postes de Sayda, de Frauenberg, et d'Einsiedel. Le roi confia à monsieur de Zastrow la gorge de Gieshübel, et le passage de Höllendorf; de là en passant l'Elbe, le cordon prenait de Dresde par Bischofswerda jusqu'à Quartiers d'hiver de l'armée prussienne.

*) Asch?

1756. Bautzen, où une tête de dix bataillons et d'autant d'escadrons était prête à porter des secours où le besoin le demanderait. Monsieur de Lestwitz se tenait à Zittau avec six bataillons; pour assurer sa communication, il avait des détachemens à Hirschfeld, Ostritz, et Marienthal. Le prince de Bevern avait les postes de Görlitz et de Lauban sous ses ordres, avec dix bataillons et quinze escadrons. Monsieur de Winterfeld et le prince de Wurtemberg, qui allèrent avec un détachement en Silésie, continuaient le cordon, en prenant de Greiffenberg et Hirschberg, à Landshut et Friedland. Monsieur de Fouqué couvrait le comté de Glatz; un autre corps de l'armée du maréchal de Schwerin hiverna du côté de Neustadt, et servit à couvrir la Haute-Silésie contre les incursions que les impériaux auraient pu y faire de la Moravie.

Ce fut dans cette disposition que les troupes prussiennes passèrent l'hiver de 1756 à 1757.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De l'hiver de 1756 *à* 1757.

L'invasion des Prussiens en Saxe causa une vive sensation en Europe; plusieurs cours n'en savaient pas les raisons, ou ne voulant pas même les connaître, blâmaient et désapprouvaient la conduite du roi. Le roi de Pologne criait contre la violence des Prussiens; ses ministres dans les cours étrangères exagéraient les maux de la Saxe, envenimaient et calomniaient les démarches les plus innocentes du roi. Ces clameurs retentissaient à Versailles, à Pétersbourg, et par toute l'Europe. Le roi de France était déjà piqué de ce que le roi de Prusse, au lieu de renouveler le traité de Versailles, venait de conclure avec le roi d'Angleterre l'alliance de Londres. D'un côté les ministres autrichiens aigrissaient l'esprit de la nation française, pour l'entraîner dans la guerre d'Allemagne; d'un autre on se servait des larmes de la dauphine pour émouvoir la compassion de Louis XV, afin qu'il prît le parti du roi de Pologne. Le roi très-chrétien se rendit à d'aussi vives sollicitations, et résolut de porter la guerre en Allemagne. Il ne suspendit les effets de cette démarche que pour la colo-

1756-1757.

Mesures de la cour de Versailles.

1756-1757. rer par un prétexte apparent et naturel; monsieur de Broglio, ambassadeur de France en Saxe, eut ordre de le fournir, en donnant lieu aux Prussiens d'insulter à son caractère. C'était l'homme le plus propre qu'on pût choisir pour brouiller des cours. La commission dont il était chargé, donna lieu à la conduite bizarre qu'il tint pendant que les Saxons étaient bloqués dans leur camp de Pirna; il était demeuré à Dresde; il voulut à différentes reprises se rendre à Struppen auprès du roi de Pologne; quoique cela fût généralement défendu, il voulut forcer les gardes, pour s'attirer des violences de leur part; il essaya inutilement de passer la chaîne des vedettes; on lui opposa, toutes les fois qu'il tenta de le faire, tant de politesse et tant de fermeté, qu'il ne put se rendre auprès du roi de Pologne, ni trouver un prétexte léger pour brouiller le roi de Prusse et le roi de France. Cela impatienta la cour de Versailles, qui sans chercher d'autres détours renvoya monsieur de Knyphausen, ministre prussien à Paris, et rappela monsieur de Valori qui résidait à Berlin. Cette démarche d'éclat obligea le roi, à son retour de Bohême, de faire signifier à monsieur de Broglio à Dresde, où le roi établissait son quartier, que toute intelligence venant d'être rompue entre les deux cours par le rappel des ministres, il n'était plus séant qu'un ambassadeur de France résidât dans un lieu où se trouvait sa majesté, et qu'il n'avait qu'à se préparer à partir incessamment pour aller trouver le roi de

Pologne, auprès duquel il était accrédité. Monsieur 1756-1757.
de Broglio reçut cette déclaration avec cet air de dignité et de hauteur que les ministres français savent prendre lorqu'ils se souviennent des belles années de Louis XIV. Cependant il n'en partit pas moins promptement pour Varsovie. La cour de Versailles, qui voulait la rupture, et qui ayant perdu de vue le point fixe de sa politique de pousser la guerre par mer contre les Anglais, ne se conduisait que par ses caprices et des impulsions étrangères, déclara qu'elle regardait l'invasion des Prussiens en Saxe comme une violation de la paix de Westphalie, dont elle était garante; elle crut le prétexte de cette garantie suffisant pour se mêler de cette guerre, et pour y entraîner même les Suédois. L'abbé de Bernis, qui avait été le promoteur de l'alliance conclue avec la maison d'Autriche, reçut le poste qu'avait eu monsieur Rouillé, et devint ministre des affaires étrangères. Enfin l'impétuosité française, qui pousse l'esprit de cette nation d'un extrême à l'autre, l'inconséquence des ministres, l'animosité dont le roi de France était déjà rempli contre le roi de Prusse, la nouveauté et la mode, accréditèrent tellement à la cour cette alliance des Autrichiens, qu'on la considérait comme un chef-d'oeuvre de politique. Les ministres impériaux étaient seuls à la mode; et ils se servirent si adroitement de l'influence qu'ils avaient dans le conseil de Louis XV, qu'au lieu de vingt-quatre mille hommes d'auxiliaires que la France était

1756-1757. obligée de donner à l'impératrice-reine, ils intriguèrent si bien, que le printemps suivant un cent mille Français passèrent le Rhin*). Bientôt les Suédois furent sommés par le ministère de Versailles de remplir la garantie du traité de Westphalie; le sénat de cette nation était depuis long-temps aux gages de la France. Quoique les constitutions du royaume défendent en termes exprès et positifs de ne point déclarer la guerre sans le consentement des trois ordres qui forment la diète ou les états généraux, les partisans de la France violèrent cette loi fondamentale, et passant par dessus toutes les formalités usitées en pareils cas, ils adoptèrent aveuglement les mesures que le roi de France leur prescrivait**). Pendant que la cour de Versailles préparait si laborieusement les moyens de bouleverser l'Allemagne, un fou pensa causer une révolution en France; c'était un fanatique obscur, qui ayant servi en qualité de domestique dans un couvent de jésuites en Flandre, se proposa d'assassiner Louis XV. Ce malheureux, nommé Damiens, se rendit à Versailles, pour y épier le moment d'exécuter son abominable projet. Un soir que le roi devait partir pour Choisy, cet insensé se glisse

La Suède est forcée de déclarer la guerre au roi.

5 Janvier 1757.

*) Ceci fut stipulé par un traité du 1 Mai 1757 qui fixa en même temps le partage des états prussiens, mais ce traité ne fut point ratifié.

**) La Suède accéda le 21 Mars 1757 au traité de Versailles; la convention du 21 Septembre régla les subsides. Voir: *Koch*, Table des traités. II, p. 33.

dans la foule, approche du roi par derrière, et lui plonge son couteau dans le côté. Il fut arrêté sur le champ; la blessure du monarque fut trouvée légère; le parlement se saisit du coupable; les prisons furent remplies de personnes qu'il avait chargées par ses dépositions, mais qui étant innocentes recouvrèrent la liberté, et jusqu'à présent le public n'a été instruit que vaguement des motifs qui ont porté ce monstre à cet attentat atroce. La cour de Vienne, qui agissait si puissamment à Versailles, n'était pas moins diligente à intriguer chez les autres puissances de l'Europe; elle dépeignait à Pétersbourg l'entrée des Prussiens en Saxe sous les couleurs les plus noires; c'était une injure faite à la Russie; c'était braver les forces de cet empire; c'était un mépris manifeste des garanties que l'impératrice Élisabeth avait données au roi de Pologne de son électorat. Pour appuyer ces insinuations, les Autrichiens prodiguaient à Pétersbourg les calomnies contre la Prusse, et les sommes d'argent qu'ils y répandaient, ne furent pas inutiles à leur dessein. Pour hâter la marche des troupes russes, l'impératrice-reine promit de payer annuellement un subside de deux millions d'écus à l'impératrice Élisabeth; cette somme était proprement payée par la France; c'était l'évaluation du contingent qu'elle devait à l'Autriche, qui par ce subside engageait la Russie à déclarer la guerre à la Prusse *).

1756-1757.

Menées de la cour de Vienne.

*) Le traité dont on ne connaît pas au juste les stipulations,

1756-1757. Cependant les ministres de l'impératrice-reine ne travaillaient pas avec moins de zèle à Ratisbonne pour engager dans ces troubles les états de l'empire; de leur côté les Français intimidèrent la diète par leurs menaces au point, qu'elle souscrivit aveuglément aux volontés de la cour de Vienne; il fut résolu par les conclusions de cette diète que le saint-empire formerait une armée d'exécution, qui s'avancerait tout droit dans l'électorat de Brandebourg. Le commandement de cette armée fut décerné au prince de Hildbourghausen, maréchal au service d'Autriche. Alors le fiscal de l'empire se mit sur les rangs; il avança que les rois de Prusse et d'Angleterre devaient être mis au ban de l'empire; quelques princes représentèrent que si autrefois l'électeur de Bavière avait été condamné à ce ban, cela ne s'était fait qu'après sa défaite à la bataille de Höchstädt, et que dès que les armées impériales en auraient gagné de pareilles, il serait libre à chacun de procéder contre les deux rois. La France comprit que si l'on se précipitait à publier cet arrêt, la cour de Vienne commettrait sa dignité, et qu'il y aurait à craindre de plus, que les deux rois et leurs adhérens ne se séparassent entièrement du saint-empire romain; ils firent toutes ces représentations à Vienne, et conseil-

Mesures de la diète de l'empire.

17 Janvier 1757.

est du 22 Janvier 1757; en outre le cabinet de Pétersbourg accéda le 5 Novembre au traité conclu le 21 Septembre entre la France et la Suède.

lèrent à la reine d'attendre les succès de la fortune, 1756-1757. pour penser ensuite aux mesures ultérieures qu'elle aurait à prendre. Quoique cet avis prévalût, cela n'empêcha pas le fiscal d'agir avec une indécence et une grossièreté insupportables contre des rois, envers lesquels des ennemis même observent communément des procédés honnêtes et respectueux. Il aurait été difficile de répondre aux écrits injurieux et amers de cette diète, si monsieur de Plotho, ministre du roi à Ratisbonne, n'eût pas eu le talent et l'adresse de tremper sa plume dans le même fiel. Le style de la cour impériale n'était pas plus doux; on distinguait néanmoins des écrits du fiscal par des insolences pleines de fierté et par quelque chose de plus piquant, mêlé d'arrogance et de hauteur. Le roi indigné contre ces procédés, fit insinuer à l'impératrice qu'on pouvait être ennemi sans se dire des injures, qu'il suffisait aux souverains de vider leurs débats par l'épée, sans prostituer leur dignité par des écrits en style des halles; ces remontrances furent long-temps vaines, et n'acquirent du poids qu'après le gain de quelques batailles.

Tandis que toute l'Europe s'armait contre le roi De l'Angleterre. de Prusse et de la Grande-Bretagne, l'Angleterre se trouvait dans une subversion générale, qui engourdissait le gouvernement, et serait devenue préjudiciable aux intérêts de la nation, si des changemens survenus à propos n'avaient encore à temps redressé les choses. Les dissensions domestiques qui agitaient

1756-1757. l'intérieur de l'état, étaient fomentées par le duc de Cumberland, qui se flattait de parvenir à remplir de ses créatures les premiers postes; c'était lui qui avait soulevé la nation contre les Français; c'était lui qui avait allumé la guerre, dans l'espérance que le ministère ne pourrait pas se soutenir en un temps de trouble. Les premières entreprises des Anglais tournèrent si mal, qu'ils perdirent Port-Mahon; ce fut-là le prétexte dont se servit le parti de ce prince, pour taxer le duc de Newcastle de malhabileté. À l'ouverture du parlement les esprit s'échauffèrent, l'animosité des partis redoubla, et tant de ressorts furent mis en oeuvre par les intrigues du duc de Cumberland, que le duc de Newcastle, fatigué par la faction plutôt que vaincu, résigna ses emplois; le parti de Cumberland triomphant, fit donner les sceaux au sieur Fox, créature du prince. Cependant ce nouvel arrangement ne put se soutenir; monsieur Fox quitta de lui-même cette place qu'on lui avait fait obtenir par tant d'intrigues, et le duc de Newcastle rentra dans ses charges. Ces déplacemens de ministres n'auraient cependant pas tiré à conséquence, s'il n'en avait résulté une espèce d'inaction et de léthargie dans les affaires; les ministres et les grands étaient plus occupés de l'intérêt de leurs factions, que des mesures à prendre contre la France. Plus animés contre leurs compétiteurs que contre les ennemis de la nation, ils ne prenaient aucune mesure pour la campagne prochaine. Personne ne pensait à former

des projets pour la guerre de mer jusqu'alors malheureuse, encore moins pour la guerre qui était sur le point d'embraser l'Allemagne. Ce qui intéressait le plus le roi dans ce moment, c'était de faire prendre aux Anglais des mesures relatives à la guerre du continent; et comme il prévoyait en gros sur quoi pourraient rouler les opérations de l'armée française dans l'empire, il envoya au roi d'Angleterre un projet qu'il avait dressé pour la défense commune de l'Allemagne. Ce mémoire roulait sur les points suivans: il proposait de maintenir Wesel, pour en faire la place d'armes des alliés, par où l'on restait le maître de passer le Rhin; il demandait qu'on assemblât l'armée en un lieu convenable derrière la Lippe entre Wesel et Lippstadt; cette position donnait l'avantage de porter les troupes selon le besoin, soit vers le Rhin, soit vers le Weser. De plus, si les Français marchaient en Hesse, l'armée de la Lippe, en s'avançant vers Francfort, les obligeait à quitter prise, et en attendant que les opérations auraient éloigné du Rhin l'armée alliée, la forteresse de Wesel aurait assez occupé les Français, pour donner le temps de venir à son secours; d'ailleurs, tant que cette place tenait, il n'était pas à présumer que les troupes françaises du Bas-Rhin s'enfonçassent trop dans la Westphalie. Le roi d'Angleterre, qui s'était peu appliqué à ces sortes de matières, lut le projet sans en comprendre l'importance, et comme il y était question de soutenir Wesel, il se défia des raisons

1756-1757.

Négociations avec le cabinet britannique pour les opérations militaires.

1756-1757. dont le roi de Prusse se servait; il avait en revanche une confiance entière en ses ministres de Hanovre, qui ne cessaient de lui représenter qu'il fallait se borner à la défense du Weser. Cette idée était fausse en tout sens, parce que le Weser est presque généralement guéable et que sa rive opposée à l'électorat de Hanovre domine l'autre, de sorte que la nature n'a pas voulu, quoi qu'en pût dire monsieur de Münchhausen, que jamais général habile se servît de cette rivière dans le sens qu'il proposait. Son avis prévalut néanmoins, et tout ce qu'on put obtenir du roi d'Angleterre, fut qu'il consentit à faire repasser les troupes hanovriennes et hessoises en Allemagne. Le manque d'harmonie entre le roi, les Anglais, et les Hanovriens mit le premier dans le cas de prendre des mesures différentes de celles qu'il avait imaginées pour le duché de Clèves et la forteresse de Wesel; obligé d'abandonner cette place, il donna des ordres pour qu'on ruinât une partie des ouvrages; il fit transporter par mer à Magdebourg la nombreuse artillerie qui garnissait les remparts; et la garnison eut ordre d'évacuer la ville, et de se retirer à Bielefeld, pour se joindre au printemps à l'armée alliée, qui devait s'y assembler sous les ordres du duc de Cumberland. Après la preuve que les ministres de Hanovre avaient donnée du crédit qu'ils avaient sur l'esprit du roi d'Angleterre, il était clair que pour aller à la source d'où partaient les résolutions, il fallait s'adresser à eux. On avait tout à craindre pour l'armée du duc

de Cumberland, moins commandée par ce prince que 1756-1757.
par un tas de jurisconsultes qui n'avaient jamais vu de camp, ni lu de livre qui traitât de l'art militaire, mais se croyaient égaux aux Marlborough et aux Eugène. Les intérêts du roi étaient trop liés avec ceux du roi d'Angleterre, pour qu'il vît de sang froid le mauvais parti qu'on allait prendre; se flattant de le prévenir, il envoya monsieur de Schmettau à Hanovre. Ce général fit à ces magistrats présomptueux et ignorans les représentations les plus énergiques, pour les faire renoncer au projet de campagne qu'ils avaient formé; il leur en démontra les défauts; il leur en prédit les conséquences, mais le tout en vain; s'il leur avait parlé arabe, ils l'auraient tout autant compris. Ces ministres, dont l'esprit était resserré dans une sphère étroite, ne savaient pas assez de dialectique pour suivre un raisonnement militaire; leur peu de lumières les rendait méfians, et la crainte d'être trompés dans une matière qui leur était inconnue, augmentait l'opiniâtreté naturelle avec laquelle ils soutenaient leurs opinions; toutes ces raisons rendirent la mission de monsieur de Schmettau infructueuse.

Les Français, plus fins qu'eux, leur avaient persuadé fermement qu'ils ne voulaient que traverser leur pays, que leur projet de campagne n'était calculé que contre le roi de Prusse; qu'en un mot ils voulaient assiéger Magdebourg, et que pourvu que les Hanovriens se tinssent spectateurs tranquilles de cette

1756-1757. scène durant le cours des opérations de la campagne, leur pays serait épargné, et leurs personnes en considération. Ces ministres furent la dupe de leur crédulité, et les Français les punirent de la perfidie qu'ils voulaient commettre envers le roi de Prusse, comme on le verra dans le récit de la campagne prochaine.

Menées de la reine de Pologne.

Pendant que toutes ces négociations agitaient l'Europe, le roi était à Dresde, où la reine de Pologne lui donnait d'autres embarras. Cette princesse, en faisant complimenter tous les jours le roi par son grand maître le comte de Questenberg, en lui prodiguant des assurances d'amitié, entretenait des intelligences secrètes avec les généraux autrichiens, et les avertissait de tout ce qu'elle était à portée d'apprendre. Ces menées donnèrent lieu aux précautions que l'on prit pour découvrir la correspondance. Comme on fouillait exactement aux portes tous les ballots, toutes les marchandises et les paquets qui venaient de Bohême, on ouvrit un jour une caisse de boudins adressés à madame Ogilvi, grande maîtresse de la reine, qui avait des terres aux environs de Leitmeritz; en examinant ces boudins on les trouva tous farcis de lettres. Cette découverte rendit la cour plus retenue dans ses correspondances. Cependant le même train continuait toujours, avec la différence qu'on s'y prenait avec plus de finesse. Ce n'était pas à quoi se bornait la mauvaise volonté de la reine; car elle envoyait des émissaires dans toutes les garnisons où

le roi formait ces régimens nouvellement levés des 1756-1757.
Saxons pris au Lilienstein; elle les faisait exciter à la sédition, à la révolte et à la désertion. Elle en débaucha beaucoup, et fut cause qu'au commencement de la campagne des corps entiers se soulevèrent et passèrent du côté des ennemis. Le dessein du roi de Pologne et de ses alliés était de rétablir ces corps en Hongrie, pour les mettre sur le pied où ils étaient avant que les Prussiens les prissent; ils assemblèrent des soldats, mais manquant d'officiers, ils eurent recours à un moyen dont l'histoire ne fournit aucun exemple de la part de princes laïques. On dispensa les officiers saxons de la parole d'honneur qu'ils avaient donnée aux Prussiens de ne plus servir contre eux, et plusieurs officiers furent assez lâches pour obéir. Dans des siècles d'ignorance on trouve des papes qui relevaient les peuples du serment de fidélité qu'ils avaient prêté à leurs souverains, on trouve un cardinal Julien Césarini qui oblige un Ladislas roi de Hongrie à violer la paix qu'il avait jurée à Soliman. Ce crime, qui autorisa le parjure, n'avait été que celui de quelques pontifes ambitieux et implacables, mais jamais celui des rois, chez lesquels on devrait retrouver la bonne foi, fût-elle bannie du reste de la terre. Si j'insiste sur de pareils traits, c'est qu'ils caractérisent l'esprit d'animosité et l'acharnement opiniâtre qui régnaient dans cette guerre, et qui la distinguent de toutes les autres. Cependant la France et l'Autriche ne retirèrent pas de ces régimens

1756-1757. saxons les services qu'ils en attendaient; ils en furent pour leur argent et pour leur dispense.

Petite guerre. Dans cette effervescence générale les troupes ennemies ne furent pas plus tranquilles dans leurs quartiers que les négociateurs ne l'étaient pour leurs intrigues. Les corps que le roi avait en Lusace, furent les plus exposés aux entreprises qu'on forma contre eux. Cette province fait du côté de Zittau une espèce de pointe qui s'enfonce en Bohême et va toujours en se rétrécissant. Les Autrichiens environnèrent cette partie de la Saxe par de gros détachemens qu'ils avaient à Friedland, à Gabel et à Rumbourg. Ces détachemens, commandés par de jeunes officiers qui cherchaient avec ardeur les occasions de se distinguer, furent presque pendant tout l'hiver en campagne. Le prince de Löwenstein était à la tête de l'un, et monsieur de Lacy, fils du maréchal, qui avait servi avec distinction en Russie, conduisait l'autre. Ils entreprirent tantôt sur le poste d'Ostritz, tantôt sur celui de Hirschfeld ou de Marienthal, et quoiqu'ils ne parvinssent point à surprendre les officiers prussiens qui défendaient ces postes, ils tuèrent toutefois du monde inutilement. Monsieur de Blumenthal, major au régiment Henri, perdit la vie dans une occasion pareille, et plusieurs soldats, dont on aurait pu tirer de meilleurs services, y périrent. Le corps de monsieur de Lestwitz à Zittau, celui du prince de Bevern à Görlitz, furent fatigués par des alertes perpétuelles; étant obligés d'envoyer des secours tantôt

d'un côté, tantôt de l'autre, l'inquiétude et l'activité 1756-1757. des Autrichiens les tinrent continuellement sur pied et en action. Mais les ennemis se fortifièrent dans ces environs des troupes de Flandre qui venaient joindre leur armée; à la longue la partie serait devenue inégale, et comme il fallait nécessairement des renforts aux Prussiens, pour qu'ils se soutinssent en Lusace, le roi y fit avancer la réserve qui jusqu'alors avait occupé en Poméranie la partie de cette province la plus voisine de la Prusse. D'abord la destination de ces troupes avait été de joindre le maréchal de Lehwald, pour le mettre plus en état de résister à l'armée des Russes; mais le besoin le plus pressant l'emporta sur celui qu'on ne voyait que dans l'éloignement; il fallait considérer qu'en partageant avec trop d'égalité l'armée en trois corps, aucun des trois ne serait assez fort pour frapper un coup vigoureux et décisif; au lieu qu'en rassemblant une grosse masse en Saxe, on pouvait espérer de remporter dès le commencement de la campagne un avantage assez considérable sur les impériaux, pour que leurs alliés en fussent étourdis, et que même quelques-uns d'eux se désistassent des desseins de guerre et de conquête qu'enfantait leur ambition.

Les régimens prussiens qui venaient de la Poméranie arrivèrent vers le milieu de Mars à Görlitz; on les employa à fortifier les postes qui n'étaient pas assez garnis de troupes, et depuis qu'ils furent en Lusace, les ennemis se tinrent tranquilles.

1756-1757. Vers ce temps-là le roi fit un tour en Silésie, pour s'aboucher avec le maréchal de Schwerin; ils se virent à Haynau. On y arrêta le projet de la campagne prochaine, et l'on prit les mesures les plus justes pour en dérober la connaissance à l'armée même; après quoi le roi retourna en Saxe, et tout s'y prépara, ainsi qu'en Silésie, à exécuter ces desseins aussitôt que la saison et les arrangemens relatifs aux subsistances pourraient le permettre.

CHAPITRE SIXIÈME.

Campagne de 1757.

1757. Plan de campagne du roi.

Les troupes prussiennes entrèrent en cantonnement sur la fin de Mars; elles étaient partagées en quatre corps différens. Le prince Maurice commandait aux environs de Zwickau; le roi avec le gros de l'armée se tenait entre Dresde, Pirna, Gieshübel et Dippoldiswalde; le prince de Bevern avait rassemblé aux environs de Zittau le corps qui avait hiverné en Lusace, et le maréchal de Schwerin s'était avancé avec son armée sur les frontières de la Bohême entre Glatz, Friedland et Landshut. Le projet de cam-

pagne qu'on avait formé, était que ces quatre corps 1757.
pénétrant à la fois en Bohême, arrivassent par différentes directions à Prague, qui leur servirait de point de ralliement. On pouvait se promettre que ce grand mouvement jeterait une confusion étonnante dans les différens corps des ennemis répandus dans leurs quartiers; on pouvait espérer d'en surprendre quelques-uns et d'avoir occasion d'engager des affaires particulières avec les autres, pour en faire périr une partie en détail; ce qui donnerait un ascendant et une supériorité aux Prussiens pour le reste de la campagne et pourrait les mener à une action décisive, dont le succès fixerait le sort de cette guerre. Rien n'était plus important que de cacher ce projet, il ne pouvait réussir qu'en en dérobant la connaissance et le soupçon même aux ennemis et à la cour de Saxe, qui trahissait les Prussiens, et à l'armée, pour que l'imprudence ne le divulguât pas. Afin d'en imposer également à tout le monde, on fit fortifier et palissader la ville de Dresde, pour la mettre en état de défense. Le roi choisit en même temps un certain nombre de camps avantageux à l'entour de Dresde, comme s'il se préparait à une guerre défensive. Ces camps furent marqués à Cotta, Maxen, Possendorf, au Windberg et à Moren. Les chasseurs saxons qu'on y employa, n'eurent rien de plus pressé que d'en avertir la cour, et la reine de Pologne ne manqua pas aussitôt d'en informer les généraux autrichiens. On ne s'en tint pas uniquement à ces fausses démonstra-

1757. tions, et pour endormir davantage les généraux ennemis, on fit quelques faibles incursions en Bohême, comme si l'on voulait se venger par là des partis que les ennemis avaient envoyés pendant l'hiver en Lusace, pour inquiéter les Prussiens. Dans cette vue le prince Maurice fit une course vers Eger; le maréchal Keith entreprit à Schluckenau un détachement autrichien, qui ne l'attendit pas; le prince de Bevern surprit à Böhmisch-Friedland quatre cents fantassins et pandours, qui se rendirent prisonniers. Toutes ces petites entreprises entretinrent les impériaux dans leur sécurité; ils se persuadèrent que le roi se bornait à leur donner de petites alarmes, et ils ne le soupçonnèrent pas de plus grands desseins.

Entrée de l'armée prussienne en Bohême.

Les différens corps de l'armée prussienne se mirent en mouvement, les uns le 20, les autres le 29 d'Avril. Le prince Maurice pénétra en Bohême par le Basberg, d'où il s'avança sur Kommotau. Le roi
22 Avril. se campa à Nollendorf; il poussa son avant-garde à Karwitz, d'où monsieur de Zastrow fut détaché avec sa brigade, pour occuper Aussig, et chasser les Autrichiens du château de Tetschen. Le lendemain l'armée se rendit à Linay, où le prince Maurice, qui
24 Avril. venait de Brix, la joignit. Tous les quartiers autrichiens se replièrent en delà de l'Eger à l'approche des Prussiens; le château de Tetschen ne se rendit que le 27; monsieur de Zastrow eut le malheur d'y être tué. L'armée passa ensuite le Pascopol, et tra-
25 Avril. versant les plaines de Lowositz, elle vint se camper

à Trebnitz. On occupa le Hasenberg et la droite s'appuya au Pascopol. Cette position se trouva vis-à-vis de celle que le maréchal Browne venait de prendre à Budin; on savait que ce maréchal y attendait le lendemain une division de ses troupes, qui avait hiverné dans les cercles de Saaz et d'Eger; on voulut tenter de prévenir cette jonction, et même essayer si ne l'on pourrait pas combattre ce corps avant qu'il fût à portée du camp de Budin. Pour cet effet il fut résolu que la nuit même l'armée passerait l'Eger à un mille et demi au dessous du camp de monsieur de Browne et si l'occasion ne se présentait pas de battre cette division qui était en chemin, du moins devait-il résulter de cette manoeuvre qu'en tournant la position de monsieur de Browne on l'obligerait à l'abandonner. On établit en conséquence deux ponts à Koschitz; ils ne furent achevés que le lendemain matin, que les troupes passèrent l'Eger. Les houssards qu'on envoya aussitôt à la découverte, rencontrèrent près de Perutz la division qui devait joindre monsieur de Browne. Cette division étant informée du passage des Prussiens, se replia sur Welwarn, sans qu'il fût possible de l'entamer, parce que la moitié de l'armée avait à peine passé la rivière. Le maréchal Browne ne tarda pas à s'apercevoir que son poste était tourné; il comprit qu'il ne pouvait se joindre avec les troupes qui lui venaient qu'en se retirant à Welwarn, et il se mit aussitôt en marche pour y arriver; les houssards prussiens harcelèrent son ar-

1757.

27 Avril.

1757. rière-garde, et firent quelques prisonniers. L'armée
28 Avril du roi se campa à Budin et employa le lendemain à réparer les ponts de l'Eger, pour assurer la communication de la Saxe; les magasins importans que les ennemis avaient à Martinowes, à Budin et à Karrvatetz, tombèrent entre les mains des Prussiens; ce qui facilita considérablement la subsistance des trou-
30 Avril. pes. De Budin l'armée s'avança sur Welwarn, que l'ennemi venait d'abandonner, et l'on poussa jusqu'à Tuchomierzitz une avant-garde composée de quarante escadrons, et de tous les grenadiers de l'armée. Le roi qui s'y trouvait, vit l'armée de monsieur de Browne, qui était encore en marche; derrière ces colonnes qui défilaient, suivait une arrière-garde dont la contenance mal assurée fit naître l'envie de l'attaquer. Monsieur de Ziethen donna dessus et fit trois cents prisonniers. Dès le commencement les ennemis s'étaient postés sur le Weisse-Berg; ils l'abandonnèrent le 2 de Mai; l'avant-garde prussienne s'en saisit, et vit l'ennemi passer la ville de Prague, et prendre un camp de l'autre côté de la Moldau. L'armée du roi occupa le même jour tous les environs de la ville, et en forma une espèce de circonvallation; sa droite s'appuyait à la Haute-Moldau, d'où le camp allait, en embrassant Saint-Roc et le couvent de la Victoire, s'appuyer à Podbaba à la Basse-Moldau.

Durant cette marche de l'armée du roi, le prince de Bevern avait poussé de son côté les opérations avec vigueur; il était entré le 20 d'Avril en Bohême,

en s'avançant par Krottau et Kratzau sur Machendorf; sa cavalerie battit en marche un détachement autrichien, qui s'avançait pour faire une reconnaissance. L'ennemi avait pris à Reichenberg une position avantageuse; le comte de Königsegg commandait ce corps, dont on évaluait la force à vingt-huit mille combattans. Ce fut le 21 d'Avril que le prince de Bevern se mit en mouvement pour l'attaquer; il s'avança sur deux colonnes, prenant le chemin de Habendorf vers l'armée ennemie; il fallait passer une chaussée pour y arriver. Ce défilé, que les ennemis ne pouvaient défendre avec la mousqueterie, n'arrêta guère les Prussiens. Au-delà de ce passage se trouvait le corps de monsieur de Königsegg, auquel il avait donné la forme d'un cercle. La cavalerie autrichienne occupait le centre de ce cercle, et se trouvait rangée en trois lignes sur une petite plaine, enchassée entre les deux ailes d'infanterie qui allaient en avançant, le dos appuyé à d'épaisses forêts, ayant en quelques endroits des abatis devant elle, et des redoutes garnies d'artillerie dont le feu protégeait la cavalerie. La droite du prince de Bevern attaqua la gauche de l'ennemi; quinze escadrons prussiens chargèrent en même temps cette cavalerie impériale dans la plaine, et la mirent en déroute. Le prince de Würtemberg y fit des prodiges de valeur. Alors monsieur de Lestwitz attaqua la droite de l'ennemi, et les redoutes qui couvraient Reichenberg, et quoiqu'il traversât différens défilés avant que d'y arriver, néan-

1757

Combat de Reichenberg.

1757. moins le régiment de Darmstadt, commandé par le colonel de Hertzberg, força ces redoutes, et obligea l'ennemi à prendre la fuite; on le poursuivit de hauteur en hauteur jusqu'à Rochlitz et à Dörffel; la difficulté de ce terrain montueux, et l'impossibilité qu'il y a que des troupes qui veulent demeurer en ordre, puissent atteindre un ennemi qui fuit à la débandade, empêcherent le prince de Bevern de ruïner entièrement ce corps. Les Autrichiens perdirent environ mille huit cents hommes à cette action, dont huit cent furent pris par le prince de Bevern. La perte des Prussiens ne passa pas trois cents hommes, parce que l'ennemi ne leur avait pas opposé une résistance opiniâtre. Le prince de Bevern suivit à Liebenau monsieur de Königsegg, où un défilé impraticable, derrière lequel ce général avait formé son monde, l'empêcha de tenter de nouvelles entreprises *).

De ce côté les Prussiens n'auraient pu pénétrer plus avant en Bohême, si le maréchal de Schwerin en survenant ne les eût secondés à propos. L'armée de Silésie fut la première qui entra en Bohême le 18 d'Avril; elle déboucha dans ce royaume par cinq différens chemins: une de ces colonnes qui se dirigeait sur Schatzlar, pensa y surprendre les princes de Saxe, qui s'y trouvaient; celle qui prenait la route

*) Voir: Le journal militaire de Vienne 1822. I, p. 40. Le corps du prince de Bevern perdit six cent quarante-trois hommes le nombre des prisonniers faits sur les Autrichiens fut de trois cent trente-six.

de Güldene-Else, rencontra trois cents pandours qui d'un rocher escarpé défendaient le passage aux Prussiens; monsieur de Winterfeld trouva le moyen de faire gravir contre ces rocs quelques troupes, qui prirent ces pandours à revers, et les passèrent au fil de l'epée; les trois autres colonnes, qui débouchèrent par le comté de Glatz, n'ayant point rencontré d'ennemis sur leur chemin, joignirent toutes le maréchal de Schwerin à Königshof. Ce maréchal ayant des nouvelles de ce qui s'était passé du côté du prince de Bevern, se porta derrière monsieur de Königsegg, qu'il pensa surprendre dans son camp de Liebenau; les Autrichiens décampèrent en hâte et voulurent diriger leur marche sur Jung-Bunzlau; monsieur de Schwerin les y prévint encore, et s'empara en même temps du magasin considérable que les ennemis avaient formé à Kosmanos. Ce fut à cet endroit où le corps de la Lusace joignit l'armée de la Silésie. Cependant monsieur de Königsegg s'avançait à grandes journées vers Prague; le maréchal le suivit à Benateck, d'où il détacha pour talonner l'ennemi de plus près, monsieur de Wartenberg qui défit près de Alt-Bunzlau l'arrière-garde autrichienne, forte de mille cinq cents hommes, dont le plus grand nombre fut tué ou pris; mais ce brave général, un des meilleurs officiers de cavalerie de l'armée, y perdit la vie, et fut universellement regretté. Monsieur de Fouqué marchant alors avec l'avant-garde du maréchal à Bunzlau, s'y arrêta jusqu'au 4 de Mai, pour rétablir

1757. — 21 Avril. — 28 Avril. — 2 Mai.

1757. les ponts de l'Elbe, que l'ennemi avait rompus pour assurer sa retraite. Le même jour le maréchal fit passer la rivière à son armée et se campa à un mille et demi de Prague.

Une partie des troupes que monsieur de Piccolomini avait commandées l'année précédente, n'était pas encore assemblée; le maréchal Daun en avait reçu le commandement après la mort du premier. Sur le bruit des différentes invasions des Prussiens, ce maréchal reçut ordre de rassembler son armée, et de la mener droit à Prague; monsieur de Browne l'attendait avec d'autant plus d'impatience, qu'il voyait que toutes les forces des Prussiens allaient incessamment fondre sur lui. Le roi était instruit de la marche du maréchal Daun; mais son armée ne pouvait rien entreprendre contre monsieur de Browne, qui était couvert par la Moldau et par la ville de Prague; d'ailleurs les choses en étaient venues au point, que le sort des deux armées devait nécessairement se décider par une bataille; et puisqu'on ne pouvait l'engager qu'à l'autre rive de la Moldau, le roi résolut d'attaquer monsieur de Browne avant sa jonction avec monsieur Daun. Pour cet effet on construisit un pont sur la Moldau près de Selz, et le roi le passa à la tête d'un détachement de vingt bataillons et de quarante escadrons; c'était le 5 de Mai. Ce prince eut le temps de reconnaître la position des ennemis; il trouva le front de monsieur de Browne d'un trop difficile abord pour l'attaquer, et s'aperçut qu'en tour-

1757.

nant la droite des ennemis le terrain présentait un aspect plus avantageux pour un engagement. Le lendemain de grand matin les deux armées prussiennes se joignirent à la portée du canon des ennemis; on résolut de les attaquer tout de suite. La gauche des Autrichiens s'appuyait sur le montagne de Ziska, et se trouvait protégée par les ouvrages de Prague; un ravin de plus de cent pieds de profondeur couvrait son front; la droite se terminait sur une hauteur, au pied de laquelle se trouve le village de Sterboholy. Pour rendre plus égal le combat qu'on méditait, il fallait contraindre monsieur de Browne d'abandonner une partie de ces montagnes, et de longer dans la plaine. À cette fin le roi changea son ordre de bataille: l'armée avait défilé en colonnes rompues; on la mit sur deux lignes, et on la fit marcher par la gauche, en prenant le chemin de Potschernitz. Dès que monsieur de Browne s'aperçut de ce mouvement, il prit sa réserve de grenadiers, sa cavalerie de la gauche et sa seconde ligne d'infanterie, avec lesquels il côtoya les Prussiens, en tenant une ligne parallèle. C'était précisément ce qu'on voulait. L'armée du roi poussa à Bichowitz par des défilés et des marais qui séparèrent un peu les troupes; la cavalerie prussienne fila au travers de ce village, où elle trouva une plaine bornée par un étang qui lui présentait précisément la distance qu'il lui fallait pour se former, et emboîtée entre ce village et cet étang, ses flancs se trouvaient à l'abri d'insulte; elle attaqua vigoureusement

Bataille de Prague.

1757. la cavalerie autrichienne; après trois charges consécutives, elle l'enfonça, et la mit entièrement en déroute. À peine dix bataillons de la gauche furent-ils formés avant que la seconde ligne pût les joindre, qu'ils attaquèrent l'ennemi avec plus de précipitation et de courage que de prudence; ils essuyèrent un feu d'artillerie prodigieux, et furent repoussés, mais non assurément avec honte, car les plus braves officiers et la moitié des bataillons étaient couchés sur le carreau. Le maréchal de Schwerin, qui malgré son grand âge conservait encore tout le feu de sa jeunesse, voyant avec indignation des Prussiens repoussés, et saisissant un drapeau, se mit à la tête de son régiment, le conduisit à la charge, et fit des efforts de valeur extraordinaires; mais comme il n'y avait point encore de troupes pour le soutenir, il succomba et fut tué, terminant ainsi une vie glorieuse par une mort qui la couvrait d'un nouveau lustre. La seconde ligne arriva sur ces entrefaites; le roi attira encore à lui le prince Ferdinand de Brunsvic avec quelques régimens, et le combat se rétablit d'autant plus facilement, que monsieur de Treskow avec sa brigade, qui était tant soit peu plus à droite, avait percé la ligne des ennemis. Le roi fit alors avancer les régimens de Charles et de jeune Brunsvic, joignit monsieur de Treskow, et avec ce corps poussa l'infanterie autrichienne au-delà de ses tentes, qu'elle n'avait pas eu le temps d'abattre. Dès ce moment la déroute devint générale à la droite des ennemis; on demanda de la

cavalerie, pour profiter de ce désordre; malheureusement les houssards et les dragons étaient tombés sur du bagage ennemi qui s'enfuyait, et ils arrivèrent trop tard pour donner dans l'infanterie, qui sans cette circonstance aurait toute été prise ou passée au fil de l'épée. Cela n'empêcha pas le roi de poursuivre vivement l'ennemi. On envoya monsieur de Puttkammer avec des houssards vers la Sassawa, où s'était sauvée une partie des fuyards, et avec le gros des troupes on s'avança vers le Wischerad, de sorte que la gauche des Autrichiens était entièrement coupée de sa droite. 1757.

La droite de l'armée du roi n'était point destinée à combattre, à cause de ce profond ravin dont nous avons parlé, qui était devant elle, et du désavantage que le terrain lui donnait; mais elle ne laissa pas d'être engagée par l'imprudence de monsieur de Mannstein, qu'un courage trop bouillant emportait quelquefois. Cette valeur fougueuse, qui s'embrasait à la vue de l'ennemi, le fit avancer sans qu'il en eût reçu l'ordre; il attaqua l'ennemi tout de suite. Le prince Henri et le prince de Bevern, qui en désapprouvant sa conduite ne voulurent cependant pas l'abandonner, furent forcés de le soutenir; l'infanterie prussienne gravit contre des rochers escarpés, défendus par toute la gauche des Autrichiens et par une nombreuse artillerie. Le prince Ferdinand de Brunsvic s'apercevant que le combat s'engageait de ce côté-là, et devenant d'ailleurs inutile à la gauche où il n'y avait

1757. plus d'ennemis vis-à-vis de lui, prit les Autrichiens en flanc et à dos; ce secours seconda si à propos les efforts du prince Henri, qu'il s'empara de trois batteries des ennemis, et qu'il les poursuivit de montagne en montagne. Les vaincus, coupés de la Sassawa par le corps du roi derrière eux au village de Michle, ne virent d'autre salut pour eux que de se jeter dans la ville de Prague; ils tentèrent de se sauver du côté du Wischerad, où la cavalerie du roi les repoussa à trois reprises; ils essayèrent aussi d'échapper du côté de Königsaal, mais encore ils en furent empêchés par le maréchal de Keith, dont l'armée occupait toutes les hauteurs au pied desquelles ils devaient passer. On savait à la vérité que des fuyards de l'armée impériale s'étaient jetés dans Prague; toutefois on en ignorait le nombre, de sorte que l'on se contenta d'investir la ville et de la bloquer aussi bien que l'obscurité et l'espèce de confusion qui suit les victoires, purent le permettre. Cette bataille, qui s'engagea vers les neuf heures du matin, dura, y compris la poursuite, jusqu'à huit heures du soir. Ce fut une des plus meurtrières de ce siècle, les ennemis y perdirent vingt-quatre mille hommes, dont cinq mille furent faits prisonniers, parmi lesquels trente officiers; on leur prit d'ailleurs onze étendards et soixante pièces de canon. La perte des Prussiens monta à dix-huit mille combattans, sans compter le maréchal de Schwerin, qui seul valait au-delà de dix mille hommes. Sa mort flétrissait les lauriers de la

victoire, achetée par un sang trop précieux. Ce jour vit tomber les colonnes de l'infanterie prussienne: messieurs de Fouqué et de Winterfeld furent dangereusement blessés; là perdirent la vie monsieur de Hautcharmoy, messieurs de Goltz, le prince de Holstein, monsieur de Mannstein, d'Anhalt, et nombre de vaillans officiers et de vieux soldats, qu'une guerre sanglante et cruelle ne donna pas le temps de remplacer *). 1757.

Investissement de Prague.

Le lendemain le roi envoya monsieur de Krockow à Prague, pour sommer la ville de se rendre; ce général fut bien étonné d'y trouver le prince Charles de Lorraine, et d'apprendre avec certitude que quarante mille Autrichiens, sauvés de la bataille, étaient enfermés dans ses murailles. Cette nouvelle obligea le roi à prendre des mesures différentes; il s'empara de la montagne de Ziska, où se campa la droite de l'armée, d'où le front, en occupant toutes les vignes qui regardent Prague, allait par Michle aboutir à Podol à la Moldau. On y construisit un pont, pour avoir la communication assurée de ce côté-là avec le maréchal Keith, et on en fit un de même à Branick sur la Basse-Moldau. La ville de Prague ne saurait être considérée comme une place de guerre; située

*) Voir: Le journal militaire de Vienne. I, p. 143. L'armée autrichienne perdit treize mille trois cent vingt-quatre hommes, dont quatre mille deux cent soixante-quinze prisonniers; selon la relation officielle la perte des Prussiens n'était que de treize mille trois cent un hommes.

1757. dans un fond, elle est entourée par des vignes et des rochers qui la dominent également de tous les côtés; ses fossés sont secs, ses ouvrages revêtus d'une maçonnerie légère, les parapets en beaucoup d'endroits trop minces, les courtines trop longues; tous ces ouvrages avaient été si fort négligés pendant la paix, qu'en différens endroits ils étaient insultables; mais la garnison ne l'était pas; pour l'attaquer en forme, il fallait une armée plus nombreuse que la prussienne, surtout après les détachemens qu'on avait été obligé de faire, et dont nous aurons lieu de parler incessamment. Ces raisons firent que le roi se contenta de bloquer la ville, en essayant de prendre la garnison par la famine. On se flatta de mettre le feu par un bombardement aux magasins d'abondance; on fit
29 Mai. venir des mortiers et du canon; on établit trois grandes batteries, l'une à la montagne de Ziska, l'autre devant Michle, et la troisième du côté du maréchal Keith vers le Strohhof; mais tout cela fut inutile; la ville avait des bastions casematés, où les vivres trouvèrent un abri contre tous les efforts de l'artillerie prussienne.

Mouvemens du maréchal Daun.

Pendant que ces arrangemens se faisaient autour de Prague, le maréchal Daun s'était avancé avec son corps à Böhmischbrod; d'abord le roi lui opposa monsieur de Ziethen, et peu de temps après le prince de Bevern, qui se trouvant à la tête de vingt mille hommes, se porta premièrement à Kaurzim, puis à Kuttenberg, faisant toujours reculer devant lui le

maréchal Daun; celui-ci se retira jusqu'à Haber; 1757.
mais chaque pas qu'il faisait en arrière, l'approchait de ses secours, et lui donnait le moyen d'attirer à lui les débris de la bataille de Prague, qui s'étant sauvés au-delà de la Sassawa, purent le rejoindre. D'un autre côté le roi fit partir pour l'empire le colonel Meyer avec ses volontaires et environ cinq cents houssards, pour donner l'épouvante aux princes d'Allemagne, retarder la réunion de l'armée de cercles, et en même temps pour allarmer les pédans de Ratisbonne, dont l'éloquence insultante violait toutes les règles de la bienséance. Meyer entra dans l'évêché de Bamberg; de là il s'étendit vers Nuremberg; il fit déserter de Ratisbonne ces députés arrogans, qui se croyaient les juges des rois, et de là il pénétra dans le Haut-Palatinat. L'électeur de Bavière et plusieurs princes à qui cette irruption donna de l'inquiétude, députèrent vers le roi, pour traiter de leurs intérêts; enfin tout l'empire aurait abandonné le parti de l'impératrice-reine, si une de ces révolutions ordinaires à la guerre et qui entre dans les jeux de la fortune, n'eût traversé la prospérité des Prussiens. Nous verrons dans la continuation de cette guerre, combien il arriva de ces vicissitudes qui renversaient tantôt les espérances des Prussiens, tantôt celles des impériaux. Cependant le blocus de Prague continuait; on bombardait la ville; mais les Autrichiens faisaient des sorties fréquentes. Un jour ils voulurent attaquer les batteries du Strohhof. Le prince Ferdinand de

1757. Prusse y accourut et les rechassa jusqu'à leur chemin couvert avec une perte de douze cents hommes. Une autre fois ils tentèrent une sortie du côté de Wischerad, avec si peu de précaution et de prévoyance, que prêtant le flanc à des batteries prussiennes placées vers Podol, le canon les fit rentrer dans Prague dans le plus grand désordre. Une autre fois le prince de Lorraine fit avec quatre mille hommes une sortie du petit côté; ces troupes prirent une flèche défendue par cinquante soldats, mais bientôt monsieur de Retzow les repoussa et les poursuivit jusqu'aux portes de la ville. Les Prussiens eurent dans ce siége les ennemis et les élémens à combattre; un orage violent et des nuages qui crevèrent, grossirent subitement les eaux de la Moldau; leur impétuosité brisa le pont de Branick, le courant l'entraîna vers le pont de Prague; les ennemis en enlevèrent vingt-quatre pontons, mais vingt autres leur échappèrent, et à Podol on les recouvra. Le grand nombre de bombes que les Prussiens avaient jetées dans Prague, avaient considérablement endommagé certains quartiers de la ville; le feu avait même consumé une boulangerie des ennemis; les déserteurs déposaient unanimement que les vivres commençaient à manquer, et qu'au lieu de viande de boucherie, la garnison se nourrissait de chair de cheval. Il était fâcheux qu'on ne gagnât rien contre cette ville, ni par la force, ni par la ruse, et qu'il fallût tout attendre du bénéfice du temps; il n'y avait que la famine et le désespoir qui pussent

forcer le prince de Lorraine à se faire jour l'épée à la main à travers les assiégeans; car ils étaient fortifiés dans leurs quartiers de manière à l'obliger après quelques efforts inutiles à se rendre. 1757.

Le projet de prendre Prague avec l'armée qui la défendait, aurait cependant réussi, si on avait pu lui donner le temps de parvenir à sa maturité; mais il fallut s'opposer au maréchal Daun, il fallut se battre, et l'on fut malheureux. Nous avons laissé le prince de Bevern campé à Kuttenberg, et le maréchal Daun à Haber *); ce maréchal y fut joint par tout ce que la cour put tirer des garnisons des pays héréditaires et de troupes de la Hongrie, outre les fuyards de la bataille de Prague, en sorte que son armée, composée au commencement de la campagne de quatorze mille hommes, se trouvait forte alors de soixante mille combattans. L'accroissement de cette armée dérangeait toutes les combinaisons précédentes des projets du roi; il fallait nécessairement renforcer le prince de Bevern, pour qu'il pût au moins se soutenir contre une armée du triple supérieure à la sienne; d'un autre côté il était dangereux d'affaiblir l'armée du siége, qui avait une vaste circonférence à défendre, et qui pouvait être attaquée d'un jour à l'autre par quarante mille hommes renfermés dans cette ville. On trouva cependant moyen en économisant les pos-

*) Le prince de Bevern marchait le 5 Juin de Kolin à Kuttenberg, le maréchal Daun le 6 de Czaslau à Goltsch-Jenikau.

1757. tes, en fortifiant les uns, en resserrant les autres, de faire une épargne de dix bataillons et de vingt escadrons. Ce détachement pouvait s'éloigner, mais ce ne devait pas être pour long-temps, ou le blocus en aurait souffert. Pour que l'on prît Prague et l'armée qui la défendait, il était indispensable d'éloigner le maréchal Daun de cette contrée, parce que les troupes employées à en faire la circonvallation, quoique bien postées pour repousser des sorties, n'étaient que sur une ligne, et ne pouvaient défendre leur front et leur dos en même temps; et parce qu'en se laissant resserrer autour de Prague, les Prussiens auraient manqué de subsistances, la cavalerie étant déjà obligée d'aller chercher le fourrage à quatre ou cinq milles du camp. Ces considérations importantes déterminèrent le roi à se mettre en personne à la tête de ce détachement, pour joindre le prince de Bevern, et juger sur les lieux du parti qu'il serait plus convenable de prendre Le roi partit le 13 de Prague; monsieur de Treskow fut détaché en même temps, pour nettoyer les bords de la Sassawa, que les troupes légères du maréchal Daun commençaient d'infester. Le roi poursuivit sa marche par Schwarz-Kosteletz à Malotitz, où il fut joint par monsieur de Treskow, qui avait pris une route à droite. L'intention du roi était d'arriver à Kolin, pour se joindre au prince de Bevern; il trouva devant lui un corps considérable, qui campait à Zasmuk; c'était monsieur de Nadasty, qui avait pris cette position, par la-

Juin.

Le roi marche contre le maréchal Daun.

quelle il coupait déjà en quelque manière le prince de Bevern de l'armée prussienne. Bientôt on découvrit de loin sur le chemin de Kolin deux colonnes qui prenaient la route de Kaurzim; on apprit par ceux qui furent les reconnaître, que c'était le prince de Bevern qui venait se joindre aux troupes du roi. Le jour tombait, la nuit survint avant l'arrivée du prince, de sorte que l'on se contenta de faire camper les troupes autant que l'obscurité voulut le permettre. On fut étonné du mouvement du prince de Bevern, auquel on ne s'attendait pas; il se fit à l'occasion de ce qui s'était passé la veille; il avait été attaqué le 13 à Kuttenberg par monsieur de Nadasty qu'il avait repoussé, en même temps que le maréchal Daun avait fait un mouvement sur son flanc qui l'avait obligé, pour ne point être tourné, de quitter sa position de Kuttenberg, et de prendre celle de Kolin; là il reçut des avis que les Autrichiens campés à Wissoka se préparaient à l'attaquer le lendemain; pour n'en point courir le risque, il aima mieux aller au devant du détachement prussien, qu'il savait en marche pour le renforcer. On voulut le lendemain réconnaître les chemins de Wissoka, pour juger de la dispositon où se trouvaient les ennemis; cependant on ne put y réussir, à cause de l'épaisseur des forêts, et du nombre des pandours qui les remplissaient. Le même jour quatre mille Cravates attaquèrent un convoi qui venait de Nimbourg à l'armée; il était escorté par deux cents fantassins aux ordres de monsieur de Billerbeck, 1757.

1757. major dans le régiment Henri; ce brave officier se défendit trois heures contre le nombre qui l'assaillait, jusqu'à l'arrivée du secours qui le dégagea, sans avoir perdu la plus petite partie de son convoi, et l'on ne trouva à dire à son monde que sept blessés; ce qui est une perte peu considérable, si l'on fait attention au corps qui l'attaqua. D'aussi petits détails ne deviennent dignes de l'histoire qu'autant qu'ils peuvent servir d'exemple pour prouver ce que peuvent à la guerre la valeur et la fermeté, soutenues par une bonne disposition. Le terrain où les Prussiens étaient campés n'était pas assez avantageux pour qu'on pût y attendre l'ennemi avec sûreté; le roi voulait se porter avec l'armée à Swoyschitz, dont les environs sont susceptibles de défense; mais à peine l'armée se fut-elle mise en marche pour prendre cette position, qu'on vit paraître celle du maréchal Daun, qui se forma
16 Juin. près de Swoyschitz en une espèce de triangle, dont la gauche tirait vers Zasmuk et la droite vers l'Elbe; le front vis-à-vis de Kaurzim et de Malotitz était couvert par une prairie bourbeuse, à travers laquelle
17 Juin. serpentait un ruisseau marécageux. Ce mouvement des ennemis produisit un changement nécessaire dans la disposition des Prussiens; l'armée prit une autre direction; elle gagna plus vers la gauche et s'approcha de Nimbourg; elle se campa ayant Planian vers la gauche de son front, et à sa droite Kaurzim, où l'on jeta un bataillon pour assurer le flanc de l'armée. On rencontra près de Planian un corps d'Autrichiens,

dont l'intention ne pouvait être que de s'emparer du dépôt que les Prussiens avaient à Nimbourg; on contraignit ce corps à se replier, et il prit poste sur une hauteur derrière Planian, où il demeura la nuit. La situation du roi devenait de jour en jour plus critique et plus embarrassante; sa position ne valait rien, son camp était étroit, acculé contre des montagnes; son front se trouvait à la vérité inabordable par le marais et le ruisseau qui séparaient les deux armées, mais il n'en était pas de même de la droite, mal appuyée à Kaurzim, et que le maréchal Daun était maître de tourner dès qu'il le voudrait, en se portant de Zasmuk sur Malotitz. Si les ennemis eussent fait ce mouvement, toute l'armée était prise en flanc et battue sans ressource. Il se présentait d'autre part une multitude d'objets à remplir, trop contraires pour qu'il fût possible de les concilier tous, et l'on ne pouvait en négliger aucun sans un préjudice considérable. Il fallait couvrir les magasins de Brandeis et de Nimbourg, d'où l'armée d'observation tirait son pain; il fallait protéger le blocus de Prague, en empêchant avec un corps faible une armée supérieure du double d'y détacher des troupes, ou d'en approcher. Plus l'infériorité des Prussiens devenait sensible, plus ils avaient à craindre à la longue d'essuyer quelque échec considérable; car en supposant même qu'ils eussent pu se soutenir dans le camp où ils étaient, il ne leur en était pas moins impossible d'empêcher le maréchal Daun d'envoyer un gros détachement, qui longeant

1757.

1757. les bords de la Sassawa, serait venu à dos des corps prussiens qui campaient entre Branick et Michle, et cette armée du siége, attaquée par derrière pendant que de la ville le prince de Lorraine aurait fait une sortie, se serait trouvée entre deux feux, et aurait par conséquent été totalement battue. Si le roi prenant un autre parti, eût trouvé convenable de se retirer à Kosteletz ou à Böhmischbrod, il y trouvait des camps plus avantageux; mais les inconvéniens dont nous venons de parler n'en subsistaient pas moins; car en s'approchant de l'Elbe on couvrait les magasins, en laissant le chemin libre vers Prague; et en tirant plus vers la Sassawa, on protégeait mieux le siége, et l'on découvrait les dépôts, dont la perte s'en serait promptement ensuivie, sans compter qu'en perdant du terrain où il y avait du fourrage, l'armée en se retirant se resserrait dans un pays épuisé et où les vivres avaient été consumés d'avance. Il se présentait d'autres considérations plus fortes encore. Le maréchal Daun commandait une armée de soixante mille hommes que l'impératrice-reine avait rassemblée à grands fraix; était-il à présumer qu'on souffrît impunément à Vienne, ayant autant de troupes en Bohême, que les Prussiens fissent dans Prague le prince de Lorraine et quarante mille hommes prisonniers de guerre en présence de cette armée? On savait même que le maréchal Daun avait ordre de tout risquer pour délivrer le prince de Lorraine. Il s'agissait donc proprement de se déterminer, ou à lais-

ser aux ennemis la liberté d'attaquer les troupes prussiennes dans leur poste, ou à les prévenir et à les attaquer soi-même. Ajoutons à ces considérations que depuis que le maréchal Daun se trouvait fort, il était impossible de prendre Prague sans gagner une seconde bataille et qu'il aurait été honteux pour les armes d'en lever le siége à l'approche de l'ennemi, vu que tout ce qui pouvait arriver de pis était d'abandonner cette entreprise, au cas que l'ennemi remportât la victoire. Indépendamment de tout ce que nous venons de dire, une raison plus importante encore obligeait d'en venir à une décision; c'est qu'en gagnant encore une bataille, le roi prenait sur les impériaux une entière supériorité. Les princes de l'empire, déjà incertains et indécis, l'auraient conjuré de leur accorder la neutralité. Les Français se seraient trouvés dérangés et peut-être arrêtés dans leurs opérations en Allemagne. Les Suédois en seraient devenus plus pacifiques et plus circonspects. La cour de Pétersbourg même aurait fait des réflexions, par ce que le roi se serait vu dans une situation à pouvoir envoyer sans risque des secours à son armée de Prusse, et même à celle du duc de Cumberland. Voilà quels furent les motifs importans qui engagèrent le roi à attaquer le lendemain le maréchal Daun dans son poste. 1757.

On se mit en marche le 18 de grand matin. Monsieur de Treskow avec l'avant-garde délogea d'abord ce corps ennemi qui s'était campé la veille sur les Bataille de Kolin.

1757. hauteurs derrière Planian; ce début était nécessaire pour nettoyer le chemin de Kolin, sur lequel l'armée devait marcher en deux colonnes. Elle défila sur deux lignes par la gauche vis-à-vis celle des ennemis. Le maréchal Daun, qui découvrit le mouvement, changea aussitôt son front, et marchant par sa droite, longea la croupe des montagnes qui vont vers Kolin. Monsieur de Nadasty s'était placé devant l'armée du roi avec quatre à cinq mille houssards, qu'un corps de cavalerie poussait d'espace en espace, ce qui rallentit la marche des colonnes. On continua de presser ainsi ces troupes légères, jusqu'à ce qu'on eût gagné une éminence qu'il fallait occuper nécessairement pour attaquer l'ennemi. Comme les troupes n'arrivèrent pas aussi promptement pour le bien des affaires qu'il aurait été à désirer, le roi profita de ce temps pour assembler les officiers généraux, et pour convenir avec eux de la disposition de la bataille. Une auberge se trouvait sur le chemin que tenaient les troupes; l'on y découvrait distinctement l'ordre dans lequel le maréchal Daun avait rangé ses troupes, et toutes les parties du terrain sur lequel il fallait agir. Ce fut dans ce lieu-là qu'on prit les mesures suivantes: il fut résolu d'attaquer la droite de l'ennemi, parce qu'elle était mal appuyée, et parce que c'était l'endroit le plus accessible; le front des Autrichiens s'étendait sur des rochers âpres et escarpés, au pied desquels des villages dans la plaine étaient remplis de pandours; mais plus ils étaient in-

expugnables dans cette partie, moins il l'étaient à leur droite; l'endroit par lequel la gauche des Prussiens devait attaquer, était une hauteur qu'ils occupaient déjà; de là se présentait un cimetière isolé, garni de Cravates et qu'il fallait emporter; ensuite en tournant un peu plus à gauche on prenait l'armée du maréchal Daun à dos et en flanc. Pour soutenir cette attaque, il fallait la nourrir de toute l'infanterie prussienne qui se trouvait dans l'armée; par cette raison le roi se proposa de refuser entièrement sa droite aux ennemis, et défendit sévèrement aux officiers qui la commandaient de dépasser le grand chemin de Kolin. Cela était d'autant plus sensé, que la partie le l'armée autrichienne postée vis-à-vis de cette droite, occupait un terrain inabordable; si la position que le roi avait prescrite à ses troupes avait été observée, il aurait été maître durant l'action de faire filer selon le besoin des bataillons, pour soutenir les brigades qui avaient la première attaque. Outre ce que nous venons de dire, monsieur de Ziethen eut ordre de tenir tête à monsieur de Nadasty avec quarante escadrons, pour qu'il ne troublât pas l'infanterie prussienne dans ses opérations; le reste de la cavalerie fut placé en réserve derrière les lignes. Lorsque tout fut réglé, monsieur de Hülsen partit à la tête de sept bataillons et de quatorze pièces d'artillerie, pour engager l'action; de vingt-quatre bataillons qui restaient, six formèrent la seconde ligne et les dix-huit autres la première. Telle fut cette disposition, qui 1757

1757. aurait rendu les Prussiens victorieux, si elle avait été suivie; mais voici ce qui arriva. Monsieur de Ziethen attaqua le corps de Nadasty dont la déroute fut générale; il le poursuivit jusqu'à Kolin, de sorte qu'il fut séparé des Autrichiens, et que de toute la journée il ne fut plus à portée de nuire aux entreprises du roi. À une heure après midi monsieur de Hülsen attaqua le cimetière, et le village de la hauteur *), où il ne rencontra pas grande résistance; il se rendit maître ensuite de deux batteries, chacune de douze pièces de canon. Tout succédait aux voeux des Prussiens dans cette première attaque; mais voici les fautes qui causèrent la perte de la bataille. Le prince Maurice, qui conduisait la gauche de l'infanterie, au lieu de l'appuyer derrière ce village que monsieur de Hülsen venait d'emporter, la forma à mille pas de cette hauteur; cette ligne était en l'air **); le roi s'en aperçut et la mena près du pied de cette hauteur; en même temps on entendit un feu assez vif à la droite. Obligé de se hâter et ne pouvant faire autrement, il remplit les vides qui se trouvaient dans sa ligne par les bataillons de la seconde; il se rendit aussitôt à la droite, pour savoir de quoi il était ques-

*) Krzeczhorz.

**) Il est avéré que les ordres réitérés du roi forcèrent le prince Maurice de former l'infanterie en deçà du village Krzeczhorz. Voir le détail curieux de cette scène dans: *De Retzow*, Charakteristik der wichtigsten Ereignisse des siebenjährigen Kriegs. I, p. 128, 460.

tion; il trouva que monsieur de Mannstein, qui avait engagé sa brigade si mal à propos à la bataille de Prague, venait de retomber dans la même faute: il avait aperçu des pandours dans un village *) proche du chemin que la colonne tenait; il lui prend fantaisie de les en déloger; il entre contre ses ordres dans le village, en chasse l'ennemi, le poursuit, et se trouve sous le feu de mitraille des batteries autrichiennes; à son tour on l'attaque, et la droite de l'infanterie marche à son secours. Lorsque le roi arriva sur les lieux, l'affaire était si sérieusement engagée, qu'il n'y avait plus moyen de retirer les troupes sans être battu; bientôt la gauche entra également en jeu, ce que les généraux auraient pu cependant empêcher. Alors la bataille devint générale, et ce qu'il y avait de fâcheux, c'est que le roi n'en pouvait être que spectateur, n'ayant pas un bataillon de reste dont il pût disposer. Le maréchal Daun profita en grand général des fautes des Prussiens; il fit filer derrière son front sa réserve, qui vint à son tour attaquer monsieur de Hülsen jusqu'alors victorieux; il se soutint néanmoins, et si on avait pu lui fournir quatre bataillons frais, la bataille était gagnée; il repoussa encore cette réserve autrichienne; les dragons de Normann donnèrent alors dans l'infanterie ennemie, la dispersèrent, et lui prirent cinq drapeaux; ils attaquèrent ensuite les carabiniers saxons, qu'ils chassè-

1757.

*) Chotzemitz.

1757. rent jusqu'à Kolin. Pendant ces entrefaites l'infanterie prussienne du centre et de la droite avait gagné quelque terrain, sans cependant avoir emporté d'avantage considérable. Ces bataillons, qui tous avaient beaucoup souffert du canon et du feu des petites armes, étant fondus à moitié faisaient entr'eux des intervalles du triple plus grands qu'ils ne devaient l'être, et comme il n'y avait ni seconde ligne, ni réserve, il fallut y suppléer par des régimens de cuirassiers, qu'on plaça à quelque distance derrière ces ouvertures. Le régiment de Prusse cavalerie attaqua même un gros de l'infanterie ennemie, et l'aurait détruit, si une batterie chargée à mitraille n'eût pas joué à propos contre lui; il rebroussa chemin en confusion, et renversa les régimens de Bevern et de Henri qui étaient derrière lui; l'ennemi s'aperçut de ce désordre; il lâcha aussitôt sa cavalerie, qui profitant de ce moment, rendit la confusion générale. Le roi voulut faire charger des cuirassiers qui étaient à portée et qui auraient pu réparer le mal en partie; il lui fut impossible de les mettre en mouvement; il eut recours à deux escadrons de Truchses, qui prirent la cavalerie ennemie en flanc, et la ramenèrent au pied de ses montagnes. Il n'y avait de cette ligne d'infanterie que le premier bataillon des gardes qui tînt encore à la droite; il avait repoussé quatre bataillons d'infanterie et deux régimens de cavalerie qui avaient voulu l'entourer; mais un bataillon, quelque bravoure qu'il ait, ne saurait seul gagner une

bataille. Monsieur de Hülsen, avec son infanterie, et quelque cavalerie qu'on lui avait envoyée, se maintenait encore sur son terrain, savoir sur cet emplacement dont il avait chassé les Autrichiens au commencement de l'action; il y resta jusqu'au soir à neuf heures, qu'il fut obligé de se retirer, de même que l'armée. Le prince Maurice mena les troupes à Nimbourg, où il passa l'Elbe, sans qu'un seul houssard de l'ennemi le suivît. Cette action coûta au roi huit mille hommes de sa meilleure infanterie; il y perdit seize pièces de canon, qui ne purent être transportées, les chevaux en ayant été tués. Après que le roi eut donné ses ordres aux généraux pour la retraite des troupes, il courut au plus pressé, se rendit à son armée de Prague, où il ne put arriver que le lendemain au soir, et l'on fit des dispositions pour lever le blocus de la ville, que le funeste événement de Kolin ne permettait plus de continuer *). 1757.

Ce qu'il y eut de singulier dans l'action que nous venons de rapporter, fut que déjà l'infanterie autrichienne commençait à se retirer, que la cavalerie devait en faire autant, lorsqu'un colonel d'Ayassas **) de son propre mouvement attaqua l'infanterie prus-

*) Voir: Le journal militaire de Vienne. 1824. I, p. 159. La perte de l'armée prussienne montait à treize mille sept cent soixante-treize, celle des Autrichiens à huit mille cent quatorze hommes.

**) Ce fut le lieutenant-colonel de Benkendorf, commandant un régiment des chevaux-légers saxons.

1757. sienne avec ses dragons, au moment où les cuirassiers de Prusse y mirent la confusion, et où les succès firent révoquer les premiers ordres. Sans doute que l'embarras où se trouvaient les Autrichiens après une affaire aussi opiniâtre, les empêcha de poursuivre les Prussiens; cependant ils étaient victorieux. Si le maréchal Daun avait eu plus de résolution, d'activité, il est certain que son armée aurait pu arriver le 20 devant Prague et que les suites de la bataille de Kolin seraient devenues plus funestes pour les Prussiens que leur défaite même. Le 20 de grand matin les Prussiens levèrent le blocus de Prague. Le corps qui avait campé du côté de Michle, se retira au-delà de l'Elbe par Alt-Bunzlau et Brandeis, pour se joindre à l'armée de Kolin qui campait à Nimbourg. Le corps du maréchal Keith devait se replier sur Welwarn, afin de couvrir les magasins de Leitmeritz et d'Aussig; des contretemps s'en mêlèrent, les ponts ne furent pas enlevés assez vîte, on fut obligé d'attendre, et le maréchal Keith ne put quitter son camp qu'à onze heures. Les Prussiens de Michle étaient partis à trois heures du matin. Le prince de Lorraine, qui eut d'abord des avis de la bataille que le maréchal Daun venait de gagner, se prépara à faire une sortie sur les troupes du maréchal Keith prêtes à lever le piquet. Il sortit du petit côté et canonna vivement les deux colonnes prussiennes qui se retiraient par le couvent de la Victoire; les grenadiers de l'arrière-garde calmèrent l'impétuosité des ennemis, et le

Le blocus de Prague levé.

prince de Prusse prit une position à Rusin, d'où il protégea la retraite des troupes. Les Prussiens n'eurent que deux cents hommes tant de tués que de blessés dans cette affaire; le prince de Lorraine y gagna deux pièces de trois livres dont les chevaux furent tués, seul trophée qu'il remporta de son expédition*). Le corps avec lequel le roi avait marché à Brandeis, prit le lendemain le camp de Lissa, où il se joignit au débris des troupes de Kolin. L'on supposait que le maréchal Daun agirait contre l'armée du roi, et le prince de Lorraine contre celle du maréchal Keith, et l'on se trompa. Les Autrichiens perdirent beaucoup de temps à faire avancer leurs magasins; au bout de huit jours les deux armées autrichiennes se joignirent à Brandeis**). Le prince de Prusse prit le commandement de l'armée de Lissa, avec laquelle il marcha à Jung-Bunzlau, et bientôt à Böhmisch-Leipa. Le roi prit le chemin de Melnik, pour se joindre au maréchal Keith avec un renfort qu'il lui mena; il passa l'Elbe à Leitmeritz; afin de ne pas perdre cependant la communication avec le prince de Prusse, il laissa le prince Henri avec un détachement à Trebotschau à la rive droite de l'Elbe. L'armée du roi s'étendait dans la plaine entre Leitmeritz et Lo-

1757.

Retraite de l'armée prussienne.

*) La perte du maréchal Keith fut de six cent cinquante hommes et cinq canons; en outre fallait-il laisser mille cinq cents blessés ou malades à la merci des Autrichiens.

**) Les deux armées autrichiennes se réunirent le 26 Juin à Kolodeg.

1757. wositz; quelques bataillons occupaient le Pascopol et le défilé de Welmina; les gorges de la Saxe étaient gardées par de nouvelles levées. La ville de Leitmeritz avait servi de dépôt pour le siége de Prague; c'était le grand magasin et l'hôpital de l'armée; cette ville, située dans un fond, ne pouvait se défendre que par les camps qui occupaient les montagnes qui l'environnent; on travailla, aussitôt que les troupes y arrivèrent, à la débarrasser des malades, des munitions et de l'artillerie qu'on y gardait; quelque activité qu'on mît à presser tous ces transports, on ne put les achever que le 20 Juillet. Au commencement de ce mois monsieur de Nadasty s'approcha de l'armée, se campa à Gasdorf vis-à-vis du corps du prince Henri, et mit tout en oeuvre pour interrompre la communication que les Prussiens entretenaient entre le camp de Leitmeritz et celui de Leipa; en quoi il n'eut pas de peine à réussir, en répandant ses pandours dans les forêts et dans les défilés en grand nombre qui se trouvent dans cette partie de la Bohême. À la rive gauche de l'Elbe il ne parut qu'un petit corps d'Autrichiens commandé par le sieur Loudon. Ce partisan, à la tête de deux mille pandours, s'était posté au pied du Pascopol, d'où il infestait les grands chemins, inquiétait les détachemens et faisait des coups peu considérables. Celui qui lui réussit le mieux, devint funeste à monsieur de Mannstein, célèbre pour avoir engagé la bataille de Prague, et avoir causé la perte de celle de Kolin. Ce général

se faisait transporter en Saxe, pour y chercher la guérison de ses blessures; il était escorté par deux cents hommes de nouvelles levées; Loudon l'attaque en chemin, le désordre se met dans l'escorte, Mannstein sort de sa voiture, prend son épée, se défend en désespéré, et refusant le quartier qu'on lui offre, est tué sur la place. La guerre se faisait avec plus de vigueur du côté du prince de Prusse. Le prince de Lorraine et le maréchal Daun, après s'être joints, quittèrent Brandeis et suivirent le prince de Prusse; ils se campèrent à Niemes, où ils tournaient son flanc gauche, et gagnaient sur les Prussiens une marche sur Gabel. Le général Puttkammer défendait le château de cette ville, où le prince de Prusse l'avait envoyé avec quatre bataillons, pour faciliter les convois que son armée tirait de Zittau. Si le prince de Prusse eût pris le parti de marcher incontinent à Gabel, les Autrichiens n'auraient rien gagné par leur mouvement; mais le prince, qui n'en sentit pas d'abord les conséquences, demeura tranquille dans son camp, et laissa faire à l'ennemi ce qu'il lui plut. Le maréchal Daun fit partir un détachement de vingt mille hommes, qui attaqua monsieur de Puttkammer à Gabel; ce général, après une vigoureuse résistance et trois jours de tranchée ouverte, n'étant point secouru, fut obligé de se rendre prisonnier de guerre. Le prince de Prusse comprit l'importance de ce poste après l'avoir perdu; le droit chemin de son camp à Zittau passe par Gabel; ce chemin lui étant interdit, celui

1757.

Opérations des Autrichiens contre le prince de Prusse.

14 Juillet.

15 Juillet.

Combats de Gabel et de Zittau.

1757. qui lui restait, passe par Rumbourg et fait un détour de quelques milles; on ne peut y passer que sur une colonne. L'armée fut obligée de le prendre; elle y perdit du bagage et des pontons qui se brisèrent dans des chemins étroits entre des rochers. Le prince arriva à Zittau en décrivant un arc, et le maréchal Daun par la corde. Monsieur de Schmettau, qui commandait l'avant-garde des Prussiens, trouva en appro-
19 Juillet. chant de Zittau les Autrichiens établis sur l'Eckartsberg; c'est le poste le plus important de cette contrée; il domine sur la ville et commande aux environs. L'armée du prince de Prusse occupa une hauteur opposée au camp des ennemis, la ville de Zittau devant sa droite entre les deux armées, sa gauche étendue sur la montagne de Hennersdorf. Le prince pouvait soutenir la ville, sans pouvoir néanmoins empêcher les impériaux de l'insulter. Le maréchal Daun, excité par le prince Charles de Saxe,
23 Juillet. fit bombarder la ville. Zittau a des rues étroites, la plupart des toits sont en bardeau; le feu y prit, le bardeau communiqua l'incendie aux différens quartiers de la ville à la fois, les maisons s'écroulèrent et les passages furent bouchés par les débris. Le prince de Prusse se vit obligé d'en retirer la garnison; les troupes qui occupaient l'extrémité opposée, ne purent regagner l'armée, ne trouvant que des flammes et des ruines sur leur passage, de sorte que le colonel Diericke avec cent cinquante pionniers et le colonel Kleist avec quatre-vingt soldats du markgrave Henri

tombèrent entre les mains des ennemis. La ville de Zittau n'étant en elle-même d'aucune conséquence, on ne fut sensible à ce malheur qu'à cause du magasin considérable qui s'y trouvait. Après qu'il eut été consumé par les flammes, l'armée du prince de Prusse ne pouvant tirer sa subsistance et son pain que de Dresde, il aurait fallu transporter ce pain de douze milles, pour qu'il arrivât au camp; et comme il se présentait des difficultés insurmontables à ce transport, le prince fut obligé de se rapprocher de ses vivres; il décampa de Zittau sans être suivi par l'ennemi, et prit une position pour l'armée aux environs de Bautzen *). 1757. 27 Juillet.

Dès que le roi fut informé de la perte de Gabel, il se proposa d'évacuer Leitmeritz, pour retourner en Saxe. La ville de Leitmeritz était vide, les munitions de guerre et de bouche étaient déjà arrivées à Dresde, et comme il n'y avait point de temps à perdre, le prince Henri passa l'Elbe; après qu'il eut rejoint le roi, l'armée alla se camper entre Sulowitz et Lowositz. Monsieur de Nadasty, qui avait suivi l'arrière-garde de S. A. R, attaqua les grandes gardes du camp; on le reçut vertement; il fut repoussé avec perte, et repassa promptement l'Elbe. Les jours suivans l'armée se replia sur Linay, de là sur Nollen- Marche du roi en Saxe.

*) On sait que le roi fit des reproches si amers au prince que celui-ci quittait l'armée. Un mémoire justificatif de sa conduite se trouve dans: Anekdoten zur Erläuterung der brandenburgischen Geschichte und des letztern Krieges. Prag, 1769.

1757. dorf et sur Pirna. Un détachement de deux cents hommes de nouvelles levées qui gardait le Schreckenstein, fut attaqué et pris par monsieur Loudon; les postes d'Aussig et de Tetschen furent évacués sans perte. Le roi laissa le prince Maurice à Gieshübel; il lui donna quatorze bataillons et dix escadrons, pour défendre cette gorge, et se mit en marche avec le reste de ses troupes, voulant joindre le prince de Prusse à Bautzen. Ce prince, qui était tombé malade, quitta l'armée et ne fit depuis que languir. Le roi s'avança d'abord avec un détachement de Bautzen à Weissenberg; il en délogea monsieur de Beck, qui se replia vers Bernstadt. Les arrangemens qu'il fallut faire pour rétablir l'ordre dans les vivres et préparer de nouveau caissons, arrêtèrent le roi quinze jours. Ce prince était pressé par les progrès des Français à sa droite et des Russes à sa gauche; il était obligé de détacher; ce qui lui inspira le dessein de marcher aux Autrichiens, et d'essayer de s'en délivrer, avant que de s'affaiblir par des détachemens.
Août. Il se mit en marche le 16 pour Bernstadt; le roi menait la colonne de la gauche, le prince de Brunsvic celle de la droite. Ils pensèrent entourer monsieur de Beck sur une montagne près de Sohland, et ce partisan ne se sauva qu'en perdant une partie de son monde. On apprit à Bernstadt qu'un détachement des ennemis s'assemblait à Ostritz; monsieur de Werner y fut aussitôt envoyé; il fut sur le point de prendre monsieur de Nadasty, dont il enleva le bagage, et

les troupes qui l'escortaient. On trouva parmi ses 1757.
papiers des lettres originales de la reine de Pologne, qui donnait des avis à ce général de tout ce qu'elle savait des Prussiens, et lui proposait quelques projets de surprise; le roi envoya ces originaux à monsieur de Finck, commandant de Dresde, pour les montrer à la reine, afin qu'elle comprît qu'on était au fait de toutes ses menées. Le roi détacha cinq bataillons de Bernstadt, pour prendre poste à Görlitz, et avec le gros de l'armée il marcha droit aux Autrichiens. Le maréchal Daun campait encore à l'Eckartsberg; il ne fit faire qu'un mouvement à ses troupes, pour qu'elles présentassent le front aux Prussiens. Ce poste était inattaquable; à la gauche une montagne taillée en forme de bastion, hérissée de soixante pièces de douze livres, flanquait la moitié de son armée; devant le front s'étend dans un bas-fond le village de Wittgendorf, le long duquel coule un ruisseau entre des rochers escarpés. Trois chemins se présentaient pour traverser ce village, qui menaient à l'ennemi, et dont le plus large pouvait contenir une voiture. La droite du maréchal s'appuyait à la Neisse; au-delà de cette rivière campait monsieur de Nadasty avec la réserve de l'armée sur une hauteur, d'où il pouvait avec trente pièces de gros calibre balayer tout le front de l'armée impériale. Les deux armées n'étaient séparées que par le fond de Wittgendorf; toute la journée se passa à se canonner réciproquement. Le lendemain on fit passer la Neisse à Hirsch-

1757. 17 Août. feld à un corps aux ordres de monsieur de Winterfeld, pour reconnaître s'il n'y aurait pas moyen d'engager une affaire avec monsieur de Nadasty, ce qui aurait porté le maréchal Daun à le secourir, et aurait donné lieu à un combat général. Mais la difficulté du terrain s'opposa encore à cette entreprise, et il fallut y renoncer. Rien n'aurait été plus avantageux pour le roi dans ces circonstances que d'engager une affaire décisive; il n'avait point de temps à perdre; un gros de Français était à Erfurt; l'armée du duc de Cumberland était acculée à Stade; le duché de Magdebourg et la Vieille Marche se trouvaient exposés aux incursions des Français; une armée suédoise avait passé la Peene près d'Anclam; les troupes des cercles étaient en mouvement pour s'avancer
20 Août. en Saxe. Mais l'impossibilité de combattre dans ce terrain difficile et impraticable, et la nécessité de faire de prompts détachemens, obligèrent le roi à se retirer. L'infanterie se replia par ligne, sans que l'ennemi fît mine de s'en apercevoir. L'armée marcha à Bernstadt, et se campa sur les hauteurs de Jauernick jusqu'à la Neisse; au-delà de cette rivière le corps de monsieur de Winterfeld s'étendit jusqu'à Radmeritz. On envoya un détachement pour relever la brigade de Görlitz, avec laquelle monsieur de Grumbkow eut ordre de se rendre en Silésie, pour nettoyer les frontières des partis ennemis, qui y commettaient des désordres, et pour veiller en même temps à la sûreté de la forteresse de Schweidnitz.

1757.

Marche du roi contre les Français; 25 Août.

Le roi remit le commandement de l'armée au prince de Bevern, en lui adjoignant monsieur de Winterfeld, auquel proprement il donnait sa confiance; il leur recommanda surtout de couvrir avec soin les frontières de la Silésie; après quoi il partit avec dix-huit bataillons et trente escadrons, pour s'opposer aux entreprises des Français et des troupes de l'empire. Afin de ne point interrompre les événemens de cette campagne, tous liés les uns aux autres, nous n'avons pas fait mention de la campagne de l'armée alliée, commandée par le duc de Cumberland; la liaison des choses exige que nous en fassions à présent une courte récapitulation.

Campagne du duc de Cumberland.

Dès le commencement d'Avril les Français occupèrent les villes de Clèves et de Wesel, où ils ne rencontrèrent aucune résistance. Le comte de Gisors s'empara de Cologne, dont les Français avaient dessein de faire leur place d'armes. Monsieur d'Estrées, qui devait prendre le commandement de l'armée, y arriva les premiers jours du mois de Mai; il s'avança le 26 et campa avec toutes ses troupes à Münster. Le duc de Cumberland rassembla les siennes à Bielefeld, d'où il avait poussé un détachement à Paderborn à l'approche de monsieur d'Estrées, dont l'armée se campa à Rheda. Le duc se retira à Herford, sur quoi les Français envoyèrent un détachement dans le pays de Hesse, qui n'y trouvant aucune opposition, s'empara de tout le landgraviat; Cassel même, qui en est la capitale, se rendit après une faible résistance.

1757. Le duc de Cumberland ne voulant faire ferme que derrière le Weser, selon le projet des ministres de Hanovre, qui croyaient le passage de ce fleuve plus difficile que celui du Rhin, le fit passer à ses troupes sur les ponts qu'il avait fait préparer dans

16 Juin. les villages de Rheme et de Vlotho; il donna en même temps des ordres pour qu'on travaillât à fortifier les villes de Minden et de Hameln; c'était y penser bien tard. Les Français de leur côté se portèrent

13 Juillet. sur Corvey; un de leurs détachemens ayant passé le Weser, donna lieu au duc de changer sa position, et il se campa la droite à Hameln, la gauche à Afferde. Le duc d'Orléans fit en même temps établir des ponts à Minden pour y passer le Weser. Le duc de Cumberland, qui s'attendait à être attaqué dans peu, rappela à lui tous ses détachemens, et les rassembla à

24 Juillet. Hastenbeck, dont on lui avait dépeint la position comme admirable. La droite de son armée s'y trouvait bien appuyé, au centre les troupes se repliaient en forme de coude, devant elles se trouvait un bois et dans ce bois un ravin assez considérable. L'armée française s'approcha de celle des alliés; le 25 se passa en reconnaissances de la part de monsieur d'Estrées, et en canonnades de la part du duc de Cumberland.

Bataille de Hastenbeck; 26 Juillet. Le lendemain les Français attaquèrent sa gauche en se glissant par ce ravin au fond du bois; ils emportèrent la batterie du centre des alliés. Le prince héréditaire de Brunsvic la reprit l'épée à la main, et fit connaître par ce coup d'essai que la nature le des-

tinait à devenir un héros. En même temps un colonel hanovrien, nommé Breitenbach, se détache de lui-même, rassemble les premiers bataillons qu'il rencontre, entre dans le bois, prend les Français à dos, les chasse et s'empare de leurs canons et de leurs drapeaux; tout le monde croit la bataille gagnée par les alliés; monsieur d'Estrées, qui voit ses troupes en déroute, ordonne la retraite; le duc d'Orléans s'y oppose; enfin au grand étonnement de toute l'armée française on apprend que le duc de Cumberland est en pleine marche, et qu'il se replie sur Hameln. Le prince héréditaire fut obligé d'abandonner cette batterie qu'il avait reprise avec tant de gloire, et la retraite se fit avec tant de précipitation, qu'on oublia même ce brave colonel Breitenbach qui avait si bien mérité dans cette journée; ce digne officier demeura seul maître du champ de bataille, partit la nuit pour joindre l'armée, apportant ses trophées au duc, qui pleura de désespoir de s'être trop précipité la veille à quitter un champ de bataille qu'on ne lui disputait plus. Quelques représentations que lui fissent le duc de Brunsvic et des généraux de son armée, on ne put jamais le dissuader de continuer sa retraite. Il marcha d'abord à Nienbourg, ensuite à Verden, d'où il prit par Rothenbourg et Bremervörde le chemin de Stade. Par cette manoeuvre malhabile il abandonna tout le pays à la discrétion des Français; Hameln fut d'abord occupé par le duc de Fitzjames; mais ce qu'il y eut de singulier et de remarquable, fut que mon-

1757.

Retraite du duc de Cumberland à Stade.

28 Juillet.

1757. sieur d'Estrées fut rappelé pour avoir remporté une victoire. Le duc de Richelieu, auquel la cour donna le commandement de cette armée, arriva le 7 à Minden; il prit Hanovre, le duc d'Ayen Brunsvic, et monsieur Levoyer Wolfenbuttel. Il envoya le prince de Soubise avec un détachement de vingt-cinq mille hommes à Erfurt, où il devait être joint par l'armée des cercles et un détachement d'Autrichiens. Il se mit de son côté à la poursuite des alliés, passa l'Aller, et se campa à Verden. Monsieur d'Armentières s'empara en même temps de Brème le 1 de Septembre. L'armée française s'avança vers Rothenbourg, dans l'intention d'attaquer le duc de Cumberland; elle ne l'y trouva plus; ce prince s'était déjà replié sur Bremervörde, évitant depuis la journée de Hastenbeck tout engagement avec l'ennemi. Dès que le roi eut remarqué par les manoeuvres du duc de Cumberland qu'il se bornait à défendre le Weser, il prévit tout ce qui en résulterait, et rappela les six bataillons qu'il avait dans cette armée, pour les jeter dans Magdebourg, ce qui se fit très-à-propos, comme nous le verrons dans la suite.

On voit par le tableau que nous venons de présenter, que le duché de Magdebourg était menacé de l'invasion des Français et la ville d'un siége, que la Saxe allait devenir la proie de cette armée qui s'assemblait à Erfurt, que les garnisons de Dresde et de Torgau allaient être perdues, enfin que Berlin, cette capitale sans défense, était sur le point d'être envahie

par les Suédois, qui avaient pénétré dans la Marche Uckeraine, et qui ne trouvaient qu'une poignée de monde qui s'opposât à leurs progrès. Dans ces conjonctures les raisons les plus pressantes demandaient qu'un corps de troupes marchât contre tant d'ennemis. Le roi se chargea de ce commandement, et se mit à la tête de peu de monde, pour ne point affaiblir son armée de Silésie, qui avait à combattre l'ennemi le plus redoutable. 1757.

Le prince de Bevern, auquel il restait cinquante bataillons et cent dix escadrons, se campa après le départ du roi à la Landskrone près de Görlitz. Monsieur de Winterfeld plaça son détachement de l'autre côté de la Neisse sur le Holzberg proche du village de Moys. Le prince fit transporter son magasin de Bautzen à Görlitz. Le maréchal Daun et le prince de Lorraine se campèrent vis-à-vis de lui à Ostritz, et détachèrent monsieur de Nadasty à Schönberg, pour observer monsieur de Winterfeld. Le comte de Kaunitz venait d'arriver à l'armée autrichienne, pour s'aboucher avec les généraux et régler les opérations ultérieures de la campagne. Monsieur de Nadasty, pour lui faire sa cour, se proposa d'attaquer le poste de monsieur de Winterfeld au Holzberg. Ce poste n'était garni que de deux bataillons, les dix autres du même corps campaient à trois mille pas en arrière plus près de Görlitz. Le jour que l'attaque se fît, monsieur de Winterfeld était auprès du duc de Bevern, avec lequel il avait quelques arrangemens à

Campagne du prince de Bevern. 31 Août.

2 Septembre.

Combat de Moys; 7 Septembre.

1757. prendre; on vint lui dire que l'ennemi attaquait son poste; il y accourut; mais le Holzberg était emporté avant qu'il y arrivât; il voulut en déloger l'ennemi, s'avança à la tête de quatre bataillons, et eut le malheur d'être blessé mortellement. Monsieur de Nadasty, content de l'avantage qu'il venait de remporter, se retira de lui-même à Schönberg; les Prussiens perdirent mille deux cents hommes à cette affaire, et nombre de braves officiers *). Monsieur de Winterfeld mourut de sa blessure, et fut d'autant plus regretté dans ces circonstances, qu'il était l'homme le plus nécessaire à l'armée du prince de Bevern, et que le roi n'avait compté que sur lui dans les mesures qu'il avait prises pour la défense de la Silésie.

Retraite du prince à Breslau; 9 Septembre. Le lendemain de cette affaire le prince de Bevern leva son camp; il se rendit par Catholisch-Hennersdorf et Naumbourg à Liegnitz, (19 Septembre.) et négligea de prendre le camp de Löwenberg ou celui de Schmottseiffen, par lesquels il aurait couvert la Silésie; et non content d'abandonner les frontières, il acheva de s'affaiblir en détachant quinze mille hommes, qu'il jeta dans différentes places. Ces fautes entrainèrent les malheurs qui l'accablèrent à la fin de la campagne. Le maréchal Daun suivit les Prussiens; il marcha par Löwenberg et Goldberg, et se campa sur les hauteurs de Wahlstadt. (24 Septembre.) Les Prussiens étaient dans un fond,

*) Leur perte fut de mille neuf cent trente-huit, celle des Autrichiens de mille cinq cent soixante-dix-neuf hommes.

la droite à Liegnitz, la Katzbach à dos, et la gauche 1757.
au village de Beckern. Ils avaient tout à craindre dans ce terrain, un ennemi entreprenant en eut profité; le maréchal Daun ne l'était pas. Cependant une
après-midi, animé par le vin et par les discours du 26 Septembre.
chevalier de Montazet, le prince de Lorraine voulut emporter quelque avantage sur l'ennemi; il fit avancer huit à dix bataillons de grenadiers et du canon, avec lesquels il fit attaquer le village de Beckern. Ce détachement était trop faible contre une armée; il n'était point soutenu; il fut repoussé par les troupes que le prince de Bevern fit avancer de la ligne pour soutenir le village; le régiment de Prusse infanterie se distingua surtout à cette action. Cet essai fit comprendre au prince de Bevern que sa position était mauvaise, son camp mal pris, sa situation hasardée. Appréhendant d'être attaqué le lendemain avec des forces plus considérables, il repassa la nuit même la Katzbach, et marchant à Parchwitz, il y trouva un corps d'impériaux qui lui disputa le passage de la Katzbach; il fit des ponts sur l'Oder, passa ce fleuve et se rendit par sa rive droite le 1 d'Octobre à Breslau; ayant repassé l'Oder sur le pont de la ville, il prit poste derrière le petit ruisseau de la Lohe, où il se retrancha; les Autrichiens se placèrent vis-à-vis de lui à Lissa. La cour de Vienne avait négocié des troupes de l'électeur de Bavière et du duc de Würtemberg, qu'elle envoya alors en Silésie; ces corps se joignirent à la réserve de monsieur de Nadasty

1757. aux environs de Schweidnitz, dont ils devaient faire le siége. Nous suspendrons pour quelques momens le récit de la campagne de Silésie, pour suivre le roi dans son expédition contre les Français.

Campagne du roi contre les Français.

Il se rendit d'abord à Dresde, d'où il détacha monsieur de Seidlitz avec un régiment de houssards et un régiment de dragons pour Leipzig, afin de donner la chasse à monsieur de Turpin, qui avec des troupes légères rodait du côté de Halle. Les Français se retirèrent à l'approche des Prussiens, de sorte que monsieur de Seidlitz devenant inutile dans cette partie, vint rejoindre le roi entre Grimma et Rötha; de Rötha les troupes marchèrent à Pegau; l'ennemi y avait détaché deux régimens de houssards impériaux, Szecseny et Esterhazy. Cette ville est située de l'autre côté de l'Elster, sur laquelle un pont de pierre aboutit à la porte. L'ennemi avait garni cette porte et quelques toits des maisons voisines, pour en défendre l'entrée. Monsieur de Seidlitz fit mettre pied à terre à une centaine de houssards, qui forcèrent la porte; le gros du régiment les suivit et entra dans Pegau au plein galop; messieurs de Szekuly et de Kleist traversent la ville en sortant par la porte opposée; ils trouvent ces deux régimens ennemis postés derrière un chemin creux; ils les attaquent, les renversent, les poursuivent jusqu'à Zeitz, et en ramènent trois cent cinquante prisonniers. Le lendemain l'armée du roi se porta sur Naumbourg; l'avant garde y rencontra six escadrons de ceux qu'elle avait

battus la veille; ils furent bientôt dissipés, et perdirent surtout beaucoup de monde en passant le pont de la Saale, proche de Schul-Pforte; on rétablit ce pont, et les troupes le passèrent, pour se rendre à Buttstädt. Ce fut là qu'on reçut la nouvelle de cette fameuse convention signée entre le duc de Cumberland et le duc de Richelieu à Kloster-Seven. Ce traité fut négocié par un comte Lynar, ministre du roi de Danemark; il y fut stipulé que les hostilités cesseraient; que les troupes de Hesse, de Brunsvic et de Gotha seraient renvoyées dans leur pays; que celles de Hanovre demeureraient tranquillement à Stade à l'autre bord de l'Elbe dans un district qui leur fut assigné; on ne régla rien touchant l'électorat de Hanovre, ni contributions, ni restitutions, de sorte que cet état se trouvait abandonné à la discrétion des Français *). À peine cette convention fut-elle conclue, que sans en attendre la ratification, le duc de Cumberland s'en retourna en Angleterre, et le duc de Richelieu se prépara de son côté à faire une invasion dans la principauté de Halberstadt.

1757.
8 Septembre.
Convention de Kloster-Seven; 8 Septembre.

Vers ce temps-là on intercepta dans l'armée prussienne des lettres du comte Lynar au comte de Reuss; ces deux hommes étaient de la secte qu'on nomme piétistes. Le comte Lynar, en parlant à son ami de cette négociation, lui dit: „L'idée qui me vint de „faire cette convention, était une inspiration céleste,

*) Voir: *Wenck*, Codex. III, p. 152.

1757. „le Saint-Esprit m'a donné la force d'arrêter les progrès des armes françaises, comme autrefois Josué „arrêta le soleil; Dieu tout-puissant, qui tient l'u„nivers en ses mains, s'est servi de moi indigne, „pour épargner ce sang luthérien, ce précieux sang „hanovrien qui allait être répandu". Le malheur a voulu que le comte Lynar s'est applaudi tout seul; nous le laisserons entre Josué et le soleil, pour revenir à des objets plus importans. Cette indigne convention acheva de déranger les affaires du roi; sa soi-disante armée était de dix-huit mille hommes, et il se trouvait réduit à faire un détachement pour couvrir Magdebourg, ou pour en renforcer la garnison. Cependant, comme monsieur de Soubise se trouvait à Erfurt, il voulut tenter les moyens de l'en éloigner, afin de pouvoir s'affaiblir ensuite avec moins de danger. Il s'avança pour cet effet à Erfurt avec deux mille chevaux, un bataillon franc, et deux bataillons de grenadiers; sa surprise fut extrême, lorsqu'il vit l'armée française décamper de la Cyriacsbourg en sa présence. Monsieur de Soubise ne se croyant pas en sûreté à Erfurt, se retira effectivement à Gotha. À peine fut-il parti qu'on somma la ville de se rendre, et l'on convint par la capitulation, que le Petersberg demeurerait neutre, que la ville serait occupée par les Prussiens, et que l'ennemi évacuerait la Cyriacsbourg. Dès que les troupes eurent pris une espèce de position auprès d'Erfurt, le prince Ferdinand de Brunsvic partit de l'ar-

mée avec cinq bataillons et sept escadrons, pour couvrir Magdebourg, et tenir tête à l'armée de monsieur de Richelieu. Ce prince pouvait encore se renforcer de six bataillons, qu'il aurait tirés de la place; mais ces mesures, les seules que l'on pût prendre dans ces conjonctures, étaient faibles, et insuffisantes pour résister à cinquante mille Français. Le prince Ferdinand, bien résolu de suppléer par son habileté au peu de moyens qu'on lui fournissait, prit un détour pour se rendre à Magdebourg; en marchant par Egeln, il donna sur le régiment de Lusignan, dont il fit quatre cents hommes prisonniers; de là il vint se poster fièrement à Wanzleben, d'où il semblait défier monsieur de Richelieu, qui campait à Halberstadt. Les partis prussiens eurent de la supériorité sur les Français pendant toute la fin de cette campagne, et il se passa peu de jours qu'ils n'amenassent des prisonniers au prince. Dans l'état où se trouvait le roi, il fallait avoir recours à tout, employer la ruse et la négociation, enfin tous les moyens possibles pour adoucir la situation des affaires; d'ailleurs on ne perdait, en faisant des tentatives, que la peine d'avoir imaginé des expédiens frivoles. Dans cette intention le colonel Balbi partit déguisé en bailli, pour se rendre auprès du duc de Richelieu; il connaissait ce duc, avec lequel il avait fait quelques campagnes en Flandre. Balbi devait faire des propositions pour ramener la cour de Versailles à des sentimens plus doux et plus pacifiques; il s'aperçut que le duc de Richelieu se dé-

1757.

27 Septembre.

1757. fiant de son crédit, ne croyait pas avoir assez d'influence auprès du ministère et du roi, pour changer leur système et leur opinion sur l'alliance avec la maison d'Autriche, alliance qui récemment conclue plaisait par sa nouveauté même. Cet émissaire voyant que tout ce qu'il pourrait dire sur ce sujet ne menerait à rien, se rabattit à demander au duc qu'il voulût au moins avoir quelques ménagemens pour les provinces du roi où il faisait la guerre.

Bientôt le roi fut encore obligé d'affaiblir son armée par un nouveau détachement; il envoya le prince Maurice à Leipzig avec dix bataillons et dix escadrons, pour s'y tenir dans une position centrale, d'où il fût à portée de se joindre dans le besoin au roi, ou au prince Ferdinand, et d'où il pût avoir l'oeil sur monsieur de Marchal, campé à Bautzen avec quinze mille Autrichiens; ce dernier corps inquiétait avec d'autant plus de raison, que la Lusace étant ouverte, on avait à craindre qu'il ne fît une irruption dans l'électorat et n'allât même à Berlin. Cette capitale était également menacée du côté de la Poméranie par les Suédois, dont monsieur de Manteufel avec cinq cents houssards et quatre bataillons retardait les progrès. Après que ces deux corps eurent quitté le camp d'Erfurt, il ne resta plus au roi que huit bataillons et vingt-sept escadrons. Si l'ennemi s'était aperçu de la faiblesse de ce corps, il n'est pas douteux qu'il ne se fût mis en action; c'est ce qu'il fallait empêcher sur toute chose, et ce qui fit recourir à différens

expédiens, pour en imposer au peuple d'Erfurt, et 1757.
aux Français mêmes. Par cette raison les troupes ne campèrent point; l'infanterie était répandue dans les villages voisins de la ville; on la fit changer à différentes reprises de quartiers, et comme chaque fois les régimens changeaient aussi de nom, cela multipliait l'ordre de bataille que les espions recueillaient avec soin, pour en instruire le prince de Soubise. Deux jours après que les Prussiens eurent pris Erfurt, le roi fit une reconnaissance vers Gotha avec 15 Septembre.
vingt escadrons de houssards et de dragons, pour essayer si l'on n'en pourrait pas déloger ces deux régimens de houssards impériaux si souvent battus; cela réussit au-delà de ce qu'on devait espérer. L'appréhension que ces houssards avaient des Prussiens, précipita leur retraite; proche de Gotha ils avaient un défilé à passer, où ils perdirent cent quatre-vingts hommes; on les poursuivit même jusqu'à la vue d'Eisenach, où campait monsieur de Soubise, qui venait d'être joint par le prince de Hildbourghausen, général en chef de l'armée des cercles. La maison ducale fut charmée de se voir débarrassée de ces hôtes indiscrets; elle avait également à se plaindre des Français et des Autrichiens. Les Français avaient commis des violences au château, dont ils avaient enlevé les canons; et les officiers autrichiens, peu mesurés dans leurs propos, s'étaient comportés avec une arrogance non convenable envers des princes souverains d'une des plus anciennes maisons de l'empire. Monsieur de

1757. Seidlitz demeura avec cette cavalerie à Gotha, pour veiller de là sur les mouvemens de l'ennemi, et avertir à temps la petite armée d'Erfurt, afin que dans le besoin elle pût se replier avant l'approche de l'armée d'Eisenach. Peu de jours après il fut attaqué par un corps bien supérieur au sien. Le prince de Hildbourghausen voulut signaler son commandement par un coup d'éclat; il proposa au prince de Soubise de déloger les Prussiens de Gotha. Tous deux se mirent en marche avec les grenadiers de leur armée, la cavalerie autrichienne, Loudon et ses pandours, et toutes les troupes légères de l'armée française. Monsieur de Seidlitz fut averti à temps du projet que les ennemis formaient contre lui; bientôt il les vit paraître; une colonne de cavalerie embrassait Gotha par la droite, en cheminant sur la crête des hauteurs qui vont vers la Thuringe; une autre colonne de cavalerie ayant les houssards devant elle, venait à gauche du côté de Langensalza; les pandours à la tête des grenadiers formaient la colonne du centre. Monsieur de Seidlitz s'était mis en bataille à une certaine distance de Gotha, les houssards en première ligne, les dragons de Meinicke en seconde; il avait envoyé les dragons de Czettritz à un défilé qui était à un demi-mille derrière lui, avec ordre de se mettre sur un rang, pour former un front étendu qui pût en imposer aux ennemis; ce qui n'empêchait pas que ce régiment ne fût très-à-portée de protéger sa retraite, s'il s'était vu obligé de céder au nombre. Cette manoeuvre

Combat de Gotha; 19 Septembre.

habile et rusée fit prendre le change au prince de Hildbourghausen; il pensa que l'armée prussienne, qu'il croyait considérable, était en marche pour soutenir monsieur de Seidlitz, et que cette grande ligne de cavalerie qu'il découvrait, allait incessamment fondre sur lui. Monsieur de Seidlitz s'aperçut, par la contenance mal assurée des houssards autrichiens, que son stratagème faisait impression; il les poussa insensiblement, et de choc en choc gagnant toujours du terrain, il les obligea à repasser ce défilé où ils avaient peu de jours auparavant tant souffert; la colonne de cavalerie qui faisait la droite des ennemis, se retira en même temps. Monsieur de Seidlitz alors envoya quelques houssards et dragons dans Gotha; ils y entrèrent précisément comme le prince de Darmstadt avec les troupes des cercles commençait à s'en retirer, et y firent nombre de prisonniers. La précipitation avec laquelle le prince de Darmstadt abandonna Gotha, pensa devenir funeste à monsieur de Soubise; il était au château, et ne s'attendait pas à une aussi prompte évacuation; il n'eut que le temps de se jeter à cheval pour s'enfuir bien vîte; cent soixante soldats et trois officiers de marque furent pris dans cette journée par les Prussiens. Tout autre officier que monsieur de Seidlitz se serait applaudi de se tirer de ce mauvais pas sans perte; monsieur de Seidlitz n'aurait pas été satisfait de lui-même, s'il ne s'en fût pas tiré avec avantage. Cet exemple prouve que la capacité et la résolution d'un général 1757.

1757. décident plus à la guerre que le nombre des troupes. Un homme médiocre, qui se fût trouvé dans de pareilles circonstances, découragé par l'appareil imposant des ennemis, se serait retiré à leur approche et aurait perdu la moitié de son monde dans une affaire d'arrière-garde, que cette cavalerie supérieure aurait engagée au plus vîte. Le bon emploi de ce régiment de dragons étendu et montré de loin à l'ennemi procura à monsieur de Seidlitz le moyen d'acquérir beaucoup de gloire dans une affaire aussi épineuse.

Le roi n'avait pu jusqu'alors que tenir les choses en suspens; il ne pouvait rien entreprendre et devait tout attendre du bénéfice du temps. Il se tint tranquillement à Erfurt, jusqu'à ce qu'il apprit qu'un détachement français de l'armée de Westphalie était en chemin pour se rendre par la Hesse à Langensalza. Comme il ne devait pas attendre l'arrivée de ce corps, qui pouvait lui tomber à dos, il résolut de se retirer avant son approche. Le bruit se répandant d'ailleurs que monsieur de Hadik traversait la Lusace pour pénétrer dans le Brandebourg, le prince Maurice avait été obligé de gagner Torgau à tire d'aile; il devait vraisemblablement pousser de là jusqu'à Berlin. Le roi n'ayant donc aucun secours à attendre, ne jugea pas à propos de prolonger davantage son séjour à Erfurt, et pour ne rien hasarder mal à propos, il se
28 Septembre. replia sur l'Eckartsberg; des courriers fréquens y arrivèrent de Dresde; monsieur de Finck marquait que

le corps de Marchal était sur le point de quitter Bautzen, pour suivre celui de Hadik; il était certain que le prince Maurice n'était pas assez fort pour résister à ces deux généraux; cela fit résoudre le roi à lui mener un renfort. Les troupes repassèrent la Saale à Naumbourg, le maréchal Keith se jeta avec quelques bataillons dans Leipzig; le roi passa l'Elbe à Torgau, et marcha sur Annabourg, où il apprit que la ville de Berlin en avait été quitte pour une contribution de deux cent mille écus qu'elle avait payée aux Autrichiens; que monsieur de Hadik n'avait pas attendu l'arrivée du prince Maurice pour se retirer, et que monsieur de Marchal était demeuré immobile dans son camp de Bautzen. La première idée qui lui vint alors, fut de couper la retraite à monsieur de Hadik; il se rendit en conséquence à Herzberg. Le prince Maurice était sur son retour, et le roi voulut l'attendre, parce que Hadik avait déjà repassé Cottbus; il demeura quelques jours dans cette position, pour s'éclaircir sur les projets ultérieurs des Français, qui devaient décider du parti qu'il avait à prendre, soit de s'opposer à leurs entreprises, soit, au cas que la campagne de Thuringe fût finie, de tourner vers la Silésie, pour dégager Schweidnitz, dont monsieur de Nadasty commençait à former le siége.

1757.

18 Octobre.

Mais les ennemis entraînèrent le roi dans des opérations qu'il ne pouvait pas prévoir alors. Le départ des Prussiens d'Erfurt engagea monsieur de Soubise à passer la Saale et à s'approcher de Leipzig; le ma-

1757. réchal Keith en donna avis, demandant avec empressement des secours; il fallut accourir au plus pressé. Le roi prit sur le champ avec sa petite troupe le chemin de Leipzig; il nettoya d'abord la rive droite de la Mulde, où monsieur de Custine s'était avancé avec
26 Octobre. quelques brigades; après quoi il entra à Leipzig, où il fut joint par le prince Maurice, et par le prince
27 et 28 Octbr. Ferdinand de Brunsvic. On se rendit d'abord maître de la grande chaussée qui mène à Lutzen. Le 30 l'armée se trouvant rassemblée, elle alla se camper à Altranstädt, d'où monsieur de Retzow fut détaché en avant pour garder le défilé de Rippach. La nuit même le roi se mit en marche pour tomber sur les quartiers ennemis dispersés à l'entour de Weissenfels; ils se sauvèrent, hors celui de Weissenfels. On attaqua les trois portes de la ville, avec ordre aux officiers de gagner sans délai le pont de la Saale, pour qu'on fût maître de ce passage important. La ville fut forcée, on y prit cinq cents hommes; mais ceux de la garnison qui s'étaient sauvés, avaient mis le feu au pont couvert, qui étant tout de charpente s'embrasa facilement; il n'y eut pas moyen d'éteindre l'incendie, parce que l'ennemi embusqué derrière les murs à l'autre bord faisait un si gros feu de mousqueterie, que tous ceux qui s'empressaient à conserver le pont, étaient tués ou blessés. Bientôt de nouvelles troupes parurent de l'autre côté de la rivière, dont le nombre, qui allait toujours en grossissant, convainquit de l'impossibilité de tenter le passage de

la Saale à cet endroit. Mais comme ce n'était que la 1757.
tête de l'armée qui était arrivée à Weissenfels, et que la partie la plus considérable des troupes était encore en pleine marche, on leur fit prendre la direction de Mersebourg, dans l'espérance de pouvoir se servir du pont de cette ville.

Lorsque le maréchal Keith y arriva, il trouva que les Français y étaient établis et que le pont était rompu; il ne balança pas sur le parti qui lui restait à prendre; il prit quelques bataillons, et se rendit à Halle, dont il délogea les Français, et rétablit le pont qu'ils y avaient également détruit. L'armée du roi se trouvait donc alors avoir sa droite à Halle, son centre vis-à-vis de Mersebourg, et sa gauche à Weissenfels, couverte par la Saale, assurant sa communication derrière cette rivière par des corps détachés, qui veillaient également sur les démarches des ennemis. Le maréchal Keith passa le premier cette rivière proche de Halle. Sur ce mouvement, qui ne pouvait être d'aucune conséquence pour les Français, monsieur de Soubise abandonna tous les bords de la Saale, et se replia sur le village de Mücheln. Les Prussiens employèrent ce jour et la nuit suivante à rétablir les ponts de Weissenfels et de Mersebourg; le 3 de grand matin le roi et le prince Maurice les ayant passés, leurs colonnes et celle du maréchal Keith se dirigèrent sur Rossbach, où elles avaient ordre de se joindre. Le roi se détacha pendant la marche avec quelque cavalerie, pour

1757. reconnaître la position des ennemis; elle était des plus mauvaises. Les houssards par étourderie poussèrent jusques dans le camp, et enlevèrent des chevaux de la cavalerie, et des soldats qu'ils arrachèrent de leurs tentes; ces circonstances, jointes au peu de précautions des généraux français, déterminèrent le roi à marcher le lendemain pour les attaquer.

L'armée quitta son camp avant la pointe du jour; toute la cavalerie faisait l'avant-garde. Lorsqu'elle arriva sur les lieux d'où on avait la veille reconnu le poste des ennemis, elle ne les y trouva plus; sans doute que monsieur de Soubise ayant fait réflexion sur la défectuosité de son camp, en avait changé la nuit même; il avait étendu ses troupes sur une hauteur devant laquelle régnait un ravin; sa droite s'appuyait à un bois qu'il avait fortifié d'un abatis et de trois redoutes garnies d'artillerie; sa gauche était environnée par un grand étang qu'on ne pouvait pas tourner. L'armée du roi se trouvait trop faible en infanterie pour brusquer un poste aussi formidable; pour peu que la défense eût été opiniâtre, on ne l'aurait emporté qu'en y sacrifiant vingt mille hommes. Le roi jugea que cette entreprise surpassait ses forces, et il envoya des ordres à l'infanterie de passer un défilé marécageux qui se trouvait près de là, pour prendre le camp de Braunsdorf; la cavalerie la suivit faisant l'arrière-garde. Dès que les Français virent que les troupes prussiennes se repliaient, ils firent avancer leurs piquets avec de l'artillerie, et

canonnèrent beaucoup, mais sans effet. Tout ce qu'ils avaient de musiciens et de trompettes, leurs tambours et leurs fifres se faisaient entendre, comme s'ils avaient gagné une victoire. Quelque peu agréable que fût ce spectacle pour des gens qui n'avaient jamais craint d'ennemi, il fallut dans ces circonstances le considérer d'un oeil indifférent, et opposer le flegme allemand à la pétulance et à la gaieté française. On apprit la nuit même que l'ennemi faisait un mouvement de sa gauche à sa droite; les houssards se mirent en campagne dès la pointe du jour; ils entrèrent dans le camp que les Français venaient de quitter, et apprirent des paysans qu'ils avaient pris le chemin de Weissenfels. Peu après un corps assez considérable se forma vis-à-vis de la droite des Prussiens; il avait l'air d'une arrière-garde, ou d'une troupe qui couvre la marche d'une armée. Les Prussiens tenaient peu de compte de ces mouvemens, parce que leur camp était couvert, tant le front que les deux ailes, par un marais impraticable, et qu'il n'y avait que trois chaussées étroites par lesquelles on pût venir à eux. On ne pouvait donc supposer que trois desseins à l'ennemi: celui de se retirer par Freibourg, dans la Haute-Thuringe, parce que les subsistances lui manquaient; celui de prendre Weissenfels, dont cependant les ponts étaient détruits; ou enfin celui de gagner Mersebourg avant le roi, pour lui couper le passage de la Saale. Or l'armée prussienne en était beaucoup plus près que celle des

1757.

Bataille de Rossbach; 5 Novembre.

1757. Français. Cette manoeuvre était d'autant moins à craindre, qu'elle menait à une bataille dont on pouvait se promettre un succès heureux, puisqu'on n'aurait point de poste à forcer. Le roi envoya beaucoup de partis en campagne, et attendit tranquillement dans son camp que les intentions des ennemis se fussent plus clairement développées; car un mouvement précipité, ou fait à contretemps, aurait tout gâté. Des nouvelles, tantôt fausses, tantôt vraies, que rapportaient les batteurs d'estrade, entretinrent cette incertitude jusques vers midi, qu'on aperçut la tête des colonnes françaises, qui à une certaine distance tournaient la gauche des Prussiens. Les troupes des cercles disparurent aussi insensiblement de leur ancien camp, de sorte que ce corps qu'on prenait pour une arrière-garde, et qui était en effet la réserve de monsieur de Saint-Germain, demeura seul vis-à-vis des Prussiens. Le roi fut lui-même reconnaître la marche de monsieur de Soubise et fut convaincu qu'elle était dirigée sur Mersebourg; les Français marchaient très-lentement, parce qu'ils avaient formé différens bataillons en colonnes, ce qui les arrêtait chaque fois que les chemins étroits les obligeaient de se rompre. Il était deux heures lorsque les Prussiens abattirent leurs tentes; ils firent un quart de conversion à gauche et se mirent en marche. Le roi côtoya l'armée de monsieur de Soubise; ses troupes étaient couvertes par le marais qui vient de Braunsdorf, et qui s'étendant à un grand quart de lieue de là, se perd à

deux mille pas de Rossbach. Monsieur de Seidlitz 1757.
faisait l'avant-garde avec toute la cavalerie; il eut ordre de se glisser par des bas-fonds dont cette contrée est remplie, pour tourner la cavalerie française et fondre sur les têtes de leurs colonnes, avant qu'elles eussent le temps de se former. Le roi ne put laisser au prince Ferdinand, qui commandait ce jour-là la droite de l'armée, que les vieilles gardes de la cavalerie, qu'il mit sur un rang pour en faire montre; ce qui se pouvait d'autant mieux, qu'une partie du marais de Braunsdorf couvrait cette droite. Les deux armées en se côtoyant s'approchaient toujours davantage. L'armée du roi tenait soigneusement une petite élévation qui va droit à Rossbach; celle des Français, qui ne connaissait pas apparemment le terrain, marchait par un fond. Le roi fit établir une batterie sur cette hauteur, dont les effets devinrent décisifs dans l'action. Les Français en établirent une vis-à-vis dans un fond, et comme elle tirait de bas en haut, elles ne produisit aucun effet. Pendant qu'on prenait ces arrangemens de part et d'autre, monsieur de Seidlitz avait tourné la droite des ennemis, sans qu'ils s'en aperçussent; il fondit alors avec impétuosité sur cette cavalerie; les deux régimens autrichiens formèrent un front, et soutinrent le choc; mais se trouvant abandonnés par les Français, à l'exception du régiment de Fitzjames qui donna, ils furent presque entièrement détruits. L'infanterie des deux armées était encore en marche, et leurs têtes n'étaient

1757. qu'à la distance de cinq cents pas: le roi aurait voulu gagner le village de Reichardswerben; mais comme il restait six cents pas à faire pour y arriver et qu'on s'attendait d'un moment à l'autre à voir l'action s'engager, il y détacha le maréchal Keith avec cinq bataillons, en quoi consistait toute sa seconde ligne; le roi s'avança en même temps à deux cents pas des deux lignes françaises, et s'aperçut que leur ordre de bataille était composé de bataillons en colonnes alternativement enlacés dans des bataillons étendus. Cette aile de monsieur de Soubise était en l'air, et la cavalerie prussienne étant occupée à poursuivre celle des ennemis, on ne put se servir que de l'infanterie pour déborder l'aile; dans cette vue le roi mit en ligne deux bataillons de grenadiers qui faisaient un crochet à son flanc gauche; ils eurent ordre, au moment que les Français avanceraient, de faire une demi-conversion à droite, ce qui les portait nécessairement sur le flanc de l'ennemi. Cette disposition fut exécutée ponctuellement. Aussi dès que les Français avancèrent, ils reçurent le feu de ces grenadiers en flanc, et après avoir essuyé tout au plus trois décharges du régiment de Brunsvic, on vit que leurs colonnes se pressaient vers la gauche; elles eurent bientôt resserré ces bataillons étendus qui les séparaient; la masse de cette infanterie devenait de moment en moment plus grosse, plus lourde, et plus confuse; plus elle se précipitait sur sa gauche, plus elle était débordée par le front des Prussiens.

Tandis que le désordre allait en croissant dans l'armée de monsieur de Soubise, le roi fut averti qu'un corps de cavalerie ennemie se présentait derrière ses troupes; il fit rassembler en hâte les premiers escadrons que l'on put trouver; à peine les eut-il opposés à ceux qui se montraient derrière son front, que ces derniers se retirèrent avec promptitude; alors les gardes du corps et les gensd'armes furent employés contre l'infanterie française, qui se trouvait dans le plus grand désordre; la cavalerie l'attaqua et l'ayant facilement dispersée, elle fit un nombre considérable de Français prisonniers. Il était six heures du soir quand ce choc se donna; le temps était couvert, et l'obscurité si grande, qu'il y aurait eu de l'imprudence à poursuivre l'ennemi, quelle que fût la confusion dans laquelle il continuait sa déroute. Le roi se contenta d'envoyer à sa poursuite différens partis de cuirassiers, de dragons et de houssards, dont aucun ne passait trente maîtres. Pendant cette action dix bataillons de la droite des Prussiens avaient gardé le fusil sur l'épaule sans charger; le prince Ferdinand de Brunsvic, qui les commandait, n'avait pas quitté le marais de Braunsdorf, servant à couvrir une partie de son front; il avait chassé les troupes des cercles qui lui étaient opposées, par quelques volées de canon, et leur avait fait lâcher le pied. Il n'y eut que sept bataillons de l'armée du roi qui furent dans le feu, et tout l'engagement du combat jusqu'à la décision ne dura qu'une heure et demie. Le lendemain 1757.

1757. le roi partit dès la pointe du jour avec les houssards et les dragons; il suivit les traces des ennemis, qui s'étaient retirés par Freibourg. L'infanterie eut ordre de prendre le même chemin; l'arrière-garde française y était encore; les dragons mirent pied à terre et chassèrent des jardins quelques détachemens ennemis; ensuite on fit des dispositions pour attaquer le château; mais l'ennemi n'en attendit pas l'exécution, il repassa l'Unstrut en hâte et brûla ses ponts. Les détachemens que le roi avait faits la veille arrivèrent alors successivement; les uns amenaient des officiers, d'autres des soldats, d'autres des canons, enfin aucun d'eux ne revint les mains vides. On travailla cependant avec tant de diligence à rétablir le pont de l'Unstrut, qu'en moins d'une heure il fut en état de servir. L'armée de monsieur de Soubise s'était répandue par tant de chemins, qu'on ne savait lequel suivre. Les paysans assuraient que le plus grand nombre des fuyards avait pris la route d'Eckartsberga, et le roi y marcha avec ses troupes; pendant toute cette journée le nombre des prisonniers augmenta, tous les détachemens envoyés en différens lieux en amenèrent. Cependant on trouva l'Eckartsberg garni par un corps des cercles, qui pouvait être de cinq à six mille hommes. Le roi, qui n'avait d'autre infanterie que les volontaires de Meyer, les embusqua avec des houssards dans un bois voisin de ce camp, avec ordre d'allarmer l'ennemi toute la nuit. Les ennemis, mécontens de ce qu'on troublait leur sommeil,

abandonnèrent leur poste, et perdirent quatre cents 1757.
hommes avec dix pièces de canon. Monsieur de Lentulus, qui les suivit le lendemain jusqu'à Erfurt, leur enleva encore huit cents hommes, qu'il ramena au roi. La journée de Rossbach avait coûté dix mille hommes à l'armée de monsieur de Soubise. Les Prussiens en prirent sept mille prisonniers; ils y gagnèrent de plus soixante-sept canons, quinze étendards, sept drapeaux et une paire de timbales *). Il est certain qu'à considérer la conduite des généraux français, on aurait de la peine à l'approuver; leur intention était sans contredit de chasser les Prussiens de la Saxe; mais l'intérêt de leurs alliés ne demandait-il pas plutôt qu'ils se bornassent simplement à contenir le roi vis-à-vis d'eux, pour donner au maréchal Daun et au prince de Lorraine le temps d'achever la conquête de la Silésie? Pour peu qu'ils eussent encore arrêté le roi en Thuringe, cette conquête était non seulement faite, mais la saison devenait de plus si rude et si avancée, qu'il aurait été impossible aux Prussiens de faire en Silésie les progrès dont nous aurons incessamment occasion de parler; et quant à la bataille qu'ils engagèrent si mal à propos, il est certain que monsieur de Soubise, par son incertitude, et par sa disposition, mit de la possibilité à ce qu'une poignée de monde vînt à bout de le vaincre. Mais la

*) L'armée prussienne ne perdit que cent soixante-cinq hommes morts, trois cent soixante-seize blessés.

1757. manière dont la cour de France dinstinguait le mérite de ses généraux parut plus surprenante que le reste; monsieur d'Estrées, pour avoir gagné la bataille de Hastenbeck, fut rappelé; monsieur de Soubise, pour avoir perdu celle de Rossbach, fut déclaré peu après maréchal de France. La bataille de Rossbach ne procura proprement au roi que la liberté d'aller chercher de nouveaux dangers en Silésie. Cette victoire ne devint importante que par l'impression qu'elle fit sur les Français, et sur les débris de l'armée du duc de Cumberland. D'un côté monsieur de Richelieu, dès qu'il en reçut la nouvelle, quitta son camp de Halberstadt, et se retira dans l'électorat de Hanovre; de l'autre, les troupes alliés, prêtes à mettre les armes bas, reprirent courage, et conçurent des espérances. Un changement avantageux, arrivé à peu près dans le même temps dans le ministère britannique et dont nous parlerons bientôt, donna un nouveau nerf au gouvernement anglais. Ces ministres, honteux de la tache que la convention de Kloster-Seven imprimait à leur nation, résolurent avec d'autant plus de justice de la rompre, qu'elle n'avait été ratifiée ni par le roi d'Angleterre, ni par le roi de France; ils travaillèrent d'abord à remettre l'armée de Stade en activité; le roi d'Angleterre, dégoûté du duc de Cumberland, qui avait perdu la confiance des troupes, voulut mettre un autre général à leur tête; il demanda au roi le prince Ferdinand de Brunsvic, dont la réputation justement acquise s'était répandue en Eu-

Le prince Ferdinand de Brunsvic nommé général en chef de l'armée alliée.

rope. Quoique les Prussiens perdissent par son absence un bon général, dont ils avaient besoin, il était toutefois si important de relever cette armée des alliés, que le roi ne put se refuser à cette demande. Le prince Ferdinand partit, se rendit à Stade par des chemins détournés, et trouva répandu aux environs un corps de trente mille hommes, que les Français par inconséquence et par légéreté avaient négligé de désarmer. 1757.

Le roi revint d'Eckartsberga à Freibourg, en même temps qu'un détachement que le maréchal Keith avait envoyé à Querfurt, retourna de la poursuite des Français. Les paysans mêmes des environs amenaient des prisonniers; ils étaient outrés des sacrilèges que les soldats de monsieur de Soubise avaient commis dans les églises luthériennes; les choses pour lesquelles le peuple a le plus de vénération, avaient été profanées avec une indécence grossière, et la fougue effrénée des Français avait mis tous les paysans de la Thuringe dans les intérêts de la Prusse.

Marche du roi en Silésie.

Cependant le roi était sur son départ, les affaires de la Silésie demandaient sa présence et des secours; il se proposa de marcher droit à Schweidnitz, pour en faire lever le siége à monsieur de Nadasty. Il partit de Leipzig le 13 de Novembre à la tête de dix-neuf bataillons et de vingt-huit escadrons. Le maréchal Keith marcha en même temps avec un petit corps, pour pénétrer en Bohême du côté de Leitmeritz, afin de faciliter au roi le passage de la Lusace,

1757. et d'obliger par cette diversion monsieur de Marchal à quitter les environs de Bautzen et de Zittau. Le maréchal Keith prit un magasin considérable que les ennemis avaient à Leitmeritz, d'où il fit mine de s'avancer vers Prague. Le roi entra en même temps en Lusace; il délogea monsieur de Hadik de Grossenhayn, et monsieur de Marchal à son approche se replia sur Löbau; pendant la marche de Bautzen au Weissenberg, on fit tourner une tête de colonne vers Löbau, et à son aspect monsieur de Marchal se replia sur Gabel; le roi poursuivit ensuite sa route sans empêchement. En arrivant à Görlitz il reçut la fâcheuse nouvelle de la reddition de Schweidnitz. Cette place fut prise de la manière suivante: Monsieur de Nadasty avait ouvert la tranchée le 26 d'Octobre entre le fort de Bögendorf et la tuilerie; sa troisième parallèle était achevée le 10 de Novembre. La garnison avait fait quelques sorties avec succès, et quoique les bombes eussent ruiné une partie de la ville, l'ennemi n'avait pas encore emporté d'ouvrage; impatient d'être aussi peu avancé, monsieur de Nadasty résolut de risquer un coup de main; la nuit du 11 il fit donner un assaut général à toutes les redoutes qui environnent le corps de la place; deux furent prises. Ce malheur fit tourner la tête à monsieur de Seers, qui était gouverneur de la place, et à monsieur de Grumbkow, qui lui était adjoint; ils capitulèrent, et se rendirent prisonniers de guerre avec leur garnison, consistant en dix escadrons de

Capitulation de Schweidnitz.

houssards et dix bataillons d'infanterie. Les Autri- 1757.
chiens désarmèrent ces soldats, et comme la plupart étaient Silésiens, ils leur donnèrent des passeports et la liberté de retourner dans leurs villages. Cet événement ne pouvait pas arriver plus mal à propos, pour déranger les projets du roi. Toutefois sa jonction avec le prince de Bevern en devenait d'autant plus nécessaire, qu'il était aisé de prévoir que monsieur de Nadasty ayant pris Schweidnitz, joindrait le maréchal Daun, pour accabler ce qui restait de Prussiens près de Breslau. Le roi avait à la vérité ordonné au prince de Bevern d'attaquer l'ennemi, et de ne pas souffrir qu'on prît Schweidnitz pour ainsi dire à sa vue; la chose était très-faisable, vu la position des Autrichiens à Lissa; le prince de Bevern n'avait qu'un mouvement à faire pour se porter sur le flanc de l'ennemi, qu'il aurait battu probablement; alors le siége de Schweidnitz était levé, et les impériaux déconcertés, au lieu que si l'on demeurait dans l'inaction, monsieur de Nadasty ne pouvait manquer à la longue de prendre une place qui n'avait point de secours à espérer, et toutes ces troupes ennemies venant à fondre sur les Prussiens, auraient enfin forcé les retranchemens de la Lohe. Le malheur voulut que ce prince ne comprît pas la force de ces raisons; les généraux le déterminèrent cependant un jour à tenter cette entreprise; il sortit de son camp, et battit les troupes légères qui couvraient le flanc droit des Autrichiens; alors au lieu d'attaquer l'armée, et de la

1757. pousser dans l'Oder, comme cela serait arrivé, son incertitude, le peu de confiance qu'il avait en lui-même, et la crainte d'une entreprise dont l'événement n'est jamais d'une certitude évidente, le retinrent; il crut en avoir fait assez, et il ramena les troupes dans ses retranchemens. Le roi arriva à Naumbourg sur le Queis le 24 de Novembre; il y apprit la victoire des Autrichiens sur le prince de Bevern, et la perte de Breslau. Tout ce dont on avait averti le prince de Bevern n'était arrivé que trop exactement; monsieur de Nadasty avait joint le prince de Lorraine et le maréchal Daun, et les ennemis impatiens d'achever leur conquête, ne perdirent point de temps pour mettre leur projet en exécution. La nuit du 21 au 22 de Novembre ils construisirent devant le front des Prussiens quatre grandes batteries de grosses pièces de canon; les emplacemens qu'ils prirent étaient entre Pilsnitz et Gross-Mochbern. Le prince de Bevern se contenta d'être spectateur de cet ouvrage, qu'il leur laissa achever tranquillement, tandis que ces apprêts annonçaient les desseins du maréchal Daun sur les retranchemens prussiens. Monsieur de Nadasty longea la Lohe et se forma vers Gabitz; le prince de Bevern crut que c'était pour lui venir à dos, quoique cela fût difficile, et il s'affaiblit encore par un détachement qui se rendit à Gabitz aux ordres de monsieur de Ziethen, pour s'opposer de ce côté aux entreprises des ennemis. Le front du camp prussien derrière la Lohe était couvert par des redoutes, ou-

Bataille de Breslau; 22 Novembre.

vertes par les gorges, mal placées, dont quelques- 1757.
unes mêmes étaient dominées par l'autre rive; on n'avait pas même eu l'attention d'y faire distribuer assez de canon; la plus grande partie de l'artillerie demeura dans un retranchement que le prince de Bevern avait fait faire dans un bas-fond, pour couvrir son flanc de la Lohe vers le faubourg de Breslau. Le maréchal Daun, qui avait eu le temps de bien voir et de bien examiner toutes ces négligences et toutes ces bévues, les fit tourner à son avantage. L'attaque commença le 22 à neuf heures du matin; quelques redoutes furent prises et reprises alternativement; on fit agir la cavalerie prussienne dans un marais, où elle ne pouvait pas combattre, et où elle fut foudroyée par soixante canons que les Autrichiens avaient en batterie au-delà du ruisseau. Cependant, malgré tant de fausses mesures, les Prussiens ne perdaient point encore de terrain. À la gauche vers Gabitz monsieur de Ziethen non seulement repoussa les attaques, mais poursuivit monsieur de Nadasty jusqu'au-delà de la Lohe, et les ennemis en déroute se retirèrent derrière le ruisseau de Schweidnitz. Pendant ce temps-là les Autrichiens qui attaquaient le prince de Bevern avaient passé la Lohe sous la protection de leur artillerie; ils prirent aussitôt les redoutes prussiennes par les gorges; les troupes se défendirent bien, et les Prussiens les en délogèrent à diverses fois; le prince Ferdinand de Prusse repoussa même une partie des ennemis jusqu'à la Lohe; mais ils étaient en

1757. trop grand nombre, le camp était perdu et la nuit close. Quoiqu'il y eût encore des ressources, le prince de Bevern ne les vit pas; il repassa l'Oder dans la première consternation, et jeta monsieur de Lestwitz avec huit bataillons dans Breslau; il perdit ainsi quatre-vingt pièces de canons, et près de huit mille hommes, que l'attaque du camp de Lissa ne lui aurait pas coûtés. Les Autrichiens prétendirent que cette action leur avait mis dix-huit mille hommes hors de combat, et il est vrai que les villages des environs étaient remplis de leurs blessés. Le lendemain, ou pour mieux dire la nuit, le prince de Bevern s'avisa d'aller reconnaître le corps de monsieur de Beck qui campait près de lui; il était seul, et se laissa prendre par des pandours. Monsieur de Kyau, qui était après lui le plus ancien des généraux, prit le commandement des troupes, et sans aviser à ce qu'il y avait à faire, il se mit en chemin pour Glogau. À peine monsieur de Lestwitz se crut-il isolé dans Breslau, qu'il perdit la tramontane; les Autrichiens s'approchèrent de cette capitale, et monsieur de Lestwitz, qui jusqu'alors avait eu la réputation d'un brave officier, sans attendre que l'ennemi tirât un seul coup de canon contre les remparts, demanda à capituler, et obtint la libre sortie avec armes et bagages; il suivit deux jours après avec sa garnison, dont la moitié déserta sur le chemin que monsieur de Kyau avait pris.

Capitulation de Breslau; 24 Novembre.

Le roi reçut à la fois toutes ces nouvelles accablantes; sans s'appesantir sur les désastres qui ve-

naient d'arriver, il ne songea qu'au remède, et força 1757.
de marche, pour gagner les bords de l'Oder. En chemin il se détourna de Liegnitz, que les Autrichiens avaient fait fortifier, et poussant droit à Parchwitz, son avant-garde donna à l'improviste sur un détachement des ennemis, qui fut bien battu et dont trois cents hommes furent faits prisonniers; il arriva à Parchwitz le 28, ayant fait le chemin de Leipzig à l'Oder en douze jours. Le roi voulait que monsieur de Kyau passât l'Oder à Köben; mais il ne put pas y réussir, parce que la plupart des troupes avaient déjà gagné Glogau. Dans ces conjonctures le temps était ce qu'il y avait de plus précieux; il n'y avait point de moment à perdre; il fallait ou attaquer incessamment les Autrichiens à tout prix, et les mettre hors de la Silésie, ou se résoudre à perdre cette province pour jamais. L'armée qui repassa l'Oder à Glogau, ne put joindre les troupes du roi que le 2 de Décembre; cette armée était découragée et dans l'accablement d'une défaite récente. On prit les officiers par le point d'honneur; on leur rappela le souvenir de leurs anciens exploits; on tâcha de dissiper les idées tristes dont l'impression était fraîche; le vin fut même une ressource pour ranimer ces esprits abattus. Le roi parla aux soldats; il leur fit distribuer des vivres gratis. Enfin on épuisa tous les moyens que l'imagination pouvait fournir, et que le temps permettait, pour réveiller dans les troupes cette confiance sans laquelle l'espérance de la victoire est vaine.

1757. Déjà les physionomies commençaient à s'éclaircir, et ceux qui venaient de battre les Français à Rossbach, persuadèrent à leurs compagnons de prendre bon courage. Quelque peu de repos refit le soldat, et l'armée se trouva disposée à laver, aussitôt que l'occasion s'en présenterait, l'affront qu'elle avait reçu le 22. Le roi chercha cette occasion, et bientôt elle se trouva; il avança le 4 à Neumark; il était avec l'avant-garde des houssards, et apprit que l'ennemi établissait sa boulangerie dans cette ville, qu'elle était garnie de pandours, et qu'on y attendait dans peu l'armée du maréchal Daun. La hauteur située au-delà de Neumark donnait un avantage considérable à l'ennemi, si on lui permettait de l'occuper; la difficulté était de prendre cet endroit; l'infanterie n'était point arrivée, et ne pouvait joindre l'avant-garde qu'au soir; on n'avait point de canon; les seules troupes dont on pouvait tirer parti, étaient des houssards; on se résolut à faire de nécessité vertu. Le roi ne voulant pas souffrir que le prince de Lorraine vînt se camper vis-à-vis de lui, fit mettre pied à terre à quelques escadrons de houssards; ils enfoncèrent la porte de la ville; un régiment qui les suivait à cheval, y entra au plein galop; un autre régiment par les faubourgs gagna la porte de Breslau, et l'entreprise réussit au point, que huit cents Cravates furent faits prisonniers par les houssards. On occupa aussitôt l'emplacement du camp, et l'on y trouva les piquets et les traces que les ingénieurs autrichiens y

avaient laissées pour marquer la position de leurs troupes. Le prince de Wurtemberg prit le commandement de l'avant-garde; on le renforça le soir de dix bataillons, avec lesquels il se campa à Kammendorf. Le même jour la cavalerie passa encore le défilé; le gros de l'infanterie cantonna dans la ville de Neumark et dans les villages voisins. Des nouvelles positives arrivèrent alors au roi, par lesquelles il apprit que le prince de Lorraine avait quitté le camp de la Lohe, et s'était avancé au-delà de Lissa; que son armée avait sa droite appuyée au village de Nippern, sa gauche à Gohlau, et à dos le petit ruisseau de Schweidnitz. Le roi se réjouit de trouver l'ennemi dans une position qui facilitait son entreprise; car il était obligé et résolu d'attaquer les Autrichiens partout où il les trouverait, fût-ce même au Zobtenberg. On travailla d'abord à la disposition de la marche, et l'armée se mit en mouvement le 5 avant l'aube du jour; elle était précédée par une avant-garde de soixante escadrons et de dix bataillons, à la tête de laquelle le roi s'était mis en personne; les quatre colonnes de l'armée la suivaient à une petite distance; l'infanterie formait celles du centre, et celles des ailes étaient composées de cavalerie. L'avant-garde en approchant du village de Borne découvrit une grande ligne de cavalerie, dont la droite tirait vers Leuthen, et dont la gauche qui était plus avancée s'appuyait à un bois que l'armée du roi avait à sa droite. On crut d'abord que c'était une aile de l'armée autrichienne

1757.

Bataille de Leuthen; 5 Décembre.

1757. dont on ne découvrait pas le centre; ceux qui en firent la reconnaissance, assurèrent que c'était une avant-garde; on apprit même qu'elle était commandée par le général Nostitz, et que le corps consistait en quatre régimens de dragons saxons, et deux de houssards impériaux; pour jouer à jeu sûr, on fit glisser les dix bataillons dans le bois qui couvrait le flanc gauche de monsieur de Nostitz; sur quoi la cavalerie prussienne, qui s'était formée, fondit dessus avec beaucoup de vivacité. Dans un moment ces régimens furent dissipés, et poursuivis jusques devant le front de l'armée autrichienne; on leur prit cinq officiers et huit cents hommes, qu'on renvoya le long des colonnes à Neumark, pour animer le soldat par l'exemple de ce succès. Le roi eut de la peine à contenir la fougue des houssards, que leur ardeur transportait; ils étaient sur le point de donner au milieu de l'armée autrichienne, lorsqu'on les rassembla entre les villages de Heidau et de Frobelwitz à une portée de canon de l'ennemi; on distinguait si bien de là l'armée impériale, qu'on aurait pu la compter homme par homme; sa droite, qu'on savait à Nippern, était cachée par le grand bois de Lissa *), mais du centre jusqu'à la gauche rien n'échappait à la vue. À la première inspection de ces troupes et d'après le terrain on jugea qu'il fallait porter les

*) Le roi entend le bois situé entre Guckerwitz, Nippern et Heidau.

grands coups à l'aile gauche de cette armée; elle était étendue sur un tertre chargé de sapins, mais mal appuyée; ce poste forcé, on gagnait l'avantage du terrain pour le reste de la bataille, parce que de là il va toujours en descendant et en s'abaissant vers Nippern; au lieu qu'en s'attachant au centre les troupes de l'aile droite autrichienne auraient pu, en traversant le bois de Lissa, tomber en flanc sur les assaillans; et après tout il aurait toujours fallu finir par l'attaque de ce tertre, qui dominait sur toute cette plaine. Ç'aurait été réserver la besogne la plus dure et la plus difficile pour la fin, où les troupes harassées, et fatiguées du combat, ne sont plus propres aux grands efforts; au lieu qu'en commençant par l'opération la plus rude, on profitait de la première ardeur du soldat, et le reste de l'ouvrage devenait aisé. Par une suite de ces raisons on disposa incessamment l'armée pour l'attaque de la gauche. Les colonnes qui étaient dans l'ordre du déploiement furent renversées; on les mit sur deux lignes, et les pelotons par quart de conversion se mirent à défiler par la droite; le roi avec ses houssards côtoya la marche de son armée sur une chaîne de tertres qui cachait à l'ennemi les mouvemens qui se faisaient derrière, et se trouvant entre les deux armées, il observait celle des Autrichiens et dirigeait la marche de la sienne. Il envoya des officiers de confiance, les uns pour observer la droite du maréchal Daun, les autres vers Kant pour veiller aux démarches de monsieur de Drasko-

1757.

1757. witz, qui y avait son camp; on reconnut en même temps l'ennemi le long du ruisseau de Schweidnitz, pour être sûr qu'il ne pût rien venir à dos lorsque l'armée engagerait le combat. Le projet que le roi se préparait d'exécuter, était de porter toute son armée sur le flanc gauche des impériaux, de faire les plus grands efforts avec sa droite, et de refuser sa gauche avec tant de prévoyance, qu'il n'eût point à craindre des fautes semblables à celles qu'on avait faites à la bataille de Prague et qui avaient causé la perte de celle de Kolin. Déjà monsieur de Wedel, qui devait avec ses dix bataillons de l'avant-garde former la première attaque, s'était rendu devant l'armée; déjà les têtes des colonnes avaient gagné le ruisseau de Schweidnitz, sans que l'ennemi s'en fût aperçu. Le maréchal Daun prit le mouvement des Prussiens pour une retraite, et dit au prince de Lorraine: *Ces gens s'en vont, laissons-les faire.* Cependant monsieur de Wedel s'était formé devant les deux lignes d'infanterie de la droite; son attaque était soutenue par une batterie de vingt pièces de douze livres, dont le roi avait dépouillé les remparts de Glogau. La première ligne reçut ordre d'avancer en échelons, les bataillons à cinquante pas de distance en arrière les uns des autres, de sorte que la ligne étant en mouvement, l'extrémité de la droite se trouvait de mille pas plus avancée que l'extrémité de la gauche, et cette disposition la mit dans l'impossibilité de s'engager sans ordre. Sur cela monsieur de Wedel atta-

qua le bois où commandait monsieur Nadasty; il n'y trouva pas grande résistance, et l'emporta assez vîte. Les généraux autrichiens se voyant tournés et pris en flanc, essayèrent de changer de position; ils voulurent, mais trop tard, former une ligne parallèle au front des Prussiens; tout l'art des généraux du roi fut employé à ne leur en pas donner le temps. Les Prussiens s'établissaient déjà sur une hauteur qui commande le village de Leuthen; dans l'instant où l'ennemi voulut y jeter de l'infanterie, une seconde batterie de vingt pièces de douze livres tira sur eux si fort à propos, qu'ils en perdirent l'envie et se retirèrent. Du côté de monsieur de Wedel les Autrichiens se saisirent d'une butte voisine du ruisseau, pour l'empêcher de balayer leur ligne d'une aile à l'autre; monsieur de Wedel ne les y souffrit pas long-temps, et après un combat plus long et plus opiniâtre que le précédent, ils furent forcés à céder le terrain. Monsieur de Ziethen en même temps chargea la cavalerie ennemie et la mit en déroute; quelques escadrons de sa droite reçurent en flanc, des broussailles qui bordaient le ruisseau, une décharge à mitraille. Ce feu partant à l'improviste, les ramena, et ils se réformèrent auprès de l'infanterie. Les officiers qui avaient eu la commission d'observer la droite du maréchal Daun, vinrent alors avertir le roi qu'elle traversait le bois de Lissa *), et allait paraître incessamment dans 1757.

*) Voir la note p. 184.

1757. la plaine; sur quoi monsieur de Driesen reçut ordre d'avancer avec l'aile gauche de la cavalerie prussienne. Lorsque les cuirassiers autrichiens commencèrent à se former près de Leuthen, la batterie du centre de l'armée du roi les salua par une décharge de toute son artillerie; monsieur de Driesen en même temps les attaqua; la mêlée ne fut pas longue; les impériaux furent dispersés et s'enfuirent à vau-de-route. Une ligne d'infanterie qui s'était formée à côté de ces cuirassiers derrière Leuthen, fut prise en flanc par le régiment de Baireuth, qui la rejetant sur les volontaires de Wunsch, en prit deux régimens entiers avec officiers et drapeaux. Alors la cavalerie ennemie étant tout à fait dissipée, le roi fit avancer le centre de son infanterie sur Leuthen. Le feu fut vif et court, parce que l'infanterie autrichienne n'était qu'éparpillée entre les maisons et les jardins; au déboucher du village, on aperçut une nouvelle ligne d'infanterie que les généraux autrichiens formaient sur une éminence près du moulin à vent de Sagschütz. L'armée du roi eut quelque temps à souffrir de leur feu; mais les ennemis ne s'étaient pas aperçus dans cette confusion que le corps de monsieur de Wedel était dans leur voisinage; ils furent tout à coup pris en flanc et à dos par ce brave et habile général, et sa belle manoeuvre, en fixant la victoire, termina cette importante journée. Le roi ramassant les premières troupes qui se présentèrent, se mit à la poursuite des ennemis avec les cuirassiers de Seidlitz

et un bataillon de Jung-Stutterheim; il s'avança di- 1757.
rigeant sa marche entre le ruisseau de Schweidnitz et le bois de Lissa. L'obscurité devint si grande, qu'il poussa quelques cavaliers en avant pour reconnaître les forêts, et pour donner des nouvelles; de temps à autre il fit tirer quelques volées de canon vers Lissa, où le gros de l'armée autrichienne s'était enfui; à l'approche de ce bourg l'avant-garde essuya une décharge d'environ deux bataillons, dont personne ne fut blessé; elle y répondit par quelques volées de canon, en poursuivant toujours sa marche. Chemin faisant les cuirassiers de Seidlitz amenaient des prisonniers par bandes. Arrivé à Lissa, le roi trouva toutes les maisons pleines de fuyards et de gens débandés de l'armée impériale; il s'empara d'abord du pont, où il plaça ses canons, avec ordre de tirer tant qu'il y aurait de la poudre. Sur le chemin de Breslau, par où l'ennemi se retirait, il fit jeter des pelotons d'infanterie dans les maisons les plus voisines du ruisseau de Schweidnitz, afin de tirer sur l'autre bord pendant toute la nuit, soit pour entretenir la terreur chez les vaincus, soit pour les empêcher de jeter sur l'autre bord des troupes qui en disputassent le passage le lendemain. Cette bataille avait commencé à une heure de l'après-midi; il en était huit lorsque le roi avec son avant-garde vint à Lissa. Son armée était forte de trente-trois mille hommes, lorsqu'elle engagea l'action avec celle des impériaux, qu'on disait monter à soixante mille com-

1757. battans. Si le jour n'eût pas enfin manqué aux Prussiens, cette bataille aurait été la plus décisive de ce siècle. Les troupes n'eurent pas le temps de se re-
6 Décembre. poser; elles partirent de Lissa qu'il était encore nuit, ramassèrent pendant la marche nombre de traîneurs des ennemis, et arrivèrent vers les dix heures sur les bords de la Lohe, où malgré une forte arrière-garde commandée par monsieur de Serbelloni, postée auprès de Gross-Mochbern, dix bataillons passèrent ce ruisseau; on les forma dans un ravin à l'abri du canon des Autrichiens, et l'on embusqua les houssards derrière des villages et des censes, où ils étaient couverts et à portée d'agir aussitôt que cela deviendrait nécessaire. Monsieur de Serbelloni hâta sa retraite autant qu'il put, et se replia vers les deux heures de l'après-midi sur Breslau; monsieur de Ziethen avec tous les houssards, vingt escadrons de dragons et seize bataillons le suivit de près. Une partie du monde de l'Autrichien se jeta sans ordre dans Breslau. Cette arrière-garde, pleine de terreur et se retirant en confusion, perdit beaucoup de soldats dans sa marche. Monsieur de Ziethen poursuivit l'armée du maréchal Daun par Bohrau, Reichenbach, Kunzendorf à Reichenau, où il fut joint par monsieur de Fouqué, qui venait avec quelques troupes de Glatz. Ces deux généraux poussèrent les Autrichiens jus-
Siége de Breslau. qu'en Bohême. Le roi de son côté forma le 7 la circonvallation de Breslau; on prit poste au faubourg de Saint-Nicolas, à Gabitz, aux Lehmgruben, à Hube

et Durgau; et comme la raison de guerre voulait qu'on enfermât la ville également de l'autre côté de l'Oder, le roi envoya ordre à monsieur de Wied, qui avait été malade à Brieg, d'en sortir avec trois bataillons, auxquels on joignit cinq escadrons, pour se poster sur la grande chaussée qui mène de Breslau à Hundsfeld; il s'y retrancha le mieux qu'il put, pour empêcher la garnison de se sauver en Pologne, au cas qu'elle voulût le tenter. On se prépara au siége; le roi tira les munitions, les canons, les mortiers dont on avait besoin, des forteresses de Brieg et de Neisse. Le 10 six bataillons prirent possession du faubourg d'Ohlau; ces troupes s'établirent au couvent des frères de la miséricorde, dont ils chassèrent les pandours. Monsieur de Forcade prit poste au cimetière de Saint-Maurice, où l'on construisit une batterie à l'abri des murailles, et pour distraire l'attention du commandant et de la garnison, le prince Ferdinand de Prusse établit au faubourg de Saint-Nicolas une batterie et un bout de tranchée, qui firent croire à l'ennemi que c'était de ce côté-là que les Prussiens voulaient pousser leurs attaques, tandis que monsieur de Balbi faisait sa parallèle depuis le cimetière de Saint-Maurice jusques vis-à-vis de la porte de Schweidnitz; de cette parallèle deux grandes batteries croisantes dirigeaient leur feu sur le Taschenbastion, et sur le cavalier qui le commande. Les assiégés se défendirent mollement. Ils tentèrent par le faubourg de Pologne du côté de monsieur de Wied 1757.

1757. une faible sortie, où ils perdirent trois cents hommes. Le 16 une bombe mit par hasard le feu au magasin de poudre du Taschenbastion; l'épaule sauta et ses décombres formèrent une espèce de brèche. Le froid devint si violent, que le commandant craignit que malgré ses précautions, les fossés étant gelés, les Prussiens ne donnassent un assaut à la place; il craignit d'être pris d'emblée; il savait d'ailleurs que l'armée impériale étant rechassée en Bohême, il n'avait aucun secours à en attendre. Ces différentes considérations
19 Décembre. le portèrent à capituler, et il se rendit lui et toute sa garnison prisonniers de guerre; il se trouva que quatorze mille hommes en avaient assiégé dix-sept mille. Mais il fallait considérer qu'une partie de cette garnison était composée des fuyards de Leuthen, et qu'en général ni les fortifications, ni le nombre des soldats ne défendent une ville, mais que tout dépend de la tête plus ou moins forte et du courage déterminé de celui qui y commande. Nous avons rapporté sans interruption les événemens de cette expédition de Silésie; peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver ici le résumé des pertes qu'y firent les deux parties belligérantes.

Les Prussiens ne perdirent à la bataille de Leuthen en morts et blessés que deux mille six cent soixante hommes, parce qu'ils trouvèrent, si l'on excepte la première attaque, un terrain qui les favorisa*).

*) La perte de l'armée prussienne fut beaucoup plus forte, elle montait à six mille hommes.

Les Autrichiens y perdirent trois cent sept officiers, 1757.
vingt-un mille soldats, cent trente-quatre canons, cinquante-neuf drapeaux. Messieurs de Ziethen et de Fouqué firent deux mille cinq cents prisonniers dans la poursuite. La prise de Breslau coûta aux ennemis treize généraux, six cent quatre-vingt-six officiers, et dix-sept mille six cent trente-cinq soldats; somme totale quarante-deux mille cent quarante-un hommes, dont l'armée impériale se trouvait affaiblie à son retour en Bohême.

Quoique cette campagne eût été longue, dure et pénible; quoique la fin fût aussi heureuse qu'on eût pu l'espérer, il restait encore une expédition à faire, tant les dérangemens arrivés en Silésie étaient considérables; il fallait reprendre la ville de Liegnitz, où les impériaux avaient fait des inondations et des ouvrages. Le roi y avait envoyé monsieur de Driesen, qui avec un corps de cavalerie tenait cette ville investie depuis le 16. Le prince Maurice y arriva le 25 avec un détachement d'infanterie, pour en faire le siége dans les règles. Les apprêts s'en firent, le canon arriva. Monsieur de Bülow, que le maréchal Daun y avait établi en qualité de commandant, préféra la conservation de sa garnison à une défense qu'il n'aurait pu soutenir à la longue; il capitula, et demanda la libre sortie pour ses troupes; ce qu'on lui accorda volontiers, parce que les troupes étaient fatiguées à l'excès, et la gelée si forte, que les pêles et les pioches ne pouvaient plus ouvrir la terre.

Capitulation de Liegnitz; 28 Décembre.

1757. Les ouvrages et les écluses de la ville furent rasés, afin que si les ennemis s'en emparaient une seconde fois, ils ne pussent pas si vîte la remettre en état de défense, et en faire une place d'armes. Toute la cavalerie fut ensuite employée à former le blocus de Schweidnitz; on réserva le siége de cette place pour le printemps prochain. Le corps de monsieur de Ziethen forma un cordon qui prit de Schmiedeberg par Landshut, Friedland, Braunau, se terminant à Glatz. Les troupes entrèrent le 6 de Janvier en quartier d'hiver, et le roi demeura à Breslau, afin de veiller lui-même à tout, et de préparer ce qui était nécessaire, pour que l'armée rétablie et en bon état pût de bonne heure ouvrir la campagne prochaine.

Campagne de Prusse.

Pour terminer l'histoire de tous les événemens de cette année, il nous reste à rapporter ce qui se passa en Prusse entre messieurs de Lehwald et d'Apraxin, et ce que firent les Suédois en Poméranie. Le maréchal Apraxin s'approcha au mois de Juin des frontières de la Prusse à la tête de cent mille hommes; le gros de son armée marcha vers Grodno, capitale de la Lithuanie polonaise. Monsieur de Fermor, avec un corps de vingt mille hommes, secondé par la flotte russe, mit le siége devant Memel. La ville fut rendue par capitulation le 5 de Juillet. Monsieur de Lehwald s'était proposé de défendre les bords du Pregel, et s'était campé à Insterbourg, d'où il observait monsieur d'Apraxin. Après la prise de Memel l'armée ennemie pénétra en Prusse, s'approchant d'In-

sterbourg; monsieur de Fermor s'avança de son côté vers le Pregel. Il semble que c'était le moment où le maréchal Lehwald aurait dû prendre un parti décisif, pour se battre avec un de ces généraux; il n'en trouva peut-être pas l'occasion favorable. Le corps de monsieur de Fermor, qui arriva à Tilsit, lui donna de la jalousie; il craignit d'être tourné et se retira à Wehlau. Il avait dans son armée deux régimens de houssards qui faisaient au plus deux mille quatre cents hommes, et ces houssards non seulement résistèrent à douze mille Tartares et Cosaques que les Russes traînaient avec eux, mais remportèrent de plus durant toute cette campagne des avantages signalés sur ces ennemis. Après la retraite du maréchal Lehwald, monsieur d'Apraxin n'étant gêné par personne, se joignit à Insterbourg avec monsieur de Fermor; ils s'avancèrent tous les deux en côtoyant l'Aller, et vinrent se camper à Jägerndorf à un mille et demi de l'armée prussienne. Le roi avait donné carte blanche à monsieur de Lehwald, pour prendre tel parti qu'il jugerait à propos, tant à cause de l'éloignement des lieux, que parce que des partis qui souvent rodaient autour de l'armée du roi, auraient pu intercepter des dépêches de cette conséquence. Monsieur de Lehwald, qui craignait qu'un corps de Russes ne s'approchât de Königsberg, dont les ouvrages sont trop vastes pour être défendus, et ne prît, pendant qu'il serait contenu par le maréchal russe, cette capitale où il avait ses magasins, crut qu'il ne pouvait

1757. — 14 Juillet. — 18 Août.

1757. empêcher l'ennemi de tenter une pareille entreprise qu'en lui livrant bataille, et résolut d'aller l'attaquer dans son camp de Jägerndorf. Il se mit en marche le 29, et se porta dans un bois où il était précisément dans le flanc des Russes; s'il avait attaqué cette armée tout de suite, il y a apparence qu'il l'aurait fait avec succès. Quoique son corps ne montât qu'à vingt-quatre mille hommes, il pouvait espérer de remporter des avantages, parce que les Russes furent surpris de le voir arriver, qu'ils ne s'attendaient pas à être attaqués, et qu'il régnait une grande confusion dans leur camp; ils étaient outre cela mal postés, et rien ne l'empêchait de marcher droit à eux. Il est impossible de dire quelles raisons le retinrent, et lui firent différer jusqu'au lendemain ce qu'il pouvait exécuter sur le champ. Il engagea l'affaire le 30. D'abord les houssards et les dragons prussiens firent plier devant eux la cavalerie russe et les Cosaques qui leur étaient opposés, et les rechassèrent jusqu'à leur camp. Les ennemis avaient changé la nuit de position, d'où il résulta que les dispositions que le maréchal de Lehwald avait faites la veille pour les attaquer dans le terrain où il les avait trouvés, ne quadraient plus avec l'emplacement où ils étaient alors; sa cavalerie de la gauche attaqua néanmoins celle des Russes, et la rejeta derrière son front; mais elle y essuya un feu si violent d'artillerie et de mitraille, qu'elle fut obligée de rejoindre l'infanterie prussienne. C'était dans le moment où monsieur de

Bataille de Gross-Jägerndorf; le 30 Août.

Lehwald attaquait un bois rempli d'abatis, dans lequel les Russes avaient placé leurs grenadiers; le bois était au centre de l'armée de monsieur d'Apraxin, ces grenadiers furent battus et presque tous détruits; mais le terrain fourré où cette action se passa, cachait aux Prussiens une manoeuvre que faisaient alors les ennemis, et qui devint funeste aux premiers. Monsieur de Romanzow s'avançait avec vingt bataillons de la seconde ligne des Russes, pour soutenir ces grenadiers; il se porta en flanc à dos de l'infanterie prussienne; elle perdit insensiblement du terrain et fut enfin obligée de se retirer. Cela se fit en bon ordre; les dragons et les houssards couvrirent sa retraite. Ce corps, qui ne fut point poursuivi par l'ennemi, revint à Wehlau reprendre son ancien camp. Le maréchal ne perdit dans cette affaire en morts, blessés et prisonniers que mille quatre cents hommes et treize canons *). Monsieur d'Apraxin demeura encore quelques jours dans son camp de Jägerndorf. Le 2 de Septembre il fit mine de passer l'Aller, pour se porter en droiture sur Königsberg; mais il fallait bien qu'il n'eût pas cette expédition fort à coeur; car ayant trouvé un corps prussien qui lui disputait le passage de cette rivière, il se désista de son entreprise. Dix jours après il décampa subitement de Jägerndorf, et se retira vers les frontières de la Pologne. Le maréchal de Lehwald le suivit pour la

1757.

Retraite de l'armée russe.

*) Quatre mille six cents hommes et vingt-huit canons.

1757. forme jusqu'à Tilsit, moins dans le dessein d'engager quelque affaire d'arrière-garde que pour en imposer au public. La disproportion des forces était trop grande entre ces deux armées, et l'échec qu'il avait reçu était trop récent; d'ailleurs il obtenait son but sans courir de risques; car l'ennemi se retirant de soi-même en Pologne, il n'y avait qu'à le laisser tranquillement poursuivre sa marche. Monsieur d'Apraxin
29 Septembre. évacua toute la Prusse, à l'exception de Memel, dont les Russes demeurèrent en possession. L'armée prussienne s'arrêta aux environs de Tilsit, trop heureuse de s'être débarrassée d'un ennemi aussi formidable à si bon marché. Mais si elle avait echappé aux malheurs qui la menaçaient dans cette campagne, il n'était pas probable qu'elle jouît à la longue de la même fortune. Le maréchal de Lehwald eût-il possédé tous les talens du prince Eugène, comment pouvait-il dans la suite de la guerre résister avec vingt-quatre mille Prussiens à cent mille Russes? Le roi avait tant d'ennemis à combattre, et ses troupes étaient si considérablement fondues, qu'il lui était impossible d'envoyer des secours à son armée de Prusse; il était à craindre, et l'on pouvait même le prévoir, que les Russes étendant leurs connaissances et leurs vues, ne corrigeassent les fautes qu'ils avaient faites, et ne détachassent, en ouvrant la campagne suivante, un corps considérable vers la Vistule, qui exposerait monsieur de Lehwald au risque d'être coupé de la Poméranie. On avait tout lieu de croire qu'étant entouré par des

ennemis aussi nombreux, il aurait le même sort que le duc de Cumberland, avec la différence que les Russes, moins polis que les Français, l'auraient contraint de mettre les armes bas. 1757.

D'une autre part les Suédois n'avaient fait des progrès en Poméranie que parce qu'ils n'avaient rencontré aucune résistance; ils étaient en possession d'Anclam, de Demmin, et du fort de Peenamünde, qu'ils avaient pris après un siége de quinze jours. La garnison de Stettin consistait en dix bataillons de milice, que les états de la Poméranie avaient levés. Monsieur de Manteufel, à la tête de quatre bataillons, n'était pas en état de former de grandes entreprises. En laissant la distribution des armées telle qu'elle était alors, le roi courait les plus grands hasards pour celle de Prusse, et risquait en même temps de voir la Poméranie envahie par les Suédois. Il résolut donc de concentrer davantage ses forces, pour procéder avec plus de sûreté et d'abandonner les extrémités de ses états, que le nombre de ses ennemis ne lui permettait plus de défendre. Ces motifs firent rappeler de Tilsit monsieur de Lehwald avec son armée; il marcha d'abord en Poméranie contre les Suédois, qu'il délogea promptement d'Anclam et de Demmin; il les poussa bientôt sous le canon de Stralsund, où ces troupes ne se croyant pas en sûreté, se réfugièrent dans l'île de Rügen. Une grande gelée qui survint ensuite, fit prendre tout le bras de mer qui sépare la Poméranie de cette île. Le maréchal de

Entreprises des Suédois.

23 Septembre.

29 et 30 Déc.

1757. Lehwald aurait pu profiter de l'occasion, si son grand âge ne l'en eût empêché, pour passer avec son armée sur la glace dans l'île, où il aurait détruit toutes ces troupes suédoises; au moins un coup pareil aurait-il délivré le roi pour un temps d'un ennemi qui faisait une diversion fâcheuse. Quoique le maréchal de Lehwald n'eût pas entrepris tout ce qui était faisable, il fit toutefois dans cette courte expédition trois mille prisonniers sur les Suédois. Un détachement qu'il envoya assiéger le fort de Peenamünde, ne le reprit qu'au mois de Mars de l'année suivante.

Événemens à l'armée du prince Ferdinand.

La multitude d'objets qu'il y avait à remplir pendant cette campagne, était immense; et comme on se trouvait pressé de faire de tous les côtés des efforts, on ne pouvait y réussir qu'en employant les mêmes troupes en différens endroits. Le prince Ferdinand de Brunsvic avait trop peu de cavalerie dans son armée; il lui en fallait nécessairement pour l'entreprise qu'il méditait. Comme il importait au roi que les Français fussent chassés de la Basse-Saxe et du Bas-Rhin, pour y contribuer de sa part autant que sa situation le lui permettait, il détacha dix escadrons de dragons, et cinq escadrons de houssards de l'armée du maréchal de Lehwald, avec ordre de joindre le prince Ferdinand de Brunsvic à Stade. Ce prince tenta d'abord une entreprise sur Celle, qui ne réussit pas, d'un côté parce que le maréchal de Richelieu l'ayant prévenu, l'empêcha de passer l'Aller, et de l'autre parce que ce pays aride, où il n'y a que des

bruyères, ne put fournir à sa subsistance. Nonobstant cette entreprise manquée, il se rendit peu après maître de Haarbourg. Le roi convint ensuite avec lui du projet de sa campagne. Son avis allait à ce que les alliés se portassent sur le Weser, par deux raisons, dont la première était de ne point ruiner les capitales de l'électorat de Hanovre et du duché de Brunsvic par les siéges qu'il faudrait faire pour les reprendre; la seconde était la crainte d'être coupés du Rhin, qui porterait les Français à évacuer d'eux-mêmes ces provinces, surtout si un détachement des troupes prussiennes se montrait en même temps du côté de Brunsvic. Le prince Henri, qui était demeuré en Saxe pour se faire guérir d'une blessure qu'il avait reçue à Rossbach, devait commander ce détachement. Tout fut bien concerté, et nous verrons au commencement de la campagne suivante les succès qui accompagnèrent le prince Ferdinand dans l'exécution de cette entreprise.

1757.

29 Décembre.

CHAPITRE SEPTIÈME.

De l'hiver de 1757 *à* 1758.

1757-1758. Considérations. JAMAIS campagne n'avait été plus féconde en révolutions subites de la fortune, que celle que nous venons de décrire. Cette espèce de hasard qui préside aux événemens de la guerre, s'était insolemment joué du destin des parties belligérantes; tantôt il avait favorisé les Prussiens de succès brillans, et tantôt il les avait précipités dans un abîme de malheurs. Les Russes avaient gagné une bataille en Prusse, et se retiraient de ce royaume comme s'ils avaient été battus. Les Français, sur le point de désarmer le duc de Cumberland, paraissaient les arbitres de l'Allemagne; mais à peine cette nouvelle a-t-elle le temps de se répandre en Europe, qu'on apprend la défaite d'une de leurs armées, et qu'on voit comme ressusciter cette armée du duc de Cumberland qu'on croyait n'exister déjà plus. Cette suite d'événemens décisifs et contraires avait comme étourdi l'Europe; on voyait de l'incertitude dans les projets, des desseins renversés aussitôt que conçus, et des nombreux corps de troupes presque détruits en un seul jour. Il fallut quelques momens de tranquillité pour que les esprits

se recueillissent, et que chaque puissance pût considérer de sang froid la situation où elle se trouvait. D'un côté l'ardent désir de la vengeance, l'ambition blessée, le dépit, le désespoir remirent les armes à la main aux empereurs et aux rois qui formaient la grande alliance; de l'autre la nécessité de continuer la guerre et quelques rayons d'espérance portèrent la Prusse à faire les plus grands efforts pour se soutenir. Un nouveau ferment donna un nouveau degré d'activité à la politique, et les cours, chacune de son côté, se préparèrent à pousser la guerre avec plus d'acharnement, de fureur et d'opiniâtreté que par le passé. Voilà en général le tableau des passions qui agitaient les princes et leurs ministres. La nature de cet ouvrage exige que nous entrions dans de plus grands détails, et que nous parcourions successivement toutes les cours de l'Europe, pour nous représenter distinctement ce qui se passait dans chacune. 1757-1758.

Il s'était fait dès l'automne dernière un changement dans le ministère britannique. Monsieur Fox, qui s'y était intrus par les intrigues du duc de Cumberland, s'aperçut qu'il ne pouvait plus se soutenir dans ce poste contre la cabale qui lui était opposée; il résolut de se démettre volontairement de ses charges, et fut remplacé par monsieur Pitt, que son éloquence et son génie élevé rendaient l'idole de la nation; c'était la meilleure tête de l'Angleterre. Il avait subjugué la chambre basse par la force de la parole, il y régnait, il en était pour ainsi dire l'âme. Par- De l'Angleterre. Octobre 1757.

1757-1758. venu au timon des affaires, il appliqua toute l'étendue de son génie à rendre sa patrie la dominatrice des mers, et pensant en grand homme, il fut indigné de la convention de Kloster-Seven, qu'il regardait comme l'opprobre des Anglais. Ses premiers pas dans sa nouvelle carrière tendirent tous à faire abolir jusqu'à la mémoire de ce traité honteux; ce fut lui qui persuada au roi d'Angleterre de mettre le prince Ferdinand de Brunsvic à la tête de l'armée des alliés, et de le demander au roi de Prusse; ce fut lui qui proposa de renforcer les troupes d'Allemagne par un corps d'Anglais, qui les joignit effectivement dans l'année 1758. De plus il jugea convenable à la gloire de sa nation de renouveler les alliances qu'elle avait contractées tant avec le roi de Prusse qu'avec divers princes d'Allemagne. Il conclut un traité avec le roi; par l'un des articles le roi d'Angleterre s'engageait à payer au roi de Prusse un subside annuel de quatre millions d'écus, lequel fut continué jusqu'en 1761 *). Le roi se trouvait dans la nécessité d'accepter ce subside, qui d'ailleurs répugnait à sa façon de penser; mais les Français l'avaient dépouillé des provinces qu'il possédait dans le Bas-Rhin; il était à la veille de voir envahir la Prusse par les Russes; ce qui pouvait d'autant moins s'empêcher, que le maréchal Lehwald avait été contraint d'accourir en Poméranie,

*) Ce traité fut signé le 11 Avril 1758. Voir: *Wenck*, Codex. III, p. 178.

pour s'opposer aux Suédois. Après tout, ce subside était le seul secours qu'on pût tirer de l'Angleterre, puisqu'elle avait décliné à plusieurs reprises la demande qu'on lui avait faite d'envoyer une escadre dans la Baltique. Monsieur Pitt envoya dans ce temps le chevalier Keith en Russie, pour balancer par ses intrigues celles du parti français et autrichien, et pour tenter de dessiller les yeux à l'impératrice, aveuglée par les préventions qu'on lui avait inspirées contre le roi de Prusse. Monsieur Goderich partit dans une vue à peu près semblable pour la Suède; mais le parti français, qui dominait despotiquement dans le sénat de Stockholm, fit jouer tous ses ressorts pour interdire à cet Anglais l'entrée du royaume; monsieur Goderich resta en Danemark, et les sénateurs s'applaudirent d'avoir empêché que l'argent de l'Angleterre ne culbutât leur système. Tandis que monsieur Pitt prenait de si justes mesures pour la politique, les ports de la Grande-Bretagne se remplissaient de vaisseaux; les projets pour la campagne de mer et de terre étaient arrêtés, et une activité nouvelle ranimait toutes les branches du gouvernement. 1757-1758.

De la Russie.

Le chevalier Keith, qui pendant ces entrefaites était arrivé à Pétersbourg, n'y trouva point la cour dans une disposition favorable aux commissions dont il était chargé; les ministres d'Autriche, de France, de Saxe y étaient tout-puissans par le moyen de leurs intrigues et de leurs profusions; ils avaient gagné le favori d'Élisabeth, qui gouvernait alors l'im-

1757-1758. pératrice et par conséquent l'empire. Les ministres, mécontens du peu de progrès de l'armée russe, surtout de sa retraite à la fin de la campagne dernière, tâchaient de faire passer leur enthousiasme guerrier dans l'esprit de l'impératrice, et l'excitaient à faire dans la campagne prochaine de plus grands efforts que par le passé; ils s'aperçurent que leurs menées étaient secrètement traversées par le grand-chancelier Bestuchew, et résolurent de le culbuter, comme en effet ils y réussirent. Nous avons dépeint dans cet ouvrage ce comte Bestuchew comme un homme qui par passion s'était fait un principe d'être l'ennemi juré des Prussiens; mais il changea de système, pour plaire au grand-duc, qu'il prévoyait devoir bientôt parvenir au trône; il dressa l'instruction du maréchal Apraxin d'une manière aussi favorable aux intérêts du roi que les conjonctures le permettaient, et fut l'unique cause de ce que les Russes évacuèrent les états du roi à la fin de la campagne. Monsieur de Bestuchew fut encouragé dans cette conduite par les conseils du grand-duc et de la grande-duchesse de Russie, qui tous les deux avaient les sentimens les plus favorables à la cause du roi. Le grand-duc, prince de Holstein par sa naissance, avait puisé dans l'histoire de ses ancêtres une haine implacable contre les Danois, causée par les injustices que les rois de Danemark avaient faites à sa famille; craignant alors que les affaires du roi ne prissent une tournure qui l'obligeât à se lier avec les Danois, il lui offrit son

crédit et tous les services qu'il pourrait lui rendre en Russie, pourvu qu'il n'entrât en aucun engagement avec ces ennemis constans du Holstein. Le roi accepta l'offre; il promit de ne faire aucun traité avec le Danemark, et quoique cette condescendance ne lui valût pas d'avantages actuels, on verra par la suite de cet ouvrage que cette liaison étroite avec le grand-duc de Russie bouleversa les grands projets des Autrichiens. Avec quelque secret que toutes ces affaires se traitassent, il en perça cependant quelque chose; les ministres de France et d'Autriche s'aperçurent d'une variation de conduite du côté du grand-chancelier; ils eurent connaissance des ordres qu'il avait expédiés pour le maréchal Apraxin, et se servirent du favori de l'impératrice pour faire disgracier ce ministre, et causer toutes sortes de désagrémens à la jeune cour. Depuis ce moment tout plia devant ces ambassadeurs en Russie, et ils entraînèrent l'impératrice Élisabeth dans des mesures violentes et peu conformes aux véritables intérêts de son empire. 1757-1758.

De la cour de Vienne.

La cour de Vienne avait reçu des secousses si fortes à la fin de la dernière campagne, que sa constance en fut ébranlée. Elle s'était crue sur le point de terminer la guerre, et regardait comme faite la conquête de la Silésie; déchue tout à coup de ces idées flatteuses, elle avait vu son armée ruinée, et les débris s'en sauver avec peine en Bohême. Ces malheurs inattendus rallentirent son ardeur pour la guerre, et tant de projets avortés diminuèrent son

1757-1758. éloignement, ou plutôt son aversion insurmontable pour la paix. Le style de sa chancellerie et les écrits de Ratisbonne s'adoucirent. Cependant l'aigreur et la grossièreté y reparurent aussitôt que les espérances revinrent. Tant que dura la première impression de l'infortune, l'impératrice-reine voulut se rapprocher du roi, soit pour entamer une négociation, soit pour se faire une réputation de magnanimité. Le comte Kaunitz avertit le roi d'une conspiration imaginaire formée contre lui, dans laquelle deux Napolitains et un Milanais avaient trempé. Le roi lui fit répondre, qu'il était obligé à l'impératrice de l'avis qu'elle voulait bien lui donner, mais que comme il y avait deux manières d'assassiner, l'une par le poignard, l'autre par des écrits injurieux et déshonorans, il assurait l'impératrice qu'il faisait peu de cas de la première, et qu'il était infiniment plus sensible à la seconde. Cela n'empêcha pas que l'indécence et le scandale de ces écrits ne continuât, et ne s'accrût même selon que les succès de la guerre favorisèrent les armes autrichiennes. La France apprit avec un sensible chagrin les dispositions pacifiques de l'impératrice-reine, parce que la défection de cette princesse aurait porté un préjudice considérable à ses affaires, tant qu'elle demeurait en guerre avec les Anglais sur mer et en Allemagne. Louis XV, piqué de la tache que l'affaire de Rossbach avait imprimée à ses armes, espérait de trouver dans la continuation de la guerre l'occasion de prendre sa revanche; et les

ministres de la France travaillèrent à Vienne avec 1757-1758. une application infinie à ranimer toutes les passions calmées de cette cour. La honte pour une grande puissance d'être abattue par un petit prince fit le plus d'impression sur l'esprit de l'impératrice; l'ancienne animosité contre la Prusse se réveilla, les dispositions pour la paix s'évanouirent, et les liaisons d'amitié et d'intelligence entre les cours de Vienne et de Versailles se resserrèrent plus intimement; ainsi bien loin que les succès des Prussiens rebutassent les puissances avec lesquelles ils étaient en guerre, ils les engagèrent à redoubler leurs efforts pour paraître plus redoutables et plus dangereux que jamais à l'ouverture de la campagne prochaine.

De la Prusse.

Le roi prenait de son côté des mesures semblables pour rétablir pendant l'hiver l'armée, et la remettre en état d'agir avec vigueur. Il s'agissait de réparer les pertes qu'avaient entraînées sept batailles rangées que les Prussiens avaient livrées à leurs ennemis; mais les ravages de la guerre n'approchaient pas des ravages que les maladies épidémiques faisaient dans les hôpitaux; c'étaient des espèces de fièvres chaudes accompagnées de tous les symptômes de la peste; les malades tombaient en délire le premier jour de la maladie; il leur venait des charbons au cou ou bien aux aisselles; que les médecins saignassent, ou ne saignassent point, cela était égal; la mort emportait indifféremment tous ceux qui se trouvaient atteints de ce mal; le poison était même si violent,

1757-1758. ses progrès si rapides, ses effets si prompts, que dans trois jours il mettait un homme au tombeau. On se servit sans effet de toutes sortes de remèdes, enfin on eut recours à l'émétique, qui réussit; on en délaya trois grains dans une mesure d'eau, on en fit boire au malade jusqu'à ce que le remède commencât d'opérer, et ce fut un spécifique souverain contre cette maladie; car depuis que l'on s'en servit, de cent personnes à qui on le fit prendre, il en périt à peine trois. Sans doute que les causes de la maladie n'étaient qu'une transpiration arrêtée par le froid, et des indigestions causées par de mauvaises nourritures; il n'y avait que de fortes évacuations qui pussent y remédier.

Quoique les pertes de l'armée dans les hôpitaux fussent considérables, on parvint cependant à rassembler pendant l'hiver la plupart des recrues dont on avait besoin pour la recompléter; mais il fut impossible de s'en servir dès le printemps, parce que c'étaient la plupart des paysans, qu'il fallait exercer et discipliner, et que la campagne commença de très-bonne heure.

28 Juin 1757. La maison royale perdit cette année la reine-mère. Le roi reçut cette funeste nouvelle après la bataille de Kolin et dans un temps où la fortune s'était le plus déclarée contre les Prussiens; il en fut vivement touché; il avait vénéré et adoré cette princesse comme une tendre mère, dont les vertus et les grandes qualités faisaient l'admiration de ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Sa mort n'occasionna pas un deuil de cérémonie, mais fut une calamité publique;

les grands regrettèrent son abord facile et gracieux, 1757-1758.
les petits sa débonnaireté, les pauvres leur refuge, les malheureux leur ressource, les gens de lettres leur protectrice, et tous ceux de sa famille qui avaient l'honneur de lui appartenir de plus près, croyaient avoir perdu une partie d'eux-mêmes et se sentaient plus frappés qu'elle du coup qui venait de l'emporter.

Dans cette même année le sultan Osman finit ses jours; son successeur passa pour un prince plus hardi et plus entreprenant que lui. Le bruit de sa réputation réchauffa dès son avénement au trône les intrigues du ministre de Prusse à la Porte. Il s'agissait d'être admis aux audiences du grand-seigneur. Il y avait plus d'un an que le sieur de Rexin postulait cette faveur, et il fallait l'obtenir pour entamer les négociations dont il était chargé avec le grand-visir, et avec les principaux officiers de la couronne. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage les différentes formes que prit cette négociation, et nous aurons lieu de remarquer souvent combien peu les nations orientales sont propres à suivre les principes d'une bonne et saine politique. Ce défaut vient surtout de leur grande ignorance sur les intérêts des princes de l'Europe, de la vénalité de ces peuples, et du vice du gouvernement, qui assujettit tout ce qui est relatif à la paix et à la guerre aux décisions du mufti, sans le fetfa duquel il serait impossible de mettre en mouvement les troupes ottomannes.

CHAPITRE HUITIÈME.

Campagne de 1758.

1758. Campagne du prince Ferdinand de Brunsvic.

Le prince Ferdinand de Brunsvic fut cette année le premier qui ouvrit la campagne; il avait une forte tâche à remplir; il ne s'agissait pas de moins que de chasser quatre-vingt mille Français de la Basse-Saxe et de la Westphalie, avec trente mille Hanovriens qui trois mois auparavant avaient été près de mettre les armes bas, et de signer un traité honteux. Il dé-
21 Février. tacha un corps sur le Weser, qui se rendit maître de Verden, et un autre sous le prince héréditaire, qui marcha des deux côtés de ce fleuve, pour gagner Hoya, dont ce jeune héros s'empara par sa valeur et
23 Février. par sa bonne conduite. Monsieur de Saint-Germain
24 Février. fut à peine instruit de ces progrès qu'il évacua Brème, où il avait une garnison de douze bataillons; avec quatorze autres qui hivernaient dans le voisinage il prit le chemin de la Westphalie. Tandis que le prince héréditaire prenait Hoya, dont le pont sur le Weser devenait important pour les alliés, le prince Ferdinand de Brunsvic passait l'Aller avec le gros de ses troupes. Monsieur de Beust, qui faisait son avant-garde, surprit aux environs de Hanovre le régiment de Polleresky, et le fit prisonnier. Cet accident joint

à la marche du prince Henri, qui par le Mansfeld et le Hildesheim s'était approché de la ville de Brunsvic, déconcerta les généraux français, et détermina monsieur de Clermont, qui venait de relever le maréchal de Richelieu, à évacuer Brunsvic, Wolfenbuttel, et Hanovre en même temps. L'armée du prince Ferdinand marcha droit à Minden, où s'étant jointe aux détachemens du Weser, elle assiégea d'abord cette ville. Le comte de Clermont ayant passé le Weser à Hameln, envoya monsieur de Broglio aux environs de Buckebourg, pour secourir Minden; mais ce général ne trouvant pas l'occasion de rien entreprendre contre les alliés, ne fut que spectateur de la prise de cette ville, dont la garnison se rendit prisonnière de guerre. Après cet événement monsieur de Broglio tourna vers Paderborn, pour rejoindre le prince de Clermont, et l'armée des alliés marcha à Bielefeld; surquoi les Français, étourdis de cette révolution subite dans leurs affaires, évacuèrent Lippstadt, Hamm et Munster. Le comte de Clermont, qui n'avait plus de pied en Allemagne, repassa le Rhin à Wesel, et cantonna son armée à l'autre bord de ce fleuve. Le prince Ferdinand s'arrêta à Munster, et répandit ses troupes aux environs, pour leur donner le temps de se refaire des fatigues qu'elles avaient souffertes par des opérations continuelles dans une saison rude et peu avancée. Les alliés prirent onze mille Français prisonniers dans cette courte expédition, qui peut être comparée à cette belle campagne

1758.

Siége de Minden; 8—14 Mars.

2—5 Avril.

1758. du maréchal de Turenne, lorsque pénétrant par Thann et Befort il surprit les impériaux répandus dans leurs quartiers en Alsace, et les força de repasser le Rhin.

L'armée alliée passe le Rhin.

Ce fut le 2 de Juin que le prince Ferdinand passa ce fleuve avec son armée au-dessous d'Emmerich; il avait gagné des bateliers hollandais, qu'il ne put engager néanmoins à construire ce pont que sur le territoire de la république; de là il s'avança bientôt dans le pays de Clèves. Quelques troupes françaises furent surprises dans leurs quartiers; mais le gros joignit l'armée, qui s'était assemblée proche de Crefeld. Le prince Ferdinand occupa la ville de Clèves; il laissa quelques troupes aux ordres de monsieur d'Imhof pour couvrir son pont d'Emmerich, et avec l'armée alliée il remonta la rive gauche du Rhin, où il se trouva vers le 10 du mois à une marche du comte de Clermont; il résolut d'attaquer l'armée française, dans l'espérance que s'il gagnait sur elle une victoire complète, il pourrait reprendre Wesel, et retransporter le théâtre de la guerre au-delà du Rhin. Le prince se fit joindre pour cet effet par monsieur de Wangenheim, qui avait été du côté de Kaiserswerth, et se porta sur Kloster-Campen. À son approche monsieur de Saint-Germain abandonna la ville de Crefeld, et se retira à un mille en arrière, pour se rapprocher du comte de Clermont, qui campait alors à Neuss; monsieur de Clermont le joignit à Fischeln.

Combat de Kloster-Campen; 12 Juin.

Bataille de Crefeld.

Ce fut le 23 Juin que le prince Ferdinand quitta son camp de Huls et de Kempen, pour attaquer mon-

sieur de Clermont; il divisa son armée en trois corps, dont l'un commandé par monsieur de Wangenheim se présenta sur le front de l'ennemi, pour le contenir, pendant que le gros des alliés tournant la gauche des Français, se présenta sur leur flanc entre Fischeln et Anrad; il y avait dans cette partie derrière un ruisseau un boulevard ou *Landwehr* dont les Français avaient profité pour se poster; l'infanterie des alliés les en délogea après un combat assez rude. Les carabiniers français volèrent alors au secours de cette infanterie, et le comte de Gisors, qui les menait, attaqua vivement l'infanterie du prince Ferdinand; le comte fut tué, et sa troupe découragée prit la fuite; alors le prince de Holstein donna dessus avec les dragons prussiens, et acheva de la dissiper. Pendant ce choc le prince héréditaire avec une partie de la droite des alliés avait gagné sur les derrières de la position des Français; ce qui acheva de décontenancer le comte de Clermont, qui se croyant sur le point d'être entamé sur son front par monsieur de Wangenheim, se voyant pris en flanc par le prince Ferdinand, et près d'être entièrement tourné par le prince héréditaire, abandonna le champ de bataille; il se retira à Neuss, puis à Worringen, et ensuite à Cologne. Le prince Ferdinand, pour profiter de sa victoire, détacha le prince héréditaire, qui prit Roermonde par capitulation, et poussa des partis jusqu'aux portes de Bruxelles *),

1758. — 27 Juin.

*) Le colonel de Colignon fut le 4 Juillet à Louvain.

1758. tandis que monsieur de Wangenheim, qui avait été envoyé avec quatre bataillons dans le duché de Berg, assiégea Dusseldorf, où il y en avait huit, et la ville se rendit par capitulation le 6 de Juillet. On y trouva un magasin considérable, établi pour l'armée française. Cependant le prince Ferdinand apprenant que l'ennemi rassemblait des forces contre lui, se fit rejoindre par le corps du prince héréditaire au couvent de Saint-Nicolas où il campait. Le début de monsieur de Clermont engagea la cour de Versailles à le
7 Juillet. rappeler, et il fut remplacé par monsieur de Contades. Ce maréchal fit incessamment avancer l'armée, pour lui rendre la confiance qu'elle avait perdue; pendant ce temps-là monsieur de Chevert, qui était à Wesel, où les Français avaient laissé une nombreuse garnison, sortit de cette place avec un corps considérable pour battre monsieur d'Imhof, qui gardait le pont des alliés proche d'Emmerich. Ce général en eut vent; il se mit avec tout son corps en embuscade sur le chemin que monsieur de Chevert devait tenir,
5 Août. le battit et lui prit beaucoup de monde. Ces heureux succès du prince Ferdinand auraient empêché les Français de repasser le Rhin, et l'auraient enfin mené à la prise de Wesel sur la fin de la campagne, si une diversion ne l'avait obligé lui-même à repasser ce fleuve, pour rétablir les affaires en Hesse et dans la Basse-Saxe. Dès le 11 de Juillet monsieur de Soubise s'était mis en marche; il avait été joint à Hanau par quinze mille Wurtembergeois. Le prince Ferdinand

avait laissé dans le pays de Hesse le prince d'Isenbourg avec environ sept mille hommes; celui-ci se retira de Marbourg à l'approche de l'avant-garde française, commandée par monsieur de Broglio, et passa la Fulda; les Français l'attaquèrent dans la position qu'il avait prise près de Sandershausen et il fut obligé de céder au nombre après un combat qui dura six heures; il se retira à Eimbeck, et s'établit dans les montagnes, se bornant à conserver sa communication avec Hanovre. Le prince de Soubise alors ne trouvant nulle part aucune résistance occupa Nordheim, Minden et Göttingen. Cependant monsieur de Contades, qui jugeait que la diversion de monsieur de Soubise obligerait bientôt les alliés à rétrograder, s'avança sur eux, et occupa même le poste de Brüggen, qui était sur leur gauche; mais le prince Ferdinand, qui ne pouvait souffrir ce voisinage dangereux, en fit déloger les Français par le prince héréditaire; il résolut en même temps de se replier sur la Neers pour s'approcher des secours qui lui venaient d'Angleterre. Les Français firent la même marche, et furent cependant prévenus par les alliés. Le prince Ferdinand, qui sentait que le seul moyen de se soutenir au-delà du Rhin était de battre monsieur de Contades, fit des dispositions pour engager une affaire; mais monsieur de Contades ne trouva pas à propos de risquer le combat et se retira à Dahlen; surquoi le prince Ferdinand se porta sur Wachtendonk; le prince héréditaire, qui conduisait l'avant-

1758. 16 Juillet. 23 Juillet.

1758. garde, en chassa les Français, et toute l'armée repassa la Neers. Le prince Ferdinand ne pouvant plus se soutenir avec son armée au-delà du Rhin, retira la garnison de Roermonde, qui trouva le moyen de se dérober dans le temps même que l'ennemi sommait la place. Toute cette armée repassa le Rhin sur son pont de Griethausen entre le 8 et le 10 d'Août. On fut obligé d'évacuer Dusseldorf en même temps, et monsieur de Hardenberg, qui y commandait, se rendit en diligence à Lippstadt, pour mettre en défense ce poste important. Peu de jours après les Français passèrent le Rhin, et s'étendirent jusqu'à Dorsten, en se couvrant de la Lippe.

2 Août. Retraite du prince Ferdinand.

11—17 Août.

Le 14 le prince Ferdinand fut joint à Bocholt par douze mille Anglais que lui amenait lord Marlborough *). Monsieur de Contades fut en même temps renforcé dans son camp de Haltern par cinq à six mille Saxons que les Autrichiens avaient rassemblés en Hongrie, et dont le prince Xavier, second fils du roi de Pologne, avait pris le commandement. Le prince Ferdinand détacha monsieur d'Imhof à Koesfeld, et monsieur de Post à Dulmen; mais sur les mouvemens que firent les ennemis vers Lunen, le prince héréditaire fut détaché pour renforcer le corps de Dulmen. Le prince Ferdinand le suivit promptement avec l'armée, et le prince héréditaire repoussa

29 Août.

*) Les Anglais (six bataillons et quatorze escadrons) joignirent l'armée du prince quelques jours plus tard à Koesfeld.

les Français jusques à Haltern. Dans ces circonstances on trouva bon de détacher monsieur d'Oberg avec un corps de neuf mille hommes, pour passer la Lippe, et se porter dans l'évêché de Paderborn, tant pour interrompre la communication des deux armées françaises, que pour être à portée dans le besoin de prêter la main au prince d'Isenbourg. Sur ces entrefaites et pendant que le prince d'Isenbourg s'était tenu près d'Eimbeck, monsieur de Soubise avait occupé Cassel, Göttingen, et quelques places sur la Werra; alors il forma le dessein de s'emparer de Hameln; mais il fut obligé de s'en désister, lorsqu'il apprit que le prince Ferdinand avait repassé le Rhin; il évacua ensuite Minden, Göttingen, et tout ce qu'il avait occupé dans le pays de Hanovre, pour se renforcer sur la Diemel; il resta dans cette position jusqu'au 5 de Septembre, et n'opposant à monsieur d'Oberg que monsieur du Mesnil, qu'il laissa sur la Diemel, il s'avança successivement de Minden, Göttingen, à Nordheim Le prince d'Isenbourg fut obligé de quitter Eimbeck à l'approche des Français, et se retira à Koppenbrugge, où il fut joint par quelques régimens de l'armée des alliés; alors il s'avança en même temps que monsieur d'Oberg sur Holzminden. Ce mouvement fit craindre à monsieur de Soubise, qui était à Göttingen, qu'on ne le coupât de Cassel, et repliant aussitôt ses corps, il se rendit en diligence dans la Hesse. Les troupes des alliés et des Français arrivèrent presque en même temps devant

1758. 11 Septembre. 21 Septembre. 26 Septembre.

1758. Cassel, où elles se campèrent vis-à-vis les unes des autres. Tous ces mouvemens n'avaient pas influé sur les opérations du prince Ferdinand; il suivait son objet, qui était d'observer l'armée de monsieur de Contades. Les Français ayant vainement tenté de surprendre le prince héréditaire à Haltern, et y ayant été repoussés avec une perte considérable, tournèrent leurs vues d'un autre côté. Monsieur de Contades détacha monsieur de Chevert avec vingt mille hommes, pour joindre monsieur de Soubise, et lui donner par ce renfort assez de supériorité pour pouvoir accabler le prince d'Isenbourg, et pour occuper en même temps le prince Ferdinand de manière à l'empêcher de faire des détachemens pour la Hesse; il se porta à Hamm avec son armée et poussa monsieur de Chevreuse jusqu'à Soest. Sur ce mouvement les alliés se replièrent sur Munster, d'où le prince héréditaire fut détaché à Warendorf sur l'Ems et le prince de Holstein à Telgte. Monsieur de Soubise ayant sur ces entrefaites reçu son renfort, ne perdit point de temps pour s'en servir. Le prince d'Isenbourg, informé de l'arrivée de monsieur de Chevert, repassa la Fulda, et se retira successivement devant l'ennemi jusqu'à Lutternberg, pour ne point être coupé de Minden; les ennemis l'y attaquèrent avec une si grande supériorité, qu'il fût obligé de leur céder le champ de bataille avec une perte de seize canons et d'environ deux mille hommes; il se retira par Dransfeld et Göttingen à Moringen. Cet événement obli-

9 Octobre.

9 Octobre.

Combat de Lutternberg; 10 Octobre.

gea le prince Ferdinand à quitter Munster; il y laissa une bonne garnison, et arriva le 17 avec son armée à Lippstadt. Le prince héréditaire marcha le lendemain pour surprendre monsieur de Chevreuse, qui était à Soest; la surprise n'eut pas lieu, parce que les Français furent avertis de la marche des alliés; néanmoins après un léger combat les Français se retirèrent et abandonnèrent toutes les provisions qu'ils avaient amassées à Soest. Le prince Ferdinand prit incontinent son camp auprès de cette ville, ce qui engagea monsieur de Chevert à changer de route; il avait quitté monsieur de Soubise après l'affaire de Lutternberg, et ne put joindre monsieur de Contades qu'en prenant un grand détour. Aussitôt que monsieur de Chevert eut quitté l'armée de Hesse, monsieur d'Oberg passa le Weser à Holzminden, et poursuivant sa marche il joignit le 21 d'Octobre à Soest l'armée des alliés. La position où se trouvait le prince Ferdinand interrompit la communication des deux armées françaises, et quelques supérieures qu'elles fussent en nombre à celles des alliés, cela n'empêcha pas que monsieur de Soubise ne crût sa position aventurée; il évacua en conséquence Cassel et toute la Hesse, et repassa le Mein à Hanau avec toutes ses troupes. La campagne aurait été finie, si monsieur de Contades n'eût encore essayé de surprendre Munster; monsieur d'Armentières s'était approché de cette ville à la tête de quinze mille Français, et avait pris un camp proche de la place pour ouvrir inces-

1758.

23 Novembre.

25 Octobre.

1758. samment la tranchée; mais monsieur d'Imhof arriva le 26 à Warendorf, suivi du duc de Holstein, en même temps que monsieur de Wangenheim avec un gros détachement occupa le camp de Rheda. Tous ces mouvemens, qui menaçaient de couper monsieur d'Armentières de Wesel, et une petite affaire qu'engagea le major Bülow, le firent resoudre à renoncer à son projet; il repassa la Lippe le 2 de Novembre, et bientôt après l'armée française prit le chemin de Wesel, pour entrer dans ses quartiers d'hiver à l'autre bord du Rhin. Il ne restait plus en Hesse que Marbourg, où les Français eussent pied; le prince héréditaire y fut envoyé, et n'employa que peu de jours à cette expédition. Après la prise de cette place les alliés, maîtres de toute la Westphalie et de la Basse-Saxe, entrèrent dans leurs quartiers.

Campagne du roi.

Durant cette belle campagne du prince Ferdinand, le roi n'était pas demeuré oisif contre les Autrichiens; il se préparait à tirer tout le parti possible de la bataille de Leuthen, et des suites que cette bataille avait eues. Dès le mois de Janvier monsieur de Wer-
9 Janvier. ner avait été détaché dans la Haute-Silésie. Quelque supériorité qu'eût l'ennemi sur sa troupe, il l'avait contraint de se replier en Moravie, de sorte que les Prussiens occupaient dès-lors Troppau et Jägerndorf. Le roi jugeait cette avance nécessaire pour pouvoir exécuter ses projets; l'expédition, qui se fit au mois de Janvier, ne parut à l'ennemi qu'une suite de la bataille de Leuthen, et servit à nettoyer toute la

Silésie des troupes autrichiennes. Les choses en restèrent là jusqu'au 14 de Mars, que l'armée se mit en marche pour commencer les opérations de la campagne. On savait que les ennemis n'étaient pas assez avancés dans leurs arrangemens, pour s'opposer aux desseins que le roi formait, de sorte que ce temps fut jugé le plus propre à changer en siége régulier le blocus de Schweidnitz. Le roi se mit à la tête de l'armée d'observation, et se cantonna depuis Landshut jusqu'à Friedland, le prince Maurice eut le commandement de cette gauche, d'où il communiquait par Wustengiersdorf à Braunau, et monsieur de Fouqué commandait le corps qui couvrait cette gorge de la Silésie. Le roi établit son quartier général à Grussau, qui était au centre de la position que ses troupes occupaient. Le gros de l'armée ennemie était encore dans ses cantonnemens aux environs de Königsgrätz et de Jaromirz; le maréchal Daun, qui en avait seul le commandement, avait poussé en avant le corps de Loudon à Trautenau, et celui de Beck à Nachod. Les armées étant dans cette position, monsieur de Treskow investit de plus près la ville de Schweidnitz. La tranchée ne put être ouverte que la nuit du 1 au 2 d'Avril; l'attaque fut dirigée sur le fort de la potence, comme l'endroit le moins bien fortifié, et le plus commode pour y conduire les munitions de guerre. Bientôt vingt-quatre canons, vingt mortiers et seize obusiers furent mis en batterie. Cet ouvrage, souvent dérangé par l'artillerie des assiégés, ne put être

1758.

Siége de Schweidnitz.

1758. entièrement perfectionné que le 8, et dès le 10 on occupa une flèche que l'ennemi fut obligé d'abandonner; cette flèche, qui nous approchait à cent pas du fort de la potence, donna lieu au coup de main qu'on tenta sur cet ouvrage, pour terminer d'autant plus promptement le siége; les canons du fort de l'eau et de celui de la potence ayant été démontés dès le 15, on donna l'assaut à l'ouvrage après minuit; on le tourna par la gorge et mille grenadiers l'emportèrent avec une perte si légère, qu'elle ne mérite pas d'être rapportée. Le commandant décontenancé par une action aussi vigoureuse battit la chamade; il se rendit prisonnier de guerre avec la garnison; le comte de Thürheim évacua la ville le 18, et sa troupe, forte de cinq mille hommes, fut dispersée dans les différentes places de la Silésie et de la Marche électorale.

Ce siége si heureusement et si promptement terminé fournit au roi la facilité d'exécuter de plus grands projets; son dessein était de pénétrer dans la Moravie, et de prendre Olmutz; non pas pour conserver cette place, car on prévoyait dès-lors la diversion que les Russes, qui s'étaient emparés de la Prusse, se préparaient à faire en Poméranie et dans les Marches de Brandebourg; mais afin d'amuser durant toute la campagne les Autrichiens dans cette partie éloignée des états du roi, pour avoir le temps et la facilité de s'opposer en attendant avec des forces considérables à l'armée russe. Pour exécuter ce

plan, il fallait de nécessité en imposer au maréchal Daun, afin de gagner sur lui quelques marches, et le temps de s'établir aux environs d'Olmutz avant son arrivée. Dans cette intention l'armée du roi se retira des montagnes dans les plaines de Schweidnitz et de Reichenbach, sous prétexte d'y refaire les troupes des fatigues du siége, et d'attendre les recrues qui devaient la joindre. Monsieur de Ziethen avec un corps demeura dans les environs de Landshut, d'où il tira un cordon jusques à Friedland, et monsieur de Fouqué entra dans le comté de Glatz, pour en garder tous les débouchés. Ces deux corps, qui masquaient les mouvemens de l'armée derrière les montagnes, avaient encore l'avantage d'empêcher les Autrichiens de recevoir des nouvelles qui pussent les éclairer sur les intentions des Prussiens. Pendant que ces dispositions donnaient le change à l'ennemi, l'armée du roi marcha à Neisse, où elle se sépara en deux colonnes, dont une, où le roi se trouvait en personne, prit le chemin de Troppau, et l'autre, que conduisait le maréchal Keith, celui de Jägerndorf. Ces deux colonnes débouchèrent le 3 de Mai dans les plaines d'Olmutz, l'une par Gibau, et l'autre par Sternberg; monsieur de Fouqué les suivit aussitôt qu'il remarqua que l'ennemi ayant pris l'allarme, quittait les environs de Königsgrätz, pour se porter sur Hohenmaut. Il prit le chemin de Neisse, d'où il convoya nos munitions de guerre et de bouche pour le siége jusqu'à Olmutz. C'était le 12, et le même jour l'armée d'ob-

1758.

Invasion dans la Moravie.

1758. servation passa la Morava à Littau; le roi s'avança jusqu'à Olschan; monsieur de Ville y campait avec sept régimens de cavalerie; il fut attaqué par le prince de Würtemberg et poussé au-delà de Prosnitz vers Wischau. Le prince campa son corps à Prosnitz, et il y demeura pour observer l'ennemi du côté de Wischau et de Brunn, ayant sous lui quatre régimens de dragons, un de houssards et quatre bataillons. Le maréchal Keith ayant fait l'investissement d'Olmutz, ouvrit la tranchée le 27 de Mai; il plaça de l'autre côté de la Morava les dix escadrons de Baireuth, cinq cents houssards, et quelques bataillons francs, qui se campèrent proche d'un village nommé Doleyn. Pour que le maréchal Keith et l'armée du siége fussent plus en sûreté, on jugea qu'il fallait éloigner davantage monsieur de Ville; il pensa être surpris dans son camp, et ne crut trouver de sûreté qu'en se retirant près des ouvrages de Brunn. L'armée d'observation occupa en même temps toutes les positions qu'on avait eu le temps de lui choisir; en conséquence de quoi le markgrave Charles prit le camp de Neustadt, le prince Maurice celui de Littau, monsieur de Wedel celui de Namiest, et le roi occupa cette partie des hauteurs qui régnent entre Prosnitz et Olschan depuis Namiest jusqu'à Studenitz. Monsieur de Puttkammer arriva le 11 de Juin à l'armée, sans avoir été inquiété dans sa route, avec le convoi qu'il conduisait. Monsieur de Ziethen, qui fut attaqué à Grussau par l'ennemi, le repoussa, et

Siége d'Olmutz.

remarquant que toutes les forces des Autrichiens tiraient vers la Moravie, il quitta les montagnes et joignit presque en même temps que monsieur de Puttkammer l'armée du roi. Cependant les munitions de guerre et de bouche n'étant pas suffisantes pour le siége, on fit préparer un nouveau convoi en Silésie, tant pour pousser les attaques que pour renforcer l'armée. Il y a apparence que ce siége aurait mieux réussi, si l'on n'avait pas ouvert les tranchées de trop loin, et qu'on n'eût pas été obligé d'abandonner les premières batteries, parce qu'elles tiraient sans effet; ce qui consuma beaucoup de munitions inutilement. Sur ces entrefaites l'avant-garde du maréchal Daun aux ordres de monsieur de Harsch entra en Moravie, et se campa vis-à-vis du prince Maurice sur les côteaux d'Allerheiligen, non loin de Littau. Monsieur de Harsch tenta, mais sans succès, de surprendre cette ville. Le maréchal Daun, qui le suivait, s'était porté sur Gewitsch, d'où il détacha un corps de six mille hommes, qui s'établit à Prerau. Cette position obligea le maréchal Keith à placer ses dragons à Wisternitz et ses compagnies franches à Bistrowan et à Kossuczan. Les vues du maréchal Daun allaient à jeter du secours dans la ville assiégée, sans s'exposer à une action, dont la perte aurait entraîné la réduction d'Olmutz. Il fit attaquer de nuit le village de Kossuczan, défendu par un bataillon franc, et l'obligea de lui céder le terrain; les dragons de Baireuth, qui avaient passé la nuit au

1758.

17 Juin.

1758 bivouac, par une négligence du colonel Meyer, qui les commandait, n'attendirent pas pour desseller le retour des partis qu'ils avaient envoyés à la découverte; l'ennemi arriva en poussant leurs patrouilles avec impétuosité; il fondit sur leurs tentes, ne leur donnant pas le temps d'en sortir. Le régiment perdit trois cents hommes, et aurait été totalement ruiné, si le bataillon de Nymczewski ne fût arrivé à temps pour forcer l'ennemi à précipiter sa retraite. Ce succès des Autrichiens leur fit prendre goût aux expéditions nocturnes; ils attaquèrent trois fois le régiment de Ziethen à Kostelitz, et furent toutes les trois fois repoussés avec une perte assez considérable. Les bataillons francs de Le Noble et de Rapin ne furent pas aussi heureux; le markgrave Charles les avait envoyés à Sternberg, d'où ils devaient se rendre à Bährn pour couvrir un convoi, qui arriva le 10; ils furent assez maltraités par les pandours, et perdirent cinq cents hommes dans cette affaire. Mais revenons à des objets plus considérables: la position de l'armée autrichienne, et principalement le corps qu'elle avait détaché à Prerau, exigeait que la ville d'Olmutz fût mieux enfermée au-delà de la Morava; il semblait que le corps du markgrave à Neustadt n'y fût pas essentiellement nécessaire, et comme on n'avait pas trop de troupes, le markgrave alla se poster de façon que sa gauche occupait un pont que nous avions à Commothau sur la Morava, et que sa droite s'étendait jusqu'à notre pont de Holitz. Cependant, tandis

que les Prussiens changeaient leur position, monsieur de Bülow, colonel autrichien, avait trouvé le moyen de se glisser dans la ville, et d'amener à monsieur de Marchal, qui en était gouverneur, un secours de mille deux cents hommes. 1758. 22 Juin.

Le maréchal Daun vint peu de jours après déboucher dans la plaine, et se camper à Predlitz entre Prosnitz et Wischau; il y fut informé que les Prussiens attendaient un grand convoi, dont dépendait la réussite du siége, par ce que les munitions commençaient à manquer. Ce convoi était couvert par huit bataillons et quatre mille convalescens tant de la cavalerie que de l'infanterie, qu'on avait enrégimentés pour s'en servir durant cette marche. Le tout partit le 26 de Juin de Troppau. Le maréchal Daun tourna ses vues sur ce convoi; il envoya monsieur de Janus à Bährn, et monsieur de Loudon à Liebe pour l'intercepter. Sur cela le roi détacha monsieur de Ziethen avec vingt escadrons et trois bataillons; il rencontra ce convoi près de Gibau. Le général Loudon l'attaqua le lendemain; après un combat de cinq heures il fut obligé de se replier. 28 Juin. Le transport avançait très-lentement à cause des chemins rompus, et le maréchal Daun profita de ce temps pour renforcer messieurs Janus et Loudon de huit mille hommes. Le 30 le convoi fut attaqué de nouveau entre Bautsch et Domstädtel; à peine mille hommes de cavalerie, quatre bataillons, et quatre cents chariots eurent-ils ouvert la marche, et passé le défilé de Domstädtel, Combat de Domstädtel

1758. que l'ennemi se porta avec toutes ses forces de Bährn et de Liebe sur ce convoi, de sorte que ces deux colonnes de l'ennemi venant à se joindre, coupèrent l'avant-garde qui venait de passer le défilé, du reste du corps qui suivait. Monsieur de Ziethen, qui était avec le gros du convoi, fit charger vigoureusement une des ailes de l'ennemi; mais le nombre était trop disproportionné pour qu'il pût réussir, de sorte qu'après avoir vaillamment combattu, il fut contraint de se retirer avec la plus grande partie de son monde sur Troppau; il y perdit le général Puttkammer et huit cents hommes, sans compter tout le convoi et le trésor de l'armée, qui tomba entre les mains de l'ennemi. Ce malheur fut cause de la levée du siége. Si ce convoi eût pu arriver, la ville était prise en moins de quinze jours, parce que l'on avait achevé la troisième parallèle, et que l'on commençait d'en déboucher avec les sappes. Mais quelque apparentes que fussent ces espérances, il fallut y renoncer, pour sauver l'armée, qui en prolongeant son séjour en Moravie aurait manqué de subsistance. Il y avait deux chemins pour le retour; l'un qui mène dans la Haute-Silésie, par lequel l'armée était venue, et l'autre qui traverse la Bohême, et mène ou dans le comté de Glatz, ou par Braunau en Silésie. L'ennemi s'était préparé à rendre la première route difficile. Loudon, Janus et Saint-Ignon y étaient demeurés depuis l'affaire des convois; le maréchal Daun s'était porté même avec son armée à Tobischau, de sorte qu'on

Le siége d'Olmutz levé.

avait à craindre, en prenant ce chemin, d'avoir deux corps ennemis sur les flancs, et sans cesse le maréchal Daun derrière l'arrière-garde qui la harcelerait. En un mot cette marche n'aurait été qu'une bataille perpétuelle, dans laquelle l'armée aurait perdu l'artillerie du siége, ses équipages, ses blessés, peut-être même y aurait-elle rencontré sa ruine entière au passage de la Morava, que l'ennemi pouvait lui rendre funeste. Ces considérations déterminèrent promptement le roi à se tourner vers la Bohême, parce que l'ennemi n'étant pas préparé de ce côté-là, on pouvait gagner deux marches sur lui; ce qui était un article important pour l'artillerie et le bagage dont l'armée était chargée. 1758.

Marche du roi en Bohême.

La nuit du 1 au 2 de Juillet le roi quitta son camp et partit avec toutes ses troupes, partagées en deux colonnes. Le prince Maurice fit l'avant-garde de celle où se trouvait le roi, qui passa par Konitz, Tribau, Zwittau, et vint à Leutomischel, où elle s'empara d'un dépôt des ennemis; la seconde, sous la conduite du maréchal Keith, en se retirant de ses tranchées n'abandonna que quatre mortiers et un canon intransportables, parce que les affûts en étaient cassés; elle prit le chemin de Littau, Muglitz et Tribau. Toute cette marche jusques-là ne fut point troublée par l'ennemi, par la raison que le maréchal Daun ayant fait toutes ses dispositions pour les chemins de la Haute-Silésie, ne put pas retirer assez promptement ses troupes pour agir en force du côté de la

1758. Bohême; néanmoins monsieur de Lacy, qui campait à Gibau, voulut entreprendre sur l'arrière-garde, obligée de passer le défilé de Krenau, pour marcher
3 Juillet. à Zwittau. Il se saisit de ce village avec ses grenadiers; mais il en fut promptement délogé par monsieur de Wied, et les troupes continuèrent leur chemin sans être inquiétées. Le maréchal Keith avait partagé sa colonne en trois corps, dont celui de monsieur de Retzow ayant traversé Hohenmaut, et s'approchant des collines de Holitz, trouva ces hauteurs
11 Juillet. occupées par l'ennemi; il se saisit d'une chapelle qui est sur une hauteur vis-à-vis de celle que l'ennemi tenait; on commença par se canonner réciproquement,
11 Juillet. monsieur de Retzow continuant à faire filer son convoi et son escorte en même temps. Le général de Saint-Ignon, qui commandait les ennemis, crut ce moment propre pour attaquer les Prussiens; il fondit avec onze cents chevaux sur le régiment de Bredow cuirassiers, qu'il obligea de se replier. Sur ces entrefaites arriva un lieutenant, avec cinquante houssards, que le roi avait chargé de dépêches pour le maréchal Keith; ce brave officier, nommé Kordshagen, donna avec son peu de monde si à propos sur le flanc de monsieur de Saint-Ignon, qu'il ramena les cuirassiers; la cavalerie prussienne accourut aussi et rechassa les Autrichiens avec perte de six officiers et de trois cents hommes. Le maréchal Keith arrivant avec sa colonne précisément lorsque l'ennemi était en déroute, fit prendre à revers l'infanterie en-

nemie, qui se maintenait encore sur les hauteurs; ce 1758.
qui précipita sa fuite par des forêts épaisses qui protégeaient sa retraite. Pendant que le maréchal Keith était occupé avec les ennemis et ses convois, le roi ayant pris les devans était arrivé dès le 11 près de Königsgrätz. Monsieur de Buckow couvrait cette ville avec environ sept mille hommes, qu'il avait campés derrière l'Elbe, et dans des retranchemens qui entouraient les faubourgs. Dès que les troupes furent arrivées, on plaça quelques bataillons vers Hota sur l'Adler, et l'on y construisit une batterie, pour prendre à revers monsieur de Buckow dans ses retranchemens; en même temps un autre corps passa l'Adler plus haut, qui devait attaquer le lendemain dès la pointe du jour ce retranchement On voulait aussi faire passer l'Elbe à un gros corps de cavalerie, pour couper toute retraite aux Autrichiens; mais les ponts ne purent être achevés que le 13 au matin. Monsieur de Buckow n'attendit pas que cet ouvrage fût achevé; il évacua la nuit même ses retranchemens et la ville, et se retira vers Chlumetz. Le même jour le roi étant averti que monsieur de Retzow était attaqué à Holitz, y marcha avec un corps de cavalerie; mais l'affaire était déjà décidée, et le maréchal Keith conduisit heureusement jusqu'à Königsgrätz toute l'artillerie du siége d'Olmutz, mille cinq cents blessés et malades, outre toutes les munitions de guerre et de bouche qui appartenaient à l'armée du roi. Dès que toutes les troupes furent ras-

1758. 14 Juillet. semblées, elles se campèrent au confluent de l'Adler et de l'Elbe, ayant devant leur front la ville de Königsgrätz occupée par six bataillons.

Le premier soin du roi fut de se débarrasser du gros bagage qu'on avait traîné d'Olmutz à Königsgrätz, et monsieur de Fouqué fut commandé avec seize bataillons, et autant d'escadrons, pour conduire à Glatz l'artillerie, les blessés et les chariots superflus. L'ennemi avait déjà quelque dessein de harceler les Prussiens dans ces passages; le même jour monsieur de Loudon s'était posté avec quatre mille hommes dans le bois d'Opotschna. Comme on en était instruit, et que le roi voulait assurer la marche de

16 Juillet. monsieur de Fouqué sur Neustadt, il prit quelques troupes avec lui et marcha droit sur monsieur de Loudon; l'Autrichien pensa être surpris; mais comme le bois favorisait sa retraite, on ne put lui enlever que cent Cravates; il se retira vers Holitz, et le roi tint le poste d'Opotschna, jusqu'à ce que monsieur de Fouqué eût paisiblement conduit à Glatz son convoi. D'abord après son arrivée il détacha monsieur de Schenkendorf l'aîné à Reinerz, monsieur de Golz au Hummelberg, et lui-même il occupa le camp de Nachod, pour couvrir le dos de l'armée. La promptitude de la marche avait donné assez d'avance pour prendre tous ces arrangemens avant que le maréchal Daun pût s'approcher de l'armée prussienne; il arriva le 22 et prit son camp sur les hauteurs de Chlumetz et de Libitschau au-delà de l'Elbe, en même

temps que le roi revint d'Opotschnare joindre le gros de ses troupes. S'il ne se fût agi que des Autrichiens, on aurait fini la campagne, sans quitter la Bohême que pour prendre des quartiers d'hiver; mais l'invasion dont les Russes menaçaient la Poméranie et la Nouvelle Marche obligeait le roi de ramener ses troupes en Silésie, pour pouvoir de là porter des secours aux endroits qui en auraient le plus besoin. On fit entrer dans ce projet toutes les mesures qui pouvaient assurer les frontières de la Silésie; en conséquence on eut soin d'enlever tous les fourrages et toutes les provisions du cercle de Königsgrätz, pour empêcher le maréchal Daun, faute de magasins, d'agir de ce côté contre la Silésie. Cela lui devint en effet impossible, parce qu'il avait été obligé au commencement de la campagne de diriger toutes ses subsistances du côté de Brunn, qu'ensuite l'armée prussienne lui avait enlevé dans sa marche tous les dépôts qu'il avait en Bohême, et qu'enfin on avait consumé les fourrages du cercle de Königsgrätz. On quitta donc la nuit du 25 le camp de Königsgrätz. Les pandours attaquèrent les faubourgs de la ville dans le temps qu'on voulait l'évacuer; le général Saldern et le colonel Blankensee y furent tués; on perdit soixante-dix hommes. L'armée du roi se replia par Kralovalhota sur Rohenitz; messieurs Loudon, Saint-Ignon, et Lacy suivirent l'arrière-garde avec environ quinze mille hommes, et quoiqu'ils essayassent de l'entamer, ils ne purent point y réussir, et furent vigoureusement

1758.

Le roi quitte la Bohême.

1758. repoussés par les houssards de Puttkammer. Pour faire passer à l'ennemi l'envie de harceler les arrière-gardes, on prépara le lendemain une embuscade; ce fut au passage de la Metau. On occupa avec dix bataillons et vingt escadrons un bois qui se trouve sur ce chemin, et qui tire de Jaromirz à la Metau; après quoi l'armée se mit en marche, et ne présenta à l'ennemi qu'une faible arrière-garde de houssards; monsieur de Loudon, qui s'échauffait facilement, voulut donner dessus; alors la cavalerie en sortant de l'embuscade le prit dans tous les sens; il fut fort maltraité, et perdit trois cents hommes. Après cette petite correction l'armée du roi poursuivit paisiblement sa marche, et se campa entre Boruslawitz et Jessenitz, et l'on détacha monsieur de Retzow, pour couvrir la droite de l'armée au passage des montagnes. Monsieur de Retzow délogea monsieur Janus de Studnitz et le roi occupa le camp de Skalitz. Dans l'emplacement où l'armée était campée il se trouvait une hauteur sur la droite dont il fallait nécessairement se mettre en possession; le roi y plaça les volontaires de Le Noble, comme un appât qu'il présentait à l'ennemi, et six bataillons, campés dans une espèce de ravin, avaient ordre de soutenir ce poste en cas d'attaque. Ce qu'on avait prévu arriva; monsieur Loudon vint de nuit pour surprendre Le Noble; il fut reçu autrement qu'il ne s'y attendait; on le mit en fuite, et sans compter les morts et les blessés, il y perdit six officiers et soixante-dix hommes. Le maréchal

3 Août.

Daun avait cependant fait longer à son armée le cours de l'Elbe, de sorte qu'elle s'étendait depuis Königsgrätz jusqu'à Jaromirz vers Königshof. Le roi se campa le lendemain à Wissoka, et monsieur de Retzow à Starkstadt. La marche se poursuivit de Wissoka à Politz et Wernersdorf, sans qu'on fût suivi par les ennemis. Le 8 toutes les troupes reprirent le camp de Grussau et de Landshut. 1758.

La diversion à laquelle on s'était attendu de la part des Russes, se fit pendant ce retour de Bohême. Monsieur Fermor s'était avancé en plusieurs corps, de la Prusse, sur les frontières de la Poméranie et de la Nouvelle Marche; monsieur de Platen avait observé les ennemis de Stolpe, où il avait été tout l'hiver en détachement. Sur ces avis le comte de Dohna avait reçu l'ordre dès le mois de Juin de lever le blocus de Stralsund, pour s'approcher de l'Oder, afin de s'opposer aux Russes de quelque côté qu'ils voulussent pénétrer dans les états du roi. Monsieur de Fermor s'était avancé de Posen à Meseritz, Königswalde, et Kloster-Paradies, où il campait en trois corps. Le comte de Dohna détacha monsieur de Canitz à Reppen, pour observer l'ennemi, d'où monsieur de Malachowski fit une course jusqu'à Sternberg et en délogea les Russes. Le comte de Dohna, qui n'était pas assez en force pour répandre des détachemens, attira à lui monsieur de Platen, et se borna à disputer aux ennemis le passage de l'Oder; il se campa pour cet effet à Francfort. La partie ce-

Campagne contre les Russes.

24 Juillet.

6 Août.

1758. pendant n'était pas égale; comme le moindre échec qu'aurait souffert le corps du comte de Dohna, devenait préjudiciable à l'état, et pouvait entraîner après soi la ruine totale de la Marche électorale, le roi prit le parti de s'y rendre en personne avec un renfort assez considérable pour donner aux troupes prussiennes une espèce d'égalité avec celles des ennemis; ce renfort consistait en seize bataillons et vingt-huit escadrons. La plus grande partie de l'armée aux ordres du maréchal Keith et du markgrave Charles demeura dans le camp de Landshut, pour garder les frontières de la Silésie. Le roi dirigea sa marche par Rohnstock, Liegnitz, Heinzendorf, Dalkau, Wartenberg, Scherkendorf, Crossen, Ziebingen à Francfort, où il apprit que monsieur de Fermor s'étant avancé par Landsberg à Kamin et à Tamsel, avait fait bombarder la ville de Custrin, qui avait été mise en cendres, après avoir rejeté toutes les propositions de capitulation que le général Stoffel avait faites à monsieur de Schack, qui en était commandant. Ces entreprises de l'ennemi avaient engagé le comte de Dohna à rapprocher son corps de cette forteresse, pour la mieux soutenir. Ce fut dans ce camp près de Gorgast, le 22 Août, que le roi joignit le comte de Dohna. Les Russes avaient établi leurs parallèles précisément au déboucher de la chaussée qui conduit de Custrin à Tamsel, et leurs batteries étaient construites de manière que l'armée n'aurait pu déboucher de la place, sans s'exposer à faire des pertes

Marche du roi au dévant de l'armée russe.

11—12 Août.

14 Août.

15 Août.

17 Août.

considérables mais inutiles. Le roi résolut cependant d'attaquer l'ennemi; il fallait se battre, afin de se débarrasser pour un temps d'une armée, et gagner celui de se tourner d'un autre côté. Le roi pouvait donc employer trois semaines à cette expédition; mais comment la terminer si vîte sans en venir aux mains? Le maréchal Daun, qu'on avait quitté à Jaromirz, pouvait dans cet intervalle se tourner, ou vers la Silésie, ou vers la Saxe, et il fallait pouvoir s'y rendre dans les différens cas, selon que le besoin le demanderait. Le roi jugea donc qu'il fallait en imposer à l'ennemi par de fausses démonstrations; on fit des batteries vis-à-vis de Drewitz, et l'on occupa les digues de l'Oder, comme si effectivement on avait dessein de passer ce fleuve dans les environs; en même temps le roi renforça la garnison de Custrin de quatre bataillons. Il avait envoyé monsieur de Canitz à Wrietzen, pour rassembler tous les bateaux qui se trouvaient dans cette partie sur l'Oder. Tandis que l'armée marchait la nuit du 22 en descendant l'Oder jusqu'à Gustebiese, où elle fut jointe par monsieur de Canitz, qui amena suffisamment de bateaux pour la construction du pont, on se donna tant de soins pour l'achever, que toute l'armée l'eût passé à midi; elle continua sa marche jusqu'au village de Klossow, où elle se campa, et par cette position elle coupa déjà le corps de monsieur de Fermor de celui de monsieur Romanzow, qui était du côté de Schwedt, où il avait dessein de passer l'Oder. Le 24 l'armée

1758. se campa à Darmietzel vis-à-vis de monsieur de Fermor, qui sur les mouvemens des Prussiens avait levé le siége de Custrin, et s'était fait joindre par la division de monsieur Czernichef, avec laquelle et le gros de ses troupes il prit une position entre les villages de Quartschen et de Zicker, ayant un ruisseau marécageux devant son front; ces troupes campaient en quarré selon l'usage que le maréchal Münnich avait suivi en faisant la guerre aux Turcs dans la petite Tartarie. Le même jour que l'armée prussienne arriva, le roi s'empara du moulin de Damm, et du pont qui passe le ruisseau; son avant-garde prit possession de la forêt de Massin, par laquelle il fallait passer pour tourner le camp des ennemis. Le lendemain l'armée déboucha sur quatre colonnes dans la plaine, près du village de Batzlow; les ennemis avaient laissé entre ce village et Camin le gros de leur bagage sous une petite escorte; si l'on avait été moins pressé, on aurait pu le leur enlever sans peine, et les obliger par quelques marches à quitter le pays; mais il fallait en venir à une décision, dont on devait tout attendre, vu la disposition bizarre que l'ennemi avait donnée à sa bataille. La marche de l'armée continua donc sur Zorndorf, où le roi se proposait d'attaquer la face opposée du quarré vis-à-vis de laquelle on avait été à Darmietzel. Les Cosaques mirent le feu à Zorndorf; ce qui embarrassa un peu, parce que la grosse artillerie devait passer ce village, pour former des batteries vis-à-vis de l'ennemi. La

Bataille de Zorndorf; 25 Août.

gauche, destinée à faire la première attaque, s'appuyait à un fond qui tire vers Wilkersdorf. Monsieur de Manteufel commandait la première attaque, consistant en dix bataillons; il était soutenu par la gauche de la première ligne, commandée par monsieur de Canitz, et par la seconde ligne de l'armée. On se servit de quelques ravins, à l'abri desquels on mit la cavalerie de la gauche contre l'artillerie de l'ennemi, et où toutefois elle était à portée d'agir dès que cela serait trouvé nécessaire. Les ordres du roi portaient que la première attaque, en avançant constamment, s'appuyât à ce ravin, qui la conduisait directement sur la droite des Russes; mais par des contretemps et des mésentendus il arriva qu'elle s'en écarta en approchant de l'ennemi, de façon que monsieur de Canitz, qui devait être derrière monsieur de Manteufel, se trouva à sa droite. L'attaque fut repoussée, et l'infanterie revint en assez grande confusion; mais comme l'ennemi était aussi en désordre, le roi fit ordonner à monsieur de Seidlitz de le charger incontinent; il forma trois colonnes, qui percèrent en même temps le quarré, et en moins d'un quart d'heure tout le champ de bataille fut nettoyé d'ennemis; ce qui se sauva de l'armée russe passa ce fond qu'elle avait à sa droite, et commença de se réformer vers Quartschen. Le roi prit alors l'infanterie de sa droite; avec laquelle il fit un quart de conversion, et la forma vis-à-vis de ce fond. On voulut le faire passer aux troupes à différentes reprises;

1758.

1758. mais elle revenaient après un court espace de temps, sans qu'on en comprît d'abord la raison. C'est que la caisse militaire des Russes et tout l'équipage de leurs généraux étaient dans ce fond; les troupes, au lieu de le passer, comme elles le pouvaient, s'amusaient à piller, et revenaient dès qu'elles étaient bien chargées de butin. La cavalerie ne pouvait agir dans cette partie à cause des marais dont ce fond était rempli; cela réduisit les Prussiens à canonner l'ennemi, ce qu'ils continuèrent jusqu'à nuit close. La bataille avait commencé à neuf heures du matin, et ne finit qu'à huit heures et demie du soir. Les Russes se retirèrent dans le bois de Tamsel, où toutes leurs troupes se mirent en peloton, la cavalerie au centre, entourée de l'infanterie. Ils perdirent à cette action cent trois canons, vingt-sept drapeaux et étendards, quatre-vingt-deux officiers, parmi lesquels cinq généraux; environ deux mille prisonniers, et pour le moins quinze mille hommes qu'ils laissèrent sur la place, parce que la cavalerie ne leur fit point quartier. L'armée du roi y perdit monsieur de Ziethen, général des cuirassiers, soixante officiers morts ou blessés, et environ mille deux cents hommes, avec vingt pièces de canon *). Le lendemain 26 l'armée du roi prit une position très-voisine de l'armée russe; on n'était qu'à mille deux cents pas les uns des au-

*) La perte de l'armée russe fut de vingt-un mille cinq cents, celle des Prussiens montait à onze mille trois cents hommes.

tres. Si l'on avait eu suffisamment de munitions, on les aurait attaqués; on fut obligé de se contenter d'une canonnade, qui ne fut pas même aussi vive qu'on l'aurait désiré, à cause qu'il fallait ménager la poudre. Il n'y eut point de tentes dressées de part ni d'autre. Les dragons russes essayèrent d'attaquer l'infanterie prussienne; ils furent vivement repoussés par le régiment de Kreutzen. Pendant l'action de la veille et durant cette journée c'était un spectacle affreux que de voir tous les villages voisins, auxquels les Cosaques avaient mis le feu, et qui rassemblaient dans ces environs toutes les calamités dont l'humanité peut être affligée. Cependant les canons prussiens tiraient avec succès, parce qu'il était presque impossible aux artilleurs de manquer la grosse masse que l'ennemi formait; au lieu que les leurs tiraient sans le moindre effet. On reçut vers le soir quelque peu de munitions, dont les batteries firent un si bon usage, que la place devenant dès-lors insoutenable pour les Russes, ils la quittèrent la nuit même, et allèrent se camper à Camin. Le roi les suivit; on fit encore quelques centaines de prisonniers sur leur arrière-garde, et l'on se campa devant Tamsel proche des ennemis. La perte de cette bataille obligea monsieur de Romanzow à quitter en hâte les environs de l'Oder et de Stargard, pour accélérer sa jonction avec monsieur de Fermor, qui bientôt se retira à Vietze, puis à Landsberg, où il rassembla toutes ses troupes. Le roi le poursuivit jusqu'à Blumberg.

1758.

1 Septembre.

1758. Pendant que l'armée prussienne était occupée contre les Russes, monsieur Loudon avait traversé la Lusace, dans l'intention de les joindre, et il l'aurait fait s'il n'avait trouvé le prince François de Brunsvic dans son chemin; le roi l'avait détaché à Beeskow du camp de Tamsel. Ce prince, après lui avoir enlevé différens partis, obligea l'ennemi à se replier sur Lubben. Des raisons plus fortes que celle-là empêchèrent le roi de pousser plus loin les avantages qu'il avait remportés sur les Russes; il fallait accourir en Saxe au secours de S. A. R. le prince Henri. Monsieur de Dohna, en conséquence de ce nouvel arrangement, resta vis-à-vis des Russes, et le roi partit, pour se joindre au prince son frère, avec le même corps qu'il avait amené dans l'électorat. L'éclaircissement des faits demande que nous rapportions succinctement ce qui s'était passé jusqu'alors en Saxe.

Campagne du prince Henri en Saxe.

Dès le mois de Juillet S. A. R. avait occupé le camp de Tschopau, pour s'opposer aux troupes des cercles commandées par le prince de Deux-Ponts, auquel était joint un corps d'Autrichiens aux ordres de monsieur de Hadik. S. A. R. fit chasser un détachement

7 Juillet. des ennemis qui occupait le Basberg, et comme le gros corps des cercles ne s'était pas encore avancé, on se borna à la petite guerre, dans laquelle les Prussiens eurent l'avantage, faisant en différentes rencontres des prisonniers sur les ennemis, du nombre desquels monsieur de Mitrowski, général des Autrichiens, fut le plus considérable. S. A. R. ayant des

nouvelles de l'approche d'un corps d'ennemis commandé par monsieur Dombasle, qui s'avançait sur Zwickau, détacha monsieur de Finck pour le déloger de la Saxe; ce qui réussit au point, qu'on l'obligea de se replier sur Reichenbach. Bientôt après, la présence du prince devenant nécessaire aux environs de Dresde, à cause que le prince de Deux-Ponts prenait par la Bohême le chemin de Teplitz, l'armée marcha par Chemnitz, et s'établit à Dippoldiswalda, tenant monsieur de Hülsen avec un détachement à Freiberg, et monsieur de Knobloch à Maxen. Pendant ce temps un autre corps des cercles s'étant posté à Waldkirchen, il fut attaqué et battu par monsieur de Kleist. Mais comme monsieur de Hadik s'avançait vers Cotta, S. A. R. changea sa position; elle prit le camp de Sedlitz proche de Pirna, et garnit devant elle les villages de Zehist et de Zuschendorf; de là l'armée prit le camp de Gamig, qui lui était plus convenable. Bientôt le prince de Deux-Ponts parut; il occupa les hauteurs de Struppen, tenant à sa gauche monsieur de Hadik, qui s'étendait de Rothwernsdorf à Cotta. Il résolut de prendre le Sonnenstein, qui incommodait sa position; il y fit avancer quelques mortiers, et monsieur de Grape, qui y commandait, se rendit mal à propos, et fut fait prisonnier de guerre. En même temps le maréchal Daun s'était avancé en Lusace; il avait laissé un détachement de vingt mille hommes aux ordres de messieurs de Harsch et de Ville, qui campait entre Jägerndorf et Troppau L'intention du

1758. 11 Août. 20 Août. 5 Septembre.

1758. maréchal était de se servir de ce corps pour faire le siége de Neisse, dès que l'éloignement de l'armée prussienne pourrait permettre de tenter cette entreprise; il avait espéré que l'invasion des Russes attirerait vers eux toutes les forces du roi, et comme ses espérances se trouvèrent trompées de ce côté-là, il s'avança en Lusace, pour y attirer les Prussiens, et donner à monsieur de Harsch le temps d'achever son siége. Il s'était d'abord avancé jusqu'à Königsbruck, où il apprit la défaite des Russes; sur quoi abandonnant les desseins qu'il pouvait avoir sur Meissen ou sur Torgau, il se replia sur Stolpen. Bientôt il borda l'Elbe de différens détachemens, dans l'intention de passer ce fleuve à Pilnitz, et de prendre à dos la position des Prussiens à Gamig, pendant que le prince de Deux-Ponts et monsieur de Hadik les entameraient de front. Le prince Henri, qui était informé de ces projets, en donna avis au roi; ce qui occasionna la marche rapide de celui-ci, pour se joindre au prince son frère. D'abord le maréchal de Keith et le prince Charles eurent ordre de quitter la Silésie, pour se joindre en Lusace aux troupes du roi. Monsieur de Fouqué demeura à Landshut, et on lui commit la garde des débouchés de la Bohême. Le corps du roi partit le 2 de Blumberg, et passant par Manschenow, Muhlrose, Trebatsch, Lubben, Dobrilugk, Elsterwerda, arriva le 9 à Dobritz près de Grossenhayn, où le maréchal Keith et le markgrave le joignirent, dont le corps avait passé par Hartmannsdorf, Priebus,

31 Août. — 5 Septembre. — Marche du roi en Saxe. — Septembre.

Muskau, Spremberg, Senftenberg Messieurs de Werner et de Möring avaient battu chemin faisant, l'un à Priebus et l'autre à Spremberg, deux détachemens autrichiens, et leur avaient fait au-delà de cinq cents prisonniers. L'armée se campa le 10 entre Boxdorf et Reichenberg, d'où le roi s'aboucha avec le prince son frère, pour prendre ensemble les mesures convenables aux circonstances présentes. Le même soir l'armée se mit en marche; il s'agissait d'occuper les hauteurs de Weissig avant l'ennemi. Les Autrichiens avaient au cerf blanc un poste qu'il fallait déloger; le roi y marcha tout droit, et monsieur de Wedel par un chemin qui vient de Radeberg, et qui tourne cette position; les Autrichiens furent forcés de se retirer, et dès que les têtes de l'armée eurent gagné les hauteurs de Weissig, elles donnèrent sur des houssards et des dragons qui s'y étaient rendus dans l'intention de protéger le campement du maréchal Daun; celui-ci s'y était avancé, pour y tracer la position des troupes. Tous ces corps furent repliés, et l'armée du roi prit le camp de Schönfeld vis-à-vis du camp du maréchal Daun, qui s'étendait de Lohmen par Stolpen vers Bischofswerda. On assura aussitôt la communication des deux armées prussiennes par des ponts sur l'Elbe. L'armée du roi était arrivée à propos, car monsieur de Lacy était commandé avec tous les grenadiers autrichiens pour construire le pont de Pilnitz, et il faut avouer que le maréchal Daun aurait eu tout le temps d'exécuter ce dessein

1758.

13 Septembre.

1758. avant l'arrivée du roi, s'il avait été dans son caractère d'agir avec plus de vivacité et de promptitude. Le même jour que l'armée prit la position de Schönfeld, le général de Retzow fut envoyé avec un détachement pour déloger monsieur Loudon de Radeberg; l'Autrichien se retira sur Arnsdorf et Fischbach. On résolut de l'entamer de nouveau dans ce poste; pour cet effet le prince François avec quelques bataillons
16 Septembre. se présenta sur son front; monsieur de Retzow le tourna par sa droite et le roi par la gauche. Il est à présumer que ce corps aurait été ruiné, si tout les ressorts eussent bien joué en même temps; mais il arrive d'ordinaire que de semblables projets ne réussissent qu'en partie; Loudon perdit cependant au-delà de cinq cents hommes dans cette affaire; il se sauva par le bois et occupa les monticules de Harthau, où il campa sous la protection du canon du maréchal Daun. Ces petits avantages ne décidaient rien; un des objets principaux dans les circonstances où se trouvaient les armées, était d'éloigner l'armée impériale des bords de l'Elbe. Il était difficile d'y réussir autrement qu'en lui donnant de la jalousie sur les convois qu'elle tirait de Zittau, afin d'obliger le maréchal Daun à faire les mouvemens qu'on désirait. Le roi quitta son camp de Schönfeld et se porta
26 Septembre. avec son armée sur Rammenau; par cette position les Prussiens s'approchaient du flanc de l'ennemi, et pour lui causer plus d'inquiétude monsieur de Retzow se rendit à Bautzen, et s'y établit avec son corps.

Loudon occupait encore vis-à-vis de notre gauche 1758.
proche de Bischofswerda une hauteur dont on résolut de se rendre maître. Pour cet effet le prince de Würtemberg tourna les Autrichiens à dos, et le roi se présenta sur leur front. Monsieur Loudon n'attendit point que l'affaire s'engageât, mais se replia en grande confusion au-delà de Bischofswerda; nous occupâmes son camp et la ville. Le maréchal Daun craignit à son tour que la position des Prussiens ne lui portât de préjudice; il avait renoncé dans ce moment aux projets qu'il avait formés sur l'armée du prince Henri; il fut obligé de se rapprocher de ses vivres, et se proposa en même temps de choisir un poste par lequel il pût couper les Prussiens de la Silésie, pour donner à monsieur de Harsch le temps d'assiéger et de prendre Neisse. Ce fut enfin le 5 d'Octobre que le maréchal abandonna les environs de l'Elbe, et que passant par Putzkau et Neukirchen il se campa à Kittlitz sur les hauteurs de Löbau jusqu'au Stromberg. Le prince de Durlach fut posté avec sa réserve de Reichenbach et Arnsdorf vers Doberschutz. Sur ce mouvement de l'ennemi monsieur de Retzow fut envoyé occuper Weissenberg. L'armée marcha à Bautzen, d'où monsieur de Wedel fut détaché avec six bataillons et quelque cavalerie, pour s'opposer aux Suédois, qui s'étaient avancés jusqu'à Pasewalk. De Bautzen l'armée du roi s'avança vers l'ennemi, et prit sa position entre Hochkirch et Kolitz, le quartier-général à Rodewitz. L'armée se

28 Septembre.

7 Octobre.

7 Octobre.

10 Octobre.

1758. trouvait alors affaiblie par le départ du détachement de monsieur de Wedel, et par la grosse garnison qu'il fallait tenir dans Bautzen, pour couvrir la boulangerie contre les entreprises de l'ennemi. Le projet du roi était, en prenant le camp de Hochkirch, de cacher aux Autrichiens son véritable dessein, qui était de se joindre à monsieur de Retzow posté à côté de notre flanc gauche, et de tomber conjointement sur le prince de Durlach du côté de Debitsch, ce qui ne pouvait s'exécuter que la nuit du 14 au 15, à cause que l'approvisionnement des vivres pour l'armée ne pouvait pas être arrangé plutôt. Cependant une partie du convoi nous joignit le 12. Le maréchal Keith, qui en était, fut attaqué en chemin par Loudon; l'ennemi fut repoussé avec perte de quatre-vingt hommes. Un prince de Liechtenstein, lieutenant-colonel au régiment de Löwenstein, fut du nombre des prisonniers. Après cette affaire Loudon ayant rassemblé ses troupes dispersées, s'établit avec elles dans un bois qui était à un gros quart de lieue d'Allemagne au-delà de notre droite vis-à-vis du village de Hochkirch; un fond marécageux séparait notre flanc droit de ces hauteurs. La bataille dont nous allons parler incessamment, nous oblige d'entrer dans un détail plus circonstancié du terrain que les deux armées occupaient. Le village de Hochkirch, où s'appuyait la droite du roi, est situé sur une éminence; un cimetière d'une maçonnerie épaisse, capable de contenir un bataillon, domine sur toute la con-

trée; le village s'étend en long, et formait le flanc naturel de l'armée; il était garni de six bataillons; une batterie de quinze canons était construite à l'angle du front et du flanc; devant la ligne du front coule un ruisseau entre des bords de rochers; aux pieds de la hauteur de Hochkirch se trouvent un moulin et quelques cabanes, où l'on avait placé un bataillon franc, pour défendre le passage; ce qui était d'autant plus sûr, qu'il se trouvait sous la protection de notre canon vers Rodewitz, où était le quartier-général. Une partie du camp passait le ruisseau, à cause des hauteurs qu'il fallait nécessairement occuper, et de la communication avec le corps de monsieur de Retzow, qu'on assurait et dont on abrégeait le chemin par cette position. La droite du maréchal Daun, comme nous l'avons dit, s'appuyait sur le Stromberg; son centre était sur des hauteurs inexpugnables; sa gauche tirait vers Jauernick et Sornitz*). Il fit préparer en secret des chemins pour quatre colonnes, qui conduisaient au bois dont monsieur Loudon avait pris possession. Son projet était d'attaquer l'armée prussienne par quatre endroits à la fois, savoir par le poste de Loudon, par le moulin qu'occupait le bataillon franc, par cette partie vers Kolitz qui se trouvait au-delà du ruisseau, et la quatrième attaque devait se faire par le prince de Dur- 1758.

*) Comme le corps du général Loudon campait à Wuischka et Rachlau, nous croyons que le roi entend les villages Soritz et Jenckowitz.

1758. Bataille de Hochkirch.

lach sur le poste du Weissenberg, où commandait monsieur de Retzow. Ce fut la nuit du 13 au 14 d'Octobre que le maréchal Daun exécuta son dessein. L'attaque du moulin gardé par le bataillon franc fut la première; les ennemis l'emportèrent sans grande peine. En même temps Loudon ayant trouvé le moyen de se glisser avec ses pandours à dos de l'armée, mit le feu au village de Hochkirch, ce qui obligea les bataillons qui le gardaient à l'abandonner. L'ennemi se saisit dans cette confusion de la batterie qui était à la pointe du village; en même temps le brave major Lange se jeta avec un bataillon du markgrave Charles dans le cimetière de Hochkirch. L'armée n'eut que le temps de prendre les armes, et non celui d'abattre les tentes. Le roi entendit tirer le canon, et quoiqu'il ne fût averti de rien, il prit d'abord trois brigades du centre, avec lesquelles il marcha à la droite; les ténèbres étaient si épaisses, qu'on ne voyait pas à un pas devant soi. On s'aperçut d'abord que l'ennemi était maître de notre grande batterie, parce que les boulets de canon volaient dans le camp, et qu'il aurait été impossible qu'ils eussent pu y parvenir des batteries de l'ennemi. Le village de Hochkirch en flammes fut le fanal qui éclaira nos dispositions. Le roi prit par le derrière de son camp pour tourner ce village; dans la marche on donna sur un corps de grenadiers autrichiens, dont trois cents furent pris; mais dans la confusion du combat, n'ayant pas du monde de reste pour les garder, la

plupart s'échappèrent. Notre infanterie tourna Hochkirch, et commençait à pousser les Autrichiens, lorsque quelques escadrons ennemis, qu'on ne pouvait pas distinguer dans l'obscurité, la ramenèrent; les gensdarmes et le régiment de Vasold firent une charge fort vive; tout ce qu'ils rencontrèrent, plia devant eux; mais ne pouvant pas se diriger dans l'obscurité, ils donnèrent sur de l'infanterie postée à ce bois que Loudon avait occupé dès la veille. Tout le canon des Autrichiens y était, et l'infanterie bien et avantageusement établie; ce canon tirant à mitraille força la cavalerie prussienne à se retirer auprès de son infanterie. D'un autre côté le maréchal Keith et le prince Maurice d'Anhalt voulurent reprendre la batterie qui était perdue, ils se mirent à la tête de quelques bataillons, pour traverser le village de Hochkirch. Le chemin qui passe le village est étroit, à peine sept hommes de front pouvaient-ils y tenir, et ils trouvèrent en voulant déboucher de là, que les Autrichiens les débordaient si considérablement, qu'ils ne purent jamais se former, pour mener leurs troupes à la charge; ils furent aussitôt contraints de se replier. Le maréchal Keith y fut tué, monsieur de Geist mortellement blessé et le prince Maurice dangereusement. Quoiqu'à différentes reprises on tentât de passer le village, il n'y eut pas moyen de réussir; l'incendie était trop considérable, et la bataille fut perdue. Pour couvrir la retraite, le roi envoya des ordres à monsieur de Retzow de le joindre incessam-

1758.

1758. ment. Ce général avait trois fois repoussé le prince de Durlach. Comme ce dernier ne pouvait venir à lui qu'en traversant un défilé, monsieur de Retzow y laissa entrer le nombre d'ennemis qu'il lui plut, après quoi il les chargea et les culbuta avec une perte considérable dans le lieu dont ils avaient débouché; cette manoeuvre s'était répétée à trois reprises, lorsqu'il fut obligé de rejoindre l'armée. Il vint à propos à notre gauche. Le roi avait été contraint de la dégarnir, pour porter des secours à sa droite; cependant il ne put pas arriver assez à temps pour empêcher que le bataillon de Kleist ne fût entouré par l'ennemi, et contraint de mettre les armes bas. La droite de l'armée se soutenait, quelque effort que fît l'ennemi pour dépasser le village de Hochkirch. La bataille avait commencée à quatre heures, à dix le cimetière fut emporté; le village et la batterie étaient déjà perdus; l'ennemi se trouvait trop bien établi pour qu'on pût le déloger; un gros corps de cavalerie venait à dos de l'armée; monsieur de Retzow avait abandonné Weissenberg; dans ces circonstances la position de l'armée n'était plus soutenable, et il ne restait d'autre parti à prendre que celui de la retraite. La cavalerie descendit la première des hauteurs dans la plaine, pour couvrir la marche de l'infanterie. La droite de l'infanterie prit alors le chemin de Doberschutz, où l'on marqua le camp, et le corps de monsieur de Retzow fit l'arrière-garde de l'armée. La cavalerie autrichienne attaqua la nôtre

à différentes reprises; mais elle fut vigoureusement repoussée par monsieur de Seidlitz et par le prince de Würtemberg. Le camp que l'armée prit était bon, proche de Bautzen, entouré d'un double fossé marécageux, et sur des collines qui n'étaient dominées d'aucun côté. Le maréchal Daun retourna le même jour dans son ancien camp, et il ne parut pas qu'il eût gagné la victoire. Les Prussiens perdirent, comme nous en avons touché quelque chose, des personnes dignes par leur grand mérite d'être regrettées, le maréchal Keith, le prince François de Brunsvic, et monsieur de Geist; presque tous les généraux eurent des contusions ou des blessures, ainsi que le roi, le markgrave Charles, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer. Nous perdimes trois mille hommes*), la plupart d'infanterie, et il ne nous resta du nombre des prisonniers que nous avions faits, qu'un général nommé Vittelesky et sept cents hommes. 1758.

Pendant que tout ceci se passait en Lusace, messieurs de Ville et de Harsch tenaient Neisse étroitement bloqué; on était informé qu'un train d'artillerie de cent canons et de quarante mortiers devait partir d'Olmutz pour se rendre en Silésie. En combinant avec ces préparatifs l'effet qu'une victoire gagnée devait produire sur l'esprit des Autrichiens, il était facile de prévoir que le siége de Neisse en serait la

*) Deux cent quarante-six officiers, huit mille huit cent cinquante-un soldats.

1757. suite. Cette place était trop importante pour que le roi n'employât pas tous les moyens imaginables de la sauver; cependant on ne pouvait en faire lever le siége qu'en marchant en Silésie avec une armée. La difficulté était de ne point déranger les affaires d'un côté pour les rétablir de l'autre. Enfin sur la nouvelle que les Russes avaient abandonné Stargard, et dirigeaient leur marche par Reetz et Callies sur la Pologne, le roi prit les mesures suivantes: il attira à lui le prince son frère avec dix bataillons, et du canon, pour remplacer celui que l'on avait perdu; le comte de Dohna reçut ordre de se rendre en Saxe et de ne laisser en Poméranie qu'un corps sous monsieur de Platen, pour secourir Colberg, que monsieur de Palmbach assiégeait avec quinze mille Russes; il fut averti de diriger sa marche sur Torgau, pour pouvoir de là se tourner du côté qui aurait le plus besoin de sa présence; monsieur de Finck prit le commandement du reste du corps du prince Henri, qui tenait

17 Octobre. le camp de Gamig. Tandis que ces ordres partaient, le maréchal Daun s'avança, et vint se camper proche de l'armée du roi. Un détachement couvrait son flanc à Buchwalda; sa droite s'appuyait à Cannewitz, d'où la ligne prenait par Belgern, Wurschen, Drehsa, en forme de demi-cintre convexe par Grubschutz et Strehla; sa réserve prit le poste de Hochkirch. Quelque formidable que fût l'aspect de ces troupes, les Prussiens en avaient d'autant moins à craindre, qu'à peine les Autrichiens eurent-ils pris cette position,

qu'ils se retranchèrent jusqu'aux dents. Les deux points qui méritaient une attention sérieuse, était la conservation de Bautzen, où se trouvaient les vivres et la boulangerie de l'armée, et le moulin de Malschwitz, qui est sur une hauteur, dont il ne fallait pas souffrir que l'ennemi s'emparât. Le roi garantit la ville de Bautzen contre les entreprises des Autrichiens par un corps intermédiaire, qu'il plaça entre cette ville et sa droite, et pour le moulin à l'extrémité de la gauche, il n'y mit que des vedettes de houssards, pour que l'ennemi ne s'aperçut point de l'importance dont nous était ce poste. La raison d'en user ainsi était que le moulin se trouvait à la distance d'un quart de mille de la gauche, de sorte qu'en gardant la position de l'armée, on ne pouvait pas le soutenir à cause de son éloignement, et l'importance de ce moulin consistait en ce que dans la marche que le roi méditait de faire, il ne pouvait pas gagner Görlitz avant le maréchal Daun, si les colonnes ne passaient au pied de ce moulin; de sorte qu'au cas que l'ennemi y eût placé des troupes, il fallait passer la Spree derrière le camp et la repasser plus bas, ce qui faisait un circuit de deux milles de détour pour les troupes. Le maréchal Daun de son côté supposait que le roi, lorsqu'il apprendrait le siége de Neisse, ne trouverait aucun autre expédient pour se rendre en Silésie que celui de l'attaquer, et ce fut-là la raison qui lui fit prendre cette position de Cannewitz et de Wurschen, et qui lui donna l'idée de se retran- 1758.

1758. cher. Cela parut même par une lettre qu'il écrivit à monsieur de Harsch, dans laquelle il dit: „Faites votre siége tranquillement; je tiens le roi; il est coupé de la Silésie, et s'il m'attaque, je vous en rendrai bon compte." Il en arriva tout différemment de ce que le maréchal imaginait. Le prince Henri partit avec son détachement de Gamig; il passa par Mariaschein, et arriva le 21 à l'armée du roi, sans rencontrer d'ennemis sur sa route. Tous les préparatifs de la marche ne purent être achevés que le 24, et le même soir l'armée se mit en mouvement. La garnison de Bautzen servit d'escorte aux vivres de l'armée; ce corps prit les devans dès la nuit précédente, et passa par Kummerau, Neudorf, Tauer et Kolmen. L'armée marcha sur deux colonnes. On forma l'arrière-garde sur la hauteur du moulin à vent, d'où l'on prit par Leichnam, Ischmitz, tournant entièrement la droite de l'ennemi; ensuite on se porta sur Weyersdorf, et de là sur Ullersdorf, où l'armée campa. Monsieur de Möring, qui avait eu l'avant-garde du bagage, surprit près d'Ullersdorf trois cents cavaliers autrichiens, dont peu se sauvèrent, et la colonne du roi ayant donné près de Weyersdorf sur un bataillon de pandours qui ne se croyait pas exposé à l'ennemi, ce bataillon fut totalement détruit. Le lendemain 26 l'armée devança le jour, pour gagner Görlitz avant le maréchal Daun. L'avant-garde, composée de houssards et de dragons, y arriva la première; elle trouva d'abord un corps de cavalerie posté derrière un défilé

Marche du roi en Silésie.

du côté de Rauchertswalde; il n'était pas possible de l'attaquer dans cette position avantageuse; on fit en escarmouchant ce que l'on put pour l'engager à combattre, mais inutilement. On apprit enfin par un transfuge que c'était le corps des carabiniers et grenadiers à cheval, commandé par un général espagnol nommé d'Ayassas, et sur cet éclaircissement on résolut de choquer la fierté espagnole, pour engager ce général à passer le défilé et à se laisser battre; pour cet effet des houssards le provoquèrent; il passa le défilé en fureur et fondit sur ceux dont il se croyait insulté. Aussitôt les dragons le chargèrent et culbutèrent sa troupe dans le même défilé qu'il avait passé avec tant d'imprudence. Il y perdit huit cents hommes, que les Prussiens firent prisonniers; d'Ayassas se sauva sous la montagne de Landskrone, où le prince de Durlach venait d'arriver avec la réserve qu'il commandait. L'infanterie de l'avant-garde prussienne arriva en même temps; on s'en servit pour s'emparer de Görlitz, qui se rendit sans grandes difficultés. L'armée du roi y appuya sa gauche; sa droite fut poussée à Gerbigsdorf et Ebersbach. Ce flanc était couvert par un ruisseau bourbeux, qui coule dans un fond dont le revers du côté des Prussiens était escarpé. Les Autrichiens arrivèrent l'après-midi; le maréchal Daun étendit son armée derrière la Landskrone, d'Ossig vers Markersdorf. Le roi fut obligé de rester dans ce camp, pour donner quelques jours à l'arrangement des vivres, de sorte que 1758.

1758. l'armée ne put se mettre en marche que le 30. Les troupes décampèrent de nuit, pour passer la Neisse avant que l'ennemi en pût être informé. On trouva monsieur Loudon embusqué dans le bois de Schönberg. Les Prussiens faisaient cette marche légèrement, parce que les bagages et les vivres avaient pris la route de Naumbourg sur le Queis. L'arrière-garde fut toutefois attaquée proche de Schönberg, et ce ne fut qu'une bataille durant toute la route; monsieur Loudon y était encouragé par un renfort de douze mille hommes que le maréchal Daun lui avait envoyé; de son côté S. A. R. le prince Henri, qui commandait cette arrière-garde, fit de si bonnes dispositions en soutenant les brigades réciproquement, en posta d'autres si à propos, afin de recevoir celles qui se retiraient pour continuer leur chemin, qu'il n'y eut que du temps de perdu. À la vérité monsieur de Bülow, lieutenant-général et environ deux cents soldats furent blessés; il n'y eut d'ailleurs de tués que quinze hommes tout au plus. À Lauban il fallut préparer des ponts sur le Queis; ce qui fit perdre un jour. Le 1 de Novembre l'armée prit la route de la Silésie; on se prépara surtout à bien recevoir l'ennemi à l'arrière-garde, car sa force se trouvait assez considérable pour mériter cette attention. Le camp prussien avait ses deux ailes sur deux croupes de montagnes, qui aboutissaient chacune vers le Queis; plus on approchait de Lauban, plus les hauteurs dominaient celle du camp. On forma sur chacune de

ces hauteurs une arrière-garde séparée. Le roi se trouvait à la croupe de la droite, le markgrave à celle de la gauche, des houssards furent placés dans le fond entre ces deux corps d'infanterie pour agir selon le besoin. Derrière ces premiers corps, des brigades d'infanterie et d'artillerie en échelons occupaient les hauteurs dominantes, pour que chaque corps qui se repliait, pût se retirer sous la protection d'un autre. Au premier mouvement rétrograde que firent les troupes prussiennes, monsieur Loudon accourut plein d'ardeur pour entamer cette arrière-garde; il ne s'en fallut presque rien que les houssards ne le fissent prisonnier. Il voulut occuper le premier emplacement que le roi venait de quitter, il y menait déjà son artillerie; mais le feu préparé des batteries prussiennes démonta son canon, mit son infanterie en désordre, et l'obligea de s'enfuir. Il tâcha de renouveler cette manoeuvre à trois reprises, et toujours inutilement; car des feux préparés de même que le premier lui firent essuyer la même chose. Les houssards de Puttkammer, embusqués dans un bois, donnèrent enfin sur son monde, et le dégoûtèrent pour ce jour-là d'inquiéter la marche des Prussiens. S. A. R., qui s'était postée à l'autre bord du Queis, y reçut l'arrière-garde, après quoi le roi et son frère se séparèrent; le roi marcha par Löwenberg, Pombsen, Jauer et Girlsdorf à Nossen; le prince Henri se rendit à Landshut, où il releva monsieur de Fouqué, qui vint joindre le roi sur la route de Neisse.

1758.

1758.

Le siége de Neisse levé le 6 Novembre.

Monsieur de Harsch assiégeait Neisse depuis le 20 d'Octobre. Son attaque était dirigée sur le fort de Prusse du côté de Heidersdorf. La seconde parallèle achevée se trouvait à trente toises du chemin couvert, et toutes les batteries étaient montées. Quoique le maréchal Daun y eût envoyé des secours par le chemin de Silberberg, sur le bruit répandu de l'approche du roi les Autrichiens levèrent le siége. Monsieur de Treskow, commandant de la place, saisit ce moment, et fit une sortie où l'ennemi perdit huit cents hommes; messieurs de Harsch et de Ville se retirèrent en hâte, ils passèrent la Neisse et se replièrent par Ziegenhals à Jägerndorf, en abandonnant aux environs de Neisse des amas considérables de munitions de guerre, qu'on ne leur donna pas le temps de transporter.

Monsieur de Fouqué suivit les ennemis dans la Haute-Silésie, et s'établit à Neustadt, d'où il pouvait le mieux les observer. À peine les troupes furent-elles arrivées près de Neisse, que le roi entreprit une nouvelle expédition. Après le départ des Prussiens de la Lusace, le maréchal Daun avait pris le 4 de Novembre le chemin de l'Elbe; le 7 il passa cette rivière à Lohmen, et prit le camp de Pirna; monsieur de Finck, qui était demeuré à Gamig depuis l'absence de S. A. R., ne put maintenir cette position contre un nombre aussi supérieur d'ennemis; il se replia sur le Windberg, et de là sur Kesselsdorf, pendant que le maréchal Daun détacha les troupes

des cercles vers Eilenbourg, Torgau et Leipzig. Le comte de Dohna était en marche de ce côté-là. Les Russes, comme nous l'avons dit, avaient pris le chemin de la Pologne, à l'exception de monsieur de Palmbach, qui avec un détachement de quelques milliers d'hommes avait entrepris le siége de Colberg. Ce général russe avait poussé ses travaux avec force; le 26 et le 27 d'Octobre il donna des assauts consécutifs au chemin couvert de la place, et fut chaque fois vigoureusement repoussé; il préparait un nouvel assaut pour le 29, et les Russes avaient même arrangé des bateaux, au moyen desquels ils se flattaient de passer le fossé capital, pour emporter la place d'emblée. Le comte de Dohna ayant envoyé monsieur de Platen au secours de Colberg, ce général battit auprès de Greiffenberg un corps d'observation que les Russes y avaient placé, après quoi il s'avança jusqu'à Treptow. Son arrivée dégoûta monsieur de Palmbach de siéges et d'assauts; il se retira par Cösslin et par Bublitz en Pologne. La tranchée fut ouverte le 4 et la place dégagée le 29 d'Octobre. Le sieur de Heyden, commandant de la place, se distingua durant ce siége par ses bonnes dispositions, sa vigilance et sa fermeté. Le comte de Dohna attira à lui monsieur de Wedel, qui avait agi contre les Suédois, qui les avait battus à Fehrbellin, poussé par Ruppin au-delà de Prenzlow, qui avait enlevé le détachement entier de Hessenstein dans la seigneurie de monsieur d'Arnim, et que la victoire avait suivi

1758.

Le siége de Colberg.

28 Septembre.

1758. Campagne de Saxe.

partout. Monsieur de Manteufel le releva avec moins de troupes, et pendant la marche de la Saxe monsieur de Wedel conduisit l'avant-garde du comte de

12 Novembre. Dohna. Lorsque monsieur de Hadik arriva près de Torgau, l'avant-garde prussienne y parut en même temps; monsieur de Hadik se replia par le bois sur Eilenbourg; monsieur de Wedel le suivit à la trace, et quoique les ponts de la Mulde fussent rompus, la cavalerie prussienne passa la rivière à gué, et donna

15 Novembre. si à propos sur l'ennemi, que monsieur de Hadik perdit deux cents hommes et trois canons. Le comte de Dohna suivit monsieur de Wedel d'Eilenbourg; il s'avança vers Leipzig, que l'armée des cercles avait investi. Le prince de Deux-Ponts, intimidé par l'échec que monsieur de Hadik venait d'essuyer, n'attendit pas l'approche des Prussiens; le siége fut levé; il se retira en hâte sur Colditz; de là il tourna vers Plauen, et alla prendre dans l'empire des quartiers du côté de Hof et de Baireuth.

Pendant que le prince de Deux-Ponts et monsieur de Hadik fuyaient vers l'empire, le maréchal Daun s'approchait de Dresde. Le corps prussien, trop ex-

9 Novembre. posé à Kesselsdorf, passa l'Elbe, et se campa au faubourg du nouveau Dresde, entre le *Fischhaus* et les *Scheunen*. Monsieur de Schmettau, qui était commandant de Dresde, voyant que les Autrichiens se préparaient à s'emparer du faubourg de Pirna, y fit mettre le feu. Le maréchal Daun ménageait la jeune cour qui était dans la ville; il est à présumer que

sans elle il aurait été plus entreprenant; cependant les fossés de la place étaient bons. Le roi avait quitté la Silésie; son avant-garde se trouvait au Weissenberg, de sorte que le commandant pouvait en toute sûreté attendre l'arrivée de ce secours. Le retour du roi acheva de déranger les projets du maréchal Daun. Le comte de Dohna avait expédié l'armée des cercles; la saison etait avancée, et l'armée du roi pouvait dans trois marches être à Dresde; toutes ces considérations inspirèrent au maréchal Daun le dessein de se retirer. Il décampa le 15 de Grunau et de Leubnitz, et rentra en Bohême, où il mit ses troupes en quartiers d'hiver. Sur la nouvelle de son départ, le markgrave Charles, qui était avec le gros de l'armée à Görlitz, reçut ordre de ramener les troupes en Silésie. Le roi, qui était à Weissenberg, poussa jusqu'à Dresde, où les arrangemens se firent pour les quartiers d'hiver. Le comte de Dohna retourna dans la Poméranie et le Mecklenbourg; monsieur de Hülsen s'établit à Freiberg sur les frontières de la Bohême; monsieur d'Itzenplitz commanda à Zwickau, et en Silésie on tira un cordon le long des frontières de la Bohême, de Greiffenberg à Glatz; pour monsieur de Fouqué, il occupa Jägerndorf, Leobschutz, Neustadt et les environs. 1758.

Nous n'avons fait qu'une légère mention de la campagne des Suédois, auxquels on n'avait opposé que des détachemens de la garnison de Stettin, jusqu'à ce que le roi détacha monsieur de Wedel du camp

1758. de Rammenau en Lusace*). Les prouesses des Suédois consistaient à pénétrer dans le plat pays, lorsqu'ils n'y trouvaient aucune opposition; un faible détachement les réduisait à la défensive, et bien loin d'avoir fait des conquêtes, ils se trouvèrent trop heureux qu'on leur permît pendant l'hiver de se cantonner aux environs de Stralsund. Nous avons également passé sous silence quelques détachemens que S. A. R. fit au commencement du printemps vers Baireuth et Bamberg; messieurs de Driesen et Meyer furent chargés de ces petites expéditions, dont le but était de ralentir les opérations de l'armée des cercles, et de répandre la terreur chez les princes d'Allemagne qui s'étaient déclarés contre le roi.

Avril.

Vous trouverez, en considérant le total de cette campagne, qu'elle se distingue des autres par la quantité des siéges qui furent levés; il n'y eut que deux places de prises, Schweidnitz par les Prussiens, et le Sonnenstein par les troupes de l'empire. D'ailleurs le roi leva le siége d'Olmutz, les Russes ceux de Custrin et de Colberg, les Autrichiens ceux de Neisse et de Dresde, et les troupes des cercles ceux de Torgau et de Leipzig.

Après la fin de cette longue et fatigante campagne le roi ayant fait raser les ouvrages du Sonnenstein, retourna en Silésie, où il établit son quartier-général à Breslau.

*) Le général de Wedel partit le 14 Septembre du camp de Schönfeld.

CHAPITRE NEUVIÈME.

De l'hiver de 1758 *à* 1759.

La famille royale perdit cette année deux personnes illustres; l'une fut le prince de Prusse, tombé en langueur, qui fut emporté dès le commencement de Juin par un catarrhe suffocatif, dans le temps que les Prussiens assiégeaient Olmutz. Son bon coeur et ses connaissances, qui annonçaient pour l'avenir un gouvernement doux et heureux, le firent regretter. La markgrave de Baireuth fut la seconde. C'était une princesse d'un rare mérite; elle avait l'esprit cultivé, et orné des plus belles connaissances, un génie propre à tout, et un talent singulier pour tous les arts. Ces heureux dons de la nature faisaient cependant la moindre partie de son éloge. La bonté de son coeur, ses inclinations généreuses et bienfaisantes, la noblesse et l'élévation de son âme, la douceur de son caractère, réunissaient en elle les avantages brillans de l'esprit à un fond de vertu solide, qui ne se dementit jamais. Elle éprouva souvent l'ingratitude de ceux qu'elle avait comblés de biens et de faveurs, sans qu'on pût citer un exemple qu'elle eût jamais manqué à personne. La plus tendre, la plus cons-

1758-1759.
De la Prusse.
12 Juin 1758.

1758-1759. tante amitié unissait le roi et cette digne soeur. Ces liens s'étaient formés dès leur première enfance; la même éducation et les mêmes sentimens les avaient resserrés; une fidélité à toute épreuve des deux parts les rendit indissolubles. Cette princesse, dont la santé était faible, prit si fort à coeur les dangers qui menaçaient la famille, que le chagrin acheva de ruiner son tempérament. Son mal se déclara bientôt; les médecins reconnurent que c'était une hydropisie formée; leurs remèdes ne purent point la sauver; elle mourut le 14 d'Octobre avec un courage et une fermeté d'âme digne des plus intrépides philosophes. Ce fut le jour même où le roi fut battu à Hochkirch par les Autrichiens. Les Romains n'auraient pas manqué d'attribuer à ce jour une fatalité, à cause de deux coups aussi sensibles dont le roi fut frappé en même temps. Dans ce siècle éclairé on est revenu de ces stupides erreurs qui faisaient croire à des jours heureux ou sinistres. La vie des hommes ne tient qu'à un cheveu; le gain ou la perte d'une bataille ne dépend que d'une bagatelle. Nos destins sont une suite de l'enchaînement général des causes secondes, qui dans la foule des événemens qu'elles amènent, en doivent nécessairement produire d'avantageux et de

Du pape. funestes. La même année termina le pontificat du pape Benoît, le moins superstitieux et le plus éclairé des pontifes qui depuis long-temps eussent occupé le siége de Rome. Les factions française, espagnole et autrichienne lui donnèrent pour successeur le Véni-

tien Rezzonico, qui prit le nom de Clément XIII. 1758-1759
La différence du génie de ces deux papes frappa d'autant plus le public, que Clément, peut-être bon prêtre, manquait des talens nécessaires aux souverains de Rome pour gouverner leurs états et l'église universelle. Ses premiers pas dans le gouvernement pontifical furent de fausses démarches; il envoya au maréchal Daun une toque et une épée bénites, pour avoir battu les Prussiens à Hochkirch, quoique de tels présens, selon l'usage de la cour romaine, ne se fassent qu'à des généraux qui ont vaincu des nations infidèles, ou dompté des peuples barbares. Cette conduite le brouillait donc nécessairement avec le roi de Prusse, qu'il devait ménager à cause du grand nombre des sujets catholiques établis dans les états de sa domination. Ce pape eut avec le roi de Portugal des démêlés plus importans au sujet des jésuites. Ces pères avaient fait la guerre aux Espagnols et aux Portugais dans le Paraguay et les avaient même battus. Depuis ces brouilleries le roi de Portugal ne jugea plus convenable de confier les secrets de sa conscience et de son gouvernement à des membres d'une société qui avait agi comme ennemie de son royaume. Il renvoya le jésuite dont il s'était servi, et choisit un confesseur d'un autre ordre de religieux. Les jésuites, pour se venger de cet affront, qui tirait d'autant plus à conséquence que la conduite du roi pouvait être imitée par d'autres souverains, cabalèrent dans l'état et excitèrent contre le gouvernement

Du Portugal.

1758-1759. tous les grands du royaume sur lesquels ils avaient du crédit. Le père Malagrida, animé d'un zèle plus ardent, d'une haine théologale plus vive que ses confrères, parvint par ses intrigues à tramer une conspiration contre la personne du roi, dont le duc d'Aveiro se déclara le chef. Ce duc sachant que le roi devait se promener en carosse, embusqua des conjurés sur
4 Septembre. 1758. le chemin où le prince devait passer. Le cocher fut tué du premier coup, et du second le roi eut le bras cassé. Long-temps après le secret de la conjuration fut découvert par des lettres que les chefs du parti écrivaient au Brésil pour y causer un soulevement. Le duc d'Aveiro et ses complices furent arrêtés; ils déposèrent unanimement que cet attentat leur avait été suggéré par les jésuites, instigateurs de tout ce qui venait d'arriver *). Le roi voulut faire une punition exemplaire des auteurs de cet abominable complot. Son juste ressentiment, armé des loix, soutenu par les tribunaux, devait éclater contre les jésuites. Le pape prit leur défense et s'y opposa ouvertement. Toutefois ces pères furent bannis du royaume; ils allèrent à Rome, où ils furent recueillis non comme des rebelles et des traîtres, mais comme des martyrs qui avaient souffert héroïquement pour la foi. Jamais la cour de Rome n'avait donné un tel scandale. Quel-

*) On sait maintenant que le duc d'Aveiro et ses co-accusés furent innocents, et que les jésuites étaient tout-à-fait étrangers à cette affaire exploitée adroitement par monsieur Pombal contre l'ordre et la haute noblesse.

que vicieux que fussent les pontifes que les siècles 1758-1759.
précédens avaient détestés, aucun d'eux cependant ne s'était ouvertement déclaré le protecteur du crime et des assassinats. La conduite peu judicieuse du pape parut influer sur tout le clergé; la toque bénite qu'il avait envoyée au maréchal Daun, excita une effervescence de zèle bizarre chez les souverains ecclésiastiques d'Allemagne. L'électeur de Cologne entr'autres publia un édit dans ses états, par lequel il défendait à ses sujets protestans, sous de grièves peines, de se réjouir des avantages que les Prussiens ou les alliés pourraient remporter sur leurs ennemis. Ce fait, qui par lui-même mérite peu d'être rapporté, doit pourtant être cité, parce qu'il caractérise l'absurdité des moeurs d'un siècle dans lequel la raison a fait d'ailleurs tant de progrès. Mais ces farces, qui se passaient aux petites cours, n'attiraient sur elles que les sifflets du public, au lieu que les passions qui agitaient les grandes cours de l'Europe, produisaient des scènes plus funestes et plus tragiques.

De la France.

Nous avons vu il n'y a pas long-temps à Versailles l'abbé de Bernis devenir ministre des affaires étrangères, et bientôt cardinal, pour avoir signé le traité de Vienne. Tant qu'il fut question d'établir sa fortune, toutes les voies lui furent égales pour y parvenir; mais aussitôt qu'il se vit établi, il tâcha de se maintenir dans ses emplois en se conduisant par des principes moins variables et plus conformes aux intérêts permanens de l'état. Ses vues se tournèrent

1758-1759. toutes du côté de la paix, afin de terminer d'une part une guerre dont il ne prévoyait que des désavantages, et d'une autre pour tirer sa nation d'une alliance contrainte et forcée, dont la France portait le fardeau, et dont la maison d'Autriche devait seule retirer tout le fruit et toute l'utilité. S'adressant à l'Angleterre par des voies sourdes et secrètes, il y entama une négociation pour la paix; mais la marquise de Pompadour était d'un sentiment contraire, et aussitôt il se vit arrêté dans ses mesures. Ses actions imprudentes l'élevèrent, ses vues sages le perdirent; il fut disgracié pour avoir parlé de paix, et envoyé en exil dans l'évêché d'Aix. Monsieur de Choiseul, Lorraine de nation, ambassadeur de France à la cour de Vienne, fils de monsieur de Stainville, ambassadeur de l'empereur à Paris, devint ministre des affaires étrangères à la place du cardinal disgracié. Il signala son entrée dans le ministère par un nouveau traité d'alliance qu'il conclut avec la cour de Vienne, et dont nous donnons la copie à la fin de ce chapitre, pour ne point interrompre le tableau général que nous offrons au lecteur. En le parcourant vous vous apercevrez de l'ascendant que la cour de Vienne avait pris sur celle de Versailles, et qui n'alla depuis qu'en augmentant. Monsieur de Choiseul, non content du traité désavantageux qu'il venait de conclure avec l'impératrice-reine, ordonna au nom du roi à l'académie des inscriptions de frapper une médaille qui éternisât la mémoire de cet événement. Ces deux

cours ne s'en tinrent pas là; elles employèrent leur commun crédit à la cour de Pétersbourg pour ranimer la haine de l'impératrice Élisabeth contre le roi de Prusse; elle lui représentèrent qu'il convenait de laver la tache que ses troupes avaient reçue à Zorndorf, en mettant le printemps prochain une armée plus nombreuse en campagne. Son favori ne cessait de lui répéter que pour changer en terreur le mépris des Prussiens pour les Russes, il fallait ordonner aux généraux qui commanderaient ces troupes, d'agir avec la plus grande vigueur, et de suivre en tout les impulsions qu'ils recevraient des puissances alliées. Toutes ces insinuations menaient au but qu'avait la cour de Vienne, de charger ses alliés des hasards de la guerre, et de se ménager pour en retirer seule l'avantage. 1758-1759.

Le roi de Pologne était mêlé dans toutes ces intrigues; non seulement il aigrissait la cour de Pétersbourg contre celle de Berlin, mais voulant encore tirer de l'amitié de l'impératrice Élisabeth des avantages pour sa famille, il la sollicita de procurer par son assistence le duché de Courlande à son troisième fils, le prince Charles. L'impératrice, favorable aux Saxons, consentit à cet établissement, et Auguste II investit son fils de ce duché. Le nouveau duc alla à Pétersbourg, pour remercier l'impératrice de cette faveur. Ce prince inquiet et ardent prit part à toutes les intrigues de la cour; ses procédés le brouillèrent avec le grand-duc et son épouse, il s'attira leur inimitié, et cette haine le perdit dans la suite.

1758-1759. De la Russie. Tandis que l'impératrice de Russie donnait des duchés et s'appropriait des royaumes, elle n'était pas elle-même sans appréhension; elle craignait que les Anglais, alliés des Prussiens, et mécontens de la conduite des Russes envers eux depuis le commencement de la guerre, n'envoyassent une flotte dans la Baltique, pour brûler le port de Kronschlott. Pour prévenir de pareilles entreprises, ses ministres négocièrent un traité d'association avec les couronnes de Suède et de Danemark, afin d'interdire le passage du Sund aux flottes étrangères. Cette convention, où les Suédois trouvaient leur compte, et à laquelle les subsides de la France obligeaient les Danois de se conformer, fut promptement conclue entre ces trois puissances.

De l'Angleterre. L'Angleterre ne s'embarrassait guère des mesures que prenaient les puissances du nord, pour défendre à ses escadres l'entrée de la Baltique; elle dominait sur l'océan et sur toutes les autres mers, sans s'inquiéter de la Baltique, ni du Sund. Ses amiraux Boscawen et Amhorst avaient pris Cap Breton, le sieur Keppel s'était rendu maître de l'île de Gorée sur les côtes d'Afrique. Les Indes leur offraient des conquêtes; les côtes du Danemark, de la Suède, de la Russie ne leur en offraient aucune. Ces grands progrès des Anglais ne soulageaient point le roi du fardeau qu'il portait et des risques que sa couronne avait à courir. Il avait demandé en vain aux Anglais une escadre, pour couvrir ses ports de la Baltique, menacés par les armemens des flottes russes

et suédoises. Le sieur de Rexin, ministre du roi à la Porte, fut sans cesse traversé dans sa négociation par le sieur Porter, ministre de la Grande-Bretagne. D'ailleurs le nouvel empereur des Turcs, sans éducation, était ignorant dans les affaires, et d'une timidité extrême, tant par la crainte d'être détrôné que par celle du mauvais succès de ses armes, s'il s'engageait dans une guerre avec la maison d'Autriche. Quelques grandes que fussent les sommes qui passaient à cette cour, quelque voie de corruption qu'on tentât, les affaires n'en furent guère avancées, à cause que les Autrichiens et les Français répandaient de l'argent et faisaient des largesses avec la même profusion, et que les Turcs trouvaient plus leur compte à recevoir des récompenses pour ne rien faire que pour entrer en action. Les efforts inutiles que le roi avait faits à la Porte, le persuadèrent de plus en plus que n'ayant aucun secours étranger à attendre, il ne devait recourir qu'à ses propres ressources. Son attention se tourna uniquement sur son armée; on leva autant de monde que l'on put, on arma, on remonta, on approvisionna les troupes, afin de s'opposer dans la campagne prochaine avec une armée bien conditionnée et nombreuse à la multitude d'ennemis que les Prussiens auraient à combattre.

1758-1759.
De la Porte.

1758-1759. Extrait du traité d'alliance conclu à Versailles le 30 Décembre 1758 entre l'impératrice-reine et le roi de France.

Ce traité parait avoir été conclu en opposition de la convention de subsides qui avait éte signée le 11 d'Avril de la même année entre les cours de Prusse et d'Angleterre. Il en est fait mention dans le préambule, et il y est dit en autant de termes: *Que comme on ne pouvait espérer de rétablir la tranquillité de l'Allemagne que par l'affaiblissement de la puissance pernicieuse du roi de Prusse, le roi très-chrétien et l'impératrice-reine avaient jugé à propos de resserrer les noeuds de leur union par un traité confirmatif du traité de Versailles du 1 de Mai* 1756, *et de convenir des moyens les plus propres pour forcer l'agresseur de donner satisfaction aux lésés et sûreté pour l'avenir, et pour établir solidement le repos de l'Allemagne, en réduisant le roi de Prusse dans des bornes qui ne lui permissent plus de troubler au gré de son ambition et de celle de l'Angleterre, la tranquillité générale et celle de ses voisins.* On passe ensuite au traité même, qui contient les articles suivans:

Art. 1. Les deux parties confirment le traité de Versailles du 1 Mai 1756 et le prennent pour base de la présente convention.

2. Le roi de France promet de fournir à l'impératrice-reine, pendant tout le cours de la présente guerre, un secours de huit mille hommes d'infanterie

et de six mille hommes de cavalerie, soit en trou- 1758-1759.
pes, soit en argent, au choix de l'impératrice-reine.

3. Ce secours en argent est évalué à trois millions quatre cent cinquante-six mille florins par an.

4. Le roi de France se charge seul du subside à payer à la Suède.

5. Il promet de soudoyer le corps des troupes saxonnes, et de le renvoyer à la disposition de l'impératrice-reine, dès qu'elle le demandera

6. Les deux parties s'engagent de procurer au roi de Pologne, électeur de Saxe, non seulement la restitution de ses états, mais aussi un dédommagement proportionné.

7. Le roi de France promet d'employer cent mille hommes en Allemagne, pour couvrir les Pays-Bas autrichiens et les états de l'empire.

8. La sûreté des côtes de Flandres ayant exigé que les places d'Ostende et de Nieuport fussent mises à l'abri de toute insulte, et le roi très-chrétien ayant voulu se charger de la défense de ces deux places, elles demeureront confiées à la garde de ses troupes pendant tout le temps que durera la présente guerre entre la France et l'Angleterre; mais cet arrangement, uniquement relatif à la sûreté desdites places, ne doit porter aucun préjudice au droit de souveraineté de l'impératrice-reine.

9. Le roi de France promet cependant de restituer les places de Nieuport et d'Ostende même avant sa paix avec l'Angleterre, si on en convenait ultérieurement.

1758-1759. 10. Les pays conquis sur le roi de Prusse seront gouvernés et administrés au nom et par les commissaires de l'impératrice-reine; mais les revenus publics appartiendront au roi très-chrétien, à l'exception de quarante mille florins prélevables pour les frais de l'administration.

11. Les deux parties s'engagent à terminer à l'amiable les discussions particulières qu'elles pourraient avoir.

12. Le roi très-chrétien promet de faire tous ses efforts pendant la guerre, et d'employer aux conférences pour la paix ses bons offices les plus efficaces, pour qu'au traité à conclure entre l'impératrice-reine et le roi de Prusse, le duché de Silésie et le comté de Glatz soient cédés et assurés à la maison d'Autriche, et il se charge d'avance de la garantie de tout ce qui sera stipulé à cet égard entre l'impératrice-reine et le roi de Prusse.

13. Les deux parties s'engagent à ne faire ni paix ni trève avec leurs ennemis communs, que d'un parfait concert. Le roi de France promet de ne faire ni paix ni trève avec le roi d'Angleterre, sans convenir avec lui qu'il fera tous ses efforts pour engager le roi de Prusse à accorder à sa majesté impériale des conditions justes et honorables, ou du moins sans obliger le roi d'Angleterre à promettre qu'il ne donnera plus de secours au roi de Prusse, et l'impératrice-reine s'engage à ne faire ni paix ni trève avec le roi de Prusse qu'aux mêmes conditions.

14. Pour rassurer les états protestans, on confirme le traité de Westphalie, et on s'accorde d'inviter la couronne de Suède d'accéder au présent traité. 1758-1759.

15. L'impératrice-reine renonce à son droit de réversion des duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalle, en faveur des descendans mâles de l'infant Don Philippe.

16. Les deux parties s'engagent d'agir de concert avec le duc de Parme auprès du roi des Deux-Siciles, pour fixer l'ordre de succession dans le royaume des Deux-Siciles.

17. En retour de la renonciation énoncée dans l'article 15, le roi très-chrétien promet d'employer ses bons offices pour déterminer le roi de Naples à céder à l'empereur ses prétentions sur les biens allodiaux des maisons de Médicis et de Farnèse.

18. L'infant duc de Parme renonce à ses prétentions sur les biens allodiaux des maisons de Médicis et de Farnèse, aussi bien que sur les villes de Bozzolo et de Sabionetta.

19. Le roi très-chrétien promet de concourir par ses bons offices pour que l'archiduc Joseph soit élu roi des Romains, d'une manière conforme aux constitutions de l'empire.

20. Les deux parties conviennent de ne prendre aucunes mesures par rapport à la future élection d'un roi de Pologne, que d'un concert commun; et leur but n'étant que de maintenir la liberté de la nation

1758-1759. polonaise, elles déclarent dès à présent, que si le choix libre de la république venait à tomber sur un prince de la maison de Saxe, elles l'appuieront de leur mieux.

21. L'impératrice-reine étant convenue avec le duc de Modène du mariage de l'archiduc Léopold avec la princesse de Modène, et voulant demander à l'empereur et à l'empire l'expectative à la succession féodale de Modène, en faveur de l'archiduc Léopold, à condition que les états de Modène ne soient jamais unis à la masse des états de la maison d'Autriche, le roi de France promet d'y concourir par ses bons offices

22. On invitera d'accéder à ce traité, l'empereur, l'impératrice de Russie, et les rois de Suède et de Pologne.

Les deux derniers articles, ainsi que les trois articles séparés, ne roulent que sur de simples formalités.

CHAPITRE DIXIÈME.

Campagne de 1759.

Les armées du prince Ferdinand de Brunsvic et de S. A. R. le prince Henri ouvrirent les premières cette campagne. L'armée du roi, retenue sur les frontières de la Marche et de la Silésie par le voisinage des Russes en Pologne, ne pouvait pas entreprendre d'expéditions qui l'auraient écartée d'une ligne de défense de laquelle il y avait du risque à s'éloigner; et les Autrichiens différaient leurs opérations, pour donner aux Russes le temps de se mettre en campagne; ce qui retardait ordinairement le mouvement des troupes jusqu'à la fin de Juillet.

1759. Campagne du prince Ferdinand de Brunsvic.

Les Français agissaient sans alliés, l'armée du prince Ferdinand n'avait qu'un ennemi à combattre; de sorte qu'ils se mettaient en action aussitôt que leurs arrangemens étaient pris, et qu'ils le jugeaient à propos. Cette année monsieur de Contades reçut le commandement de l'armée française, et monsieur de Broglio, qui commandait sous lui, se tenait à Francfort, d'où il avait l'oeil sur les troupes jusqu'à l'arrivée du maréchal. Un corps mêlé d'Autrichiens et de troupes des cercles, aux ordres de monsieur d'Arberg, s'avança en Thuringe, où il donna de la

1759. jalousie au prince Henri et au prince Ferdinand. S. A. R. et le prince de Brunsvic concertèrent ensemble une entreprise, pour déloger ces troupes voisines qui les importunaient. Monsieur de Knobloch fut commandé de la part des Prussiens et monsieur d'Urf de celle des alliés pour exécuter ce projet.

28 Février. Monsieur de Knobloch prit Erfurt, et fit quelques centaines de prisonniers dans ces environs. Monsieur d'Urf chassa l'ennemi au-delà de Vach et reprit Hersfeld. À peine les Prussiens et les alliés se furent-ils retirés, que les Autrichiens et les troupes des cercles revenant sur leurs pas, reprirent leur première position. Ce mouvement déplut au prince Ferdinand; pour éloigner ces troupes du voisinage de la Hesse, il porta toute la gauche de son armée sur Cassel, et s'avança de là par Melsungen à Hersfeld. Le prince héréditaire entra dans la principauté de

1 Avril. Fulda, d'où il pénétra en Franconie; il prit Meiningen, Wasungen, et défit trois régimens autrichiens qui se trouvaient dans ces environs. Monsieur d'Arberg s'approcha de lui et l'attaqua dans son camp de Wasungen. Après un combat de six heures les Autrichiens et les troupes des cercles furent repoussés, et obligés de fuir jusqu'en Thuringe. Alors le prince Ferdinand rassembla tous ses détachemens à Fulda; son dessein était de détruire les magasins que les Français avaient à Fritzlar, à Hanau et dans ces environs, pour retarder, et peut-être même empêcher les opérations qu'ils méditaient de faire en Hesse; il

prit le chemin de Francfort, et surprit en marche plusieurs détachemens français, qui ne pouvant se sauver se rendirent prisonniers de guerre. En approchant de Bergen, il crut n'y trouver que quelques bataillons, qui trop faibles pour lui résister seraient obligés de se retirer, ou de mettre les armes bas, s'ils étaient assez téméraires pour l'attendre. Dans le temps qu'il les faisait charger, monsieur de Broglio parut sur la hauteur derrière ce village, avec les brigades qu'il avait rassemblées des quartiers les plus voisins. L'attaque des alliés fut repoussée. Le prince d'Isenbourg, qui la commandait, y perdit la vie. Le prince Ferdinand se trouva dans la nécessité de soutenir une affaire qui était engagée; il emporta à la vérité le bas du village de Bergen, mais la partie supérieure bien fortifiée lui opposa des obstacles insurmontables. Les troupes françaises chargèrent en même temps les alliés à propos et les contraignirent à lâcher prise. Les Saxons qui se trouvaient dans cette armée de monsieur de Broglio voulurent poursuivre les troupes; le prince Ferdinand s'en aperçut; il les fit attaquer par sa cavalerie, qui en détruisit une partie, et leur fit quelques centaines de prisonniers; pendant le reste de la journée on se canonna réciproquement. Le prince Ferdinand voyant que son coup était manqué, se retira la même nuit vers la Hesse, sans que monsieur de Broglio l'inquiétât. Monsieur du Blaisel le suivit et entama dans cette retraite l'arrière-garde d'une des colonnes de l'armée;

1759.

Bataille de Bergen. 13 Avril.

1759. il s'y comporta si bien, qu'il fit prisonniers deux cents dragons prussiens de Finckenstein.

Expéditions du prince Henri en Bohême et Franconie.

Pendant ce temps-là le prince Henri avait exécuté avec plus de succès un dessein pareil qu'il avait formé sur la Bohême. Il entra dans ce royaume par Peterswalde, sans y rencontrer une grande résistance. Monsieur de Hülsen, qui pénétrait avec la seconde colonne par le Basberg, y trouva l'ennemi retranché. Sa cavalerie prit le chemin de Priesnitz, qui le mena
15 Avril. à dos des Autrichiens. Elle les attaqua à revers, tandis que l'infanterie prussienne entamait le front du retranchement. Tout ce corps de monsieur Renard, consistant dans le régiment d'Andlau, de Königsegg et mille Cravates, faisant deux mille cinq cents têtes, fut pris sans qu'il en échappât personne. Après cette belle action monsieur de Hülsen s'avança sur Saatz, où il ruina un des plus considérables magasins de l'ennemi. S. A. R. se porta en même temps
17 Avril sur Budin; elle fit détruire toutes les provisions et tous les amas que les Autrichiens avaient rassemblés dans ces contrées, et après avoir ainsi rempli le but de ses opérations, elle ramena ses troupes en Saxe. Ce prince résolut peu après de porter un coup semblable aux troupes de l'empire, afin de les éloigner
Mai. des frontières de la Saxe. Cette entreprise fut concertée avec les alliés. Il assembla son corps à Zwickau, d'où monsieur de Finck fut détaché sur Adorf, afin de donner aux ennemis des appréhensions pour la ville d'Eger. S. A. R. marchant à Hof, en détacha

monsieur de Knobloch par Saalbourg vers Cronach. 1759.
Les troupes des cercles, déconcertées par ce mouvement, quittèrent leur camp avantageux de Müncheberg; les Prussiens l'occupèrent et firent nombre de prisonniers en différentes rencontres. Monsieur de Finck alors se porta sur Weisenstadt, pour couper à monsieur de Maquire la communication avec les troupes des cercles, ce qui rejeta ce général autrichien dans le Haut-Palatinat, d'où il joignit ensuite auprès de Nuremberg l'armée de l'empire. Monsieur de Finck le suivit et lui prit quatre cents prisonniers en différentes occasions. L'armée prussienne se campa proche de Baireuth; monsieur de Meinecke força le général Riedesel proche de Himmelskron à se rendre prison- 11 Mai.
niers avec neuf cents hommes qu'il commandait. Ce désastre précipita la retraite des troupes des cercles, que le prince de Deux-Ponts ramena à Nuremberg. S. A. R. n'ayant alors aucun ennemi en tête, envoya monsieur de Knobloch dans l'évêché de Bamberg, où 16 Mai.
il détruisit tous les magasins qu'on y avait formés pour l'armée de l'empire. Après avoir ainsi rempli son projet, S. A. R. ramena ses troupes en Saxe vers le commencement de Juin. Les Autrichiens avaient profité de l'absence des Prussiens, pour y faire une incursion. Un général Gemmingen, qui s'était établi près de Wolkenstein, y fut attaqué et battu par monsieur de Schenkendorf. Monsieur de Brentano vint au secours de l'Autrichien; mais ayant été aussi mal reçu que monsieur de Gemmingen, il se retira

1759. en Bohême avec précipitation. Cette expédition de S. A. R. fit perdre dans un mois aux troupes de l'empire tous leurs magasins, soixante officiers et trois mille hommes. Du côté des alliés le prince héréditaire s'était avancé dans l'évêché de Wurzbourg à la tête de douze mille hommes; il fit trois cents prisonniers sur les Autrichiens dans cette incursion, après laquelle il vint rejoindre le prince son oncle en Hesse.

Campagne du prince Ferdinand de Brunsvic.

Les Français ne commencèrent leurs opérations que sur la fin de Mai. Monsieur de Contades passa le Rhin à Cologne; il se joignit le 2 de Juin à monsieur de Broglio proche de Giessen, et laissa monsieur d'Armentières aux environs de Wesel avec un détachement de vingt mille hommes. Le prince Ferdinand s'était retiré à l'approche de ces troupes, d'abord à Lippstadt, ensuite à Hamm, où il rassembla tous les régimens qui avaient hiverné dans l'évêché de Munster, à l'exception de la garnison de cette ville. Monsieur d'Imhof était demeuré jusqu'alors à Fritzlar; sur ce qu'il eut vent que monsieur de Contades d'un côté, monsieur de Broglio d'un autre, et les Saxons d'un troisième s'avançaient sur lui, il se replia sur Lippstadt. Les Français trouvant la Hesse vide de troupes, s'emparèrent de Cassel, de Minden, de Beverungen, où ils prirent la plus grande partie des magasins des alliés. Monsieur de Contades ayant poussé de là sur Paderborn, le prince Ferdinand s'a-
20 Juin. vança vers lui et vint se camper à Rietberg. La

perte de tous ses magasins l'obligea d'en assembler de nouveaux et il choisit Osnabruck pour le lieu de son dépôt principal. Cependant le dessein des Français était de couper les Allemands du Weser. Monsieur de Contades alla se camper aux sources de l'Ems, d'où il se rendit à Bielefeld et Herford, et plaça le corps de monsieur de Broglio à Oerlinghausen; de là ce dernier s'approcha de Minden. Il surprit la ville en plein jour et y fit quinze cents prisonniers. Ce contretemps obligea le prince Ferdinand, qui était à Ravensberg, de se replier sur Osnabruck; il y fut joint le 8 par le corps de monsieur de Wangenheim, qui jusqu'alors avait tenu tête à monsieur d'Armentières *). Ce général français ne trouvant personne en chemin, tenta d'emporter Munster l'épée à la main; ayant manqué son coup, il y procéda en règle, la tranchée fut ouverte, et la ville se rendit le 25.

1759. 10 Juillet. 11 Juillet. Capitulation de Münster.

De son côté monsieur de Contades vint camper avec toute son armée près de Minden; il occupa la rive gauche du Weser, et plaça monsieur de Broglio sur la droite. Le prince Ferdinand, après avoir gagné les bords de ce fleuve, le remonta aussitôt, pour s'opposer aux ennemis. Il déboucha le 29 dans les plaines de Minden, étendant son armée entre Hille et Friedewalde, où il fut joint par le général Drèves, qui venait de reprendre Brème sur les Français.

*) Le prince Ferdinand était dès le 8 Juillet à Osnabruck.

1759. Il fit fortifier le village de Tonhausen à un quart de mille de la gauche de son armée, espèce de piége qu'il tendait à monsieur de Contades, trop bien posté pour qu'on pût brusquer une attaque sur son camp, et dont le prince ne pouvait tirer raison qu'en l'engageant dans une mauvaise affaire. D'un autre côté, pour causer des inquiétudes aux Français, il leur envoya à dos le prince héréditaire, qui s'approchant de Gohfeld, y trouva le duc de Brissac à la tête d'un détachement de six mille hommes. Monsieur de Contades s'empressant à remplir les désirs du prince Ferdinand, se conduisit comme s'il avait reçu des instructions de la part de ce prince. Monsieur de Broglio avec son détachement passa le Weser et joignit l'armée; on prépara des débouchés sur le marais qui couvrait l'armée alliée, et enfin on l'attaqua le 1 d'Août. Ce village de Tonhausen, que le prince Ferdinand avait fait retrancher, était garni de douze bataillons, défendus par deux grosses batteries et soutenus par vingt escadrons, qui campaient à peu de distance derrière l'infanterie. Le gros de l'armée alliée campait à un petit demi-mille de là, comme nous l'avons dit, derrière les bois de Hille. Par une sage précaution le prince avait préparé ses chemins et ses communications de manière qu'au premier mouvement des Français il pouvait marcher à eux sans rencontrer d'empêchement, et tandis qu'ils attaqueraient le village, les charger à son tour. Monsieur de Contades déboucha dans la plaine à la pointe du jour.

Bataille de Minden.

Monsieur de Broglio commandait l'avant-garde destinée à l'attaque du village. L'armée française prit une position trop éloignée de son avant-garde pour être à portée de la soutenir; elle appuya son aile droite au Weser, et sous la forme d'une potence sa gauche se repliait en faisant un coude à ce marais qu'elle venait de passer. Monsieur de Broglio, à l'approche de Tonhausen, vit les douze bataillons que monsieur de Wangenheim y mettait en bataille; il prit ce général et ces troupes pour l'armée entière du prince Ferdinand; il demeura quelque temps indécis, et fit enfin demander de nouveaux ordres à monsieur de Contades; l'occasion s'échappa, le temps se perdit, le prince Ferdinand arriva avec l'armée; au lieu d'aller au secours de monsieur de Wangenheim, il forma ses troupes vis-à-vis de cet angle que faisait l'armée française. Monsieur de Contades lui opposa un corps de cavalerie; mais l'ardeur et la fougue de l'infanterie anglaise l'emporta*). Elle attaqua la cavalerie française et la mit en déroute; de là elle se porta tout de suite sur l'infanterie française; le prince Ferdinand n'eut que le temps de la soutenir par d'autres brigades; ensuite les Français prirent la fuite et les alliés se formèrent sur le terrain qu'ils venaient d'abandonner. Tandis que la fortune se déclarait pour le prince Ferdinand, monsieur 1759.

*) Six bataillons, qui perdirent soixante dix-huit officiers, mille deux cent quatre-vingt dix-sept soldats.

1759. de Broglio attaquait mollement le village de Tonhausen; il y eut en même temps deux charges de cavalerie dans cette partie, qui tournèrent toutes deux à l'avantage des alliés. La déroute de la gauche des Français, la fuite de cette cavalerie jointe au peu de succès qu'avaient eu les attaques du village, déterminèrent l'ennemi à quitter le champ de bataille; ce qui se fit avec beaucoup de confusion et de désordre.

Combat de Gohfeld. Le prince héréditaire battit le même jour monsieur de Brissac à Gohfeld, et occupa en le poursuivant un passage, proche du Weser, qui coupait aux Français les chemins des pays de Waldeck et de Paderborn. Ce coup fut aussi décisif que la bataille, parce que l'armée française, environnée par les alliés près de Minden à la rive gauche du Weser, fut obligée de repasser ce fleuve et de prendre le chemin de Cassel, le seul qui lui restat. Monsieur d'Armentières,

4 Août. qui avait jusques-là serré de près Lippstadt, en leva le blocus; il détacha dix bataillons pour Wesel; avec les douze autres il accourut à Cassel, où il se joignit à l'armée qui venait d'être battue. Le lendemain de la bataille Minden se rendit au vainqueur; les Français perdirent au-delà de six mille hommes dans cette affaire, dont trois mille furent faits prisonniers. Pour profiter de cet heureux événement, le prince Ferdinand s'avança vers Munden, tandis que le prince hérédi-

5 Août. taire passa le Weser à Hameln à la tête de vingt mille hommes; il y eut une affaire d'arrière-garde sérieuse à Munden, où monsieur de St.-Germain par sa bonne

conduite sauva le bagage de l'armée française. Le prince Ferdinand se tourna ensuite du côté de Paderborn, et monsieur d'Urf prit à Detmold l'hôpital ambulant des Français, avec huit cents hommes qui l'escortaient. À l'approche des alliés de Stadtberge le duc de Chevreuse et monsieur d'Armentières se replièrent sur Cassel, et les alliés ayant tourné de là vers la principauté de Waldeck, monsieur de Contades s'imagina que ce mouvement indiquait une intention du prince Ferdinand de couper les Français du Mein. Sur cette supposition il quitta brusquement Cassel, où il laissa une faible garnison, et se campa à Marbourg. Un partisan des alliés, nommé Freitag, s'approcha de cette capitale, et la reprit par capitulation. Le prince Ferdinand était alors à Corbach; il fit avancer le prince héréditaire à Wolfshagen et détacha le prince de Holstein à Fritzlar. Ces mouvemens achevèrent de dérouter monsieur de Contades; se croyant perdu, il évacua la Hesse. Le prince Ferdinand le suivit à Ernsthausen; un de ses détachemens prit le même jour trois cents Français dans la forteresse de Ziegenhain. Les ennemis s'étaient postés à Amönebourg sur l'Ohm; ils avaient le corps de Fischer derrière la Lahn; le prince héréditaire le battit. En même temps son oncle s'étant avancé à Wetter avec l'armée, ce jeune héros se porta derrière les ennemis à Niederweimar. Cela fit perdre la tramontane à monsieur de Broglio, qui se retira à Giessen et abandonna Marbourg. Cette ville fut prise par

1759. 9 Août. 10 Août. Retraite de l'armée française. 19 Août. 23 Août. 28 Août. 2 Septembre. 3 Septembre.

1759. le comte de Bückebourg, avec la garnison de neuf
11 Septembre. cents hommes qui l'avait défendue. Cette suite d'heureux succès mit le prince Ferdinand à portée de s'a-
19 Septembre. vancer à Krofdorf. Il n'y avait que la Lahn qui séparât les alliés et les Français. Ces derniers retranchèrent leur camp et portèrent monsieur de Broglio à Wetzlar. Le prince Ferdinand lui opposa monsieur de Wangenheim pour l'observer. Les malheurs qu'avait essuyés monsieur de Contades, en dégoûtèrent la cour; elle le rappela, et monsieur de Broglio, déclaré maréchal de France, prit le commandement de l'armée.

Siége de Munster.

Tandis que les Allemands et les Français campaient opiniâtrément sur les bords de la Lahn les uns vis-à-vis des autres, le prince Ferdinand travaillait sur ses derrières à chasser les ennemis de l'évêché de Munster. Il avait envoyé monsieur d'Imhof en Westphalie pour assiéger Munster; mais à peine ouvrait-il la tranchée devant cette place, qu'il fut obli-
4 Septembre. gé d'en lever le siége. Monsieur d'Armentières avait quitté en hâte l'armée française, avait passé le Rhin à Wesel, accourant au secours de Munster. Des renforts joignirent monsieur d'Imhof, qui se trouvant en état d'entreprendre quelque chose, recommença le
10 Novembre. siége. Monsieur d'Armentières s'en approcha de nouveau, dans le dessein d'attaquer les Allemands; mais soit qu'il crût l'entreprise trop difficile, soit qu'un
19 Novembre. échec que souffrit un de ses détachemens le décourageât, il se retira derrière la Lippe, et la ville se
20 Novembre. rendit à monsieur d'Imhof par capitulation.

L'amour propre de la nation française lui avait 1759.
fait attribuer les désavantages qu'elle essuyait dans la guerre d'Allemagne au peu de supériorité que son armée avait en nombre sur celle des alliés. La cour, qui pensait à peu près de même, pour obvier à cet inconvénient venait d'engager le duc de Würtemberg à lui fournir douze mille hommes, moyennant un subside que la France lui payerait en sel. Le duc se mit lui-même à la tête de ses troupes; il s'en était réservé le commandement, et pour ne point être confondu dans la foule des généraux d'une grande armée, pour ne point servir sous un maréchal de France, ce qu'il jugeait contraire à sa dignité, il avait stipulé que sa personne et ses troupes ne seraient employées qu'en détachemens. Ce prince arriva en Franconie avec son corps au mois d'Octobre. Monsieur de Broglio, qui ne pouvait pas l'employer comme il aurait voulu, l'envoya dans le pays de Fulda, d'où les alliés tiraient une partie de leur subsistance; l'approche des Würtembergeois dérangea les livraisons du pays. Ces troupes isolées présentaient aux alliés une trop belle occasion, pour qu'ils n'en profitassent pas. Le prince héréditaire partit à tire d'aile de l'armée; il
se présenta devant les portes de Fulda au moment 30 Novembre.
où personne ne s'y attendait. Le duc avait préparé pour ce jour un bal, qui fut dérangé. Étonné de la présence d'un ennemi aussi vigilant, qui ne lui donnait pas le temps de rassembler ses troupes, il se retira vers le Mein avec sa cavalerie. L'arrière-garde

1759. d'infanterie, qui se préparait à la retraite, fut chargée et poussée vivement par le prince héréditaire, qui en fit douze cents hommes prisonniers. Ce ne fut pas le dernier exploit de ce jeune héros; nous aurons encore lieu de parler de lui dans le récit de la campagne de Saxe.

Les Français avaient tenu cette année la campagne plus long-temps qu'à l'ordinaire. La saison, trop opposée aux entreprises militaires, les obligea de quitter leur camp le 8 de Décembre; après quoi ils re retirèrent à Francfort. Le prince Ferdinand, 6 Décembre. après avoir mis le blocus devant Giessen, fit entrer ses troupes en quartiers*), ayant réparé par sa valeur et par son habileté toutes les injustices que la fortune lui avait faites au commencement de la campagne; et les alliés se trouvèrent à la fin de cette année en possession de toutes les places et de toutes les provinces qu'ils avaient occupées avant la déclaration de la guerre.

Campagne du roi.

Il s'en fallut beaucoup que la campagne du roi prît un tour aussi heureux; ce fut peut-être la plus funeste de toutes. C'en aurait même été fait des Prussiens, si leurs ennemis, qui savaient vaincre, avaient

*) Le prince Ferdinand quitta la position de Krofdorf le 4 Janvier et fit cantonner ses troupes autour de Marbourg; le 22 la plus grande partie de l'armée retourna en Westphalie. Le prince héréditaire était parti le 9 Décembre avec douze mille hommes pour renforcer l'armée du roi en Saxe, d'où il revint à la fin du Février en Westphalie.

su de même profiter de leurs victoires. Nous avons 1759.
rapporté les raisons qui forçaient le roi à la guerre défensive. Contenu par l'armée du maréchal Daun, qui se tenait en Bohême sur les frontières de la Silésie, il médita une entreprise sur les magasins que les Russes formaient aux environs de Posen. Si ce projet avait réussi, il aurait retardé les opérations des ennemis; et gagner du temps c'était tout gagner. L'armée du roi s'approcha vers le milieu de Mars des montagnes de Schweidnitz; elle fut mise en cantonnement dans ces longs villages qui vont de Landshut à Friedland. Monsieur de Fouqué demeura avec son corps à Neustadt en Haute-Silésie. Monsieur de Wobersnow, qui avait été envoyé avec un détachement dans le palatinat de Posnanie, y ruina quelques magasins que les Février.
Russes commençaient à former. L'expédition s'étant faite de trop bonne heure, dérangea peu les ennemis dans les mesures qu'il voulaient prendre. Il ne se passa rien d'important sur les frontières de la Bohême. Monsieur de Loudon, qui se tenait à Trautenau, sans cesse en mouvement, donna des alertes aux postes avancés, mais sans succès; une seule entreprise réussit aux Autrichiens. Monsieur de Beck attaqua le bataillon de Düringshofen à Greiffenberg; il lui coupa 26 Mars.
la retraite avec sa cavalerie, et après une vigoureuse défense, ce bataillon fut contraint de mettre les armes bas. Sur la fin du mois monsieur de Ville, qui commandait en Moravie, entra en force dans la Haute-Silésie; monsieur de Fouqué, dont le corps était trop

1759. faible, lui abandonna Neustadt, et prit une position avantageuse à Oppersdorf. Le roi se flatta que ce mouvement de monsieur de Ville lui fournirait l'occasion de battre l'ennemi en détail et d'abîmer entièrement ce corps. Il fit filer secrètement des troupes à Neisse dans cette intention, et s'y rendit lui-même. Quelques précautions que l'on prît pour cacher cette manoeuvre à l'ennemi, elles furent inutiles. Le clergé catholique et les moines, ennemis secrets des Prussiens, qu'ils traitaient d'hérétiques, trouvèrent le moyen d'avertir monsieur de Ville de la marche des troupes,
1 Mai. et le jour même que le roi vint à Oppersdorf, ce général autrichien se retira à Ziegenhals. Tout ce qu'on put faire se réduisit à engager une affaire d'arrière-garde avec les pandours qui étaient encore en marche; la cavalerie les entoura dans des rochers escarpés, peu propres aux manoeuvres des gens de cheval; cependant cette troupe, forte de huit cents hommes, fut ou prise, ou passée au fil de l'épée. Les Autrichiens, loin de s'arrêter à Ziegenhals, continuèrent leur retraite jusqu'en Moravie, et le roi ne trouvant plus dans ces environs d'objet qui exigeât sa présence, retourna joindre son armée à Landshut.

Le maréchal Daun venait d'arriver en Bohême; il établit son quartier à Munchengrätz. Les deux armées demeurèrent tranquilles dans leur position jusqu'au 28 de Juin, que les Autrichiens prirent le camp de Jaromirz, d'où ensuite ils passèrent en Lu-
6 Juillet. sace et vinrent s'établir à Marklissa. Le roi, qui

était dans le camp de Landshut, détacha quelques bataillons, qui par Schatzlar pénétrèrent en Bohême; ils s'approchèrent de Trautenau, et le major Quintus défit un corps de pandours aux environs de Praus-nitz. Monsieur de Seidlitz fut envoyé à Lähn, pour observer les mouvemens du maréchal Daun. Monsieur de Fouqué reçut ordre de quitter la Haute-Silésie, pour relever l'armée du roi du poste de Landshut, qu'il aurait été dangereux de laisser vide. Dès qu'il arriva, le roi en deux marches gagna le camp de Schmottseiffen, un des plus forts de la Silésie. Monsieur de Seidlitz avait été attaqué la veille par Loudon; ce partisan fut battu; il perdit cent cinquante hommes et pensa être fait prisonnier. Cependant la cour lui confia un corps de vingt mille hommes, destiné à se joindre aux Russes dès que l'occasion s'en présenterait. Le maréchal Daun le posta sur les hauteurs de Lauban, précisément à l'endroit où il avait été si mal reçu l'année précédente par l'arrière-garde du roi. Cette position fut choisie pour lui donner quelque avance sur les Prussiens, lorsqu'il recevrait l'ordre de se joindre aux Russes. Ces vues des Autrichiens n'étant pas difficiles à pénétrer, le roi fit observer ce partisan par deux corps de cavalerie, dont l'un sous monsieur de Lentulus fut placé à Löwenberg, et l'autre sous le prince de Würtemberg à Bunzlau.

1759.

10 Juillet.

Pendant que ces mesures se prenaient vis-à-vis des Autrichiens, on n'avait pas négligé de penser

Campagne contre les Russes.

1759. aux Russes. Durant l'hiver messieurs de Schlaberndorf et de Haerdt les observèrent de Stolpe par des détachemens qu'ils avaient répandus le long de la frontière de Pologne. Vers le printemps le comte Dohna quitta le Mecklenbourg et la Poméranie, où il laissa monsieur de Manteufel avec un petit corps,
12 Juin. pour tenir tête aux Suédois. Le comte marcha avec ses troupes à Stargard, d'où il se rendit à Landsberg; il y fut joint par un renfort que S. A. R. le prince Henri lui envoyait de Saxe aux ordres de messieurs d'Itzenplitz et de Hülsen. On avait observé que les Russes traversaient la Pologne par détachemens; cela fit naître l'idée d'aller à leur rencontre, pour les battre en détail; la chose était très-possible, si l'on tombait durant leur marche sur une de leurs divisions, avant qu'elle pût être jointe par les autres. Pour exécuter ce dessein, il fallait agir avec activité et avec résolution; mais tout le contraire arriva. Les troupes furent mal menées, les généraux manquèrent de vigilance, tout se fit trop tard, on accumula fautes sur fautes, et cette malheureuse expédition devint comme la source des infortunes dont les Prussiens furent accablés pendant cette campagne. Le comte Dohna partit le 23 de Juin de Landsberg; il passa la Warthe le 5 de Juillet à Obernick. Sa lenteur donna aux Russes le temps de s'assembler à Posen, et les deux armées s'amusèrent à faire des reconnaissances qui ne menèrent à rien. Les Russes firent un mouvement en avant le 14; ils défilèrent proche de

l'armée prussienne, mais dans un tel désordre, qu'il n'aurait tenu qu'au comte Dohna d'en profiter, s'il en avait eu la résolution. Ses mesures étaient généralement si mal prises, qu'il perdit une partie de sa boulangerie et de son parc de vivres par sa négligence; ce qui l'obligea de se replier sur Zullichau. Le roi, informé de la confusion qui régnait dans cette armée, et de la désunion qu'il y avait parmi les généraux, y envoya monsieur de Wedel, qui en prit le commandement comme dictateur, quoiqu'il ne fût pas le plus ancien par le grade. Le même soir que monsieur de Wedel arriva à Zullichau, monsieur de Soltikow campait à Bomst, d'où il tourna si bien la position des Prussiens durant la nuit, qu'une partie des Russes occupait déjà le défilé de Kay derrière les Prussiens, précisément entre leur camp et le chemin de Crossen, sans que personne s'en fût aperçu, tant le service se faisait négligement dans l'armée dont monsieur de Wedel venait de prendre le commandement. Monsieur de Wedel s'assura de cette marche par ses propres yeux; il alla reconnaître le camp de Bomst, et n'y vit que la queue des colonnes et l'arrière-garde qui suivaient le chemin de Crossen; il fit d'abord abattre ses tentes, se mit en marche, attaqua les troupes ennemies qui s'étaient établies à Kay, espérant de les battre avant que leur armée pût les joindre; mais les choses tournèrent autrement. Les Russes étaient bien postés; on ne pouvait aller à eux que par un front de sept bataillons de largeur, resserré

1759.

22 Juillet.

Bataille de Kay. 23 Juillet.

1759. des deux côtés par des marais. Les Russes étaient comme en demi-lune, sur trois lignes, occupant des tertres chargés de sapins. Monsieur de Wedel enfonça leur première ligne; lorsqu'il voulut attaquer la seconde, son infanterie se trouva exposée à un si grand feu de mitraille, partant de différentes batteries croissantes, qu'elle n'y put résister. On fit à trois reprises de nouveaux efforts, mais en vain. Le grand mal était que monsieur de Wedel ne pouvait pas opposer assez de canon à celui de l'ennemi. Il avait perdu du monde, et voyant peu d'apparence de réussir, il ne voulut pas sacrifier le reste inutilement. Il prit la résolution de se retirer; les troupes passèrent le lendemain l'Oder à Tzicherzig pour se camper à Sawade. Pour les Russes, monsieur de Soltikow les mena à Crossen. Monsieur de Wedel perdit dans cette journée quatre à cinq mille hommes*); il n'est pas apparent que la perte des ennemis ait été considérable, parce que le terrain était à leur avantage. Cet événement acheva de déranger les mesures que le roi avait prises jusqu'alors. Après l'échec que monsieur de Wedel venait de recevoir, il ne pouvait plus s'opposer sans de considérables renforts au progrès de monsieur de Soltikow. Francfort et Custrin étaient en danger par la position que ce dernier avait prise à Crossen, et si dans peu une

*) Huit mille cent quarante-huit hommes, dont deux mille cent soixante-quatre prisonniers; les Russes perdirent quatre mille sept cent quatre-vingt-onze hommes.

armée prussienne ne s'approchait de Francfort pour défendre l'Oder, la ville de Berlin se trouvait exposée aux plus grands hasards. L'armée de Silésie n'était pas assez nombreuse pour qu'on pût l'affaiblir encore par de nouveaux détachemens. Monsieur de Fouqué défendait les gorges de Landshut contre monsieur de Ville avec dix mille hommes; l'Autrichien en avait vingt mille. L'armée du roi qui campait à Schmottseiffen, était de quarante mille combattans; celle du maréchal Daun de soixante-dix mille hommes. Quelles que fussent ces circonstances, le cas était pressant; il fallait assembler une armée pour couvrir la Marche de Brandebourg. Il y avait tout lieu de supposer que les coups se porteraient de ce côté, ou bien en Silésie. D'autre part les Autrichiens gardaient des ménagemens pour la ville de Dresde, à cause du séjour qu'y faisait la famille royale. Il était donc à présumer qu'un homme ferme soutiendrait assez de temps cette place pendant l'absence de l'armée, pour qu'elle pût revenir le dégager, s'il était attaqué. Après avoir mûrement réfléchi sur cet article, il fut résolu que le prince Henri viendrait à Sagan avec seize bataillons et vingt-cinq escadrons, auxquels on joindrait le détachement du prince de Würtemberg, formé de quinze escadrons et de six bataillons; que le prince prendrait le commandement de l'armée du roi, comme étant le seul à qui on pût la confier; et que le roi se mettrait à la tête du corps qu'on assemblerait à Sagan, pour le mener incessam- 1759.

1759. ment à la défense de ses états. Il comptait de s'y faire joindre par monsieur de Wedel. S. A. R. arriva pour sa personne le 28 à Schmottseiffen et le roi se rendit le 29 à Sagan. Le sieur Loudon avait déjà longé dans cette partie les frontières de la Silésie, et quoique le roi le fît observer, les officiers prussiens y furent trompés de la manière suivante. Monsieur de Hadik avait suivi le prince Henri et s'était joint à Sorau avec Loudon. Celui-ci continua son chemin; un régiment de houssards, qui avait toujours été affecté à son corps, demeura avec Hadik. Cela fit croire aux officiers qui allaient à la découverte que le corps de Loudon s'y trouvait en entier; sur quoi le roi marchant à Christianstadt, y apprit qu'on lui avait donné le change, car Loudon venait d'arriver le même jour à Guben. Cela l'obligea de continuer sa marche, et il gagna encore le même jour Sommerfeld. La cavalerie prussienne donna sur celle de Hadik, qui suivait Loudon et qui fut poussée jusqu'à Guben. Monsieur de Loudon partit le même jour pour gagner Francfort; le roi se campa à Nemitsch sur les bords de la Neisse. Vers la pointe du jour on aperçut deux colonnes qui venaient de Guben et qui filaient sur le chemin de Cottbus. La cavalerie passa d'abord la rivière; on engagea à la hâte une affaire d'arrière-garde, où le régiment de Wurzbourg impérial, fort de treize cents hommes, fut entièrement fait prisonnier. Les houssards poursuivirent l'ennemi, et lui enlevèrent six cents cais-

Le roi marche au-devant de l'armée russe.

sons de vivres, dont toute l'escorte fut dispersée. 1759.
Dans d'autres occasions ces avantages auraient pu avoir des suites; dans celle-ci c'était de la peine perdue, parce que le but de l'expédition était manqué, et qu'il n'était plus possible d'empêcher la jonction des Autrichiens et des Russes à Francfort. Le roi se mit le lendemain en marche. Monsieur de Wedel eut ordre de joindre l'armée à Muhlrose, ce qui lui était facile depuis que les Russes avaient quitté Crossen, et qu'il n'avait plus personne en tête. Les troupes du roi prirent le chemin de Beeskow, d'où l'infanterie se rendit en droiture à Muhlrose. Ce prince et sa cavalerie prirent par Neubruck, sur le canal qui communique de l'Oder à la Spree. Il y trouva les ponts rompus, et sur l'autre bord les dragons de Löwenstein, qui se préparaient à en disputer le passage. Ces obstacles n'étaient pas aussi considérables qu'ils le paraissaient. Ce canal est rempli de gués; la cavalerie prussienne les passa; elle fondit en même temps sur les dragons autrichiens postés dans ces bois; ils furent défaits et poussés jusques aux faubourgs de Francfort. De là le roi rejoignit son infanterie à Muhlrose, amenant trois cents prisonniers que l'on avait faits du régiment de Löwenstein. Monsieur de Wedel y arriva le 6. Monsieur Août.
de Finck, qui était demeuré aux environs de Torgau après le départ du prince Henri, inutile dans cette partie, et ne pouvant pas couvrir seul la Saxe avec les dix mille hommes qu'il commandait, reçut également-

1759. ment ordre de joindre l'armée. Le roi rassemblait le plus de forces qu'il pouvait, parce qu'il était obligé de se dépêcher. Il fallait battre les Russes le plutôt qu'on pourrait en venir aux mains, pour accourir à temps à la défense de la Saxe, qui étant, aux places près, vide de troupes, laissait les chemins ouverts à l'armée de l'empire, pour pénétrer jusqu'à Berlin si elle le voulait. Pour être donc plus à portée d'attaquer les Russes, l'armée quitta les environs de Muhlrose, et prit un camp entre Lebus et Wulkow. Elle tira ses subsistances de Custrin, et attendit l'arrivée de monsieur de Finck, qui vint le 9 dans ce camp. On fit les préparatifs nécessaires pour passer l'Oder entre Lebus et Custrin. On se pressa d'autant plus d'exécuter ce projet, que monsieur de Hadik venait d'occuper le camp de Muhlrose que les Prussiens avaient quitté. Ce général pouvait de là se joindre à monsieur de Butturlin, ou il pouvait tenter une entreprise sur Berlin, s'il ne trouvait personne pour s'y opposer. Toutes ces choses pressaient le roi d'agir avec promptitude. L'armée passa l'Oder le 11 et vint se mettre en bataille vis-à-vis des Russes, s'étendant depuis Trettin où était la droite jusqu'à Bischofsee où s'appuyait la gauche. La réserve de monsieur de Finck campa devant les lignes sur des hauteurs qui dérobaient aux Russes la connaissance des mouvemens que feraient les Prussiens. Un ruisseau bourbeux séparait les deux armées. Monsieur de Soltikow s'était campé à Kunersdorf. Son aile

droite s'appuyait sur une petite élévation, où les Russes avaient construits un fort en guise d'étoile; deux branches de retranchement, qui occupaient un terrain élevé, partaient de là et allaient aboutir au cimetière des juifs, hauteur assez considérable proche de Francfort. La droite de ce camp, où était cette redoute en étoile, était dominée par une hauteur que monsieur de Finck occupait, et au-delà du ruisseau par une élévation que les gens du pays nomment la *Pechstange.* De la position où se trouvait l'armée du roi il était impossible d'attaquer l'ennemi; il aurait fallu passer deux chaussées étroites, couvertes d'abatis et dont les Russes étaient maîtres; il aurait fallu déployer les brigades sous le feu de leurs petites armes, et attaquer un retranchement défendu par des batteries croisées. On trouva donc plus convenable de remonter le ruisseau. Après un détour d'un demimille on arrive au pont qui est sur le chemin de Reppen; là se trouve un autre chemin qui mène par le bois à la hauteur de la Pechstange. Ces connaissances locales servirent de base aux dispositions que l'on fit pour la bataille qui s'engagea le lendemain. Le corps de monsieur de Finck fut destiné à soutenir, sur les hauteurs où il se trouvait, les batteries qu'on y dressa pendant la nuit, et qui pouvaient tirer à bout portant sur l'étoile des Russes. Le lendemain l'armée prit le chemin de Reppen et se forma dans le bois près de la Pechstange sur cinq lignes, dont les trois premières étaient d'infanterie et les deux

1759.

Bataille de Kunersdorf; 12 Août.

1759. dernières de cavalerie. Pendant ce temps-là monsieur de Finck faisait jouer ses batteries de toutes ses forces, feignant de vouloir passer les chaussées qu'il avait devant lui, ce qui fixa si bien l'attention de monsieur de Soltikow, que l'armée du roi gagna la lisière du bois sans qu'il s'en aperçut. On construisit aussitôt de grandes batteries sur deux monticules qui dominaient la droite des Russes. Cette partie de leur retranchement fut embrassée et entourée par les batteries des Prussiens, comme le peut être un polygone dans un siége en forme. Alors tout étant préparé, monsieur de Schenkendorf s'avança, sous la protection de soixante bouches à feu, contre ce fort, et l'emporta presque d'emblée. L'armée le suivit. Les deux branches du retranchement qui aboutissaient à ce point étant prises en flanc, ce ne fut qu'un massacre épouvantable de l'infanterie russe jusqu'au cimetière de Kunersdorf, que la gauche des Prussiens eut quelque peine à emporter. Alors monsieur de Finck, que les attaques avaient déjà dépassé, déblaya ses digues, et se joignit aux autres troupes. On avait déjà pris sept redoutes, le cimetière et cent quatre-vingts canons; l'ennemi était en grande confusion, il avait perdu un monde prodigieux. Le prince de Würtemberg cependant, qui s'impatientait de l'inaction de la cavalerie, chargea mal à propos cette infanterie des Russes qui était dans des retranchemens au cimetière des juifs. Il fut repoussé à la vérité, mais en même temps les ennemis abandon-

nèrent une grande batterie qu'ils avaient près de ce cimetière. L'infanterie prussienne, qui n'en était qu'à huit cents pas, fit un effort pour s'en saisir; (qu'on voie à quoi tiennent les victoires!) elle n'en était qu'à cent cinquante, lorsque monsieur Loudon s'apercevant de la faute que les Russes faisaient d'abandonner cette batterie, y arriva avec sa réserve et prévint les Prussiens de quelques minutes. Il fit aussitôt charger ce canon à mitrailles et le fit exécuter sur eux. Ce feu les dérangea. Quoiqu'on renouvelât les attaques à différentes reprises, il fut impossible d'emporter cette batterie, qui dominait sur tout ce terrain. Monsieur Loudon s'étant aperçu que la contenance des assaillans était moins assurée, leur lâcha des corps de cavalerie par sa droite et par sa gauche. Cela rendit la confusion générale dans ces troupes; elles s'enfuirent en désordre. Le roi protégea leur retraite par une batterie soutenue du régiment de Lestwitz. Il y reçut une contusion. Le régiment des pionniers fut pris derrière lui. L'infanterie avait d'ailleurs déjà repassé les digues et était rentrée dans le camp qu'elle avait eu la veille; sur quoi le roi se retira le dernier, et il aurait été pris par les ennemis, si monsieur de Prittwitz ne les eût attaqués avec cent houssards, pour lui donner le temps de repasser le défilé. Le gros de la cavalerie se retira par le même chemin qu'elle avait pris le matin *). 1759.

*) Les relations de cette bataille sont si différentes et même

1759. Dans ce premier moment la consternation des troupes fut si grande, qu'au seul bruit des Cosaques l'infanterie qu'on avait formée sur l'emplacement de son ancien camp, s'enfuit au-delà de mille pas avant qu'on parvînt à l'arrêter. Les Russes gagnèrent à la vérité cette bataille, mais elle leur coûta cher; ils y perdirent vingt-quatre mille hommes de leur aveu; ils reprirent tous leurs canons et de plus quatre-vingts pièces des Prussiens, et firent trois mille prisonniers. L'armée du roi perdit à cette journée dix mille hommes tant morts que prisonniers et blessés *). Le roi, qui s'était flatté de remporter la victoire, avait ordonné à monsieur de Wunsch de se saisir de Francfort pendant l'action, pour couper la retraite à l'ennemi. Ce brave officier s'en était rendu maître, et y avait fait quatre cents prisonniers; mais le malheur de cette journée l'obligea d'abandonner la ville et de retourner à Reitwein, où l'armée se campa après avoir repassé l'Oder. L'on avait à peine rassemblé dix mille hommes le soir après l'action. Si les Russes avaient su profiter de leur succès, s'ils avaient poursuivi ces troupes découragées, c'en était fait des

contradictoires, qu'on ne sait pas au juste le lieu où elle fut décidée. Nous renvoyons le lecteur à la feuille militaire de Berlin (*Militair-Wochenblatt*) dont les No. 550 — 557 contiennent un examen solide et fort judicieux de cette question.

*) La perte des Prussiens montait à dix-huit mille quatre cent quatre-vingt-quinze hommes, celle de l'armée austro-russe était de seize mille cent soixante-seize.

Prussiens. Ils donnèrent au roi le temps de se remettre de ses pertes. Le lendemain l'armée se trouva forte de dix-huit mille combattans, et peu de jours après le nombre en montait à vingt-huit mille têtes. On tira du canon des places; on fit venir le corps qui jusqu'alors avait amusé les Suédois au bord de la Peene. Presque tous les généraux étaient blessés, ou avaient reçu des contusions; enfin il n'aurait dépendu que des ennemis de terminer la guerre; ils n'avaient qu'à donner le coup de grâce; mais ils s'arrêtèrent, et au lieu d'agir avec vigueur, comme le cas le demandait, ils s'applaudirent de leur succès et bénirent leur fortune; enfin le roi put respirer, et on lui laissa le loisir de pourvoir aux besoins les plus pressans de son armée. Toutefois, pour ne pas être injustes dans nos décisions, nous nous croyons obligés de rapporter ce qu'alléguait monsieur de Soltikow pour colorer son inaction. Sur ce que le maréchal Daun le pressait de pousser ses opérations avec vigueur, il lui répondit: „J'en ai assez fait, monsieur, cette année; j'ai gagné deux batailles, qui „coûtent vingt-sept mille hommes à la Russie; j'attends, pour me mettre de nouveau en action, que „vous ayez remporté deux victoires à votre tour; il „n'est pas juste que les troupes de ma souveraine agissent toutes seules". Les Autrichiens n'obtinrent qu'avec peine de lui qu'il passât l'Oder à Francfort, et ce fut à condition que monsieur de Hadik demeurerait dans son poste de Muhlrose. Ce mouvement des 1759.

1759. Russes fit changer de position au roi; il marcha d'a-
16 Août. bord à Madlitz, puis à Furstenwalde, où il était maître du passage de la Spree. C'était un objet important pour les circonstances présentes. Les troupes des cercles venaient de prendre Torgau et Wittenberg; on avait à craindre qu'elles ne tentassent une entreprise sur Berlin, et on en appréhendait autant de monsieur de Hadik; il n'avait qu'à longer la Spree, qui lui servait à couvrir sa marche, tandis que monsieur de Soltikow aurait contenu l'armée du roi en s'avançant, et en approchant d'elle. Les affaires des Prussiens étaient si désespérées, qu'on aurait été bien embarrassé dans le cas où l'on se trouvait, pour prendre un parti sage et conforme aux règles de l'art. Cependant, comme il fallait être préparé à tout événement, le roi résolu à sacrifier jusqu'au dernier homme, plutôt que de souffrir que l'ennemi s'emparât impunément de Berlin, se proposa de tomber sur le premier qui s'en approcherait, aimant mieux périr les armes à la main que d'être brûlé à petit feu. Ces embarras où le roi se trouvait, furent encore augmentée par l'approche du maréchal Daun. Il était
13 Août. venu se camper à Triebel; il avait eu une conférence à Guben avec monsieur de Soltikow. Le prince Henri ne pouvait pas empêcher la jonction des Autrichiens et des Russes, encore moins arrêter les détachemens qu'ils auraient voulu envoyer contre le roi; et lequel de ces partis que put choisir le maréchal Daun, il était également funeste. Cependant les affaires tour-

nèrent mieux qu'on ne pouvait l'espérer, parce que tout le mal comme tout le bien qu'on prévoit, n'arrive point. 1759.

Événemens en Silésie et Lusace.

Depuis que le roi avait quitté la Silésie, les choses y avaient pris une nouvelle face. Monsieur de Ville se persuada que monsieur de Fouqué ne pourrait l'empêcher de pénétrer en Silésie; il ne tenta point à la vérité de forcer les gorges de Landshut, mais il prit le chemin de Friedland, où l'on n'avait pas jugé à propos de lui présenter des obstacles, par les raisons que nous allons voir. Monsieur de Ville descendit tranquillement dans les plaines de Schweidnitz; sur quoi monsieur de Fouqué établit des corps à Friedland et à Conradswalde, par où les Autrichiens étaient obligés de tirer leurs vivres. Monsieur de Ville manqua bientôt du nécessaire; il se vit forcé de retourner en Bohême, et attaqua le poste de Conradswalde, où il fut repoussé avec perte de treize cents hommes et de tout son bagage; prenant alors des chemins détournés, il se trouva heureux d'avoir regagné Braunau. Le maréchal Daun de son côté avait quitté Marklissa et s'était porté sur Priebus. S. A. R., qui ne voulait pas le perdre de vue, marcha à Sagan, d'où elle détacha monsieur de Ziethen à Sorau, pour observer de plus près l'ennemi. Le maréchal Daun, que les Russes pressaient d'agir, se proposa d'enlever ce corps, en faisant marcher deux colonnes à la droite et à la gauche des Prussiens, couvertes par de grands bois, et qui devaient

24 Juillet.

27 Juillet.

20 Août.

1759. se joindre à un défilé entre Sorau et Sagan, pour
2 Septembre. leur couper la retraite. Mais monsieur de Ziethen prévint le maréchal; il se replia à temps sur l'armée de S. A. R., sans faire des pertes. Le prince Henri n'était pas dans une situation sans pouvoir rien entreprendre sur les Autrichiens; il convenait moins que jamais de hasarder une bataille, après en avoir perdu deux cette année. Son dessein étant toutefois d'éloigner le maréchal Daun des Russes et de l'électorat de Brandebourg, il jugea que le meilleur expédient pour y réussir, serait de détruire les magasins que les ennemis avaient derrière eux. Il exécuta ce dessein avec toute la célérité et toute l'habilité pos-
5 — 12 Sept. sibles; il quitta Sagan et marcha par Lauban à Görlitz. Monsieur de Ville y était accouru en hâte; le prince ayant fait mine de l'attaquer, ce général autrichien, devenu timide depuis l'affaire de Conradswalde, se retira à Reichenbach. C'était ce que le prince désirait, et il fit partir sur le champ un corps pour la Bohême, qui ruina à Böhmisch-Friedland le magasin des ennemis. Un autre détachement se rendit par Zittau à Gabel, fit prisonniers six cents hommes qui s'y trouvaient en garnison, et détruisit le considérable amas que les Autrichiens y avaient accumulé. L'heureux succès de cette expédition fit rétrograder le maréchal Daun; si alors la ville de Dresde ne se fût pas rendue, les impériaux se trouvaient forcés de retourner en Bohême; mais la réduction de cette capitale les mettant en possession

des grands magasins que les Prussiens y avaient, leur permit de s'établir à Bautzen. 1759. 13 Septembre.

Le départ de l'armée autrichienne, la disette de fourage que les Russes commençaient à sentir, leur fit abandonner leur position de Francfort; ils marchèrent en Lusace et se campèrent à Lieberose. L'armée du roi les suivit par Beeskow; de là elle s'avança sur Waldau. Monsieur de Hadik, qui était en marche pour s'y rendre, se replia à l'approche des Prussiens, de sorte que le roi y prit une position avantageuse derrière des marais, d'où il coupait aux Russes les subsistances qui devaient leur être livrées de Lubben et des lieux circonvoisins. Dresde était assiégé alors, sans cependant qu'il y eût de tranchée ouverte. Sa majesté y envoya un détachement aux ordres du général Wunsch. Cet habile officier surprit Torgau en chemin, et il arriva devant Dresde le jour 4 Septembre. que monsieur de Schmettau en signait la capitulation. Capitulation de Dresde, 5 Septembre. Il serait, je pense, superflu de critiquer la conduite d'un homme qui rend une place sans qu'il y ait ni tranchée ouverte, ni brèche. Monsieur de Wunsch ne trouvant plus rien à faire de ce côté-là, se replia sur Torgau; les troupes de l'empire étaient venues pour reprendre cette ville. Wunsch passe l'Elbe avec une poignée de monde, se glisse dans les vignes, de 8 Septembre. là il fond sur les troupes des cercles, les bat, leur enlève tout leur camp et les met en déroute. Sur cette nouvelle le roi y envoya monsieur de Finck avec un renfort de dix bataillons et de vingt esca-

1759. drons, et ces deux corps joints ensemble s'avancèrent
21 Septembre. jusqu'à Meissen. Ces petits contretemps firent rappeler monsieur de Hadik de l'armée des Russes; il traversa la Lusace, passa l'Elbe à Dresde, et jointe aux troupes des cercles, il marcha droit à monsieur de Finck. Une partie des Autrichiens attaqua monsieur de Wunsch posté à Siebeneichen près de Meissen; le gros de la troupe passa la Triebsche à Munzich, et se présenta sur le flanc droit de monsieur de Finck. Ce général ne balança point; il attaqua les ennemis, les battit, leur prit du canon et six cents prisonniers. Monsieur de Wunsch ne resta pas en arrière; il repoussa également avec perte ceux qui étaient venus l'assaillir, et monsieur de Hadik fut obligé de s'enfuir à Dresde.

Pendant que monsieur de Finck faisait des progrès en Saxe, monsieur de Soltikow prenait le chemin de la Silésie par Sommerfeld et Christianstadt. Il fallait le prévenir, pour qu'il ne ruinât pas tout le plat pays, et qu'il ne mît pas le siége devant quelque place. Par ces raisons le roi se porta sur Sagan, où il pensa rencontrer quatre régimens autrichiens que monsieur Campitelli menait au secours des Russes. À Sagan il regagna la communication avec le prince Henri, auquel il fit part des avantages que monsieur de Finck venait de remporter; il lui demanda quelques renforts, pour remplacer une partie des détachemens qu'il avait faits pour la Saxe et contre les Suédois, et le chargea en même temps de gagner

l'Elbe, pour joindre monsieur de Finck, afin qu'il pût tenter tous les moyens possibles de reprendre Dresde. Le roi de son côté marcha à Neustädtl, où il prévint les Russes. Monsieur de Soltikow en voulait à Glogau; il se proposait d'occuper les hauteurs de Baunau. Le roi le prévint encore; les colonnes de l'armée ennemie, qui virent la place occupée, s'arrêterent à Beuthen, sans cependant dresser leurs tentes. Cela fit présumer qu'ils avaient intention d'attaquer les Prussiens le jour suivant, et ils passèrent la nuit au bivouac. Les généraux des ennemis parurent dès la pointe du jour, pour faire une reconnaissance. Le roi avait à peine vingt mille hommes dans son camp; les troupes à la vérité se trouvaient bien postées, mais battues deux fois par les Russes, elles en avaient la mémoire encore récente. Les généraux ennemis n'entrèrent pas dans ces considérations; ils se retirèrent à leur armée et bientôt les tentes furent dressées. Le prince Henri et monsieur de Fouqué ayant, chacun de son côté, envoyé quelque renfort au roi, ces troupes arrivèrent le lendemain de cette reconnaissance, et furent postées à Nenkersdorf sur les bords de l'Oder, où elles se retranchèrent. Les deux armées demeurèrent assez tranquillement dans cette situation. Cependant le corps des Autrichiens se trouvait campé à un demi-mille de l'armée russe; on pouvait d'autant plus facilement battre ces troupes, avant que monsieur Soltikow fût en état de leur donner du secours, qu'elles n'étaient point appuyées du tout;

1759.

23 Septembre.

1759. cela fit naître l'envie de l'entreprendre. Le roi y marcha la nuit du 1 d'Octobre; il y trouva le camp vide; il n'y prit que des traîneurs, qui déposèrent que la nuit même toute l'armée avait passée l'Oder à Carolath. On s'approcha de ce fleuve, où l'on entendit une canonade très-vive, et l'on fut extrêmement surpris de voir que ce feu partait de l'arrière-garde des Russes, qui à grands coups de canons détruisait le pont sur lequel ils avaient passé le fleuve. Par ce mouvement la rive gauche de l'Oder était mise en sûreté; mais comme il fallait couvrir la droite, le roi fit marcher l'armée à Glogau. Dix bataillons et trente escadrons y passèrent l'Oder, et se postèrent sur une hauteur, pour couvrir la place; le gros des troupes se campa proche des ouvrages. Monsieur de Soltikow prit une position à Kuttlau; il y eut tous les jours des escarmouches entre les houssards et les Cosaques, où les Prussiens eurent l'avantage. Toutefois comme la rapidité de la marche du roi avait fait manquer le coup que les Russes avaient prémé-
4 Novembre. dité, ils quittèrent les environs de Glogau, et prirent le chemin de Guhrau qui mène à Fraustadt. On canonna une de leurs colonnes, qui passa près du retranchement prussien; on harcela même leur arrière-garde, tandis que le gros de l'armée du roi décampait et prenait le chemin de Köben. Comme on manquait de pontons pour passer l'Oder, on y suppléa par des chevalets, et l'armée du roi s'étant rendue
8 Novembre. à l'autre bord de ce fleuve, prit derrière la Bartsch,

rivière à bords marécageux, une position par laquelle 1759.
elle couvrait toute la Basse-Silésie. Monsieur de Diericke, qui avait la gauche, occupait une digue de l'Oder et ce moulin que monsieur de Schulenburg rendit autrefois célèbre par la retraite qu'il fit devant Charles XII. Le gros des troupes s'étendait dans les bois de Sophienthal; sur la droite un détachement tenait un poste sur la Bartsch, d'où il était à portée de prévenir les ennemis, au cas qu'ils marchassent sur Herrnstadt. Cette position était très-bonne et très-sûre, quoique fort étendue; deux digues, passages uniques sur la Bartsch, étaient occupées par les Prussiens et bien retranchées. Les Russes, outrés de ce que tous leurs desseins étaient dérangés, brûlèrent la ville de Guhrau et les villages des environs, et ayant saccagé tout ce pays, marchèrent à Herrn- 22 Novembre.
stadt, où ils furent encore prévenus. Pour s'en venger, ils réduisirent la ville en cendres à force d'y jeter des grenades royales; néanmoins, comme ils étaient extrêmement resserrés dans le terrain qu'ils occupaient, et que l'eau même leur manquait, ils furent contraints d'abandonner la Silésie. Le roi fut 24 Novembre.
alors atteint d'un fort accès de goutte, et comme les opérations contre les Russes étaient finies, il se fit transporter à Glogau. Quoique l'on fût débarrassé des Russes pour cette année, il restait encore à craindre que monsieur Loudon à son retour ne formât quelque entreprise contre la Silésie. Pour veiller à ses démarches, le roi donna des ordres à monsieur

1759. de Fouqué, en conséquence desquels il quitta son poste de Landshut, et côtoya les Autrichiens depuis Trachenberg jusqu'à Ratibor, ce qui obligea monsieur Loudon de passer par Cracovie, et de là par la principauté de Teschen, pour regagner Olmutz.

Campagne en Saxe. L'armée du roi n'étant pas nécessaire en Silésie, prit sous les ordres de monsieur de Hülsen la route de la Saxe. Pour renouer le fil de tant de divers événemens, nous reprendrons à présent la suite des opérations du prince Henri en Lusace. Nous avons laissé S. A. R. à Görlitz. Le maréchal Daun s'était appro-
23 Septembre. ché de son camp dans l'intention de l'attaquer, mais le prince partit la nuit; il passa par Rothenbourg, et donna le lendemain sur le corps de monsieur Vehla,
25 Septembre. posté à Hoyerswerda. Ce général, qui se croyait à l'abri de toute attaque, fut soudain enveloppé par la cavalerie prussienne; elle enfonça son infanterie, et le fit prisonnier avec quinze cents Cravates, qui faisaient la principale force de son détachement. Il avait reçu la veille de son malheur une lettre du maréchal Daun, qui lui marquait qu'il pouvait être sans inquiétude, et assuré que le maréchal lui tiendrait bon compte du prince Henri. Après cette expédition S. A. R. dirigea sa marche sur Elsterwerda. Le bien des affaires aurait demandé que les Prussiens se joignissent immédiatement à Meissen; mais le pont de l'Elbe était détruit, et l'on manquait des moyens pour le rétablir si vîte; ce qui fut cause que le prince passa l'Elbe à Torgau. Le maréchal Daun passait

l'Elbe en même temps à Dresde; il s'avança vers 1759.
Meissen; Monsieur de Finck, trop faible pour lui ré- 29 Septembre.
sister, se replia sur Torgau, où il se joignit à S. A. R.
Les Prussiens prirent le 4 la position de Strehla; les
Autrichiens s'avancèrent sur eux et se campèrent
entre Riesa et Oschatz, s'étendant par des détache- 6 Octobre.
mens à Dahlen, Hubertsbourg et Grimma. Le prince
avait placé un corps à la montagne de Schilda, qui
fut obligé de se replier dans les forêts de Torgau.
Cela lui donna des appréhensions pour ses derrières,
et il fit marcher l'armée à Torgau pour couvrir le 17 Octobre.
dépôt de ses subsistances. Le maréchal Daun suivit immédiatement le prince jusqu'à Belgern. Si celui-ci n'avait pas à craindre pour sa position, qui était assez bonne, il avait toutefois lieu d'être attentif à ce qui se passait à sa droite; il envoya pour cet effet monsieur de Rebentisch à Duben, pour observer ce que l'ennemi pourrait entreprendre dans cette partie. Le dessein du maréchal Daun était effectivement de tourner le camp de S. A. R., et il détacha le duc d'Aremberg à Dommitsch avec vingt-six bataillons et six régimens de cavalerie. Le prince fit examiner ce nouveau camp des ennemis, et sur ce qu'on le jugea d'un abord difficile, il envoya monsieur de Wunsch avec un détachement pour renforcer monsieur de Rebentisch. Wunsch passa l'Elbe à Torgau, la repassa à Wittenberg, et joignit Rebentisch à Bitterfeld, où il s'était retiré. Le prince, importuné du voisinage du duc d'Aremberg, qui s'était mis sur son flanc, partit

1759. de son camp à la tête de quinze bataillons et d'autant d'escadrons. Il arriva à Pretsch précisément lorsque l'ennemi se mettait en marche pour Duben. Alors

Combat de Pretsch; 29 Octobre.

le duc d'Aremberg fut attaqué en même temps par S. A. R. et par monsieur de Rebentisch. L'arrière-garde des impériaux, forte de mille cinq cents hommes, fut prise avec le général Gemmingen, qui la commandait. Cet échec ayant ébranlé la constance des Autrichiens, le maréchal Daun se replia le 4 de Novembre derrière la Ketzerbach, où il prit une position entre Zehren et Lommatsch; et le prince Henri

8 Novembre. s'avança à Hernstein, où il fut joint par monsieur de Hülsen. La maladie du roi, qui l'avait retenu quelque temps à Glogau, l'empêcha d'arriver avant le 13 dans ce camp. Il avait traversé la Lusace avec une escorte de huit cents hommes; cependant sa faiblesse, qui était encore grande, ne lui permettait pas d'agir. Le prince avait détaché monsieur de Finck sur Nossen, par où il tournait la position de l'ennemi. Le maréchal Daun n'y tint point, il quitta la Ketzerbach,

14 Novembre. et se campa auprès de Dresde, du Windberg au fond de Plauen. Monsieur de Wedel se porta aussitôt en avant; il s'empara de Meissen et maltraita beaucoup dans sa retraite l'arrière-garde des impériaux. L'armée du roi campa le même jour à Schlettau, et monsieur de Diericke, qui tenait l'autre bord de l'Elbe avec son détachement, se porta sur Zscheila. Les Prussiens firent le lendemain un mouvement sur Wilsdruf, et monsieur de Ziethen s'avançant

à Kesselsdorf, pouvait observer l'ennemi de plus près. 1759.

Les malheurs qu'avait essuyés le roi dans cette campagne, auraient été réparés en partie en reprenant Dresde. On avait cet objet d'autant plus à coeur, que Dresde assurait les quartiers d'hiver, et donnait aux Autrichiens une jalousie perpétuelle pour la Bohême. La position du maréchal Daun étant inexpugnable, tant à cause des rochers escarpés qui défendaient sa gauche, que par les inondations qui couvraient sa droite, il ne restait d'expédient pour parvenir à son but que celui de tourner l'ennemi par des détachemens, qui en mettant des obstacles à ses convois de vivres, et en facilitant quelques incursions dans la Bohême, l'obligeraient d'abandonner Dresde. Monsieur de Finck fut détaché à Freiberg pour remplir ces vues, d'où il s'avança sur Dippoldiswalda, puis se posta à Maxen; il poussa même monsieur de 17 Novembre. Wunsch jusqu'au défilé de Dohna. Une colonne des troupes de l'empire, qui ignorait apparemment que les Prussiens fussent dans cette contrée, s'avança imprudemment, se fit battre et perdit quatre cents hommes. Monsieur de Kleist entra en même temps avec ses houssards en Bohême; il fit des ravages vers Teplitz, Dux et Aussig, d'où il ramena quantité de prisonniers. Le maréchal Daun endurait impatiemment ces insultes, et surtout la position que monsieur de Finck avait prise. Il détacha monsieur Brentano à Dippoldiswalda; c'était le signal auquel monsieur de Finck

1759. devait se retirer. Ses ordres portaient d'attaquer tous les corps faibles qu'il trouverait, mais de se replier à l'approche de ceux qui lui seraient supérieurs. Il se fia mal à propos à son poste, qui aurait été passable, s'il avait eu assez de monde pour l'occuper; mais sa sécurité le perdit, car il n'avait garni que quelques montagnes de son infanterie, et il confia une des principales aux houssards de Gersdorf, comme si la cavalerie était faite pour défendre des postes. Le maréchal Daun, qui se trouvait en sûreté sur son escarpement du Windberg et derrière son inondation de la Friedrichstadt, détacha quarante mille hommes pour attaquer le corps des Prussiens qui était si mal posté à Maxen. Le roi ne fut point informé de ce mouvement; mais ayant appris que le corps de Brentano avait marché à Dippoldiswalde, il envoya monsieur de Hülsen avec huit mille hommes, pour en déloger l'ennemi, et pour assurer la communication de l'armée avec le corps de Maxen. À peine monsieur de Hülsen fut-il à Dippoldiswalda qu'il apprit la catastrophe qui venait d'arriver. Monsieur de Finck avait été attaqué le matin par les Autrichiens; quelques coups de canon délogèrent monsieur de Gersdorf du poste qu'il devait défendre; l'infanterie de l'ennemi s'en saisit. Elle y établit du canon; de là elle travailla sur le flanc de monsieur de Finck, pendant que le gros de l'armée attaquait son front. Quelques régimens de l'infanterie prussienne firent mal leur devoir: l'ennemi emporta une hauteur qu'ils occu-

Combat de Maxen; 20 Novembre.

paient; la cavalerie prussienne fit mal à propos quelques charges mal dirigées: elle fut repoussée à plusieurs reprises. Les Autrichiens mirent le feu au village de Maxen, qui séparait la ligne de monsieur de Finck. Cela mit du désordre dans les troupes; la confusion gagna le reste du corps; ils abandonnèrent le champ de bataille avec précipitation. Dans la terreur où ils étaient ils courent à Dohna, où monsieur de Wunsch venait de repousser l'armée de l'empire, quelques efforts qu'elle eût faits pour l'enfoncer. Si les généraux prussiens eussent conservé l'ombre de jugement après le désastre qui venait de leur arriver, ils se seraient encore tirés avec honneur du mauvais pas où ils se trouvaient; ils n'avaient qu'à prendre le chemin de Glashutte, qui mène par Frauenberg à Freiberg; si ce chemin, qui leur était connu, leur paraissait trop proche de l'ennemi, ils n'avaient qu'à passer par Gieshubel en Bohême, d'où ils pouvaient regagner la Saxe, soit par Einsiedel, soit par Asch, soit par le Basberg. Mais leur défaite les avait accablés au point, qu'excepté monsieur de Wunsch tous les autres avaient perdu la tramontane. Le maréchal Daun les entoura le lendemain. Monsieur de Wunsch voulut percer avec la cavalerie; monsieur de Finck et ses collègues, plus attachés à leur bagage qu'à leur réputation, lui interdirent toute hostilité. Ces généraux eurent la faiblesse de capituler avec l'ennemi, et de mettre les armes bas. Le corps qui se rendit si honteusement, était fort de seize batail- 1759.

1759. lons et de trente-cinq escadrons. Sur la nouvelle humiliante de cette funeste affaire, monsieur de Hülsen se retira de Dippoldiswalda à Freiberg, où il fut joint par les houssards de Kleist qui revenaient de leur expédition de Bohême. Le maréchal Daun, fier de ses succès, s'avança quelques jours après à la tête de son avant-garde jusqu'aux postes avancés de l'armée du roi. Il voulut éprouver la contenance des Prussiens; il vit l'armée en bataille, bien postée, et bien disposée à le recevoir, s'il avait voulu en venir aux mains avec elle. Cette reconnaissance donna lieu à une canonnade assez vive, après laquelle les Autrichiens retournèrent dans leur camp. Le roi se rendit quelque temps après à Freiberg, où il mena un renfort à monsieur de Hülsen, et il y prit des arrangemens pour la sûreté des troupes. Il y trouva une bonne position pour le corps qui devait y rester. La Mulde, qui coule entre des rochers escarpés, en couvre le front. Il n'y a que trois passages sur cette rivière; ce sont des ponts de pierre, derrière lesquels on établit de gros postes d'infanterie, et pour multiplier les difficultés on chargea ces ponts de fagots, en y laissant un passage où un homme à cheval pouvait passer pour aller à la découverte; ces fagots étaient mêlés de matières compustibles, qu'on devait enflammer aussitôt que l'ennemi paraîtrait, de sorte qu'il était impossible de passer. Les Autrichiens, enflés de leurs avantages, commençaient à se croire invincibles. Monsieur de Maquire, qui commandait

à Dippoldiswalda, vint avec seize mille hommes, bagage et tout ce qui suit une troupe qui en temps de paix change de garnison, pour s'établir à Freiberg; il crut que les Prussiens n'attendraient pas sa présence, mais qu'ils se retireraient d'abord. Sa supposition était fondée sur quelques mouvemens que monsieur de Beck avait commission de faire du côté de Torgau; mais le roi y avait pourvu; il avait déjà envoyé des troupes pour la défense de la ville. D'ailleurs cette démonstration ne pouvait guère causer d'inquiétudes, parce que monsieur de Beck paraissait à la rive droite de l'Elbe, que Torgau est situé à la gauche, et par conséquent ne saurait être pris qu'en l'assiégeant de ce côté-là. Monsieur de Maquire en fut pour sa marche; il trouva les Prussiens en bataille, qui bordaient la Mulde; il essuya quelques volées de canon, et retourna à Dippoldiswalda, où il établit son quartier. 1759.

Quelque rude que fût la saison, les deux armées continuaient à camper; on s'était baraqué, on s'était accommodé le mieux qu'on avait pu, pour résister aux injures du temps; tant l'inflexibilité et l'opiniâtreté pour ne pas céder un pouce de terrain, étaient grandes des deux côtés. Les Prussiens avaient un poste à Zscheila, comme nous l'avons dit. Ce détachement avait été jusqu'alors en sûreté par un pont de communication qu'il avait sur l'Elbe; une gelée subite qui survint, obligea de le lever et la rivière chariait des glaces sans être encore prise. Monsieur

Combat de Meissen; 3 Décembre.

1759. de Beck saisit ce moment pour attaquer les Prussiens avec un corps nombreux. Monsieur de Diericke fit repasser à Meissen sa cavalerie et la moitié de son infanterie; il n'eut pas le temps de sauver le reste. Monsieur de Beck tomba sur lui avec toutes ses forces, et après un combat sanglant ce brave général et trois bataillons furent faits prisonniers par les Autrichiens. Ce fut là la dernière infortune que les Prussiens essuyèrent cette année.

Tant de contretemps et de revers n'empêchèrent pas le roi de faire de nouveaux projets pour expulser les Autrichiens de la Saxe. Il demanda au prince Ferdinand de Brunsvic quelques secours, et le prince héréditaire arriva sur la fin de Décembre à Freiberg avec un corps de douze mille hommes. Le roi laissa ces troupes derrière la Mulde pour défendre ses derrières, et marcha droite à Dippoldiswalda avec les Prussiens. Il délogea tous les détachemens de l'ennemi des bords de la Wilde Weiseritz, de Pretschendorf et de Frauenberg, où il fit cantonner ses troupes. Sur ce mouvement le maréchal Daun envoya des secours à Dippoldiswalda, où monsieur de Maquire fit des retranchemens et des batteries. Si l'on veut attaquer ce poste de front, on ne peut y arriver que par un chemin étroit, creusé dans le roc, et qu'enfilaient deux batteries de l'ennemi. Cela est impraticable; aussi n'y pensa-t-on point. Restent deux chemins pour tourner ce poste; l'un va par Rabenau à Possendorf; c'est sans contredit celui dont on se serait

servi, si l'ennemi n'avait eu la précaution de placer 1759. huit bataillons au défilé qu'il fallait franchir pour gagner la hauteur. Le dernier chemin est celui qui mène par Glashutte. C'est un défilé d'un mille de longueur, qui passe par les gorges des montagnes, et qui aboutit aux pieds d'un rocher où monsieur de Maquire avait placé sa gauche. Ce chemin était comblé par la neige qui en se détachant des cimes s'y était accumulée. Le canon ne pouvait y passer; a peine l'infanterie même l'aurait-elle franchi, quand il n'y aurait point eu d'ennemi pour le défendre. Après avoir bien examiné le terrain et discuté la chose, on se convainquit de l'impossibilité de tenter de nouvelles entreprises contre les Autrichiens dans une saison aussi fâcheuse. On enleva donc tous les fourrages des environs, on consuma tous les vivres, pour que l'ennemi ne pût y tenir de gros corps pendant l'hiver; après cela le roi se rendit à Freiberg. L'armée de Wilsdruf entra dans des cantonnemens resserrés dans les villages les plus voisins de son camp; cependant les tentes demeurèrent tendues, et six bataillons, qu'on relevait, y faisaient journellement la garde. Les Autrichiens agissaient de même dans leur camp de Plauen, et c'est peut-être le premier exemple parmi les modernes, que deux armées aussi proches l'une de l'autre ayent tenu la campagne durant un hiver aussi rigoureux. Sur la fin de Janvier le prince héréditaire ne trouvant plus de lauriers à moissonner en Saxe, retourna en Westphalie rejoindre l'armée des alliés.

1759.

Entreprises des Suédois.

Après avoir exposé les événemens principaux de cette funeste campagne, il nous reste à dire deux mots de ce que les Suédois entreprirent en Poméranie, et dans la Marche Uckeraine. Tant qu'on avait eu des troupes à leur opposer, on les avait facilement contenus. Leurs arrangemens étaient si imparfaits, qu'ils n'avaient ni boulangerie, ni caissons pour le pain et la farine, et qu'ils ne subsistaient que par les livraisons qu'ils tiraient des contrées où ils se trouvaient les plus forts. De cette négligence pour les mesures les plus indispensables de la guerre résultaient les plus grands inconvéniens pour les opérations de ces troupes; de sorte que les généraux prussiens qu'on opposait aux Suédois, ne travaillaient qu'à déranger leurs livraisons; ce qui obligeait ces ennemis, qui ne vivaient qu'au jour la journée, à rétrograder incessamment lorsque les subsistances leur manquaient, et à se rapprocher de leurs frontières. Au commencement de cette année, immédiatement après le départ du comte Dohna, monsieur de Manteufel fut chargé du commandement contre les Suédois, et quoiqu'il n'eût que peu de troupes sous ses ordres, il se soutint jusqu'au mois de Septembre, où les malheurs de la journée de Kunersdorf obligèrent le roi à le rappeler, pour qu'il joignît son armée. L'époque du départ de ce détachement fut celle des progrès des Suédois. Ils occupèrent d'abord Anclam, Demmin et Uckermunde. Le comte Fersen, qui les commandait cette année,

s'embarquant à Stralsund à la tête de trois mille hommes, passa dans l'île d'Usedom. Il attaqua la ville de Swinemunde, défendue par des miliciens. La garnison se retira dans l'île de Wollin, mais la ville fut prise; la Swinemunder-Schanze se rendit peu après aux Suédois. Une poignée de houssards provinciaux qui se trouvèrent à Stettin, furent envoyés par le prince de Bevern à Pasewalk, où les Suédois avaient un poste. L'officier qui les conduisait, nommé Stülpnagel, les surprit, et en fit deux cents prisonniers; les Prussiens qui les avaient pris, n'étaient pas aussi forts. Monsieur de Fersen passa tout de suite dans l'île de Wollin, et prit avec six cents miliciens qui la défendaient la ville qui porte ce nom. Les Suédois reprirent de nouveau possession de Prenzlow; mais comme en ce temps-là le roi était entré en Lusace, il détacha monsieur de Manteufel avec des convalescens de la bataille de Kunersdorf sortis des hôpitaux de Stettin; il y ajouta les volontaires de Haerdt, les dragons de Meinicke et les houssards de Belling. Ce corps formidable changea d'abord la face des affaires dans cette contrée. Monsieur de Manteufel détacha aussitôt quelques centaines d'hommes à dos de l'ennemi, qui prirent la garnison et la caisse militaire que les Suédois avaient à Demmin. L'armée suédoise se retira tout de suite; elle repassa la Peene à Anclam, et établit ses quartiers dans la Poméranie suédoise, où monsieur de Manteufel lui donna différentes alarmes par les houssards de Belling, qui

1759.

21 Octobre.

1759. jouèrent le grand rôle sur ce petit théâtre. Les Suédois, fatigués des fréquentes alertes des Prussiens, tentèrent

28 Févr. 1760. de surprendre la ville d'Anclam; ils attaquèrent de nuit le faubourg; un bataillon franc, qui devait le défendre, fut mis en désordre. Monsieur de Manteufel, qui était dans la ville, accourut; l'obscurité était si grande, que voulant aller au bataillon franc, il donna dans une troupe de Suédois, qui le firent prisonnier; mais la garnison prussienne, non contente de repousser les Suédois, fit sur eux cent cinquante prisonniers. Ce fut là le dernier événement de cette année en Poméranie.

Quartiers d'hiver.

Ainsi après une campagne aussi fatale aux armes du roi, ce prince se trouvait encore en possession de tout le terrain qu'il avait occupé l'hiver précédent, à l'exception de Dresde et du fort de Peenamunde. Monsieur de Fouqué, qui avait escorté monsieur Loudon en Moravie, était retourné à Landshut. L'armée prussienne de Saxe s'étendait depuis Wilsdruf jusqu'à Zwickau. Un corps de cavalerie se tenait à Cossdorf, pour couvrir Torgau et l'électorat de Brandebourg, et après une si longue suite de revers les choses étaient encore dans un état plus supportable qu'on ne devait s'y attendre. Le régiment des carabiniers à Zeitz perdit à la vérité cent cinquante hommes par une surprise; mais l'hiver donna le temps de réparer cette perte; et dans cette position que nous venons de décrire, les armées attendirent de part et d'autre l'approche du printemps, pour remettre à la fortune la décision de leurs intérêts.

CHAPITRE ONZIÈME.

De l'hiver de 1759 *à* 1760.

Il arriva cette année un événement qui aurait dû produire de grands changemens en Europe, et qui n'en produisit point. Le roi d'Espagne mourut sans laisser de lignée. Son royaume retombait de droit à son frère Don Carlos, roi de Naples; jusques-là il n'y avait, ni dispute, ni contrariété; mais il y en pouvait avoir pour la succession du royaume de Naples. Les Français, les Autrichiens, les Anglais avaient stipulé par la paix d'Aix-la-Chapelle, sans que les rois d'Espagne et de Naples eussent été consultés, qu'après que Don Carlos aurait succédé à son frère au trône d'Espagne, le cadet des frères, Don Philipp, duc de Parme, deviendrait roi des Deux-Siciles. Le roi de Naples n'eut aucun égard à ce traité, contre lequel il avait protesté formellement; il régla sa succession comme il le jugea convenable; son fils aîné, qui était en démence, fut déclaré inhabile au gouvernement, le puîné fut déclaré prince des Asturies, et le troisième roi des Deux-Siciles. Par cet arrangement Don Philippe demeura duc de Parme, et l'impératrice-reine n'eut point ce duché. Cent guerres

1759-1760.

Mort du roi d'Espagne; 10 Août.

1759-1760. se sont faites en Europe pour un moindre sujet que celui-là. Si cet événement n'en occasionna point alors, il ne faut pas l'attribuer à la modération de l'impératrice-reine, car cette vertu n'est pas ordinairement celle des souverains, mais aux conjonctures du temps, c'est-à-dire à la guerre déjà allumée, à une haine violente, au désir plus ardent de reprendre la Silésie, province bien autrement importante que les duchés de Parme et de Plaisance. Ainsi l'impératrice-reine et le roi de Sardaigne, qui perdait de même quelques avantages, dissimulèrent leur mécontentement; la France négocia le mariage de l'archiduc Joseph avec la fille du duc de Parme; on convint de laisser les affaires d'Italie en suspens jusqu'après la paix d'Allemagne, et la France comme médiatrice promit de contenter alors tout le monde sur ses prétentions.

Négociations. Le roi était attentif aux révolutions de l'Italie; rien ne pouvait lui devenir plus avantageux qu'une diversion en Lombardie, soit contre le roi de France, soit contre la reine de Hongrie. Pour savoir à quoi il pouvait s'attendre, il envoya monsieur de Cocceji, son aide-de-camp, à la cour de Turin, pour sonder le roi de Sardaigne. Ce prince âgé, donnait dans la superstition, avait perdu cet instinct belliqueux par lequel il avait brillé dans sa jeunesse, et n'avait lui-même ni le désir, ni la volonté de rentrer en action. Cependant il était encore plus retenu par la position où il se trouvait, que par l'âge et par la

dévotion. Le roi de Sardaigne se trouvait sans alliés, 1759-1760.
surtout depuis l'union qui subsistait entre la France et l'Autriche, et en faisant la guerre il aurait eu contre lui Autrichiens, Français, Espagnols, Napolitains et Parmesans; c'est ce qu'il craignait. Le défaut d'harmonie entre ces princes, et le peu d'apparence de les unir, firent perdre toutes les espérances dont on aurait voulu se flatter de ce côté-là. Cette tentative inutile n'empêcha pas d'en faire bien d'autres. La guerre devenait de jour en jour plus difficile à soutenir, et les hasards devenaient plus grands. Quelle que fût la fortune des Prussiens, il était impossible qu'étant obligés de s'y abandonner si souvent, elle ne les trahît quelquefois. On ne pouvait s'attendre à rien du côté de l'Italie. Jusqu'alors la Porte ottomane ne paraissait pas disposée à rompre avec la maison d'Autriche. Il ne restait donc de ressource que dans les moyens qu'on pourrait trouver de diviser ou de séparer les puissances qui formaient la grande alliance. Cela donna lieu aux négociations qu'on entama tant en France qu'en Russie, pour essayer laquelle des deux on pourrait détacher de la cour de Vienne. Le roi convint avec le roi de la Grande-Bretagne de faire déclarer à toutes les puissances le désir qu'ils avaient de trouver des voies de conciliation, pour rétablir la paix générale. Le prince Louis de Brunsvic fut chargé de faire cette ouverture à la Haye aux ministres des puissances belligérantes, en même temps que l'Angleterre donnait à la

1759-1760. France des assurances de l'envie qu'elle avait d'entamer des négociations qui pussent mener à ce but salutaire. Il y avait apparence que la France se trouverait dans des dispositions favorables à la paix, parce qu'elle devait être découragée par toutes les pertes considérables qu'elle venait de faire. Les Anglais lui avaient enlevé cette année la Guadeloupe, Quebec et Niagara dans le Canada; l'escadre de monsieur de la Clue avait été défaite à la hauteur de Lagos, et la flotte de monsieur de Conflans battue par l'amiral Hawke, qui brûla nombre de vaisseaux français échoués dans la Vilaine; l'escadre de monsieur le Fort remporta une victoire complète sur eux près de Masulipatan; ils perdirent le fort de St.-David et furent encore battus dans le Mogol, où les Anglais se rendirent maîtres de leurs grands établissemens aux environs de Pondicheri.

Tant de revers devaient donc dégoûter la France d'une guerre où elle faisait des pertes, et où elle ne pouvait espérer aucun avantage. Les deux nations étaient cependant bien éloignées de convenir des principes qui serviraient de base à la paix. Le roi sentait combien il était nécessaire de les rapprocher; car si on avait pu les mettre d'accord, la France par sa paix séparée se serait détachée de l'Autriche. On travailla sur ce plan avec d'autant plus de chaleur, que les ennemis venaient de déclarer, après bien des longueurs, qu'ils acceptaient les propositions qu'on leurs avait faites pour le rétablissement de la paix,

pourvu que l'on convînt d'assembler un congrès à Augsbourg, où toutes les puissances pussent convenir de leurs intérêts respectifs. C'était proposer la voie la plus lente de toutes celles que les ennemis de la Prusse pouvaient imaginer pour traîner en longueur la conclusion de la paix selon que leurs intérêts l'exigeaient, parce que le conflit de ces intérêts entre un si grand nombre de princes demandait de grandes discussions, et qu'on ne pouvait manquer de prétextes pour faire durer cette négociation aussi long-temps qu'on voudrait. Nous en avons un exemple évident dans le congrès de Munster, qui consuma huit années avant que d'en venir à la conclusion de la paix de Westphalie. Cela ne convenait point au roi; il devait désirer la prompte fin de ces troubles, ayant trop d'ennemis à combattre, par la même raison que la cour de Vienne désirait de les prolonger, parce qu'elle avait beaucoup d'alliés, dont l'asistance lui promettait des conquêtes. La situation des affaires étant donc telle que nous venons de le rapporter, le roi envoya un émissaire en France, pour sonder les dispositions de la cour de Versailles, et lui en faire rapport, ainsi qu'au roi d'Angleterre. Il fit choix pour cette commission d'un jeune d'Edelsheim, dont le père avait des terres aux environs de Francfort sur le Mein, qui ne tenait à rien, qui lui avait été recommandé par la cour de Gotha, et qui par conséquent pouvait s'acquitter mieux de cet emploi qu'un autre, parce qu'il n'était point connu et ne pouvait donner

1759-1760.

1759-1760. aucune espèce de soupçon en se produisant à Versailles. Ce jeune homme partit sans prendre de caractère; il fut adressé au bailli de Froulay, ambassadeur de l'ordre de Malthe en France. Monsieur d'Edelsheim fut assez bien accueilli à Paris; on lui marqua en termes vagues que sa négociation dépendrait de la façon plus ou moins prompte dont la France pourrait convenir de ses différens avec l'Angleterre; mais qu'ayant appris que le roi de Prusse se proposait d'indemniser le roi de Pologne aux dépens des princes ecclésiastiques d'Allemagne, qu'il prétendait séculariser, on lui déclarait que le roi très-chrétien n'y donnerait jamais son consentement. Monsieur d'Edelsheim vint rapporter cette réponse au roi, qui était alors à Freiberg; il en partit pour aller à Londres la communiquer aux ministres de la Grande-Brétagne. Précisément lorsque cet émissaire y arriva, il y parut un autre phénomène politique, un homme qu'on n'a jamais pu déchiffrer. Il se produisit sous le nom de comte de St.-Germain. Il avait été au service de France, et même si avant dans la faveur de Louis XV, que ce prince avait voulu lui donner le château de Chambord. Cet homme joua le rôle de ministre, il se mêla de négocier sans mission, il tint en même temps des propos injurieux sur madame de Pompadour et sur le duc de Choiseul. Les Anglais le traitèrent en aventurier et le renvoyèrent. Soit que le ministère anglais se méfiât du sieur St.-Germain, soit que ses conquêtes enflassent ses espérances, soit

enfin qu'il ne fût pas content de la déclaration du ministère de Versailles touchant le congrès, il chargea le ministre de la Grande-Bretagne à la Haye, monsieur York, de dire à monsieur d'Afri, ministre de France, que le roi de la Grande-Bretagne était prêt à faire la paix, qu'il donnait les mains à l'assemblée d'un congrès particulier, pourvu que la France acceptât pour article fondamental des préliminaires l'entière conservation de sa majesté prussienne. La France répondit qu'elle ne demandait pas mieux que de traiter de ses différens avec l'Angleterre, mais que n'ayant point été en guerre avec la Prusse, elle ne pouvait pas en confondre les intérêts avec ceux de sa majesté britannique. Cette réponse fit encore perdre le peu d'espérance que l'on avait fondée sur cette négociation. Monsieur d'Edelsheim, qui avait laissé quelques malles à Paris, retourna de Londres par la Hollande en France. Il ne se déguisa point; bien loin de se cacher il alla chez le bailli de Froulay d'abord après qu'il fut arrivé à Paris. Cet ambassadeur, préoccupé de la sincérité des intentions du roi de France pour le rétablissement de la paix, engagea monsieur d'Edelsheim à différer son départ de quelques jours, pour donner à sa négociation interrompue le temps de se renouer. Quelle fut le lendemain la surprise de monsieur d'Edelsheim, de se voir arrêté par une lettre de cachet et conduit à la Bastille! Le duc de Choiseul s'y rendit le même jour; il assura le prisonnier qu'il n'avait trouvé que cet ex- 1759-1760.

1759-1760. pédient pour s'entretenir à son aise avec lui, sans donner de l'ombrage au ministre d'Autriche, qui observait tous ses pas; il ajouta que ce lieu étant propre pour une négociation secrète, il l'y retiendrait volontiers pour conférer plus souvent avec lui, et qu'il lui fournirait les moyens de faire parvenir au roi ses dépêches avec sûreté et promptitude. Il se répandit ensuite en plaintes contre les Autrichiens, qui éclairaient de près toutes ses démarches; car, ajouta-t-il, voilà monsieur de Starhemberg au fait de toutes les personnes qui ont été employées dans cette négociation par le roi de Prusse; il vient de recevoir un courrier de Vienne, par lequel on l'instruit de tout ce qui se passe ici. Cette scène indécente n'avait pour but que de se saisir des papiers de monsieur d'Edelsheim, où monsieur de Choiseul espérait de trouver des instructions du roi qui lui donneraient des éclaircissemens sur ses desseins. Il n'y trouva qu'une lettre de créance dont l'émissaire n'avait pas eu occasion de faire usage. Honteux de cette découverte stérile, ce ministre en fut pour ses mauvais procédés; il fit relâcher monsieur d'Edelsheim le lendemain, avec ordre de prendre la route de Turin pour sortir du royaume. Peut-être trouvera-t-on que nous avons détaillé ce fait trop amplement. Sa singularité nous y a portés en partie, mais surtout la manière dont il caractérise la façon de penser que la cour de Versailles avait alors; quand on observe avec quelle précaution elle évitait de donner des soupçons

à la cour de Vienne, on se persuadera facilement de l'espèce d'assujettissement où la tenaient les Autrichiens. 1759-1760.

Les tentatives que le roi fit à Pétersbourg n'eurent pas un meilleur succès. On y employa un gentilhomme du Holstein, qui n'eut pas même occasion d'expliquer de quoi il était chargé. Il fut cependant plus doucement renvoyé par les Russes que monsieur d'Edelsheim ne l'avait été par les Français. L'esprit de l'impératrice Élisabeth était trop prévenu et trop aigri contre le roi, pour qu'on pût la désabuser facilement sur son sujet. Elle était gouvernée par son favori, que gouvernait la cour de Vienne. Tous ses entours étaient à la dévotion de la France et de l'Autriche. Cette princesse, flattée d'ailleurs par l'acquisition du royaume de Prusse, qu'elle envisageait comme annexé à la Russie, aurait cru perdre tous ses avantages, si elle était entrée dans la moindre négociation avec le roi; aussi trouva-t-on fermés tous les canaux par lesquels on aurait voulu lui faire parvenir des insinuations.

Pendant qu'on frappait ainsi à toutes les portes, le Danemark témoigna quelque disposition à seconder le roi. Le roi de Danemark craignait l'accroissement de puissance des Russes, et encore plus leur voisinage. On savait qu'ils se préparaient à faire cette année le siége de Colberg, et cette ville prise, ils dominaient sur toute la Baltique. Si les desseins présens de la Russie étaient opposés aux intérêts du

1759-1760. Danemark, les suites pour l'avenir offraient un danger plus grand encore, à cause des prétentions du grand-duc de Russie sur le Schleswic, que ce prince devenu empereur pouvait faire valoir, à quoi ce voisinage lui donnait la plus grande facilité; au lieu que lorsqu'une puissance comme la Prusse se trouve établie entre la Russie et le Danemark, le projet d'une guerre dans le Holstein devient presque impossible dans l'exécution pour un empereur russe, quelque puissant qu'il soit. Ces considérations solides portèrent le ministère de Copenhague à faire quelques ouvertures à l'envoyé du roi à cette cour. Il commença par offrir des secours pour la défense de la Poméranie; il s'en repentit bientôt par timidité et par incertitude; ensuite effrayé du pas qu'il avait fait, il ne pensa qu'à s'en retirer, et pour rompre cette négociation, sans que le roi de Prusse pût y trouver à redire, il mit ses secours à un si haut prix, qu'il était moralement sûr qu'on ne les accepterait pas.

Tant de différens essais de négociations, dont aucun n'avait réussi, convainquirent le roi de plus en plus que dans les conjonctures présentes il ne fallait s'attendre à rien de la part des cours de l'Europe. Les passions étaient encore trop impétueuses, et les agitations qu'elles causaient dans les esprits étaient encore trop violentes, pour qu'il fût possible de les calmer. Il ne restait donc au roi que deux alliés, la valeur et la persévérance, par le secours desquels il pût sortir honorablement de cette funeste guerre.

Toutes ces intrigues du cabinet ne regardaient pas les armées; aussi n'empêchèrent-elles pas les ennemis de former différentes entreprises durant l'hiver. Les Russes, dont une partie avait des quartiers aux environs de Neu-Stettin, formèrent le dessein de surprendre la ville de Schwedt, où se trouvaient le prince Ferdinand, frère du roi, le markgrave de Schwedt et le prince de Würtemberg. Le prince Ferdinand en était parti il y avait quelques jours, lorsque les bourgeois qui faisaient la garde ayant oublié de lever le pont de l'Oder, les Cosaques le passèrent et prirent dans le château le markgrave et le prince de Würtemberg, qu'ils menèrent l'espace d'un mille avec eux. Ces princes leur donnèrent un revers par lequel ils se reconnaissaient leurs prisonniers. Cependant l'impératrice de Russie désapprouva cette entreprise, et ne voulut point entendre parler de rançon. 1759-1760. Petite guerre.

En Lusace la guerre continuait malgré l'hiver. Nous avons rapporté que le roi avait détaché un corps de cavalerie à Cossdorf sous les ordres de monsieur de Czettritz, pour observer les mouvemens de monsieur de Beck. Ce général autrichien tenta de surprendre cette cavalerie prussienne. Monsieur de Czettritz en fut averti; il se rendit à ses postes avancés. Il y arriva précisement comme monsieur de Beck les attaquait. Les gardes se retirèrent sur leur gros et furent poussées par l'ennemi. Le cheval de monsieur de Czettritz tomba; il eut le malheur 20 Févr. 1760.

1759-1760. d'être fait prisonnier par les Autrichiens. Cependant les cuirassiers de Schmettau fondirent sur la troupe de monsieur de Beck, la battirent, et en ramenèrent deux cents prisonniers. J'épargne au lecteur une infinité d'affaires de parti et de détail, suites de cet acharnement opiniâtre qui caractérise cette guerre, et du désir des moindres officiers de se faire une réputation. Ces petites entreprises étaient comme le prélude des grands coups que les impériaux et les Prussiens méditaient pour la campagne prochaine.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Campagne de 1760.

1760. Le roi prit au printemps le commandement de l'armée de Saxe. Les malheurs que ses troupes avaient essuyés dans la dernière campagne, l'obligèrent à rappeler de l'armée des alliés deux régimens de dragons, pour en renforcer sa cavalerie. Il opposa le prince Henri aux Russes; il commit à monsieur de Fouqué la garde des gorges de Landshut, et le prince de Würtemberg fut chargé de contenir les Suédois. L'état de délabrement où se trouvaient les troupes,

l'obligeait à les employer avec beaucoup de circonspection; il n'était guère à propos d'agir par détachemens, et sur toute chose il fallait se proposer de faire une guerre serrée. Les régimens perdus à l'affaire de Maxen et à celle de monsieur Diericke avaient été rétablis à la vérité pendant l'hiver; mais ce n'étaient ni des vieux soldats, ni des troupes pour l'usage; on ne pouvait s'en servir que pour la montre. Car que faire d'un ramas d'hommes, moitié paysans saxons, moitié déserteurs de l'ennemi, conduits par des officiers qu'on avait engagés par nécessité et faute d'en trouver d'autres? Et encore les régimens d'infanterie en manquaient-ils au point, qu'à peine il leur en restait douze, au lieu de cinquante-deux, qui est le nombre prescrit par l'ordonnance. Ces inconvéniens n'empêchèrent point d'agir, parce que la nécessité le demandait; au lieu de se plaindre du mauvais état des troupes, on ne s'occupa que des moyens de résister aux ennemis avec plus de vigueur que jamais. D'autre part monsieur Loudon avait reçu de la cour de Vienne le commandement de l'armée destinée pour la Silésie. Elle était de quarante mille hommes. Ses opérations devaient être secondées par les mouvemens des Russes, qui devaient se porter sur l'Oder, selon que les deux impératrices en étaient convenues. Le maréchal Daun, auquel on avait continué le commandement de la principale armée, devait la rassembler en Saxe. Son dessein était de retourner en Silésie, pour en achever la conquête, 1760.

1760. tandis que le prince de Deux-Ponts, qu'il prétendait laisser auprès de Dresde, nettoyerait la Saxe avec les troupes des cercles, et en expulserait le peu de Prussiens qui pourraient y être restés. Le grand nombre d'ennemis qui pressaient le roi de tous les côtés; le projet qu'ils avaient formé de resserrer et concentrer leurs forces pour cette campagne; l'affaiblissement de l'armée du roi après les pertes récentes qu'elle avait souffertes, tout faisait appréhender que la campagne qu'on allait ouvrir ne fût encore plus funeste que la précédente. On tâcha cependant de ranimer le courage des troupes et de leur rendre la confiance, en imaginant des diversions dont on apprendrait bientôt la nouvelle, en faisant courir dans le public des prophéties favorables, et en recourant à toutes les manières permises d'abuser le vulgaire.

Le roi entra le 25 d'Avril dans les camps de Schlettau et des Katzenhäuser. La quantité de villages qui se trouvent dans cette contrée, permit de mettre la plus grande partie de l'armée en cantonnement. Ce furent les premiers momens de repos dont les troupes jouirent. Monsieur de Loudon, que nous avons quitté à Olmutz, entra vers ce temps dans la Haute-Silésie; sa cavalerie attaqua monsieur de Goltz, qui se retirait de Neustadt pour se rendre à Neisse. Le régiment d'infanterie de Manteufel combattit pendant toute la marche contre quatre régimens de cavalerie autrichienne, qui tentèrent envain de l'enfoncer. Loudon avait manqué son coup; il laissa

Draskowitz avec six mille hommes à Neustadt, et prit le chemin de la Bohême avec le reste de ses troupes. Draskowitz se trouvant seul, voulut tenter une entreprise dont il n'eût à partager le succès avec personne. Il eut vent qu'un bataillon du régiment de Mosel, parti de Landshut, était en marche pour se rendre à Neisse; l'ayant attaqué avec toute sa cavalerie, le bataillon se défendit courageusement, ne perdit rien, lui tua beaucoup de monde, et entra comme en triomphe dans la forteresse de Neisse. 1760.

En Poméranie monsieur de Forcade, détaché contre les Russes, avait poussé trois corps en avant pour les observer, monsieur de Platen à Schievelbein, monsieur de Grabow à Cöslin, et monsieur de Gablenz à Greiffenberg. S. A. R., qui avait le commandement général de tous ces corps, se tenait alors à Sagan, où elle avait rassemblé messieurs de Goltz et de Schmettau avec leurs détachements. Elle trouva convenable alors de prendre une position qui la mît plus à portée de s'opposer aux desseins des Russes. Marchant à Francfort, elle donna des ordres à monsieur de Forcade pour venir à Landsberg, qui était le rendez-vous général de cette armée.

Campagne du général Fouqué.

Pendant que ces troupes se réunissaient, monsieur de Loudon traversa le comté de Glatz et pénétra en Silésie avec deux corps, dont l'un passa par Silberberg et se rendit à Reichenbach, où l'autre, qui venait par le chemin de Patschkau, le joignit. Monsieur de Fouqué, averti de ce mouvement, crut que

1760. l'ennemi en voulait à Breslau; il quitta sur cela ses gorges de Landshut et se porta sur Kant. Les Autrichiens profitèrent aussitôt de son absence, pour occuper avec des détachemens les postes de Grussau et de Landshut. Pour monsieur de Loudon, il rentra avec son armée dans le comté de Glatz, et mit le blocus devant cette place. Monsieur de Fouqué, qui se vit abusé par ce revirement subit des troupes autrichiennes, retournant à Landshut, n'eut pas de peine à déloger les ennemis. Son intention était de conserver ces débouchés de la Bohême, et d'attendre qu'il fût renforcé, pour pouvoir entrer par Braunau dans le comté de Glatz, et contraindre l'ennemi d'abandonner le siége de la capitale, il plaça son camp sur les montagnes; sa droite occupait celle de Blasdorf, sa gauche le Mummelberg. Ce terrain demandait pour être bien garni trois fois plus de troupes qu'il n'en avait; monsieur de Fouqué pouvait le remplir moins que jamais, après avoir détaché monsieur de Ziethen avec quatre bataillons pour lui assurer au Zeiskenberg sa communication avec Schweidnitz. Dès que monsieur de Loudon fut informé de la position des Prussiens près de Landshut, il laissa douze mille hommes à Glatz pour en continuer le blocus, et avec le gros de ses troupes il passa par Johannsberg et Wustengiersdorf, et vint se camper à Schwarzwalde, dont il délogea les houssards de Malachowski, qui y tenaient un poste d'avertissement. L'occasion était belle pour se faire à peu de frais une grande répu-

tation; Loudon n'avait devant lui que huit mille Prussiens qu'il pouvait attaquer avec vingt-huit mille hommes; il voulut cependant pour plus de sûreté joindre la surprise à la force. La nuit du 23 il s'empara de deux hauteurs sur lesquelles monsieur de Fouqué avait sa droite. Ces postes importans lui donnèrent la facilité d'établir des batteries qui travaillèrent sur le flanc et à dos des Prussiens. Monsieur de Fouqué défendit vaillamment les postes qui lui restaient. Après avoir perdu beaucoup de monde, il aperçut une colonne de cavalerie autrichienne qui était en pleine marche pour lui couper la retraite. Sur cela il abandonna ses montagnes, et forma de son infanterie un quarré avec lequel il se mit en marche pour gagner le chemin de Bolkenhayn. Ses troupes avaient consumé presque toute leur poudre. La cavalerie autrichienne l'attaqua; il la repoussa plusieurs fois; après une noble et généreuse défense, le quarré fut enfoncé par l'ennemi. Monsieur de Fouqué reçut deux blessures et fut pris, ainsi que la plus grande partie de son monde; il s'était défendu depuis deux heures du matin jusqu'à dix heures avant midi, et loin que ce désastre pût préjudicier à la réputation de ce brave officier depuis si long-temps et si solidement établie, il en relève l'éclat en fournissant un exemple de ce que peuvent la valeur et la fermeté contre le nombre, quelque supérieur qu'il soit. Cette belle action ne peut être comparée qu'à celle de Léonidas et des Grecs qui défendirent les Thermopyles, et qui eurent

1760.
Bataille de Landshut; 23 Juin.

1760. un sort à peu près semblable au sien. Tout ce corps ne fut pas perdu. Les houssards de Gersdorf et les dragons de Platen se firent jour à la pointe de l'épée à travers les ennemis, et sauvèrent avec eux quinze cents hommes de l'infanterie, qu'ils ramenèrent à Breslau. Pour monsieur de Ziethen, il quitta le Zeiskenberg après ce malheur et se jeta dans Schweidnitz, pour éviter un sort pareil à celui de monsieur de Fouqué. Les Autrichiens usèrent en barbares de l'avantage qu'ils venaient de remporter; ils pillèrent la ville de Landshut par ordre des généraux, qui applaudissaient à leur cruauté et à leurs excès; et le soldat effréné et furieux, encouragé aux forfaits et aux brigandages, n'épargna que la misère et la laideur.

Campagne du roi.

La nouvelle du blocus de Glatz fut la première que le roi reçut en Saxe. Elle augmenta l'embarras dans lequel il se trouvait déjà. Il était aussi cruel d'abandonner cette place, qui est comme la clef de la Silésie, qu'il était impossible de la secourir. Il fallait s'attendre qu'après la perte de cette forteresse on ne pourrait plus tenir les gorges de la Silésie et de la Bohême, parce que les Autrichiens, une fois maîtres des passages de Silberberg et de Wartha, pouvaient prendre à dos les troupes qui occupaient les montagnes, et qu'il ne restait plus de position propre à couvrir cette province. Il était aussi dangereux d'autre part de quitter la Saxe. Si le roi s'était rendu en Silésie avec une partie de ses trou-

pes, celles qui seraient demeurées en Saxe risquaient 1760.
d'être détruites par la grande supériorité du nombre que les impériaux avaient alors sur les Prussiens. Il paraissait donc qu'il n'y avait rien de mieux à imaginer que de conduire les choses de manière que le roi, en entreprenant de marcher en Silésie, y attirât le maréchal Daun comme à sa suite. D'un autre côté cet expédient était accompagné de risques, puisque cette opération exposait le roi nécessairement à se mettre entre monsieur Loudon, qui était déjà en Silésie, et entre l'armée du maréchal Daun, qu'on supposait le côtoyer. Toutefois, comme il pouvait se joindre à monsieur de Fouqué, dont la défaite était encore ignorée, le roi résolut de prendre le parti de marcher en Silésie préférablement à tout autre. Pour cet effet il fit passer l'Elbe à la partie de l'armée qu'il destinait à cet usage. Le pont fut construit à Zehren; on passa ce fleuve le 15 de Juin. Les troupes furent jointes à l'autre rive par le prince de Holstein, qui ramenait les deux régimens de dragons qui avaient servi dans l'armée des alliés. Les détachemens de monsieur de Lacy se retirèrent tous vers Reichenberg à l'approche des Prussiens, qui prirent le camp de Zscheila, vis-à-vis de monsieur de Hülsen, dont le corps était demeuré à Meissen, et l'on établit avec diligence des ponts sur l'Elbe pour la communication de ces deux corps. De Zscheila le
roi se porta sur Radebourg. Il rencontra dans sa 18 Juin
marche le campement de monsieur de Lacy, couvert

1760. par les quatre régimens de dragons saxons annexés au détachement qu'il commandait. L'avant-garde prussienne leur donna la chasse; elle leur prit quatre cents hommes, et ils s'enfuirent en confusion se réfugier auprès du gros du corps de monsieur de Lacy, qui avait fait halte au pied des hauteurs de Boxdorf et de Reichenberg près d'un village nommé Bernsdorf. L'armée prussienne fit des dispositions pour attaquer monsieur de Lacy le lendemain. Elle attendait l'arrivée de monsieur de Hülsen, auquel le roi avait donné l'ordre de le joindre avec une partie de sa troupe, et qui ne put atteindre le camp de Radebourg que vers la nuit. Le lendemain les choses avaient changé. Le maréchal Daun avait passé l'Elbe à Dresde avec son armée qui occupait le camp de Boxdorf et de Reichenberg. Monsieur de Lacy avait quitté la nuit Bernsdorf, pour aller couvrir la droite du maréchal Daun dans la position de Lausa. Le roi occupa le terrain que l'ennemi avait quitté; il plaça monsieur de Krockow avec trois régimens de houssards, deux de dragons et deux bataillons francs autour de Bernsdorf. Monsieur de Lacy les attaqua la nuit suivante sans succès. Les Prussiens firent à leur tour des tentatives sur lui, mais tout cela ne produisit que des alertes réciproques et rien de réel. On n'apprit qu'alors le désastre qui venait d'arriver à monsieur de Fouqué. Ce malheur achevait de rendre les affaires de la Silésie désespérées. L'armée
26 Juin. du roi, qui n'avait plus de fourrages à Radebourg,

prit le camp de Gross-Dobritz. Monsieur de Krockow fit trois cents prisonniers sur un détachement qui venant par le chemin de Moritzbourg s'était flatté de donner sur les équipages de l'armée; mais qu'était-ce que la prise de trois cents hommes en comparaison de tant de corps entiers que le roi avait perdus? Cet événement de Landshut, arrivé d'une manière si inattendue, dérangea les mesures que le roi voulait prendre dans ces temps critiques. Il pouvait moins que jamais quitter la Saxe, à moins que ce ne fût de compagnie avec le maréchal Daun, pour ne point perdre toujours en détail le peu de troupes qui lui restaient. Les impériaux de leur côté ne pouvaient se mettre en mouvement qu'après l'arrivée des troupes des cercles, dont la lenteur du prince de Deux-Ponts retardait la marche. Elles arrivèrent enfin. Le maréchal Daun les laissa à Windberg. Monsieur de Hülsen demeura à Meissen, et les deux armées se mirent le même jour en marche pour la Silésie. Les impériaux prirent par Bischofswerda, d'où ils détachèrent monsieur de Lacy au Keulenberg pour couvrir leur flanc gauche. Le roi dirigea sa route par Krackau, où il résolut de faire une tentative sur monsieur de Lacy, qui ne s'y attendait pas. Les Prussiens occupèrent Königsbruck et la nuit même l'armée se mit en marche sur quatre colonnes, deux en-delà et deux en-deçà du ruisseau de la Pulsnitz. L'avant-garde donna sur les troupes légères de l'ennemi; cela donna l'éveil à monsieur de Lacy, qui se

1760. — 22 Juin. — 2 Juillet.

1760. sauva avec tant de précipitation, qu'on ne put l'atteindre et qu'à peine on prit deux cents hommes de son arrière-garde. L'armée passa la nuit sur le Keulenberg. Les Prussiens et les Autrichiens se côtoyèrent le lendemain; les Autrichiens passèrent Bautzen et campèrent près de Gurka, et l'armée du roi au couvent de Mariaschein. Le 6 le maréchal Daun gagna Görlitz, et les Prussiens Nieder-Gurka. Il y eut une affaire d'arrière-garde avec les Autrichiens aux environs de Bautzen au passage de la Spree. Le major Zettmar des houssards passa imprudemment un pont, où il aurait rencontré sa perte, si le roi ne l'avait soutenu à propos. On passa ensuite cette rivière dans les règles et l'on fit quelques prisonniers sur l'ennemi. Les chaleurs étaient si fortes cette journée, que quatre-vingts hommes de l'armée tombèrent morts en pleine marche. Les Autrichiens firent une perte égale et peut-être plus forte, parce que leur marche était plus longue. Cependant monsieur de Lacy avait eu le temps de se recueillir après l'affaire du Keulenberg. Il avait rassemblé son monde; il se proposait de ralentir la marche du roi et de harceler continuellement son arrière-garde. Ses coureurs croyant que les impériaux campaient à Bautzen, furent pris par les vedettes prussiennes. Cela donna l'idée de fondre vertement sur les houlans, pour les intimider de façon à leur faire perdre l'envie d'approcher de l'armée du roi. Ils étaient postés à Salzförstgen à un mille du camp. Deux régimens de

de houssards et autant de dragons furent commandés pour exécuter ce dessein. Le malheur voulut qu'ils se trouvassent au fourrage, et qu'au lieu de quatre mille chevaux, on pût à peine en rassembler quinze cents; ce qui n'empêcha pas le roi cependant de tenter l'entreprise; on chargea ces houlans, qui au premier choc perdirent quatre cents hommes; on les poursuivit chaudement jusqu'à Gödau. Monsieur de Zettmar, qui n'était pas toujours le maître de sa valeur, passa ce défilé. Le roi fut obligé de le soutenir, parce que toute la cavalerie de Lacy, qui campait à Roth-Nauslitz, arrivait déjà par bandes; on retira cependant monsieur de Zettmar de ce mauvais pas. La cavalerie prussienne commençait à se replier sur Bautzen et ce mouvement se faisait avec lenteur. Le roi, qui appréhendait que la supériorité de l'ennemi ne lui donnât de l'avantage sur les Prussiens, fit sortir alors un bataillon de la garnison de Bautzen avec du canon. Cet ordre fut exécuté fort à propos; car l'ennemi commençait à pousser des escadrons, et la confusion s'y mettait, lorsque quelques coups de canon l'arrêtèrent; surquoi monsieur de Lacy ramena sa troupe à Roth-Nauslitz et la cavalerie prussienne rentra tranquillement dans son camp. Il fallut alors se décider sur le parti qu'on voulait prendre, ou de suivre le maréchal Daun en Silésie, ou de tomber avec toutes ses forces sur monsieur de Lacy, pour s'en défaire une bonne fois, parce qu'on aurait été plus embarrassé de son arrière-garde dans la

1760.
7 Juillet.

1760. marche qu'on voulait faire en Silésie, que de l'ennemi qu'on avait devant soi; on choisit ce dernier parti comme le plus sûr. S'il réussissait, il pouvait mener à de plus grandes choses.

Le soir du 8 l'armée s'assembla à Schmöllen. Au lieu de prendre le chemin de Görlitz, comme on l'ébruitait, elle tourna brusquement sur Roth-Nauslitz; elle rencontra partout des traîneurs de monsieur de Lacy. En approchant de Bischofswerda on serra de près son arrière-garde. Quelle que fût sa vigilance, et la vîtesse de ses mouvemens, on le poussa au-delà des défilés de Harthau, où l'armée du roi passa la nuit; on le poursuivit encore le lendemain jusques sur les hauteurs de Weissig, où l'on établit des batteries pour le deposter du Cerf blanc. Les canons ne tirèrent pas deux volées que l'infanterie gagna ce poste, d'où elle vit le corps de monsieur de Lacy en pleine fuite, qui repassait l'Elbe à Dresde. La situation du roi était telle, qu'il devait tout entreprendre et tout risquer pour se procurer quelque supériorité sur les ennemis. La première idée qui lui vint, fut de passer l'Elbe à Kaditz. Il fallait combiner cette opération avec divers préparatifs indispensables pour la faire réussir, et comme il convenait en pareil cas de donner à l'ennemi différentes jalousies, le roi étendit sa gauche vers Pilnitz, et fit mine d'y construire un pont, tandis qu'un détachement de l'armée se saisit du poste de Fischhaus et de celui de Reichenberg, et que monsieur de Hülsen, en exécution des ordres

qu'il avait reçus, s'avançait à Priesnitz en faisant remonter son pont de Meissen avec lui. Cependant afin de ne pas entièrement perdre de vue le maréchal Daun, cinq cents houssards furent détachés au Weissenberg et vers Reichenbach, pour observer ses mouvemens, et pour en avertir. Les différentes mesures qu'on avait prises, ne furent parfaitement arrangées que le 13. Monsieur de Hülsen dans sa marche avait fait quatre cents prisonniers. Le roi, après avoir passé l'Elbe, le joignit, laissant néanmoins le duc de Holstein avec environ dix mille hommes sur le Drachenberg proche de Kaditz. Ces démonstrations avaient donné l'allarme à l'armée des cercles aussi bien qu'à monsieur de Lacy; ils craignirent qu'un corps ne passa l'Elbe à Pilnitz et ne leur tombât à dos, tandis que le roi les attaquerait de front; ils quittèrent donc subitement la nuit leur camp de Plauen et se retirèrent, monsieur de Lacy à Gross-Sedlitz, et le prince de Deux-Ponts à Dohna. Le roi forma aussitôt la circonvallation de Dresde, dont il fut résolu de faire le siége; c'était un impromptu; car comme on n'avait pas jugé cette entreprise possible, rien n'avait été préparé d'avance. Il posta les troupes depuis Gruna jusqu'à Racknitz. Les pandours se proposaient de se soutenir dans le Grand-Jardin; ils en furent chassés; on emporta même le faubourg de Pirna, où l'ennemi n'opposa aux assaillans qu'une faible et molle défense. Tout ce qu'on put amasser à la hâte d'artillerie et de munitions pour entreprendre ce siége,

1760.

Siége de Dresde.

1760. consistait en douze mortiers, douze cents bombes, vingt pièces de douze et quatre mille boulets. On travailla avec activité, on prépara des fascines, madriers et tout l'attirail d'un siége. Ce qui donnait l'espérance de réussir, c'était qu'on pouvait placer les premières batteries au fossé capital de la ville, et que près du jardin de la comtesse Moszinska un vieux retranchement semblait fait exprès pour une parallèle, et pour l'emplacement d'une batterie à ricochets. Le prince de Holstein fut obligé, de l'autre côté de l'Elbe, de faire une fausse attaque sur la nouvelle ville, où il ne put employer que des canons de campagne et quelques obusiers. Quoique monsieur Maquire eût une garnison de six mille hommes dans Dresde, dont il était gouverneur, on se flattait toutefois qu'il rendrait cette capitale plutôt de la laisser réduire en cendres. On le fit sommer; il répondit qu'il ne se rendrait pas. On attaqua donc la ville du côté de la porte de Pirna. Si le roi avait été bien servi dans cette occasion, Dresde était à lui; mais ce fut parmi les officiers, ingénieurs et artilleurs à qui ferait le plus de fautes. Les batteries furent pourtant exécutées. On plaça des chasseurs dans des masures du faubourg qui dominaient le rempart, et ils le nettoyèrent bien vîte de tous ceux qui s'y montraient pour le défendre. Déjà les canons commençaient à faire une brèche; une bombe embrasa le toit de l'église de Ste.-Croix; il tomba et bouleversa tout le quartier; une autre mit le feu à la rue de Pirna,

qui fut presque toute consumée ; d'autres tombèrent dans 1760.
la rue du château et n'y firent pas un moindre dégât; mille bombes et mille quintaux de poudre de plus auraient glorieusement terminé ce siége. Il était apparemment dit dans le livre des destins que les Prussiens ne reprendraient pas Dresde. Bientôt on eut des avis que le maréchal Daun avait subitement quitté la Silésie, et s'avançait à grands pas pour secourir Dresde. À son approche on retira le poste du Cerf blanc. Les troupes légères s'amusèrent mal à propos avant de quitter ce poste. Elles furent attaquées dans la forêt du côté du Fischhaus, et perdirent environ cinq cents hommes. On fit passer l'Elbe au prince de Holstein la nuit même, et on lui marqua une position entre Löbeda et Unkersdorf. Dès que le maréchal Daun s'approchait de l'autre bord de l'Elbe, il fallait nécessairement avoir un corps dans les environs d'Unkersdorf, pour conserver le passage libre du défilé de Plauen, sans que l'ennemi pût s'aviser de le disputer. Le roi changea en même temps le camp de ses troupes; une partie de l'armée se campa vis-à-vis de monsieur de Lacy et du prince de Deux-Ponts, l'autre se plaça du côté du Grand-Jardin (où l'on pratiqua des abatis) jusqu'au-delà de Racknitz près de Plauen. Le maréchal Daun parut alors au Cerf blanc, et couvrit de son armée l'autre bord de l'Elbe derrière Dresde et aux côtés. La nuit du 22 il envoya seize bataillons pour faire une sortie sur les Prussiens dans le faubourg de Pirna. Le roi

1760. s'y était préparé; il avait disposé les troupes de manière à pouvoir bien recevoir l'ennemi. La sortie se fit; les Autrichiens furent repoussés et perdirent trois cents hommes avec le général Nugent qui les commandait. Un bataillon de Bernbourg, qui n'avait pas fait son devoir à ce siége, en fut puni par la honte de ne plus oser porter le sabre. Cette correction, sensible à tout soldat qui a de l'honneur, fit une impression avantageuse dans l'armée, et donna à cette troupe l'envie de réparer sa faute; ce dont elle trouva l'occasion à la bataille de Liegnitz, comme nous le dirons en son lieu.

Il sembla que par un singulier destin de cette campagne, les petits avantages des Prussiens dussent constamment être contrebalancés par des pertes considérables. Ce général Nugent même, qu'on venait de prendre à cette sortie, apprit au roi que la ville de Glatz avait été prise par monsieur de Harsch. Quelque incroyable que fût cette nouvelle, on en eut bientôt la confirmation de Silésie. La nuit du 21 au 22 monsieur de Harsch avait ouvert la tranchée devant la place. D'Oo, qui en était commandant, avait une garnison de cinq bataillons et toutes les munitions de guerre et de bouche nécessaires pour soutenir un long siége. L'ennemi avait appuyé sa première parallèle à Scherlendorf proche de la Neisse, d'où, en faisant le tour de la ville basse et du château, elle allait appuyer sa gauche devant la maison du baron Pilatti. Le général Harsch se préparait à faire deux attaques,

Glatz pris par les Autrichiens; 26 Juillet.

l'une sur la ville basse vers la porte de Bohême, et l'autre au château sur le Feldthor. À peine quelques canons en furent-ils en batteries, que les assiégeans voulurent déloger les assiégés d'une flèche à laquelle monsieur de Fouqué avait donné le nom de Grue, à cause de sa forme longue et de sa gorge étroite. Cet ouvrage creusé dans le roc ne demandait que d'être défendu pour arrêter l'ennemi des semaines entières. Mais à peine les Autrichiens se présentèrent-ils pour l'attaquer, que les assiégés lâchèrent le pied et s'enfuirent. Ils se sauvèrent par la barrière; l'ennemi les suivit chaudement; ceux qui défendaient le chemin couvert, au lieu de tirer sur l'ennemi, se sauvèrent par le pont dans le ravelin. Les Autrichiens pêle-mêle avec eux y entrèrent en même temps. Monsieur de Harsch, qui s'aperçut de ce qui se passait, envoya quelques bataillons de sa tranchée pour soutenir ces premières troupes. Enfin les Autrichiens prirent cette place sans savoir comment, et sans presque éprouver de résistance. Le commandant, qui était dans la ville basse, accourut à ce bruit au château; mais il était déjà pris, et comme par sa situation il domine les ouvrages du Schäferberg et de la ville basse, il ne restait plus d'asile aux Prussiens pour se défendre. Cet événement honteux et flétrissant pour les armes prussiennes fut la suite d'une négociation secrète que monsieur Loudon avait préparée de longue main par le canal des jésuites, des moines et de toute la prêtraille catholique. Il était 1760.

1760. parvenu par leur moyen à corrompre des officiers et beaucoup de soldats de la garnison, du nombre desquels furent ceux qui étaient de garde à l'endroit où monsieur de Harsch poussa son attaque.

Ce funeste contretemps survint dans une conjoncture déjà assez embarrassante et assez fâcheuse par elle-même. L'approche du maréchal Daun, sa position près du nouveau Dresde, le manque de munitions de guerre pour un siége, obligèrent le roi de renoncer au dessein qu'il avait de s'emparer de cette ville, et il prit des mesures sérieuses pour se rendre en hâte en Silésie, afin d'empêcher, s'il se pouvait, qu'il n'arrivât dans cette province de plus fâcheuses catastrophes que celles que nous venons de rappor-

Le siége de Dresde levé.

ter. Le roi quitta le 30 le fond de Plauen, sans que l'ennemi l'inquiétât; il ramena monsieur de Hülsen

1 Août.

dans son camp de Meissen. L'armée passa le lendemain l'Elbe à Zehren, et prit une position à Dallwitz. Le maréchal Daun de son côté craignant, après ce qui était arrivé, que s'il quittait Dresde, les Prussiens n'en fissent le siége de nouveau, compassa si habilement ses marches et ses mouvemens avec ceux du roi, que les deux armées marchèrent presque toujours ensemble. Les Autrichiens prirent la grande route de Görlitz, les Prussiens les côtoyaient; ils

Marche du roi en Silésie.

passèrent la Röder à Roitsch, la Spree à Ratibor, et comme l'ennemi les avait devancés sur Reichenbach pour couper par le plus court chemin, ils passèrent près de Schönberg et de Roth-Kretscham. Un

étranger qui aurait vu les mouvemens de ces armées, 1760.
aurait pu s'y tromper. Il aurait sûrement jugé qu'elles appartenaient toutes à un même maître. L'armée du maréchal Daun devait lui sembler l'avant-garde de la troupe, celle des Prussiens le corps de bataille, et la troupe de monsieur de Lacy l'arrière-garde. Ce dernier toutefois, devenu plus circonspect de crainte de quelque fâcheuse aventure, ne s'approchait des Prussiens qu'à la distance de trois milles. Cette traversée eut son utilité; car comme l'armée se trouvait immédiatement entre le maréchal Daun et Lacy, un aide de camp du maréchal, chargé de lettres pour ce dernier, fut pris. On trouva dans son paquet les nouvelles ultérieures de ce qui s'était passé en Silésie; on y voyait de plus les desseins que le maréchal formait pour la campagne, qu'il développait nettement, et sur lesquels il consultait monsieur de Lacy. Les nouvelles de la Silésie marquaient que monsieur Loudon avait attaqué Breslau, dont le prince Henri lui avait fait lever le siége. Cela s'était passé ainsi: S. A. R. s'était rendue à Landsberg, d'où ayant observé que les mouvemens des Russes se dirigeaient tous vers la Silésie, elle quitta la Nouvelle Marche et se porta par le chemin de Zullichau aux environs de Glogau, sur les avis qui lui parvinrent que les Russes et les Autrichiens voulaient se rendre à Breslau à un jour dont ils étaient convenus, pour investir cette capitale des deux côtés de l'Oder à la fois. Ce projet fut changé dans son exécution par deux rai-

1760. sons : premièrement par la lenteur des Russes, qui étaient à peine arrivés à Posen, et en second lieu par le succès que monsieur Loudon avait eu, tant contre monsieur de Fouqué qu'au siége de Glatz. Monsieur Loudon n'ayant plus d'ennemi en tête, se crut assez fort pour exécuter avec ses troupes, sans l'aide des Russes, son dessein sur Breslau; il y marcha, et dès son arrivée il bombarda la ville, dont une partie fut réduite en cendres. Le prince Henri, informé de cette entreprise, fit marcher son armée sur les deux rives de l'Oder, et accourut en hâte. Monsieur de Werner, à la tête de l'avant-garde d'une de ses colonnes, battit un corps d'observation que l'ennemi avait avancé vers Parchwitz, et ruina tout le régiment de l'archiduc Joseph dragons. Cet accident, joint à l'approche de S. A. R., disposa monsieur Loudon à lever le siége de Breslau, que monsieur de Tauentzien avait défendu avec fermeté et sagesse; il en coûta une partie des faubourgs, qu'on fut obligé de brûler. Le prince Henri arriva le même jour que Loudon s'était retiré à Kant, et que les Russes se rendirent à Hundsfeld. Le prince détacha messieurs de Platen et de Thadden à Freiwalde, où ils se retranchèrent dans une position qu'ils prirent pour couvrir le faubourg polonais de Breslau contre les entreprises des Cosaques. L'autre partie de la lettre du maréchal Daun, qui contenait ses desseins pour la campagne, roulait sur ce problème, s'il serait plus avantageux d'entreprendre le siége de Schweid-

nitz, ou celui de Neisse? Il finissait par dire à monsieur de Lacy qu'il n'avait pas besoin de se hâter, ni de fatiguer ses troupes, puisqu'il n'importait pas qu'il arrivât un jour plutôt ou plus tard. 1760.

Après avoir intercepté ce courrier, l'armée du roi continua sa marche sur Arnsdorf; le lendemain elle arriva à Rothwasser, et le 7 d'Août à Bunzlau dans le même temps où le maréchal Daun avait gagné Löwenberg. Les deux armées, qui dans cinq jours avaient fait la traite de l'Elbe au Bober, furent obligées de prendre quelque repos. Elle se remirent en marche le 9 avec des desseins bien opposés. Le roi était dans la nécessité de renouveler ses subsistances; pour cet effet il voulait gagner Breslau ou Schweidnitz, où se trouvaient les grands magasins de l'armée; il ne lui en restait que pour dix jours de ce qu'il avait pu mener avec lui. Le dessein du maréchal Daun était de prendre une position derrière la Katzbach, par laquelle il pût couper le roi de Breslau et de Schweidnitz en même temps; ce qui mettrait le roi dans le cas, ou de s'engager dans une mauvaise affaire contre des forces supérieures, ou de se replier sur Glogau, par où il aurait donné moyen aux Autrichiens et aux Russes de détruire l'armée du prince Henri, et de prendre Breslau et Schweidnitz. Des vues si opposées devaient produire d'étranges contrastes dans les opérations de ces deux armées, comme nous verrons bientôt. Le roi fit sans contredit une bévue en se portant avec ses troupes à Gold-

1760. berg, où le maréchal Daun voulait se rendre avec toute son armée; les Prussiens auraient dû montrer une tête de ce côté-là, et se porter avec leurs forces par Löwenberg à Hirschberg, pour y ruiner la boulangerie et le dépôt considérable de vivres que les Autrichiens y avaient établi. De là ils n'avaient qu'à se porter à Landshut pour gagner Schweidnitz. Cette manoeuvre aurait obligé l'ennemi, sans combat, à se rejeter dans les montagnes de la Bohême, pour trouver du pain et des subsistances. La véritable raison pourquoi l'on ne tenta point cette entreprise, fut qu'on ignorait que les impériaux eussent fait des établissemens pour leurs vivres à Hirschberg; c'est
9 Août. ce qu'on apprit dans la suite. Le roi partit donc avec son avant-garde pour Goldberg. Les houssards et les bataillons francs qui devaient le joindre, n'arrivèrent point, soit par des qui pro quo, soit par paresse, soit par d'autres raisons. La troupe que le roi conduisait, aperçut en s'approchant de Goldberg un corps d'ennemis qui pouvait être de dix mille hommes. L'escaramouche insensiblement s'engagea de part et d'autre, ce qui arrêta l'avant-garde; car dans cette situation il y aurait eu de l'imprudence à passer la Katzbach, parce que le markgrave Charles, qui conduisait l'armée, était encore éloigné, et que l'on n'était point informé avec certitude du lieu où se trouvait monsieur Loudon. Outre cela le maréchal Daun était en pleine marche; on le vit descendre des hauteurs de Löwenberg précisément lorsque la tête du mark-

grave Charles joignait l'avant-garde. Les Autrichiens s'étendirent d'abord derrière la Katzbach, de Seifenau par Prausnitz vers Zosnitz. Cette manoeuvre contraignit les Prussiens à garder le ruisseau devant eux, et ils furent se camper à Hohendorf. On découvrit de ce village le corps de monsieur Loudon, qui s'était joint à la droite de l'armée de Daun. On envoya aussitôt reconnaître de tout côté, pour examiner si les passages au bas de la Katzbach étaient également gardés. Les officiers chargés de cette commission rapportèrent qu'ils avaient découvert un corps d'ennemis à Hochkirch, un autre encore sur la hauteur de Wahlstadt, et un troisième derrière Parchwitz. Le lendemain le maréchal Daun se mit en marche, et remplit avec son armée tout l'emplacement qui n'avait été qu'indiqué ou tracé par ces détachemens, et dont ils n'occupaient que les points principaux. Cette armée se trouva distribuée alors de la manière suivante: monsieur de Nauendorf campait à Parchwitz, monsieur Loudon entre Jeschkendorf et Koischwitz, le maréchal entre Wahlstadt et Jeschkendorf, et monsieur de Beck, qui faisait la gauche, s'étendait au-delà même de Kosendau. Cette position avantageuse de l'ennemi défendait sans contredit aux Prussiens le passage de la Katzbach; cependant le roi le suivit, et se campa la droite à Schimmelwitz et la gauche à Liegnitz. Il comprenait bien qu'avec trente mille hommes, qui faisaient le fond de son armée, il ne lui convenait pas de lutter contre qua- 1760.

1760. tre-vingt-dix hommes pour le moins dont les forces de l'ennemi étaient composées. Dans la situation où il se trouvait, il n'imagina pas d'expédient plus convenable que celui d'imiter la conduite d'un partisan qui varie sa position toutes les nuits, pour se dérober aux coups qu'une armée pourrait lui porter, s'il manquait d'activité et de vigilance. Cette attention devenait importante et nécessaire par la quantité de choses difficiles qu'il fallait combiner pour réussir; il fallait changer de postes pour la sûreté de l'armée, et en même temps contenir un ennemi plus fort du triple, et ne pas s'en éloigner, pour qu'il ne se tournât pas contre le prince Henri, qui avait déjà en tête une armée de quatre-vingt mille Russes. Le seul moyen de remplir tant d'objets était donc de changer souvent de position, sans toutefois en prendre aucune trop éloignée de l'ennemi. Cela le déroutait; il venait reconnaître le camp qu'on avait pris, il faisait ses dispositions avec lenteur, et lorsqu'il les voulait exécuter, ne trouvant plus personne devant lui, il était obligé de recommencer ces formalités. En un mot cela faisait gagner du temps, et comme la force était insuffisante, il fallait réparer ce défaut par l'adresse et par la vigilance. En conséquence de ce plan l'armée du roi se mit en marche la nuit du 10 au 11. Son intention était de tourner l'ennemi par Jauer pour gagner Schweidnitz. Lorsque les troupes furent aux environs de Hohendorf, on apprit que monsieur de Lacy venait d'arriver à Prausnitz. On fit quelques

prisonniers, qui confirmèrent la même chose. Comme 1760.
il était impossible de passer la Katzbach vis-à-vis de ce corps, et des batteries que l'ennemi avait établies sur les bords de ce ruisseau, l'armée fut obligée de le remonter jusqu'à Goldberg. Ce détour donna assez d'avance à monsieur de Lacy pour se retirer à temps, et pour avertir le maréchal de la manoeuvre des Prussiens. Les terrains coupés de cette contrée servirent utilement monsieur de Lacy dans cette occasion, pour se dérober habilement aux attaques qu'on méditait contre lui. Il y perdit à la vérité son bagage; mais le maréchal Daun avec la grande armée arriva à temps pour l'étayer. En se plaçant à Hennersdorf, il pouvait couvrir Jauer, et coupait les Prussiens du chemin de Schweidnitz. Néanmoins messieurs Loudon et Nauendorf demeurèrent dans l'ancien camp, comme si le maréchal Daun leur avait confié la position de la Katzbach. L'armée du roi, arrêtée par quatre à cinq défilés qu'elle avait à passer, n'arriva que tard vis-à-vis des ennemis. Monsieur de Wied fut obligé de se poster à Prausnitz, pour garder le défilé qu'avait le roi derrière sa gauche, et l'armée se campa à Seichau. On avait pris exprès cette fausse position, pour dérouter l'ennemi, la véritable, celle qu'on avait choisie, était à une centaine de pas en arrière. On ne risquait donc rien de se poster à Seichau, parce que d'un moment à l'autre on était maître d'entrer dans ce camp fort. Le lendemain on détacha quelques troupes à Pombsen,

1760. pour essayer de tourner l'ennemi en prenant par les montagnes la route de Jägerndorf; mais monsieur de Beck s'y trouvait déjà avec un corps assez considérable, de sorte qu'on ne jugea point à propos d'entreprendre cette marche. D'ailleurs les chemins de traverse par ces montagnes sont si étroits, que le nombreux train de vivres dont on était chargé et la pesante artillerie n'auraient jamais pu y passer. Cependant dès le lendemain le roi occupa la croupe des montagnes, et posta ses troupes. Une volée de déserteurs qui arrivèrent, déposèrent unanimement que l'ordre avait été donné dans leur camp de se tenir préparé pour attaquer les Prussiens vers le midi. On voyait en effet les Autrichiens rangés en bataille devant leur places d'armes; et sur le mouvement que le roi fit faire à ses troupes, on vit non seulement les ennemis rentrer dans leur camp, mais leur généraux paraître bientôt, qui semblèrent jusqu'à nuit close fort attentif à observer les Prussiens. Si le roi était demeuré dans sa position pendant la nuit, il est indubitable qu'il aurait été attaqué le lendemain dès la pointe du jour. Quoique ses dispositions sur ce terrain fussent bonnes, ç'aurait été trop hasarder que d'y rester, et il y avait toujours à craindre qu'il ne succombât sous le nombre de ses ennemis. Il partit le soir même; les troupes reprirent le chemin de Liegnitz, pour occuper le camp d'où elles étaient parties la veille. Le maréchal n'eut point connaissance de cette marche et ne fit aucun mouvement.

Le prince de Holstein, qui menait la gauche de la cavalerie, s'égara pendant l'obscurité, et se mêla dans la marche des autres colonnes. Ce ne fut qu'au point du jour qu'on put remettre les colonnes en ordre. Si l'ennemi avait entrepris sur les Prussiens dans ce moment de confusion, il aurait sans doute réussi; mais il n'y pensa point. Les troupes repassèrent tranquillement la Katzbach, et l'armée en fut quitte pour une bonne canonnade qu'elle essuya en frisant les détachemens que Loudon tenait à Kossendau et à Dohnau. Peu d'heures après que les Prussiens eurent tendu leurs tentes, on vit paraître le maréchal avec son armée, suivi des corps de Beck, de Janus et de Lacy; il se plaça dans le même terrain qu'il avait occupé deux jours auparavant. Le roi fut alors informé par des voies secrètes que monsieur de Czernichef à la tête de vingt mille Russes avait passé l'Oder à Auras, et que les Autrichiens n'attendaient que sa jonction pour écraser les Prussiens. Le maréchal Daun avait des troupes de reste, et ce n'était pas ce qui lui manquait; mais il n'avait pas le talent de s'en servir avec promptitude et à propos. La situation du roi était telle alors, qu'il ne lui restait de pain et de biscuit que pour trois jours; il était chargés de deux mille voitures, tant pour les vivres que pour les munitions, qui causaient un embarras prodigieux dans les marches, et dont il tâcha de se défaire, pour donner plus de célérité à ses mouvemens. Il ne pouvait plus tenir auprès de Liegnitz,

1760

13 Août.

1760. à cause que sa droite n'était pas assez bien appuyée à Schimmelwitz, et qu'il ne pouvait pas empêcher qu'on ne la tournât. Il fallait donc repasser la Katzbach à Liegnitz, envoyer à Glogau les chariots inutiles, en tirer des vivres, marcher à Parchwitz, pour pousser en-deçà ou au-delà de l'Oder, afin de gagner de façon ou d'autre l'armée du prince Henri, à laquelle il fallait se joindre nécessairement, parce que ces deux corps séparés se trouvaient chacun trop faible pour s'opposer aux Autrichiens et aux Russes, et qu'on risquait à la longue, en les laissant ainsi, de les voir écraser tous les deux, et alors tout était perdu sans ressource. Deux ennemis qui se font la guerre quelques années de suite, acquièrent une si parfaite intelligence de leur façon réciproque de penser, d'agir et d'entreprendre, qu'ils devinent mutuellement les desseins qu'ils peuvent former. Celui des Autrichiens était alors positivement d'attaquer le roi; on pouvait juger par la position des corps de l'ennemi que monsieur de Lacy était destiné à tourner la droite des Prussiens, que le maréchal Daun se serait présenté sur leur front, et que monsieur Loudon aurait probablement occupé les hauteurs de Pfaffendorf derrière Liegnitz, pour leur couper le chemin de Glogau et la retraite. Ces considérations firent résoudre à quitter le camp de Liegnitz le même soir, et à repasser la Katzbach selon le projet que nous avons rapporté plus haut. Cette manoeuvre ne pouvait s'exécuter de jour à cause de la proximité du camp

autrichien. L'ennemi n'aurait pas manqué d'engager une affaire d'arrière-garde, qui aurait tourné d'une manière désavantageuse pour les Prussiens, parce que le terrain de leur droite dominait celui de leur gauche, par lequel il fallait qu'ils se retirassent. On fit partir tout le bagage sous l'escorte de deux bataillons francs et de cent chevaux, qui le conduisirent à Glogau. Le roi alla reconnaître avec ses généraux la hauteur de Pfaffendorf; il voulait y former son armée, après avoir passé la Katzbach à Liegnitz, pour diriger de là sa marche sur Parchwitz. Dès que le jour baissa, l'armée se mit en mouvement; on amena au roi pendant la marche un officier déserteur des Autrichiens, Irlandais de nation; il était si plein de vin, qu'il ne pouvait dire qu'en balbutiant qu'il avait un secret d'importance à révéler. Après lui avoir fait avaler quelques mesures d'eau tiède, et après quelques évacuations, il dit ce qu'on avait deviné, que le maréchal Daun voulait ce jour même attaquer le roi. Mais les Prussiens n'avaient rien à redouter; ils transportaient le lieu de la scène, et par conséquent ils dérangeaient tout le plan de l'ennemi, fait sur la disposition du terrain qu'on venait de quitter. Dès que le roi eut atteint les hauteurs de Pfaffendorf, il envoya monsieur de Hund faire une reconnaissance du côté de Binowitz et de Pohlschildern. Pendant ce temps-là l'armée se mit en bataille sur le terrain qui lui avait été assigné. Monsieur de Hund revint bien vîte, et apprit au roi qu'il avait

1760. — 14 Août.

1760. donné dans deux colonnes d'infanterie et dans deux colonnes de cavalerie de monsieur Loudon, qui était en pleine marche et peu éloigné. Il n'y avait pas un moment à perdre pour se mettre en état de lui faire tête. Le roi partagea donc son armée en deux corps; sa droite, aux ordres de messieurs de Ziethen et de Wedel, demeura immobile sur la place où elle s'était formée; elle dressa des batteries en hâte pour enfiler les deux chemins de Liegnitz, les seuls par lesquels le maréchal Daun pouvait déboucher pour venir à elle; il fit en même temps changer de position à sa gauche, et la forma la droite vers la Katzbach et la gauche vers un étang. Tout ce corps ne faisait que seize bataillons et trente escadrons. Pendant que l'infanterie prenait cette direction, la cavalerie, qu'on avait poussée en avant pour la couvrir, escarmouchait vivement avec l'ennemi, ce qui dura jusqu'à ce qu'on eût établi une grosse batterie sur une éminence qui dominait tous les environs. Ces arrangemens pris, la cavalerie reçut ordre de se retirer, ce qu'elle exécuta bien. La plus grande partie en fut distribuée derrière l'infanterie pour la soutenir, au régiment de Kreckow près et de quelques houssards qu'on jeta sur la gauche, pour observer l'ennemi de ce côté-là. Cependant monsieur Loudon ne s'attendait à rien moins qu'à une bataille. Il se doutait bien qu'il avait quelques troupes vis-à-vis de lui; mais il faisait si obscur, qu'il ne pouvait discerner ni les Prussiens, ni leur disposition. Il ne s'était point fait précéder

Bataille de Liegnitz; 15 Août.

par une avant-garde, parce qu'il se proposait de surprendre quelques bataillons francs qui avaient campés la veille à Pfaffendorf, avec le parc de vivres qu'il croyait y trouver encore. On fit alors exécuter sur l'ennemi la grande batterie qu'on avait construite sur la hauteur. La tête des colonnes autrichiennes n'en était qu'à huit cents pas; le canon fit beaucoup d'effet sur ces masses serrées. Monsieur Loudon s'aperçut en ce moment qu'il y avait quelque mécompte dans son calcul. Voulant former son monde, il ne put faire qu'un front de cinq bataillons, et les Prussiens attaquèrent cette ligne, qui fut aussitôt renversée. Il fit en ce moment avancer sa cavalerie, pour prendre en flanc et à dos ceux qui l'attaquaient; mais il ne connaissait pas le terrain, ni ne pouvait s'orienter dans l'obscurité. Cette cavalerie culbuta les dragons de Krockow; prise ensuite en flanc par les cuirassiers de Frédéric, elle fut rechassée à son tour, et dispersée dans des marais dont elle eut bien de la peine à sortir. Dès l'aube du jour l'infanterie chargea la seconde ligne des Autrichiens. Comme on remarqua qu'elle se dérangeait, on lâcha sur elle quelques escadrons de cavalerie, qui l'enfoncèrent et la firent presque toute prisonnière. De petits buissons épars dans ce terrain étaient d'un usage merveilleux pour cacher des corps de cavalerie, qui venaient fondre à l'improviste sur l'ennemi et le mettaient en déroute. Monsieur Loudon essaya d'en faire autant; sa cavalerie attaqua l'infanterie prussienne, mais la

1760.

1760. cavalerie du roi la ramena vertement; enfin après cinq attaques consécutives sur ces cinq lignes des Autrichiens, chacune de cinq bataillons, la confusion des ennemis devint si générale, que tout le corps fut mis en déroute et s'enfuit vers Binowitz pour repasser la Katzbach dans le plus grand désordre. On détacha quelques petits corps à la poursuite des fuyards. Monsieur de Möllendorf mit le feu au village de Binowitz, où il fit beaucoup de prisonniers. Le roi ne voulut pas poursuivre plus vivement monsieur Loudon, parce qu'il pouvait se trouver dans le cas de se servir des mêmes troupes qui venaient de remporter la victoire, pour les joindre à sa droite et les faire combattre contre le maréchal Daun. Ce maréchal avait passé toute la nuit, avec ses troupes en colonnes, près du ruisseau qui séparait son armée de l'ancien camp prussien. Le roi y avait laissé par précaution quelques houssards, qui faisant les cris des patrouilles et des sentinelles, entretinrent l'ennemi dans la persuasion que l'armée s'y trouvait encore. À la petite pointe du jour Daun et Lacy se mirent en mouvement pour attaquer les Prussiens; mais quelle fut leur surprise de trouver le camp vide, et de n'apprendre aucune nouvelle de ce qu'était devenue l'armée prussienne! On eût dit que la fortune avait décidé que rien ne réussirait aux Autrichiens ce jour-là; le vent même leur fut contraire. Ni le maréchal, ni monsieur de Lacy n'entendirent le bruit de la bataille qui se donnait derrière Pfaffendorf à

un demi-mille d'eux, quoique deux cents canons au moins tirassent de part et d'autre. Le maréchal fut long-temps incertain sur le parti qu'il devait prendre; enfin, après beaucoup de conseils et d'avis différens, il résolut de passer la Katzbach à Liegnitz et d'attaquer le corps de monsieur de Ziethen qu'il voyait en bataille. Il envoya monsieur de Lacy pour passer plus haut le Schwarzwasser. Cela était impossible, à moins que celui-ci ne fît un détour d'un mille et demi pour trouver un pont; car les bords de ce ruisseau étant marécageux, il ne suffit pas de ponts, il faut encore élever des chaussées pour le passer au-delà de Liegnitz. La bataille était déjà gagnée et le roi se rendait précisément à sa droite, lorsqu'on aperçut l'avant-garde du maréchal Daun, qui débouchait de Liegnitz; mais l'artillerie prussienne avait tellement dérangé cette troupe, qu'on pouvait juger à sa contenance qu'elle était sur le point de quitter cet emplacement. Pour terminer cette affaire, pour confirmer au maréchal Daun la défaite de monsieur Loudon qu'il soupçonnait déjà, enfin pour accélérer sa retraite, le roi fit faire une réjouissance à ses troupes. À peine eut-on fait le second feu roulant, que les colonnes de l'ennemi rebroussèrent, et repassèrent la Katzbach auprès de Liegnitz. 1760.

Il y eut ce même jour une petite bataille dans la forêt. On y avait envoyé le ministre d'Angleterre Mitchel, quelques secrétaires, et le bagage du quartier de la cour, sous l'escorte d'une compagnie de

1760. grenadiers des gardes. Cette troupe fut attaquée par trois cents dragons et houssards. Monsieur de Prittwitz, qui commandait ce détachement, se défendit si bien, qu'il ne perdit pas la moindre bagatelle de ce qui lui avait été confié. L'affaire de Pfaffendorf coûta dix mille hommes à monsieur Loudon; le champ de bataille était jonché d'Autrichiens. Les Prussiens occupaient un terrain qui allait en glacis et toujours en s'abaissant du côté d'où les ennemis faisaient leur attaque; ce fut ce qui leur donna la supériorité pour le feu, et des avantages sur les assaillans. Ils firent beaucoup de prisonniers, deux généraux, quatre-vingts officiers, six mille soldats; les Autrichiens perdirent de plus dans cette journée vingt-trois drapeaux et quatre-vingt-deux canons.

Cependant le fruit de cette bataille aurait été perdu, si l'on n'avait pas incessamment passé la Katzbach à Parchwitz. L'ennemi était en confusion et dispersé. D'un côté les débris du corps de Loudon fuyaient à la débandade vers Wahlstadt; d'un autre le maréchal Daun se trouvait dans le camp que les Prussiens avaient eu la veille, indéterminé sur le parti qu'il devait prendre; enfin monsieur de Lacy errait à un mille de là, cherchant inutilement un gué sur le Schwarzwasser. C'était là sans doute le moment dont il fallait profiter, pour ne pas donner à l'ennemi le temps de se reconnaître. Le roi prit sa gauche, qui avait combattu, et marcha droit à Parchwitz. Monsieur de Nauendorf, qui tenait l'autre bord

du ruisseau, se trouvant trop faible pour résister aux Prussiens, leur abandonna ce passage si long-temps et si opiniâtrément disputé. On marqua le camp pour l'armée au-delà de Parchwitz. Monsieur de Ziethen, qui devait s'y rendre également, ne s'arrêta sur le champ de bataille que le temps nécessaire pour recueillir les blessés prussiens, dont le nombre montait à onze cents hommes. On apprit à Parchwitz que monsieur de Czernichef campait depuis quelques jours à Lissa, ce qui fournit une nouvelle matière d'inquiétude. Il pouvait être joint par les Autrichiens, il pouvait prendre une position à Neumark, et il aurait été fâcheux de remettre en question ce qui venait d'être décidé la veille. Il fallut tenter tous les moyens possibles de se débarrasser d'un ennemi qu'on n'avait aucune envie de combattre. On eut recours à la ruse; le roi écrivit au prince son frère qu'il venait de battre les Autrichiens à plate couture; qu'il faisait construire un pont pour passer l'Oder, afin de faire un traitement pareil aux Russes; qu'il comptait d'attaquer monsieur de Soltikow, et il priait le prince de faire alors de son côté les mouvemens dont on était convenu. On chargea un paysan de cette lettre, et on lui promit de grosses récompenses pour que dès le moment même il partît, pour qu'il se laissât prendre par les postes avancés de monsieur de Czernichef, et lui remît cette lettre comme par la peur du châtiment. Quoiqu'on ne pût deviner si ce paysan s'acquitterait bien de son rôle, ni quelle impression 1760.

1760. la lecture de cette lettre ferait sur l'esprit de monsieur de Czernichef, l'armée du roi partit le lendemain; elle se mit en marche sur trois colonnes, plutôt dans l'ordre d'une escorte de convoi que d'une marche ordinaire; le roi conduisait la colonne de la droite, et couvrait la marche du côté des Autrichiens. Monsieur de Krockow menait une forte avant-garde devant la seconde colonne; il était suivi par les prisonniers de guerre et les canons qu'on avait pris à l'ennemi, et par les blessés de l'armée prussienne; le prince de Holstein conduisait la troisième colonne, composée de cavalerie légère, et soutenue de quelques bataillons, pour couvrir le convoi contre les Cosaques, qui de Leubus, où ils se tenaient, pouvaient passer l'Oder par certains gués, parce que les eaux étaient basses; enfin monsieur de Ziethen, avec toutes les troupes qui n'avaient point combattu, faisait l'arrière-garde de l'armée. Le roi trouva bientôt monsieur de Nauendorf sur son chemin. Il s'était posté à Mötticht, d'où quelques volées de canon le délogèrent. Les houssards prussiens aperçurent en route une colonne de bagage des ennemis faiblement escortée; ils donnèrent dessus, et firent un butin considérable. On apprit des prisonniers que ce bagage appartenait au corps du prince de Löwenstein et de monsieur de Beck, qui étaient en pleine marche pour Neumark, où ils devaient se joindre aux Russes; outre cela on découvrait environ à trois quarts de mille à la droite des troupes du roi toute l'armée du

16 Août.

maréchal Daun, qui était en marche, sans qu'on pût 1760.
distinguer si elle suivait la route de Neumark, de Kant ou de Schweidnitz. On était dans la situation peut-être la plus disgracieuse et la plus inquiétante de toute la campagne; l'armée n'avait plus que pour un jour de pain; si les Russes empêchaient d'en tirer de Breslau, et le maréchal Daun de la forteresse de Schweidnitz, la victoire qu'on venait de remporter devenait inutile; car comment se battre avec l'ennemi, ayant six mille prisonniers et onze cents blessés à garder, et quelle cruelle résolution aurait-ce été que celle de se replier sur Glogau? Cependant lorsque les têtes des colonnes eurent gagné Blumenrode, le roi poussa en avant avec quelques houssards, et, se glissant par la forêt, il s'approcha assez près de Neumark pour découvrir que de l'autre côté il n'y avait ni camp, ni troupes. On envoya un officier à la découverte; il revint bientôt et ramena au roi un lieutenant-colonel autrichien qu'il avait pris dans Neumark même et qui au désespoir d'être prisonnier, dit tout ce qu'il savait pour prouver que ce n'était point par sa faute que ce malheur lui était arrivé. Il s'emporta beaucoup contre les Russes; il dit qu'il avait été chargé d'une commission pour monsieur de Czernichef; que non seulement il ne l'avait plus trouvé, mais que le pont même ayant été abattu, il n'avait pu passer l'Oder pour le joindre. Alors toutes les appréhensions s'évanouirent, et l'armée entra tranquillement dans son camp de Neumark. Comme on

1760. venait de regagner la communication de Breslau, on était assuré de trouver des subsistances, et l'on donna quelque repos aux troupes, qui durant neuf jours d'opérations perpétuelles avaient avec une constance héroïque supporté de très-grandes fatigues et surmonté toutes les difficultés qu'elles avaient rencontrées. Le paysan qu'on avait envoyé avec la lettre au prince Henri, s'était bien acquitté de sa commission; à peine monsieur de Czernichef l'eut-il reçue, que le soir même il repassa l'Oder, et se rendit à tire d'aile auprès de monsieur de Soltikow, appréhendant même d'arriver trop tard. D'un autre côté l'armée autrichienne avait pris une position sur le Pitschenberg. Monsieur Loudon se tenait à Striegau, et l'on avait fait avancer le prince de Löwenstein sur la montagne de Wurben, d'où son corps resserrait légèrement la forteresse de Schweidnitz. Pendant toutes ces manoeuvres des Autrichiens et des Prussiens S. A. R. le prince Henri avait passé l'Oder avec toute son armée et s'était campé à Hunern, pour s'approcher des Russes. Peu après monsieur de Soltikow se retira par Trachenberg et Herrnstadt en Pologne. Le prince le suivit jusqu'à Winzig; mais comme de la part des deux armées prussiennes il ne pouvait se faire entreprise importante tant qu'elles resteraient séparées, il fut résolu que monsieur de Goltz observerait les Russes avec un détachement de douze mille hommes, et qu'il s'établirait aux environs de Glogau. Le reste de l'armée du prince repassa

l'Oder le 29, et se joignit à celle du roi, qui campait aux environs de Breslau entre Arnoldsmuhle et Gross-Mochbern; il était temps d'accourir au secours de Schweidnitz, dont les ennemis étaient sur le point de commencer le siége. Le roi se mit en marche le 30; il découvrit de Wernersdorf le camp du maréchal Daun au Pitschenberg et celui de monsieur de Lacy sur la montagne de Zobten; il fit pousser un gros corps de cavalerie autrichienne qui venait à la rencontre de l'avant-garde, et que la cavalerie du roi rejeta jusques sous le canon du maréchal Daun. Il n'était pas expédient toutefois de défiler avec l'armée entre ces deux corps ennemis. Le roi tourna par sa gauche à Rogau, et prit une position vis-à-vis la montagne de Zobten près de Ptschiederwitz; on tendit quelques tentes pour la forme, pendant que monsieur de Ziethen filait par des broussailles et gagnait sans bruit la gorge de Muhlendorf, qui aboutit à la plaine de Reichenbach et de Schweidnitz. Dès le soir l'armée suivit ce chemin sur deux colonnes. L'avant-garde à Pfaffendorf rencontra deux cents dragons de St.-Ignon, qui allant à la découverte donnèrent à l'improviste sur les houssards prussiens. La confusion se mit dans les troupes les plus avancées du roi; mais le régiment de Ziethen vint donner la chasse à l'ennemi et lui fit quarante prisonniers. L'armée ayant regagné par cette marche la communication avec Schweidnitz, se campa à Költschen, à un petit mille de cette forteresse. Dès la pointe du jour le maréchal Daun 1760.

1760. apprit qu'il était tourné; il abandonna incontinent la montagne de Zobten et le Pitschenberg, et prit le camp de Kunzendorf. Sa droite s'appuyait sur la crête de Burkersdorf et sa gauche s'étendait jusqu'a Hohen-Friedberg. Le corps de Janus occupait outre cela les gorges de Wartha et de Silberberg, et monsieur de Nauendorf tenait les postes du Spitzberg et du Streitberg proche de Striegau.

1 Septembre. Le lendemain l'armée du roi prit le camp de Palz, où elle séjourna; mais comme cet emplacement n'était pas favorable pour déposter les ennemis des montagnes, elle alla se camper le 3 à Bunzelwitz. On se battit pendant toute la marche, d'abord avec le corps de Ried à Schönbrunn, ensuite avec celui de Beck à Jauernick, et comme on ne pouvait pas souffrir monsieur de Nauendorf à Striegau, monsieur de Ziethen alla lui donner la chasse; il le poussa jusqu'à Hohen-Friedberg sous les batteries de monsieur Loudon, et prit, après avoir fait quatre cents prisonniers, le camp de Striegau dont il venait de chasser l'ennemi. Le roi désirait d'expulser les Autrichiens de la Silésie, pour se trouver dans la situation d'envoyer de plus gros détachemens contre les Russes. Le meilleur moyen de parvenir à ce but était de tourner la position des Autrichiens, soit pour ruiner leurs magasins, soit pour intercepter les convois qu'ils tiraient de la Bohême. L'exécution n'était pas sans difficulté; car l'ennemi occupait un terrain très-vaste, dont il était difficile de faire le circuit,

parce que le maréchal Daun pouvait prévenir les Prussiens par un petit mouvement de son centre; il avait la corde et le roi l'arc à décrire. Néanmoins, quelque obstacle que l'on prévît, la nécessité d'agir et le besoin présent des affaires l'emportèrent sur toutes ces considérations, et l'on abandonna l'événement à la fortune. L'armée se mit en marche la nuit du 11 de Septembre, pour tourner les hauteurs de Friedberg; l'avant-garde gagna la gorge de Kauder. Aussitôt que monsieur Loudon aperçut cette tête, il comprit qu'on avait dessein de le tourner; il abandonna sa position, et se retira vers le village de Reichenau. Le maréchal Daun de son côté, non moins attentif au mouvement des Prussiens, vint se présenter en même temps à l'autre bord du ravin qui coupe Reichenau; il sauva par cette marche monsieur Loudon, qui échappa au danger dont les Prussiens le menaçaient. L'armée arriva dans ce camp à jour fermant; le soldat pouvait à peine dresser ses tentes. Le projet du roi était de détacher sur Landshut, où l'ennemi avait son magasin; on fut obligé d'en différer l'exécution jusqu'au lendemain. Monsieur de Ziethen fut chargé de cette commission; dès la pointe du jour il devait suivre le chemin de Hartha et de Ruhbank; mais un contretemps imprévu fit manquer l'expédition. Monsieur de Beck avait reçu ordre la veille, lorsque l'armée décampait, de couvrir la droite de monsieur Loudon. Comme il marchait de Hohen-Friedberg à Reichenau dans l'obscurité, 1760.

1760. il découvrit le camp du roi, qu'il prit pour celui des Autrichiens, et se plaça sur le flanc gauche de ce camp, par où il tournait le dos à l'armée du roi. La nuit même le roi en fut averti. Les Prussiens ne quittèrent point les armes, et avant l'aube du jour on se mit en devoir de l'attaquer. Quelques coups de canon mirent ses troupes en désordre. La cavalerie du roi les chargea dans ce moment, et prit tout un bataillon de pandours de huit cents hommes; elle poursuivit le corps de Beck, qui se sauvant à Hohen-Friedberg, fut poussé jusqu'à Rohnstock. Il aurait été plus mal mené encore, si le prince de Löwenstein ne fut accouru à son secours avec des troupes fraîches, qui recueillirent les fuyards et couvrirent la retraite. Cette canonnade et le bruit du feu d'infanterie firent croire à monsieur de Ziethen qu'il s'agissait de quelque engagement sérieux à la gauche du roi; il ne voulut point se hasarder à quitter l'armée dans un moment où peut-être sa présence deviendrait nécessaire; il différa son départ jusqu'à midi; mais le moment favorable était passé; il ne put avancer que jusqu'à Hartha, où il se campa, parce que Loudon venait de garnir toutes les gorges qui mènent à Landshut, et que monsieur de Lacy avait pris avec vingt mille hommes la position de Ruhbank. Monsieur de Nauendorf, dont le corps était demeuré campé à Zirlau proche de Freibourg, se répandait pendant ce temps-là dans la plaine et poussait ses partis jusqu'à Jauer et Liegnitz. Le roi envoya monsieur de Krockow

à Wahlstadt, qui surprit un détachement de Nauendorf fort de plus de trois cents hommes, qu'il ramena tous prisonniers à l'armée. 1760.

Cependant le maréchal Daun n'était pas aussi tranquille qu'il le paraissait; il préparait des chemins de Landshut à Bolkenhayn; il faisait filer des troupes à Ruhbank, et en combinant tous ces préparatifs, il était facile d'en conclure qu'il couvait le dessein de surprendre par une marche détournée l'armée du roi, et de la prendre à dos par le chemin de Bolkenhayn qu'on réparait. On pouvait éviter ce hasard; il aurait été téméraire de s'y exposer; d'ailleurs les Prussiens valent mieux pour l'offensive que pour la défensive; de plus les fourrages des environs étaient consommés; de sorte qu'au lieu de s'exposer à l'incertitude d'un pareil événement, le roi fit le projet de tourner avec sa gauche la droite du maréchal Daun, à contresens du mouvement qu'il avait exécuté avec sa droite contre monsieur Loudon. Dès le soir du 16 l'armée quitta le camp de Reichenau et de Baumgarten. Septembre. La première tentative devait se faire sur la hauteur de Kunzendorf; mais l'ennemi, qui pouvait s'y rendre plus vîte, prévint les Prussiens; de plus, comme il fallait traverser le village de Zirlau, le prince de Löwenstein, qui campait près de là, engagea d'abord l'escarmouche, qui bientôt fut suivie d'une vive canonnade. La direction que l'armée du roi prenait, était à trois mille pas du pied des montagnes, pour moins exposer les troupes aux effets de

1760. l'artillerie autrichienne; mais l'ennemi, qui descendait de ses hauteurs, dérangea un peu les mesures qu'on avait prises. Monsieur de Ziethen, qui faisait l'arrière-garde, eut à peine quitté le camp qu'il fut continuellement harcelé dans sa route. Comme cela ralentissait sa marche, la tête de l'armée fut plus d'une fois obligée de faire halte, pour empêcher que les distances ne se perdissent, et pour que l'on fût en état de se secourir mutuellement. Aussitôt que l'avant-garde fut à portée de Kunzendorf, on fit occuper cette hauteur par des houssards et des dragons. L'infanterie prussienne ne put pas suivre assez vîte pour les soutenir. L'avant-garde du maréchal Daun parut en même temps, venant de Fürstenstein. Les houssards et les dragons, trop faibles pour soutenir ce poste important, furent obligés de l'abandonner. L'arrière-garde, qui arrêtait beaucoup la marche de l'armée du roi, donna lieu à une nouvelle halte du côté de Schönbrunn, pour lui donner le temps de rejoindre la queue des colonnes. Les généraux des ennemis se flattant de profiter de cette occasion, attaquèrent avec trente escadrons l'infanterie prussienne; mais ils furent reçus à grands coups de canon, mêlés de beaucoup de feu des petites armes, et rechassés ensuite par les cuirassiers de Henri et de Seidlitz jusqu'à leur ligne. Le roi gagna enfin le village de Bögendorf, toujours côtoyé par les impériaux. Il porta de là son avant-garde droit sur les hauteurs de Hohen-Giersdorf; on fut obligé d'ouvrir un abatis que

l'ennemi y avait pratiqué pour défendre ce chemin dans les montagnes. Le maréchal devinant à peu près l'intention du roi, se mit près de Hoch-Bögendorf sur cinq ou six lignes de profondeur, pour occuper par un chemin qui en est proche le plateau de Hohen-Giersdorf avant les Prussiens. Monsieur de Ziethen le canonna avec tant de succès, que la confusion devint presque générale dans son corps. Monsieur de Wied gagna cependant le premier la hauteur de Hohen-Giersdorf avec un bataillon du prince Henri, et un autre de jeune Brunsvic; il y trouva dix escadrons autrichiens qui avaient mis pied à terre et que quelques volées de canon chassèrent tout de suite. De là, comme il s'avançait pour se poster de manière à couper à l'ennemi le chemin de ce plateau, il rencontra la tête de dix bataillons de grenadiers que le maréchal Daun y envoyait dans la même intention. Monsieur de Wied les attaqua; l'action fut aussi vive que courte; les Autrichiens furent battus, et perdirent six cents grenadiers et quatorze pièces de canon. L'avant-garde et la gauche de l'armée du roi suivirent monsieur de Wied, et se placèrent de ce plateau au *Blauen-Ranzen**); on fit reconnaître les hauteurs de Seitendorf, que l'ennemi avait garnies en diligence; la canonnade, qui avait commencé au point du jour, et qui avait duré toute cette journée, ne finit qu'à neuf heures et demie du soir. Ce bruit, 1760.

*) Nom d'un cabaret.

1760. qu'on avait entendu à Breslau, parut si considérable, que les officiers de la garnison crurent qu'il y avait eu une bataille; ce n'était à la vérité qu'une marche; mais dans les temps passés on s'était battu plus d'une fois sans tirer autant de coups de canon que ce jour-là. On avait voulu gagner Waldenbourg, où l'ennemi avait une boulangerie, mais on avait si fort été retardé, parce qu'il fallait toujours se battre, qu'il fut impossible aux Prussiens de pousser cette fois plus loin leurs avantages. Le lendemain toute l'armée du roi, à l'exception des cuirassiers, occupa les hauteurs de Giersdorf. On fit une tentative pour pénétrer par Neu-Reussendorf et le Kohlberg à Waldenbourg. Durant la nuit monsieur Loudon avait pris les devans, et occupait déjà les gorges qui défendent ce passage; il fut même joint par monsieur de Lacy dans cette position, de sorte que l'entreprise des Prussiens n'aboutit qu'à une canonnade. Le roi se rendit en attendant maître des hauteurs de Bärsdorf. La gauche de son camp s'appuyait à Kynast, d'où la ligne tournait par Bärsdorf et Dittmannsdorf, où était le quartier-général. De là elle passait par le *Blauen-Ranzen*, et le plateau de Hohen-Giersdorf, à l'extrémité de la droite, était occupé par la réserve dont monsieur de Forcade avait le commandement. L'armée du maréchal Daun tenait un terrain plus vaste. Le corps de messieurs de Loudon et de Lacy allait à Tannhausen par Neu-Reussendorf jusqu'à Seitendorf. Le maréchal Daun prenait de là et remplissait toute

18 Septembre.

la croupe qui s'étend jusqu'à Bögendorf. Messieurs de Löwenstein et de Beck couvraient son flanc gauche, faisant front vers Schweidnitz, et monsieur de Nauendorf couvrait ses derrières à Furstenstein. Ces deux armées s'étaient tellement emboîtées dans ces montagnes, qu'elles ne pouvaient avancer ni l'une ni l'autre, et leurs camps des deux parts étaient inexpugnables. Ces camps d'ailleurs étaient si voisins, qu'il n'eût dépendu que des généraux de se canonner réciproquement avec succès; mais comme cela ne menait à rien, on fut fort tranquille, les vedettes étaient nez à nez, toute tiraillerie fut interdite, on aurait dit qu'on était convenu d'un armistice; cela en vint au point qu'Autrichiens et Prussiens remettaient les patrouilles qui s'égaraient pendant l'obscurité de la nuit, dans le chemin qui ramenait à leurs postes. Toutefois dans ces montagnes mêmes, dont la nature s'était complue à faire des espèces de forteresses, les uns et les autres se retranchèrent encore pour plus de sûreté. 1760.

La situation où se trouvait le maréchal Daun commençait à lui peser. Il lui était insupportable de voir qu'il allait perdre cette campagne dans le succès de laquelle il avait mis sa plus grande espérance. Les fourrages des montagnes étaient consumés; il ne pouvait répandre dans la plaine que de petits partis; les chemins rompus rendaient plus difficile l'arrivée des convois qu'il tirait de la Bohême; il était enfin sur le point d'abandonner la Silésie, où désormais il

1760. ne lui restait plus d'entreprise à former. Dans son chagrin il n'imagina d'autre ressource pour rétablir ses affaires qu'une diversion, qui coupant dans le vif, forçât le roi de s'éloigner. Il remua ciel et terre pour y disposer les généraux russes et surtout monsieur de Soltikow. Son dessein était de faire marcher un corps de Russes droit à Berlin, et pour les encourager à cette manoeuvre, il se proposa de les faire joindre par un détachement de son armée, persuadé que ce serait-là le seul moyen d'obliger le roi d'accourir au secours de ses états héréditaires, et par conséquent de quitter la Silésie avant de pouvoir contraindre les Autrichiens à se retirer en Bohême. Il envoya un officier général dans le camp des Russes, afin de négocier cette affaire; la cour de Vienne depêchait journellement des courriers à Pétersbourg pour appuyer le projet; on offrit aux Russes l'appât du pillage et du butin; et dès qu'ils eurent consenti, monsieur de Lacy fut détaché de Seitendorf, pour aider à l'exécution. Quoique le roi fût informé de ces desseins, il ne laissa pas de détacher monsieur de Wied avec six mille hommes pour la Haute-Silésie. Monsieur de Wied y trouva le corps de Bethlem à Neustadt; les dragons de Krockow firent une reconnaissance, où par maladresse ils perdirent cent-vingt hommes; mais ce ne sont-là que des bagatelles.

Monsieur de Czernichef et de Tottleben s'étaient mis en marche dès le 20 de Septembre avec environ vingt mille hommes; ils avaient passé l'Oder à Beu-

then, d'où ils s'étaient portés sur Christianstadt, tandis que monsieur de Soltikow dirigeait sa marche de Schlichtingsheim en Pologne sur Francfort, où il arriva le 6 d'Octobre. Les affaires de la Saxe allaient mal depuis le départ du roi. Les troupes des cercles occupèrent d'abord Nossen; monsieur de Hülsen, trop faible pour occuper tous les postes qu'il aurait fallu garder pour empêcher le prince de Deux-Ponts de le tourner, ne put conserver sa position de Schlettau, et se replia sur Strehla. Il y fut incontinent suivi par les ennemis. Monsieur de Luzinsky se porta sur son flanc droit, pendant que le prince de Stolberg attaqua la droite des Prussiens sur le Durrenberg. Monsieur de Braun, qui commandait cette brigade, repoussa vigoureusement l'ennemi. Les dragons de Schorlemmer et les houssards de Kleist donnèrent en même temps sur eux et achevèrent de les mettre en déroute. Ils firent prisonniers le prince de Nassau, colonel au service d'Autriche, vingt officiers et quatre cents hommes, sur quoi le prince de Deux-Ponts se retira. Mais il semblait que ce n'en fût pas assez pour monsieur Hülsen du nombre d'ennemis qu'il avait à combattre; le hasard lui en suscitait de nouveaux. Le duc de Würtemberg reparut en campagne; il crut être plus heureux en servant sous les auspices des Autrichiens qu'en faisant la guerre avec les Français; il s'était réservé qu'on l'emploierait en corps séparé, et s'avançait vers la Saxe. Comme il se trouvait alors aux environs de Grimma, monsieur de Hülsen

1760.

Événemens en Saxe.

16 Août.

20 Août.

1760. 20 Août. ne trouva pas convenable de prolonger davantage son séjour de Strehla; il se retira à Torgau, pour couvrir le magasin qu'il avait dans cette ville, autant que les conjonctures le lui permettraient. Le prince de Deux-Ponts suivit les Prussiens et vint se camper à Belgern. Le duc de Würtemberg s'avança de Bitterfeld à Pretsch. Monsieur de Luzinsky se porta sur Dommitsch; il y construisit un pont, et passa l'Elbe le même jour. Le prince de Deux-Ponts et messieurs de Hadik et de Maquire s'avancèrent alors en même temps sur monsieur de Hülsen, et vinrent occuper les hauteurs de Suptitz. Ces mouvemens combinés des ennemis et le passage de l'Elbe du corps de Luzinsky firent appréhender que les ennemis n'eussent le projet d'assiéger Torgau, ou peut-être même de pousser jusqu'à Berlin, où il y avait peu de troupes. Monsieur de Hülsen voulut prévenir des desseins aussi dangereux; pour cet effet il passa
26 Août. l'Elbe à Torgau et établit son camp à Jessen au confluent de l'Elster et de l'Elbe. D'abord après son départ les ennemis brûlèrent le pont de Torgau. Le commandant de la ville ne fit aucune défense; il se rendit le même jour; sa garnison forte de huit cents hommes, beaucoup de malades de l'armée et un magasin considérable, tout fut perdu, et tomba entre les mains des impériaux. Le prince de Deux-Ponts s'avança ensuite sur l'Elster, et monsieur de Hülsen ne pouvant résister aux ennemis qu'il avait devant
3 Septembre. lui et sur ses derrières, se retira à Coswig, d'où il

fut appelé à Berlin, comme nous le dirons d'abord. 1760.
La ville de Wittenberg fut aussitôt assiégée. Monsieur de Salenmon, qui en était commandant, se défendit avec valeur et avec fermeté. Les ennemis bombardèrent la place et en réduisirent les trois quarts en cendres. Les munitions lui manquèrent à la fin; il ne se rendit toutefois que le 14 d'Octobre, après avoir fait tout ce qu'on devait attendre d'un homme d'honneur.

Marche du roi pour couvrir Berlin.

Le bouleversement de la Saxe, les dangers qui menaçaient la Marche et Berlin, étaient des motifs suffisans pour engager le roi à se porter en diligence au secours de ces contrées. On était déjà dans le mois d'Octobre; il n'était pas à présumer que l'ennemi, si lent dans ses préparatifs, commençât un siége dans cette saison avancée, vu qu'en Silésie toutes ses mesures étaient dérangées. Toutes les probabilités portaient à croire que le roi pouvait quitter la Silésie sans risque. Comme donc sa présence devenait si essentiellement nécessaire ailleurs, il rappela monsieur de Wied de la Haute-Silésie, et partit le 7 d'Octobre du camp de Dittmannsdorf. Il dirigea sa marche par Bunzelwitz, Jauer, Konradsdorf, Primkenau à Sagan, où monsieur de Goltz le joignit le 11. Ce général avait détaché monsieur de Werner pour Colberg dès le mois de Septembre; nous en verrons d'abord les raisons De Sagan l'armée du roi marcha par Guben à Gross-Muckrow, où elle arriva le 15. Le projet du roi était de prendre à dos les Russes,

1760. pour abîmer tout le corps qui s'était aventuré jusqu'à Berlin. Mais cela ne fut pas nécessaire; car voici la tournure que prirent les choses. Messieurs de Czernichef et de Tottleben étaient venus par le chemin de Guben et de Beeskow, et ils arrivèrent le 3 d'Octobre devant les portes de Berlin. Le prince de Würtemberg, qui faisait tête aux Suédois, en avait eu vent; la guerre qu'il faisait aux Suédois était toujours la même; l'ennemi passait la Peene, on lui battait un détachement, il rétrogradait pour avancer d'un autre côté; en un mot il ne se passait rien dans cette guerre qui méritât l'attention de la postérité. Le prince de Würtemberg se trouvait à Pasewalk, lorsqu'il fut informé de la marche des Russes. Il avait attiré à lui de la Poméranie monsieur de Werner, qui avait eu les plus brillans succès contre les Russes. La singularité de son expédition nous engage à la rapporter, pour égayer un peu la tragique gravité de cette matière. Les Russes avaient envoyé leur amiral Zacharie Danielowitz avec vingt-six vaisseaux de guerre, auxquels se joignit une escadre suédoise, pour mettre le siége devant Colberg. Ils ouvrirent la tranchée le 26 d'Août, et continuèrent leurs opérations jusqu'au 18 de Septembre. Le commandant et la garnison y firent à l'envi des merveilles par leur défense et par leurs sorties. La nouvelle de ce siége fit partir monsieur de Werner de la Silésie, pour accourir au secours de Colberg avec quatre bataillons et neuf escadrons. Il vient, surprend l'ennemi à Sel-

now, s'empare de l'important passage du Kautzenberg, 1760.
et se jette dans la ville. L'ennemi lève le siége la même nuit, s'embarque sur ses vaisseaux, abandonne quinze canons, sept mortiers et ses munitions de guerre. Werner fait six cents prisonniers; il se présente le lendemain sur le bord de la Baltique, et par un effet incroyable de la terreur, la flotte lève l'ancre, met à la voile, et cingle en haute mer. Il était sans doute réservé à monsieur de Werner de mettre une flotte en déroute avec quelques escadrons de houssards. Après que ce général eut achevé d'expulser les Russes de la Poméranie, il se rendit à Prenzlow, où il joignit le prince de Würtemberg. Messieurs de Werner et de Belling demeurèrent dans ces environs pour s'opposer aux Suédois, pendant que le prince de Würtemberg s'avançait à grandes journées vers Berlin, où il arriva le 4 d'Octobre.

Tout le monde avait prit les armes dans cette capitale; on employait des invalides et des malades pour se défendre. Les fortifications de la ville consistaient en quelques flèches de terre, élevées devant les portes. Ces postes importans étaient confiés à des généraux de l'armée blessés ou malades, qui se trouvaient dans la ville. Avec sa cavalerie le prince de Würtemberg sortit de la porte de Silésie, où il rencontra l'ennemi, et fut attaqué durant six heures par monsieur de Tottleben, qui l'environnait avec un corps de sept à huit mille Cosaques et dragons. Le prince non seulement le repoussa, mais le rechassa jusqu'à Köpenick. La

1760. porte fut attaquée le lendemain par deux mille fantassins russes. Monsieur de Seidlitz, quoiqu'il ne fût pas guéri de ses blessures de Kunersdorf, y commandait; il repoussa l'ennemi. On avait mandé à monsieur de Hülsen le péril où se trouvait la capitale; il y était accouru de Coswig, et il arriva sur ces entrefaites. S'il n'y avait eu que les Russes à écarter, on aurait réussi à les chasser; mais ce qui perdit la ville ce fut l'arrivée de monsieur de Lacy. Il avait déjà occupé Potsdam et Charlottenbourg et s'avançait du côté du midi vers Berlin. Cette capitale a trois milles de circuit; or il était impossible que seize mille hommes défendissent une aussi vaste enceinte, où il n'y a ni ouvrage, ni remparts, contre vingt mille Russes et dix-huit mille Autrichiens, qui n'ayant rien à ménager, pouvaient tout entreprendre. L'ennemi jetait déjà des bombes dans la ville. Si l'on avait attendu la dernière extrémité, les troupes couraient risque d'être prises, et la capitale d'être ruinée de fond en comble. Ces considérations essentielles et solides occasionnèrent la résolution que prirent les généraux de se retirer, en intimant aux magistrats d'envoyer des députés aux chefs des ennemis, pour dresser une espèce de capitulation. Le prince de Würtemberg et monsieur de Hülsen partirent la nuit du 9 et se replièrent sur Spandau; il n'y eut que le corps des chasseurs qui souffrît dans cette retraite. Le même jour les Russes entrèrent dans Berlin. L'on convint que la bourgeoisie léverait par imposition la

somme de deux millions, qu'elle payerait pour se racheter du pillage. Cela n'empêcha pas que messieurs de Lacy et de Czernichef ne fussent tentés d'incendier une partie de la ville, et peut-être y aurait-il eu quelque catastrophe sans les solides représentations de monsieur Verelst, ministre de la république de Hollande. Ce digne républicain leur parla du droit des gens et leur dépeignit leur dureté avec des couleurs si affreuses, qu'ils en eurent honte. Leur fureur et leur rage se tourna sur Charlottenburg et Schönhausen, maisons royales, qui furent pillées par les Cosaques et par les Saxons. Le bruit de la marche du roi allait en s'accroissant Il était venu des avis à messieurs de Lacy et de Czernichef que l'intention de ce prince était de les couper. Cette nouvelle leur fit hâter leur départ. Ils se retirèrent le 12. Les Russes repassèrent l'Oder à Francfort et à Schwedt, et le 15 monsieur de Soltikow marcha vers Landsberg sur la Warthe. Pour monsieur de Lacy, il pilla tout ce qu'il rencontra sur sa route, et dans trois jours il eut regagné Torgau. Le prince de Würtemberg et monsieur de Hülsen, embarrassés de leur personne, avaient tourné vers Coswig et s'y tenaient cantonnés faute de savoir où aller. 1760.

Ce fut à Gross-Muckrow que le roi apprit ces différens détails. Comme il n'y avait plus de Russes à combattre, ce prince eut la liberté de diriger tous ses efforts contre la Saxe; ainsi au lieu de prendre la route de Köpenick, il prit celle de Lubben. Cepen- Marche du roi en Saxe.

1760. dant le maréchal Daun avait suivi le roi en Lusace; il s'approchait alors de Torgau, et comme l'on apprit qu'il avait laissé monsieur de Loudon à Löwenberg, monsieur de Goltz eut ordre de retourner en Silésie, pour s'opposer de son mieux aux entreprises des Au-
Octobre. trichiens. L'armée du roi arriva le 22 à Jessen. Les troupes du prince de Deux-Ponts bordaient toute la rive gauche de l'Elbe, et il se tenait à Pratau vis-à-vis de Wittenberg avec la plus considérable partie de ses forces; il évacua cette forteresse, aussitôt que la tête de l'armée du roi parut près de la ville. Les révolutions subites qui venaient d'arriver dans cette campagne, demandaient qu'on prît de nouvelles mesures et qu'on fît de nouvelles dispositions. Il ne restait pas un seul magasin dans toute la Saxe aux Prussiens. L'armée du roi vivait au jour la journée; elle tirait quelque peu de farine de Spandau; ces provisions mêmes allaient s'épuiser; avec cela l'ennemi occupait la Saxe entière. Le maréchal Daun allait arriver à Torgau, les troupes des cercles bordaient le cours de l'Elbe, et le duc de Würtemberg occupait les environs de Dessau. Pour se délivrer de tant d'ennemis le roi fit marcher monsieur de Hülsen et le prince de Würtemberg à Magdebourg, pour y passer l'Elbe et pour escorter les bateaux chargés de farine qui devaient se rendre à Dessau, où le roi résolut de passer l'Elbe avec la droite de son armée, pour se joindre ensuite à monsieur de Hülsen. Le prince de Würtemberg rencontra dans la principauté

de Halberstadt un détachement du duc son frère, qui fut entièrement détruit; le duc s'en retourna d'une traite par Mersebourg et Leipzig à Naumbourg. La droite de l'armée du roi passa l'Elbe le 26, et se joignit à monsieur de Hülsen et au prince de Würtemberg proche de Dessau. Sur ce mouvement le prince de Deux-Ponts abandonna les bords de l'Elbe, et se retira par Duben à Leipzig. Il avait laissé monsieur de Ried en arrière dans une forêt entre Oranienbaum et Kemberg, où cet officier s'était placé avec peu de jugement, ayant garni les bois de ses houssards, et ayant posté ses pandours dans la plaine. L'avant-garde prussienne l'attaqua. Ses troupes, qui se trouvaient toutes éparpillées, furent battues en détail, et son corps fut presque détruit; de trois mille six cents hommes, qu'il avait eus avant l'action, il n'en put rassembler que dix-sept cents à Pretsch, jusqu'où on le poussa. Dès que l'armée du roi eut atteint Kemberg, monsieur de Ziethen, qui avec la gauche avait contenu l'ennemi à Wittenberg, passa l'Elbe, et se joignit au gros de l'armée. Cependant le maréchal Daun venait de joindre monsieur de Lacy à Torgau. Comme on apprit avec certitude que son avant-garde avait pris le chemin d'Eilenbourg, on ne pouvait se figurer autre chose sinon que son dessein était de se joindre à l'armée des cercles. Sur ce soupçon l'armée marcha sur Duben, pour s'opposer à une réunion aussi préjudiciable aux intérêts du roi. En arrivant à Duben, on y trouva un bataillon de

1760. — 27 Octobre — 29 Octobre.

1760. Cravates, qui fut ou pris, ou passé au fil de l'épée. Le roi établit dans cet endroit un dépôt pour ses vivres. Ce poste y parut le plus convenable, parce que c'est une presqu'île, à peu près entièrement environnée par la Mulde. On y construisit quelques redoutes, et on y laissa monsieur de Sydow avec dix bataillons, pour la défendre. L'armée du roi marcha de là sur Eilenbourg. Les troupes autrichiennes qui avaient campé dans cette partie, se retirèrent par Mockrena sur Torgau avec tant de précipitation, qu'elles abandonnèrent une partie de leurs tentes. L'armée se campa, la droite à Thalwitz et la gauche à Eilenbourg. Monsieur de Hülsen fut obligé de passer la Mulde avec quelques bataillons; il prit une position entre Betzen et Gostewitz, vis-à-vis du prince de Deux-Ponts, dont l'armée était à Taucha. Dans la situation où l'on se trouvait, c'était un préalable nécessaire que d'écarter les troupes des cercles, tant parce qu'elles se trouvaient à dos des Prussiens, que pour empêcher leur jonction avec les Autrichiens; il n'en coûta pas beaucoup de peine. Monsieur de Hülsen les fit alarmer; sur quoi elles décampèrent la nuit même, passèrent la Pleisse, puis l'Elster, et se retirèrent à Zeitz. Le major Quintus avec son bataillon franc chargea vigoureusement leur arrière-garde, sur laquelle il fit quatre cents prisonniers. Après cette expédition si heureusement terminée, les Prussiens rentrèrent en possession de Leipzig, et monsieur de Hülsen rejoignit l'armée.

Tous les événemens jusqu'alors avaient tourné à l'avantage du roi. L'irruption des Russes et la prise de Berlin, qui paraissaient devoir entraîner de si grandes conséquences, se terminèrent d'une manière moins fâcheuse qu'on ne pouvait s'y attendre; il n'en coûta que des contributions et de l'argent. L'ennemi venait d'être écarté des frontières du Brandebourg; on avait repris Wittenberg et Leipzig, et l'on avait même éloigné les troupes des cercles à une distance assez considérable pour ne point appréhender qu'elles pussent se joindre promptement aux impériaux. Mais tout n'était pas fait, et les projets qui restaient à exécuter, étaient la partie la plus difficile de l'ouvrage. Les Russes, qui se tenaient à Landsberg sur la Warthe, pouvaient être de là tranquilles spectateurs des événemens qui se passeraient en Saxe. Cependant le roi était informé que d'autres raisons les engageaient à ne pas trop s'éloigner, leur dessein étant, au cas que les Autrichiens eussent des avantages sur l'armée du roi, ou que le maréchal Daun pût se soutenir à Torgau, de rentrer dans l'électorat de Brandebourg, et d'établir leurs quartiers le long de l'Elbe conjointement avec les Autrichiens. Les suites de ce projet auraient été funestes et désespérantes pour les Prussiens. Par cette position ils coupaient l'armée du roi non seulement de la Silésie et de la Poméranie, mais encore de Berlin, cette mère nourricière qui fournissait uniformes, armes, bagage et tous les besoins des troupes; qu'on ajoute à ces 1760.

1760. considérations qu'il ne restait de quartiers à prendre pour l'armée du roi qu'au-delà de la Mulde entre la Pleisse, la Saale, l'Elster et l'Unstrut. Ce terrain trop resserré ne pouvait pas fournir à la subsistance de tant de troupes pendant l'hiver. D'où seraient venus les magasins pour le printemps? d'où les uniformes? d'où les recrues? Cette armée ainsi pressée et rejetée sur celle des alliés l'aurait affamée en s'affamant elle-même. Sans avoir de profondes connaissances militaires, tout homme sensé comprendra que si le roi s'en était tenu là pour cet automne, et n'avait pas formé de nouvelles entreprises, il aurait autant valu se livrer pieds et poings liés à la discrétion des ennemis. Ajoutez à tout ce que nous venons de dire, que les provisions dont on avait formé le dépôt de Duben, pouvaient à peine fournir pour quatre semaines à l'entretien des troupes; que par le froid qui commençait à se faire sentir, les eaux de l'Elbe devaient être prises incessamment; que par conséquent les bateaux ne pouvaient plus amener des vivres de Magdebourg: enfin on se serait vu réduit à la dernière misère, si l'on n'avait pas pris alors de bonnes mesures pour écarter l'ennemi; et pour gagner un terrain propre à placer et à faire subsister l'armée. Après avoir bien mûrement examiné et pesé toutes ces raisons, il fut résolu de commettre la fortune de la Prusse au sort d'une bataille, si toutefois on ne pouvait parvenir par des manoeuvres à déposter le maréchal Daun de Torgau qu'il occu-

pait. Il est bon d'observer que les espèces de jalousies qu'on pouvait lui donner, ne roulaient que sur ces deux objets : l'un de gagner avant lui Dresde, où l'on n'avait laissé qu'une faible garnison, et l'autre, de s'approcher de l'Elbe et de lui donner des appréhensions pour ses subsistances, qu'il faisait descendre de Dresde sur ce fleuve ; il faut avouer cependant que cette dernière manoeuvre ne pouvait guère lui causer l'inquiétude, parce qu'il était maître de toute la rive droite de ce fleuve, et qu'il pouvait faire voiturer par chariots ce que les barques ne pouvaient plus transporter. Ce qu'il y eut de plus de difficile dans l'exécution de ce plan, fut de concilier deux choses presque contradictoires, la marche de l'armée sur l'Elbe, et la sûreté du dépôt des vivres. Pour ne point s'écarter des règles, l'armée du roi en avançant ne devait point s'éloigner de sa ligne de défense, par laquelle elle couvrait ses subsistances ; et ce mouvement qu'il fallait faire sur l'Elbe, l'écartait tout à fait à droite en découvrant ses derrières. On tâcha cependant d'accorder l'entreprise sur l'ennemi avec la sûreté du dépôt. Le roi se proposa de se porter à Schilda, pour éprouver la contenance du maréchal Daun, et de l'attaquer à Torgau, s'il était obstinément résolu à s'y maintenir. Comme il n'y avait qu'une marche jusqu'à Schilda, si le maréchal se retirait sur ce mouvement, il n'y avait point à craindre qu'il entreprît sur Duben, et s'il demeurait à Torgau, en attaquant le lendemain il était apparent qu'on lui

1760.

1760. donnerait tant d'ouvrage, qu'il n'aurait pas le temps de former des projets pour ruiner les magasins du roi.

Tout conspirant donc à confirmer le roi dans la résolution qu'il avait prise, il fit marcher le 2 de Novembre l'armée à Schilda; il fut pendant tout le chemin avec l'avant-garde des houssards, pour observer de quel côté se retiraient les postes avancés de l'ennemi, à mesure qu'ils étaient poussés par les troupes du roi. On ne fut pas long-temps en doute; les détachemens se retirèrent tous à Torgau, à l'exception de monsieur Brentano, qu'on attaqua à Belgern, et qu'on prit en un tel sens, qu'il ne put se sauver que vers Strehla. Monsieur de Kleist lui fit huit cents prisonniers. L'armée du roi se campa de Schilda par Probsthain à Langen-Reichenbach, et le maréchal Daun demeura immobile à Torgau. Il n'y avait plus à douter qu'il n'eût des ordres positifs de sa cour, de soutenir à tout prix sa position. On fit les dispositions suivantes pour l'attaquer le lendemain. La droite des impériaux s'appuyait derrière les étangs de Grosswich. Son centre couvrait la colline de Suptitz; sa gauche se terminait au-delà de Zinna, en tirant vers les étangs de Torgau. Outre cela monsieur de Ried observait l'armée prussienne, du bord de la forêt de Torgau. Monsieur de Lacy, avec une réserve de vingt mille hommes, couvrait la chaussée et les étangs qui sont à l'extrémité de l'endroit où les impériaux avaient appuyé leur gauche. Cependant le terrain où se trouvait l'ennemi manquait de

profondeur, et leurs lignes n'avaient pas trois cents 1760.
pas d'intervalle. C'était une circonstance très-favorable pour les Prussiens, parce qu'en attaquant ce centre de front et à dos, on mettait l'ennemi entre deux feux, et il ne pouvait qu'être battu. Pour amener les choses à ce point, le roi partagea son armée en deux corps, dont l'un fut destiné à s'approcher de l'Elbe, après avoir traversé la forêt de Torgau, pour attaquer l'ennemi à dos sur la hauteur de Suptitz, tandis que l'autre, en suivant la route d'Eilenbourg à Torgau, devait établir une batterie sur la colline de Grosswich et attaquer le village de Suptitz en même temps. Ces deux corps agissant de concert devaient nécessairement couper l'armée autrichienne par le centre; après quoi il aurait été facile d'en pousser les débris vers l'Elbe, où le terrain allant toujours en s'abaissant par une pente douce, aurait donné beau jeu aux Prussiens, et leur aurait procuré une victoire complète. Le roi se mit en marche le 3 dès la pointe du jour; il était suivi de trente bataillons et de cinquante escadrons de sa gauche. Les troupes traversèrent la forêt de Torgau sur trois colonnes. La route de la première ligne d'infanterie la conduisait par Mockrena, Wildenhain, Grosswich et Neiden; la route de la seconde ligne la menait par Pechhutte, le Jagdteich, Bruchendorf à Elsnig; la cavalerie, qui faisait la troisième colonne, passait le bois de Wildenhain, pour re rendre à Vogelgesang. Monsieur de Ziethen se mit en même temps

Bataille de Torgau; 3 Novembre.

1760. en marche avec la droite de l'armée, consistant en trente bataillons et soixante-dix escadrons, et il enfila le chemin qui va d'Eilenbourg à Torgau. La partie de l'armée que le roi conduisait, trouva monsieur de Ried posté à la lisière du bois de Torgau avec deux régimens de houssards, autant de dragons, et trois bataillons de pandours. On lui tira quelques volées de canon, sur quoi il se replia vers la droite des impériaux. Près de Wildenhain il y a une petite plaine dans la forêt, où l'on aperçut dix bataillons de grenadiers bien postés, qui faisaient mine de disputer le passage aux Prussiens. Il firent quelques décharges de canon contre la colonne du roi, auxquelles les Prussiens répondirent. On forma une ligne d'infanterie pour les charger; mais ils se replièrent sur leur armée. Les houssards avertirent en même temps que le régiment de St.-Ignon était dans le bois entre les deux colonnes d'infanterie, et que même il avait mis pied à terre. On le fit attaquer incontinent, et comme ces dragons ne trouvaient aucune issue pour s'échapper, tout le régiment fut détruit. Ces grenadiers et ce régiment devaient partir ensemble pour tenter une entreprise sur Döbeln, et monsieur de St.-Ignon, que l'on prit, se plaignait amèrement de ce que monsieur de Ried ne l'avait point averti de l'approche des Prussiens. Cette petite affaire ne fit perdre que peu de momens aux troupes; elles poursuivirent leur chemin, et les têtes des colonnes arrivèrent à une heure de l'après-midi au débou-

cher de la forêt dans la petite plaine de Neiden. On y aperçut des dragons de Bathiany et quatre bataillons, qui sortant du village d'Elsnig tirèrent quelques coups de canon au hasard, et firent une décharge de petites armes, sans doute causée par un mouvement de surprise de ce qu'ils avaient peut-être aperçu quelques houssards prussiens. Ces troupes se retirèrent sur une hauteur derrière le défilé de Neiden. Il y a dans cet emplacement un grand marais, qui part de Grosswich et va jusqu'à l'Elbe, au travers duquel on ne peut passer que par deux chaussées étroites. Sans doute que si ce corps se fût établi sur le terrain avantageux où il était, il n'y aurait point eu de bataille; quelque ferme volonté que le roi eût d'attaquer les impériaux, cela lui devenait impossible; il aurait fallu renoncer à ce projet, et rebrousser bien vîte pour regagner Eilenbourg. Mais les choses tournèrent tout autrement. Ces bataillons se hâtèrent de rejoindre leur armée, à quoi les invitait une canonnade assez forte qu'ils entendaient du côté de monsieur de Ziethen. Le roi crut, comme il y avait toute apparence, que ses troupes étaient déjà aux mains avec l'ennemi; cela lui fit prendre le parti de passer le défilé de Neiden avec ses houssards et son infanterie; car la cavalerie, qui aurait dû le devancer, n'était pas encore arrivée. Le roi se glissa dans un petit bois, et reconnut lui-même la position des ennemis. Il jugea qu'il n'y avait de terrain propre à se former devant les Autrichiens qu'en passant ce petit 1760.

1760. bois, qui mettait en quelque manière ses troupes à couvert, d'où l'on pouvait gagner un ravin assez considérable pour garantir les troupes, tandis qu'on les formait contre le canon de l'ennemi. Ce ravin n'était à la vérité qu'à huit cents pas de l'armée autrichienne; mais le reste du terrain, qui de Suptitz descend en glacis vers l'Elbe était tel, que si l'on avait formé l'armée dans cette partie, la moitié en aurait péri avant qu'elle eût pu approcher de l'ennemi. Le maréchal Daun de son côté eut de la peine à croire que les Prussiens marchaient à lui; ce ne fut qu'après des rapports réitérés qu'il ordonna que sa seconde ligne fît volte face, et que la plus grande partie du canon de sa première ligne fût menée à la seconde. Quelque précaution que le roi prît pour couvrir la marche de ses troupes, l'ennemi, qui avait quatre cents bouches à feu en batterie, ne laissa pas de lui tuer beaucoup de monde; huit cents soldats furent tués, et trente pièces d'artillerie abîmées, avec leurs chevaux, leur train et leurs artilleurs, avant que les colonnes arrivassent à l'endroit où on voulait les déployer. Le roi forma son infanterie sur trois lignes, dont chacune de dix bataillons faisait une attaque. S'il avait eu sa cavalerie, il aurait jeté deux régimens de dragons dans un fond qu'il y avait à la droite de son infanterie, pour couvrir son flanc. Mais le prince de Holstein, dont rien ne dérangeait le flegme, n'arriva qu'une heure après que l'action fut engagée. De la manière dont la disposition des attaques était

réglée, elles devaient se faire en même temps; il en devait résulter que le roi, ou monsieur de Ziethen, percerait le centre de l'ennemi à Suptitz. Mais monsieur de Ziethen, au lieu d'attaquer, s'amusa long-temps avec un corps de pandours qu'il trouva sur son chemin dans la forêt de Torgau; ensuite il se canonna beaucoup avec le corps de monsieur de Lacy, qui était, comme nous l'avons dit, posté derrière les étangs de Torgau; en un mot la disposition ne fut point exécutée; le roi attaqua seul, sans être secondé de monsieur de Ziethen, et sans que sa cavalerie s'y trouvât. Tout cela ne l'empêcha point de poursuivre son dessein. La première ligne du roi sortit du ravin et marcha à l'ennemi en bonne contenance; mais le feu prodigieux de l'artillerie impériale et ce terrain en glacis lui donnaient trop d'avantage; la plupart des généraux prussiens, des commandeurs des bataillons, et des soldats furent tués ou blessés. La ligne plia et revint un peu en désordre. Les carabiniers autrichiens en profitèrent; ils la poursuivirent, et ne lâchèrent prise qu'après avoir reçu quelques décharges de la seconde ligne; celle-ci s'ébranla aussitôt et après un combat plus rude et plus opiniâtre que le précédent, elle fut aussi repoussée; et monsieur de Bülow, qui la conduisait, tomba entre les mains des ennemis. Le prince de Holstein arriva enfin avec sa cavalerie si long-temps attendue. La troisième ligne des Prussiens était déjà engagée; le régiment du prince Henri attaquant l'ennemi, fut chargé à son 1760.

1760. tour par la cavalerie autrichienne. Monsieur de Hund, de Reitzenstein et de Prittwitz le soutinrent avec leurs houssards, quelques efforts que les ennemis fissent pour l'enfoncer. Le feu terrible que les impériaux avaient fait de leurs canons, avait consumé leurs munitions trop promptement. Ils avaient laissé leur réserve d'artillerie de l'autre côté de l'Elbe, et leurs lignes resserrées ne leur permettaient pas de faire passer entre deux les chariots des munitions et de les distribuer aux batteries. Le roi profita du moment que leur feu commençait à se ralentir, pour faire attaquer leur infanterie par les dragons de Baireuth. Monsieur de Bülow les mena avec tant de valeur et d'impétuosité, qu'en moins de trois minutes ils firent prisonniers les régimens de l'empereur, de Neipperg, de Geisruck et de Baireuth impérial; en même temps les cuirassiers de Spaen et de Frédéric donnèrent sur la partie de l'infanterie ennemie qui était plus à la droite des Prussiens, la mirent en déroute, et ramenèrent beaucoup de prisonniers. Pour le prince de Holstein, on l'avait placé pour couvrir le flanc gauche de l'infanterie. Son aile droite y touchait, et sa gauche tirait vers l'Elbe. L'ennemi se présenta bientôt vis-à-vis de lui avec quatre-vingts escadrons; il avait sa droite vers l'Elbe et sa gauche vers Zinna. C'était monsieur d'Odonel qui commandait cette cavalerie impériale. S'il avait eu la résolution d'attaquer le prince de Holstein, le roi perdait la bataille sans ressource; mais il respecta un fossé

d'un pied et demi de largeur, qu'on défendait aux 1760.
escarmoucheurs de passer; les ennemis le crurent considérable, parce qu'on faisait mine de le respecter, et ils demeurèrent vis-à-vis du prince de Holstein sans agir. Cependant les dragons de Baireuth venaient de nettoyer la hauteur de Suptitz. Le roi y fit marcher le régiment de Maurice, qui n'avait point combattu, et un vaillant et digne officier, monsieur de Lestwitz, ramena un corps de mille hommes qu'il avait formé de différens régimens repoussés dans les attaques précédentes. Avec ces troupes les Prussiens s'emparèrent de la hauteur de Suptitz, et on les y établit avec tout le canon qu'on put rassembler à la hâte. Enfin monsieur de Ziethen étant arrivé au lieu de sa destination, attaqua de son côté. Il faisait déjà nuit, et pour éviter que Prussiens ne combattissent contre Prussiens, l'infanterie de Suptitz battit la marche. Monsieur de Ziethen l'eut bientôt jointe. À peine commençait-on à se former avec quelque ordre sur cet emplacement, que monsieur de Lacy vint avec son corps pour en déloger les troupes du roi; mais il arriva trop tard. Il fut deux fois repoussé. Rebuté d'être si mal accueilli, il se retira vers Torgau à neuf heures et demie du soir. Après la bataille les impériaux et les Prussiens étaient si voisins dans les vignes de Suptitz, que bien des officiers et des soldats de part et d'autre furent faits prisonniers en s'égarant dans l'obscurité, lorsque tout était fini, en ordre et tranquille. Le roi même, en

1760. voulant se rendre au village de Neiden, tant pour expédier des ordres relatifs au gain de cette bataille, que pour en publier le succès dans le Brandebourg et en Silésie, entendit proche de l'armée le bruit d'une voiture. On demanda le mot, et il fut répondu : *Autrichien.* L'escorte du roi donna dessus, et prit tout un bataillon de pandours, accompagné de deux canons, qui s'était égaré dans l'obscurité de la nuit. À cent pas de là il rencontra une troupe à cheval, qui répondit sur le qui vive: *Carabiniers autrichiens.* L'escorte du roi les attaqua et les dispersa dans la forêt. Ceux que l'on prit, déposèrent qu'ils s'étaient égarés avec monsieur de Ried dans ce bois, et qu'ils avaient cru que les impériaux étaient maîtres du champ de bataille. Toute la forêt que l'armée prussienne avait traversée avant la bataille, et que le roi côtoyait alors, était pleine de grands feux. On ne pouvait deviner qui ce pouvait être, et l'on envoya quelques houssards pour s'en éclaircir. Ils rapportèrent qu'il y avait autour des feux des soldats habillés de bleu et d'autres de blanc; mais comme il fallait s'informer plus exactement, on y envoya des officiers, et l'on apprit un fait singulier, dont je doute qu'on trouve des exemples dans l'histoire. C'étaient des soldats des deux armées, qui avaient cherché un asile dans ce bois; ils avaient passé entr'eux un accord de neutralité, pour attendre ce que le sort déciderait des Prussiens et des impériaux, étant résignés des deux côtés à suivre le parti de la fortune et à

se rendre aux victorieux. Cette bataille coûta treize mille hommes aux Prussiens, dont trois mille furent tués, et trois mille tombèrent entre les mains des ennemis dans les premières attaques que ceux-ci repoussèrent. Messieurs de Bülow et de Finck furent de ce nombre. Le roi eut la poitrine effleurée d'un coup de feu, le markgrave Charles une contusion; plusieurs généraux furent blessés. La bataille fut opiniâtrément disputée de part et d'autre. Cet acharnement coûta vingt mille hommes aux impériaux, dont huit mille hommes furent faits prisonniers, avec quatre généraux. Ils y perdirent vingt-sept drapeaux et cinquante canons. Le maréchal Daun fut blessé dès les premières attaques. Lorsque les ennemis virent plier la première ligne des Prussiens, trop frivoles dans leurs espérances, ils dépêchèrent des courriers à Vienne et à Varsovie pour annoncer leur victoire; mais la nuit même ils abandonnèrent le champ de bataille et repassèrent l'Elbe à Torgau. Le lendemain au matin Torgau se rendit à monsieur de Hülsen; on fit passer l'Elbe au prince de Würtemberg; il poursuivit l'ennemi, qui fuyait en désordre, et augmenta encore le nombre des prisonniers qu'on avait déjà faits; les impériaux auraient été totalement défaits, si monsieur de Beck, qui n'avait point combattu la veille, n'eût couvert leur retraite en postant son corps entre Arzberg et Triestewitz derrière le Landgraben. Il ne dépendait que du maréchal Daun d'éviter cette bataille. Si au lieu de placer

1760.

4 Novembre.

1760. monsieur de Lacy derrière les étangs de Torgau (que six bataillons auraient défendus suffisamment) il l'eût posté derrière le défilé de Neiden, son camp aurait été inexpugnable; tant les moindres inadvertances dans ce métier difficile peuvent tirer à conséquence.

Dès que les Russes furent informés de la manière dont la fortune avait décidé du sort des Autrichiens et des Prussiens à Torgau, ils se retirèrent à Thorn, où ils repassèrent la Vistule. L'armée du roi s'avança le 5 à Strehla et le 6 à Meissen. Les impériaux avaient laissé monsieur de Lacy de ce côté de l'Elbe, pour qu'il pût couvrir le fond de Plauen avant leur arrivée. Il voulut disputer le défilé de Zehren à l'avant-garde du roi, mais dès qu'il s'aperçut que la cavalerie se mettait en mouvement pour le tourner par Lommatsch, il s'enfuit à Meissen, où il repassa la Triebsche, et malgré la célérité de sa marche, son arrière-garde fut entamée et perdit quatre cents hommes. On continua de le poursuivre, afin de tenter, à la faveur du trouble et du désordre où était l'ennemi, de passer avec lui le fond de Plauen, et de s'emparer de ce poste important; mais quelque diligence que l'on fît, on y vint deux heures trop tard; car en arrivant à Unkersdorf, on découvrit un autre corps des ennemis, qui avait déjà pris poste au Windberg, et dont la droite s'étendait au *Trompeterschlösschen;* c'était monsieur de Hadik. Avec le prince de Deux-Ponts il avait en quittant Leipzig marché à Zeitz, puis à Rosswein. Aussitôt qu'ils

furent informés du désavantage que les impériaux avaient eu à Torgau, ils s'avancèrent en grande diligence pour couvrir Dresde, avant que les Prussiens pussent y venir. Ce fut à Unkersdorf où se bornèrent les progrès du roi, et les suites de la bataille de Torgau. Comme les blessures du maréchal Daun l'empêchaient de vaquer au commandement de son armée, il en remit le soin à monsieur d'Odonel. Ce général repassa l'Elbe à Dresde, d'où il envoya les régimens les plus délabrés en Bohême, pour se refaire dans des quartiers tranquilles. Le prince de Würtemberg, qui n'était plus nécessaire en Saxe, retourna joindre en Poméranie messieurs de Werner et de Belling, avec lesquels il eut bientôt nettoyé les états du roi du reste des Suédois qui les infestaient encore; après quoi il tourna vers le Mecklenbourg, où il établit ses quartiers d'hiver. 1760.

Événemens en Silésie.

Depuis que le roi et le maréchal Daun avaient quitté la Silésie, monsieur Loudon, en partant de Löwenberg, avait poussé jusqu'à Leobschutz. Il se proposa de se rendre maître de Kosel; il donna deux assauts consécutifs à la place le 24 et 25 d'Octobre, et fut repoussé deux fois par les bonnes dispositions de monsieur de Lattorf, qui en était commandant. L'approche de monsieur de Goltz obligea l'Autrichien à lever le siége. Il se retira à Ober-Glogau et de là sur les hauteurs de Kunzendorf. Toutefois lorsqu'il vit que monsieur de Goltz s'avançait sur lui à la tête de vingt-deux bataillons et de trente-six esca-

1760. drons, il prit le chemin de Wartha, et se retira dans le comté de Glatz, où il mit ses troupes en quartiers d'hiver, en les répandant en Bohême dans les cercles voisins. L'armée du roi s'étendait de Neisse par Schweidnitz à Landshut, Löwenberg et Görlitz. Les troupes de Saxe reprenaient par Elsterwerda, Coswig, Torgau, Meissen, Freiberg, Zwickau et Naumbourg.

Le roi établit son quartier-général à Leipzig, pour être plus à portée de concerter certaines entreprises avec le prince Ferdinand de Brunsvic contre les Français et les Saxons, qui étaient avancés de ces côtés jusqu'à Muhlhausen et Duderstadt. Pour comprendre la suite des expéditions qui se firent cet hiver, il sera nécessaire de rapporter la campagne des alliés, qui ne fut pas heureuse cette année. Leur armée fut renforcée par sept mille Anglais, et par un nombre à peu près égal de troupes légères qui furent levées durant l'hiver. Dès le 20 de Mai le prince Ferdinand de Brunsvic entra en campagne. Il assembla les troupes à Fritzlar, et poussa en avant messieurs d'Imhof et de Luckner, pour occuper les postes importans de Kirchheim et d'Amönebourg, et il détacha sur leur gauche monsieur de Gilsa, qui s'établit à Hersfeld. Bientôt le prince héréditaire fut obligé d'entrer dans le pays de Fulda pour protéger les livraisons de fourrage qu'en tirait l'armée alliée. D'un autre côté l'armée française ne se rassembla que le 10 de Juin auprès de Friedberg. Monsieur de Broglio

Campagne du prince Ferdinand de Brunsvic.

fit avancer aussitôt le comte de Lusace dans l'évêché de Fulda, pour observer les mouvemens du prince héréditaire. Ces premiers pas ne découvraient point assez les projets de campagne des Français; on ne pouvait prendre des mesures positives pour les contrecarrer. Le prince Ferdinand était d'ailleurs dans la persuasion que la France ferait cette année les plus grands efforts du côté du Bas-Rhin. Cette supposition dérangea les suites de sa campagne, qui peut-être aurait autrement tourné, s'il avait prévenu les Français sur l'Eder. Car l'intention de monsieur de Broglio était de pénétrer en Hesse, et de là dans le pays de Hanovre, autant que cela se trouverait praticable. Ce fut sur quoi roulèrent toutes ses opérations, et celles du prince Ferdinand tendaient à l'en empêcher, soit en se saisissant de quelques points capitaux, soit en battant des détachemens, ou enfin, comme il ne pouvait point attaquer les postes français à cause de leur force et du terrain avantageux dont ils avaient su profiter, en faisant faire une diversion au prince héréditaire sur Wesel, pour affaiblir les ennemis qu'il avait en Hesse devant lui. Le premier mouvement de monsieur de Broglio fut sur Grunberg, et le second sur l'Ohm. Le prince Ferdinand se tourna vers Ziegenhain et de là sur Dietershausen. Ces premières manoeuvres donnèrent d'abord l'avantage aux Français de s'emparer de Marbourg. Monsieur de St.-Germain, qui était au Bas-Rhin, devait joindre le maréchal Broglio, pour dérouter monsieur

1760. — 30 Juin.

1760. de Spörken, qui lui était opposé; il s'avança d'abord à Unna, d'où il tourna subitement vers la Roer, et de là sur la Diemel. Le général hanovrien ne donna pas dans le piége et arriva en même temps sur la Diemel. Pour faciliter la jonction de monsieur de St.-Germain, monsieur de Broglio marcha à Neustadt, et de là sur Corbach. Le prince Ferdinand, qui était encore à Ziegenhain, envoya le prince héréditaire dans le pays de Waldeck, et le suivit de près. Ce dernier s'approcha de Corbach, pour couvrir la marche des alliés, qui passaient le défilé de Sachsenhausen à un mille derrière lui. L'armée française, fort supérieure en nombre à son détachement, l'atta-
9 Juillet. qua; il y perdit du monde et du canon; il se replia sur Sachsenhausen, où il rejoignit le prince son oncle. Comme toute l'armée française était à Corbach, le prince Ferdinand voulut au moins couvrir l'évêché de Paderborn; il y envoya monsieur de Spörken, qui à peine arrivé trouva vis-à-vis de lui monsieur de St.-Germain, que le maréchal de Broglio lui opposait. Cependant le prince héréditaire supportait avec peine le désavantage qu'il avait eu le jour de Corbach, et ne tarda pas à prendre sa revanche. Il partit du camp à la sourdine et enleva un détachement entier
16 Juillet. de trois mille Français à Kirchhain, avec le brigadier Glaubitz, qui le commandait, et le prince de Cöthen. D'un autre côté monsieur de Broglio ne restait pas dans l'inaction; il essaya d'enlever le corps de monsieur de Spörken, et quoique ce général hano-

vrien se retirât à Volkmarsen, et que l'armée des 1760.
alliés s'approchât pour le soutenir, son arrière-garde n'en fut pas moins maltraitée par les Français. Après cet échec le prince Ferdinand prit une position à 27 Juillet.
Calden pour couvrir Cassel, le prince héréditaire à Ober-Vollmar, monsieur de Wangenheim à Munchhof, et monsieur de Spörken à Westuffeln. L'armée française suivit les Allemands au-delà de Freienhagen, d'où le comte de Lusace se porta sur l'Eder, et monsieur de Muy sur Warbourg. Comme ce dernier corps ôtait aux alliés la communication avec l'évêché de Paderborn et la ville de Lippstadt, le prince héréditaire et monsieur de Spörken furent envoyés dans cette partie. L'armée des alliés les suivit immédiatement. Le prince héréditaire avait déjà tourné monsieur de Muy, lorsque le prince Ferdinand arriva. L'action s'engagea tout de suite. Les Français ayant Combat de Warbourg; 31 Juillet.
perdu vingt pièces de canon et quatre mille hommes, se retirèrent à Volkmarsen, où peut-être on ne les aurait pas laissés tranquilles sans un incident qui dérangea toutes les mesures que les alliés avaient prises. Dès que le prince Ferdinand se fut éloigné de Cassel, monsieur de Broglio chargea le comte de Lusace du siége de cette ville; et à peine parut-il, que cette capitale se rendit à lui. Elle fut prise par les Français le même jour que monsieur de Muy fut battu à Warbourg par les alliés. L'armée française marcha aussitôt à Volkmarsen sur la Diemel, et poussa monsieur de Muy à Stadt-Berge, tandis que

1760. de son côté le comte de Lusace perça par Munden dans l'électorat de Hanovre. Le prince Ferdinand, resté à Warbourg, opposa monsieur de Spörken à monsieur de Muy, et assura sa communication le mieux qu'il put derrière la Diemel, et le prince hé-
7 Août. réditaire et Luckner passèrent le Weser à Holzminden. Ils s'avancèrent sur le comte de Lusace et le contraignirent d'abandonner Eimbeck, Nordheim et Göttingen, et firent au-delà de six cents prisonniers dans le détail de cette opération. Pour le comte de Lusace, il prit la route de Witzenhausen, et fit diligence pour regagner Münden. Le prince héréditaire ayant laissé monsieur de Wangenheim à Uslar pour observer les Français, s'en retourna joindre l'armée de son oncle. Par l'effet des différentes manoeuvres dont nous avons rendu compte, les alliés ne tenaient plus qu'une lisière de la Hesse, et comme ils étaient entièrement coupés de Ziegenhain, cette forteresse
10 Août. tomba au pouvoir des Français, qui en firent la garnison prisonnière de guerre. Le maréchal de Broglio ayant ainsi nettoyé tous ses derrières et se trouvant en possession du pays de Hesse, rassembla tous ses détachemens, se porta sur Durrenberg et fit mine de pénétrer en force dans l'électorat de Hanovre. Sur cette démonstration les alliés se replièrent sur le Weser, prirent un camp à Buhne, et occupèrent par des détachemens les postes de Beverungen, Bodenhagen et Deissel. Le prince héréditaire demeura à
6 Septembre. Warbourg, d'où il surprit de nuit à Zierenberg un

détachement de cinq cents Français. Peu de jours après il marcha du côté de l'Eder, pour soutenir l'entreprise de monsieur de Bülow sur Marbourg. Cet officier s'avança vers cette ville avec la légion britannique; il surprit les Français et leur ruina toute leur boulangerie, et aurait poussé ses avantages plus loin, sans le malheur qui arriva au colonel Ferssen, qui devant le soutenir du côté de Corbach, pour protéger sa retraite, se laissa battre par monsieur de Stainville. Monsieur de Bülow, qui n'en fut pas averti à temps, eut bien de la peine à se retirer et ne gagna le corps du prince héréditaire qu'après avoir eu quelques fâcheuses affaires d'arrière-garde à essuyer. Sur ces entrefaites monsieur de Broglio étant retourné à Cassel, le prince Ferdinand prit le camp de Geismar. Cependant, comme les Français ne renonçaient pas au dessein de pénétrer dans l'electorat de Hanovre, le maréchal Broglio renforça le corps du comte de Lusace de seize mille hommes. Son intention était de surprendre monsieur de Wangenheim à Uslar. Ce général y fut attaqué le 19. La supériorité de l'ennemi le forçant à la retraite, il l'exécuta sans faire de perte considérable. Aussitôt que le prince Ferdinand fut instruit de ce qui venait de se passer, il envoya des renforts à monsieur de Wangenheim, avec lesquels ce général retourna occuper son ancien poste. Le comte de Lusace de son côté se porta sur Lutternberg et reprit Göttingen, tandis que d'autres détachemens français s'emparèrent de

1760.

10 Septembre.

13 Septembre.

14 Septembre.

1760. Vach, Hersfeld, Eschwege et Muhlhausen, où ils établirent des magasins auxquels les duchés de Gotha et d'Eisenach furent obligés de fournir les livraisons. D'autres détachemens s'étendirent de là dans la Thuringe, pour prêter la main aux troupes de l'empire, et à celles du duc de Würtemberg, qui s'avançait alors vers l'Elbe du côté de Wittenberg et de Torgau. Le prince Ferdinand voyait clairement par les différentes mesures que prenaient les Français, que le maréchal de Broglio avait intention de se maintenir durant l'hiver tant en Hesse que dans le pays de Hanovre; il crut ne pouvoir rompre autrement ce dessein que par une puissante diversion, qui en attirant ailleurs une partie des forces ennemies, lui donnerait jour à former quelque entreprise contre la partie de l'armée ennemie qui demeurerait vis-à-vis de lui.

Expédition contre Wesel.

Il se pressa d'exécuter ce projet, et chargea du siége de Wesel son neveu, le prince héréditaire, qui

22 Septembre. partit aussitôt à la tête de quinze mille hommes pour le Bas-Rhin. Ce prince renforça son corps dans sa marche de tout ce qu'il put tirer des garnisons de Munster et de Lippstadt, et dès le commencement d'Octobre il investit la ville de Wesel, dont la garnison consistait alors en deux mille six cents hommes. Il paraît que cette expédition devait être prompte pour réussir, et qu'en hasardant un coup de main, en glissant des troupes pourvues d'échelles du côté du Rhin, et en faisant en même temps une fausse attaque du côté de la porte de Berlin, il aurait été

possible d'emporter la place et la citadelle en même temps. Peut-être que cette entreprise parut trop incertaine et que le prince héréditaire eut des raisons de lui préférer la manière ordinaire d'attaquer les places : il fit passer le Rhin à une partie de ses troupes, s'empara de la ville de Clèves, où il fit six cents prisonniers; de là il se rendit à Roermonde, qui fut prise sans faire de résistance; après quoi il retourna à Buderich, où il se retrancha entre cette ville et le Rhin, en établissant ses ponts de communication sur ce fleuve au-dessus et au-dessous de Wesel. La tranchée devant cette place fut ouverte le 11. D'un autre côté le maréchal de Broglio ne demeura pas dans l'inaction. Il devina par la route qu'avait prise le prince héréditaire, quelle pouvait être la nature de l'expédition qu'il allait tenter, et il envoya incessamment au Bas-Rhin monsieur de Castries à la tête d'un corps de vingt mille hommes. Ce général traversa la Wetteravie, et fit tant de diligence, qu'il arriva le 14 du mois à Neuss; il s'y fit joindre par dix mille hommes, qu'il tira tant du pays de Cologne que des garnisons des Pays-Bas. Après leur arrivée s'avançant à Rheinbergen il prit une position derrière le fossé Eugène, canal qui va de cet endroit à Gueldre, d'où il poussa sa gauche à Kloster-Campen. Le prince héréditaire, mal informé de la force des ennemis, ne croyant point avoir à faire à si forte partie, jugea qu'il lui convenait d'aller à la rencontre des Français, parce que s'il battait ce secours, Wesel

1760.

1760. tombait de lui-même, et que s'il laissait à monsieur de Castries le temps d'augmenter son corps, il fallait se résoudre à lever le siége de cette place sans combattre. Dans cette vue ce prince s'approcha de Rheinbergen et la nuit du 15 au 16 il marcha à l'ennemi, pour attaquer sa gauche au-delà de Kloster-Campen.

Combat de Kloster-Campen; 16 Octobre.

Le prince ignorait que le corps de Fischer se trouvât posté devant l'armée française. Comme il fut obligé de le déposter, cette tiraillerie donna l'alarme au corps de monsieur de Castries et le combat s'engagea tout de suite; il fut opiniâtre et dura depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures avant-midi. Les alliés poussèrent une ligne des ennemis, mais le nombre l'emporta. Les Français faisant avancer sans cesse de nouvelles troupes, qui n'avaient point encore combattu, débordèrent les assaillans sur leurs deux ailes. Les alliés ne purent y résister, et le prince qui s'aperçut du désavantage que ses gens avaient dans le combat, prit le parti de se retirer à Buderich. Cette affaire lui coûta douze cents hommes. Les Français ne le suivirent point; mais en revenant dans son camp il trouva ses ponts emportés par les eaux, qui s'étaient accrues. Ce ne fut que le 18 qu'il acheva de les rétablir et qu'il repassa le Rhin, leva le siége de la place, et se campa à Brunen, qui n'est qu'à un mille de Wesel. De là le prince observa quelque temps les Français, qui ne firent point mine

27 Octobre. de le suivre; après quoi il retourna dans le pays de Munster, d'où ayant envoyé une partie de son corps

en Basse-Saxe, il remit le reste de ses troupes en quartiers de cantonnement. 1760.

Il ne se passa rien de considérable durant cette expédition du côté du prince Ferdinand, sinon que monsieur de Wangenheim, renforcé par quelques troupes qu'il avait reçues de la grande armée, chassa monsieur de Stainville de Duderstadt et s'y établit. Monsieur de Broglio ayant retranché son camp de Cassel, renvoya sa cavalerie dans l'évêché de Fulda; le prince Ferdinand repassa le Weser alors, et renforça ses postes d'Uslar, Moringen et Nordheim. Nous verrons dans peu les ressorts que les généraux firent jouer de part et d'autre, pour reprendre ou pour soutenir la Hesse. Cette lutte dura encore les deux campagnes suivantes, et ne se termina que vers la paix à l'avantage des alliés.

CHAPITRE TREIZIÈME.

De l'hiver de 1760 *à* 1761.

1760. L'armée du roi était entrée dans les quartiers d'hiver dès le 8 de Décembre. Elle n'avait point à craindre d'être inquiétée par les impériaux; ils pensaient trop vivement encore à la bataille de Torgau, et ne s'occupaient que des moyens d'en réparer les pertes. Il n'en était pas de même des Français. Ils avaient eu sur le prince Ferdinand des avantages qui les approchaient des états du roi et des frontières de la Saxe. Le maréchal de Broglio occupait la Hesse; il avait poussé un détachement de Saxons et de Français à Gotha; il tenait Göttingen, et par cette position il resserrait également les Prussiens et les alliés.

Entreprises du prince Ferdinand. Pour resserrer l'ennemi à son tour, le roi pressa le prince Ferdinand d'entrer le plutôt qu'il pourrait en action; car les Prussiens étaient chaque année obligés de se battre avec les mêmes troupes contre les Russes, les Suédois, les Autrichiens et les Français.

21 Novembre. Le prince Ferdinand se porta sur Göttingen avec son armée; des pluies abondantes survinrent, qui firent enfler et déborder les rivières, et abîmèrent les chemins. On ne put transporter à l'armée ni munitions

de bouche, ni munitions de guerre; en un mot l'expédition manqua, et le prince Ferdinand reprit sa première position. On ne se découragea point; au projet qui venait d'échouer on en fit succéder un nouveau. Le prince Ferdinand se proposa d'entrer en Hesse par trois chemins, pour tomber en même temps sur différens quartiers français, au moyen de quoi il y avait lieu de présumer qu'il rejeterait l'ennemi sur le Mein, qu'il reprendrait les places de la Hesse et rétablirait l'état de guerre sur un pied plus avantageux pour les alliés. Pour encourager d'autant plus ce prince à cette expédition, le roi lui promit de l'assister d'un corps de ses troupes, qu'il pourrait employer jusqu'aux bords de la Werra et de Vach, et l'on prit de concert des mesures pour mettre cette entreprise en exécution. 1760.

En conséquence sept mille Prussiens s'avancèrent à Langensalza, où monsieur de Stainville s'était posté avec un corps de Saxons et de Français. Le petit ruisseau de la Salza séparait la cavalerie française de l'infanterie saxonne. Monsieur de Stainville se tenait à la rive droite de ce ruisseau avec sa troupe, et le comte de Solms à la gauche, ayant un marais entr'eux. Les Prussiens dès leur arrivée canonnèrent la cavalerie française, qui se mit incontinent à fuir. Les Saxons se voyant ainsi abandonnés par monsieur de Stainville, prirent le parti de se retirer. Messieurs de Löllhöfel, d'Anhalt et de Prittwitz saisirent le moment qu'ils se mirent en mouvement, fondirent 1761. 15 Février.

1761. dessus avec la cavalerie prussienne, les enfoncèrent, et prirent soixante officiers, trois cents hommes et cinq canons, et eurent tout l'honneur d'une aussi belle action. Monsieur de Spörken survint avec ses Hanovriens et se joignit aux troupes du roi pour la poursuite de l'ennemi. Monsieur de Luckner attaqua de
17 Février. nouveau ces Saxons à Eisenach, puis à Vach, où il dispersa toute leur infanterie. De là messieurs de Spörken et de Luckner s'avancèrent sur Hersfeld. Le prince héréditaire de Brunsvic s'empara en même temps de Fritzlar et du dépôt que les Français y
15 Février. abandonnèrent. Le prince Ferdinand, qui tenait le centre de ces deux corps avec le gros de l'armée, passa la Fulda, et marcha droit sur Cassel. Monsieur de Broglio, pris au dépourvu, ne l'attendit pas, et se retira par la ville de Fulda sur Hanau et Francfort. Quelque peu favorable que parût la saison pour entreprendre des siéges, il était si important de retirer Cassel des mains des Français, que le prince Ferdinand résolut de tenter l'entreprise. Il chargea le comte de la Lippe*) de cette opération. La place était défendue par une garnison de six mille Français. Le comte de la Lippe en fit l'investissement avec quinze mille Hanovriens. Pour profiter de l'occasion qui se présentait et de l'éloignement de l'armée française, le prince Ferdinand fit assiéger trois places à la fois, savoir Cassel, Ziegenhain et Mar-

*) Buckebourg.

bourg. L'inexpérience des généraux et des ingénieurs, 1761.
le retardement des munitions, les chemins mauvais et rompus, qui abîmaient les chariots, les lui firent manquer toutes trois.

Durant tous ces siéges le prince héréditaire avait été poussé en avant, pour observer les mouvemens des Français vers Francfort et sur le Mein. Le prince son oncle était un peu trop en arrière avec la grande armée pour pouvoir lui porter de prompts secours. Monsieur de Broglio fondit sur ce détachement avec
toute l'armée française. Le prince héréditaire perdit 21 Mars.
trois cents hommes*) à cette action, et rejoignit avec les débris de son corps le prince Ferdinand. Monsieur de Broglio continua de s'avancer en Hesse. Un détachement des alliés, qui assiégeait Ziegenhain, se retira trop tard et sans disposition en présence de l'ennemi, et fut totalement battu et défait. Pour éviter de plus grands malheurs, le prince Ferdinand crut que la prudence demandait qu'il évacuât la Hesse. Il dirigea sa retraite avec tant de précaution, qu'il rentra dans le pays de Hanovre sans avoir fait la moindre perte. Monsieur de Broglio ne se hasarda pas à le suivre, il se contenta de ravitailler la ville de Cassel, et d'en renforcer la garnison, de même que celles de Giessen, de Marbourg et de Ziegenhain, après quoi il se replia derrière le Mein. Les troupes dont le roi s'était servi contre les Français et les

*) Deux mille.

1761. Saxons, devenant désormais inutiles sur la Werra, furent alors employées contre l'armée de l'empire. À peine avait-on battu un ennemi, qu'il en fallait attaquer un autre. Monsieur de Schenkendorf les conduisit au mois de Mars contre un corps de quatre milles hommes des cercles, postés près de Schwarzbourg, qu'il défit, et dont il ramena douze cents hommes prisonniers, et cinq canons.

De la France. Après avoir mis sous vos yeux les événemens d'une campagne, où ne respectant point les hivers, on affrontait toutes les saisons, il faudra jeter à présent un coup d'oeil sur ce qui se passait dans les cabinets des princes. La France commençait à se ressentir de la durée de cette guerre; elle s'affaiblissait par l'interruption totale de son commerce, par les pertes qu'elle faisait dans les Indes orientales et occidentales, et par les dépenses énormes que lui occasionnait la guerre d'Allemagne. L'alliance avec la maison d'Autriche avait perdu la fleur de la nouveauté, de sorte que le premier enthousiasme de la mode en était passé. Le peuple, cet animal à beaucoup de langues et à un petit nombre d'yeux, se plaignait de la guerre, dont il portait le fardeau, et qu'on faisait pour la maison d'Autriche, l'ennemie héréditaire de la France. Une voix plus respectable, celle des gens sensés, s'élevait de même contre une guerre qui ruinait le royaume, pour agrandir un ennemi réconcilié, et cette voix commençait à prendre le dessus. Mais la cour avait des vues particulières. Il y a

dans tous les états un nombre de citoyens, qui loin du tumulte des affaires, les envisagent sans passion, et en jugent par-là même sainement, tandis que ceux qui tiennent en main le gouvernail, ne voient les objets qu'avec des yeux fascinés, ne raisonnent que sur des fantômes que leur imagination leur présente, et souvent sont entraînés, par les suites d'une fausse mesure, dans un enchaînement de conséquences qu'ils n'ont pu prévoir. C'était à peu près le cas où se trouvait le ministère de Versailles. Au commencement de cette année il donna par écrit à ses alliés une déclaration qui portait, que la France ayant fait depuis quatre ans, conjointement avec ses alliés, des efforts inutiles pour écraser le roi de Prusse, et n'ayant pu y réussir, elle ne se trouvait plus en état de continuer les dépenses énormes auxquelles elle avait fourni jusqu'alors; qu'en continuant la guerre on achèverait de ruiner et de dévaster l'Allemagne, qui en était le théâtre, il concluait par conseiller aux autres puissances de renoncer pour cette fois à tout dessein de conquêtes et d'agrandissement, pour penser sérieusement à rétablir la paix. La même déclaration se fit en termes plus forts encore à Stockholm. La raison en était que dans la diète des états assemblés dans cette capitale le parti de la cour avait vivement attaqué la faction française, en la taxant d'avoir allumé cette guerre, de la fomenter, et d'y avoir entraîné la Suède pour sa ruine. Ainsi les dispositions pacifiques qu'étalait la déclaration française,

1761.

1761. n'avaient eu pour but que de calmer les esprits agités, de détruire les argumens dont le parti contraire s'était servi, et de maintenir les créatures que la France soudoyait dans le sénat. Les deux impératrices et le roi de Pologne reçurent cette déclaration avec les sentimens différens que devaient leur inspirer leurs divers intérêts. Le roi de Pologne dans le fond était las de la guerre; il commençait à s'apercevoir que son pays en était le théâtre, et serait également ruiné par ceux qu'il appelait ses amis et par ses ennemis; il se flattait néanmoins encore d'obtenir quelque dédommagement par la voie de la négociation. L'impératrice de Russie aimait la paix et aurait désiré la fin des troubles, parce qu'elle haïssait les affaires, le travail, et l'effusion du sang; mais facile à prendre des impressions de la part de ceux qui avaient de l'ascendant sur son esprit, excitée par ceux qui l'entouraient, elle s'était persuadée que sa dignité ne lui permettait de faire la paix qu'après l'abaissement de la puissance prussienne. Pour l'impératrice-reine, qui jouissait des efforts que faisait toute l'Europe pour abattre l'ennemi capital de sa maison, elle aurait désiré de prolonger un enthousiasme qui lui était si avantageux, et de ne quitter les armes qu'après avoir entièrement mis en exécution tout ce qu'elle méditait contre la Prusse. Cependant pour ne point indisposer la cour de Versailles, et pour concilier en apparence des intérêts aussi incompatibles, elle proposa la tenue d'un congrès général à Augsbourg, assurée

de flatter ainsi la France, en même temps qu'elle affecterait aux yeux du public une conduite pleine de modération; ce qui dans la réalité ne pouvait préjudicier en rien à ses intentions, ni à ses intérêts, parce qu'elle était la maîtresse de traîner cette négociation autant qu'elle le jugerait convenable, et de pousser en attendant la guerre avec vigueur durant la campagne qui allait s'ouvrir, et sur le succès de laquelle elle fondait les plus grandes espérances. 1761.

Projet d'un congrès.

La proposition de ce congrès fut faite à Londres par le prince Gallizin, ministre de Russie auprès du roi de la Grande-Bretagne. Les rois de Prusse et d'Angleterre y donnèrent les mains avec d'autant moins de répugnance, qu'ils avaient eux-mêmes proposé ce congrès l'année précédente, sans que leurs ennemis eussent alors daigné répondre à cette ouverture. La France cachait des vues plus profondes sous des apparences pacifiques. Elle offrit à l'Angleterre une suspension d'armes et l'envoi réciproque de ministres, pour terminer leurs différens à l'amiable. Ses intentions secrètes étaient d'amuser l'Angleterre par cette négociation, pour retarder les préparatifs immenses que cette nation faisait sur mer, pour lui faire perdre cette campagne, remettre sa propre flotte en état, engager l'Espagne dans cette guerre; ou, si les Anglais se trouvaient disposés à la paix, la France espérait, sous le masque de médiatrice, d'être l'arbitre du congrès d'Augsbourg, et d'y jouer un rôle

1761. semblable à celui qu'elle avait fait au congrès de la paix de la Westphalie. Après quelques pourparlers, le ministère britannique consentit à l'envoi réciproque des ministres, et en même temps déclina la conclusion de la suspension d'armes, jusqu'à ce qu'on fût convenu des préliminaires. Le roi, qui connaissait la façon de penser de ses ennemis, nomma des ministres pour le congrès d'Augsbourg. Leur instruction portait de recevoir toutes les propositions qu'on leur ferait, sans y donner de réponse, parce que le roi se proposait de faire négocier sérieusement la paix par ses ministres à Londres, où il trouvait l'avantage de pouvoir convenir directement de ses intérêts avec la France, et de n'avoir point à faire en même temps avec tant de princes à la fois. Le roi ne pouvait point, dans les circonstances où il se trouvait, s'opposer à une paix séparée des Anglais et des Français; il ne s'agissait que de rendre ses conditions les meilleurs qu'il se pourrait, et en conséquence on stipula que les Français seraient obligés de restituer les provinces de la domination prussienne qu'ils avaient envahies pendant cette guerre, et que l'Angleterre fournirait au roi des subsides et des troupes, afin qu'il pût forcer les ennemis qui lui restaient à consentir à un accommodement honnête; on convint de plus qu'aucun ambassadeur de l'empereur ne pourrait être admis à ce congrès, parce qu'on avait fait la guerre à l'impératrice-reine, et non au chef de l'empire. Cette clause, toute légère qu'elle

1761.

était au fond, fut cause que ce fameux congrès n'eut jamais lieu.

Mort du roi d'Angleterre; 25 Octobre 1760.

Dans ce temps l'Angleterre perdit le roi George II; il termina son règne glorieux par une mort douce et prompte. Il eut avant sa fin la satisfaction d'apprendre la prise de Mont-Réal, par où les Anglais achevèrent la conquête du Canada. Ce prince, entr'autres bonnes qualités, avait une fermeté héroïque, qui faisait que ses alliés pouvaient prendre une confiance entière en sa personne. Son petit-fils lui succéda; il était à peine majeur; c'est celui qui règne à présent sous le nom de George III.

Négociations avec la Porte.

La négociation qui se continuait à Constantinople de la part de la Prusse, et dont il a été si souvent fait mention dans cet ouvrage, commençait alors à prendre une espèce de consistance. Le 2 d'Avril le ministre prussien signa un traité d'amitié avec le grand-vizir*), et fut admis à son audience publique. On s'était réservé des deux parts la liberté de resserrer cette union, et de la convertir en alliance défensive. Quelque peu de réalité qu'il y eût dans ce traité, il ne laissait pas de causer des inquiétudes à la cour de Vienne, et même à la Russie. On soupçonnait que l'engagement que les deux puissances venaient de contracter, était plus étroit qu'il n'était annoncé. Cependant comme les troupes ottomannes ne faisaient aucun mouvement, l'impéra-

*) Voir: *Wenck*, Codex X. III, p. 270.

1761. ce-reine se crut pour cette campagne à l'abri de toute diversion.

Les troupes demeurèrent tranquilles dans leurs quartiers jusqu'à la fin de Mars. Dès le mois d'Avril celles de Saxe s'assemblèrent en cantonnemens, et le roi transféra son quartier de Leipzig à Meissen.

ŒUVRES HISTORIQUES

DE

FRÉDÉRIC LE GRAND.

TOME QUATRIÈME.

ŒUVRES HISTORIQUES

DE

FRÉDÉRIC LE GRAND.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET RENSEIGNEMENS.

TOME QUATRIÈME.

LEIPZIG,
CHEZ F. A. BROCKHAUS.
PARIS,
CHEZ REY & GRAVIER,
QUAI DES AUGUSTINS, NO. 55.

1830.

TABLE DES MATIÈRES.

Chapitre seizième.

Chapitre dix-septième.

Chapitre premier.

Chapitre second.

Chapitre troisième.

HISTOIRE

DE

LA GUERRE DE SEPT ANS.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Campagne de 1761.

Les sentimens pacifiques que montraient avec tant d'ostentation les deux cours impériales, ne les empêchèrent pas de hâter avec une très-grande ardeur les préparatifs pour la campagne prochaine. Elles se proposaient de faire les plus grands efforts, et de mettre tout en oeuvre pour réduire le roi de Prusse à l'extrémité. Le maréchal Daun prit le commandement de l'armée impériale en Saxe, et celle de Silésie fut confiée à monsieur Loudon. Ce général vint se camper à Seitendorf vis-à-vis de monsieur Goltz, qui avait posté ses troupes à Kunzendorf. Les avantages que le roi avait eus dans la dernière campagne contre les Autrichiens, n'avaient pas été assez importans pour que la balance penchât tout-à-fait de son côté. L'impératrice avait recruté ses troupes durant l'hiver, et l'armée russe, qu'elle avait à sa disposition, lui donnait toujours l'avantage du nombre, et la facilité de se procurer des diversions réelles, lors- 1761.

1761. qu'elle les jugeait convenables. Outre ce secours, elle avait encore celui des troupes de l'empire et de l'armée suédoise. Alexandre avec moins de monde et d'alliés bouleversa l'empire de Perse.

Voici les différens projets que les puissances belligérantes formèrent pour cette campagne. La France résolut d'agir avec deux armées contre le prince Ferdinand; celle du Bas-Rhin, aux ordres de monsieur de Soubise, devait s'emparer de Munster; et celle du Mein, que commandait monsieur de Broglio, devait pénétrer par Göttingen dans l'électorat de Hanovre. Monsieur Loudon était destiné par la cour de Vienne à faire une guerre de siéges en Silésie, où il devait être appuyé par les Russes. Ceux-ci voulaient porter leurs forces principales sur la Warthe, où ils avaient choisi Posen pour leur position centrale; de là monsieur de Butturlin devait agir en Silésie, selon qu'il en conviendrait avec les généraux autrichiens, tandis que monsieur de Romanzow, avec un gros détachement soutenu des flottes russe et suédoise, assiégerait Colberg. Le maréchal Daun se réserva pour les coups décisifs. Son armée était comme le magasin d'où devaient partir les renforts vers les endroits qui en auraient besoin. Il détacha effectivement monsieur d'Odonel avec seize mille hommes pour Zittau, d'où ce général se trouvait également à portée de la Saxe et de la Silésie.

Du côté du roi et de ses alliés il était impossible de prendre des mesures suffisantes pour s'opposer

solidement aux desseins et aux efforts de cette multitude d'ennemis. Voici cependant en gros les arrangemens dont on convint. Le prince Ferdinand chargea le prince héréditaire du soin de couvrir le pays de Munster contre les attaques de monsieur de Soubise, et lui-même il prit pour point capital Paderborn, où il se trouvait à portée de soutenir le prince héréditaire, ou bien de prendre à revers monsieur de Broglio, si ce maréchal hasardait de passer le Weser et s'aventurait dans l'électorat de Hanovre. Le roi confia l'armée de Saxe au prince son frère, et lui recommanda d'observer le maréchal Daun, et dans le cas où ce maréchal prendrait le chemin de la Silésie, de le suivre avec une partie de ses troupes, en laissant monsieur de Hülsen à Meissen avec un détachement, pour qu'il se soutînt en Saxe autant que les conjonctures le permettraient. Le roi se réserva la défense de la Silésie; il choisit monsieur de Goltz pour couvrir Glogau avec un corps de douze mille hommes. Le prince de Würtemberg, qui avait hiverné dans le Mecklenbourg, fut destiné avec les troupes qu'il commandait à couvrir la ville de Colberg, et l'on fit travailler avec diligence au camp retranché qu'il devait occuper autour de cette place. L'on prévoyait que si les Russes manquaient ce siége, ils pouraient se porter ou sur la Marche électorale, ou vers la Silésie. Dans le premier cas il fut arrêté que le prince de Würtemberg et monsieur de Goltz se joindraient à Francfort pour couvrir Berlin, où

1761. des deux grandes armées prussiennes la moins occupée leur enverrait des secours; et dans le second cas monsieur de Goltz avait des instructions pour couvrir Glogau ou Breslau, selon que l'une de ces deux villes se trouverait en avoir le plus de besoin.

Campagne du roi.

On commença d'abord par rassembler les troupes dans les lieux de leur destination. Le roi se mit en marche le 4 de Mai; le même jour il passa l'Elbe à Hirschstein, et il arriva le 10 à Löwenberg, sans avoir trouvé d'obstacle sur la route. À l'approche des Prussiens monsieur de Loudon abandonna son camp de Seitendorf, se retira en Bohême, et se retrancha à Hauptmannsdorf proche de Braunau; il garnit outre cela les postes de Silberberg et de Wartha de troupes suffisantes pour défendre ces deux gorges, qui mènent dans le comté de Glatz. Le roi choisit sa position auprès de Kunzendorf; sa droite occupait le Zeiskenberg et Furstenstein, sa gauche s'étendait sur le plateau de Bernsdorf. Outre cela monsieur de Bülow fut posté à Nimptsch avec un corps de cavalerie, pour conserver une libre communication avec Neisse. Monsieur de Goltz partit en même temps avec un détachement de dix mille hommes pour Glogau, d'où il détacha monsieur de Thadden avec quatre bataillons, pour se joindre au prince de Würtemberg, qui occupait déjà son camp retranché proche de Colberg. Pendant que ces préparatifs se faisaient en Silésie, ainsi qu'en Poméranie et en Saxe, les Autrichiens et les Russes délibéraient ensemble. Ils

eurent de la peine à s'accorder, et changèrent à différentes reprises le plan de leurs opérations; ils convinrent enfin que monsieur de Romanzow assiégerait Colberg, et que monsieur Butturlin marcherait droit à Breslau. Sur ces entrefaites monsieur de Goltz tomba malade, et fut emporté en peu de jours par une fièvre inflammatoire. Monsieur de Ziethen, qui le remplaça, fut chargé d'un projet d'expédition en Pologne, qu'on avait déjà deux fois vainement essayé d'exécuter, et qui encore manqua; c'était d'entreprendre sur une des colonnes russes dans leur marche, et dans le temps où elles étaient trop séparées pour se joindre promptement. L'une se dirigeait sur Schneidemuhl, l'autre sur Schwerin, et la troisième sur Posen. Monsieur de Ziethen s'avança à Fraustadt, où il battit un corps de Cosaques; mais il n'osa passer outre, les trois divisions russes s'étant déjà réunies à Posen depuis deux jours. Monsieur de Butturlin se mit ensuite en marche; il traversa le palatinat de Posnanie à petites journées, et poursuivit lentement son chemin, en s'approchant toutefois de la Silésie du côté de Militsch, ce qui indiquait ses desseins sur Breslau. Monsieur de Ziethen le côtoya en dirigeant sa marche sur Trachenberg. Dès que les Russes se mirent en mouvement, monsieur d'Odonel quitta la Lusace et vint joindre l'armée de monsieur de Loudon. 1761.

La position que le roi avait prise dans les montagnes de la Silésie, n'était que précaire. Il couvrait

1761. le plat pays contre les incursions de l'ennemi, autant que les circonstances le permettaient; mais depuis que monsieur de Butturlin prenait le chemin de Militsch, il allait avoir incessamment à dos une armée considérable, ayant déjà les Autrichiens devant lui. Il fallut quitter les montagnes, et placer l'armée de façon que n'étant attachée à aucune défense particulière, elle pût se porter promptement où il serait nécessaire pour prévenir les ennemis. Le camp de Pil-
7 Juillet. zen était le plus convenable à ce projet; le roi le fit occuper par l'armée, et se proposa de tenir autant qu'il le pourrait la ligne du milieu entre l'armée des Autrichiens et celle des Russes, pour s'opposer à leur jonction; il prit aussi la résolution de se battre contre les Autrichiens, s'il s'en présentait une occasion favorable; mais de se tenir d'ailleurs scrupuleusement sur la défensive avec les Russes, par la raison que s'il remportait une victoire contre les Autrichiens, les Russes se retireraient d'eux-mêmes, et que s'il avait le même avantage contre les Russes, cela n'empêcherait pas monsieur de Loudon de continuer les opérations de sa campagne. Les Autrichiens sont les ennemis naturels et irréconciliables des Prussiens, au lieu que des conjonctures avaient rendu les Russes tels, et que quelque changement ou quelque révolution pouvait les rendre amis, ou alliés même; pour être de bonne foi ajoutons à ces considérations, que l'armée prussienne ne se trouvait pas en état de se battre tous les jours, et que le roi était obligé de

ménager les efforts de ses troupes pour les momens les plus importans et les plus décisifs. 1761.

Il n'y avait que peu de jours que le roi était au camp de Pilzen, lorsque monsieur Loudon déboucha des montagnes vis-à-vis des Prussiens par la gorge de Stein-Kunzendorf. Cette manoeuvre malhabile découvrit tous ses desseins, et il semblait déclarer ouvertement qu'il en voulait à la forteresse de Neisse. L'armée du roi partit dès le lendemain et occupa les hauteurs de Siegroth, et comme on avait vu que les Autrichiens prenaient le chemin de Frankenstein, on résolut pour les prévenir de gagner avant eux les hauteurs de Munsterberg. En faisant cette marche, on trouva le lendemain monsieur Brentano posté entre Frankenstein et Heinrichau, d'où il avait jeté quelques pandours dans Munsterberg. Les volontaires de Courbière et les grenadiers de Nymczewski forcèrent la ville, et monsieur de Brentano ayant été exposé à une canonnade assez vive, se retira à quelque distance du poste qu'il avait occupé. Monsieur de Möring, qu'on poussa sur les hauteurs de Nossen avec son régiment, y prit tout le campement de monsieur de Loudon, qui n'était couvert que par trois cents houssards. En postant l'infanterie sur ces hauteurs, le roi découvrit du côté de Frankenstein l'armée autrichienne, qui par des tours et retours, et des manoeuvres incertaines donnait assez à connaître que ses desseins étaient dérangés. L'intention de monsieur de Loudon avait été effectivement de prendre

19 Juillet.

1761. ce camp, pour couper le roi de Neisse, et de se poster ensuite sur les hauteurs de Woitz, de Giesmannsdorf et de Neundorf; ce qui aurait formé l'investissement de cette place de ce côté-ci de la rivière, tandis que les Russes passant l'Oder à Oppeln, seraient venus la resserrer du côté de la Haute-Silésie, depuis Bielau jusqu'à la Carclau. L'armée du roi ne s'arrêta que peu de temps à Gross-Nossen; elle poussa encore ce jour-là jusqu'à Carlowitz, et le lendemain elle se déploya sur cette suite de collines qui prend d'Ottmachau par Giesmannsdorf, et qui va jusqu'à Schilde. Monsieur de Loudon, dérouté dans ses pro-
22 Juillet. jets, se campa à Ober-Pomsdorf. Soit inquiétude naturelle, soit habitude de commander des détachemens, il changea six fois de position en huit jours, sans qu'il fût possible d'en donner une raison valable.

Les Russes avançaient cependant sur Wartenberg, d'où ils s'étendirent bientôt jusqu'à Namslau. Monsieur de Ziethen, qui les observait, s'approcha d'abord de Breslau, et ensuite il vint pour couvrir Brieg. Peu après son départ de Breslau le faubourg polonais de cette ville fut insulté par les Russes; ce qui obligea le roi de détacher monsieur de Knobloch avec dix bataillons et autant d'escadrons. Pour l'armée autrichienne, elle continuait d'être dans une perpétuelle agitation; après avoir passé et repassé la Neisse, elle se campa au village de Baumgarten proche de Wartha. Le roi saisit ce moment, passa la Neisse, et prit sa position à Oppersdorf, d'où il partit avec

un détachement pour Neustadt. Monsieur Bethlem y campait avec six mille Autrichiens, et l'on soupçonnait que monsieur Loudon voulait l'envoyer du côté d'Oppeln, afin de prêter secours au maréchal Butturlin, qui à ce qu'on croyait, se proposait d'y passer l'Oder, pour se joindre à l'armée autrichienne. L'avant-garde du roi, qui consistait en houssards, donna sur un régiment des ennemis, qu'elle replia et poursuivit jusques sous les canons de Hennersdorf, où les Autrichiens avaient construit des redoutes. Monsieur de Ziethen avait passé l'Oder à Brieg et la Neisse à Schurgast; il arriva alors de Steinau et tourna le flanc droit de monsieur de Bethlem, qui se retirant en hâte à Jägerndorf, fut poursuivi par monsieur de Lossow, et poussé de Jägerndorf par Troppau au-delà de la Mora en Moravie. L'ennemi perdit au choc de Neustadt et dans sa retraite quatre à cinq cents hommes. Après avoir ainsi éloigné monsieur Bethlem, monsieur de Ziethen s'établit à Schnellwalde, et le roi revint à son armée, dont la gauche touchait presque au détachement de monsieur de Ziethen, et dont la droite s'étendait sur les hauteurs devant Oppersdorf. Après cette expédition la jonction des ennemis étant rendue plus difficile en Haute-Silésie, il n'y avait guère d'apparence que monsieur Butturlin persévérât dans le dessein de passer l'Oder à Oppeln. Les mouvemens de l'armée du roi mirent celle des Autrichiens dans une nouvelle agitation. Monsieur Loudon se campa à Weidenau, le lendemain à Johannis- 1761.

1761. berg, où il se déplut bientôt; enfin il repassa la Neisse et s'arrêta aux environs de Camenz. Durant ces différentes marches et contremarches, les Russes s'étendaient sur l'autre bord de l'Oder; ils pillaient et dévastaient le pays; on avait des nouvelles des cruautés qu'ils commettaient. D'ailleurs leurs manoeuvres étaient couvertes de tant d'obscurité, qu'il était impossible de pénétrer si leur véritable dessein était de passer l'Oder dans la Haute-Silésie ou du côté d'Ohlau, ou s'ils voulaient faire quelques siéges, en un mot quelle était l'entreprise qu'ils méditaient. Comme on ne pouvait compter sur rien avec certitude, le roi trouva convenable de se préparer à tout événement, et d'envoyer un corps entre Breslau et Brieg, à portée de secourir celle de ces places qui en aurait besoin, et en même temps d'observer l'Oder. Monsieur de Knobloch partit dans cette intention pour Grotkau, d'où il pouvait en peu d'heures arriver au secours de ces deux villes, et même, s'il le fallait, rejoindre l'armée du roi.

Les Russes s'étaient avancés à Hundsfeld, qui n'est qu'à un mille de Breslau, et comme ce mouvement marquait qu'ils ne pensaient plus à passer l'Oder dans la Haute-Silésie, l'armée du roi et le corps de
4 Août. monsieur de Ziethen repassèrent la Neisse, et arrivèrent le lendemain par une marche forcée à Strehlen, pour se trouver toujours au centre des deux armées ennemies, et empêcher leur jonction autant qu'il y aurait moyen de s'y opposer. On avait flatté mon-

sieur Butturlin que par le moyen de quatre mille prisonniers autrichiens qui se trouvaient à Breslau, on surprendrait une des portes de la ville, et que si les Russes attaquaient en même temps le faubourg polonais, qui est au-delà de l'Oder, ils pourraient s'emparer de cette capitale par un coup de main. Monsieur de Czernichef se chargea de cette entreprise; avec quelques troupes il entra dans ce faubourg, qui est ouvert; mais monsieur de Tauentzien, gouverneur de la place, avait pris de si justes mesures, qu'il contint les prisonniers, et qu'il repoussa les Russes. Monsieur de Knobloch vola à son secours. Ces deux généraux firent une sortie vigoureuse sur l'ennemi, et achevèrent de le déloger du reste de ce faubourg dont il était encore en possession. Le roi ne se contenta point des précautions qu'il avait prises; par surabondance il fit partir monsieur de Platen avec onze bataillons et quinze escadrons pour Rothensirben, d'où il pouvait porter son attention sur Breslau et sur l'Oder, aller au secours de monsieur Tauentzien, ou donner des nouvelles de l'endroit où les Russes feraient des préparatifs pour passer ce fleuve.

1761. — 5 Août.

Sur ces entrefaites les partis du roi lui apprirent que l'armée autrichienne s'était campée à Kunzendorf, et que les Russes avaient abandonné les environs de Breslau; sur quoi l'armée quitta sa position de Strehlen, et arriva par une marche forcée au-delà du Schweidnitzer - Wasser et de Kant, où elle fut

10 Août.

1761. jointe par messieurs de Platen et de Knobloch. Le lendemain le roi changea la position de l'armée et la fit camper à Nieder-Mois. Des bruits confus se répandirent dans ce camp au sujet des Russes, qu'on disait avoir passé l'Oder du côté d'Auras. Les uns assuraient que ce n'étaient que des Cosaques, d'autres parlaient d'un détachement de l'armée, et quelques-uns prétendaient même que monsieur de Butturlin y était avec toute l'armée. Comme cette nouvelle était de la plus grande importance, on mit tout en oeuvre pour s'en éclaircir. Monsieur de Schmettau fut détaché à Neumark, d'où il chassa une troupe de Cosaques et leur fit quelques prisonniers; et monsieur de Möllendorf, envoyé faire une reconnaissance à un village nommé Dambritsch, en chassa de même un détachement d'ennemis; mais on tira peu de lumière des prisonniers qu'ils amenèrent au camp, parce qu'ils avaient passé l'Oder à la nage depuis trois jours, et que s'occupant à piller, ils ne s'étaient pas même informés de ce qu'étaient devenus monsieur de Butturlin et son armée. Un mouvement que monsieur Loudon fit sur Striegau, occasionna celui de l'armée du roi pour occuper la colline de Leipe avec la droite, et Eisendorf avec la gauche. Mais comme la question restait toujours à résoudre, si les Russes avaient passé l'Oder ou non, il fallut, pour se procurer des nouvelles positives, détacher un corps assez fort pour se faire jour, pousser en avant, et s'assurer par l'inspection des lieux de la vérité du fait. Le roi en-

voya dans cette vue monsieur de Platen avec quarante escadrons et dix bataillons; il fut chargé de reconnaître du côté de Parchwitz. Le roi se rendit au régiment de Ziethen, qui campait à l'extrémité de la droite, pour conduire monsieur de Platen des yeux, et juger s'il avait besoin d'être soutenu, s'il fallait le retirer, ou quelle mesure il serait à propos de prendre; mais à peine s'y fut-il rendu, qu'une nuée de trois à quatre mille de Cosaques fondit sur le régiment de Ziethen, avec ces cris et ces clameurs qu'ils ont coutume de pousser en attaquant. L'on envoya en hâte à l'armée pour faire avancer les premiers régimens qui campaient à la droite; et en attendant qu'ils arrivassent, on se mit en devoir de se défendre. Les escadrons se partagèrent en deux, pour mieux garnir leur front et couvrir leurs flancs; devant chaque troupe on fit avancer un bas officier avec dix houssards, qui avaient ordre de demeurer serrés et immobiles, et de ne se défendre qu'à coups de carabine en escarmouchant; aussitôt que les Cosaques faisaient mine de fondre sur ces petites troupes détachées, les escadrons qui étaient derrière elles les soutenaient le sabre en main, sans cependant s'engager. Cette escarmouche dura une heure et demie; mais aussitôt que les Cosaques aperçurent de loin le secours qui avançait, ils prirent la fuite avec précipitation, et se retirèrent du côté de Gross-Wandris. Quiconque fait bonne contenance vis-à-vis des Cosaques, n'a pas de grands risques à courir; car le régi-

1761.
15 Août.

1761. ment de Ziethen, bien inférieur en nombre, se soutint seul contre eux, sans qu'il y eût un houssard de pris ou de blessé. À peine le secours de l'armée eut-il joint le roi, qu'on aperçut dans les plaines de Jauer quarante escadrons autrichiens, qui au grand trot s'avançaient vers Wahlstadt. Monsieur de Platen de son côté avait poussé les Russes au-delà de Gross-Wandris; le roi l'avait fait suivre par monsieur de Ziethen avec six bataillons et dix escadrons pour le soutenir, et il le suivit enfin lui-même. Aussitôt que les troupes furent sur la hauteur de Wurgen, on aperçut la tête de la cavalerie autrichienne qui débouchait du côté de Wahlstadt. Elle fut accueillie par une bonne volée de canons, et incontinent après monsieur de Reitzenstein l'attaquant vivement avec les dragons de Finck et deux escadrons de Czettritz, deux charges consécutives la culbutèrent dans le défilé dont elle sortait, et l'on fit trois cents prisonniers. Elle s'enfuit à Jauer à la débandade, et un seul régiment joignit monsieur de Butturlin, parce qu'il avait passé le premier Le hasard fit que les Cosaques mêmes aidèrent à battre les Autrichiens dans cette occasion. Les dragons autrichiens qui avaient eu la tête de la colonne étaient habillés de bleu; les Russes les prirent pour des Prussiens, et tandis que monsieur de Reitzenstein les attaquait, les Cosaques les prirent en flanc. Notre cavalerie, victorieuse des Autrichiens, poussa les Russes à leur tour jusques sous le camp où monsieur de Butturlin

s'était retranché. Son armée occupait le terrain depuis le village de Koischwitz jusqu'à celui de Kunzendorf; elle avait passé l'Oder à Leubus, et avait travaillé avec beaucoup de diligence à se fortifier dans ce poste. 1761.

Les raisons que le roi avait de ne point attaquer les Russes, étaient toujours les mêmes. Leur armée se trouvait postée de façon, que ce n'aurait été qu'en sacrifiant beaucoup de monde qu'on aurait pu la forcer dans ce terrain avantageux, et nous n'avions pas du monde de trop. Ce qui avait suivi le roi faisait en tout vingt-quatre bataillons et cinquante-huit escadrons, parce que le gros était demeuré avec le markgrave Charles au camp de Leipe, pour conserver le dos libre aux troupes du roi, et pour veiller en même temps de plus près aux mouvemens des Autrichiens. Cependant les distances n'étaient pas si considérables, que ces deux corps ne pussent se joindre en moins de deux heures. Monsieur Loudon était trop éloigné de Leipe pour attaquer le markgrave à l'improviste; quoi qu'il arrivât, celui-ci avait le temps d'avertir, et d'attendre des secours. Pour les Russes, leur lenteur permettait au roi, en cas de nécessité, d'attirer à lui le markgrave Charles. Sa majesté prit son camp entre Klein-Wandris et Wahlstadt; elle le fit retrancher avec soin, pour ne point être pris au dépourvu, et l'on rétablit une vieille redoute au Wurgenteich, pour assurer par là d'autant mieux la communication des deux armées prussiennes. Le lende-

1761. main un nouveau camp se présenta derrière Jauer. Il ne suffisait pas de savoir que c'étaient des Autrichiens; il fallait pénétrer dans quelle vue ce corps s'était tourné de ce côté-là. Pour cet effet on déguisa en Cosaques un officier et trois houssards qui savaient un peu de russe, et ils se glissèrent de grand matin dans le camp de Jauer, sous prétexte que faute de connaître les chemins ils s'étaient égarés en allant à la découverte. L'officier autrichien qui était de garde, leur fit toutes sortes de civilités, et leur dit qu'ils étaient d'un détachement de six mille hommes sous les ordres de monsieur Brentano, commandés pour couvrir l'artillerie autrichienne que monsieur Loudon avait fait avancer dans cet endroit, pour l'avoir plus à sa portée au cas que les Prussiens attaquassent les Russes, et qu'aussitôt les Autrichiens s'en mêleraient; de sorte que le roi de Prusse, accablé par deux armées impériales, ne pourrait que succomber.

19 Août. Monsieur de Butturlin décampa le jour suivant; il passa près de Liegnitz, et prit une position près du village d'Eichholz. Monsieur de Loudon crut avoir fourni au roi l'occasion d'attaquer les Russes en marche. Le mouvement de monsieur de Butturlin se faisait à la portée de l'armée, et par un terrain qui ne paraissait pas difficile; mais il ne fallait pas s'écarter de ses principes. Les Russes ne furent point attaqués, on ne harcela pas même leur arrière-garde. Après la manoeuvre qu'ils avaient faite, il était im-

possible de s'opposer à leur jonction avec les Autrichiens. Ceux-ci s'étaient tenus sur leurs gardes; pour ne point donner de prise sur lui, monsieur Loudon n'avait jamais quitté le pied des montagnes, et avait eu l'adresse d'exposer dans toutes les occasions les alliés de la maison d'Autriche aux marches, et aux entreprises les plus hasardées. Le parti le plus avantageux que le roi pût prendre dans cette situation, fut de gagner les hauteurs de Kunzendorf par une marche forcée, parce que si on pouvait occuper ce poste avant monsieur Loudon, on coupait l'armée autrichienne de ses magasins, et les Russes, qui ne pouvaient subsister que par les vivres que l'impératrice-reine leur fournissait, se seraient vus obligés, faute de pain, de se rapprocher des amas qu'ils avaient laissés en Pologne; de sorte que ce projet heureusement exécuté aurait changé pour cette campagne toute la face des affaires en Silésie. L'armée du roi se mit d'abord en marche, et le markgrave, pour gagner du temps, détacha d'abord monsieur de Knobloch pour se saisir du Pitschenberg, par où l'armée devait nécessairement passer. Il l'occupa dès le soir, et le lendemain l'armée entière déboucha aux environs de Jauernick et de Bunzelwitz. Mais le but qu'on s'était proposé se trouva manqué. Monsieur Loudon avait prévenu le roi, et dès la veille une vingtaine de bataillons de son armée s'était campée à Kunzendorf. Les hauteurs de Kunzendorf forment un poste où les troupes qui s'y trouvent ne peuvent

1761.

1761. être forcées. Il n'y avait point de coup de main à tenter, surtout parce qu'on découvrait l'armée autrichienne en pleine marche pour se rendre dans ce camp, et le remplir dans toute son étendue.

L'armée du roi ne pouvant agir offensivement, se déploya de la montagne de Wurben au village de Zschechen, où aboutissait la droite, dont une partie était couverte par le Nonnenbusch. Rien désormais n'apportait des obstacles à la jonction des Russes et des Autrichiens. L'on prévoyait que dans peu ces deux armées se rassembleraient aux environs de Schweidnitz. Dans ces conjonctures le roi devait pourvoir à la sûreté de son camp, et à celle de la forteresse de Schweidnitz. Il pouvait prendre une position à Pilzen, où la nature a semblé faire tous les frais de ce qui peut fortifier un camp. Mais si l'armée s'y trouvait en sûreté, on risquait d'une autre part que messieurs de Loudon et de Butturlin n'assiégeassent Schweidnitz à la vue du roi et de toute l'armée, sans qu'il pût l'empêcher. Ce fut par cette raison que l'on préféra la position de Bunzelwitz, parce qu'elle couvrait la place, et en rendait le siége impraticable. Il restait toutefois à craindre que l'armée des deux impératrices ne fît un détachement sur Breslau; ce qui contraignant le roi de quitter le voisinage de Schweidnitz, aurait donné à ses ennemis la facilité et les moyens de l'assiéger. Mais il était impossible de s'opposer à toutes les entreprises que des troupes aussi supérieures pouvaient tenter, et il

Camp de Bunzelwitz.

fallait abandonner quelque chose au hasard. Pour assurer cependant la position de l'armée prussienne, le roi fit retrancher son camp, tant sur le front que par les flancs et sur les derrières. Ce camp devint une espèce de place d'armes, dont la montagne de Wurben était comme la citadelle. De cette hauteur jusqu'au village de Bunzelwitz il se trouvait couvert par un marais. On fortifia les têtes des villages de Bunzelwitz et de Jauernick, et l'on y établit de grandes batteries, dont le feu croisé défendait le front par lequel monsieur Loudon aurait pu attaquer le roi, de sorte que les Autrichiens étaient obligés d'emporter ces deux villages, avant que d'être à portée d'entamer l'armée. Entre ces deux villages, un peu en arrière, le front de l'infanterie était couvert par de grandes redoutes, munies d'une nombreuse artillerie. On avait pratiqué des passages entre deux, pour donner l'essor à la cavalerie, si on le trouvait nécessaire. Au-delà de Jauernick, et en tirant derrière le Nonnenbusch, on avait retranché quatre collines qui dominaient sur tout le terrain, et devant lesquelles coulait un fossé bourbeux et impraticable, où l'on pouvait par le feu des petites armes empêcher l'ennemi d'établir des ponts; plus à la droite un grand abatis coupait le Nonnenbusch, défendu par des chasseurs et par des bataillons francs. Ce fossé bourbeux dont nous avons parlé, se recourbait derrière le bois, et aux pieds des collines sur lesquelles l'armée s'étendait. À l'extrémité de la droite commen- 1761.

1761. çait le flanc, qui formant une ligne parallèle au ruisseau de Striegau, allait aboutir à un bois couvert par le défilé qui vient de Peterwitz. Dans ce bois, qui était à dos de l'armée, l'on avait établi une batterie masquée, qui communiquait derrière un abatis à une autre batterie qu'on avait placée à l'extrémité de ce même bois du côté de Neudorf, et de là reprenait un retranchement qui se joignait derrière l'armée aux ouvrages qu'on avait faits sur la hauteur de Wurben. Les retranchemens avaient également partout seize pieds d'épaisseur, et les fossés douze pieds de profondeur sur seize de largeur. Le front était environné de fortes palissades, les parties saillantes des ouvrages étaient minées. Devant les mines on avait creusé des trappes, et devant ces trappes, des chevaux de frise contigus et enfoncés en terre faisaient toute l'enceinte extérieure. L'armée du roi était composée de soixante-six bataillons et de cent quarante-trois escadrons; quatre cent soixante pièces d'artillerie bordaient les différens ouvrages, et cent quatre-vingt-deux mines chargées étaient prêtes à sauter au premier signal qu'on donnerait.

Ces travaux n'avaient pas eu le temps d'être tout-à-fait perfectionnés, que monsieur de Butturlin parut à la tête de ses Russes. Il vint se camper aux pieds des hauteurs de Hohen-Friedberg. Deux jours après il changea de position. Le gros de ces troupes occupa le terrain qui va d'Oelse à Striegau. Monsieur de Czernichef s'étendit du Streitberg vers Niclasdorf.

Monsieur de Brentano se posta sur la gauche des Russes à Preilsdorf, et monsieur de Berg avec ses Cosaques se posta sur Lasen, d'où il passa le ruisseau de Striegau et vint à dos de l'armée prussienne. Pour monsieur de Beck, récemment arrivé de la Lusace, on le posta entre Oels et le Nonnenbusch, pour assurer la communication des deux armées impériales. La position des ennemis ainsi prise formait une espèce de ligne de circonvallation, qui entourait les deux tiers de l'armée prussienne. Monsieur Loudon crut alors pouvoir impunément quitter ses montagnes. Il descendit dans la plaine, et déploya ses Autrichiens en prenant de Kammerau par Arnsdorf jusqu'à Zirlau. Entre Kammerau et Arnsdorf il fit travailler à un retranchement par lequel il se proposait de déboucher pour attaquer l'armée du roi, et qui pouvait lui servir également pour l'offensive, et pour la défensive en cas de retraite. Cet ouvrage fut souvent interrompu par l'artillerie prussienne; cependant ces démonstrations parurent si sérieuses, qu'elles semblaient anoncer avec certitude la résolution que les ennemis avaient prise d'attaquer les troupes prussiennes au risque de tout ce qui pouvait en arriver. Le même jour monsieur Loudon fit une tentative sur la tête du village de Jauernick. La résistance qu'il y trouva, surpassa de beaucoup l'idée qu'il en avait eue. Il fit sommer le major Favrat, qui y commandait, de se rendre. Cet officier lui répondit sur le ton qu'on devait attendre d'un homme d'honneur, et mon- 1761.

1761. sieur de Loudon fut contraint de se désister de son entreprise.

Dans l'attente où l'on était d'une action prochaine, on fit toutes les dispositions nécessaires pour une vigoureuse défense. On avait peu à craindre de jour, parce que le camp était d'une force infinie; mais il y avait beaucoup à appréhender de nuit, à cause de la grande proximité des armées. Il n'était guère apparent qu'il arrivât du malheur aux Prussiens, à moins que monsieur de Loudon, à la faveur des ténèbres et de l'obscurité, ne surprît une partie du camp, où les troupes ensevelies dans le sommeil n'eussent pas le temps d'accourir à la défense. Pour prévenir une pareille catastrophe, on faisait détendre les tentes tous les soirs, et l'armée en bordant les retranchemens passait les nuits au bivouac. D'un autre côté le voisinage où monsieur de Loudon était de Schweidnitz par les postes de Kammerau, de Schönbrunn et de Bögendorf qu'il occupait, obligèrent à faire un détachement intermédiaire entre Schweidnitz et l'armée, soit pour secourir cette place en cas de besoin et d'attaque, soit pour couvrir les convois de l'armée, qui tirait uniquement son pain, son fourrage et ses subsistances de cette forteresse. Monsieur de Gablenz se porta dans cette vue avec un détachement de quelques bataillons au-delà de Tunkendorf, où sa droite se trouvait protégée par les batteries du camp, sa gauche par l'artillerie de Schweidnitz, et où il assura encore davantage sa position par de bons

retranchemens dont il couvrit son front. Le même jour les officiers généraux reçurent la disposition de la défense du camp, et de la manière dont chacun avait à se conduire dans la partie dont il avait le commandement. De quelque étendue que fût le terrain que l'armée prussienne occupait, on avait trouvé le moyen de le réduire à trois points d'attaque. Le premier était entre les villages de Bunzelwitz et de Jauernick. Le roi se proposa de le défendre lui-même contre monsieur Loudon, qui avait construit son approche ou son retranchement de ce côté-là. Il était impossible aux Autrichiens de laisser ces villages fortifiés derrière eux et de percer au centre, parce qu'ils auraient eu un feu considérable d'artillerie à essuyer sur leurs deux flancs. Il fallait donc présumer qu'ils s'attacheraient avant toute chose à emporter un de ces deux postes. Le roi résolut de les y laisser travailler, et de ne lâcher sur eux sa cavalerie qu'après qu'ils auraient fait une perte considérable. On pouvait d'ailleurs soutenir les troupes de ces villages par des corps frais d'infanterie, autant qu'on le jugerait à propos, sans compter que soixante pièces de canon des ouvrages latéraux en défendaient l'abord. Le second point d'attaque était entre le village de Zschechen et le bois sur notre flanc droit; monsieur de Ziethen y commandait. Les Russes, qui campaient vis-à-vis de lui, se seraient probablement chargés de cette entreprise. Pour arriver aux Prussiens, ils étaient obligés de passer le ruisseau de

1761.

1761. Striegau sous le feu de la mousqueterie et du canon de nos retranchemens, et auraient perdu leur meilleure infanterie à ce passage, sans compter les obstacles multipliés qui leur restaient à vaincre pour s'approcher des retranchemens, de sorte que quelques charges de cavalerie que monsieur de Ziethen eût fait faire à propos, auraient suffi pour les dissiper. Le troisième point d'attaque se trouvait du côté de Peterwitz, et du défilé qui couvrait cette partie du camp prussien. Monsieur de Ramin défendait cette partie, et l'attaque aurait roulé selon les apparences sur messieurs de Czernichef et de Brentano, parce que leurs détachemens se trouvaient le plus à portée. Il fut résolu de laisser paisiblement avancer l'ennemi jusqu'au défilé de Peterwitz, où il serait pris en flanc par la batterie masquée du bois, qui pouvait lui lâcher des bordées entières de mitraille; après quoi monsieur de Platen avait ordre de lui tomber à dos avec quarante escadrons, et pour cet effet on lui avait pratiqué un chemin au travers du bois par lequel il devait déboucher.

La plus grande force de ce camp consistait en ce qu'il privait les ennemis de trois armes qu'il conservait toutes aux Prussiens. Les assaillans ne pouvaient pas se servir de canons, parce que tous les environs du retranchement étant infiniment plus bas que le terrain sur lequel il était construit; leur artillerie aurait tiré sans aucun effet; ils ne pouvaient pas se servir non plus de leur cavalerie; car pour

peu qu'ils l'eussent montrée, elle aurait été abîmée 1761.
par le feu des batteries; et qu'auraient-ils fait au moyen des petites armes? auraient-ils tiré contre des canons à coups de fusil? pouvaient-ils arracher des chevaux de frise et abattre des palissades en tirant? On était donc assuré d'avoir profité dans cette position de tout l'avantage que le terrain et l'art peuvent donner à une armée sur une autre. Ce fut après ces dispositions que les Prussiens attendirent tranquillement les entreprises de leurs ennemis.

On prit peu après l'arrivée de monsieur de Butturlin un officier russe qui s'était égaré la nuit, et qui croyant approcher des gardes de son camp, se trouva au milieu de celles des Prussiens. Cet homme, qui n'était pas fin, dit ingénument que les généraux avaient résolu d'attaquer les retranchemens du roi le 1 de Septembre. Il était vrai que messieurs Butturlin et Loudon étaient convenus de cette attaque, et elle aurait eu lieu sans les circonstances suivantes. Monsieur de Butturlin, qui faisait à table de longues séances où le vin n'était pas épargné, avait consenti dans un moment de gaieté et le verre à la main à ce que monsieur Loudon lui avait proposé. Les dispositions des trois attaques avaient été mises par écrit; on les avait envoyées aux principaux officiers des armées qui avaient des commandemens, et monsieur Loudon s'en était retourné chez lui satisfait des Russes. Monsieur Butturlin dormit là-dessus, et ayant consulté sa prudence à son réveil, il

1761. contremanda les ordres qui avaient été donnés, parce qu'il craignit avec quelque raison que les Autrichiens ne sacrifiassent son armée et ne la soutînssent pas, et que si l'entreprise ne réussissait point, les Russes n'en remportassent que le blâme et la honte. Au lieu des grands projets dont on s'était occupé à midi, il se contenta de faire jeter vers le camp prussien des bombes qui n'en approchèrent que de quelques centaines de pas. Lorsque monsieur Loudon apprit ce changement subit, il en fut furieux: des courriers partirent pour Vienne, les généraux se témoignèrent de la froideur, et cependant les choses en restèrent là, si l'on en excepte que monsieur de Loudon fit approcher de Wartha le corps de monsieur de Draskowitz, qu'il plaça sur les hauteurs de Ludwigsdorf.

L'investissement du camp de Bunzelwitz levé.

Les armées passèrent le reste du temps à s'entreregarder, jusques au 10 de Septembre, que monsieur Butturlin décampa et prit le chemin de Jauer, parce que les Autrichiens n'avaient pas des magasins assez considérables, ni des troupeaux assez nombreux pour lui fournir le pain et la viande. Monsieur Loudon, qui se croyait exposé s'il restait dans la plaine après le départ des Russes, se replia dans les montagnes, et reprit son ancienne position de Kunzendorf.

Expédition du général de Platen en Pologne.

Le roi détacha le même jour monsieur de Platen pour Breslau, avec le corps qu'il avait toujours commandé, sous prétexte d'amener un convoi à l'armée. Sa véritable destination était de passer l'Oder, et de forcer de marches pour ruiner le grand magasin que

les Russes avaient dans une petite ville du palatinat 1761.
de Posnanie nommée Kobylin, pour joindre de là le prince de Würtemberg, qui pourrait avoir besoin de son secours, et enfin après que la campagne de Poméranie serait terminée, il devait aller joindre le prince Henri en Saxe. Monsieur de Platen détruisit l'amas de Kobylin; il y prit cinq mille chariots, cinq 14 Septembre.
bataillons, quarante-deux officiers et sept canons *).
Il s'avança de là sur Posen, où il ruina tout ce qui 17 Septembre.
appartenait aux Russes; après quoi il poursuivit sa marche vers la Poméranie et vers Colberg. Cette expédition hâta la retraite de monsieur Butturlin, et lui fit perdre l'idée qu'il pouvait avoir d'entrer dans la Marche électorale. Il se pressa de repasser l'Oder, pour regagner la Pologne. Le corps de monsieur Czernichef ne fut point de cette marche; il montait à peu près vingt mille hommes, et il était demeuré auprès de monsieur Loudon, l'impératrice de Russie ayant voulu donner à l'impératrice-reine cette marque singulière d'amitié.

Si les subsistances avaient permis à l'armée du roi de se soutenir dans le camp de Bunzelwitz, la campagne se serait écoulée en Silésie, sans que les formidables apprêts des ennemis eussent produit d'événemens remarquables. Mais le magasin de Schweid-

*) À Kobylin on ne trouvait pas grand'chose, le roi entend le combat de Gostyn, livré le 15 Septembre, où les Prussiens prirent dix-sept cents hommes et cinq cents chariots.

1746-1756. rantissent leurs possessions respectives en Amérique, selon la teneur du traité d'Utrecht; elles convinrent toutefois de nommer des commissaires pour vider quelques différens sur les limites du Canada. Enfin l'article 22 contient la garantie de la Silésie par toutes les puissances *).

Il est visible, pour peu qu'on y donne d'attention, que cette paix faite à la hâte était l'ouvrage d'un mouvement précipité, et que les puissances sacrifiaient à l'embarras présent de leurs affaires les intérêts de l'avenir. On éteignait d'une part l'incendie qui embrasait l'Europe, et de l'autre on amassait des matières combustibles, propres à prendre feu à la première occasion. Il ne fallait que la mort du roi d'Espagne pour exciter de nouveaux troubles, et les limites indéterminées du Canada ne pouvaient manquer de mettre un jour les Français aux prises avec les Anglais. Quelquefois une campagne de plus, ou de la fermeté dans les négociations, terminerait pour long-temps les querelles des souverains; mais on préfère les palliatifs aux topiques, et une trève que l'on signe par impatience à une paix solide.

De la cour de Vienne. La cour de Vienne avait perdu par cette guerre les duchés de Silésie, de Parme, et de Plaisance; elle souffrait impatiemment cette diminuation de puis-

*) Le traité préliminaire entre la France, l'Angleterre et la Hollande fut signé le 30 Avril, le traité définitif le 18 Octobre. L'Espagne y accedait le 20 Octobre, l'Autriche le 23, Modène le 25, Gènes le 28, et la Sardaigne le 7 Novembre. *Wenck,* Codex. II, p. 310.

sance; et comme elle en rejetait la faute principale sur les Anglais, qu'elle n'accusait pas sans raison de sacrifier les intérêts de leurs alliés aux leurs propres, cela la dégoûtait de cette alliance et la portait à sonder le terrain à la cour de Versailles, afin d'essayer de détacher cette puissance de la Prusse, et en même temps de trouver quelque expédient pour concilier les intérêts des deux cours. Le comte Kaunitz, duquel ce projet venait particulièrement, étant plénipotentiaire de l'impératrice-reine à Aix-la-Chapelle, ne tarda pas à en faire les premières ouvertures à monsieur de Saint-Séverin, en lui disant par manière d'insinuation, que si la France voulait s'entendre avec la maison d'Autriche, il y aurait des engagemens de bienséance à prendre entre les deux cours, moyennant lesquels la Flandre et le Brabant pourraient demeurer en propriété à sa majesté très-chrétienne, pourvu qu'elle voulût obliger le roi de Prusse à restituer la Silésie à l'impératrice-reine. L'appât était bien propre à tenter la cour de Versailles, si Louis XV, excédé de la guerre qu'il venait de terminer, n'eût craint d'en recommencer une nouvelle pour exécuter ce projet; de sorte que monsieur de Saint-Séverin déclina ces offres, tout avantageuses qu'elles étaient. 1746-1756.

Le comte Kaunitz ne s'en tint pas là; cet homme, si frivole dans ses goûts et si profond dans les affaires, fut envoyé comme ambassadeur à Paris. Il y travailla avec une assiduité et une adresse infinie à faire revenir les Français de cette haine irréconci- De la France.

1761. lumières que donna ce major à monsieur Loudon, qu'il forma son projet pour surprendre la place, et la nuit du dernier de Septembre au premier d'Octobre il l'exécuta comme nous l'allons dire. Il distribua vingt bataillons en quatre attaques, l'une sur la porte de Breslau, l'autre sur la porte de Striegau, la troisième sur le fort de Bögendorf et la quatrième sur le fort de l'Eau. Monsieur de Zastrow avait été au bal; comme cependant il se doutait de quelque chose, il fit prendre sur le soir les armes à la garnison et la distribua dans les ouvrages; mais il commit la faute de ne point donner aux officiers d'instruction sur la manière dont ils devaient se conduire, de ne point envoyer sa cavalerie à la découverte à une certaine distance, de ne point faire jeter des balles à feu pour éclairer la campagne, enfin d'être trop négligent dans tous ses devoirs. Les Autrichiens s'avançaient pendant ce temps-là et parvinrent jusqu'aux pallisades avant d'être découverts. Pour toute défense il n'y eut que douze coups de canon de tirés, et le feu des petites armes fut si faible, que les ennemis purent faire ce qui leur plut. La garde de la porte de Striegau fut surprise; de là ils pénétrèrent dans les ouvrages. Dans cette confusion les prisonniers autrichiens levèrent le masque; ils s'emparèrent de la porte intérieure de la ville et l'ouvrirent aux premières troupes des ennemis qui s'en approchèrent; enfin en moins d'une heure les Autrichiens se rendirent maîtres de toute la ville. Monsieur de Béville, qui com-

mandait dans la redoute de l'Eau, fut le seul qui tînt ferme, jusqu'à ce que toutes les ressources fussent perdues, et qu'il ne lui restât plus de moyens pour se défendre. Un magasin à poudre ayant sauté par hasard dans le fort de Bögendorf, cela fit perdre quelque monde aux Autrichiens; sans quoi la prise de cette ville ne leur aurait rien coûté. 1761.

Un malheur aussi imprévu dérangea toutes les mesures du roi; il fallut abandonner ses projets, changer de plan, et ne plus penser pour le reste de la campagne qu'à conserver ce qu'on pouvait maintenir de forteresses et de terrain contre la grande supériorité des ennemis. L'armée marcha à Strehlen, 6 Octobre. où elle s'établit à demeure, afin de couvrir également Neisse, Brieg et Breslau. Le roi avait par précaution fait retrancher un camp auprès de Breslau. L'intention première avait été de s'en servir pour les détachemens qui s'approchaient souvent de cette capitale; ils auraient pu s'y soutenir contre l'ennemi jusqu'à l'arrivée de l'armée du roi. Dans les circonstances où l'on se trouvait alors, l'armée pouvait s'en servir elle-même; les Prussiens avaient une marche de moins à faire que l'ennemi pour y arriver. Dès-lors le roi se trouvait restreint à une défensive rigoureuse; mais il ne fallait pas que monsieur Loudon pût s'en douter, parce que ce secret connu lui aurait donné gain de cause sur les Prussiens. Pour mieux déguiser ses intentions, le roi donna des ordres à l'armée pour que les troupes se préparassent au

1761. combat, pour qu'on rechargeât les fusils, qu'on aiguisât les lames des épées, et qu'on distribuât des munitions suffisantes à l'artillerie; enfin on ne parlait que de grands préparatifs et de grands projets Des espions autrichiens connus, qui étaient dans l'armée, partirent sur le champ pour en instruire monsieur Loudon, et ce qui peut-être paraîtra incroyable à la postérité, c'est que cette armée autrichienne et russe, campée sur les montagnes de Kunzendorf, à trois marches des Prussiens, passa huit nuits au bivouac, comptant certainement d'être attaquée d'un moment à l'autre. Monsieur Czernichef pressait fortement le général autrichien de marcher sur Breslau. La raison de guerre et des raisons de politique l'exigeaient ainsi; car monsieur Loudon, en portant sa grande armée dans la plaine, aurait débordé les Prussiens de tous les côtés; il les aurait abîmés, et aurait eu l'honneur de terminer la guerre. Il s'excusa vis-à-vis de monsieur de Czernichef en disant qu'il ne pouvait s'avancer si loin dans le pays, les vivres lui manquant, ainsi que les chevaux pour le transport. Monsieur Loudon cachait la véritable raison qui l'empêchait de rien entreprendre; il craignait de s'exposer dans la plaine, parce que les Autrichiens y avaient souvent été battus. D'ailleurs, comme il ne tenait à rien, et qu'il n'avait point de protection à la cour de Vienne, il ne voulut rien hasarder; il se contenta de la réputation que la prise de Schweidnitz lui avait faite, et continua de se tenir sur les montagnes dans une inaction parfaite.

Sur la fin d'Octobre les affaires empirèrent tellement en Poméranie, que le roi ne put se dispenser d'y envoyer de nouveaux secours. Il fit partir monsieur de Schenkendorf avec six bataillons et dix escadrons. Nous verrons bientôt à quel usage ce détachement fut employé. Le roi se maintint dans sa position de Strehlen jusqu'au 10 de Décembre, où les troupes entrèrent dans les quartiers d'hiver. Monsieur de Loudon avait déjà renvoyé en Saxe le détachement d'Odonel, et ses troupes se cantonnaient dans les montagnes. Les Russes étaient entrés dans le comté de Glatz. De la part des Prussiens le régiment de Bernbourg fut jeté dans Neisse; monsieur de Wied hiverna aux environs de Grotkau avec dix bataillons et autant escadrons. Les environs de Breslau furent occupés par vingt bataillons et quarante escadrons, et monsieur de Zeuner se rendit à Glogau, pour que cette place fût au moins durant l'hiver hors d'insulte. Outre cela monsieur de Schmettau partit avec quelque cavalerie pour Guben, afin d'assurer la communication de Berlin et de l'armée de Saxe. 1761.

Campagne en Poméranie.

Après avoir rapporté sans interruption ce qui se passa cette année en Silésie, nous allons jeter un coup d'oeil sur les événemens de la Poméranie. Le prince de Würtemberg était entré dans le camp de Colberg le 4 Juin, où monsieur de Thadden le joignit le 7 du même mois. La position des Prussiens entourait Colberg de manière que les deux ailes du retran-

1761. chement aboutissaient à la Baltique. La rivière de Persante couvrait la droite du camp, et le centre, qui en était la partie la plus abordable, était défendu par de bons retranchemens. D'abord monsieur de Werner avait été détaché à Cöslin, d'où il se retira à l'approche de monsieur de Romanzow, qui s'avançait à la tête de douze mille Russes. Monsieur Romanzow choisit sa première position au Gollenberg. Tout fut assez tranquille jusqu'au 20 d'Août, que les flottes russe et suédoise combinées parurent devant Colberg; elles s'approchèrent du port, et canonnèrent vivement les batteries des Prussiens, qui défendaient
4 Septembre. le port et le rivage. Monsieur de Romanzow prit ce temps-là pour s'approcher du prince de Würtemberg, et se camper à un quart de lieue des Prussiens. Le prince de Würtemberg n'avait rien à craindre jusques-là; mais au lieu de fournir les magasins d'approvisionnemens aussi abondamment qu'on le lui avait recommandé, il ménagea même les environs de son camp où il savait que les Russes allaient arriver, et en général le peu d'attention qu'on eut pour les subsistances fut cause de tous les malheurs qui arrivèrent en Poméranie. La première suite en fut qu'il détacha monsieur de Werner, pour ménager ses vivres, et peut-être encore parce qu'ils ne pouvaient pas s'accorder. Monsieur de Werner se rendit à Treptow, et eut l'imprudence de faire cantonner son monde;
12 Septembre. les Russes le surprirent; il fut fait prisonnier et près de cinq cents chevaux de son corps eurent le même

malheur. Les Russes, encouragés par-là, tentèrent 1761.
la nuit du 17 au 18 de Septembre d'enlever un bataillon franc qui était posté devant la gauche des Prussiens, dans une redoute si éloignée du camp, qu'on ne pouvait pas même l'atteindre à coups de canon. L'ennemi passa par un lieu qu'on avait cru un marais impraticable, faute de le sonder; il attaqua la redoute par la gorge, et enleva deux cents hommes qui la défendaient. Monsieur de Romanzow, enflé de ces petits succès, crut qu'il ne dépendait plus que de lui d'emporter les retranchemens prussiens lorsqu'il voudrait l'entreprendre; il s'approcha de la redoute verte, qui était du côté du centre du prince de Würtemberg. Il ouvrit les tranchées, établit des batteries comme s'il s'était agi du siége régulier d'une place, l'attaqua en formes le 19 et l'emporta. À peine s'y établissait-il que le colonel Kleist à la tête des grenadiers l'en délogea avec perte de onze cents hommes. Cette redoute était placée contre les règles à trois mille pas du retranchement, dont elle était séparée par un ravin. Cependant, quoiqu'elle fût isolée, et qu'elle donnât prise sur elle, les Russes, découragés par la perte qu'ils venaient de faire, ne l'inquiétèrent plus.

Monsieur de Platen, après avoir pris le magasin de Kobylin, traversait alors la Nouvelle Marche, d'où
il se porta droit sur Cörlin. Il y prit un détachement 30 Septembre
de trois cents Russes; mais cela ne fit point d'impression sur monsieur Romanzow, qui ne remua pas

1761. dans son camp. Le prince de Würtemberg désirait que monsieur de Platen se portât derrière l'ennemi, pendant que lui-même il l'attaquerait de front; mais par une fatalité commune à toutes les armées, ces deux généraux différant en tout de sentimens, ne purent convenir de rien. Monsieur de Platen tourna vers Spie et vint se camper à la droite du prince,
2 Octobre. sur le Kauzenberg, et leur voisinage ne fit qu'augmenter leur mésintelligence. Cependant messieurs de Fermor et de Berg avaient suivi de près monsieur de Platen. Berg, avec dix mille tant Cosaques que dragons qu'il avait sous ses ordres, se posta à Greiffenberg. D'un autre côté la saison, qui devenait de jour en jour plus rude, empêchait la flotte combinée des Suédois et des Russes de tenir plus long-temps la mer; elle se retira vers ses ports, se contentant de laisser deux frégates sur la rade de Colberg pour en bloquer le port. C'en était assez pour empêcher les convois, dont on avait un besoin pressant, d'entrer dans la ville. Le prince de Würtemberg ne pouvant se procurer par mer de nouvelles subsistances, voulut en faire arriver par terre de Stettin. Il détacha pour cet effet monsieur de Platen, afin d'assurer la marche des convois. Monsieur de Platen dirigea sa route par Treptow, Stuchow, à Gollnow; il avait dans ce camp un défilé devant lui, qu'il fit passer à un régiment de houssards et à deux bataillons. Ces troupes furent aussitôt attaquées par monsieur de
20 Octobre. Fermor, qui s'y trouvait avec toute sa division, et le

détachement fut battu et pris. Après ce malheur monsieur de Platen se retira sur Damm, et l'ennemi détruisit le convoi qu'il devait couvrir. Le prince de Würtemberg, qui ne savait pas ce qui s'était passé à Gollnow, détacha encore à Treptow monsieur de Knobloch avec trois bataillons et cinq cents chevaux, pour couvrir le convoi qu'il supposait devoir arriver, et qui était déjà pris. À peine monsieur de Knobloch fut-il arrivé à Treptow, que neuf mille Russes l'environnèrent et le prirent faute de munitions de guerre et de bouche, après qu'il se fut bien défendu pendant trois jours. L'ennemi profita des fautes et des malheurs des Prussiens; à son tour il bloqua le prince de Würtemberg, de sorte que monsieur de Platen, qui ne put pas le joindre, se retira du côté de Stargard, où il fut suivi par monsieur de Berg.

1761.

25 Octobre.

Le roi, informé de la déplorable situation de ses affaires en Poméranie, y envoya messieurs de Schenkendorf et d'Anhalt, comme nous l'avons dit plus haut. Il n'était plus possible désormais de ravitailler les magasins de Colberg. Le dernier convoi que les Russes venaient de prendre, avait emporté tous les chevaux que les provinces se trouvaient en état de fournir. D'ailleurs les Russes étaient si supérieurs en nombre, ils avaient détaché tant de troupes entre Colberg et Stettin, qu'il était moralement impossible d'y faire passer un convoi; il fallait dès-lors regarder la place comme perdue, et sauver les troupes du prince de Würtemberg, parce que c'était tout ce qu'il

1761. y avait de mieux à faire dans ces tristes conjonctures. Quelque diligence qu'eût faite monsieur de Schenkendorf, il ne put joindre monsieur de Platen que le 10 de Novembre entre Pyritz et Arenswalde. Ils marchèrent ensemble sur Greiffenberg, où ils trouvèrent vis-à-vis d'eux monsieur Jacoblew, qui y avait été détaché de la grande armée. Pendant que monsieur de Platen le contenait, le prince de Würtemberg quitta son camp la nuit du 14 au 15, et longeant le rivage de la Baltique, il arriva à Treptow, sans avoir rencontré d'ennemis sur la route. Il se joignit ensuite au corps qui l'avait dégagé. Après leur réunion ils tentèrent encore de déloger les Russes du voisinage de Colberg, en se portant derrière leur armée. Mais ayant remarqué qu'ils ne parviendraient pas à leur but par cette manoeuvre, ils s'avancèrent le 12 de Décembre sur Spie, attaquèrent la redoute de Drenow, l'emportèrent et prirent les troupes qui la défendaient; ils auraient poussé plus avant, si toute l'armée russe ne se fût présentée devant eux dans le même camp que les Prussiens avaient occupé; et comme ils comprirent l'impossibilité d'attaquer l'ennemi dans ses retranchemens, ils se replièrent sur Greiffenberg, où ayant appris que la famine
16 Décembre. avait obligé la garnison de Colberg à se rendre, ils se retirèrent à Stettin. Le prince de Würtemberg tira un cordon derrière l'Oder avec quelques troupes pour couvrir Stettin, et en même temps monsieur de Thadden partit pour la Lusace, monsieur de Platen

pour la Saxe, et le prince de Würtemberg prit le chemin du Mecklenbourg. 1761.

Entreprises des Suédois.

Nous avons été occupés d'objets si importans, que nous n'avons pas fait mention de l'armée suédoise, et de monsieur de Belling, qui lui fit tête avec quinze cents houssards et deux bataillons. Monsieur d'Ehrenschwerd avait passé la Peene le 19 Juillet à la tête des Suédois. Monsieur de Belling, qui était à Malchin, ayant appris qu'un corps de Suédois campait à Bartow, l'attaqua, et lui prit cent hommes avec trois canons; de là il fondit sur monsieur de Hessenstein, qui était à Röpenack et lui enleva six cents hommes avec six canons; une autre fois le même fut encore battu et perdit trois cents hommes. Ces petits avantages n'empêchaient pas cependant l'armée suédoise de s'avancer dans la Marche Uckeraine; un corps de six mille Suédois, qui venait de Treptow sur la Tollense, s'approcha pour attaquer monsieur de Belling; mais il s'embusqua, tomba sur les ennemis à l'improviste et leur prit près de six cents hommes. Le prince de Bevern, qui voyait avancer l'ennemi malgré la vigoureuse résistance de monsieur de Belling, lui envoya un renfort de trois bataillons; et en même temps il fut joint par monsieur de Stutterheim et quelques troupes de l'armée du prince Henri. Avec ces secours Belling attaqua un corps de Suédois posté à Rebelow et lui enleva quelque monde. Le lendemain monsieur d'Ehrenschwerd, pour prendre sa revanche, marcha à Gollnow. Monsieur de

1761. Belling, qui s'y trouvait, ayant été averti du dessein des ennemis, s'embusqua encore, fondit sur eux, les mit en désordre et se retira à Rebelow, d'où il se porta à Kuhblank et les Suédois sur Friedland. Belling marcha à leur rencontre, entama la cavalerie de Sprengporten, qui faisait l'avant-garde de ce corps, et la battit. Il tourna sur Löcknitz, d'où ce général infatigable tomba sur les Suédois retranchés à Friedland. Il n'attaqua point le retranchement faute d'infanterie et de canon, et se contenta d'enlever une grande garde de quarante dragons. Il semble qu'on décrit l'histoire des Amadis en parlant des progrès de monsieur de Belling, qui se bat toujours et qu'on ne retrouve jamais à la même place. Il avait son infanterie à Pasewalk et s'était posté en avant à Ferdinandshof. Les Suédois s'avançèrent sur lui. Le Prussien culbuta leur avant-garde sur leur infanterie, les força de se retirer et engagea le lendemain un nouveau combat, ou les ennemis perdirent cinq cents hommes.

Le prince de Bevern, obligé d'envoyer des convois à Colberg, retira alors les deux bataillons qu'il avait prêtés à monsieur de Belling. Ce général même reçut ordre de s'approcher de Berlin, qu'un corps d'Autrichiens répandu dans la Lusace paraissait menacer d'une irruption. Il partit à la vérité; mais comme il se trouva dans la suite que ce bruit n'avait aucun fondement, il retourna contre les Suédois, où il s'attendait à cueillir de nouveaux lauriers. Cette

campagne traîna jusqu'au 6 de Décembre, où monsieur d'Ehrenschwerd quitta Demmin et se rapprocha de Stralsund, et il ne se passa au bords de la Peene que quelques affaires de parti peu importantes. Lorsque le prince de Würtemberg marcha vers le Mecklenbourg, monsieur de Belling prit les devans. Il trouva à Malchin une garnison, qu'il enferma et tint bloquée jusqu'au moment où le prince de Würtemberg survint. On aurait pu prendre ce bourg l'épée à la main; mais les troupes étaient délabrées, les régimens fondus et accablés de fatigues, et d'ailleurs il fallait conserver son monde pour de meilleurs occasions. Par ces raisons on se contenta de canonner vivement la ville, et on l'aurait prise, si monsieur d'Ehrenschwerd, averti du danger de ses troupes, n'y était accouru avec toute son armée. Il retira la garnison de Malchin et reprit la route de Stralsund. Les troupes de part et d'autre entrèrent dans leurs quartiers d'hiver, les Suédois près de Stralsund, et les Prussiens dans le duché de Mecklenbourg aux environs de Schwerin et de Rostock. 1761.

Campagne du prince Henri en Saxe.

Nous avons dit que monsieur de Platen était en pleine marche pour la Saxe, et il est à propos de reprendre ce qui se passa cette année dans l'armée du prince Henri. Nous avons laissé S. A. R. au camp de Meissen et de Katzenhäuser, le maréchal Daun à ses camps du Windberg et de Dippoldiswalde, et l'armée des cercles entre Hof et Plauen. S. A. R., qui devait observer le maréchal Daun, et le suivre

1761. au cas qu'il marchât en Silésie, s'était proposé de ne point s'éloigner des bords de l'Elbe, afin de passer ce fleuve en même temps que les ennemis. En attendant, pour tenir les Autrichiens en haleine, et les réduire en quelque sorte à la défensive, le prince fit harceler ou attaquer tous les détachemens que le maréchal Daun avait tant soit peu éloignés de son armée. Monsieur de Kleist entr'autres délogea d'auprès de Freiberg les quatre régimens de dragons saxons qui faisaient mine de s'y établir. Après les avoir poursuivis vers Dippoldiswalde, il profita de l'occasion pour tomber à l'improviste à Marienberg sur le corps de monsieur Törrek, qu'il contraignit de se réfugier en Bohême. Monsieur de Seidlitz de son côté donna la chasse à monsieur de Ried, qui abandonna sa position de Kesselsdorf, et se replia en hâte sur le camp du Windberg. Les Autrichiens souffrirent tranquillement ces petites bravades, et les traitant de bagatelles, ils ne pensèrent pas même à prendre leur revanche.

Le maréchal Daun continua de demeurer dans l'inaction jusqu'à l'ouverture de la campagne en Silésie, se bornant à ôter toute communication directe aux deux armées prussiennes; il détacha pour cet effet monsieur de Lacy, qui passa l'Elbe et se posta au village de Dobberitz proche de Grossenhayn. Le maréchal Daun y gagna que les courriers prussiens furent obligés de prendre de plus grands détours, pour remettre leurs dépêches avec sûreté. Cet incon-

vénient n'était pas alors de conséquence; mais il en pouvait résulter un autre mal plus considérable, c'était que si le maréchal Daun avait entrepris de marcher en Silésie, le prince ne pouvant passer l'Elbe que plus bas, perdait au moins une marche, et aurait trouvé dès son passage monsieur de Lacy vis-à-vis de lui, pour rendre la traversée de la Lusace difficile. Mais il supposa un autre dessein au maréchal Daun; il crut que le mouvement que monsieur de Lacy venait de faire, avait pour but une jonction avec les Russes, ou quelque nouvelle incursion dans la Marche Électorale. Il n'était pas possible que le prince s'opposât à tant de choses à la fois; il se contenta d'envoyer monsieur de Röbel avec une troupe de houssards à Torgau, pour observer de là les mouvemens de Lacy et en faire son rapport. Pour se mettre en état de prévenir les desseins de l'ennemi sur la capitale, il fit cantonner une partie de ses troupes entre Strehla et Leimbach, par où il gagnait une marche, en cas qu'il fallût penser à couvrir Berlin. Ces troupes, cachées au maréchal Daun, pouvaient servir à faire à la dérobée des détachemens dont il était bien difficile que l'ennemi fût instruit. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Monsieur de Kleefeld avec un corps des cercles s'était avancé à Penig. Le prince envoya monsieur de Kleist pour l'obliger à quitter ce poste. À peine fut-il chassé qu'il revint, pour se faire expédier la seconde fois comme la première. 1761.

1761. Le roi cependant était si occupé avec les Autrichiens et les Russes, qu'à peine avec toutes ses troupes pouvait-il se soutenir contre la supériorité de ses ennemis. Le prince son frère crut que monsieur de Belling avait besoin de secours pour s'opposer avec plus de succès aux entreprises que les Suédois pouvaient former encore. Il était le seul qui pût faire passer des troupes de ce côté, parce que jusqu'alors le maréchal Daun s'était tenu tranquille. Le prince fit donc partir monsieur de Stutterheim le cadet avec quatre bataillons, pour joindre monsieur de Belling, et nous venons de voir l'usage qu'il fit de ces troupes. La raison principale qui détermina S. A. R. à faire ce détachement, était qu'il y eût des troupes à portée de défendre la capitale, si cela était nécessaire, contre les incursions de quelques petits corps, parce que la garnison de Berlin ne consistait alors qu'en deux faibles bataillons de milice.

La petite guerre continuait en Saxe de la part des Prussiens. Monsieur de Kleist battit une seconde fois un corps ennemi près de Freiberg, et monsieur de Seidlitz défit un gros corps de cavalerie près de Pretschendorf. Sur ces entrefaites les troupes des cercles se mirent en mouvement. Monsieur de Serbelloni, qui les commandait, s'était avancé à Ronnebourg, et comme de là il lui aurait été facile de tourner le flanc des Prussiens, S. A. R. envoya contre lui monsieur de Seidlitz avec cinq bataillons et quinze escadrons. Ce général manoeuvra avec tant d'art et

d'habileté, il donna tant d'appréhensions à monsieur 1761.
de Serbelloni pour l'armée qu'il commandait, que celui-ci se crut obligé de se replier sur Hof dans l'empire.

L'armée française faisait alors quelques progrès. Le corps du comte de Lusace avait pénétré par Eimbeck dans l'électorat de Hanovre et menaçait la ville de Wolfenbuttel; et comme la faiblesse de la garnison faisait craindre que la défense ne fût pas vigoureuse, S. A. R. y envoya le colonel Bohlen avec quinze cents hommes. Il voulut se jeter dans la place; mais monsieur de Stammer, qui y commandait pour le duc, ne voulut pas le recevoir. Monsieur de Bohlen se retira, et deux jours après le comte de Lusace s'en rendit maître. Dès que les Saxons eurent pris Wolfenbuttel, monsieur de Serbelloni détacha le général Luzinski avec six mille hommes pour les joindre; il se posta vers la Saale et s'empara de Halle. Le prince lui opposa monsieur de Seidlitz, qui passant par Dessau et Bernbourg se mit en devoir de disputer aux ennemis l'entrée du duché de Magdebourg. Mais le comte de Lusace avait déjà évacué Wolfenbuttel; il s'était replié en Hesse, et monsieur Luzinski sur l'armée des cercles, de sorte que monsieur de Seidlitz, inutile dans cette partie, vint rejoindre S. A. R. Les affaires étaient à peine rétablies du côté de la Basse-Saxe, que le départ de monsieur de Butturlin de la Silésie fit appréhender qu'il ne marchât droit à Berlin, comme les Russes

1761. avaient fait dans la campagne précédente. Pour observer les mouvemens de cette armée, le prince détacha monsieur de Podewils avec huit cents chevaux pour Furstenwalde; mais l'expédition de monsieur de Platen sur Kobylin ne permit pas aux Russes de suivre ce projet, supposé qu'ils y pensassent réellement, et la capitale fut rassurée.

Les Autrichiens sortirent enfin de léthargie. Le maréchal Daun borna ses opérations à s'étendre dans toute cette chaîne de montagnes de la Saxe qui confinent à la Bohême. C'était se contenter d'un village, lorsqu'on pouvait avoir un royaume. Monsieur de Hadik partit avec un corps considérable de Dippoldiswalde et s'établit à Freiberg, tandis que le maréchal fit alarmer tous les postes des Prussiens sur la Triebsche, pour empêcher S. A. R. de se porter en force contre monsieur de Hadik. Le mouvement que les Autrichiens venaient de faire, les portait immédiatement sur le flanc droit du camp qui occupait les Katzenhäuser. Pour obvier à cet inconvénient, le prince changea la position des troupes; il fit préparer un camp retranché au Petersberg, et en donna le commandement à monsieur de Seidlitz.

Les opérations des Autrichiens se terminèrent en Silésie, comme nous l'avons dit, par la prise de Schweidnitz. Monsieur Loudon se sentant assez fort par les troupes russes de Czernichef qui étaient à ses ordres, renvoya en Saxe monsieur Campitelli avec le corps que monsieur Odonel lui avait amené de Lusace.

Ce général passa le pont de Dresde le 1 Novembre, d'où il fut envoyé à Freiberg, pour renforcer monsieur de Hadik dans les montagnes. Le maréchal Daun quitta sur cela son camp du Windberg, et s'avança en force sur le front de l'armée prussienne. La journée se passa de part et d'autre à se canonner, et à quelques affaires de détail entre des corps d'infanterie des deux armées; les Prussiens repoussèrent les ennemis, qui voulaient les déposter des passages de la Triebsche qu'ils défendaient. Pendant que le maréchal Daun alarmait les Prussiens, monsieur de Hadik s'avançait sur les bords de la Mulde, où il s'établit depuis Nossen et Döbeln jusqu'à Rosswein. Ces postes derrière la Mulde, que les Autrichiens occupaient, sont d'un très-difficile abord. Les hauteurs régnent dans toute l'étendue du terrain, et le lit de la rivière étant creusé dans le roc, empêche de la passer autrement que sur les ponts de pierre qui s'y trouvent à trois endroits. S. A R. ne se trouvant pas assez forte pour entreprendre de déloger un ennemi supérieur en nombre d'une position aussi avantageuse, se contenta de retrancher les postes que son armée occupait, afin de s'y soutenir durant l'hiver. Les Prussiens surent si bien se faire respecter des ennemis, que tous les détachemens que monsieur de Hadik poussa au-delà de la Mulde, furent repoussés ou battus.

1761.

5 Novembre.

Le roi s'était flatté que la campagne des Russes en Poméranie ne serait ni longue ni dangereuse, et

1761. avait destiné monsieur de Platen pour la Saxe. Mais les affaires avaient pris une tournure fâcheuse, comme nous l'avons dit, et monsieur de Platen ne put joindre l'armée de S. A. R. que le 11 de Janvier. À peine fut-il arrivé à Altenbourg et à Naumbourg, pour y prendre des quartiers, que l'armée des cercles s'avança sur les lieux dont il venait de se mettre en possession. Il leur céda le terrain qu'il ne pouvait pas défendre; en se retirant monsieur de Stojentin, colonel du régiment de jeune Brunsvic, fut attaquée par quatre mille hommes, et il se défendit si bien, qu'il gagna Meuselwitz, sans avoir fait d'autre perte que celle de ses malades, qu'il ne put emporter d'Altenbourg. Les Prussiens se soutinrent dans leur position pendant tout l'hiver; il y eut des alertes, que le voisinage des deux armées rendit fréquentes; mais quoi qu'il arrivât, il était si important de conserver la Saxe dans les fâcheuses conjonctures où se trouvaient alors les affaires prussiennes, que S. A. R. risqua tout pour s'y maintenir, à quoi elle réussit moins par la force de son armée, que par ses bonnes dispositions, sa constance et sa fermeté.

Campagne du prince Ferdinand de Brunsvic.

Pour achever le tableau général de cette année, il ne nous reste plus qu'à suivre les opérations de l'armée des alliés contre celle des Français. Nous avons laissé le prince Ferdinand à Paderborn, le prince héréditaire à Munster, monsieur de Soubise sur le Bas-Rhin, monsieur de Broglio à Cassel, et le comte de Lusace aux environs d'Eisenach. Mon-

sieur de Soubise ouvrit la campagne en se portant sur Dortmund, tandis que monsieur de Broglio assembla différens corps qui menaçaient la Diemel. Le prince Ferdinand laissa monsieur de Spörken sur la Diemel, avec ordre de se retirer à Lippstadt, au cas que l'ennemi vînt sur lui en force, et la grande armée des alliés s'avança vers monsieur de Soubise. Cette armée du Bas-Rhin avait marché sur Unna. Le prince héréditaire s'approcha de Hamm; et le prince Ferdinand ayant des nouvelles que monsieur de Soubise avait poussé en avant un corps aux ordres du prince de Condé, se fit joindre par le prince héréditaire, attaqua cette avant-garde, et la contraignit de se replier sur son armée. Le prince trouva les Français trop bien retranchés pour risquer de s'engager avec eux, et marcha sur Dortmund pour tourner leur position. Le soir qu'il arriva au pont de Kurl, il y fut attaqué par les Français, qu'il repoussa avec perte. La position que les alliés venaient de prendre, aurait donné de l'inquiétude à monsieur de Soubise pour ses subsistances, si monsieur de Broglio, qui venait à son secours, n'eût alors débouché sur la Diemel. À l'approche des Français monsieur de Spörken se retira avec quelque perte; mais au lieu de se rendre à Lippstadt, comme il en avait l'ordre, il se replia sur Hamm. Monsieur de Soubise n'eut alors rien de plus pressé que de se joindre à monsieur de Broglio, et leurs deux armées se rencontrèrent à Paderborn. Le prince Ferdinand se mit à la poursuite de monsieur

1761. — 3 Juillet. — 8 Juillet.

1761. de Soubise; il engagea des affaires d'arrière-garde, mais qui ne furent point décisives. Monsieur de Broglio laissa le comte de Lusace à Paderborn, pour couvrir les dépôts qu'il y avait formés, et les deux armées françaises vinrent se camper à Soest. Tandis que ces armées et les alliés étaient en mouvement, un partisan de ceux-ci, nommé Freitag, enleva entre Cassel et Warbourg trois convois de farine destinés pour les ennemis. Cette perte dérangea les Français au point, qu'ils employèrent dix jours à faire avancer des subsistances, et à rétablir l'ordre dans l'administration de leurs vivres.

Le prince Ferdinand profita de cette inaction, pour s'établir solidement dans son camp entre l'Aspe et la Lippe; il pourvut en même temps à la sûreté de Lippstadt, en y envoyant à la tête de six bataillons monsieur de Wangenheim, qui bientôt après y fut joint par monsieur de Spörken. Les deux maréchaux français s'avancèrent le 15 de Juillet sur le prince Ferdinand. Leur armée étendue en demi-cercle, embrassa toute la circonférence de son camp; car ils avaient leurs deux ailes sur la Lippe. Monsieur de Broglio força d'abord le poste de Nehle, défendu par des grenadiers anglais, et enflé de ce succès, il fit attaquer un petit bois devant le village de Villinghausen, occupé par la légion britannique; mais il ne put la déloger d'un poste qu'elle soutint avec fermeté et avec constance. Vers les six heures du soir le combat parut devenir général, et il l'aurait

Bataille de Villinghausen; 15 et 16 Juillet.

été, si l'obscurité de la nuit ne l'eût suspendu. Le feu recommença le lendemain dès la pointe du jour. Monsieur de Soubise entama la partie où commandait le prince héréditaire. Il attaqua un village*); mais la vigoureuse défense d'une redoute l'arrêta. En attendant monsieur de Broglio faisait des efforts de son côté contre le prince Ferdinand; ces efforts étaient faibles, et le prince s'aperçut durant le combat d'un certain flottement dans l'infanterie française qui dénotait de l'incertitude et du découragement. Il en profita en grand général; monsieur de Wangenheim l'étant venu joindre alors, il sortit de son poste avec seize bataillons, chargea brusquement les troupes de monsieur de Broglio, les enfonça, et les réduisit à prendre la fuite. Ce coup inattendu obligea les deux maréchaux à lâcher prise; ils perdirent six mille hommes, au lieu que la perte des alliés ne passa pas deux mille, parce qu'ils étaient bien postés et victorieux. 1761.

Après l'action monsieur de Soubise se sépara de monsieur de Broglio et s'approcha de la Roer, tandis que son collègue tirait vers Paderborn. Le prince héréditaire suivit monsieur de Soubise, et se porta au Harstrang, pour l'empêcher de repasser la Roer; le prince Ferdinand suivit monsieur de Broglio. Cette armée française s'étendait derrière le Weser de Paderborn jusqu'à Hameln. Elle commençait à se for-

*) Scheidingen.

1761. tifier à Höxter et y formait un amas de munitions de guerre et de bouche; ce qui fit juger que son dessein était d'assiéger Hameln; sur quoi le prince Ferdinand y détacha monsieur de Luckner, et comme il ne pouvait empêcher ce siége qu'en donnant à monsieur de Broglio quelque inquiétude ailleurs, il détacha messieurs de Wangenheim et de Wuthenow, qui pénétrèrent par le pays de Waldeck et défirent un détachement ennemi près de Stadt-Berge. Cette expédition obligea monsieur de Broglio d'affaiblir son centre. Le prince Ferdinand n'attendait que cela pour se porter par Dalbruck et Detmold à Reelkirchen. Les Français, surpris par ce mouvement inattendu, se mirent en marche et arrivèrent au pied des hauteurs de Reelkirchen, si célèbres par la défaite de Varus. Ils y trouvèrent les Allemands trop solidement établis pour les attaquer impunément, et il se replièrent sur Neheim et Steinheim. Monsieur Luckner se rendit alors dans le Solling, où il attaqua et battit entre Göttingen et Höxter un corps aux ordres de monsieur de Belsunce. Le prince Ferdinand, qui désirait d'en venir à quelque décision, ne se trouvant pas assez fort dans la position qu'il occupait, attira le prince héréditaire à lui. Ce prince se porta derrière l'armée française et obligea le maréchal de Broglio de lui opposer monsieur de Stainville. Les Français, pour se dégager des alliés qui les entou-
14 Août. raient, attaquèrent la petite ville de Horn devant la droite du prince Ferdinand; quelques brigades anglai-

ses, qui s'avancèrent pour soutenir ce poste, leur firent abandonner leur projet. Monsieur de Broglio, découragé par les mauvais succès, et dégoûté par les obstacles qu'il rencontrait partout, renonça au siége de Hameln, et ne pensa plus qu'à faire transporter ses provisions de Höxter; il y passa le Weser sur trois ponts. Les alliés le suivirent; mais ils ne purent point avoir de prise sur lui. 1761. 18 Août.

La jonction du prince héréditaire à l'armée des alliés, qui avait favorisé les affaires de la Basse-Saxe, avait nui à celles du Bas-Rhin. Sa présence y devenant nécessaire, il fut obligé d'y retourner. Par sa marche il força le prince de Condé à lever le siége de Hamm. Les Français se retirèrent à Munster, où ils se joignirent à monsieur de Soubise, qui bloquait cette ville. Pour dégager Munster, le prince héréditaire investit subitement la ville de Dorsten et s'en rendit maître avec la garnison, qui mit bas les armes. 28 Août. Le prince se trouvait par cette prise dans le voisinage de Wesel, d'où il empêchait l'armée française de tirer des convois. L'embarras où cette expédition mit monsieur de Soubise, le détermina à lever le blocus de Munster et à se retirer par Dulmen sur Haltern. Depuis le départ du prince héréditaire de la Basse-Saxe, monsieur de Broglio se trouvant plus à son aise, s'avança sur Eimbeck et sur la Leine, sur quoi le prince Ferdinand partagea son armée; il en laissa la moitié sur le Weser, et avec l'autre il se mit sur la Diemel, pour tomber de

1761. là sur le corps de monsieur de Stainville. Ce général français pénétra les desseins du prince, se retira en hâte, et se jeta dans le camp retranché qui avait été préparé auprès de Cassel. Ce coup ayant manqué par l'activité de monsieur de Stainville, le prince Ferdinand prit des arrangemens pour s'emparer de Munden. Monsieur de Broglio en fut si fort effrayé, qu'il y accourut avec la moitié de son armée; mais à son approche les alliés se replièrent sur Geismar. Monsieur de Broglio trouvant alors son monde inutile auprès de Munden, envoya quelques renforts à monsieur de Stainville, et retourna avec le reste de ses troupes à Eimbeck.

Il n'était plus à craindre que monsieur de Soubise pût assiéger Munster, parce que la saison était trop avancée, et comme le détachement du prince héréditaire devenait plus utile en Basse-Saxe qu'en Westphalie, le prince Ferdinand lui envoya des ordres pour qu'il joignit son armée sur la Diemel. Aussitôt qu'il fut arrivé, les alliés s'avancèrent vers monsieur de Stainville, qui se retira encore, et pour la seconde fois monsieur de Broglio accourut à son secours avec une partie de son monde; car il avait laissé le gros de son armée dans le Solling depuis Holzminden jusqu'à Lauenförde. Les alliés voyant leur projet déconcerté, entrèrent dans la principauté de Waldeck, qui pouvait leur fournir plus de subsistances que la Hesse. Monsieur de Broglio avait observé que la manoeuvre des alliés ne roulait que sur des

diversions, pour le détourner de ses desseins; il voulut faire une diversion à son tour, et envoya le comte de Lusace avec huit ou neuf mille Saxons dans le duché de Brunsvic, pour assiéger Wolfenbuttel. Après que cette ville se fut rendue sans grande resistance, le comte de Lusace se tourna sur Brunsvic, dont il fit l'investissement. Monsieur Luckner, que le prince Ferdinand avait envoyé pour secourir Wolfenbuttel, arriva trop tard; mais ayant été joint peu après par le prince Frédéric de Brunsvic, ce jeune prince, plein d'honneur et d'une noble ambition, pour son coup d'essai força le poste que les ennemis avaient au village d'Oelper, se jeta dans Brunsvic, en fit lever le siége, et hâta l'évacuation de Wolfenbuttel. Ainsi Alexandre, au sortir de l'enfance, dans l'armée de son père Philippe, battit les Athéniens avec l'aile de cavalerie qu'il commandait.

1761.

10 Octobre.

Les affaires de détachement n'empêchaient point les grandes armées d'aller leur train. Monsieur de Broglio avait fortifié le poste de Duderstadt; il avait porté monsieur de Stainville à Jessen; quelques brigades gardaient Eimbeck, et monsieur de Chabot occupait les gorges d'Eschershausen avec un détachement de dix mille hommes. Si le prince Ferdinand avait permis aux ennemis de se maintenir dans cette position durant l'hiver, cela leur aurait donné de trop grands avantages pour la campagne prochaine. Ce fut ce qui le détermina à percer le centre du terrain que l'armée française occupait. Dans cette in-

1761. tention le prince héréditaire et lord Gramby pas-
5 Novembre. sèrent la Leine et se postèrent proche d'une hauteur voisine d'Eimbeck, nommée la Huve. Le prince Ferdinand passa de son côté le 4 le Weser à Tundern et s'avança sur monsieur de Chabot, qui eut le bonheur de lui échapper, et les ennemis furent vivement poussés de tous les côtés. Monsieur de Broglio crut tout perdu, lorsqu'il aperçut le prince héréditaire vis-à-vis de la Huve; toutefois le jour se passa à se canonner réciproquement, et les Français s'étant renforcés le lendemain, il ne fut plus temps de brusquer l'affaire; ce qui occasionna le mouvement que tous les corps des alliés firent par leur droite. Les Français prirent cette marche pour une retraite; ils voulurent harceler les Allemands; mais ils furent partout repoussés et battus. Le prince Ferdinand gagna par ce revirement les hauteurs de Wangelstädt, d'où il prenait la position de la Huve à dos. Cela acheva de déconcerter monsieur de Broglio, qui ne pouvant plus se maintenir dans cette position, fut forcé d'évacuer Eimbeck, et de se retirer en Hesse. Ce fut par cette belle manoeuvre que le prince Ferdinand finit une campagne qui le couvrait de gloire, et des deux parts les armées entrèrent dans leurs quartiers d'hiver.

Nous avons vu par les événemens de cette campagne que le prince Ferdinand de Brunsvic fut le seul des alliés qui la termina sans faire de pertes. Les Prussiens furent généralement malheureux dans

toutes les contrées où ils soutenaient la guerre. Le prince Henri avait perdu toutes les montagnes de la Saxe, et il était si resserré dans le terrain qui lui restait, qu'à peine en pouvait-il tirer la subsistance journalière des troupes. La supériorité des ennemis leur avait donné les moyens d'occuper les postes les plus avantageux, et on avait lieu de tout appréhender pour l'hiver et pour la campagne prochaine. Mais quelque mauvaise que fût la situation de S. A. R., elle n'approchait pas de celle de l'armée du roi. La perte de Schweidnitz entraînait celle des montagnes et de la moitié de la Silésie. Le roi ne tenait plus qu'aux forteresses de Glogau, Breslau, Brieg, Neisse et Kosel; il était maître du cours de l'Oder et des principautés situées à l'autre rive, que les Russes avaient ravagées au commencement de la campagne, et d'où il n'y avait point de subsistances à tirer; il n'en pouvait point faire arriver de Pologne, parce que quinze mille Russes, qui avaient tiré un cordon le long des frontières, en interdisaient le passage. L'armée était obligée de défendre son front contre les Autrichiens, et ses derrières contre les Russes. La communication de Berlin avec Breslau n'était que précaire; mais ce qui achevait surtout de rendre cette situation désespérée, c'était la perte de Colberg. Rien n'empêchait plus les Russes de faire le siége de Stettin dès le printemps, ou bien de s'emparer de Berlin et de tout l'électorat de Brandebourg. Il ne restait au roi que trente mille hommes en Silésie.

1761.

1761. Le prince Henri n'en avait guère davantage, et les troupes qui avaient servi en Poméranie contre les Russes, étaient si ruinées, qu'à peine le fond en était-il resté. La plupart des provinces étaient envahies ou abîmées; on ne savait plus d'où tirer les recrues, d'où prendre les chevaux et les fournitures, où trouver les subsistances, ni comment faire arriver en sûreté les munitions de guerre à l'armée.

Nous verrons cependant que l'état, qui paraissait perdu, ne le fut point; qu'avec de l'industrie on rétablit l'armée, et qu'un heureux événement répara toutes les pertes qu'on venait de faire; et ceci sert d'exemple pour prouver combien les apparences sont trompeuses, et que dans les grandes affaires il n'y a que la persévérance qui fasse surmonter aux hommes les périls et les dangers dont ils sont menacés.

CHAPITRE QUINZIÈME.

De l'hiver de 1761 à 1762.

Par le récit de la campagne précédente nous avons vu les malheurs dont la Prusse était accablée, et ceux qui la menaçaient encore; toutefois dans le temps le plus critique, et où le sort des armes semblait lui être le plus contraire, quelques lueurs d'espérance lui faisaient entrevoir des ressources quoiqu'incertaines. Dans le mois d'Octobre, après la perte de Schweidnitz, lorsque l'armée du roi était à Strehlen et que les Russes assiégeaient en Poméranie et la ville de Colberg et le corps du prince de Würtemberg, le roi reçut une ambassade du chan des Tartares. L'ambassadeur était le barbier de son maître. Cela doit paraître étrange aux esprits prévenus du cérémonial des cours, et à ceux qui ne jugent des nations étrangères que par comparaison de leurs usages avec les moeurs européennes; mais ce n'est point une chose inusitée chez les peuples orientaux, où la noblesse est inconnue, et où ceux-là sont censés les premiers, qui approchent le plus près de la personne du souverain. Ce barbier, ou cet ambassadeur, présenta sa lettre de créance. Le style en était d'un

1761-1762.

Négociations avec le chan des Tartares.

1761-1762. ridicule différent de celui du style de la chancellerie allemande. L'objet de cette mission était de proposer au roi l'alliance du Tartare, et de lui offrir un secours de seize mille auxiliaires, moyennant un subside dont on conviendrait. Ces propositions n'étaient pas à rejeter dans la situation où les affaires du roi se trouvaient; non seulement on les accepta, mais encore pour gagner du temps, on chargea le barbier de projets de traités d'alliance et de subsides; on l'accabla des présens pour lui et pour son maître, et on le fit accompagner à son retour par le jeune monsieur de Goltz, afin de presser l'exécution de ces engagemens, et de conduire ce corps d'auxiliaires en Hongrie, où l'on voulait s'en servir pour faire une diversion dans les états de l'impératrice-reine. Le sieur Boscamp, émissaire du roi à Baktschisarai, fut chargé en même temps d'employer tous ses soins pour disposer le chan à faire une incursion en Russie, parce qu'après que les premières hostilités auraient été commises, la Porte se trouverait obligée de soutenir le chan; ce qui était le seul moyen de l'entraîner dans des mesures pour lesquelles elle avait marqué jusqu'alors tant de répugnance. Si ce projet réussissait, il dégageait la Poméranie des Russes et préservait la Marche Électorale des risques auxquels elle était exposée. À l'égard de l'irruption de ces seize mille Tartares en Hongrie, il fallait sans doute la soutenir par un corps de troupes réglées; mais comme l'impératrice-reine était obligée d'en détacher

deux fois autant des siennes, elle affaiblissait l'ar- 1761-1762.
mée contre laquelle les Prussiens devaient combattre au printemps. Toutes les nouvelles qu'on recevait alors de Constantinople, faisaient espérer la prompte conclusion du traité d'alliance défensive que le roi négociait à la Porte; il y avait loin cependant de l'espérance à la réalité. Le grand-vizir, homme d'un âge avancé, n'était pas militaire, et craignait de faire un métier qu'il n'entendait pas; il appréhendait surtout d'exposer aux hasards de la guerre sa fortune bien établie. Par cette raison il s'était étroitement uni avec le mufti, pour contrarier de concert dans le divan ceux dont les avis violens allaient à rompre avec la maison d'Autriche, et il leur représentait que la trève avec les impériaux n'étant pas expirée, on ne pouvait la violer sans transgresser la loi de Mahomet. Toutefois, par une suite des contradictions dont l'esprit humain est si susceptible, la Porte fit partir de gros détachemens de janissaires pour la Hongrie. Les forces qu'elle assembla aux environs de Belgrad, montaient à cent dix mille hommes. Les pachas firent avancer ces troupes, et en formèrent un cordon le long des frontières des provinces de l'impératrice-reine. C'était beaucoup pour la Porte, mais c'était peu pour la Prusse, à laquelle il fallait des secours effectifs. Comme cependant il n'y avait d'espoir à fonder en Europe que sur cette puissance, le roi fit tenter de nouveau tous les moyens imaginables, tant à Constantinople qu'à Baktschisarai, d'y

1761-1762. produire des résolutions vigoureuses. Pendant l'hiver il arriva un nouvel émissaire du chan à Breslau. Il confirma toutes les promesses que le barbier avait faites au roi au nom de son maître; il assura que le chan rassemblerait un corps de quarante milles hommes au printemps, comme cela se vérifia; et qu'il agirait ensuite suivant les désirs du roi, ce qui n'eut point lieu. Nous verrons bientôt que les révolutions qui arrivèrent en Russie, firent une impression si étrange sur ces orientaux, qu'elles arrêtèrent les mesures qu'ils étaient sur le point de prendre, et suspendirent tous leurs desseins. L'émissaire cependant fut renvoyé avec des présens tant pour lui que pour son maître; car tout s'achète chez ces peuples. Le Tartare avait taxé ses actions et ses services; on lui payait tant pour une réponse favorable, tant pour assembler ses troupes, tant pour quelques démonstrations, tant pour une lettre qu'on lui faisait écrire au grand-seigneur. La différence qu'il y a de l'esprit d'intérêt des orientaux à celui des autres nations est, ce me semble, que les premiers s'abandonnent à cette infame passion et se déshonorent sans en rougir, et que les peuples de l'Europe en affectent au moins quelque honte.

De l'Angleterre et de la France.

Pendant qu'on tâchait ainsi de soulever l'orient, les affaires s'embrouillaient de plus en plus en Angleterre. La France y avait fait passer monsieur de Bussy, pour y négocier la paix. Sa présence n'endormit pas le ministère britannique au point qu'on

s'en était flatté à la cour de Versailles. Peut-être y eut-il moins d'ardeur pour les armemens que la nation préparait sur mer. Néanmoins les Anglais prirent l'île et le fort de Belle-Ile pendant ces négociations; ils s'emparèrent même de Pondichéri dans les Indes orientales, où ils ruinèrent les établissemens importans que la compagnie française y possédait. La négociation de monsieur de Bussy n'avançait donc guère à Londres. Monsieur de Choiseul, pour leurrer les Anglais, donnait à monsieur Stanley les espérances les plus flatteuses, qui étaient aussitôt démenties par les explications que monsieur de Bussy savait leur donner. Cette escarmouche politique dura jusques vers la fin de l'année 1761, où les conférences furent reprises avec plus de chaleur. La France, dont l'intention était de duper l'Angleterre, commençait à s'apercevoir qu'elle ne réussirait pas; elle voulait ne rien perdre et faire une paix plus avantageuse que le sort de la guerre ne lui permettait de l'espérer; et comme l'artifice de la négociation n'était pas suffisant pour amener les choses à ce point, elle jeta les yeux sur l'Espagne, que monsieur de Choiseul eut l'adresse d'engager dans ses intérêts. Cette alliance pouvait en imposer aux Anglais, ou supposé qu'elle ne fît pas cet effet, l'assistance de cette couronne servait toujours à pousser la guerre avec plus de vigueur et de succès. Le moyen dont monsieur de Choiseul se servit pour disposer le roi d'Espagne à embrasser les intérêts de la France, ne réussirait

1761-1762.

Pacte de famille; le 15 Août 1761.

1761-1762. pas partout également. C'était le projet de ce fameux pacte de famille, qui, loin d'unir ces couronnes, devait au contraire éloigner à jamais les Espagnols de tout traité avec la France. Nous nous contenterons d'en rapporter les points principaux. „Il y est dit, „que les deux branches de la maison de Bourbon „seront désormais regardées comme la même; que „les sujets des deux couronnes jouiront réciproque„ment des mêmes avantages; qu'en tout temps on „fera cause commune; en conséquence de quoi le roi „d'Espagne déclarera la guerre à l'Angleterre, si „cette puissance refuse de lui faire raison sur de „certains griefs, comme sont la coupe du bois de „Campèche et quelques pirateries commises par les „armateurs anglais; que l'Espagne en même temps „attaquera le roi de Portugal, (et ce qu'il y a de „plus extraordinaire) que les deux branches de la „maison de Bourbon étant considérées comme la „même maison, leurs conquêtes et leurs pertes se„ront communes, de sorte que les avantages de l'une „compenseront les pertes de l'autre". À quoi se réduisait donc le sens de ce traité? N'aurait-il pas autant valu que la France eût dit aux Espagnols: Vous ferez la guerre, parce que cela convient à mes intérêts; j'ai fait des pertes considérables contre les Anglais; mais comme il y a apparence que vous ferez des conquêtes sur eux, et que vous prendrez le Portugal, vous rendrez tout ce pays à ses possesseurs, pour obliger les Anglais à nous restituer les provinces

qu'ils ont envahies sur nous, et que nous ne pouvons 1761-1762.
plus leur arracher? Encore pourquoi attaquer le roi de Portugal, qui n'avait offensé personne, sur le royaume duquel ni l'Espagne, ni la France n'avaient des droits? C'était le commerce lucratif que l'Angleterre faisait en Portugal, que la France voulait ruiner. D'ailleurs elle était persuadée que les Anglais auraient rendu la meilleure partie de leurs conquêtes, pour faire restituer ce royaume au roi de Portugal. Mais est-ce une raison pour attaquer un souverain qui n'en donne aucune raison légitime? O droit public, que ton étude est vaine et inutile! Ce traité enfin, tout bizarre qu'il était, fut signé par les deux couronnes.

Les Français en tirèrent incontinent parti, et monsieur de Bussy eut ordre de demander au nom du roi d'Espagne la restitution de quelques vaisseaux que les Anglais avaient enlevés à cette couronne, et surtout qu'ils renonçassent à la coupe du bois de Campêche. Cette proposition fut comme la pomme de discorde, qui divisa tout le ministère britannique. Deux hommes se trouvaient à la tête de ce gouvernement, différens de caractère et opposés en tout. L'un était Pitt: il avait l'âme élevée, un esprit capable de grands projets, de la fermeté dans l'exécution, un attachement inflexible à ses opinions, parce qu'il les croyait avantageuses à sa patrie, qu'il aimait. L'autre c'était Bute; il avait été gouverneur du roi. Plus ambitieux qu'habile, il voulait dominer à l'om-

1761-1762. bre de l'autorité souveraine. Il avait pour principe que la trame de l'honneur devait être d'une tissure grossière pour tout homme d'état; il crut qu'en procurant la paix à tout prix à sa nation, il en deviendrait l'idole. Il se trompa, et le peuple l'eut en exécration. Ces deux Anglais envisageaient la proposition de l'Espagne avec des yeux tout différens. Pitt, convaincu que l'Espagne désirait la guerre, et que par conséquent la rupture était inévitable, voulait qu'on prit cette puissance au dépourvu, parce qu'elle n'avait pas achevé de faire ses préparatifs, et il opinait pour qu'on lui fît la guerre, pendant que c'était le cas de se battre et non de négocier. Bute craignant que ces nouveaux ennemis ne rendissent la paix plus difficile à conclure, représenta qu'en suivant les avis de son adversaire, on engagerait le gouvernement dans des dépenses exorbitantes, et dans de nouveaux risques, dont on ne pouvait prévoir la fin; que s'il condamnait le sentiment du sieur Pitt, c'était surtout parce que dans les conjonctures où l'Angleterre se trouvait, il était plus facile de négocier à Madrid, que d'assembler à Londres de nouveaux fonds pour la guerre. L'avis de monsieur Bute prévalut dans le conseil du roi sur celui de son antagoniste. Monsieur Pitt en ressentit un chagrin si vif, que plein d'indignation il se démit de ses charges. Son exemple fut suivi peu après par les ducs de Newcastle et de Devonshire, qui renoncèrent également à leurs emplois. Monsieur Bute profita

de leurs dépouilles; il prit dans le conseil la place qu'il voulut, et forma une nouvelle administration, composée des lords Halifax, Égremont et Greenville, qui fut nommée le triumvirat; mais Bute en était l'âme. 1761-1762.

Peu après les événemens prouvèrent que monsieur Pitt avait jugé des intentions de l'Espagne en homme d'état; car monsieur Bute perdit son temps à négocier, et il fallut avoir recours aux armes. Les Anglais furent obligés d'assister le roi de Portugal de leurs troupes, et les avantages que leurs flottes remportèrent sur mer, furent encore dus au sieur Pitt, qui avait fait les projets de ces expéditions durant son ministère. À peine monsieur de Bute fut-il en place, que la froideur qui commençait à régner entre la Prusse et l'Angleterre, s'accrut considérablement. Le sieur Bute refusa les subsides que la nation avait payés jusqu'alors au roi; il se flattait par là de réduire ce prince par nécessité à consentir aux propositions de paix que le ministère britannique jugerait à propos de lui prescrire. Cet Anglais croyait que l'argent fait tout, et qu'il n'y avait d'argent qu'en Angleterre. Mais à quoi tiennent les affaires du monde, et les projets des hommes! L'impératrice de Russie meurt; sa mort trompe tous les politiques de l'Europe, et renverse une infinité de plans et de desseins arrangés avec soin et laborieusement combinés. Cette princesse, dont la santé avait éte chancelante dans les dernières années, fut subitement emportée

Mort de l'impératrice Élisabeth; 8 Janvier 1762.

1761-1762. par un crachement de sang le 8 de Janvier 1762. Par sa mort le trône était dévolu au grand-duc son neveu, qui régna sous le nom de Pierre III. Le roi avait cultivé l'amitié de ce prince dans le temps où il n'était encore que duc de Holstein, et par une sensibilité rare parmi les hommes, plus rare encore chez les souverains, ce prince en avait conservé un coeur reconnaissant; il en avait même donné des marques dans cette guerre; car ce fut lui qui contribua le plus à la retraite du maréchal Apraxin en l'année 1757, lorsqu'après avoir battu le maréchal Lehwald, il se replia en Pologne. Durant tous ces troubles ce prince s'était même abstenu d'aller au conseil, où il avait place, pour ne point participer aux mesures que l'impératrice prenait contre la Prusse et qu'il désapprouvait. Le roi lui écrivit une lettre de félicitation sur son avénement au trône, dans laquelle il lui témoigna sans déguisement l'envie qu'il avait de vivre en bonne harmonie avec lui, et l'estime qu'il conserverait toujours pour sa personne. Monsieur Keith, ministre d'Angleterre à la cour de Russie, ne tarda pas à informer le roi des espérances qu'il pouvait fonder sur les bonnes intentions du nouveau monarque. Peu après monsieur Goudowitz, favori de l'empereur, fut envoyé en Allemagne sous prétexte de complimenter son beau-frère le prince de Zerbst; mais ses instructions secrètes lui prescrivaient de prendre à son retour par Breslau, où le roi avait son quartier, pour l'assurer des sentimens

d'estime et d'amitié de l'empereur. L'occasion était 1761-1762.
trop belle pour la laisser échapper. Le roi s'ouvrit cordialement à monsieur Goudowitz; il lui prouva sans peine qu'il n'y avait aucun sujet réel de guerre entre les deux états, que les troubles présens n'étaient qu'une suite des artifices de la cour de Vienne, qui ne travaillait que pour ses intérêts, et que rien n'était plus aisé que de rétablir la bonne intelligence entre les deux cours par une paix solide; en même temps il ajouta comme en passant, qu'il se promettait de l'équité de l'empereur qu'il n'exigerait pour la paix aucune condition contraire à la gloire d'un souverain, le roi ne pouvant jamais y souscrire. Et comme la conjoncture était favorable pour s'assurer du parti qu'il serait possible de tirer des bonnes dispositions de l'empereur, le roi dit, comme si cela lui échappait, que bien loin de conserver le moindre ressentiment de ce qui s'était passé, il ne désirait rien avec plus d'empressement que de former avec l'empereur les liens de la plus parfaite union. Cette déclaration fut accompagnée d'une lettre pour l'empereur, conçue à peu près dans les mêmes termes, afin que ce prince ajoutât d'autant plus de foi au rapport que monsieur Goudowitz lui ferait des sentimens du roi pour lui. À peine monsieur Goudowitz fut-il parti pour Pétersbourg, que monsieur de Goltz le suivit en qualité d'envoyé extraordinaire, pour complimenter l'empereur sur son avénement au trône, et surtout pour presser la négociation de la

1761-1762. paix, et en hâter la conclusion avant l'ouverture de la campagne.

On n'était cependant pas sans appréhensions; car sur quel fondement pouvait-on supposer que la négociation de Pétersbourg prendrait une bonne tournure? Les cours de Versailles et de Vienne avaient garanti le royaume de Prusse à la défunte impératrice; les Russes en étaient en paisible possession; un jeune prince parvenu au trône renoncera-t-il de lui-même à une conquête qui lui est garantie par ses alliés? L'intérêt, ou la gloire qu'une acquisition répand sur le commencement d'un règne, ne le retiendront-ils pas? pour qui? pourquoi? par quel motif y renoncera-t-il? Toutes ces questions difficiles à résoudre remplissaient les esprits d'incertitude sur l'avenir. L'événement fut plus heureux qu'on ne pouvait l'espérer. Tant il est difficile de démêler les causes secondes, et de connaître les différens ressorts qui déterminent la volonté des hommes. Il se trouva que Pierre III avait le coeur excellent, et des sentimens plus nobles et plus relevés qu'on ne les trouve d'ordinaire chez les souverains. Se prêtant à tous les désirs du roi, il alla même au-delà de ce qu'on pouvait attendre. De son propre mouvement il rappela de l'armée autrichienne monsieur de Czernichef avec son corps; il n'exigea du roi aucune cession, quoiqu'il fût autorisé, sans qu'on pût y trouver à redire; il hâta la négociation de la paix, et ne demanda pour tout retour que l'amitié et l'alliance du

Paix et alliance avec la Russie.

roi *). Un procédé aussi noble, aussi généreux, 1761-1762
aussi peu commun, non seulement doit être transmis à la postérité, mais devrait être gravé en lettres d'or dans les cabinets de tous les rois. Les vues de l'empereur se portèrent alors particulièrement sur le Danemark. Il ressentait les torts que les rois de Danemark avaient faits à ses ancêtres; il avait outre cela des injustices personelles à venger; car du vivant de l'impératrice Élisabeth les Danois avaient à plusieurs reprises tenté de le dépouiller de la partie du Holstein qu'il possédait encore, à quoi il s'était toujours opposé avec fermeté. L'esprit aigri par tant d'offenses, il méditait d'en tirer une vengeance éclatante, et s'il terminait la guerre contre la Prusse, ce n'était que pour la recommencer avec d'autant plus de vivacité contre le Danemark.

Le roi n'agissait point avec l'empereur comme de souverain à souverain, mais avec cette cordialité que l'amitié exige, et qui en fait la plus grande douceur. Les vertus de Pierre III faisaient une exception aux règles de la politique; il en fallait bien faire de même pour lui. Le roi tâchait de le prévenir dans tout ce qui pouvait lui être agréable, et comme il parut désirer de revoir le comte de Schwerin, aide de camp du roi (qui ayant été fait prisonnier par les Russes à la bataille de Zorndorf, avait eu le bonheur de

*) La paix fut signée le 5 Mai 1762 à Pétersbourg; voir: *Wenck*, Codex. III, p. 299.

1761-1762. mériter ses bonnes grâces), le comte entreprit incontinent ce voyage, et ne contribua pas peu pendant son séjour en Russie à la signature des traités de paix et d'alliance.

Le sieur Bute, qui par mépris pour les autres nations ignorait ce qui se passait en Europe et encore plus la façon de penser du nouvel empereur de Russie, rempli des idées de la paix générale qu'il voulait faire à toute force, chargea le prince Gallizin, ministre de Russie à Londres, de marquer à sa cour que quelques cessions que l'empereur exigeât de la Prusse, l'Angleterre se faisait fort de les lui faire obtenir, pourvu qu'il ne se précipitât point, et qu'il continuât de tenir le roi de Prusse en échec, en laissant le corps de monsieur de Czernichef auprès des Autrichiens. L'empereur, indigné de ces propositions, y répondit comme un ministre prussien l'aurait pu faire. Il envoya la copie de la dépêche du prince Gallizin au roi, pour lui découvrir à quel point l'Angleterre le trahissait. Ce ne fut pas la seule perfidie que ce ministre anglais fit au roi. Bute, non content de vouloir embrouiller les affaires de la Prusse à Pétersbourg, négociait en même temps à la cour de Vienne. Il voulait à l'insu du roi faire la paix avec la maison d'Autriche. Libéral des provinces prussiennes, sacrifiant sans scrupule les intérêts du roi, il offrait ses dépouilles à l'impératrice-reine, comme s'il était le maître d'en disposer. Dans cette occasion le hasard servit encore mieux le roi que n'au-

raient pu faire les plus fines intrigues. Le comte 1761-1762.
Kaunitz prit ces ouvertures de travers; il soupçonna que le dessein de l'Angleterre était de commettre la cour de Vienne avec celle de Versailles, et il répondit au sieur Bute avec toute la hauteur et toute la morgue d'un ministre autrichien; il rejeta avec dédain des propositions qu'il croyait captieuses, en ajoutant que l'impératrice-reine était assez puissante pour se faire raison de ses prétentions, et qu'elle agirait contre sa dignité en acceptant une paix, quelle qu'elle pût être, dont l'Angleterre se rendrait la médiatrice; ainsi avorta ce projet à la honte de celui qui l'avait formé.

Malgré tant d'événemens heureux et de trames découvertes, le roi n'était cependant pas exempt d'inquiétudes. Les lettres de Pétersbourg faisaient trembler pour la personne de l'empereur; elles annonçaient toutes un germe de conspiration qui était près d'éclore. Les personnes qu'on soupçonnait entrer dans ce complot, en étaient le moins coupables. Les véritables auteurs tramaient dans le silence et se dérobaient avec soin à la connaissance du public. À peine l'empereur fut-il sur le trône, qu'il fit des innovations continuelles dans l'intérieur de ses états; il s'appropria les terres du clergé, selon le projet de Pierre I; mais il s'en fallait bien que Pierre III fût aussi affermi, et aussi respecté de cette nation. Le clergé était d'autant plus puissant dans cet empire, que les peuples abrutis y croupissaient dans la

1761-1762. plus profonde ignorance. Attaquer ces archimandrites et ces popes, c'était se faire des ennemis irréconciliables, parce que tout prêtre est attaché à ses revenus plus qu'aux opinions qu'il annonce. L'empereur aurait sans doute pu attendre pour faire cette réforme, et encore aurait-il fallu y toucher d'une main délicate. Outre cette affaire qui faisait crier, on lui reprochait encore de tenir les gardes Ismailof et Préobrazensky sous une discipline trop rigoureuse, et de vouloir faire la guerre au Danemark, ce qui répugnait d'autant plus aux Russes, qu'ils disaient ouvertement que leur nation n'y était point intéressée. Des personnes mal intentionnées répandaient ces griefs dans le public, pour rendre odieuse la personne de l'empereur. L'amitié, la reconnaissance, aussi bien que l'estime du roi pour les excellentes qualités de ce prince, le portèrent à lui écrire et à entamer cette matière scabreuse. Il fallait ménager cette extrême délicatesse qui fait que tous les souverains veulent qu'on croie leur autorité affermie; il fallait s'expliquer avec une réserve infinie au sujet des Danois. Pour le dissuader d'entreprendre d'abord la guerre contre le Danemark, le roi lui détaillait toutes les raisons qui pouvaient lui faire différer cette entreprise, pour la renvoyer à l'année prochaine; il insistait surtout pour que l'empereur, avant de sortir de ses états et de s'engager dans une guerre étrangère, se fît couronner à Moscou, afin de rendre par son sacre sa personne d'autant plus inviolable aux

yeux de sa nation, ses prédécesseurs ayant toujours religieusement observé cette cérémonie; il faisait ensuite mention des révolutions arrivées en Russie durant l'absence de Pierre I; mail il glissait légèrement sur cette matière, et finissait en conjurant l'empereur d'une manière affectueuse de ne point négliger des précautions essentielles pour la sûreté de sa personne, en lui protestant que l'intérêt sincère qu'il prenait à sa conservation, était le seul motif qui lui avait fait prendre la plume. Cette lettre fit peu d'impression sur l'empereur; il y répondit en propres termes: „Ma gloire exige que je tire raison des outrages que les Danois ont faits à ma personne, surtout à mes ancêtres. Il ne sera pas dit que les Russes font une guerre pour mes intérêts où je ne me trouve pas à leur tête; d'ailleurs la cérémonie de mon couronnement exige une trop grande dépense; cet argent sera mieux employé contre les Danois. À l'égard de l'intérêt que vous prenez à ma conservation, je vous prie de ne vous en point inquiéter; les soldats m'appellent leur père; ils disent qu'ils aiment mieux être gouvernés par un homme que par une femme; je me promène seul à pied dans les rues de Pétersbourg; si quelqu'un me voulait du mal, il y a long-temps qu'il aurait exécuté son dessein; mais je fais du bien à tout le monde, et je me confie uniquement à la garde de Dieu; avec cela je n'ai rien à craindre". Cette réponse n'empêcha pas le roi de continuer à tâcher 1761-1762.

1761-1762. d'éclairer ce prince sur les dangers qui le menaçaient. Messieurs de Goltz et de Schwerin eurent ordre de mettre cette matière sur le tapis dans des conversations familières qu'ils avaient avec ce monarque; mais c'était à pure perte qu'on lui disait que dans un pays où régnaient des moeurs telles qu'en Russie un souverain ne pouvait prendre assez de précautions pour la sûreté de sa personne. „Écoutez", répondit-il enfin, „si vous êtes de mes amis, ne touchez plus „cette matière qui m'est odieuse". Il fallut alors garder le silence et abandonner ce pauvre prince à la sécurité qui le perdit.

Les dieux pour perdre Troie aveuglèrent nos yeux.

Virg. Én. I, 2.

Ces choses n'empêchèrent pas que les négociations pour la paix et pour l'alliance n'allassent grand train. Dès le commencement de Juin l'empereur envoya au roi le comte de Schwerin avec le traité de paix et d'alliance signé, et avec un ordre au comte de Czernichef, qui était à Glatz, de se mettre incessamment en marche pour joindre l'armée du roi, et faire conjointement avec elle la guerre aux Autrichiens. Les Suédois, qui se trouvaient après ce revirement de système destitués de leur plus grand appui, furent obligés de faire la paix, dans la crainte du mal qui leur en pouvait arriver, s'ils tardaient davantage. Le roi reçut une lettre d'apparat de la reine sa soeur, dictée par le sénat de Stockholm; il y répondit dans le sens que la reine pouvait le dési-

Paix avec la Suède.

rer, en lui témoignant le plaisir qu'il ressentait de voir se terminer une guerre entre de si proches parens; que par amitié pour la reine sa soeur il voulait bien oublier les procédés irréguliers et étranges de la nation suédoise, sans en conserver de ressentiment; que s'il faisait la paix, c'était uniquement par considération pour elle, à condition toutefois que les choses seraient remises exactement sur le pied où elles avaient été avant le commencement des troubles. Comme la crainte pressait les Suédois, la négociation fut promptement terminée. Les plénipotentiaires des deux cours s'assemblèrent à Hambourg, et ils signèrent les préliminaires avant la fin du mois de Juin*). 1761-1762.

Projet de l'empereur Pierre III contre le Danemark.

De son côté l'empereur de Russie poussait vivement son projet contre le Danemark; cependant pour mettre dans cette rupture toutes les formalités de la justice, et pour qu'il parût que l'obstination des Danois l'avait forcé de rompre avec eux, il proposa l'assemblée d'un congrès à Berlin, où les ministres des deux parties devaient tâcher d'accommoder leurs différens sous la médiation prussienne. Monsieur de Saldern, plénipotentiaire de l'empereur, était chargé de demander aux Danois la restitution de tout le Holstein, qui avait anciennement appartenu aux ancêtres de sa majesté impériale. Ce prince était bien

*) Le traité de Hambourg fut signé le 22 Mai; voir: *Wenck*, Codex. III, p. 307.

1761-1762. persuadé que les Danois ne consentiraient jamais à des conditions aussi honteuses, et c'était le prétexte dont il voulait se servir pour se déclarer contre eux. Une armée de soixante mille Russes, qui devaient être joints par six mille Prussiens, était destinée pour cette expédition. Le roi de Danemark, qui voyait l'orage prêt à fondre sur lui, avait donné le commandement de ses troupes à un officier de réputation; c'était monsieur de St.-Germain. Il venait de quitter le service de France, pour quelque mécontentement que le maréchal de Broglio lui avait donné. Monsieur de St.-Germain se trouvait alors à la tête d'une armée indisciplinée, qui manquait d'officiers généraux capables de commander, d'ingénieurs, d'artilleurs, de train, de vivres, en un mot de tout. Il suppléa lui seul à ce qui lui manquait. Comme la caisse de guerre était mal pourvue, il rançonna la ville de Hambourg, qui lui fournit les sommes dont il avait besoin. Les ministres danois excusèrent cet étrange procédé sur la nécessité qui n'a point de loi. Monsieur de St.-Germain s'approcha ensuite de Lubeck, dont il comptait s'emparer aussitôt que la guerre serait déclarée, et pour en éloigner le théâtre des frontières de son maître, il s'avança dans le Mecklenbourg avec une partie de ses troupes, et se campa entre des marais et des étangs dans un emplacement avantageux, où probablement il aurait pu disputer aux Russes pendant quelque temps l'entrée du Holstein. Nous l'abandonnerons au milieu de ses prépa-

ratifs, dont il serait superflu de faire un plus long détail, parce que cette guerre que le Danemark craignait avec tant de raison, n'eut pas lieu, et qu'une nouvelle révolution fit tout changer à Pétersbourg. 1761-1762.

De la cour de Vienne.

De toutes les puissances de l'Europe, la plus consternée des événemens arrivés en Russie fut la cour de Vienne. Jamais l'impératrice-reine n'avait porté ses espérances plus haut qu'à la fin de la dernière campagne. Tout lui présageait la subversion de la Prusse, la conquête de la Silésie, et l'accomplissement de tous ses projets. Sa persuasion était si forte et sa sécurité si entière, que croyant pouvoir finir la guerre en se passant d'une partie de ses troupes, elle fit une épargne déplacée en ordonnant une réforme de vingt mille hommes. Alors mourut l'impératrice de Russie; peu après le corps de monsieur de Czernichef quitta l'armée de Loudon, pour se retirer en Pologne. La cour de Vienne voulut, mais trop tard, rassembler de nouveau ces vingt mille hommes qu'elle avait reformés, qui s'étaient dispersés dans le monde, et que le temps ne permettait point de remplacer. Sur cela vint la nouvelle de la paix conclue entre la Prusse et la Russie; bientôt celle du traité d'alliance signé entre ces deux couronnes; enfin celle de la jonction du corps de Czernichef à l'armée du roi. Pour comble de disgrâces une maladie épidémique faisait de grands ravages dans l'armée de Loudon. C'était une espèce de lèpre, dont les progrès étaient si rapides, qu'ils

1761-1762. éclaircissaient son camp et peuplaient ses hôpitaux. Pour peu qu'on résume ceci, on trouve, de compte fait, vingt mille hommes de congédiés des Autrichiens, et vingt mille Russes de moins, qui font quarante mille hommes, et ces vingt mille Russes de plus à l'armée du roi font entre les deux armées une différence de soixante mille hommes en faveur des Prussiens. Si le roi avait gagné de suite trois batailles rangées, elles ne lui auraient pas procuré un plus grand avantage.

De la Porte. La mort de l'impératrice de Russie, et les combinaisons nouvelles de politique qu'elle produisit en Europe, firent une impression toute différente sur la Porte. Tant de promptes révolutions, ces haines si vives entre des états, qui se changeaient subitement en des liaisons étroites entre les souverains, tout cela parut inconcevable à la politique orientale, et remplit les Turcs d'étonnement et de méfiance. Il le faut avouer, ils avaient quelque sujet d'être surpris; après avoir été importunés par les pressantes sollicitations du ministre prussien, pour les porter à rompre avec la Russie, tout d'un coup ce ministre, changeant de langage, leur offrait les bons offices du roi son maître, pour apaiser certains différens qu'ils avaient pour leurs limites avec la cour de Pétersbourg, et ce ministre ne persistait plus qu'à les animer à rompre la trève qui durait encore avec l'impératrice-reine. Cela donnait lieu aux Turcs de raisonner ainsi: certainement ces Prussiens sont

la nation la plus inconstante et la plus légère de 1761-1762.
l'univers; tantôt ils voulaient nous brouiller avec la Russie, aujourd'hui ils veulent nous raccommoder avec elle; et s'ils nous incitent à présent à déclarer la guerre à la reine de Hongrie, qui nous répondra que dans six mois ils ne soient en alliance avec elle, de même qu'ils le sont à présent avec les Russes? Gardons-nous d'entrer trop promptement dans les mesures qu'ils nous proposent, ou notre facilité nous rendra le jouet de leur inconséquence et la risée des nations européennes. Leurs réflexions ne se bornaient pas là, et comme ils avaient d'ailleurs conçu quelque ombrage de l'alliance que le roi venait de faire avec la Russie, pour dissiper ces soupçons, sa majesté par l'interposition de ses bons offices parvint à terminer les différens qu'il y avait entre le chan de la Crimée et les Russes au sujet du fort Ste.-Anne; elle porta de plus l'empereur Pierre III à faire déclarer par son ministre à Constantinople, qu'il ne se mêlerait en aucune manière des discussions que la Porte pourrait avoir avec la maison d'Autriche, et qu'au cas que les Turcs lui fissent la guerre, l'impératrice-reine n'aurait aucun secours à attendre de sa part. Cette déclaration formelle fit une grande impression sur les Turcs; elle ébranla même le grand-seigneur, qui selon toutes les apparences aurait pris un parti décisif, si de nouvelles révolutions, que nous rapporterons en leur lieu, n'eussent renouvelé ses incertitudes et réveillé ses méfiances.

1761-1762. En rapprochant tous les événemens que nous venons de rapporter, ils nous représentent la Prusse aux abois à la fin de la dernière campagne; perdue au jugement de tous les politiques, elle se relève par la mort d'une femme, et se soutient par le secours de la puissance qui avait été la plus animée à sa perte. Ce fut ainsi que madame Masham, par ses intrigues contre lady Marlborough, sauva la France dans la guerre de succession. À quoi tiennent les choses humaines? Les plus petits ressorts influent sur le destin des empires et le changent. Tels sont les jeux du hasard, qui se riant de la vaine prudence des mortels, relève les espérances des uns, pour renverser celles des autres.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Campagne de 1762.

1762. Évènemens en Silésie.

La campagne précédente, comme nous l'avons rapporté, avait été généralement funeste aux armes prussiennes. Le prince Henri avait perdu les montagnes de la Saxe, le prince de Würtemberg la ville de Colberg, et le roi celle de Schweidnitz. La position des troupes prussiennes en Silésie était précaire; un mauvais retranchement, qui pouvait contenir douze bataillons, au faubourg de Breslau, faisait leur principale défense. Deux postes d'avertissement les garantissaient contre les surprises de l'ennemi; l'un Kant, où monsieur de Dallwig avait le commandement, l'autre Rothsurben aux ordres de monsieur de Prittwitz. Monsieur de Wied occupait les environs de Grotkau, d'où il avait détaché monsieur de Möring à Strehlen. Monsieur de Möring faisait ses reconnaissances vers Frankenstein, monsieur de Prittwitz vers Reichenbach, et monsieur de Dallwig du côté de la montagne de Zobten et du Pitschenberg. Glogau était couvert par six bataillons, que monsieur de Zeuner commandait, et pour monsieur de Thadden, il occupait Guben et formait avec la cavalerie de monsieur

1762. de Schmettau un cordon jusqu'à Lubben, par où il garantissait la communication de Berlin, d'où l'armée tirait ses approvisionnemens. Du côté des Autrichiens le cordon commençait à Jägerndorf, d'où il tirait sur Neustadt, Weidenau, Johannisberg, Wartha, Silberberg, Bögendorf, la montagne de Zobten, Striegau et Hohen-Friedberg. Le gros de leur infanterie cantonnait dans les montagnes, et les Russes avaient leurs quartiers dans le comté de Glatz. Il y eut quelques expéditions de partis durant l'hiver, mais qui ne furent d'aucune conséquence. Le colonel Alton, qui passait l'hiver à Reichenbach, voulut surprendre le quartier de monsieur de Prittwitz à
16 Février. Rothsurben. Prittwitz en eut vent; il s'embusqua avec sa troupe sur le chemin par lequel l'Autrichien devait passer, le battit, et lui enleva cent hommes.

La révolution arrivée en Russie et les dispositions favorables de Pierre III à l'égard des Prussiens, donnèrent lieu à la séparation du corps de Czernichef
21 Mars. de l'armée impériale. Monsieur de Czernichef quitta le comté de Glatz, passa l'Oder à Auras et retourna en Pologne. Cette révolution donna lieu également à la négociation de la paix avec la Suède, et comme dès-lors on en prévoyait l'heureuse issue, le roi se trouvait par là le maître de disposer de toutes les troupes qu'il avait employées contre cette couronne. Monsieur de Belling avec vingt escadrons et monsieur de Billerbeck avec six bataillons furent destinés à renforcer l'armée de Saxe. Le prince de Be-

vern, le prince de Würtemberg et monsieur de Werner reçurent ordre de joindre l'armée de Silésie, aussitôt que les conjonctures leur permettraient de quitter la Poméranie. 1762.

Le roi se proposait d'ouvrir cette campagne par une diversion en Hongrie. Selon ce projet monsieur de Werner devait joindre les Tartares du côté de Bude, et soutenir les incursions qu'ils auraient faites et dans ces environs et en Autriche même; ce qui faciliterait les opérations du roi en Silésie, où il fallait reprendre Schweidnitz, et après avoir terminé ce siége, renforcer l'armée de S. A. R. le prince Henri, pour qu'elle pût tenter tous les moyens de reprendre Dresde. Mais ces projets furent changés depuis, à cause du traité d'alliance qui se conclut avec la Russie. On pensa dès le 15 de Mars à rapprocher les divers corps qui devaient composer l'armée; pour cet effet monsieur de Schenkendorf quitta la Saxe, et releva messieurs de Schmettau et de Thadden à Guben; il fut suivi par le corps de Platen, qui alors se trouvait aux ordres de monsieur de Krockow. Tous ces détachemens arrivèrent successivement à Breslau, savoir messieurs de Schmettau, de Thadden, de Zeuner, le 15 d'Avril; monsieur de Krockow avec vingt-cinq bataillons et trente-cinq escadrons le 6 de Mai, et monsieur de Lossow, qui avait couvert la Haute-Silésie contre les Cosaques, releva avec ses houssards et bosniaques monsieur de Dallwig à Kant; le prince de Würtemberg joignit

1762. l'armée le 12 de Mai avec cinq bataillons et six escadrons. Il paraîtra surprenant sans doute que les Autrichiens ayent souffert avec tant de flegme et de sang-froid la jonction de tous ces corps prussiens, sans y apporter le moindre obstacle; mais leur consternation et leur découragement étaient prodigieux, tant à cause du départ des Russes, sur lesquels ils avaient beaucoup compté, qu'à cause de la réduction des troupes que la cour de Vienne avait faite si fort à contretemps durant l'hiver. Outre cela une espèce de lèpre, qui régnait dans leur armée, mettait la moitié de leurs régimens hors de combat. Les officiers en leur particulier regardaient les affaires comme perdues; d'ailleurs le commandement de l'armée de Silésie avait été conféré au maréchal Daun, et monsieur de Loudon se trouvant sur le point de lui remettre l'armée, ne s'empressait pas à travailler pour son successeur, ni à risquer sa réputation pour un homme qu'il détestait dans le fond du coeur. Si l'on considère attentivement ces différentes raisons, on trouvera moins surprenant que le roi ait réuni ses forces avec aussi peu d'opposition de la part des ennemis.

Pendant que l'armée se rassemblait aux environs de Breslau, l'empereur de Russie manda au roi qu'il avait donné ordre à monsieur de Czernichef de quitter Thorn, et de venir se joindre en Silésie aux troupes prussiennes. Cet heureux événement, qui influait si fort dans les projets pour la campagne,

donna lieu de les changer en partie. Il fut résolu 1762.
qu'on assemblerait un gros corps à Kosel, soit pour se joindre en Hongrie aux Tartares, au cas qu'ils y vinssent encore, soit pour inquiéter les frontières de la Moravie, et obliger le maréchal Daun d'y envoyer de gros détachemens. C'était-là le point essentiel pour le but qu'on se proposait, parce qu'avec quatre-vingt mille hommes le maréchal Daun pouvait si exactement garnir ses montagnes et le poste de Kunzendorf, qu'il aurait été de toute impossibilité de l'attaquer, ou de le tourner. Il avait actuellement soixante-dix mille hommes sous ses ordres, distribués de la sorte : dix mille en garnison à Schweidnitz, et huit mille destinés à garnir les gorges de Silberberg et de Wartha; il s'agissait donc de l'affaiblir encore de quinze mille hommes pour jouer à jeu sûr, et pour se trouver en état de tourner tous les postes qu'il pouvait prendre dans les montagnes, et par conséquent de faire une campagne heureuse et brillante.

L'armée du roi montait à soixante-six mille combattans; monsieur de Czernichef lui amenait vingt-mille Russes; ainsi il pouvait détacher vingt mille hommes en Haute-Silésie, et il demeurait encore supérieur aux impériaux. Toutes les manoeuvres que le roi projetait pour cette campagne, devaient tendre à tourner les ennemis dans leurs positions, et sa plus grande attention se portait à leur en dérober la connaissance. Comme cela était essentiel, on fortifia les détachemens de la cavalerie, pour leur donner de la

1762. supériorité sur celle des Autrichiens, et pour leur procurer le moyen, en les battant souvent, de les intimider, de les empêcher d'aller à la découverte et de s'aventurer au-delà de leurs grandes gardes

Ce fut le 9 de Mai que le maréchal Daun arriva
15 Mai. en Silésie. Il eut à peine pris le commandement de l'armée qu'il la fit camper; il appuya sa droite sur la montagne de Zobten; sa ligne tirait vers Domanze, et il posta monsieur d'Ellrichhausen au Pitschenberg, où il faisait la clôture de la gauche. Le roi ne jugeant pas à propos de faire camper son armée vis-à-vis de l'ennemi, resserra les cantonnemens de ses troupes aux deux bords de la Lohe, et établit le quartier-général à Bettlern; avec cela douze bataillons et vingt escadrons occupaient les retranchemens de Breslau. Monsieur de Reitzenstein fut détaché avec quinze cents chevaux à Neumark, pour couvrir le chemin de Glogau, et pour observer les côtés de Striegau et de Jauer. Le corps de Kant, sous monsieur de Lossow, fut fortifié de manière, qu'outre mille volontaires de Courbière, il montait à cinq mille quatre cents chevaux. Celui de monsieur de Lentulus et de Prittwitz, qui campait sur la Lohe, non loin de Bohrau, faisait quatre mille cinq cents chevaux et mille volontaires. Cette position de l'armée du roi peut paraître hasardeuse à quiconque ne l'examine que superficiellement; mais elle ne l'était pas en effet; car ces gros détachemens de cavalerie avancés vers l'ennemi formaient comme une espèce de

circonvallation autour de l'armée impériale, dont les postes des Prussiens étaient si proches, qu'aucun de leurs mouvemens ne pouvait échapper à la connaissance du roi. D'ailleurs le maréchal Daun avait deux marches à faire pour arriver à la Lohe, et le roi n'avait besoin que de six heures pour rassembler son armée. Et quel projet les Autrichiens pouvaient-ils former? quelle attaque pouvaient-ils méditer? Il n'y avait point de position de prise; il était libre au roi de former son armée en-deçà ou au-delà de la Lohe, et il serait tombé à l'improviste sur le camp des ennemis, pour les charger au moment qu'ils s'y seraient le moins attendus. Il faut ajouter à ce que nous venons de dire, que les Autrichiens craignaient la plaine; ils savaient que s'ils risquaient d'y descendre, le retour aux montagnes pourrait leur devenir difficile, de sorte qu'effectivement l'armée prussienne était commodément et en sûreté. 1762.

Ce fut durant ces cantonnemens que monsieur de Schwerin retourna de Pétersbourg avec les traités de paix et d'alliance conclus avec la Russie. La paix fut solennellement proclamée, et l'on ne fit point mystère de l'alliance aux Autrichiens. Cependant le roi retarda les opérations de la grande armée jusqu'à l'arrivée de monsieur de Czernichef. Cela ne l'empêcha pas de faire d'avance filer des troupes vers la Haute-Silésie. Déjà monsieur de Werner se trouvait à Kosel avec environ dix mille hommes; il était instruit du projet formé d'attirer les forces de l'armée

1762. impériale dans la Haute-Silésie, pour donner de la jalousie à l'ennemi et lui causer des inquiétudes; il s'approcha de Ratibor, d'où il poussa monsieur de Haerdt à Teschen avec douze cents hommes. Celui-ci enleva un détachement d'un capitaine et de soixante hommes, et répandit ses houssards jusqu'au-delà du passage de la Jablunka. Dès que le maréchal Daun fut informé de cette incursion, il envoya, pour s'opposer aux entreprises des Prussiens, monsieur de Beck, qui s'avança jusqu'à Ratibor; c'était répondre exactement aux intentions du roi. Monsieur de Werner replia aussitôt ses troupes au-delà de l'Oder et s'en revint à Kosel. Le prince de Bevern arriva vers ce temps à Breslau; il amenait quatre bataillons et mille houssards provinciaux avec lui; on joignit les houssards de Möring et dix escadrons de dragons à son infanterie, avec laquelle il partit pour Kosel, où il rassembla son petit corps d'armée.

Ces détachemens qui partaient pour la Haute-Silésie n'empêchèrent pas que la cavalerie du roi ne commençât à prendre de l'ascendant sur celle de l'ennemi Monsieur de Prittwitz surprit un détachement autrichien près de Panthenau au Johannisberg, et lui enleva cent hommes. Monsieur de Reitzenstein, qui était à Neumark, battit le général Gourcy, qui tenta de le surprendre, et lui prit trois officiers et soixante-dix dragons. Peu après, les mille houssards provinciaux que le prince de Bevern avait amenés et qui étaient postés devant Neisse à Heidersdorf, furent

attaqués par monsieur Draskowitz, qui de Patschkau, où il était, ayant eu avis de leur arrivée, tenta de les surprendre. Le succès ne répondit point à son attente; son détachement fut mal mené, et il fut fait prisonnier lui-même avec cent soixante-dix des siens, tant dragons que houssards. Ces coups, qui se suivirent de près, commencèrent à rendre la cavalerie impériale circonspecte; bientôt elle devint timide. L'avant-garde de monsieur de Czernichef consistait en deux mille Cosaques; elle joignit l'armée du roi quelques jours plutôt que les Russes. Le roi partagea ces deux-pulks entre messieurs de Lossow et de Reitzenstein. Ce dernier s'avança de Neumark au pied du Pitschenberg, par où l'armée du maréchal Daun se trouvait presque bloquée. Il ne pouvait plus envoyer sa cavalerie sur ses devans; et on lui laissait ses derrières libres, parce qu'on ne voulait pas se découvrir, et l'avertir des desseins que l'on formait contre lui. Cependant, depuis l'arrivée des Cosaques, il ne se passa presque pas de jour qu'il n'y eût quelque grande garde de l'ennemi enlevée à la face de tout le camp; enfin il n'envoya plus à la découverte, personne n'ayant le coeur d'aller reconnaître devant la chaîne des vedettes, et la cavalerie demeurant au piquet, ne hasarda plus de se montrer dans la plaine.

1762.

26 Juin.

Campagne du prince Henri en Saxe.

Nous laisserons là pour un moment les affaires de la Silésie, pour rapporter ce qui se passait en Saxe, parce que cette année le prince Henri fut le

1762. premier qui ouvrit la campagne; de là nous passerons en Westphalie et au Bas-Rhin, pour rendre compte des opérations du prince Ferdinand de Brunsvic; après quoi nous pourrons poursuivre sans interruption la suite des événemens qui se passèrent en Silésie.

Le commandement de l'armée impériale en Saxe avait été décerné cette année à monsieur de Serbelloni; il occupait non seulement le fond de Plauen, le Windberg et Dippoldiswalde; il s'étendait encore de là sur toute la crête des montagnes qui va de Freiberg par Chemnitz à Waldheim. Ayant retranché avec soin tous les passages de la Mulde devant son front, il se fiait à ses arrangemens, et se figurait qu'il était impossible de le déloger d'une position aussi forte et aussi bien défendue. Ces difficultés n'arrêtèrent pas le prince Henri. S. A. R. résolut de percer son cordon par le centre, tant pour gagner du terrain que pour lui donner de la jalousie sur la Bohême; car on ne pouvait reprendre Dresde qu'en attirant le gros de l'armée autrichienne en Bohême. Le prince suspendit l'exécution de ce projet jusqu'à l'arrivée du brigadier Billerbeck, qui venait de la Poméranie pour le joindre. Afin de dérober en même temps à l'ennemi jusqu'au soupçon du projet qu'on méditait contre lui, le prince fit faire différens mouvemens à ses troupes; il fit quelques démonstrations vers le duché d'Altenbourg et du côté de Penig, pour persuader aux ennemis qu'il projetait

quelque entreprise dans cette partie de la Saxe. Sur ces entrefaites monsieur de Billerbeck joignit monsieur de Stutterheim le cadet à Lommatsch. Ce fut le signal auquel toutes les troupes destinées au passage de la Mulde se mirent en mouvement. Elles s'assemblèrent le 11 au soir, chaque corps se rendant au lieu qui lui était assigné. La force du corps entier destiné à cette expédition consistait en vingt-un bataillons et en trente-cinq escadrons. Ces troupes furent partagées en quatre détachemens. Celui de monsieur de Seidlitz s'assembla derrière Mockerwitz; celui de monsieur de Canitz derrière le village de Zschernitz, et monsieur de Stutterheim l'aîné, qui avait campé au Petersberg, s'avança à Zschackwitz; pour les houssards et les troupes légères de monsieur de Kleist, il les forma entre Zwenig et Hasslau. Ces quatre colonnes par une marche couverte s'approchèrent la nuit des bords de la Mulde, et s'embusquèrent derrière un ravin, qui dérobait à l'ennemi et leur approche et leurs desseins. S. A. R. avait choisi les emplacemens des batteries; on y avait mené le canon; on l'avait masqué de broussailles, de sorte qu'au premier signal il pouvait être exécuté contre les redoutes des impériaux. Le détachement de l'ennemi, que le prince se proposait d'attaquer, était commandé par monsieur de Zettwitz, général des Autrichiens; il pouvait recevoir des secours des troupes qui cantonnaient à Freiberg, à Chemnitz et à Waldheim. Sa troupe était forte de quatre mille

1762

9 Mai.

Combat de Döbeln; 12 Mai.

1762. hommes; il avait garni les redoutes des gorges et des montagnes d'infanterie et d'artillerie, sous la protection desquelles il avait répandu ses Cravates et ses Pandours en divers détachemens le long de la Mulde. Ces troupes passaient régulièrement les nuits au bivouac; on avait même observé qu'elles rentraient tous les matins à la pointe du jour vers quatre heures dans leurs tentes. Le prince avait déterminé sur ces remarques que l'attaque ne se ferait qu'à sept heures du matin. Les chasseurs prussiens, qui étaient postés à Zeschnitz, soit par l'effet du hasard, soit par impatience, se mirent à escarmoucher avant le temps marqué. Quoiqu'il ne fût que six heures du matin, cela détermina S. A. R. à anticiper l'attaque. Les quatre colonnes passèrent aussitôt la Mulde au signal qui leur fut donné, sous la protection de quarante pièces d'artillerie. Monsieur de Seidlitz, qui menait la cavalerie par le gué de Technitz, trouva au village de Masterau des Cravates en son chemin, qui se sauvèrent dans une redoute voisine. Monsieur de Kleist, qui passait la Mulde plus bas, prit en même temps l'ennemi à dos, tandis que les colonnes de l'infanterie gagnaient la hauteur. Ces mouvemens composés étonnèrent les Autrichiens, et ils abandonnèrent leurs forts. Pendant ce temps-là monsieur de Kleist avec ses houssards donna sur les cuirassiers de de Ville et les mit en fuite. Comme il les avait poussés, sa poursuite lui donna de l'avance sur l'infanterie de l'ennemi, qui était en pleine retraite. Il

attaqua de front, pendant que l'infanterie prussienne 1762.
la talonnait de près, de sorte que la confusion s'y étant mise, il n'échappa de tout ce corps des impériaux que ceux qui de bonne heure avaient eu la prudence de se sauver à Waldheim. Monsieur de Zettwitz et deux mille hommes de son détachement tombèrent entre les mains du vainqueur. Le même jour S. A. R. fit marquer le camp de ses troupes au village de Kesselsdorf, et fit avancer messieurs de Hülsen et de Forcade, qui prirent la position de Schlettau et des Katzenhäuser. Le 13 l'armée du prince marcha sur Oederan; elle aperçut à quelque distance de sa marche des troupes autrichiennes, qui venaient de Waldheim, auxquelles s'étaient joints les fuyards de la veille. Monsieur de Kleist chargea leur arrière-garde, qu'il mit en déroute; de là il donna sur le régiment de Luzani et lui prit cinq cents hommes.

Monsieur de Maquire, qui commandait à Freiberg, apprenant ce qui s'était passé à Rosswein, ne voulut pas s'exposer à un sort pareil. Il évacua le Zinnwald, Nossen et Freiberg, se retirant à Dippoldiswalde. S. A. R. prit aussitôt le camp de Freiberg. Elle poussa son avant-garde à Bobritsch, et monsieur de Seidlitz nettoya tous les bords de la Wilde-Weiseritz. Le prince prit le 16 le camp de Pretschendorf, d'où il poussa un détachement à Reichsstädt. Il établit des postes de Satisdorf à Frauenstein, pour garder tous les passages par lesquels l'ennemi aurait

1762. pu former quelque entreprise sur les troupes. Messieurs de Hülsen et de Forcade s'avancèrent en même temps que le prince, et prirent une position entre Hartha et Konstappel; ils garnirent les villages de Braunsdorf, Hartha et Weistropp des troupes légères, afin d'assurer la communication du camp du Landsberg avec celui de Pretschendorf. Pendant que les Prussiens poussaient ainsi leurs avantages contre les troupes impériales, l'armée des cercles, aux ordres du prince de Stolberg, s'avançait vers Zschopau. S. A. R., qui ne pouvait souffrir d'ennemi si proche de ses derrières, se vit dans la nécessité d'envoyer quelque détachement de ce côté-là. Elle opposa monsieur de Bandemer à ces troupes, avec mille chevaux, soutenus de quatre bataillons. Monsieur de Bandemer occupa les bords de la Flöhe; il envoya monsieur de Röder à la découverte. Cet officier fut
21 Mai. assailli par tout ce qu'il y avait de cavalerie dans l'armée de l'empire; il se serait néanmoins retiré sans perte considérable, si monsieur de Bandemer ne se fût avisé très-imprudemment de passer le défilé de la Flöhe pour le secourir. Cette troupe, qui bouchait le passage, augmenta l'embarras de celle de monsieur de Röder, qui était dans la disposition de se retirer. Les Prussiens avaient à combattre contre un nombre supérieur au leur du quadruple, et le nombre pour cette fois triompha de la valeur; ils perdirent en se retirant quatre canons et environ cinq cents hommes. Ce contretemps obligea S. A. R. à changer de mesu-

res. Elle fit partir monsieur de Canitz de Pretschendorf avec des troupes fraîches, et il se posta à Oederan, où il n'était qu'à deux milles de l'ennemi, campé à Chemnitz. L'armée du prince Henri occupait un grand front; pour obvier aux inconvéniens qui résultaient des fréquens détachemens qu'il était obligé de faire, il fit travailler à fortifier tous les lieux qu'il occupait; on pratiqua des inondations à ceux qui en étaient susceptibles; on fit des abatis dans les forêts, et l'on retrancha les terrains où il n'y avait ni marais, ni ruisseau, ni bois, dont on pût tirer parti. 1762.

Monsieur de Serbelloni, las de l'inaction dans laquelle il avait langui jusqu'alors, résolut d'exécuter un projet qui devait le combler de gloire. Il commença par se faire joindre par monsieur de Stampach, qui avec un corps de sept mille hommes s'était tenu jusqu'alors dans la gorge de Zittau. Avec ce renfort il partit de Dippoldiswalde, pour surprendre les troupes légères de S. A. R. qui campaient à Reichsstädt. Mais messieurs de Kleist et d'Eglofstein se 1 Juin.
replièrent à son approche sur le camp de Pretschendorf. Le bataillon de Haerdt, nouvellement levé, perdit quelque monde en se retirant. Cette grande expédition se termina par une canonnade, qui dura toute la journée. Dès le lendemain S. A. R. renvoya messieurs de Kleist et d'Eglofstein occuper le même poste. Comme cependant ce détachement n'était ni nécessaire, ni essentiel à Reichsstädt, on le

1762. retira quelques jours après. Monsieur de Belling, que la signature de la paix avec les Suédois avait retenu jusqu'alors dans le Mecklenbourg, ne put joindre l'armée de Saxe que le 18 de Juin. Ce renfort mit S. A. R. en état de tenter quelque entreprise contre l'armée des cercles. Il était nécessaire et même indispensable pour l'armée de Saxe qu'elle se débarrassât d'un ennemi qu'elle avait à dos, et dont le voisinage dans certaines conjonctures fâcheuses pouvait devenir funeste. Monsieur de Seidlitz fut chargé de conduire cette entreprise. Il se porta sur
23 Juin. Penig; le prince de Stolberg, qui avait vingt-un bataillons et trente-un escadrons dans son armée, se replia sur Annaberg. Sa retraite de Chemnitz donna la liberté à monsieur de Canitz de se joindre à Zwickau à monsieur de Seidlitz. Les troupes des cercles quittèrent la Saxe, et perdirent beaucoup de monde en se retirant à Baireuth. Pendant ce temps monsieur de Kleist agissait du côté de Marienberg, dont il délogea le colonel Törreck, qu'il rejeta en Bohême; après quoi il rejoignit l'armée.

Tandis que le prince de Stolberg se réfugiait dans le sein de l'empire, monsieur de Serbelloni méditait un projet plus important encore que le précédent. Il se proposait de battre monsieur de Hülsen, en se glissant le long de l'Elbe pour tourner sa position. Afin de mieux cacher son dessein, il
27 Juin. fit alarmer un matin tous les postes avancés du camp de Pretschendorf. Une colonne de sept mille hommes

se présenta sur la droite du village de Hennersdorf, faisant mine de tenter le passage de la Steinbruckmuhle; une autre colonne se mit en bataille vis-à-vis de Frauenstein. Durant ces feintes démonstrations monsieur de Ried, qui commandait un détachement de douze bataillons à Bennerich, ayant été renforcé la nuit précédente par seize bataillons et par vingt-cinq compagnies de grenadiers, se forma le matin en trois corps sur les hauteurs de Bennerich. La première colonne se porta sur le village de Grumbach, dont elle délogea un bataillon franc, qui se jeta dans la redoute de Pfarrholz; mais l'ardeur des Autrichiens fut tempérée par le feu des batteries du Landsberg. La seconde colonne des ennemis s'avança vers Hundorf, et la troisième, qui était celle de la droite, délogea un bataillon prussien du village de Weistropp. Cette dernière colonne fut arrêtée par le feu de la redoute de Konstappel, que défendait le bataillon de Carlowitz. Après une résistance vigoureuse de la part des Prussiens, l'ennemi fut forcé de se retirer, et les secours que S. A. R. envoya de Pretschendorf au Landsberg, n'arrivèrent qu'après la fin de l'action. L'ennemi se contenta de faire des attaques faibles et mal soutenues; il sacrifia inutilement dans cette occasion des troupes dont il aurait pu tirer un meilleur parti, s'il avait su les conduire avec plus d'audace.

1762.

Campagne du prince Ferdinand de Brunsvic.

Pendant que la fortune balançait en Saxe les destins des Prussiens et des impériaux, elle se déclara entièrement dans l'empire en faveur des alliés et du

1762. prince Ferdinand. Les Français s'étaient bornés cette année à n'avoir qu'une armée en Allemagne, avec une réserve pour couvrir le Bas-Rhin. Cette réserve, dont le prince de Condé avait le commandement, était forte de quarante-six bataillons et de trente-huit escadrons. L'armée sous les ordres de messieurs de Soubise et d'Estrées consistait en cent onze bataillons et cent vingt-un escadrons. Ces maréchaux se proposaient de pénétrer avec leurs forces dans l'électorat de Hanovre. Le projet du prince Ferdinand était tout contraire au leur; car il se préparait à chasser les Français de la Hesse. Il partagea d'abord son armée à l'exemple des Français; il détacha vingt bataillons et vingt-un escadrons avec le prince héréditaire, pour s'opposer au prince de Condé, et se réserva soixante-deux bataillons, soixante-un escadrons et cinq mille hommes de troupes légères pour l'exécution de son projet. Le prince de Condé ouvrit la campagne au Bas-Rhin. Il passa ce fleuve le 10 de Juin, rassembla ses troupes à Bochum, et fit mine de se porter sur Dortmund. Tous les mouvemens des Français et des alliés dans cette partie de l'Allemagne ne furent relatifs qu'au passage de la Lippe, que les deux partis se disputaient réciproquement. Pendant ces préludes le prince Ferdinand ras-
18 Juin. sembla son armée sur la hauteur de Brakel, d'où il se porta sur la Diemel, et prit le château de Sababourg; il occupait en même temps les bois de Geismar et de Liebenau, pour se rendre le maître des

débouchés de la Diemel. L'armée française, qui s'était rassemblée à Cassel, marcha le 22 sur Grebenstein, d'où elle détacha le comte de Lusace vers Göttingen. Monsieur Luckner fut aussitôt envoyé par le prince Ferdinand sur la Leine, pour observer les mouvemens des Saxons. Le prince Ferdinand résolut sur cela d'attaquer les Français, afin de les réduire à la défensive dès le commencement de la campagne. Monsieur Luckner fut pour cet effet obligé de se rapprocher de Sababourg avec une partie de son monde. Il devait attaquer la droite de l'ennemi. Lord Gramby eut ordre d'entamer la gauche et le prince Ferdinand se proposa de se présenter en même temps avec le gros de son armée devant le front des maréchaux. Dès le 24 tous les alliés passèrent la Diemel, pour former ces différentes attaques. Les Français prirent ce mouvement pour un fourrage général, et n'en marquèrent aucune inquiétude. Cependant le corps de monsieur de Castries, qui couvrait la droite de monsieur de Soubise, fut aussitôt renversé, et les alliés assaillirent le camp même. Monsieur de Soubise, sur ce qu'il se voyait attaqué de front, en flanc et à dos, résolut la retraite. Monsieur de Stainville se jeta avec l'élite des troupes françaises dans le bois de Wilhelmsthal, pour la favoriser, et ce fut là que s'engagea entre lui et lord Gramby un combat qui décida de la journée. Tout le corps de monsieur de Stainville fut enveloppé et défait. Cependant mes-

1762.

Combat de Wilhelmsthal; 24 Juillet.

1762. sieurs de Spörken et de Luckner donnèrent lieu à ce que le maréchal de Soubise pût se retirer à Hohenkirchen, ce qui fit manquer le coup que le prince Ferdinand méditait sur Cassel.

La nuit même l'ennemi passa la Fulde, et assit son camp sur les hauteurs qui vont de Munden à Cassel. Les alliés se campèrent vis-à-vis des Français, et s'emparèrent par différens détachemens de quelques châteaux qui leur étaient avantageux. Le maréchal de Soubise, qui craignit pour Ziegenhain, y fit marcher messieurs de Guerchy et de Rochambeau, pour aller et venir de cette place à Melsungen, et pousser des partis sur les derrières des alliés. Le prince Ferdinand envoya contre eux lord Gramby, qui les battit auprès du château de Hornbourg. À mesure que les alliés étendaient leur droite, les Français étendaient leur gauche. Cependant les deux maréchaux s'apercevant qu'ils dégarnissaient trop leur position, rappelèrent le comte de Lusace de Göttingen, pour remplir les vides de leurs campemens, et ils le placèrent avec son corps à Lutternberg. Le prince observant que les Saxons étaient presque isolés dans ce poste, chargea monsieur de Gilsa de les y attaquer. Ce général à la tête de seize bataillons passa à gué la Fulde. Au commencement de l'action
24 Juillet. les Saxons se défendirent; mais sur ce qu'ils s'aperçurent qu'une de leurs redoutes était emportée, ils lâcherent le pied, et s'enfuirent au vau-de-route. Le maréchal d'Estrées survint à leur secours, et les em-

pêcha d'être entièrement défaits. Monsieur de Gilsa 1762.
repassa prudemment la Fulde, pour ne point se compromettre avec des ennemis dont le nombre croissait à chaque moment. Ces tentatives différentes firent juger au prince Ferdinand que le moyen le plus aisé et le plus sûr de vaincre les Français était de les obliger à s'étendre davantage, et plein de cet objet il détacha monsieur Luckner du côté de Hersfeld. Ce partisan prit Fulda, Amönebourg et nombre de petits châteaux situés sur la grande route de Cassel à Francfort. Cette expédition promptement exécutée eut des effets fâcheux pour les maréchaux français, en les gênant à l'égard de leurs subsistances, qu'ils tiraient en grande partie du Mein.

Monsieur de Soubise se flatta de rétablir ses affaires en portant quarante bataillons sur l'Eder, pour occuper le poste de Schwalm. Monsieur de Luckner, soutenu par lord Gramby, contraignit ce corps à repasser la Fulde. Sur cela monsieur de Soubise arriva lui-même; il passa l'Eder et s'établit au Heiligenberg. Comme on ne pouvait pas attaquer les Français dans cette position, le prince Ferdinand laissa lord Gramby au Falkenberg, se portant avec son armée au confluent de l'Eder et de la Fulde. Dans l'embarras où les généraux français se trouvèrent par cette manoeuvre, ils n'imaginèrent d'autre ressource que d'attirer à eux la réserve du Bas-Rhin. Le prince de Condé, en conséquence des ordres que les maréchaux lui donnèrent, laissa monsieur le Voyer

1762. avec un détachement sur la Basse-Lippe, et ayant inutilement tenté pendant la marche de prendre Hamm, il traversa la Wetteravie et déboucha par Giessen sur l'Ohm. Son but était de se porter sur la Haute-Eder, pour y reprendre le projet dans l'exécution duquel monsieur de Soubise avait échoué. Le prince héréditaire, qui jusqu'alors avait observé le prince de Condé, partit aussitôt que lui, et ayant laissé quelques troupes pour observer monsieur le Voyer, il traversa la principauté de Waldeck et gagna les bords de l'Ohm, avant que la réserve française du Bas-Rhin pût y arriver. Pendant ces mouvemens des réserves le prince Ferdinand aurait désiré d'attaquer le maréchal de Soubise, avant que le prince de Condé le pût joindre. Il se proposa d'alarmer le front de l'ennemi, et de porter toutefois ses plus grandes forces contre monsieur de Guerchy, qui campait au-delà de la Fulde proche de Melsungen. Le prince Frédéric de Brunsvic fut détaché avec six bataillons et douze escadrons, pour faire le tour de la Werre et s'emparer de Wanfried et d'Eschwege, par où il se trouvait à dos des ennemis. On se disposa pour faire l'attaque générale le 8 d'Août; mais une pluie abondante qui survint, et qui gonfla les eaux de la Fulde, empêcha que les troupes ne pussent passer le gué, ni se rendre en même temps aux points qui leur étaient marqués. Cette entreprise aboutit à une canonnade, qui dura trois jours. Le prince de Condé pendant ce temps-là prit le château d'Ulrichstein:

après avoir tenté le passage de l'Ohm à différentes reprises; mais toujours en vain, il essaya de pousser un détachement à Hersfeld, pour tendre de là la main aux deux maréchaux qui commandaient l'armée française. Afin de seconder les desseins du prince de Condé, le maréchal de Soubise chargea monsieur de Stainville de bombarder le château de Friedewald; ce qui ayant réussi, rouvrit la communication jusqu'alors interrompue de l'armée française au Mein. Cette armée était alors tellement disposée en Hesse, qu'elle formait comme un grand demi-cercle, dont l'un des bouts passant par Marbourg et Giessen tenait à la Lahn, et l'autre, qui enfermait Hersfeld, Melsungen, Cassel et Munden, aboutissait à la Fulde. 1762.

Le prince Ferdinand brûlait d'en venir à une décision; il voulait frapper un coup qui pût lui procurer la supériorité sur les Français pour le reste de la campagne. Dans cette vue il renforca le prince héréditaire de quinze bataillons et de vingt escadrons. Le projet des alliés était d'enlever le corps de monsieur de Levi. Le prince héréditaire y aurait réussi, 22 Août. si monsieur Luckner fût arrivé à temps; cependant peu de Francais lui échappèrent. Après cette expédition il poussa le prince de Condé des bords de l'Ohm au-delà de Giessen à un vieux retranchement des Romains qu'on appelle le Polgraben; mais cela se termina par une canonnade. Toutefois monsieur de Soubise ne pouvant se soutenir plus long-temps en Hesse, sans s'exposer aux plus grands hasards, éva-

1762. 17 Août. cua Göttingen, jeta quatorze bataillons dans Cassel, et se retira par Hersfeld sur Fulda. Le prince Ferdinand le côtoya de près; en même temps il détacha derrière lui le prince Frédéric de Brunsvic pour bloquer Cassel. Les Français reculèrent jusqu'au Mein, parce que la grande armée ne pouvait autrement que par cette marche se rejoindre à la réserve du prince de Condé. Ce prince, qui se repliait par Butzbach et Friedberg sur Francfort, était vivement talonné par le prince héréditaire. L'armée des alliés ayant
28 Août. établi son camp à Schotten sur la Nidda, le prince héréditaire reçut des ordres pour occuper Fritzlar.
Combat de Friedberg; 30 Août. Il était en marche pour Assenheim, lorsqu'ayant été averti par le sieur Luckner que Friedberg et les hauteurs de Nauheim étaient occupées par l'ennemi, il y marcha en hâte; il attaqua les Français, qu'il délogea de la hauteur; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'au lieu de combattre avec un détachement, il avait à faire à l'avant-garde de l'armée de Soubise. Cette armée s'avance sur plusieurs colonnes, on l'attaque à son tour, il se défend vaillamment; mais ayant eu le malheur d'être dangereusement blessé, ses troupes plient, et ne peuvent plus se rallier. Ce désastre obligea le prince Ferdinand à changer de dessein et de position. Il transporta son camp à Staden vis-à-vis de Friedberg, et y resta jusqu'au 7 de Septembre. Sur la nouvelle que les Français filaient à la sourdine vers Butzbach, il jugea que pour exécuter son grand projet, qui consistait à reprendre Cassel,

il devait empêcher à tout prix les ennemis d'entrer 1762.
par la Haute-Hesse et le Waldeck dans la partie basse de la Hesse. Pour cet effet il se mit en marche avec 8 Septembre.
l'armée, afin de gagner les hauteurs qui s'élèvent derrière l'Ohm et la Lahn. Les généraux français le harcelèrent dans sa marche, pour donner au prince de Condé le temps de passer la Lahn à Marbourg, et de gagner les hauteurs de Wetter. Cependant, malgré les pluies et les fréquentes affaires d'arrière-garde, le prince Ferdinand gagna Wetter le premier. 15 Septembre.
Le prince de Condé se voyant prévenu, évita tout engagement, et repassa la Lahn. Les alliés s'y établirent et poussèrent leur gauche par Kirchheim vers Hombourg sur l'Ohm. Monsieur de Soubise, qui voulait dégager Ziegenhain et Cassel, tenta de s'ouvrir le chemin qui mène à Ziegenhain. Il engagea pour cet effet un combat à la Bruckenmuhle, qui devint 21 Septembre.
opiniâtre, et où il perdit beaucoup de monde, ayant été repoussé vigoureusement et à plusieurs reprises. Les deux armées demeurèrent tout le reste de la campagne dans la même position. Durant leur inaction le prince Frédéric de Brunsvic ouvrit la tranchée devant Cassel. Le siége commença le 15 d'Octobre, Siége de Cassel.
et fut poussé jusqu'au 7 de Novembre, que la ville se rendit par capitulation. Telle fut la fin glorieuse de cette campagne des alliés, où le prince Ferdinand eut occasion de déployer tous ses talens, et de prouver qu'un bon général à la tête d'une armée fait plus qu'une multitude de combattans.

1762. Nous nous sommes hâtés de rapporter en abrégé les opérations de l'armée des alliés avec d'autant plus de raison, que pour cette année la guerre d'Allemagne s'étant éloignée des confins de la Saxe et des états du roi, les mouvemens du prince Ferdinand n'eurent aucune liaison avec ceux des armées prussiennes. Nous allons reprendre à présent le fil de la campagne de Silésie, et la chaîne des événemens nous conduira nécessairement en Saxe, où nous terminerons la narration des faits de cette campagne par le récit des exploits de S. A. R. le prince Henri.

Campagne du roi.

Vous vous rappellerez sans doute avec quel soin on avait tâché d'intimider la cavalerie impériale, et combien on y avait déjà réussi. C'était un des points préalables pour cette campagne; l'autre, qui était tout aussi essentiel, n'était pas négligé; car le prince de Bevern s'était déjà avancé à Troppau, d'où il poussa monsieur de Werner à Grätz. Ce général y fit cent cinquante prisonniers; ce qui contraignit monsieur de Beck à passer la Mora, et à se retirer à Freudenthal. Nous en resterons à cette diversion, pour en venir aux Russes. Ils passèrent l'Oder le 30 de Juin, et se rendirent le même jour à Lissa. Le roi avait détaché d'avance monsieur de Wied avec vingt-quatre bataillons au-delà du ruisseau de Schweidnitz, sous prétexte de couvrir la marche des Russes, mais en effet pour avoir à l'autre bord de ce ruisseau un corps qui devenait nécessaire au projet qu'avait formé le roi contre les ennemis. Ces troupes se tinrent

dans des cantonnemens extrêmement resserrés, pour que les impériaux n'en pussent point prendre ombrage. 1762.

L'armée du roi commença ses opérations le 1 de Juillet. La grande armée vint se camper à Sachwitz, tandis que monsieur de Wied la côtoyait de nuit, et s'avançait à l'autre bord du ruisseau en cantonnemens resserrés. Il n'avait rien à craindre de la part des Autrichiens, ni ne pouvait être découvert par eux, parce que monsieur de Reitzenstein était devant lui avec quatre mille chevaux et bloquait monsieur d'Ellrichhausen au Pitschenberg. Pour peu que le maréchal Daun s'opiniâtrât à garder son camp de Domanze, monsieur de Wied l'aurait tourné; il aurait passé le ruisseau de Striegau à Peterwitz, et longé le Nonnenbusch, d'où il aurait gagné le camp de Kunzendorf, qui se trouvant à dos du maréchal Daun, l'aurait mis dans la nécessité de repasser Bögendorf, et de se rejeter dans les montagnes, soit vers Hohen-Giersdorf, soit vers Leutmannsdorf. Mais le maréchal Daun, trop prudent pour attendre cette extrémité, quitta la nuit même la montagne de Zobten et le Pitschenberg, et plaça son camp sur les montagnes entre Bögendorf, Kunzendorf et le Zeiskenberg. L'armée du roi le suivit de près, et reprit son ancienne position de Bunzelwitz. Les troupes légères 3 Juillet.
s'approchèrent à la portée du pistolet des grandes gardes impériales. Monsieur de Reitzenstein occupa les hauteurs de Striegau, et monsieur de Wied, qu'il

1762. couvrait, mit son corps en cantonnement dans cette ville, et dans les villages les plus proches. L'emplacement que le maréchal Daun avait pris, rendait son armée inattaquable par le front; on pouvait toutefois le tourner par sa droite et par sa gauche. Comme ç'aurait été trop donner au hasard que de le tourner entre Silberberg et Bögendorf, parce que monsieur de Hadik se trouvait à Wartha, et que les montagnes de ce côté sont plus âpres et plus difficiles, on préféra de faire cette manoeuvre sur sa gauche, en le prenant à revers par Hohen-Friedberg, Reichenau et l'Engelsberg. Ce projet s'exécuta de la manière suivante; monsieur de Ziethen garnit le camp de Bunzelwitz avec la seconde ligne, et il y garda, pour tenir l'ennemi en respect, tous les cuirassiers de l'armée, qui devenaient inutiles dans les montag-
5 Juillet. nes; tandis que le roi se mit en marche le soir avec sa première ligne, et joignit messieurs de Reitzenstein et de Wied, qui lui servirent d'avant-garde. Dès la pointe du jour cette avant-garde se trouva
Combat de Reichenau; 6 Juillet. proche de Reichenau, où elle donna sur des postes avancés de Brentano, qui furent menés grand train jusqu'au pied de l'Engelsberg, où campait leur général. Brentano avait posté son infanterie sur la cime de trois rochers, couverts par un bon défilé. Monsieur de Wied, plein d'ardeur, l'attaqua peut-être trop chaudement; ces rochers se trouvèrent d'un si difficile abord, que les troupes ne purent les gravir. Les Prussiens firent de vains efforts; ils furent re-

poussés, et perdirent en morts, pris et blessés douze cents hommes. Le gros des troupes se campa à Reichenau; mais monsieur de Wied poursuivit sa marche par les gorges de Landshut. Le but de cette expédition était d'enlever le grand magasin des impériaux à Braunau. Monsieur Brentano, qui s'en douta, abandonna l'Engelsberg, et partit à tire d'aile, pour se rendre la nuit même à Friedland. 1762.

Le maréchal Daun, privé de ce détachement, qui couvrait ses derrières, craignit d'être pris à revers par les Prussiens, et sur cela il abandonna sa position de Kunzendorf et se retira à Dittmannsdorf, d'où sa gauche s'étendait à Bärsdorf. Outre cela il plaça un corps à Tannhausen, qui lui couvrait ce flanc, et un autre sur sa droite à Burkersdorf, moyennant lequel il entretenait sa communication avec la forteresse de Schweidnitz. Monsieur de Ziethen suivit immédiatement l'ennemi, et occupa les hauteurs de Kunzendorf et de Furstenstein. Le corps que le roi avait mené dans les montagnes le joignit, et se posta de Seitendorf à Bögendorf dans le même camp que le maréchal Daun avait occupé en l'année 1760. Des détachemens occupèrent les défilés de Waldenbourg et de Gottesberg, et monsieur de Manteufel prit poste avec six mille hommes sur le plateau de Hohen-Giersdorf, au pied duquel, du côté de la vallée de Schweidnitz, on campa monsieur de Knobloch avec sa brigade. Pour monsieur de Wied, qui poursuivait sa marche, il rencontra le corps de Brentano à Fried-

1762. land; il l'accueillit par une vive canonnade, après laquelle monsieur de Reitzenstein attaqua l'ennemi. Les dragons de Fink eurent dans cette occasion l'honneur de battre trois régimens de cuirassiers impériaux, sur lesquels ils firent cent quatre-vingts prisonniers. Brentano se sauva en Bohême, et se posta entre Dittersbach et Ruppersdorf dans un camp que l'ennemi avait fait fortifier d'avance, pour assurer le dépôt de ses vivres. Monsieur de Wied fut renforcé le lendemain par quatre bataillons et trois régimens de cavalerie; mais l'armée entière eût-elle marché contre Braunau, elle n'aurait rien pu y entreprendre, parce que ces gorges de rochers sont intraitables, qu'on les défend avec peu de monde, et qu'on ne saurait les tourner. Le maréchal Daun y avait envoyé de Wartha monsieur de Hadik avec dix mille hommes de secours. Comme ces montagnes, occupées par l'ennemi, le mettaient hors d'atteinte, monsieur de Wied dirigea sa marche sur Trautenau; de là il lâcha en Bohême tous ses Cosaques, soutenus de quelques dragons. Ils se répandirent dans tout ce royaume, y semant l'épouvante. Dès le second jour de leur entrée une de leurs troupes se présenta aux portes de Prague. La terreur que leur présence inspira, fut si grande, que monsieur de Serbelloni fut sur le point de quitter la Saxe avec son armée, pour s'opposer en personne aux désordres que les Cosaques commettaient. Il est vrai que leurs procédés étaient cruels; ils saccageaient, pillaient, brûlaient les lieux qu'ils

trouvaient sur leur passage. Cette irruption n'aurait pas été infructueuse, si on avait pu la prolonger. Mais d'une part ces troupes indisciplinables ne s'occupaient qu'à faire du butin et à le mettre en sûreté; d'où il arrivait que revenant par bandes sans ordre de leur conducteur, elles sauvaient leur capture pour la vendre en Pologne, de sorte qu'au bout de huit jours la Bohême se vit délivrée sans coup férir; on aurait pu les employer à une seconde incursion, si d'autre part les affaires n'avaient subitement changé de face. Monsieur de Wied, qui couvrit leur retraite, assurait en même temps sa communication avec la grande armée. Ses détachemens distribués par échelons gardaient les gorges des montagnes. Monsieur de Gablenz occupait derrière lui le défilé de Schatzlar; le prince de Bernbourg, plus près de l'armée, celui de Liebau, d'où il communiquait à Konradswalde avec monsieur de Salenmon, qui y tenait un poste intermédiaire. Tous ces détachemens avaient d'autant moins à craindre de la part des ennemis, que l'appréhension de perdre le magasin de Braunau absorbait leur attention au point, que pour plus de sûreté ils le faisaient transporter à Scharfeneck dans le comté de Glatz. 1762.

Nous venons de voir que cette diversion des Cosaques en Bohême ne produisit aucun effet réel; il n'y avait plus de projets à former sur le magasin de Braunau, que les impériaux transportaient ailleurs, de sorte que toute la gauche de l'ennemi ne présen-

1762. tait plus de champ fécond en expéditions. Comme l'objet principal de cette campagne était de reprendre Schweidnitz, le roi se proposa d'agir sur la droite des Autrichiens, et de déposter les détachemens qu'ils avaient à Burkersdorf et à Leutmannsdorf, pour leur couper toute communication avec Schweidnitz. Ce projet, qui avait tous les degrés de probabilité suffisans pour paraître immanquable, le jour suivant devint incertain et presque chimérique par un de ces événemens inattendus et subits qui renversent les mesures des hommes. Une révolution avait changé la face de la Russie. Monsieur de Czernichef en donna la première nouvelle au roi. Il vint une après-midi lui dire que Pierre III avait été détrôné par l'impératrice son épouse; qu'il avait reçu l'ordre du sénat de faire prêter serment par son corps à sa nouvelle souveraine, et de quitter incessamment l'armée prussienne, pour se retirer en Pologne. Dans la situation où le roi se trouvait, au milieu des opérations d'une campagne dont les entreprises étaient fondées sur l'assistance des Russes, cette nouvelle fut un coup de foudre pour lui. Quelque cruel que fût ce coup, il fallait prendre son parti, parce que le mal était sans remède, et recourir à ses propres ressources, puisque les étrangères venaient à manquer. Les nouvelles qui venaient de la Prusse ou de la Poméranie annonçaient toutes que les troupes russes se préparaient à recommencer les hostilités. Il parut une ukase (ou édit) dans laquelle le roi était traité d'en-

Révolution en Russie; 9 Juillet.

18 Juillet.

nemi héréditaire et irréconciliable de la Russie. Déjà 1762. les commissaires de l'impératrice s'étaient saisis de nouveau des revenus de la Prusse royale; enfin suivant toutes les apparences, on était à la veille d'une nouvelle rupture; mais, comme il arrive souvent, ces apparences se trouvèrent trompeuses. Les démarches de l'impératrice roulaient sur de fausses suppositions; elle appréhendait que le roi, en apprenant la détention de Pierre III, n'obligeât le corps de Czernichef à se déclarer pour l'empereur, ou, en cas de refus, qu'il ne le désarmât. Pour ne point être prise au dépourvu, elle se saisit de la Prusse, pour lui être garante de la conduite du roi; elle donna en même temps des ordres à ses généraux de se tenir prêts à recommencer les hostilités aussitôt qu'elle le jugerait à propos; mais ses suppositions étaient erronées. Le roi ne s'opposa point au départ de monsieur de Czernichef; la seule complaisance qu'il exigea de lui, fut de différer de trois jours son départ à quoi ce général se prêta de bonne grâce*).

Ces trois jours étaient précieux; il fallait les mettre à profit pour frapper quelque coup décisif. La présence des Russes en imposait aux Autrichiens, et ils ignoraient encore la révolution qui venait d'arriver; il fallait reprendre Schweidnitz, ou se résou-

*) Voir le détail curieux de cette affaire dans: *de Retzow*, Charakteristik der wichtigsten Ereignisse des siebenjährigen Krieges. II, p. 470 — 476.

1762. dre à n'avoir des quartiers que le long de l'Oder, comme l'année passée. Si cette campagne s'écoulait infructueusement, les efforts qu'on venait de faire pour reconquérir la moitié de la Silésie, se trouvaient perdus, et les apparences de la paix s'évanouissaient entièrement. Ces raisons déterminèrent le roi à donner quelque chose au hasard; il agit avec plus de témérité et d'audace qu'il n'aurait fait dans des conjonctures plus favorables. L'entreprise que les Prussiens pouvaient former, roulait sur l'attaque de deux postes redoutables et difficiles. Celui de Burkersdorf défend la gorge qui par les montagnes vient de Königsberg et aboutit à Ohmsdorf à la plaine. Des deux côtés de ce défilé s'élèvent des monts âpres et escarpés, fortifiés par des redoutes casematées, palissadées, et entourées d'abatis; trois des plus voisines de Hohen-Giersdorf communiquaient par un retranchement, qui les joignit; de là reprenait un autre retranchement, qui fermait le fond de la gorge, et allait en remontant aboutir au sommet d'une montagne située du côté de Leutmannsdorf. Monsieur d'Okelli défendait ces ouvrages avec quatre mille hommes. Le poste de Leutmannsdorf, quoique moins fortifié par l'art, présente un front de difficile abord, plein et entrecoupé de ravins et de chemins creux, et fournissant tous les obstacles que la nature brute peut produire dans un terrain pour sa défense. Ce poste était également défendu par quatre mille Autrichiens. Pour mettre l'armée en état d'attaquer ces postes, il

fallut commencer par faire un revirement de toutes 1762.
les troupes. Monsieur de Gablenz prit le camp de Trautliebersdorf, afin de masquer le départ de monsieur de Wied pour la Bohême. Monsieur de Knobloch quitta le camp de Seitendorf, et suivit la route de monsieur de Wied. Tous deux descendirent des montagnes dans la plaine à Freibourg; ils firent le tour de Schweidnitz, qui était bloqué par la cavalerie du roi. Monsieur de Wied se rendit de nuit à Faulbruck, où il cantonna ses troupes. Il était couvert par monsieur de Röhl, que le roi durant toute la campagne avait placé avec mille chevaux dans cette partie pour observer l'ennemi, de sorte que les Autrichiens n'eurent aucun indice de l'approche des Prussiens. Pour monsieur de Knobloch, qui passa la nuit par Bunzelwitz et Kreissau, il se porta le lendemain matin sur la gauche de Polnisch-Weistritz, tandis que monsieur de Möllendorf, qui venait avec sa brigade et dix bataillons du pied des montagnes de Hohen-Giersdorf, se porta sur la droite du village. 20 Juillet.
Par la jonction de ces deux généraux le roi coupait au corps de Burkersdorf, et par conséquent à l'armée autrichienne, sa communication avec Schweidnitz. Le corps de monsieur de Wied était destiné à l'attaque de Leutmannsdorf; ceux de messieurs de Knobloch et de Möllendorf à celui de Burkersdorf. Afin de ne rien omettre des mesures qu'exigeait cette entreprise, nous remarquerons que monsieur de Manteufel avait été posté d'avance sur le plateau de Ho-

1762. hen-Giersdorf, où les fortes batteries qu'on y avait établies, servaient à prendre à revers les retranchemens les plus voisins de ce poste, occupé par monsieur d'Okelli. Pour plus de sûreté encore, on avait détaché le prince de Würtemberg avec vingt escadrons, afin qu'il observât durant l'action les postes des Autrichiens de Silberberg et de Wartha, et que de là l'ennemi ne pût point prendre à dos monsieur de Wied, pendant qu'il attaquerait les Autrichiens à Leutmannsdorf. Le maréchal Daun demandait encore des précautions; il fallait le contenir durant l'attaque, pour l'empêcher d'envoyer des secours aux postes qu'on emportait. Dans cette vue monsieur de Gablenz fut chargé de faire quelques démonstrations vers Braunau, pour attirer sur lui l'attention de l'ennemi. Monsieur de Ramin eut ordre d'escarmoucher avec les postes des impériaux vers Tannhausen. La grande armée devait détendre ses tentes, et se mettre en ordre de bataille, et l'on commit à monsieur de Manteufel le soin de harceler les pandours qui étaient entre son camp et la droite des Autrichiens. Ces divers objets dont on occupa le maréchal Daun, l'empêchant de pénétrer le projet des Prussiens, leur en facilitèrent l'exécution.

À l'égard des attaques mêmes, il fallait que celle de monsieur de Wied précédât celle de monsieur de Möllendorf, parce que ce général, en tournant sa position de Burkersdorf, devait nécessairement prêter le flanc aux Autrichiens postés à Leutmannsdorf, et

que si monsieur de Wied avait le malheur d'être repoussé, le corps de monsieur de Möllendorf se serait exposé à être ruiné entièrement. La nuit du 20 au 21 monsieur de Möllendorf s'empara du château de Burkersdorf, où il fit prisonniers cinquante soldats ennemis. On avait besoin de ce château pour s'approcher de plus près du pied des montagnes, où l'on ouvrit le soir même la tranchée; on y construisit des batteries pour quarante obusiers et pour douze canons de douze livres. Les obusiers devaient servir à bombarder les redoutes, et les canons à enfiler la gorge par laquelle monsieur d'Okelli aurait pu recevoir des secours de l'armée impériale. Ce général se croyait dans un poste inattaquable; il était dans la plus grande sécurité; il n'attribua les mouvemens des Prussiens qu'au dessein d'assiéger Schweidnitz, et il envisageait toutes leurs démarches comme des préparatifs à cette entreprise. 1762.

Combat de Burkersdorf; 21 Juillet.

Le 21 dès la pointe du jour monsieur de Wied se logea sur un monticule vis-à-vis et proche du poste de Leutmannsdorf; il y établit une batterie de trente grosses pièces de canon, soutenue par une ligne de quatorze bataillons. Sous la protection de ce feu monsieur de Lottum avec sa brigade se glissa par la droite dans un chemin creux, qui le menait à dos de l'ennemi. Ce mouvement fut secondé par une manoeuvre semblable, qui se fit à la gauche. La marche du prince de Bernbourg fut couverte par des ravins et des broussailles; il se porta sur le flanc droit des

1762. impériaux. L'ennemi, pris à dos et en flanc par les Prussiens, ne leur opposa qu'une faible résistance; monsieur de Wied s'avança en même temps sur leur front, et le retranchement fut emporté du premier coup. Les vainqueurs poussèrent de là les vaincus tout de suite jusqu'à Heinrichau, Heidelberg et Hausdorf. Brentano, que le maréchal Daun avait cependant envoyé au secours de ce poste, malgré toutes les jalousies qu'on lui avait données, Brentano dis-je, arriva trop tard, et fut entraîné dans la fuite par ceux des Autrichiens qui venaient d'être battus à Leutmannsdorf.

Dès que monsieur de Wied fut maître des hauteurs, les batteries prussiennes de Burkersdorf commencèrent à tirer sur l'ennemi; quinze cents chevaux, que monsieur d'Okelli avait placés devant son infanterie dans un fond, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à être attaqués et qui avaient mis pied à terre, se trouvant inopinément foudroyés et bombardés par des batteries qu'ils n'avaient point aperçues, culbutèrent leur propre infanterie, la mirent en désordre et l'entraînèrent pêle-mêle avec eux jusques vers l'armée du maréchal Daun. Par la fuite de ces troupes les redoutes de ce poste ne restèrent que faiblement garnies. Aussitôt monsieur de Möllendorf se jeta par sa gauche dans le bois qui communique avec ceux de Leutmannsdorf, et tournant monsieur d'Okelli par les montagnes, il délogea l'ennemi après une médiocre résistance. L'infanterie prussienne mit le feu aux palissades d'une redoute où les Autrichiens tenaient

encore, ce qui les contraignit enfin de l'abandonner. 1762.
Cependant monsieur d'Okelli, malgré cette attaque, se soutenait sur le plateau qui est à la droite du chemin de Polnisch-Weistritz à Königsberg; pour l'obliger à quitter encore cette partie de sa position, monsieur de Möllendorf établit une batterie sur la montagne qu'il avait emportée, et l'on approcha les quarante obusiers du pied de la montagne dont on n'avait pas délogé l'ennemi; monsieur de Manteufel prit en même temps à revers ces retranchemens, qui étaient voisins de son poste de Hohen-Giersdorf. Ces canonnades par devant, par derrière et en flanc, contraignirent enfin l'ennemi à se retirer. Toutes ces différentes attaques valurent deux mille prisonniers aux Prussiens. La garnison de Schweidnitz fit à la vérité une sortie durant l'action; mais la cavalerie qu'on lui opposa et quelques volées de canon qu'on lui tira, la firent rentrer dans la place avec assez de précipitation. Par la manoeuvre qu'on venait d'exécuter monsieur de Wied, qui se trouvait proche de Heidelberg, coupait en quelque manière l'armée impériale du comté de Glatz. Le maréchal Daun, convaincu de la nécessité où il se trouvait de changer de position, décampa le soir même; il appuya sa droite sur la Eule, la plus haute montagne des environs, d'où son front de bataille s'étendait par Wust-Waltersdorf à Tannhausen La réserve de cette armée, sous les ordres de monsieur Loudon, couvrit la gauche de l'armée, et prit sa position entre Wust-Giersdorf et Braunau.

1762. Monsieur de Wied prit un camp vis-à-vis de la droite des impériaux, et occupa cette chaîne de montagnes qui va de Taschendorf à Heidelberg. Monsieur de Manteufel fut poussé avec son corps à Bärsdorf, où il joignait monsieur de Wied par sa gauche, et monsieur de Ramin par sa droite. Ce dernier continua avec sa brigade à demeurer immobile sur la montagne de Seitendorf. Outre ces divers camps l'armée continuait d'avoir des postes à Gottesberg, à Waldenbourg, et monsieur de Salenmon, qui avait un poste d'avertissement, occupait les gorges de Landshut, pour observer les mouvemens que l'ennemi pourrait faire dans cette partie. Tous ces corps, quoique campés sur des hauteurs escarpées, eurent ordre de se retrancher; on remua la terre, on palissada les ouvrages, on fit des abatis dans les lieux convenables, enfin on s'établit si solidement, qu'aucun de ces corps qui occupaient les montagnes n'eût à craindre ni attaque, ni surprise de la part de l'ennemi. Ces précautions, superflues en d'autres circonstances, étaient nécessaires alors, parce que le roi était obligé de s'affaiblir de vingt-quatre bataillons, pour entreprendre le siége de Schweidnitz, et qu'il fallait se préparer à se voir dans le cas de faire de fréquens détachemens, qui n'auraient pu se tirer qu'avec risque de l'armée, si sa position n'avait pas été rendue inattaquable. Ce qu'il y eut de singulier pendant cette opération, fut que le même jour que le maréchal Daun quitta son camp de Dittmannsdorf, pour

se poster sur la Eule et à Wust-Waltersdorf, les Russes quittèrent les Prussiens et partirent pour la Pologne, sans que les impériaux eussent la moindre nouvelle de leur séparation.

1762. Les troupes russes quittent l'armée prussienne; 22 Juillet.

Cependant les vingt-quatre bataillons et les trente escadrons destinés pour le siége de Schweidnitz s'assemblaient au pied des hauteurs de Kunzendorf. On envoya au prince de Würtemberg, qui était encore à Peterswaldau, la plus grande partie de la cavalerie, dont on ne pouvait tirer parti ni dans les montagnes, ni pour le siége, et l'on fit des préparatifs sérieux pour attaquer une place défendue par une garnison de onze mille hommes, et un des premiers ingénieurs de l'Europe. On ne pouvait plus espérer la diversion dont on s'était flatté de la part du Tartare. Le chan de la Crimée se promenait à la vérité avec cinq ou six mille hommes sur les frontières de la Pologne; mais tous les changemens subits arrivés en Russie avaient tellement désorienté et Turcs et Tartares, qu'ils ne pouvaient se décider sur le parti qu'ils avaient à prendre. Ces raisons achevèrent de déterminer le roi à rappeler le prince de Bevern de la Moravie, où il était encore. Pour être en quelque manière sûr de prendre Schweidnitz, il fallait que tout concourût à ce dessein. Le roi n'avait pas un homme de trop pour cette entreprise, et dès qu'elle se trouverait terminée, il était maître d'employer ses troupes ailleurs. Pour se persuader de la nécessité de cette réunion de l'armée, il n'y a qu'à compter le nombre

1762. des différens corps auxquels l'armée prussienne devait s'opposer. Nous trouvons l'armée du maréchal Daun, et les corps de Loudon, de Hadik, de Brentano, de Beck, d'Ellrichhausen, outre les détachemens de Silberberg et de Wartha. Tout cela faisait ensemble soixante-dix mille combattans. Quoique l'armée du roi ne fût guère plus faible, il fallait toutefois en décompter les troupes destinées au siége de Schweidnitz, et surtout réfléchir à l'étendue de terrain infiniment plus grande que celle de l'ennemi, que les Prussiens occupaient. Le roi devait d'ailleurs s'attendre à des efforts de la part des impériaux pour délivrer Schweidnitz, et il fallait être en état de s'y opposer avec promptitude. Ainsi nonobstant que monsieur de Werner eût remporté nombre d'avantages sur monsieur de Beck en Moravie, il fut obligé de se retirer et joignit le prince de Würtemberg le 1 d'Août dans le camp de Peterswaldau. Le prince de Bevern, qui le suivait, arriva en même temps à Neisse, d'où il couvrit le convoi des munitions de guerre qu'on assemblait pour le siége de Schweidnitz.

Siége de Schweidnitz; 7 Août — 9 Oct.

Monsieur de Tauentzien, à qui la direction de ce siége fut confiée, partit alors avec un convoi pareil de Breslau, pour se rendre aux environs de cette place; il investit la ville le 4 d'Août; la tranchée s'ouvrit le 7; elle prenait de la briqueterie, et tournait vers Wurben, pour embrasser le polygone de Jauernick, sur lequel se dirigeait l'attaque. Le même

jour le commandant fit une sortie, mais qui ne ré- 1762.
pondit pas à son attente. Monsieur de Reitzenstein donna avec ses dragons sur cette infanterie et la reconduisit jusqu'aux barrières de la place. Le roi fut dès-lors de l'opinion que si le maréchal Daun tentait de secourir cette forteresse, il déboucherait sans doute par Silberberg, Wartha et Langen-Bielau. C'était la voie la plus commode; il aurait essuyé toutes sortes d'inconvéniens en prenant le chemin de Landshut. Il avait retiré son magasin de Braunau, ce qui rendait les transports de ses vivres difficiles dans cette partie. Cette route est d'ailleurs la plus détournée, et il était plus aisé de le prévenir. Enfin, en débouchant par Silberberg, il couvrait en même temps Glatz, pouvait faire usage des détachemens qui occupaient les gorges, et était toujours sûr de sa retraite, parce qu'il avait deux postes bien fortifiés à dos. Convaincu par l'évidence de ce raisonnement, le roi transporta son quartier-général à Peterswaldau; il y fut joint par la brigade de Möllendorf. Le camp que le roi prit, touchait pour ainsi dire à la gauche de monsieur de Wied. La brigade de Nymczewski fut placée sur une montagne des gorges de Stein-Seiffersdorf, par où elle couvrait la brigade de Knobloch, qui faisait l'extrémité du camp de Taschendorf. L'infanterie du roi s'étendait derrière le ravin de Peterswaldau, et sa cavalerie occupait le terrain qui devant Peiskersdorf va vers Faulbruck. Le prince de Bevern arriva le lendemain de Neisse par une

1762. marche forcée, et son camp lui fut assigné au-delà de Reichenbach sur les hauteurs de Mittelpeilau vers Gnadenfrei. La position de cette petite armée faisait comme un angle, dont une ligne descendant de Stein-Seiffersdorf, se prolongeait sur la direction de Reichenbach, d'où l'autre reprenant par les collines de Peilau, allait aboutir à un escarpement assez considérable; la ville de Reichenbach, située entre ces deux camps, en faisait précisément la pointe de l'angle. Cette position avait tous les avantages qu'on pouvait désirer; elle couvrait monsieur de Wied par le camp de Peterswaldau, que sans cette précaution l'ennemi aurait pu tourner, et le corps du prince de Bevern empêchait les Autrichiens en débouchant des montagnes de se porter à la montagne de Zobten, d'où ils pouvaient soutenir Schweidnitz, et par conséquent faire lever le siége de la ville; de sorte que l'ennemi de ce côté-là était réduit, ou à faire un détour par Nimptsch, ce qui donnait aux Prussiens le temps de le prévenir à Pfaffendorf, ou à attaquer le poste de Peilau, qui était bon, et où le prince de Bevern pouvait se soutenir avec honneur. D'ailleurs, en supposant que les impériaux eussent pris la route de Landshut pour secourir Schweidnitz, ils ne pouvaient descendre dans la plaine qu'après deux grandes marches, au lieu que les troupes du roi pouvaient se transporter en six heures de Peterswaldau à Freibourg, où l'on avait préparé un camp, pour couvrir en cas de besoin le siége de Schweidnitz de ce côté.

Si le roi n'occupa point les hauteurs du Hutberg et du Kletschberg, c'est que ces terrains ne répondaient pas à ses deux objets principaux, savoir de couvrir le flanc de monsieur de Wied, et le siége. Le Hutberg et le Kletschberg sont devant la gorge de Bielau, où l'ennemi avait un poste fortifié, et qui tenant à la Eule lui donnait la facilité d'en déboucher avec toute l'armée derrière la position qu'on aurait prise; ce qui pouvait amener les suites les plus fâcheuses. Comme d'ailleurs ces collines se trouvaient trop éloignées de la position des troupes prussiennes pour leur nuire, il était bien certain que les Autrichiens en les occupant n'y pouvaient trouver aucune sorte d'avantage. 1762.

À peine le prince de Bevern eut-il joint le corps du roi, que monsieur de Beck, qui le suivait en l'observant, parut sur le Kletschberg; il ne trouva pas cependant à propos d'y séjourner long-temps, et il se retira à Silberberg. Les houssards de Möring donnèrent sur son arrière-garde, et lui enlevèrent un lieutenant-colonel, quelque monde et du bagage. Nous avons déjà dit que les Autrichiens avaient un poste retranché dans la gorge des montagnes qui s'ouvre au village de Langen-Bielau. Ce village, dont les Prussiens occupaient les deux tiers, était garni par les volontaires de Haerdt, et servait de poste d'avertissement; on avait poussé au-delà des détachemens de houssards sur le Hutberg et le Spitzberg; on prévoyait cependant que l'ennemi, en débouchant des

1762. montagnes, choisirait cet emplacement pour son camp, et comme on avait résolu de le lui abandonner, on n'y avait placé que de légers détachemens, prêts à se retirer au premier signal. Tout ce qu'on avait prévu, arriva pour cette fois. Le 16 d'Août le maréchal Daun déboucha dans ces vallées sur différentes colonnes. Son avant-garde escarmoucha avec le détachement de Langen-Bielau, qui se retira en bonne ordre sur l'armée du roi. Le maréchal Daun, à la tête de quarante bataillons et d'autant d'escadrons, prit son camp, qu'il étendit depuis le Hutberg jusques vers Heidersdorf. Monsieur Beck occupa en même temps le Kletschberg avec douze bataillons et vingt escadrons. Comme les impériaux avaient considérablement dégarni leurs postes des montagnes pour assembler cette armée, on ne courait aucun risque d'en faire autant, de sorte que le roi attira à lui les brigades de Ramin et de Saldern, avec lesquelles son corps, y compris celui du prince de Bevern, faisait vingt-huit bataillons et quatre-vingts escadrons; cependant la vérité du fait exige que nous ajoutions que ces deux brigades n'arrivèrent le soir qu'après la fin de l'action.

Combat de Reichenbach; 16 Août.

Le roi avait fait d'avance ses dispositions pour la défense réciproque de ces deux camps; il était convenu avec le prince de Bevern qu'ils se porteraient mutuellement du secours. On avait élargi les chemins et préparé les communications; la disposition portait que celui des deux corps qui serait assailli par l'ennemi, se bornerait à la simple défense de son

camp, tandis que l'autre volerait à son secours et agirait offensivement. Le terrain se prêtait à merveille à cette manoeuvre; car en supposant que le corps de Peterswaldau fut attaqué, le prince de Bevern se portait naturellement sur le flanc droit et à dos de l'ennemi; et au cas que le corps de Peila fût assailli, le roi faisait une manoeuvre pareille avec ses troupes sur la gauche des impériaux. Vers le midi on s'aperçut que le dessein du maréchal Daun était d'attaquer le prince de Bevern. Toutes ses forces se portaient sur la droite, vis-à-vis du camp de Peilau; au lieu que s'il eût voulu s'engager avec le corps de Peterswaldau, il devait renforcer sa gauche, et s'étendre aux gorges des montagnes. Il n'y avait point d'infanterie dans cette partie là. Tout ce qui se présentait vers la droite du roi, ne consistait qu'en quelques escadrons de houssards, qui ne pouvaient attirer aucune attention sur eux. Le roi, qui était certain qu'on aurait ce jour même ou la nuit suivante une affaire avec l'ennemi, tenait son infanterie sous les armes, les chevaux de sa cavalerie sellés et bridés, et son artillerie légère près de cette cavalerie. Il alla reconnaître aux postes avancés; à peine y fut-il qu'on vit détendre les tentes du prince de Bevern, et qu'on entendit son canon. Le major Owstin, qui se trouvait sous la main avec un détachement de cinq cents houssards, fut envoyé incessamment pour joindre le corps de Peilau, et le prince de Würtemberg se mit à la tête de cinq régimens de cavalerie avec la bri-

1762.

1762. gade d'artillerie légère. Monsieur de Möllendorf eut ordre d'y marcher avec sa brigade. Le roi prit le régiment de Werner avec lui, pour arriver plus promptement sur le champ de bataille. Monsieur de Ziethen prit en attendant le commandement du corps de Peterswaldau, pour empêcher que malheur n'arrivât de ce côté. Lorsque le roi eut passé Reichenbach, il découvrit toute la disposition dans laquelle les ennemis attaquaient le prince de Bevern. Monsieur de Lacy avait dépassé le village de Peilau avec six bataillons, qu'il tenait couverts derrière une colline sur laquelle il avait établi une batterie de vingt pièces de canon. Dix autres bataillons se présentaient du côté de Gnadenfrei; ils avaient pareillement formé une grande batterie devant eux. Leur dessein était d'attirer sur eux l'attention du prince de Bevern, pour qu'il ne s'aperçut pas de la manoeuvre de monsieur de Beck, qui se glissait par les bois pour lui tomber à dos. Monsieur Odonel avait débouché en même temps avec quarante escadrons du village de Peilau, pour couvrir le flanc gauche de monsieur de Lacy. La cavalerie de Lentulus, qui était du corps du prince de Bevern, et les houssards d'Owstin avaient déjà rejeté à trois reprises les cuirassiers impériaux dans ce village. Sur ces entrefaites arriva le prince de Würtemberg; il se forma incontinent sur le flanc de l'ennemi. Monsieur d'Odonel n'avait aucune bonne position à prendre. S'il faisait front au prince de Bevern, il prêtait le flanc au prince de

Würtemberg; et s'il faisait face au corps de ce prince, 1762.
il donnait à monsieur Lentulus prise sur sa droite, et de plus il avait à dos le feu du canon du prince de Bevern. Dans cet embarras, qui agitait monsieur d'Odonel et que ses cuirassiers ressentaient, il reçut une volée de quinze pièces de six livres de l'artillerie légère, dont on avait formé une batterie à la hâte. Cela acheva de répandre la confusion parmi son monde. Le régiment de Werner, soutenu de celui de Czettritz, chargea en même temps cette cavalerie impériale, et après un choc vigoureux, il la rejeta audelà du village de Peilau. La fuite de cette cavalerie dégarnissait le flanc de monsieur de Lacy, qui craignit pour son infanterie, et se hâta de faire retraite. Monsieur de Beck, qui s'était engagé avec le prince de Bevern, lâcha prise. La brigade de monsieur de Möllendorf arriva, mais trop tard; car l'ennemi se retirait déjà de tous côtés. Cette affaire coûta quinze cents cavaliers aux Autrichiens; les Prussiens n'y perdirent que quatre cents hommes du régiment du markgrave Henri, qui se signala dans cette action, ayant lui seul fait tête à tout le corps de monsieur de Beck. Le maréchal Daun, mécontent d'avoir manqué son coup, ne jugea pas à propos de demeurer plus long-temps sur le Hutberg, craignant peut-être pour ses postes des montagnes qu'il avait dégarnis; il se retira le lendemain au soir par Wartha et Glatz à Scharfeneck, où il demeura jusqu'à la fin de la campagne sans donner aucun signe de vie.

1762. Le roi suivit les Autrichiens; mais comme ce pays montueux et rempli de défilés et de ruisseaux n'est guère propre pour les poursuites, on ne leur fit aucun mal; on se contenta de pousser monsieur de Werner à Habendorf, pour observer de là les postes de Silberberg et de Wartha. Tous ces mouvemens des troupes avaient nui au siége de Schweidnitz, qui n'était pas aussi avancé qu'il aurait dû l'être. Monsieur de Guasco, qui en était gouverneur, commençait néanmoins à mal augurer de sa défense depuis l'échec que le maréchal Daun venait de recevoir; il fit donc une tentative pour obtenir une capitulation avantageuse, et la sortie libre de sa garnison. Pendant cette négociation monsieur Loudon faisait adroitement tomber entre les mains des Prussiens des émissaires, chargés de lettres pour le gouverneur, qui contenaient toutes de grands projets que l'armée impériale voulait exécuter pour sa délivrance. Mais quelque envie que le roi eût de prendre cette ville promptement, deux raisons l'empêchaient de consentir à la capitulation que monsieur de Guasco lui offrait. La première se fondait sur ce que monsieur Loudon avait écrit l'année précédente en termes positifs au markgrave Charles, chargé de la correspondance de l'armée, touchant l'exécution du cartel, que sa cour se croyait dispensée de tenir sa parole et de remplir ses engagemens vis-à-vis du roi de Prusse, tant pour l'échange des prisonniers que pour quelque objet que ce fût. On fit valoir cette réponse à monsieur de Guasco, et on

lui répondit que la parole qu'il offrait pour lui et pour sa garnison, de ne point servir d'une année contre les troupes du roi, ne pouvait point être acceptée après la déclaration formelle de la cour de Vienne contenue dans la lettre de monsieur London. La raison la plus solide, et qu'on dissimulait, était que ç'aurait été commettre une faute capitale que de laisser sortir dix mille hommes d'une place qu'on allait prendre en se donnant un peu patience, parce que si l'on rendait cette garnison aux impériaux, leur armée se trouverait de dix mille hommes plus forte, et celle du roi affaiblie au moins par quatre mille qu'il fallait mettre en garnison dans cette place; ce qui rendait en tout l'armée prussienne de quatorze mille hommes inférieure à celle de l'ennemi. On rompit cette négociation et le siége continua comme auparavant. Le roi s'y rendit en personne le 20 de Septembre, pour que les opérations se poussassent avec plus de vigueur. Le Fèvre faisait de la part des Prussiens les fonctions d'ingénieur en chef; il avait en tête un des premiers ingénieurs du temps, nommé Gribeauval, qui défendait la place. Le Fèvre voulut crever les mines des assiégés, en faisant usage de la nouvelle invention du globe de compression. Gribeauval lui en éventa deux; cela lui fit perdre la tramontane, et le roi fut obligé de se mêler du détail du siége et de la direction des travaux; on prolongea aussitôt la troisième parallèle; on y plaça une batterie à brèche; on établit des ricochets à la bri-

1762.

1762. queterie; l'on fit encore une autre batterie sur le Kuhberg, qui battait les ouvrages attaqués à revers; on fit sauter quelques rameaux des mines des assiégés. La garnison fit deux sorties, et délogea les Prussiens d'un entonnoir couronné, dont ils voulaient déboucher par de nouveaux rameaux. Ces chicanes prolongèrent la durée du siége, parce qu'il fallait faire une guerre souterraine. Toutefois la plupart des canons de la place étaient ou évasés ou démontés; les vivres commençaient à devenir rares, et l'ennemi se serait rendu par cette raison, si une bombe
8 Octobre. en tombant devant le magasin à poudre du fort de Jauernick, dont le hasard voulut que la porte fût ouverte, n'eût mis le feu aux poudres, bouleversé une partie du fort, et tué trois cents grenadiers des ennemis. Cet accident, qui ouvrait la place, obligea le gouverneur à battre la chamade. La ville capitula le 9. Monsieur de Guasco, avec sa garnison forte de neuf mille hommes, se rendit prisonnier de guerre; ils furent envoyés en Prusse Monsieur de Knobloch fut chargé du gouvernement de cette place, et monsieur de Wied partit pour la Saxe avec un gros détachement, pour y renforcer le prince Henri. Ainsi se termina la campagne de Silésie, moins bien qu'on ne put le présumer au commencement, mais mieux qu'on ne pouvait l'espérer après la dernière révolution de la Russie. Le roi donna le commandement des troupes en Silésie au prince de Bevern; il envoya messieurs de Ramin, Möllendorf et Lentulus

avec leurs brigades en Lusace, pour occuper les environs de Görlitz, et pour donner aux Autrichiens de la jalousie sur Zittau et sur la Bohême, afin de faciliter les opérations du prince Henri. L'armée de Silésie entra en cantonnemens près du camp retranché qu'elle avait tenu toute la campagne, et que l'on se contenta pendant l'hiver de garder par des détachemens, qu'on relevait tous les huit jours; après quoi sa majesté se rendit elle-même en Saxe. Tandis que monsieur de Wied est occupé à traverser la Lusace, nous reprendrons le fil de la campagne de S. A. R, que nous suivrons jusqu'à l'arrivée de ce secours. 1762.

Derniers exploits du prince Henri en Saxe.

Nous avons laissé ce prince occupé à déranger les projets de monsieur de Serbelloni, et monsieur de Seidlitz aux mains avec les troupes des cercles, qu'il poussa du Voigtland jusqu'au markgraviat de Baireuth. S. A. R. voulut tirer raison des insultes que les ennemis avaient tenté de faire à ses postes. Comme toutefois elle ne pouvait les brusquer dans les postes formidables où ils étaient solidement établis, elle se proposa de prendre sa revanche par des diversions en Bohême. Dans cette vue monsieur de Kleist franchit le Basberg et répandit la terreur dans le cercle de Saatz. Le bruit de cette alarme parvint bientôt à monsieur de Serbelloni, qui envoya monsieur Blonquet à la tête de quatre mille hommes au secours de la Bohême. Ce général fit retrancher le chemin d'Einsiedel, où il plaça quelque monde, et

1762. s'établit à Dux avec le gros de sa troupe. D'autre part l'armée des cercles s'était rapprochée d'Oelsnitz, d'où elle voulait prendre le chemin de Schneeberg, et longer les frontières de la Saxe dans l'intention de se joindre à monsieur Blonquet. Monsieur de Kleist, qui était à peine revenu de la Bohême, fut obligé d'y retourner pour faire avorter ce dessein; il rassembla près de Porschenstein le détachement qui de-
2 Juillet. vait servir sous ses ordres, il força le retranchement d'Einsiedel, et y prit quatre cents hommes et un canon. De là il donna sur les dragons de Bathiany, qui venaient au secours des troupes qu'il avait battues, et les mit en déroute; ensuite il poursuivit monsieur Blonquet, qui à son approche se retira de Dux à Teplitz. Il l'y laissa et vola vers le Basberg, où il se mit sur le flanc de l'armée des cercles, qui se replia toute de suite sur Annaberg, puis sur Hof, et enfin sur Baireuth.

Le prince Henri résolut sur cela d'envoyer en Bohême un corps plus considérable, et de profiter de l'absence des troupes des cercles pour frapper un coup d'éclat. Son dessein était de chasser l'ennemi de Teplitz, et de se rendre maître d'Altenberg, pour tourner par ce moyen le poste de Dippoldiswalde; ce qui aurait forcé les impériaux à l'abandonner. Monsieur de Seidlitz, qui fut chargé de l'exécution de ce projet, se contenta de laisser après son départ monsieur de Schulenburg avec cinq cents chevaux vis-à-vis du prince de Stolberg et de l'armée de l'em-

pire pour les observer, et avec son détachement il entra en Bohême, où ayant fait une marche forcée, il arriva le 31 à Kommotau. Monsieur de Kleist y pénétra le 1 d'Août par le village de Jörkau. Tous les postes d'avertissement de l'ennemi furent mis en fuite. Monsieur de Seidlitz reconnut le même jour le camp de Teplitz, et fit ses préparatifs pour l'attaquer. Le lendemain il voulut occuper une hauteur que les impériaux avaient négligé de garnir; il arriva par une singularité à laquelle il ne pouvait pas s'attendre, que les Prussiens gravirent contre cette colline de leur côté et les ennemis d'un autre. Les Autrichiens, qui l'occupèrent les premiers, gagnèrent par là l'avantage du terrain. Monsieur de Löwenstein, qui les commandait, reçut des renforts durant l'action, et les Prussiens furent repoussés avec perte de quatre cents hommes et de deux canons. Monsieur de Seidlitz n'avait employé que quatre bataillons à cette attaque; les ennemis en avaient douze, il fallut céder au nombre. Ce corps, qui ne put point remplir le but de sa destination, se retira en Saxe, et se retrancha à Porschenstein. Quoique l'attente de S. A. R. ne fût pas remplie et que ce coup eût manqué, toutes ces entreprises successives empêchèrent pendant tout le mois d'Août la jonction de l'armée de l'empire et de celle des impériaux.

1762.

1 Août.

Le prince de Stolberg, qui n'avait que cinq cents chevaux en tête, ne trouvant plus d'obstacle assez considérable pour l'empêcher d'agir, marcha avec son

1762. armée de Baireuth à Kaaden, où le colonel Törreck le joignit. Du côté des Prussiens monsieur de Belling venait de joindre l'armée de Saxe; il fut aussitôt employé, et envoyé dans le Voigtland, d'où ce général profitant de l'absence du prince de Stolberg, fit une incursion en Bohême, dans l'intention de l'y rappeler. Il arrive à l'improviste devant les portes d'Eger, fait tirer quelques coups de canon contre la ville, et il s'en faut peu que la faible garnison qui défend la place, ne se rende à ses houssards. Mais S. A. R. eût bientôt besoin de son corps ailleurs, et il fut obligé de passer en Lusace, pour s'opposer à monsieur Luzinsky, qui rôdait avec son corps du côté d'Elsterwerda et de Senftenberg, et auquel on prêtait de plus grands desseins. Quelque peu de progrès que les Prussiens eussent faits jusqu'alors, ils n'en avaient pas moins irrité la cour de Vienne, qui mécontente au suprême degré des incursions qui s'étaient faites en Bohême, en rejetait toute la faute sur ses généraux. L'impératrice était surtout indignée de ce que monsieur de Serbelloni ne faisait rien avec la nombreuse armée dont il avait le commandement. On s'en prenait à lui de ce qu'il n'avait eu ni assez d'habilité, ni assez de vigilance pour couvrir le royaume de Bohême. Ce mécontentement donna lieu à son rappel, et la cour le remplaça par monsieur de Hadik, que le maréchal Daun avait mis en crédit. Le prince de Stolberg, qui durant ce temps-là continuait toujours sa marche, passa par Teplitz, par Gieshu-

bel, et joignit l'armée impériale auprès de Dresde, à peu près dans le même temps où monsieur de Hadik en prit le commandement. Ce nouveau général voulut signaler son arrivée par un coup d'éclat; il ordonna qu'on fît le 27 de Septembre une attaque générale sur tous les postes détachés du camp de Pretschendorf. Monsieur de Buttler en effet força quelques postes retranchés dans le bois de Tharant, défendus par des bataillons francs, tandis que le prince de Löwenstein, dont le corps venait de la Bohême, contraignit monsieur de Kleist à se replier sur Seyda. Le lendemain S. A. R. fit chasser monsieur de Buttler des postes dont il s'était emparé, et monsieur de Seidlitz obligea trois mille Autrichiens à quitter le fond de Frauenstein, où ils s'étaient logés la veille. Les avantages qu'on gagnait de ce côté-là, n'empêchèrent pas que monsieur de Löwenstein ne poussât encore les troupes de monsieur de Kleist, et qu'il ne s'établît avec ses Autrichiens à Seyda. Cette position qu'il venait de prendre, exposait la boulangerie prussienne de Freiberg à être enlevée, et le prince Henri se trouvait avoir en même temps un corps d'ennemis à dos. D'ailleurs le terrain que ce prince avait à défendre était si étendu, que de quelque côté que l'ennemi se fût porté en force, il aurait eu le dessus. Ces motifs portèrent S. A. R. à quitter les environs de Pretschendorf, et à prendre son camp à Freiberg derrière la Mulde; ce qui s'exécuta le 30 de Septembre. Le même jour messieurs de Forcade et de Hülsen

1762.
6 Septembre.

1762. reprirent le camp de Meissen et des Katzenhäuser. Monsieur de Belling, qu'on avait fait revenir de la Lusace, fut détaché avec monsieur de Kleist au village de Hartmannsdorf, d'où ils poussèrent à Gross-Schirna, pour en défendre le gué contre monsieur de Löwenstein, qui s'était posté derrière le ruisseau et le village de Chemnitz.

Le camp de Freiberg que S. A. R. avait pris, avait encore le défaut d'être trop étendu, ou pour mieux dire, l'armée avait celui de n'être pas assez nombreuse. Enfin on avait à défendre tous les gués de la Mulde, et surtout le flanc droit, qui fait front au village de Brand et vers la Rathsheide. Outre ce grand emplacement à défendre, il fallait assurer la communication avec le corps des Katzenhäuser et de Meissen, en occupant le poste de Nossen. Messieurs de Hülsen et de Forcade n'avaient à eux deux que quatorze bataillons pour soutenir les bords de la Triebsche, de sorte qu'il ne pouvait plus détacher, pour ainsi dire, un homme sans se dégarnir entièrement. Le prince résolut de retrancher son camp; mais il ne put rassembler assez de travailleurs, ni ramasser des instrumens en aussi grand nombre qu'un travail aussi étendu semblait le demander, de sorte que les ouvrages qu'on avait projetés, ne furent qu'à peine ébauchés.

Octobre. Telle était la situation des affaires, lorsque le 14 au matin monsieur de Ried parut avec quinze bataillons vis-à-vis de monsieur de Hülsen sur les hau-

teurs de Seligenstedt. Le centre de l'armée de monsieur de Hadik se porta en même temps sur Nieder-Schöna; les troupes des cercles se campèrent au village de Chemnitz; monsieur de Campitelli se forma au village de Weissenborn à l'extrémité de la droite de S. A. R ; et outre les corps dont nous venons de parler, monsieur de Klefeld se porta avec cinq mille chevaux contre monsieur de Belling, pour le déloger de Hartmannsdorf. Belling fit mine de se retirer; mais faisant soudain volte face, il chargea l'ennemi avec tant de furie, qu'il le mit en fuite et reprit son poste. Les deux armées passèrent la nuit au bivouac. Le lendemain l'ennemi attaqua sérieusement tous les passages de la Mulde. Il fut repoussé par les Prussiens de tous les côtés. Immédiatement après que les assaillans se furent retirés, S. A. R. se rendit à sa droite. C'était sur le soir, il faisait déjà obscur; mais avec quelle surprise n'aperçut-elle pas la confusion qui y régnait! Monsieur de Belling avait été chassé de son poste. Le prince de Stolberg avait profité de ce moment pour occuper le Rathswald, par où il se trouvait sur le flanc et à dos des Prussiens. Ce dérangement considérable obligea S. A. R. d'abandonner sa position, qui dans ces circonstances n'était plus tenable. Elle partit à minuit, fit marcher son armée sur trois colonnes et gagna le Zellische-Wald, sans que l'ennemi s'en doûtat, ou fît mine de l'inquiéter. Les troupes se baraquèrent dans la forêt pour se garantir contre le froid. Le lendemain on 1762.

1762. prit une position plus avantageuse entre Reichenbach et Voigtsberg. Monsieur de Hadik demeura avec le gros de son armée sur le Landsberg, et les troupes des cercles, renforcées par monsieur Campitelli, se retranchèrent à l'entour de Freiberg, où monsieur de Maquire devait les joindre dans peu.

D'un autre côté monsieur de Wied était en pleine marche; il s'approchait de Bautzen, et devait occuper les hauteurs de Weissig, pour s'avancer sur le Cerf-blanc, par où il se trouvait à dos du poste de Boxdorf, et pouvait bombarder la nouvelle ville de Dresde. Cette diversion lui avait été prescrite, pour obliger monsieur de Hadik à faire un gros détachement au-delà de l'Elbe, afin de donner au prince Henri le temps de respirer, et de pouvoir rétablir ses affaires. Mais le maréchal Daun, qui avait très-bien pénétré l'intention du roi, pour que monsieur de Hadik conservât la même supériorité en Saxe, avait fait côtoyer monsieur de Wied par le prince Albert de Saxe avec un détachement de douze bataillons et de quinze escadrons. Ce prince traversa Zittau, et gagna les hauteurs de Weissig avant les Prussiens. Monsieur de Wied ayant ainsi manqué son coup, se replia sur Radebourg; il tourna de là sur Gross-Dobritz, pour s'approcher de l'Elbe et se joindre à l'armée de S. A. R. après avoir passé ce fleuve.

Pendant que ceci se passait en Lusace, le prince méditait un coup par lequel il se promettait de prendre sa revanche sur les ennemis. Il était obligé de

rechasser les impériaux et les troupes des cercles des montagnes de la Saxe, tant parce qu'il en avait besoin pour faire subsister ses troupes pendant l'hiver, que parce qu'il était important de ne pas perdre de terrain à l'approche de la paix; ne devait-il pas d'ailleurs venger l'honneur des armes prussiennes, et ne pouvait-il pas appréhender avec fondement, que s'il laissait le temps au prince de Stolberg de recevoir ses secours, ce prince n'entreprit lui-même une expédition contre les Prussiens? La prudence, l'honneur, l'intérêt, la politique, tout se réunissait pour l'engager à prévenir les ennemis. S. A. R. ne retarda pas l'exécution de son projet. Elle se mit en marche le 28 d'Octobre. Sa droite passa par les villages de Braunsdorf et de Hennersdorf; sa gauche, après avoir passé le défilé de Gruna, se sépara en deux corps, dont l'un s'arrêta à Hennersdorf et l'autre à Gross-Schirma. Ces troupes se mirent en mouvement le 29. L'extrémité de la gauche, qui devait attirer sur elle l'attention de l'ennemi, fut rangée par monsieur de Forcade sur la hauteur de Gross-Schirma. Monsieur de Belling chassa les impériaux du bois de la Struth et s'y établit avec deux bataillons et dix escadrons. Cette position fournit à monsieur de Stutterheim l'aîné la facilité d'établir des batteries contre les redoutes que l'armée des cercles avait près de Waltersdorf. La droite du prince continua sa marche, et laissa cette batterie et le bois de la Struth à gauche. Monsieur de Kleist avec son

1762.

Bataille de Freiberg.

1762. avant-garde fut obligé de débarrasser deux abatis soutenus de Cravates, et d'en déloger les troupes, pour en ouvrir le chemin à la colonne de S. A. R. Cependant le prince de Stolberg et monsieur de Campitelli s'étaient mis en bataille autour de Freiberg. Leur droite s'appuyait à Tuttendorf; leur gauche, qui s'étendait derrière le défilé de Waltersdorf, allait aboutir au Spittelwald; outre cela ils avaient fait construire des redoutes sur les hauteurs de Curbitz (?), qu'ils avaient entourées d'abatis. La marche de S. A. R. la conduisit directement derrière cette position. Aussitôt que le prince de Stolberg s'en aperçut, il fit usage de la seconde ligne, pour en remplir le vide qui restait entre sa gauche et la hauteur des Drei-Kreuze. À trois mille pas de cette armée, entre le Brand et Erbisdorf, on aperçut encore un corps d'à peu près six mille hommes, qui se présentait sur ces hauteurs, commandé par un général Mayer.

Les Prussiens étaient déjà arrivés au Spittelwald; ils l'attaquèrent vigoureusement et y prirent tout un bataillon impérial de Wied. Messieurs de Düringshofen et de Mannstein furent postés à ce bois entre le village de St.-Michel et le Spittelwald avec quatre bataillons et six escadrons, pour tenir en échec le corps de ce général Mayer. Ces précautions prises, les grenadiers prussiens passèrent la partie de ce bois la plus voisine du village de St.-Michel, et se mirent en bataille vis-à-vis de la hauteur des Drei-Kreuze. Ces grenadiers, soutenus de cuirassiers et

de dragons, attaquèrent l'ennemi, et après un feu qui 1762.
dura à peu près une heure et demie, ils remportèrent la victoire. Monsieur de Seidlitz alors avec sa cavalerie donna sur les fuyards et fit des prisonniers jusqu'aux portes de Freiberg. Les troupes des cercles abandonnèrent sur cela les redoutes du côté de Waltersdorf. Monsieur de Stutterheim saisit ce moment pour passer ce défilé et lâcher sa cavalerie sur les fuyards, ce qui augmenta la confusion et la déroute des vaincus. Monsieur de Buttler, qui n'avait point passé la Mulde, n'ayant été jusqu'alors que spectateur de l'action, voulut y être pour quelque chose; il envoya, mais trop tard, le régiment de Joseph Esterhazy au secours des troupes des cercles, et tout ce régiment fut fait prisonnier; enfin le prince de Stolberg, Campitelli, Mayer et Buttler même, tous s'enfuirent jusqu'à Frauenstein, où à peine ils se crurent en sûreté. Ils perdirent dans cette bataille trente pièces de canon, soixante-six officiers et près de huit mille hommes, dont quatre mille furent faits prisonniers par S. A. R. La perte des Prussiens ne monta pas à mille hommes, parce qu'ils n'éprouvèrent pas une résistance bien opiniâtre; ils n'étaient forts que de vingt-neuf bataillons et de soixante escadrons. L'ennemi qu'ils eurent à combattre, outre l'avantage que lui donnait le terrain, s'il avait su s'y défendre, avait quarante-neuf bataillons et soixante-dix-huit escadrons. Mais les succès des armées dépendent plus de l'habileté du général qui les commande, que

10 *

1762. du nombre des troupes qui les composent. Il serait superflu de faire ici le panégyrique de S. A. R.; le plus bel éloge qu'on puisse en faire est de rapporter ses actions. Les connaisseurs y remarqueront aisément ce mélange heureux de prudence et de hardiesse si rare et si désiré, qui unit et rassemble le plus de perfections que la nature puisse accorder pour former un grand homme de guerre.

Après cette victoire le prince fit nettoyer les bords de la Wilde-Weiseritz du peu d'ennemis qu'il y avait encore; ce qui causa une si vive alarme à monsieur de Hadik, qu'il fit passer l'Elbe sur le champ aux troupes du prince Albert, et qu'il envoya un renfort considérable au prince de Stolberg, pour le mettre en état de soutenir sa position de Frauenstein. Monsieur de Wied arriva le 1 de Novembre au camp de Schlettau, pour relever monsieur de Hülsen, dont le corps se joignit à l'armée de S. A. R. Monsieur de Platen fut poussé en avant et passa la Mulde avec un corps de neuf mille hommes. Monsieur de Belling s'avança entre Sasselbach et Burkersdorf, où il alluma la nuit des feux comme ceux d'une grande armée. En même temps monsieur de Wied fit un détachement à Neukirch, pour alarmer le camp de Plauen. Ces mesures prises avec tant de justesse produisirent l'effet qu'on devait en attendre; car le prince de Stolberg se replia la nuit même sur Altenberg vers les frontières de la Bohême. Sur quoi monsieur de Belling occupa les environs de Frauenstein, et monsieur

de Platen se campa à Porschenstein, pour couvrir le corps de monsieur de Kleist, qui entra en Bohême par le chemin d'Einsiedel; il ruina le magasin considérable que les impériaux avaient à Saatz, fit des incursions jusqu'à Leitmeritz, et rentra en Saxe par le Basberg. Le roi arriva vers ce temps à Meissen; il fit avancer monsieur de Wied vers Kesselsdorf. Ce général rencontra un poste d'avertissement de monsieur de Ried au Landsberg. Messieurs d'Anhalt et de Prittwitz l'attaquèrent, et y prirent quatre canons et cinq cents hommes. Ce monsieur d'Anhalt est le même qui avait le plus contribué à l'affaire de Langensalza et à celle de Leutmannsdorf. Cette belle action fit la clôture de la campagne. La saison, qui devenait fort rude, obligea d'assigner des quartiers de cantonnement aux troupes.

1762. 6 Novembre.

Les préliminaires de la paix furent signés vers ce temps-là entre les Français et les Anglais *). Les Anglais, dont la conduite avait été si odieuse depuis que monsieur Bute avait eu l'administration des affaires, abandonnèrent entièrement les intérêts du roi dans le cours de cette négociation; ils consentirent même à ce que les Français demeurassent en possession du duché de Clèves et de la principauté de Gueldre. Cet abandon obligea le roi à chercher des moyens de réduire la cour de Vienne à faire une paix équi-

Paix entre la France et l'Angleterre.

*) Le 3 Novembre à Fontainebleau. Voir: *Wenck*, Codex. III, p. 299.

1762. table. Les princes de l'empire étaient las de la guerre; ils voyaient l'armée française prête à repasser le Rhin. Il parut que ce serait le temps de les réduire à la neutralité, et par conséquent d'isoler tout-à-fait l'impératrice-reine. Dans cette vue monsieur de Kleist fut envoyé dans l'empire avec son corps. Il s'empara de Bamberg, inquiéta Nuremberg. Ses houssards parurent aux portes de Ratisbonne; la diète en fut troublée dans ses délibérations. Plusieurs députés remplis d'épouvante prirent la fuite. Le duc de Würtemberg fut sur le point de se sauver en Alsace. Enfin les effets de cette incursion furent tels, que les électeurs de Bavière et de Mayence, et les évêques de Bamberg et de Wurzbourg démandèrent la paix, promettant de retirer d'abord le contingent qu'ils avaient à l'armée des cercles. Le seul moyen d'éteindre l'embrasement de l'Allemagne était d'écarter les matières combustibles qui pouvaient nourrir cet incendie *). Monsieur de Kleist, après cette belle expédition, ramena au commencement de Janvier ses troupes en Saxe; on tira un cordon le long de la Triebsche et de la Mulde, qui s'étendait de Seyda à Meissen. D'autres corps furent répandus à Chemnitz, Zwickau et Gera le long des frontières de la Bohême, et le gros de l'armée fut distribué depuis Sorau jusqu'aux extrémités de la Thuringe.

*) L'empire se déclarait neutre le 11 Février 1763.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

De la Paix.

LES troupes commençaient à peine à cantonner, que monsieur de Fritsch, conseiller du roi de Pologne, se rendit à Meissen, où était le quartier-général. Il avait des terres dans le voisinage, de sorte que son arrivée ne parut point extraordinaire. Il demanda audience au roi, et débuta par quelques lieux communs sur les malheurs de la guerre et sur les avantages de la paix; à la suite de quoi il s'ouvrit davantage, en ajoutant que la paix était peut-être moins éloignée qu'on ne le pensait, qu'il était même chargé de certaines commissions, dont il ne tardait à s'ouvrir que pour savoir préalablement si elles ne seraient pas mal reçues. Le roi lui répondit que ses ennemis l'avaient forcé à faire la guerre, que c'étaient eux qui jusqu'à présent s'étaient opposés à la paix, ou l'avaient éludée sous différens prétextes; que ce n'était pas à lui qu'il fallait demander s'il désirait la fin des troubles de l'Allemagne, mais bien à ceux qui les avaient fomentés et entretenus jusqu'alors, dont l'animosité et l'acharnement avaient augmenté à raison de l'opposition et de la résistance qu'ils avaient

1762.

Demarches du roi de Pologne pour faire la paix.

1762. rencontrée dans l'exécution de leurs pernicieux desseins. Alors monsieur Fritsch présenta au roi une lettre du prince électoral, qui portait que ce prince ayant à coeur la tranquillité de l'Europe, avait employé tous ses soins pour la rétablir, et que pour cet effet il avait fait sonder les intentions de l'impératrice-reine, et l'y avait trouvée toute disposée; que ne s'agissant que du concours de S. M. prussienne pour terminer les différens des puissances belligérantes, il priait S. M. de vouloir s'expliquer avec lui sur ce sujet. Après cette lecture le roi retraça toute la conduite que la cour de Vienne avait tenue pendant cette guerre, et dit que ses anciens usages étant de faire toujours la paix après ses alliés, comme l'histoire en fournissait tant d'exemples, il n'était point apparent qu'elle en eût à présent l'intention sincère; que cependant, pour ne point avoir à se reprocher d'avoir réjeté des ouvertures qui pourraient mener à terminer cette funeste guerre, par cette considération seule le roi lui déclarait, que quelques raisons qu'il eût de demander des indemnisations pour les cruautés et les ravages qu'on avait commis dans les provinces de sa domination, il s'en désistait par amour pour la paix, à condition toutefois qu'aucun de ses ennemis n'insisterait de son côté sur de pareilles indemnisations, parce qu'il était très-résolu de ne point perdre par un trait de plume ce qu'il avait défendu jusqu'alors, et ce qu'il était encore fort en état de défendre par l'épée; et il ajouta: „Si donc la maison d'Autriche

„ a réellement dessein de négocier avec moi, il faut, 1762.
„ pour prévenir toute équivoque et toute interprétation ambigue, que nous convenions préalablement des principes que nous admettrons de part et d'autre, et je n'en vois que trois qui puissent conduire cet ouvrage à une fin désirable, savoir: qu'on fasse une paix équitable, où aucune des parties contractantes ne soit lésée; que les conditions en soient honorables pour ceux qui y concourent; et qu'elle soit cimentée par des mesures assez solides pour qu'elle puisse être durable". Monsieur Fritsch comprit par la réponse du roi qu'il devait surtout guérir l'esprit de ce prince de la méfiance qu'il avait au sujet de la sincérité des intentions de la cour de Vienne. Pour achever de le convaincre des bonnes dispositions où l'impératrice se trouvait à l'égard de la paix, il lui communiqua une relation que le sieur Saul, émissaire à la cour de Vienne, venait d'envoyer au prince électoral. Cette relation contenait des assurances, que le comte Kaunitz avait données au sieur Saul du désir de l'impératrice de terminer promptement cette guerre, et portait aussi que le comte Kaunitz avait assuré l'émissaire qu'à deux reprises l'impératrice-reine avait offert la paix au roi de Prusse, la première fois par le canal de la France et la seconde par celui de l'Angleterre, et que les refus du roi justifiaient les mesures que la reine se trouvait obligée de prendre pour la continuation de la guerre. C'étaient là des faits notoirement faux; car jamais

1762. il ne s'était fait d'ouverture au roi de la part de la cour de Vienne, ni par la France, ni encore moins par l'Angleterre. Ce début paraissait de mauvais augure; quelle espérance pouvait-on fonder sur une négociation qui s'entamait par des faussetés? Toutefois, comme les bagatelles nuisent souvent aux grandes choses, sans s'arrêter aux propos que le comte Kaunitz avait tenus à un émissaire saxon, il ne fallait qu'entrer dans l'examen des raisons que l'impératrice pouvait avoir de faire la paix, pour se convaincre que leur solidité et leur poids devaient faire impression sur son esprit.

Cent mille Turcs sur les frontières de la Hongrie étaient un argument très-capable d'inspirer des sentimens pacifiques au conseil d'état le plus acharné à la guerre. Ajoutez à cette considération la défection des Russes et des Suédois, dont les premiers avaient même fait une partie de la dernière campagne avec les Prussiens; et quand on n'aurait pas eu de nouveaux ennemis à craindre en eux, c'étaient toujours d'anciens amis, et par conséquent autant de diversions de moins contre la Prusse. Ne devait-on pas faire attention à Vienne à la paix séparée que les plus grands souverains d'Allemagne venaient de conclure avec la Prusse? Car de quoi était composée l'armée de l'empire? n'était-ce pas de leurs troupes? D'un autre côté les préliminaires entre les Français et les Anglais étaient signés, et les Français s'étaient engagés à retirer incessamment leurs troupes d'Alle-

magne; il ne restait donc de toutes les parties belligérantes que l'impératrice et le roi de Prusse sur le champ de bataille, comme à peu près deux champions abandonnés de leurs seconds dans un combat à outrance. Voilà pour les raisons politiques. Celles que l'intérieur de l'état fournissait, n'étaient pas moins fortes; c'étaient le découragement produit par les mauvais succès de la dernière campagne, les difficultés infinies qu'on rencontrait pour ramasser les fonds nécessaires aux frais de la guerre, la mésintelligence des généraux, les brouilleries des ministres, les dissentions dans la famille impériale, la santé chancelante de l'empereur, et peut-être encore ce problème, si l'impératrice n'ayant pu réussir avec tant d'alliés à rabaisser et à détruire la Prusse, il n'y avait pas moins d'apparence que jamais d'en venir à bout lorsqu'elle était seule et privée de tant de secours. Les raisons de guerre étaient tout aussi puissantes que celles que nous venons d'alléguer. La ville de Dresde était mal approvisionnée, les magasins de la Bohême se trouvaient en partie vides, ou ruinés par l'incursion de monsieur de Kleist. Cela devait faire craindre naturellement, à Varsovie aussi bien qu'à Vienne, que la ville de Dresde ne fût reprise par le roi dès le commencement de la campagne prochaine, et par conséquent que la Bohême ne devînt, sinon le théâtre de la guerre, au moins celui des incursions des troupes prussiennes. Toutes ces raisons persuadèrent le roi que la cour de Vienne dé- 1762.

1762. sirait sincèrement que la paix fût rétablie. Après y avoir mûrement réfléchi, il donna au sieur Fritsch une réponse favorable, et le chargea d'une lettre pour le prince électoral, dans laquelle il le remerciait des soins qu'il s'était donnés pour concilier les esprits, en l'assurant que de son côté il contribuerait avec plaisir, autant que le permettrait sa gloire, au rétablissement de la paix.

Peu de jours après le roi partit de Meissen; il fit la tournée de son cordon sur les frontières de la Bohême et de l'empire, d'où il se rendit à Leipzig, pour y établir son quartier durant l'hiver. Monsieur Fritsch s'y présenta peu de jours après l'arrivée du roi; il y vint muni de la réponse que la cour de Vienne avait donnée sur les principes que l'on voulait établir pour base de la négociation. Ce mémoire était chargé de plusieurs expressions emphatiques, énigmatiques, obscures et inintelligibles pour tout autre que pour le comte Kaunitz. Heureusement le comte Flemming, ministre de Saxe à Vienne, avait commenté ce texte par une longue lettre, où il expliquait le style ténébreux de la chancélerie autrichienne; il donnait de fortes assurances de la droiture des sentimens de l'impératrice, et du consentement qu'elle accordait à toutes les restitutions qu'on pouvait exiger d'elle, en considération de l'état déplorable où l'électorat de Saxe se trouvait réduit; il avertissait cependant par précaution, qu'on devait s'attendre de la part des Autrichiens à quelques chi-

canes, et à quelques circonlocutions pour la forme. 1762.
Les parties étaient d'accord pour le fond, et la paix pouvait se conclure de la manière dont le roi le désirait.

De son côté bien des motifs concouraient à lui faire préférer des conditions de paix modestes et modérées à d'autres plus avantageuses. Il était d'autant moins à propos de rehausser ces conditions dans l'état où se trouvaient les choses, qu'on n'aurait obtenu des dédommagemens que par des victoires, et que l'armée se trouvait trop ruinée et trop dégénérée pour qu'on pût s'en promettre des exploits éclatans. Le nombre des bons généraux avait diminué, et l'on en manquait pour conduire les détachemens. Les vieux officiers avaient péri dans un grand nombre d'occasions meurtrières où ils avaient combattu pour la patrie. Les jeunes officiers étaient d'un âge à ne point promettre de grands services. Ces vieux soldats respectables, ces chefs de bandes n'existaient plus, et les nouveaux dont l'armée était composée, consistaient pour la plus grande partie en déserteurs, ou en de jeunes gens faibles, au-dessous de dix-huit ans, incapables de soutenir les fatigues d'une rude campagne; d'ailleurs bien des régimens, ruinés à différentes reprises, avaient été jusqu'à trois fois rétablis pendant la guerre; de sorte que les troupes, dans l'état où elles étaient, ne pouvaient s'attirer la confiance de ceux qui devaient les commander. À quels secours enfin le roi pouvait-il s'attendre en continuant

1762. la guerre? Il se trouvait entièrement isolé et sans alliés. Les sentimens de l'impératrice de Russie à son égard étaient équivoques; les Anglais agissaient envers lui moins en amis qu'en ennemis déclarés; les Turcs, étourdis de tant de révolutions arrivées en Russie, incertains du parti qu'ils devaient prendre, déclinaient l'alliance défensive qu'on leur proposait depuis si longtemps; le chan même des Tartares venait d'obliger le résident prussien à quitter sa cour. Indépendamment de toutes ces circonstances, il était fort à craindre que la prolongation de la guerre n'occasionnât la peste en Saxe, en Silésie et dans le Brandebourg, parce que la plupart des champs demeurant en friche, les vivres étaient rares et à un prix excessif, et les campagnes dépeuplées d'hommes et de bestiaux, de sorte qu'on ne voyait dans toutes ces provinces que des traces affreuses de la guerre, et des précurseurs de plus grandes calamités pour l'avenir. Dans des conjonctures aussi cruelles on n'avait rien à espérer en continuant la guerre. Quand on aurait commencé la campagne qui était près de s'ouvrir, on n'aurait pas obtenu pour cela de meilleures conditions; par un cercle vicieux et après une défense inutile on aurait été forcé d'en revenir à celles dont on convenait dès-lors. Les Autrichiens proposèrent la tenue d'un congrès; le roi l'accepta d'abord. Ils nommèrent de leur part le sieur Collenbach ministre plénipotentiaire, et le roi nomma du sien monsieur de Hertzberg, son conseiller du cabinet; on convint de plus,

Congrès de Hubertsbourg.

que les conférences se tiendraient à Hubertsbourg, et par un acte public ce lieu, ainsi que son territoire, fut déclaré neutre. Les conférences commencèrent le 31 de Décembre selon les formalités usitées. 1762.

Ainsi dans ces temps heureux les esprits échauffés et irrités par la guerre se calmèrent tout d'un coup du nord au sud de l'Europe. Nous avons vu les préliminaires signés entre la France et l'Angleterre. Le mauvais succès de ses armes tant aux Indes qu'en Europe y avait déterminé le ministère de Versailles; car dès le printemps de cette année les Anglais avaient conquis la Martinique, et durant l'été ils avaient enlevé la Havane aux Espagnols, dont ils avaient entièrement abîmé la flotte. Ces malheurs, joints aux dépenses excessives de la France et à l'impossibilité de trouver de nouvelles ressources, avaient enfin déterminé le conseil à la paix. Les Anglais de leur côté, au lieu de faire une paix glorieuse, dont ils pouvaient dicter les conditions à leurs ennemis, gouvernés par le sieur Bute, sacrifièrent les intérêts de leurs alliés; ils avaient consenti que les Français restassent après la paix en possession des places de Wesel, de Gueldre, et de leur territoire. Non content de fouler aux pieds les engagemens et la bonne foi des traités, le sieur Bute intriguait encore à la cour de Pétersbourg, et y semait des germes de méfiance et de soupçons contre le roi, de sorte que celui-ci ne pouvant compter sur aucune des puissances

1762. de l'Europe, avait tout lieu d'appréhender de nouvelles brouilleries avec les Russes.

1763. Au milieu de cette agitation générale, où souvent on prenait des résolutions peu réfléchies, il arriva, sans doute contre l'intention du ministère britannique, qu'il rendit un service important à la Prusse, et voici comment. À peine les préliminaires furent-ils signés, que par un esprit d'épargne ce ministère cassa toutes les troupes légères qui avaient servi dans l'armée du prince Ferdinand. De ce nombre fut la légion britannique, et ce corps de trois mille hommes passa au service du roi; il fut joint par huit cents dragons prussiens de Bauer et par autant de volontaires de Brunsvic que le roi avait engagés. Ce détachement, qui formait entre cinq et six mille hommes, eut ordre de se porter incessamment sur les frontières du duché de Clèves, ce qui donna une étrange appréhension aux Français. Ils s'imaginèrent que le roi projetait de faire une diversion ou en Flandre, ou dans le Brabant. Ils communiquèrent leurs soupçons aux Autrichiens, qui firent sur le champ partir dix mille hommes, pour gagner les bords du Rhin. Le ministère de Hanovre à son tour se figura, que le coeur ulcéré de la conduite des Anglais, le roi s'en vengerait sur l'électorat de Hanovre. En Angleterre on crut que le roi en voulait à l'évêché de Munster, pour s'assurer par-là la restitution des duchés de Clèves et de Gueldre; et comme le sieur Bute était en train de donner en toute occasion des marques de

sa mauvaise volonté aux Prussiens, il fit doubler la garnison de Munster, avec défense d'y laisser entrer aucun Prussien. Ainsi un événement simple et naturel échauffa tout d'un coup l'imagination des ministres, et fit extravaguer la moitié de l'Europe. Cette démence tourna cependant à l'avantage du roi; ce prince n'avait pensé ni à ces diversions, ni à la ville de Munster; l'unique dessein qu'il avait, était de surprendre la garnison de Wesel, pour s'en remettre en possession. Cependant les Français, fortement frappés de l'idée qu'une nouvelle guerre pouvait se rallumer en Flandre, et craignant d'y être enveloppés, proposèrent par le duc de Nivernois au ministre du roi à Londres, un traité de neutralité pour la Flandre, moyennant lequel ils le remettraient en possession des provinces qu'ils avaient envahies. Cette proposition fut aussitôt acceptée que faite; mais l'éloignement des lieux, et la difficulté du trajet d'Angleterre dans cette saison rude, furent cause que la paix de Hubertsbourg fut signée avant que l'autre traité parvînt à maturité. Nous allons donc reprendre le fil des négociations en Saxe, où se réglèrent effectivement tous les intérêts de la Prusse qui restaient à discuter. 1763.

Dès que les plénipotentiaires se furent assemblés à Hubertsbourg, le sieur de Collenbach dicta un mémoire dont la substance était à peu près telle: „Le „sieur de Collenbach, autorisé par ses pleins-pou„voirs, déclare que S. M. l'impératrice-reine, pour

1763. „convaincre tout le monde qu'elle désire sincèrement „de voir la paix rétablie, ne balance point à faire les „premières propositions, et comme de part et d'autre „l'on est convenu de rétablir la paix sur des princi- „pes justes, honorables et durables, pour qu'aucune „des parties contractantes ne fasse des pertes réelles, „ces trois qualités exigent les conditions suivantes: „1) que la cour de Saxe soit comprise dans cette paix „sur un pied convenable et réciproque; 2) qu'on ait „de justes égards pour les états de l'empire, nom- „mément ceux de Franconie, ainsi que pour le duc „de Mecklenbourg et le prince de Zerbst; 3) qu'on „se prête à ce que la paix puisse être rétablie dans „l'empire d'une manière honorable à l'empereur; 4) „qu'il y ait une amnistie générale, dans laquelle „l'empire romain soit compris; 5) qu'en conséquence „de la convention passée entre le roi et l'électeur „palatin au sujet de la succession de Juliers et de „Berg, ce traité reprenne sa force après la paix et „soit renouvelé sur l'ancien pied; 6) que pour ren- „dre cette paix durable, le comté de Glatz, dont la „situation couvre la Bohême, reste à l'impératrice- „reine; 7) qu'afin d'écarter toute tentation d'agran- „dissement et tout ce qui pourrait exciter de nou- „velles idées d'ambition, l'impératrice dispose l'em- „pereur à détacher la Toscane de la succession pri- „mogéniale de sa maison, à condition toutefois que „le roi prenne les mêmes engagemens pour la suc- „cession des markgraviats de Baireuth et d'Anspach;

„possédés jusqu'en ces temps en seconde géniture; 1763.
„8) qu'en faveur des provinces que l'impératrice restitue au roi, ce prince veuille accorder sa voix pour l'élection de l'archiduc Joseph en qualité de roi des Romains; 9) et pour l'expectative à la succession féodale du duché de Modène en faveur de l'archiduc puîné, qui épousera l'héritière de ce duché; 10) et qu'enfin on renouvelle les paix de Breslau et de Dresde au sujet du maintien de la religion romaine, à l'égard des dettes de la Silésie, et des garanties mutuelles, que le roi voudra bien étendre au-delà des bornes de ce traité; qu'on se rende des deux parts tous les prisonniers de guerre, et qu'on renonce à toutes les contributions arriérées".

Ces propositions, dont plusieurs étaient captieuses, furent examinées avec toute l'attention que méritait l'importance de la matière; on éplucha les articles contraires par le sens et par les termes aux principes fondamentaux dont on était convenu pour rétablir la paix; il fut surtout facile de prouver que la cession d'une province, quelques couleurs qu'on lui donnât, était toutefois une perte très-réelle, qu'un sens forcé, ou un terme interprêté d'une manière équivoque ne pouvait en aucune façon faire changer de nature; on y substitua l'article suivant: „que la restitution entière des états appartenans aux puissances belligérantes servirait de base au traité qu'on voulait faire, par conséquent qu'on promettait de ren-

1763. „dre au roi de Pologne son électorat de Saxe et les „provinces qui y appartenaient, dès qu'on restituerait „aux Prussiens les provinces qu'on leur avait enle-„vées". On demanda ensuite l'explication de certains termes vagues contenus dans le mémoire autrichien, parce qu'il fallait des définitions pour les comprendre. Que pouvaient signifier les justes égards qu'on demandait au roi pour les princes de l'empire? On fit observer en même temps aux Autrichiens, que les différens que le roi avait eus avec les princes de l'empire venant à cesser par cette paix, il était superflu de stipuler quelque condition particulière à leur égard, à moins que par le même article et par une réciprocité parfaite il ne plût à l'impératrice-reine de contracter les mêmes obligations envers les alliés du roi, lesquels on nomma, savoir l'impératrice de Russie, le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre, le landgrave de Hesse et le duc de Brunsvic. On proposa, au lieu du troisième article, l'amnistie pour le passé et le renouvellement de la paix de Westphalie. L'article 6, contenant la cession du comté de Glatz, fut nettement rejeté comme contraire aux principes fondamentaux dont on était convenu. On déclina l'article 7 en exposant l'indécence qu'il y a qu'une puissance étrangère se mêle des lois et des arrangemens domestiques qu'une autre puissance abroge ou établit dans sa famille; et pour donner un tour plus honnête à ce refus, on y ajouta que le roi ne prétendant avoir aucune influence dans les arrangemens que l'em-

pereur trouverait à propos de faire dans la succession 1763.
de sa famille, le roi se flattait de même que ni l'empereur ni l'impératrice ne voudraient penser à disposer des héritages qui revenaient légitimement et de droit à la branche aînée de la maison de Brandebourg. À l'égard de l'élection de l'archiduc Joseph en qualité de roi des Romains, et de la succession féodale du duché de Modène, le roi, qui ne pouvait empêcher ni l'un ni l'autre, prit le parti d'accorder sa voix de bonne grâce, pour s'en faire un mérite, et cet article ne fut point chicané du tout.

Ce contreprojet fut envoyé à Vienne par le sieur Collenbach; la réponse revint assez promptement, et les Autrichiens se relâchèrent sur la plupart des articles; ils n'insistèrent proprement que sur deux points, la cession du comté de Glatz, et le traité provisionnel à conclure, qui réglerait la succession des markgraviats de Franconie. On eut donc à combattre des argumens déjà à demi réfutés. Les Autrichiens soutenaient que la forteresse de Glatz n'était qu'une place défensive entre leurs mains, et qu'elle était offensive entre celles des Prussiens; ils offraient de dédommager le roi par la partie de la principauté de Neisse dont ils étaient en possession, et de payer l'excédent en argent comptant, pour amortir les dettes hypothéquées sur la Silésie. On se contenta de rétorquer contr'eux les mêmes raisons; on leur prouva par la situation des lieux qu'il y a sur cette frontière de la Bohême plusieurs postes qui en défendent l'en-

1763. trée au prince qui possède Glatz, comme sont ceux de Bergicht, Politz, Opotschna, Nachod, Wissoka et Neustadt, sans compter Königsgrätz; le moindre desquels bien défendu, arrêterait une armée comme celle de Xerxes, parce qu'ils valent bien les Thermopyles; au lieu qu'en Silésie et en-deçà de Glatz, dans les plaines de Frankenstein et de Reichenbach, il n'est aucun poste où une armée puisse disputer l'entrée à l'ennemi; d'où il résulte évidemment que Glatz entre les mains des Autrichiens devient une place offensive, qu'il leur fournit les trois débouchés de Johannisberg, de Wartha et de Silberberg, pour descendre librement dans la Basse-Silésie, par où ils peuvent dès le commencement d'une rupture établir la guerre au coeur de cette province; au lieu que Glatz entre les mains du roi de Prusse ne peut être qu'une place défensive, ne donnant point de libre entrée dans le royaume de Bohême; et comme cette discussion devenait toute militaire, le roi en appela aux lumières du maréchal Daun, qui ne pourrait disconvenir de la réalité de ce qu'il avançait. Cependant pour adoucir la chose par un compliment obligeant, le roi ajouta que s'il ne s'agissait que de la cession d'une province pour gagner l'amitié d'une princesse d'un aussi rare mérite que l'impératrice, il ne croirait point la payer trop cher par un tel sacrifice; mais qu'une ville aussi importante que Glatz ne pouvait se céder que par un entier oubli de ce qu'un souverain doit à sa postérité; surtout la situation du

roi ne le mettant pas dans le cas de recevoir la loi de ses ennemis, puisqu'il pouvait rendre le double de ce qu'on avait à lui restituer. L'autre article concernant la convention proposée par les Autrichiens pour régler la succession des markgraviats de Franconie, était trop contraire aux intérêts de la maison royale pour être accepté; on s'en défendit en alléguant premièrement les mêmes argumens qu'on avait déjà employés; secondement, en les fortifiant de considérations tirées des exemples qui prouvent par leur inexécution l'inutilité des traités qu'on fait d'avance; il fut facile de prouver cette proposition aux Autrichiens, parce qu'ils avaient encore le souvenir récent du peu de validité de cette fameuse pragmatique par laquelle l'empereur Charles VI avait réglé la succession de ses états. La cour de Vienne répliqua encore à ces deux articles; et après avoir fait quelques tentatives pour le comté de Glatz, elle abandonna ses prétentions, en déclarant qu'elle rendrait la place et l'artillerie dans l'état où l'une et l'autre se trouvaient actuellement; elle se relâcha également sur le traité provisionnel au sujet des successions de la Franconie. 1763.

La négociation avec les Saxons marchait de front avec celle des Autrichiens; elle ne rencontra pas de grandes difficultés, parce que le roi de Pologne se trouvait trop heureux de ce que le roi voulait bien lui rendre son électorat. Les Saxons se bornèrent à demander qu'on s'employât à procurer des établis-

1763. semens aux enfans du roi de Pologne et principalement au prince Charles, à qui l'impératrice de Russie venait d'ôter son duché de Courlande.

Paix de Hubertsbourg; 15 Février 1763.

Ainsi finit cette guerre cruelle, qui pensa bouleverser l'Europe, sans qu'aucune puissance, à l'exception de la Grande-Bretagne, étendît le moins du monde les limites de sa domination. La paix entre la France et l'Angleterre ne fut signée que quelques jours plutôt que celle de Hubertsbourg *). La France par ce traité fut dépouillée de ses principales possessions en Amérique. Les Anglais lui rendirent la Martinique, la Guadeloupe, le fort de Belle-Isle et Pondicheri; et la France restitua l'île de Minorque aux Anglais.

Considérations.

Nous ne saurions nous empêcher d'ajouter quelques réflexions sur tant de faits que nous venons de narrer. Ne paraît-il pas étonnant que ce qu'il y a de plus raffiné dans la prudence humaine jointe à la force, soit si souvent le jouet d'événemens inattendus ou des coups de la fortune? et ne semble-t-il pas qu'il y a un certain je ne sais quoi qui se joue avec mépris des projets des hommes? N'est-il pas clair qu'au commencement de ces troubles tout homme sensé devait se tromper dans le jugement qu'il portait sur le dénouement de cette guerre? Qui pouvait prévoir,

*) Le 10 Février à Paris. Voir: *Wenck*, Codex. III, p. 329. Le traité de Hubertsbourg se trouve: *Wenck*, Codex. III, p. 368 et *de Hertzberg*, Recueil. I, p. 292.

ou se figurer, que la Prusse, attaquée par les forces 1763.
de l'Autriche, de la Russie, de la France, de la Suède et de tout le saint empire romain, résisterait à cette ligue formidable, et sortirait sans perdre aucune de ses possessions d'une guerre où tout annonçait sa ruine? Qui pouvait se douter que la France, avec ses forces intrinsèques, avec ses grandes alliances, avec tant de ressources, perdrait ses principales possessions des Indes orientales, et deviendrait la victime de cette guerre? Tous ces faits devaient paraître incroyables en l'année 1757. Cependant si nous examinons après coup les causes qui ont tourné les événemens d'une manière si inattendue, nous trouverons que les raisons suivantes empêchèrent la perte des Prussiens: 1) le défaut d'accord et le manque d'harmonie entre les puissances de la grande alliance; leurs intérêts différens, qui les empêchaient de convenir de certaines opérations; le peu d'union entre les généraux russes et autrichiens, qui les rendait circonspects, lorsque l'occasion exigeait qu'ils agissent avec vigueur pour écraser la Prusse, comme ils l'auraient pu faire effectivement; 2) la politique trop raffinée et quintessenciée de la cour de Vienne, dont les principes la conduisaient à charger ses alliés des entreprises les plus difficiles et les plus hasardeuses, pour conserver à la fin de la guerre son armée en meilleur état et plus complète que celles des autres puissances; d'où à différentes reprises il résulta que les généraux autri-

1763. chiens, par une circonspection outrée, négligèrent de donner le coup de grâce aux Prussiens, lorsque leurs affaires étaient dans un état désespéré; 3) la mort de l'impératrice de Russie, avec laquelle l'alliance de l'Autriche fut ensevelie dans un même tombeau; la défection des Russes et l'alliance de Pierre III avec le roi de Prusse, et enfin les secours que cet empereur envoya en Silésie.

Si nous examinons d'un autre côté les causes des pertes que les Français firent dans cette guerre, nous observons la faute qu'ils commirent de se mêler des troubles de l'Allemagne. L'espèce de guerre qu'ils faisaient aux Anglais était maritime; ils prirent le change, et négligèrent cet objet principal, pour courir après un objet étranger, qui proprement ne les regardait point. Ils avaient eu jusqu'alors des avantages sur mer contre les Anglais; mais dès que leur attention fut distraite par la guerre de terre ferme, dès que les armées d'Allemagne absorbèrent tous les fonds qu'ils auraient dû employer à augmenter leurs flottes, leur marine vint à manquer des choses nécessaires, et les Anglais gagnèrent un ascendant qui les rendit vainqueurs dans les quatre parties du monde. D'ailleurs les sommes excessives que Louis XV payait en subsides, et celles que coûtait l'entretien des armées d'Allemagne, sortaient du royaume, ce qui diminua de la moitié la quantité des espèces qui étaient en circulation tant à Paris que dans les provinces; et pour comble d'humiliation les généraux dont la cour

fit choix pour commander ses armées, et qui se 1763.
croyaient des Turenne, firent des fautes très-grossières.

Que ces exemples instruisent au moins les politiques à vastes desseins, que quelque étendu que soit l'esprit humain, il ne l'est jamais assez pour pénétrer les fines combinaisons qu'il faudrait pouvoir développer pour prévoir ou arranger les événemens qui dépendent des futurs contingens. Nous expliquons clairement les événemens passés, parce que les causes s'en découvrent; mais nous nous trompons toujours sur ceux qui sont à naître, parce que les causes secondes se dérobent à nos téméraires regards. Ce n'est point une singularité affectée à notre siècle, qu'il y ait des politiques abusés; il en a été de même dans tous les âges où l'ambition humaine enfanta de grands projets. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à se rappeler l'histoire de la fameuse ligue de Cambrai, l'armement de la flotte invincible, la guerre de Philippe II contre les Hollandais, les vastes desseins de Ferdinand II à l'ouverture de la guerre de trente ans, les différens projets de partage qui précédèrent la guerre de succession, et cette guerre même. Toutes ces grandes entreprises eurent une fin presque opposée à l'intention de ceux qui en étaient les promoteurs. C'est que les choses humaines manquent de solidité, et que les hommes, leurs projets, et les événemens sont assujettis à une vicissitude perpétuelle.

1763. Les puissances belligérantes, au sortir de l'arène où elles avaient combattu avec tant de haine et d'acharnement, commencèrent à sentir leurs plaies et le besoin qu'elles avaient de s'en guérir; elles souffraient toutes, mais de maux différens. Nous les passerons ici comme en revue, pour avoir un tableau précis de leurs pertes et de leur situation actuelle.

Pertes faites par les puissances belligérantes.

La Prusse comptait que la guerre lui avait consumé cent quatre-vingt mille hommes; ses armées avaient combattu en seize batailles rangées; les ennemis lui avaient détruit outre cela trois corps d'armée presque en entier, celui du convoi d'Olmutz, celui de Maxen, et celui de monsieur de Fouqué à Landshut; de plus une garnison de Breslau, deux garnisons de Schweidnitz, une de Torgau, et une de Wittenberg furent perdues par la prise de ces villes; on comptait d'ailleurs qu'il était péri vingt mille âmes dans le royaume de Prusse par les ravages des Russes, six mille en Poméranie, quatre mille dans la Nouvelle Marche, et trois mille dans l'électorat de Brandebourg. Les troupes russes s'étaient trouvées à quatre grandes batailles; et l'on comptait que cette guerre leur avait emportée cent vingt mille hommes, y compris les recrues qui périrent en venant en partie des frontières de la Perse et de la Chine, pour joindre leurs corps en Allemagne. Les Autrichiens avaient livré dix batailles rangées; ils avaient perdu deux garnisons à Schweidnitz et une à Breslau, et ils évaluaient leur perte à cent quarante mille hommes. Les

Français faisaient monter la leur à deux cent mille combattans, les Anglais avec leurs alliés à cent soixante mille, les Suédois à vingt-cinq mille, et les troupes des cercles à vingt-huit mille. 1763.

La maison d'Autriche se trouvait au sortir de cette guerre avec cent millions d'écus de dettes; les frontières de la Bohême et de la Moravie avaient été endommagées, sans cependant qu'il se fût conservé des traces de ruine ou de dévastations. En France le gouvernement se trouvait sans crédit par le brigandage des financiers et les malversations de ceux qui étaient préposés à l'administration des dépenses; on en était venu à suspendre les intérêts des capitaux empruntés; le peu qu'on en acquittait, se payait irrégulièrement; le peuple gémissait sous le poids des impôts qui l'accablaient, et quoiqu'aucune incursion ennemie n'eût ravagé les provinces, l'état n'en souffrait pas moins, parce que le commerce des deux Indes étant détruit, les sources de l'abondance publique tarissaient. D'ailleurs les dettes nationales s'étaient accumulées, et montaient à des sommes si énormes, qu'après la paix les impôts extraordinaires furent prolongés pour dix ans, afin de servir à payer les intérêts et de créer un fonds d'amortissement qui pût les acquitter. Les Anglais, victorieux sur terre et sur mer, avaient pour ainsi dire acheté leurs conquêtes par les sommes immenses qu'ils avaient empruntées pour la guerre et qui les rendaient presque insolvables. L'opulence des particuliers passait toute

1763. imagination. Cette richesse et ce luxe du peuple provenaient des prises considérables que tant de particuliers avaient faites tant sur la France que sur l'Espagne, et du prodigieux accroissement du commerce, dont pendant la guerre ils avaient été presque seuls en possession. La Russie avait à la vérité dépensé des sommes considérables; mais elle avait plus fait la guerre sur le compte des Prussiens et des Polonais que sur le sien propre. La Suède se trouvait sur le point de faire banqueroute. Elle avait non seulement entamé les fonds de la banque, mais par une opération maladroite de ses financiers, elle avait encore trop multiplié les billets; ce qui détruisit l'équilibre que tout état bien policé doit tenir entre le papier et l'argent monnoyé. La Prusse avait le plus souffert. Autrichiens, Russes, Suédois, troupes des cercles, jusqu'au duc de Würtemberg, tous y avaient fait ravages; aussi l'état avait-il dépensé cent vingt-cinq millions d'écus pour l'entretien des armées, et autres dépenses militaires. La Poméranie, la Silésie et la Nouvelle Marche demandaient de grandes sommes pour se rétablir. D'autres provinces, comme le duché de Crossen, la principauté de Halberstadt et celle de Hohenstein, exigeaient également de grands secours, et il fallait des efforts, soutenus de beaucoup d'industrie, pour les remettre dans l'état où elles étaient avant les troubles, parce que la plupart des champs n'étaient pas cultivés, faute de semences et de bestiaux, et tout ce qui

sert à la subsistance d'un peuple y manquait également. 1763.

Pour subvenir à tant de besoins, il fut distribué dans ces provinces selon une juste répartition vingt-cinq mille mesures de blé et de farine, et dix-sept mille d'avoine; trente-cinq mille chevaux tant des régimens que de l'artillerie, et des vivres furent donnés aux gentilshommes et aux paysans. Outre ces secours le roi donna à la Silésie trois millions pour son rétablissement, un million quatre cent mille écus à la Poméranie et à la Nouvelle Marche, sept cent mille à l'électorat, et cent mille au duché de Clèves, outre huit cent mille que reçut le royaume de Prusse; l'on réduisit à la moitié les contributions du duché de Crossen, des pays de Hohenstein et de Halberstadt; enfin le peuple reprit assez de courage pour ne pas désespérer de sa situation, pour travailler, et pour réparer par son activité et son industrie les maux que l'état avait soufferts.

Il résulte de ce tableau général que nous venons de crayonner, qu'en Autriche, en France, et même en Angleterre, les gouvernemens accablés de dettes étaient presque sans crédit, mais que les peuples n'ayant pas directement souffert par la guerre, ne s'en étaient ressentis que par les impôts prodigieux que leurs souverains avaient exigés d'eux; au lieu qu'en Prusse le gouvernement se trouvait en fonds, et que les provinces étaient détériorées et abîmées par la rapacité et la barbarie des ennemis. Après la

1763. Prusse, l'électorat de Saxe était des provinces de l'Allemagne celle qui avait le plus souffert; mais elle trouve dans la bonté de son sol et dans l'industrie de ses habitans des ressources que la Prusse, à l'exception de la Silésie, ne trouve point dans le reste de ses provinces. Le temps, qui guérit et qui efface tous les maux, rendra dans peu sans doute aux états prussiens leur abondance, leur prospérité et leur première splendeur; les autres puissances se rétabliront de même; ensuite d'autres ambitieux exciteront de nouvelles guerres et causeront de nouveaux désastres; car c'est là le propre de l'esprit humain, que les exemples ne corrigent personne; les sottises des pères sont perdus pour leurs enfans; il faut que chaque génération fasse les siennes.

Nous n'ajouterons qu'un mot à cet ouvrage, peut-être déjà trop long et trop diffus pour satisfaire la postérité, qui sans doute désirera de savoir comment un prince aussi peu puissant que le roi de Prusse a pu soutenir une guerre ruineuse pendant sept campagnes contre les plus grands monarques de l'Europe. Si la perte de tant de provinces le mettait dans de grands embarras, s'il fallait fournir sans cesse à des dépenses énormes, il restait cependant quelques ressources qui rendirent la chose possible. Le roi retirait quatre millions des provinces qui lui restaient. Les contributions de la Saxe montaient entre six et sept millions; les subsides de l'Angleterre, qui en faisaient quatre, étaient convertis en huit millions;

la monnaie, qu'on avait donnée à ferme, en diminuant les espèces de la moitié rendait sept millions, et outre cela on avait suspendu le payement des pensions civiles, pour appliquer tous les fonds aux dépenses de la guerre. Ces fonds différens que nous venons d'indiquer, faisaient par an la somme totale de vingt-cinq millions d'écus en mauvaises espèces, ce qui suffisait à l'aide d'une bonne économie pour le payement et l'entretien de l'armée, et pour les dépenses extraordinaires qu'il fallait renouveler à chaque campagne. 1763.

Veuille le ciel, si la providence abaisse ses regards sur les misères humaines, que le destin inaltérable et florissant de cet état mette les souverains qui le gouverneront, à l'abri des fléaux et des calamités dont la Prusse a souffert dans ces temps de subversion et de troubles, pour qu'ils ne soient jamais forcés de recourir aux remèdes violens et funestes dont on a été obligé de se servir, pour soutenir l'état contre la haine ambitieuse des souverains de l'Europe, qui voulaient anéantir la maison de Brandebourg, et exterminer à jamais tout ce qui portait le nom Prussien!

A Berlin, ce 17 de Décembre 1763.

MÉMOIRES

DEPUIS

LA PAIX DE HUBERTSBOURG 1763

JUSQU'À LA FIN DU PARTAGE DE LA

POLOGNE 1775.

AVANT-PROPOS.

J'avais eu lieu de croire que les derniers ouvrages politiques et militaires que je donnerais à la postérité seraient ceux qui contiennent ce qui s'est passé en Europe depuis l'année 1756 jusqu'à l'année 1763, où la paix de Hubertsbourg fut conclue. Après tant de campagnes laborieuses qui avaient usé mon tempérament, mon âge avancé commençait à me faire ressentir les infirmités qui en étaient les suites nécessaires, me laissait entrevoir comme prochaine la fin de ma carrière, et me faisait augurer que les seuls services que je pourrais encore rendre à l'état, seraient d'effacer par une administration sage et active les maux infinis que la guerre avait causés dans toutes les provinces de la domination prussienne. On devait se flatter, après les violentes secousses que l'Europe avait éprouvées durant la dernière guerre, qu'à tant d'orages succéderait un temps calme et serein. Les puissances prépondérantes étaient fatiguées des efforts prodigieux qu'elles avaient été obligées de faire. L'épuisement de leurs finances leur inspira

des sentimens de modération qui bannirent ceux de l'animosité auxquels elles ne s'étaient que trop abandonnées. Lasses enfin de tant de travaux inutiles, elles ne désirèrent que l'affermissement de la tranquillité publique. Cette tranquillité était plus nécessaire encore à la Prusse qu'au reste de l'Europe, parce qu'elle avait porté presque seule tout le fardeau de la guerre. On ne peut se représenter cet état que sous l'image d'un homme criblé de blessures, affaibli par la perte de son sang, et près de succomber sous le poids de ses souffrances; il lui fallait du régime pour se remettre, des toniques pour lui rendre sa vigueur, et des baumes pour consolider ses plaies. Dans ces conjonctures le gouvernement n'avait d'autre exemple à suivre que celui d'un sage médecin, qui à l'aide du temps et par des remèdes doux rétablit les forces d'un corps exténué. Ces considérations étaient si puissantes, que le gouvernement intérieur de l'état absorba toute mon attention. La noblesse était dans un état d'épuisement, le petit peuple ruiné, nombre de villages avaient été brûlés, beaucoup de villes détruites, soit par des siéges, soit par des incendiaires apostés par l'ennemi; une anarchie complète avait bouleversé tout l'ordre de la police et du gouvernement; les finances étaient dans la plus grande confusion; en un mot la désolation était générale. Ajoutez à tant d'embarras, que les vieux conseillers et ministres des finances étaient morts durant le cours de cette guerre, et qu'isolé, pour ainsi

dire, et manquant d'aides, je fus obligé de choisir de nouveau sujets, et de les former en même temps aux emplois auxquels je les destinais. L'armée ne se trouvait pas dans une meilleure situation que le reste du pays; dix-sept batailles avaient fait périr la fleur des officiers et des soldats; les régimens étaient délabrés et composés en partie de déserteurs ou de prisonniers de l'ennemi. L'ordre avait presque disparu, et la discipline était relâchée au point, que nos vieux corps d'infanterie ne valaient pas mieux qu'une nouvelle milice. Il fallut donc penser à recruter les régimens, à y rétablir l'ordre et la discipline, surtout à ranimer les jeunes officiers par l'aiguillon de la gloire, pour rendre à cette masse dégradée son ancienne énergie. Le tableau que présentait la politique n'était pas plus flatteur que ceux que nous venons d'exposer. La conduite de l'Angleterre sur la fin de la dernière guerre avait rompu notre alliance avec elle; la paix séparée qu'elle fit avec la France, les négociations qu'elle entama en Russie pour me brouiller avec l'empereur Pierre III, les avances qu'elle avait faites à la cour de Vienne pour lui sacrifier mes intérêts, toutes ces infidélités ayant dissous les liens qui m'avaient uni à la Grande-Bretagne, me laissaient après la paix générale isolé et sans alliés en Europe. Cette situation critique ne fut pourtant pas de durée, et sur la fin de l'année 1763 les affaires prirent une face plus favorable. La cour de Russie avait été comme étourdie par la révo-

lution subite qui s'y était faite; il lui fallait du temps pour reprendre ses esprits. À peine la nouvelle impératrice eut-elle assuré l'intérieur de son gouvernement, qu'elle porta ses vues plus loin; elle se rapprocha de la Prusse; d'abord ce ne furent que des explications; bientôt le besoin mutuel de s'unir ne parut plus problématique. Dans le temps que cette négociation commençait à s'échauffer, mourut Auguste III, roi de Pologne, et cet événement inattendu fut suffisant pour accélérer la conclusion d'une alliance défensive entre la Russie et la Prusse. L'impératrice voulut disposer à son choix de ce trône vacant; la Prusse était l'alliée qui pour cette fin lui convenait le mieux; aussi bientôt après Stanislas Poniatowski fut-il élu roi de Pologne. Cette élection n'aurait point eu de suites fâcheuses, si l'impératrice s'en était tenue là; mais elle exigea de plus que la république accordât des priviléges considérables aux dissidens. Ces prétentions nouvelles soulevèrent toute la Pologne; les grands du royaume implorèrent le secours des Turcs; bientôt la guerre s'alluma, et les armées russes n'eurent qu'à se montrer pour vaincre les musulmans dans toutes les rencontres. Cette guerre changea tout le système politique de l'Europe; une nouvelle carrière venant à s'ouvrir, il fallait être sans adresse, ou enseveli dans un engourdissement stupide, pour ne point profiter d'une occasion aussi avantageuse. J'avais lu la belle allégorie de Bojardo; je saisis donc aux cheveux l'occasion qui se pré-

sentait, et à force de négocier, je parvins à indemniser notre monarchie de ses pertes passées, en incorporant la Prusse polonaise dans mes anciens provinces. Cette acquisition était une des plus importantes que nous pussions faire, parce qu'elle joignait la Poméranie à la Prusse orientale, et qu'en nous rendant maîtres de la Vistule, nous gagnions le double avantage de pouvoir défendre ce royaume, et de tirer des péages considérables de la Vistule, tout le commerce de la Pologne se faisant par cette rivière. Cette acquisition de la Pomérellie, qui fait époque dans les annales de la Prusse, m'a paru assez remarquable pour qu'on dût en transmettre les détails à la postérité, d'autant plus que j'ai été témoin et acteur dans cet événement. Les négociations dont je fais l'exposé dans cet ouvrage, se trouvent toutes en original dans le dépôt des archives des affaires étrangères. J'ai divisé ces mémoires en trois chapitres; le premier traite des négociations et des affaires de la politique depuis la paix de Hubertsbourg jusqu'à la pacification de la Pologne; le second embrasse les affaires de finances, les nouvelles branches de commerce qui ont été établies, les défrichemens faits dans différentes provinces, les produits de la Prusse occidentale, et les améliorations dont elle est susceptible; le troisième contient tous les objets qui ont rapport à l'armée, son rétablissement, son augmentation, le nombre des nouveaux corps levés depuis l'acquisition de la Pomérellie, l'état des troupes fixé

en temps de paix à cent quatre-vingt-six mille hommes, l'artillerie et tous les arrangemens nécessaires pour mouvoir cette masse. Je dois en même temps avertir le lecteur, qu'ayant senti quelque répugnance à parler toujours de moi-même durant une longue narration, j'ai préferé à cet égoïsme révoltant le parti de parler des faits en tierce personne. Je me borne donc simplement à l'office d'un historien qui veut décrire avec vérité et avec clarté les choses qui se sont passées de son temps, sans exagérer ni falsifier les moindres circonstances. Je n'ai jamais trompé personne durant ma vie, encore moins tromperai-je la postérité.

CHAPITRE PREMIER.

De la politique depuis 1763 *jusqu'à* 1775.

1763.

Coup d'oeil sur la situation politique de l'Europe.

Pour nous faire une juste idée de la situation politique de l'Europe après la paix de Hubertsbourg, il faut se rappeler que toutes les puissances étaient presque également épuisées. La France avait fait la paix avec l'Angleterre, faute de fonds suffisans pour la campagne de l'année 1763. L'impératrice - reine n'aurait pas faite non plus la paix de Hubertsbourg, si les ressources pécuniaires ne lui eussent totalement manqué. Le roi de Prusse était le seul qui eût encore de l'argent comptant, parce qu'il avait eu la prudence d'avoir toujours une année d'avance dans ses coffres. Cependant ce manque de numéraire influait dans les vues politiques, et chaque puissance désirait le maintien de la tranquillité publique, pour avoir le temps de regagner des forces. C'est probablement une des causes qui contribuèrent le plus à maintenir le traité que l'empereur, la France et l'Espagne avaient conclu à Versailles; la maison d'Autriche

1757. witz, qui y avait son camp; on reconnut en même temps l'ennemi le long du ruisseau de Schweidnitz, pour être sûr qu'il ne pût rien venir à dos lorsque l'armée engagerait le combat. Le projet que le roi se préparait d'exécuter, était de porter toute son armée sur le flanc gauche des impériaux, de faire les plus grands efforts avec sa droite, et de refuser sa gauche avec tant de prévoyance, qu'il n'eût point à craindre des fautes semblables à celles qu'on avait faites à la bataille de Prague et qui avaient causé la perte de celle de Kolin. Déjà monsieur de Wedel, qui devait avec ses dix bataillons de l'avant-garde former la première attaque, s'était rendu devant l'armée; déjà les têtes des colonnes avaient gagné le ruisseau de Schweidnitz, sans que l'ennemi s'en fût aperçu. Le maréchal Daun prit le mouvement des Prussiens pour une retraite, et dit au prince de Lorraine: *Ces gens s'en vont, laissons-les faire.* Cependant monsieur de Wedel s'était formé devant les deux lignes d'infanterie de la droite; son attaque était soutenue par une batterie de vingt pièces de douze livres, dont le roi avait dépouillé les remparts de Glogau. La première ligne reçut ordre d'avancer en échelons, les bataillons à cinquante pas de distance en arrière les uns des autres, de sorte que la ligne étant en mouvement, l'extrémité de la droite se trouvait de mille pas plus avancée que l'extrémité de la gauche, et cette disposition la mit dans l'impossibilité de s'engager sans ordre. Sur cela monsieur de Wedel atta-

qua le bois où commandait monsieur Nadasty; il n'y trouva pas grande résistance, et l'emporta assez vîte. Les généraux autrichiens se voyant tournés et pris en flanc, essayèrent de changer de position; ils voulurent, mais trop tard, former une ligne parallèle au front des Prussiens; tout l'art des généraux du roi fut employé à ne leur en pas donner le temps. Les Prussiens s'établissaient déjà sur une hauteur qui commande le village de Leuthen; dans l'instant où l'ennemi voulut y jeter de l'infanterie, une seconde batterie de vingt pièces de douze livres tira sur eux si fort à propos, qu'ils en perdirent l'envie et se retirèrent. Du côté de monsieur de Wedel les Autrichiens se saisirent d'une butte voisine du ruisseau, pour l'empêcher de balayer leur ligne d'une aile à l'autre; monsieur de Wedel ne les y souffrit pas long-temps, et après un combat plus long et plus opiniâtre que le précédent, ils furent forcés à céder le terrain. Monsieur de Ziethen en même temps chargea la cavalerie ennemie et la mit en déroute; quelques escadrons de sa droite reçurent en flanc, des broussailles qui bordaient le ruisseau, une décharge à mitraille. Ce feu partant à l'improviste, les ramena, et ils se réformèrent auprès de l'infanterie. Les officiers qui avaient eu la commission d'observer la droite du maréchal Daun, vinrent alors avertir le roi qu'elle traversait le bois de Lissa*), et allait paraître incessamment dans 1757.

*) Voir la note p. 184.

1763. que l'intérêt réciproque avait produite, succéda l'inimitié la plus vive et la haine la plus violente, de sorte que le roi demeura seul sur le champ de bataille, sans à la vérité que personne l'attaquât, mais aussi sans que personne se présentât pour le défendre. Cette situation, soutenable tant qu'elle était passagère, ne devait pas durer; aussi changea-t-elle bientôt. Vers la fin de 1763 l'on commença de négocier en Russie, pour conclure avec cette puissance une alliance défensive; il n'y avait alors à Pétersbourg que le comte Panin qui fût favorable à la Prusse; l'ancien ennemi du roi, le chancelier Bestuchew, ce promoteur de toutes les brouilleries qu'il y eut entre les deux cours, s'opposait sourdement à la négociation, et il était soutenu auprès de l'impératrice par le comte Orlow. Les cours de Vienne et de Dresde intriguèrent sous main autant qu'elles purent pour traverser le comte de Solms. Les Autrichiens représentaient à l'impératrice de Russie que leur puissance était la seule dont l'alliance pût être avantageuse aux Russes, parce que la cour de Vienne était l'unique qui pût les assister contre les Turcs, leur commun ennemi. Les Saxons avaient d'autres raisons pour faire manquer les négociations du comte Solms; ils sollicitaient l'appui et la protection de l'impératrice, afin de se frayer le chemin à la succession du trône de Pologne, au cas qu'Auguste III vînt à décéder. Les Saxons, gouvernés par le comte de Brühl, de tout temps ennemi des Prussiens, étaient d'ailleurs

disposés à joindre leurs intrigues à celles de toute 1763.
autre puissance, pour contrecarrer ou diminuer toutes les choses qui pouvaient donner au roi de l'influence dans les affaires de l'Europe. Il fallait un événement inattendu pour terminer cette crise; il arriva à point nommé; Auguste III, roi de Pologne, mourut à Dresde le 5 d'Octobre de la même année. Son fils, l'électeur de Saxe, suivit de près son père au tombeau*); le petit-fils d'Auguste, qui devint alors électeur, n'avait pas encore atteint l'âge de majorité. Ces deux morts si promptes, et ce jeune prince en tutelle, changèrent subitement la face des affaires; depuis, les intrigues et les cabales des Français, des Saxons et des Autrichiens ne purent rien effectuer à Pétersbourg. Le comte Panin gagna le dessus et devint premier ministre; et par une suite de l'ascendant qu'il avait sur l'esprit de l'impératrice, il lui persuada de placer un piaste sur le trône de Pologne; pour aller au plus sûr, Catherine communiqua ses projets au roi de Prusse. Ce prince promit de les appuyer, et sans attendre la signature du traité qu'il négociait à Pétersbourg, son ministre à Varsovie fut chargé d'assister celui de la Russie qui se trouvait dans cette capitale, et de faire au sujet de l'élection future les insinuations les plus fortes et les plus nerveuses tant au primat qu'aux plus grands seigneurs de la Pologne. Cette démarche bien calculée décida

*) L'électeur Frédéric Chrétien mourut le 17 de Décembre 1763.

1764. Alliance entre la Prusse et la Russie.

enfin l'irrésolution de la cour de Pétersbourg; les ministres de Russie marquèrent à leur souveraine combien l'assistance du roi de Prusse avait facilité leurs négociations; ce qui acheva de déterminer cette princesse à conclure l'alliance que le roi lui avait proposé. Au mois de Janvier 1764 le contreprojet fut envoyé de Berlin au comte de Solms, et après que quelques difficultés eurent été levées touchant le concours et l'assistance que l'impératrice exigeait du roi, ce traité important fut signé dans le courant du mois de Mars *).

Pour ne pas être trop long, je me contenterai d'en rapporter en peu de mots la substance. Le traité était limité, et ne devait durer que huit années; on y stipulait la garantie mutuelle pour les possessions des deux puissances contractantes; on ne devait faire ni trêve ni paix sans un consentement mutuel; on se promettait réciproquement l'assistance d'un corps de dix mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux; par un article secret on avait stipulé qu'on évaluerait ce secours, au cas que le roi fût attaqué vers le Rhin, ou l'impératrice vers la Crimée, à une somme annuelle de quatre cent mille roubles ou quatre cent quatre-vingt mille écus de notre monnaie. Quant à la Pologne, on s'engageait à s'opposer à ce que ce royaume devînt héréditaire, et à ne pas souffrir les entreprises de ceux qui tenteraient, en chan-

*) Le 11 d'Avril 1764. Voir: *Wenck*, Codex. III, p. 481.

geant la forme du gouvernement, d'y introduire le pouvoir monarchique. On promettait de plus de protéger les dissidens contre l'oppression de l'église dominante. Enfin, par une convention secrète, signée le même jour, on s'engagea de faire en sorte que l'élection tomba sur un piaste, et ce piaste fut Stanislas Poniatowski, stolnic de Lithuanie, dès longtemps connu de l'impératrice de Russie, et dont la personne lui était agréable. Bientôt dix mille Russes s'approchèrent de Varsovie, tandis que sur les frontières de la Pologne les troupes prussiennes faisaient des démonstrations qui pouvaient convaincre ces républicains, ainsi que les puissances étrangères, que ceux qui voudraient s'ingérer dans cette élection contre la volonté de la Russie et de la Prusse, trouveraient à qui parler, et feraient bien d'y penser plus d'une fois. Le temps approchait où devait s'assembler la diète d'élection; il était de la dignité des deux cours d'y envoyer un ministre titré et du premier ordre; le roi destina cette ambassade au prince de Carolath-Schönaich, qui se rendit aussitôt à Varsovie. L'on changea la forme de la diète; elle fut assemblée sous le nom de confédération, afin d'annuler le *liberum veto*, ou le *nie pozwalam* du parti contraire, et afin que la pluralité des voix fût suffisante pour donner la sanction aux résolutions qu'on ferait prendre aux députés des palatinats. À cette diète en succéda une autre au mois d'Août, qui prit également la forme d'une confédération; ce fut celle qui par les

1764.

Affaires de la Pologne.

1764. fortes recommandations et l'appui des ambassadeurs russe et prussien élut unanimement le 7 de Septembre Stanislas Poniatowski roi de Pologne; et ce prince fut reconnu pour tel par toutes les puissances de l'Europe.

Il fallut encore une troisième diète pour le couronnement. Les Czartoryski, oncles du nouveau roi, se prévalurent de la confédération qui subsistait encore, pour abolir entièrement le *liberum veto;* ce qui les aurait rendus les maîtres absolus des délibérations de cette république. Le roi de Prusse craignit que ces mouvemens ne tirassent à conséquence, en introduisant un changement considérable dans le gouvernement d'une république aussi voisine de ses états que la Pologne; il en avertit la cour de Pétersbourg, qui entra dans ses vues; toutefois on laissa subsister la forme de la confédération jusqu'à la prochaine diète.

1765. Ce ne furent ensuite que négociations infructueuses pour l'abolition d'une douane générale que la diète de convocation avait substituée à la douane de la noblesse; ce nouvel établissement étant contraire au traité antécédent de Wehlau, autorisait le roi à user de représailles envers la république. Le sieur de Goltz fut envoyé à Varsovie, pour concilier ce différent; on s'en remit à l'arbitrage de l'impératrice de Russie, et les nouvelles douanes furent abolies de part et d'autre.

La cour de Pétersbourg, mécontente de la conduite du roi de Pologne, et encore plus de la conduite

des Czartoryski ses oncles, qui le gouvernaient, envoya à Varsovie le sieur de Saldern, pour les observer, et pour leur faire les remontrances convenables, afin qu'ils missent plus de modération et de sagesse dans leurs procédés. De Varsovie ce négociateur passa par Berlin, chargé de vastes projets; le comte Panin les avait formés, et son goût le portait à l'ostentation et à l'éclat. Le sieur de Saldern, qui n'avait ni manière, ni souplesse dans l'esprit, prit le ton d'un dictateur romain, pour obliger le roi à consentir à l'accession de l'Angleterre, de la Suède, du Danemark et de la Saxe au traité de Pétersbourg. Ce projet étant entièrement contraire aux intérêts de la Prusse, le roi n'y pouvait donner les mains. Comment en effet prétendre que le roi prît des arrangemens avec l'Angleterre, après tout ce qu'il avait éprouvé de sa part? L'assistance de la Suède, du Danemark et de la Saxe était nulle, parce qu'on ne pouvait les faire agir qu'en leur payant de gros subsides; et de plus, étant unies avec la Russie, elles pouvaient trop partager l'influence que le roi espérait de gagner dans ce pays-là. Il valait donc mieux les en éloigner à temps, d'autant plus qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. Toutes ces raisons portèrent le roi à décliner les propositions du sieur de Saldern. Ce ministre prit feu, se croyant le préteur Popilius, et prenant S. M. pour Antiochus, roi de Syrie, il voulut prescrire des lois à un souverain; le roi, qui ne se croyait pas du tout Antio- 1765.

1765. chus, congédia le ministre avec tout le sang-froid
possible, en l'assurant qu'il serait toujours l'ami des
Russes, mais qu'il ne serait jamais leur esclave. Monsieur de Saldern, mécontent d'avoir trouvé un prince
si peu soumis à ses commandemens, se rendit de Berlin à Copenhague, ou étalant tout à son aise son despotisme, et ses prétentions illimitées, il subjugua
tellement l'esprit du roi de Danemark, qu'il chassa
les ministres et les généraux qui lui déplaisaient, et
les remplaça par ses créatures; après quoi il conclut
un traité éventuel d'échange du duché de Holstein-Gottorp, qui revenait au Danemark pour les comtés
1773. d'Oldenbourg et de Delmenhorst, que les princes de
Holstein recevaient à la place de ce qu'ils perdaient.

Sur la fin de cette année on assembla encore une diète en Pologne. L'impératrice de Russie s'était déclarée la protectrice des dissidens, dont un certain nombre était grec; elle demanda qu'on leur accordât le libre exercice de leur religion, et qu'ils pussent posséder des charges tout comme leurs compatriotes. Cette proposition fut la semence de tous les troubles et des guerres qui s'ensuivirent. L'envoyé de Prusse présenta un mémoire à la diète, pour lui insinuer que son maître ne pouvait voir d'un oeil indifférent l'abolition du *liberum veto*, l'établissement des nouveaux impôts et l'augmentation des troupes de la couronne; et la république eut égard à cette représentation. Elle n'eut pas la même complaisance pour les priviléges qu'on avait demandés en faveur des

dissidens; bien loin d'y déférer, la diète confirma 1765.
par une espèce d'enthousiasme fanatique les constitutions dont les dissidens avaient le plus à se plaindre. Tout ce que la cour de Russie put obtenir de plus favorables fut de dissoudre cette diète et la confédération qui l'avait formée. L'impératrice, piquée au vif de la grossièreté insolente dont les Polonais usaient envers elle, prit la résolution de soutenir la cause des dissidens à force ouverte; tout de suite elle invita le roi à coopérer pour sa part aux mesures qu'elle voulait prendre; à quoi ce prince était déjà engagé en vertu de son traité d'alliance.

Pendant toutes ces agitations de la Pologne se conclut le mariage du prince de Prusse avec la princesse Élisabeth, quatrième fille du duc de Brunsvic. 14 Juillet.
La succession ne roulait que sur quatre têtes, le prince de Prusse, le prince Henri, qui fut enlevé par la petite vérole peu de temps après, le prince Henri, frère du roi, et le prince Ferdinand, qui n'avait alors aucun successeur mâle.

Mais revenons à la Pologne dont nous nous sommes écartés. Le despotisme avec lequel la cour de Pétersbourg agissait dans cette république, révoltait les Sarmates ainsi qu'une partie de l'Europe contre la Russie. La cour de Vienne avait peine à cacher sa jalousie et son mécontentement. La France, qui conservait encore des restes de cet esprit de grandeur qui s'était tant manifesté du temps de Louis XIV, ne pouvait digérer qu'il arrivât un grand événement

1765. en Europe sans qu'elle y eût aucune part. Le duc de Choiseul, qui jouissait de la puissance royale sans en avoir le titre, était l'homme le plus inquiet et le moins endurant qui fût jamais né en France; il envisageait l'élection d'un roi de Pologne sans le concours de son maître comme une avanie faite au royaume; pour venger cet affront idéal, il aurait incessamment engagé la France dans une nouvelle guerre, s'il n'avait été retenu par l'épuisement des finances et par l'éloignement de Louis XV pour de pareilles entreprises. Il se dédommageait de l'impuissance d'agir dans laquelle il était, en chicanant les Russes dans toutes les occasions; ainsi, pour refuser à l'impératrice le titre de majesté impériale, il eut recours à l'académie française, qui fut obligée de décider que cette expression n'était pas française; ce sont là de petites vengeances, indignes de grands coeurs; aussi ne rapporterais-je point ces misères, si elles ne peignaient le caractère des hommes.

Dès l'année 1765 l'empereur François I était dé-
18 Août. cédé à Inspruck. Son fils Joseph, qui avait été couronné roi des Romains, lui succéda sans obstacle. Ce jeune prince fit une tournée en Bohême et en Saxe, pour examiner les terrains qui avaient servi de théâtre à la dernière guerre. Comme il devait passer par Torgau, le roi lui fit proposer une entrevue, à laquelle l'impératrice sa mère et le prince Kaunitz s'opposèrent. L'empereur ressentit quelque chagrin de ce refus, et fit insinuer au roi de Prusse

qu'il trouverait bien moyen de réparer la grossièreté 1765.
que ses pédagogues lui faisaient commettre.

Cependant le mécontentement des Polonais deve- 1767.
nait presque général; toute la nation jetait des hauts cris; à les en croire, c'était la religion catholique que les Russes voulaient détruire, et tout prince né dans le sein de l'église apostolique et romaine était obligé en conscience de les assister. Ces clameurs, souvent répétées, commençaient à faire impression sur la cour de Vienne. L'humeur qu'avait prise l'impératrice occasionna quelque mouvement des troupes dans les provinces autrichiennes; on commençait à travailler à des arrangemens militaires, non pas tels qu'ils sont nécessaires pour entrer incessamment en campagne, mais de la nature de ceux qui servent à l'acheminement d'un grand dessein qu'on médite; le bruit de cet armement qui se répandit promptement partout, causa quelques alarmes à la cour de Pétersbourg, et les inquiétudes où se trouvait l'impératrice de Russie, donnèrent lieu à une convention secrète entre cette puissance et la Prusse, qui fut promptement conclue. Elle portait en substance, que l'impé- 23 Avril.
ratrice ferait entrer un corps de troupes en Pologne, pour soutenir le parti des dissidens, et que pour éviter de donner de nouveaux ombrages à la cour de Vienne, le roi se bornerait à appuyer les entreprises des Russes par des déclarations vigoureuses et capables d'intimider les mécontens; on stipula toutefois que si la cour de Vienne faisait entrer des trou-

1767. pes en Pologne pour agir hostilement contre les Russes, en ce cas S. M. se déclarerait et agirait ouvertement contre les Autrichiens, en faisant même une puissante diversion dans leurs états; et de plus, qu'en considération de cette guerre que le roi aurait à soutenir uniquement pour les intérêts de la Russie, l'impératrice assisterait ce prince par un corps de ses troupes, et lui procurerait un dédommagement convenable après la conclusion de la paix. Les liaisons qui de jour en jour devenaient plus intimes entre le roi et la Russie en imposèrent à la cour de Vienne, et parce que les hasards auxquels elle s'exposerait, étaient plus considérables que les avantages qu'elle pouvait se procurer, elle prit le parti de demeurer tranquille spectatrice des événemens.

Cette même année le mariage de la princesse Wilhelmine, nièce du roi, fut conclu avec le prince d'Orange; cela ne pouvait influer en rien dans la politique, et ce mariage se bornait à procurer un établissement honnête à une princesse de la maison.

Mais retournons aux affaires de la Pologne. En suivant les instigations de la Russie les dissidens formèrent une confédération, protégée par les troupes russes qui venaient d'entrer dans ce royaume. En même temps le ministre prussien, résidant à Varsovie, y déclara que le roi regardait le rétablissement des dissidens comme une clause du traité d'Oliva et de son alliance avec l'impératrice de Russie, et qu'il priait la république d'avoir égard à leurs

griefs. Le roi de Pologne donna audience aux dépu- 1767.
tés de ces dissidens; ce qui produisit un *senatus-consilium*, lequel convoqua une diète extraordinaire. 5 Octobre.
Cette diète s'assembla sous les auspices des troupes russes qui entouraient Varsovie. Le prince Repnin, ambassadeur de Catherine, n'employa que des moyens violens pour subjuguer la diète; il fit enlever l'évêque de Cracovie, celui de Kiovie, et le petit-général de la couronne Rzewuski, tous ennemis déclarés des dissidens, lesquels furent envoyés en exil au-delà de Moscou vers la Sibérie; les autres nonces furent obligés de limiter la durée de la diète au 1 de Février 1768, et l'on nomma des commissaires de pouvoirs pour conclure les affaires définitivement au nom de la république. Le ministre de Russie, celui de Prusse et ceux des cours protestantes, ainsi que les maréchaux des dissidens assistèrent aux séances de cette commission; là se signa un acte en vertu duquel les dissidens furent rétablis dans tous leurs
droits *). Peu de temps après on procéda à la signa- 1768.
ture des lois cardinales du royaume, par lesquelles le 24 Février.
pouvoir des premières charges de la république fut limité, nommément de celle du grand-général; la diète fut obligée de confirmer ces lois nouvelles, après quoi elle se sépara.

Tant d'actes de souveraineté qu'une puissance étrangère exerçait dans cette république, soulevèrent

*) Voir: *Martens*, Recueil. IV, p. 582.

1768. à la fin tous les esprits: la fierté du prince Repnin ne les radoucissait pas; ceux qui occupaient les premières charges, le coeur ulcéré de la diminuation de leur pouvoir, ne pouvaient digérer des changemens aussi préjudiciables à leur autorité qu'avilissans. Les évêques dont la moitié du diocèse était composée de dissidens, et qui se flattaient d'augmenter leurs dixmes par leur conversion, voyaient par ces nouvelles lois leurs espérances anéanties; ils se lièrent d'intérêt, et prévoyant que le peuple ne s'enflammerait pas pour quelques torts dont ils se plaignaient, ils résolurent d'employer le fanatisme pour exciter ces âmes stupides à la défense de leurs pontifs. Les évêques et les magnats, qu'un mécontentement égal réunissait, répandirent dans le public que la Russie d'accord avec le roi de Pologne voulait abolir la religion catholique apostolique et romaine; que tout était perdu si l'on ne prenait les armes, et que s'il se trouvait encore des catholiques zélés et fervens, ils devaient tous accourir pour défendre et pour sauver leurs autels. Le peuple, vexé dans différentes contrées où les troupes russes étaient distribuées, avait déjà commencé à s'impatienter, et à diverses reprises il avait manifesté son mécontentement. Cette masse imbécille, et faite pour être menée par ceux qui se donnent la peine de la tromper, se laissa facilement séduire par les prêtres; la cause de la religion fut le signal, et le mot de ralliement; le fanatisme s'empara de tous les esprits, et les grands profitèrent

de l'enthousiasme de leurs serfs, pour secouer un joug qui commençait à leur devenir insupportable. Déjà s'échappaient des étincelles de ce feu qui couvait encore sous la cendre; peut-être que la prépondérance des cours alliées l'aurait étouffé, si la France, qui par jalousie voulait diviser et troubler le Nord à force d'exciter ce feu, n'eût causé l'embrasement général qui s'ensuivit. Le duc de Choiseul était dévoré d'ambition, et voulait donner de l'éclat à son ministère; trop prévenu d'un soi-disant testament du cardinal de Richelieu, il avait toujours présenté à l'esprit la promesse du cardinal à Louis XIII, qu'il ferait respecter sa monarchie à l'Europe entière; et lui se proposait de faire respecter Louis XV. Mais les temps et la situation des affaires étaient en tout dissemblables. Premièrement la France n'était point du temps du cardinal accablée de dettes; en second lieu depuis le dix-septième siècle l'Europe avait tout-à-fait changé; la Russie, à laquelle nous voyons jouer un si grand rôle maintenant, était inconnue; la Prusse et le Brandebourg étaient sans énergie; la Suède brillait et à présent elle est éclipsée; et d'ailleurs quels projets peut former un ministre, quand les moyens de les exécuter lui manquent, et que la crainte d'une banqueroute générale l'obligent à se borner aux intrigues, et à écarter toutes les entreprises hardies qui pourraient le tirer de son inaction? Ces obstacles qu'on ne pouvait lever, sans calmer l'inquiétude de monsieur de Choiseul resserraient son

1768.

1768. génie; et ne pouvant mettre en action les grands ressorts de la politique, il se contentait de tracasser. Outre la jalousie que donnait à la France l'élection d'un roi de Pologne à laquelle elle n'avait aucune part, à Versailles on ne pouvait pardonner à l'impératrice de Russie d'avoir abandonné la grande alliance, et d'avoir fait une paix séparée avec le roi de Prusse. Monsieur de Choiseul, pour s'en venger, excita contre Catherine les Polonais et les Turcs; il voulait qu'en même temps les Suédois fissent une diversion en Finlande et dans l'Estonie, et il espérait par ces différens moyens d'allumer une guerre contre la Russie, dont il lui serait difficile de sortir avec avantage. Dès-lors les émissaires français se répandirent partout; les uns encourageaient les Polonais à défendre leur liberté; les autres couraient à Constantinople exciter la Porte à ne pas voir avec des yeux indifférens le despotisme qu'une puissance voisine exerçait en Pologne; d'autres se rendaient à Stockholm, pour cabaler à la diète, pour changer la forme du gouvernement, et rendre le roi souverain, afin qu'en faveur des Turcs et des Polonais il fît une diversion contre les Russes. Monsieur de Choiseul, non content de tant d'intrigues, voulait encore détacher le roi de Prusse d'une puissance qu'il espérait d'écraser d'autant plus facilement; mais il n'y réussit pas; et il échoua également en Suède, où à la diète le parti russe l'emporta sur celui de la France. Mais il en fut autrement en Pologne, ainsi qu'en Turquie. Dès

le mois de Mars il se forma dans la ville de Bar en Pologne une confédération contre la Russie; le comte Krasinski en fut élu maréchal. Cette confédération en produisit plusieurs autres; les confédérés signalèrent le premier acte de leur soulèvement, en annullant toutes les nouvelles lois; mais loin de se borner à ce premier essai de leur force, enivrés d'espérances et dans le délire des passions, ils n'aspiraient pas à moins qu'à détrôner le roi, et n'attendaient que l'occasion pour exécuter leur dessein. Le roi de Pologne en fut instruit; alarmé du danger qui le menaçait, il assembla un *senatus-consilium*, où l'on convint qu'on réclamerait l'assistance de la Russie, pour protéger Poniatowski qu'elle avait placé sur le trône; ce fut le signal des hostilités; les Russes, qui n'avaient pas dix mille hommes dans ce royaume, battirent cependant tous les confédérés qui leur résistaient; mais comme ils n'étaient pas assez nombreux pour les détruire, cet essaim de guêpes dispersé d'un côté reparaissait aussitôt d'un autre. Dans une de ces rencontres qu'il y eut en Podolie, les Russes, sans le savoir, poursuivirent les confédérés jusques sur le territoire des Turcs; la petite ville de Balta, où les Polonais s'étaient sauvés, fut brûlée. Cette violation de territoire fut le prétexte dont les Turcs se servirent pour déclarer la guerre à la Russie.

1768.

30 Octobre.

Guerre entre la Russie et la Porte.

Aussitôt les Turcs firent prendre et transporter aux sept tours le sieur Obreskow, ministre de l'impératrice de Russie à Constantinople. Ces gens ne

1768. savaient faire ni la paix ni la guerre; ils précipitèrent maladroitement cette déclaration; c'était plutôt un avertissement qu'ils donnaient aux Russes de se préparer pendant l'hiver à résister aux forces ottomannes qui les attaqueraient le printemps d'après. Si cette déclaration avait été remise à l'année suivante, la foudre serait tombée au même instant où l'on aurait entendu gronder le tonnerre, et les Russes auraient été pris au dépourvu, puisqu'il leur fallait six grands mois pour se préparer à la guerre, et rassembler une armée assez formidable, pourvue de tout ce qui lui était nécessaire pour s'opposer avec vigueur aux entreprises des ennemis.

Les troubles qui se manifestaient alors, causèrent de grands embarras à la cour de Berlin. Le roi était à peine sorti d'une guerre aussi longue que ruineuse; ses provinces pouvaient se rétablir à l'ombre d'une paix durable; mais il fallait du temps pour consolider les anciennes plaies; l'armée était recrutée, on commençait à la discipliner; mais elle n'était pas encore parvenue à un état de maturité qui pût inspirer une entière confiance dans ses opérations. D'autre part la guerre déclarée entre la Porte et la Russie mettait le roi dans l'obligation de remplir ses engagemens envers l'impératrice; il fallait payer les subsides stipulés par l'alliance, qui montaient, comme nous l'avons dit, annuellement à quatre cent quatre-vingt mille écus.

1769. Pendant qu'on négociait à Berlin, les Russes et

les Turcs en étaient déjà aux mains. Les armées russes, sous le commandement du prince Gallizin, avaient battu les Ottomans auprès de Choczim, et la prise de cette ville fut suivie de la conquête de la Moldavie. Les généraux de Catherine ignoraient la castrométrie et la tactique, ceux du sultan avaient encore moins de connaissances; de sorte que pour se faire une juste idée de cette guerre, il faut se représenter des borgnes, qui après avoir bien battu des aveugles, gagnent sur eux un ascendant complet. Des progrès aussi rapides alarmait également les alliés des Russes et les autres puissances de l'Europe. La Prusse avait à craindre que son alliée, devenue trop puissante, ne voulût avec le temps lui imposer des lois comme à la Pologne. Cette perspective était aussi dangereuse qu'effrayante. La cour de Vienne était trop éclairée sur ses intérêts pour ne pas avoir des appréhensions à peu près semblables. Ce danger commun fit oublier pour un temps les animosités passées. Quoique les succès étonnans des Russes donnassent de l'ombrage à toute l'Europe, les impressions en étaient bien plus fortes sur les puissances qui se trouvaient dans le voisinage. Le péril rapprocha donc la cour de Vienne et celle de Berlin; un pas en amena successivement un autre. L'empereur fâché, comme nous l'avons dit, que l'entrevue proposée en 1766 n'eût pas eu lieu, proposa au roi de lui rendre visite en Silésie; le prince Kaunitz ne s'opposa point à ses volontés; l'impératrice-reine y

1769.

20 Septembre.

L'entrevue du roi et de l'empereur Joseph II.

1769. consentit également; cette affaire fut mise tout de suite en négociation, et il fut convenu que l'entre-
25 Août. vue serait à Neisse.

L'empereur voulut garder un incognito parfait; il prit le nom de comte de Falkenstein, et l'on crut ne pouvoir lui rendre plus d'honneur qu'en déférant en tout à ses volontés. Ce jeune prince affectait une franchise qui lui semblait naturelle; son caractère aimable marquait de la gaieté jointe à beaucoup de vivacité; mais avec le désir d'apprendre il n'avait pas la patience de s'instruire; ce qui n'empêcha pas que des liaisons d'amitié et d'estime ne se formassent entre les deux monarques. Le roi dit à l'empereur qu'il regardait ce jour comme le plus beau de sa vie, parce qu'il servirait d'époque à l'union de deux maisons trop long-temps ennemies, et dont l'intérêt mutuel était de s'entreseconder plutôt que de se détruire; l'empereur répondit qu'il n'y avait plus de Silésie pour l'Autriche; après quoi il laissa entrevoir assez adroitement, que tant que sa mère vivrait, il n'osait se flatter d'avoir assez d'ascendant sur son esprit pour pouvoir exécuter ce qu'il désirait; toutefois il ne dissimula point que vu la situation actuelle des choses en Europe, ni lui ni sa mère ne souffriraient jamais que les Russes demeurassent en possession de la Moldavie et de la Valachie. Il proposa ensuite qu'on prît des mesures pour maintenir une exacte neutralité en Allemagne, au cas qu'il s'allumât une guerre entre l'Angleterre et la France. Ce pas pa-

raissait alors vraisemblable et possible, parce qu'un vaisseau français, enlevé par les Anglais auprès de Terre-Neuve, avait donné lieu à d'assez vives altercations entre ces deux cours. Le roi, pour marquer le désir qu'il avait d'entretenir la bonne intelligence entre la Prusse et l'Autriche, accepta les offres de l'empereur, et ces deux princes s'engagèrent réciproquement par écrit de maintenir cette neutralité; ce qui devenait un acte aussi inviolable qu'un traité dressé dans les formes et parafé de la signature des ministres; l'empereur promettait au nom de l'impératrice et au sien, et le roi engageait sa parole d'honneur, que si la guerre éclatait entre la France et l'Angleterre, ils maintiendraient avec fidélité la paix heureusement rétablie entre la Prusse et l'Autriche, et que s'il survenait d'autres troubles, dont il était impossible de prévoir les causes, ils observeraient la plus exacte neutralité de part et d'autre à l'égard de leurs possessions respectives; cet engagement, dont le secret fut scrupuleusement observé, fut signé à Neisse à la commune satisfaction des deux souverains.

1769.

28 Août.

Il faut convenir qu'en politique ç'aurait été une faute impardonnable que de se fier aveuglément à la bonne foi des Autrichiens; mais dans les conjonctures alors présentes, où la prépondérance de la Russie devenait trop considérable, et lorsqu'il était impossible de prévoir quelles bornes elle mettrait à ses conquêtes, il était très-convenable de se rapprocher

1769. de la cour de Vienne. La Prusse se ressentait encore des coups que la Russie lui avait portés dans la dernière guerre; il n'était point de l'intérêt du roi de travailler lui-même à l'accroissement d'une puissance aussi redoutable que dangereuse. Il y avait deux partis à prendre, ou celui de l'arrêter dans le cours de ses immenses conquêtes, ou, ce qui était le plus sage, d'essayer par adresse d'en tirer parti. Le roi n'avait rien négligé à cet égard; il avait envoyé à Pétersbourg un projet politique, qu'il attribuait à un comte de Lynar, connu dans la dernière guerre pour avoir négocié la convention de Kloster-Seven entre les Hanovriens commandés par le duc de Cumberland et campés à Stade, et les Français sous les ordres du duc de Richelieu. Mais les grands succès des Russes tant dans la Moldavie qu'en Valachie, et les victoires que leurs flottes remportèrent dans l'Archipel, avait tellement enivré la cour de ses prospérités, qu'elle ne fit aucune attention au soi-disant mémoire du comte de Lynar. On crut donc, après ces essais manqués, devoir recourir à d'autres mesures. Il n'était pas de l'intérêt de la Prusse de voir la puissance ottomanne entièrement écrasée, parce qu'en cas de besoin elle pourrait être utilement employée à faire des diversions, soit dans la Hongrie, soit en Russie, selon les puissances avec lesquelles on serait en guerre. Le roi jugea donc qu'en faisant intervenir la cour de Vienne et en y joignant sa médiation, on pourrait rétablir la paix entre les

puissances belligérantes à des conditions acceptables 1770.
des deux parts. On commença par faire des ouvertures à la cour de Pétersbourg de même qu'à Constantinople, en représentant que les deux partis devaient désirer également la fin de la guerre, et d'autant plus qu'il était à craindre qu'avec le temps cet embrasement ne devînt général; on souhaitait de pouvoir leur proposer quelque tempérament qui leur convînt à tous les deux, pour terminer leurs différens à l'amiable. Le comte Panin, après avoir fait l'éloge de la modération et du désintéressement de l'impératrice, répondit que cette princesse était toute disposée à écouter les propositions qu'on lui ferait. Cette réserve cachait sous les dehors de la douceur des prétentions très-fortes. Avant d'entendre les demandes des Turcs, il voulait préalablement que le sieur Obreskow fût mis en liberté; il ajouta qu'au reste l'impératrice verrait avec plaisir que le roi employât ses bons offices auprès de la Porte, pour lui inspirer des sentimens pacifiques, et que, lorsque les choses en seraient là, cette princesse ne demanderait pas mieux que de parvenir par la médiation de sa majesté prussienne au rétablissement de la tranquillité publique; d'autre part les Turcs commençaient à désirer la fin d'une guerre dont les succès n'avaient pas répondu à leur attente; le roi, qui leur avait fortement déconseillé cette levée de bouclier, avait par cela même acquis leur confiance. Les Turcs acceptèrent donc la médiation prussienne; mais ils avaient

1770. quelque répugnance pour celle de la cour de Vienne; on trouva pourtant moyen de la vaincre, à force de réitérer les mêmes représentations fondées sur le poids décisif qu'une aussi grande puissance que celle de la maison d'Autriche pouvait donner à la négociation, pour la faire réussir. Les Russes, sur l'esprit desquels les insinuations pacifiques n'avaient guère fait d'impression, continuaient en attendant de remporter les plus grands avantages sur les armées ottomannes; leur flotte, après avoir battu celle des Turcs,
16 Juillet. la détruisit presque totalement, si bien que la plupart des vaisseaux ennemis furent brûlés ou coulés à fond. Un coup aussi imprévu obligea la Porte à partager son attention; elle ne savait si elle devait employer ses forces à défendre les passages de Sestos et d'Abydos, ou s'il fallait penser préférablement à la Moldavie. Cet état d'incertitude mêlée de terreur favorisa les opérations du maréchal Romanzow, et contribua certainement à lui faire remporter la victoire à Kiab sur l'armée du grand-vizir *). Il ajouta ainsi dans une campagne la conquête de la Valachie à celle de la Moldavie. En ce même temps le comte Panin, frère du ministre, qui faisait le siége de Bender, emporta cette place après une vigoureuse dé-
26 Septembre. fense de la part de l'ennemi. Des succès aussi rapides et souvent multipliés, éblouissaient la cour de

*) Le maréchal Romanzow gagna deux batailles, à Larga le 18 de Juillet, et au Kagul le 1 d'Août.

Pétersbourg et la rendaient très-entière; mais si l'on 1770.
pensait à Pétersbourg à écraser la puissance ottomanne, à Vienne les ombrages et les jalousies augmentaient à proportion des avantages des Russes; les Autrichiens comparant la dernière guerre malheureuse qu'ils avaient faite contre les Turcs aux succès brillans des Russes, ne pouvaient pas dissimuler à quel point leur amour propre en était humilié; outre cela ils craignaient qu'une aussi grande puissance ne devînt leur voisine, si elle conservait la conquête de la Moldavie et de la Valachie. Pour obvier à ces appréhensions, ou plutôt pour s'opposer ouvertement à la Russie, les Autrichiens venaient de renforcer les troupes qu'ils avaient en Hongrie; ils y formèrent des magasins, et préparèrent tout pour se mettre en état d'agir, si les circonstances l'exigeaient. Ils ne s'en cachaient point et disaient à qui voulait l'entendre, que, si la guerre ne finissait pas promptement, l'impératrice-reine serait obligée d'y prendre part.

La seconde entrevue du roi et de l'empereur fut 3 Septembre.
au camp de Neustadt en Moravie. On ne rencontrait aucun Autrichien qui ne laissât échapper quelque trait d'animosité contre la nation russe. L'empereur parut au roi tel qu'il l'avait jugé la première fois, qu'il le vit à Neisse. Le prince Kaunitz, qui se trouvait aussi à Neustadt, eut de longues conférences avec sa majesté prussienne, dans lesquelles étalant avec emphase le système de sa cour, il le présenta comme un chef-d'oeuvre de politique dont il était

1770. l'auteur; il insista ensuite sur la nécessité de s'opposer aux vues ambitieuses de la Russie, et déclara que jamais l'impératrice-reine ne souffrirait que les armées russes passassent le Danube, ni que la cour de Pétersbourg fît des acquisitions qui la rendissent voisine de la Hongrie. Il ajouta que l'union de la Prusse et de l'Autriche était l'unique barrière que l'on pût opposer à ce torrent débordé qui menaçait d'inonder toute l'Europe. Quand il eut achevé de parler, le roi répondit qu'il tâcherait toujours de cultiver l'amitié de leurs majestés impériales, dont il faisait un cas infini, mais que d'autre part il priait le prince Kaunitz de considérer les devoirs qu'imposait au roi l'alliance qu'il avait contractée avec la Russie, à laquelle il ne pouvait en aucune façon déroger, et que ces engagemens étaient comme autant d'entraves qui l'empêchaient d'entrer dans les mesures que le prince Kaunitz venait de lui proposer; le roi ajouta que son unique désir était d'empêcher que la guerre entre les Russes et les Turcs ne devînt générale; que pour cet effet il s'offrait de bon coeur à réconcilier les deux cours impériales; qu'il était même temps d'y penser, pour empêcher que des mécontentemens réciproques ne dégénérassent enfin en brouilleries ouvertes. Cependant, pour maintenir la cour de Vienne dans ses dispositions favorables, le roi jugea à propos de réitérer les mêmes assurances qu'il avait données à l'empereur, lorsque ce prince vint à Neisse; de plus on promit de terminer à l'a-

miable les petites chicanes qui ont souvent lieu entre les employés des finances le long des frontières; de même le roi voulut bien consentir à ce que l'empereur lui demandait, savoir, de communiquer avec franchise à la cour de Vienne toutes les ouvertures que la France pourrait faire à celle de Berlin. Comme cependant tout ceci s'était passé entre le roi et le prince Kaunitz seul, le roi trouva qu'il était décent de mettre l'empereur au fait de ce qui s'était dit et fait, et il sembla que ce monarque, peu accoutumé à de tels égards, tînt compte au roi de l'attention qu'il avait eue pour lui. 1770.

Le lendemain de cette conférence arriva à Neustadt un courrier de Constantinople avec des lettres du Kaïmakan datées du 12 d'Août, par lesquelles le grand-seigneur invitait les cours de Vienne et de Berlin à se charger de la médiation, pour accommoder les différens qui subsistaient encore entre la Porte et la Russie; il était expressément marqué dans cette dépêche que les Turcs ne voulaient consentir à aucune paix que par l'entremise des deux cours.

L'empereur convint qu'il était uniquement redevable de cette médiation aux soins que le roi de Prusse s'était donnés à Constantinople, et il lui témoigna sa reconnaissance. Ce même jour le roi eut un entretien avec le prince Kaunitz; il ne manqua pas de le féliciter de cet heureux événement, qui pouvait le tranquilliser en quelque sorte, et même diminuer la jalousie que les succès des Russes avaient fait naître

1770. dans son esprit; il lui disait que cette démarche de la Porte rendait la cour de Vienne l'arbitre des conditions de paix qu'elle voudrait stipuler entre ces deux puissances. Le ministre reçut ce compliment avec une indifférence affectée, disant qu'il approuvait la démarche que les Turcs venaient de faire; mais dans le fond jamais médiation ne fut acceptée avec un plus vif empressement.

Événemens en France.

Pendant qu'on s'occupait à pacifier le nord, d'autres querelles et des nouveaux différens présageaient de prochaines ruptures vers le sud de l'Europe; monsieur de Choiseul, dont l'esprit inquiet se plaisait à répandre le trouble dans toutes les cours, était l'unique auteur de ces dissentions; il voulait à toute force humilier les Anglais, et n'osant agir ouvertement, de crainte de choquer Louis XV, il mit les Espagnols en avant, qui s'emparèrent de l'île de Falkland, où les Anglais avaient commencé à former quelques établissemens; des vaisseaux de la flotte marchande des Anglais furent pris par ceux des Espagnols, en même temps que le chantier que les Anglais ont à Portsmouth fut consumé par un incendie. Tant d'événemens fâcheux, arrivés coup sur coup, firent une impression d'autant plus vive sur la cour de Londres, que le ministre préposé à la flotte avait eu si peu de soin de son administration, qu'alors à peine l'Angleterre pouvait-elle mettre vingt vaisseaux de guerre en mer. Cependant les Anglais prirent feu, et la guerre s'en serait ensuivie, si le duc de Choiseul fût

resté à la tête des affaires; mais ses ennemis le culbutèrent. Monsieur de Meaupoux, qui était grand-chancelier de France, se flatta qu'en déplaçant ce ministre, il pourrait réunir tous les emplois que monsieur de Choiseul avait possédés, et qu'en les joignant aux sceaux qu'il avait actuellement, il serait réellement premier ministre, ainsi qu'autrefois l'avaient été Richelieu et Mazarin; pour former un parti il s'associa les ducs d'Aiguillon et de Richelieu. Ceux-ci captivèrent leur maître en lui procurant la connaissance d'une demoiselle dont la réputation était plus qu'équivoque; elle réussit par ses charmes à devenir bientôt toute puissante; le vieux Louis XV l'idolâtrait; monsieur de Choiseul, trop fier pour s'abaisser vis-à-vis d'une personne pour laquelle il avait un souverain mépris, lui refusa les distinctions que les hommes en place accordent ordinairement aux favorites de leurs maîtres; le mécontentement qu'en ressentit la nouvelle maîtresse se communiqua promptement à son amant; les cabaleurs en profitèrent sur le champ; ils aigrirent l'esprit du roi déjà mal disposé à l'égard de monsieur de Choiseul, en lui dépeignant ce ministre comme un prodigue, qui avait dissipé mal à propos et en folles dépenses les revenus du royaume, et qui pour se rendre nécessaire avait si bien embrouillé les affaires de la France et de l'Angleterre, que les querelles qui en naîtraient ne pouvaient qu'entraîner la France dans une guerre pour le moins aussi ruineuse que la précédente. Ce

1770.

1758. 2 Août. Retraite du prince Ferdinand. garde, en chassa les Français, et toute l'armée repassa la Neers. Le prince Ferdinand ne pouvant plus se soutenir avec son armée au-delà du Rhin, retira la garnison de Roermonde, qui trouva le moyen de se dérober dans le temps même que l'ennemi sommait la place. Toute cette armée repassa le Rhin sur son pont de Griethausen entre le 8 et le 10 d'Août. On fut obligé d'évacuer Dusseldorf en même temps, et monsieur de Hardenberg, qui y commandait, se rendit en diligence à Lippstadt, pour mettre en défense
11—17 Août. ce poste important. Peu de jours après les Français passèrent le Rhin, et s'étendirent jusqu'à Dorsten, en se couvrant de la Lippe.

Le 14 le prince Ferdinand fut joint à Bocholt par douze mille Anglais que lui amenait lord Marlborough *). Monsieur de Contades fut en même temps renforcé dans son camp de Haltern par cinq à six mille Saxons que les Autrichiens avaient rassemblés en Hongrie, et dont le prince Xavier, second fils du roi de Pologne, avait pris le commandement. Le prince Ferdinand détacha monsieur d'Imhof à Koesfeld, et monsieur de Post à Dulmen; mais sur les mouvemens que firent les ennemis vers Lunen, le prince héréditaire fut détaché pour renforcer le corps
29 Août. de Dulmen. Le prince Ferdinand le suivit promptement avec l'armée, et le prince héréditaire repoussa

*) Les Anglais (six bataillons et quatorze escadrons) joignirent l'armée du prince quelques jours plus tard à Koesfeld.

les Français jusques à Haltern. Dans ces circonstances on trouva bon de détacher monsieur d'Oberg avec un corps de neuf mille hommes, pour passer la Lippe, et se porter dans l'évêché de Paderborn, tant pour interrompre la communication des deux armées françaises, que pour être à portée dans le besoin de prêter la main au prince d'Isenbourg. Sur ces entrefaites et pendant que le prince d'Isenbourg s'était tenu près d'Eimbeck, monsieur de Soubise avait occupé Cassel, Göttingen, et quelques places sur la Werra; alors il forma le dessein de s'emparer de Hameln; mais il fut obligé de s'en désister, lorsqu'il apprit que le prince Ferdinand avait repassé le Rhin; il évacua ensuite Minden, Göttingen, et tout ce qu'il avait occupé dans le pays de Hanovre, pour se renforcer sur la Diemel; il resta dans cette position jusqu'au 5 de Septembre, et n'opposant à monsieur d'Oberg que monsieur du Mesnil, qu'il laissa sur la Diemel, il s'avança successivement de Minden, Göttingen, à Nordheim Le prince d'Isenbourg fut obligé de quitter Eimbeck à l'approche des Français, et se retira à Koppenbrugge, où il fut joint par quelques régimens de l'armée des alliés; alors il s'avança en même temps que monsieur d'Oberg sur Holzminden. Ce mouvement fit craindre à monsieur de Soubise, qui était à Göttingen, qu'on ne le coupât de Cassel, et repliant aussitôt ses corps, il se rendit en diligence dans la Hesse. Les troupes des alliés et des Français arrivèrent presque en même temps devant

1758. 11 Septembre. 21 Septembre. 26 Septembre.

1770. de l'impératrice, et lui persuada de s'ouvrir au roi son frère. La lettre de l'impératrice était accompagnée d'un long mémoire, lequel contenait les conditions de paix qui devaient servir de base à la négociation qu'on voulait entamer. Après un préambule qui annonçait la plus grande modération, l'impératrice demandait aux Turcs la cession des deux Cabardies, Asow et son territoire, l'indépendance du chan de la Crimée, le séquestre pour vingt-cinq années de la Valachie et de la Moldavie, pour l'indemniser des frais de la guerre, la libre navigation sur la mer noire, une île dans l'Archipel, pour servir d'entrepôt au commerce des deux nations, une amnistie générale pour les Grecs qui avaient embrassé le parti des Russes, et avant toutes choses l'élargissement du sieur Obreskow, qui était aux sept-tours. Des conditions aussi énormes auraient achevé de cabrer la cour de Vienne; peut-être même l'auraient-elles portée aux résolutions les plus violentes, si on les lui avait communiquées. Cette raison empêcha le roi de lui en donner la moindre connaissance. Ce prince préféra les voies de la douceur, les plus sûres pour ne choquer personne. Il s'expliqua amicalement avec l'impératrice de Russie, sans la contredire; mais pour qu'elle sentît elle-même la difficulté qu'il y aurait à faire consentir le grand-seigneur à l'indépendance des Tartares, il lui représenta les obstacles presque invincibles que la cour de Vienne mettrait à ce que la Russie, en possédant la Vala-

chie et la Moldavie, devînt sa voisine, et que l'île 1770.
dans l'Archipel donnerait de la jalousie et de l'envie à toutes les puissances maritimes; et il conseilla à l'impératrice de limiter ses prétentions aux deux Cabardies, à la ville d'Asow avec son territoire, et à la libre navigation dans la mer noire; il ajouta que ce n'était par aucun sentiment de jalousie de l'agrandissement de l'impératrice qu'il s'expliquait ainsi, mais dans l'unique vue qu'au moyen de ces adoucissemens l'on pût parvenir à éviter que d'autres puissances en prenant part à cette guerre ne la rendissent générale; que d'ailleurs les Turcs étaient déjà convenus de deux points, celui d'accorder l'amnistie aux Grecs et celui de relâcher le sieur Obreskow. Ces représentations, quoique fort modérées, parurent faire quelque peine à l'impératrice; elle donna à connaître qu'elle ne s'était pas attendue à rencontrer des oppositions de la part de son meilleur allié; et comme elle continuait d'insister sur son projet, à quelques petites restrictions près, le roi se vit dans la nécessité de le communiquer à la cour de Vienne; S. M. accompagna cette pièce de tous les adoucissemens dont elle était susceptible; et pour ne point effaroucher le prince Kaunitz, il lui fit insinuer que ce n'était pas le dernier mot de la cour de Russie, qui sans doute était disposée à se relâcher sur les articles qui rencontreraient le plus de difficulté.

Les précautions que le roi prenait, étaient d'au- 1771.
tant plus nécessaires, que la cour impériale ne ca-

1771. chait plus ses projets, et que tous les mouvemens qu'on voyait en Hongrie annonçaient une prochaine rupture avec la Russie. La cour de Vienne était décidée à ne pas souffrir que le théâtre de la guerre s'établît au-delà du Danube; elle espérait même qu'à la faveur d'une médiation armée, elle pourrait forcer les Russes à restituer aux Turcs la Moldavie et la Valachie, et de plus à les faire désister de l'indépendance des Tartares qu'ils demandaient. Dans cette vue des troupes d'Italie, de la Flandre et de l'Autriche avaient marché en Hongrie; l'envoyé de l'empereur s'était même expliqué sur ce chapitre assez positivement avec le roi; il était allé jusqu'à demander qu'au cas que les Russes fussent attaqués toute autre part qu'en Pologne, la Prusse demeurât neutre; ce qui lui fit nettement refusé. Le prince Kaunitz se flattait, à la faveur de ce plan, d'agrandir la maison d'Autriche, sans qu'elle eût la peine de faire des conquêtes; il comptait bien que la Porte payerait cette assistance, en cédant à l'impératrice-reine les provinces qu'elle avait perdues par la paix de Belgrad. En même temps que Vienne était remplie de projets et
1770. la Hongrie de troupes, un corps autrichien entra en Pologne et s'empara de la seigneurie de Zips, sur laquelle la cour avait des prétentions. Une démarche aussi hardie étonna la cour de Pétersbourg, et ce fut ce qui achemina le plus le traité de partage qui se fit dans la suite entre les trois puissances. La principale raison était celle d'éviter une guerre générale

qui était près d'éclore; il fallait outre cela entretenir la balance des pouvoirs entre de si proches voisins; et comme la cour de Vienne donnait suffisamment à connaître qu'elle voulait profiter des troubles présens pour s'agrandir, le roi ne pouvait se dispenser de suivre son exemple. L'impératrice de Russie, irritée de ce que d'autres troupes que les siennes osaient faire la loi en Pologne, dit au prince Henri, que si la cour de Vienne voulait démembrer la Pologne, les autres voisins de ce royaume étaient en droit d'en faire autant. Cette ouverture se fit à propos; car, après avoir tout examiné, c'était l'unique voie qui restât d'éviter de nouveaux troubles et de contenter tout le monde. La Russie pouvait s'indemniser de ce que lui avait coûté la guerre avec les Turcs, et au lieu de la Valachie et de la Moldavie qu'elle ne pouvait posséder qu'après avoir remporté autant de victoires sur les Autrichiens que sur les Musulmans, elle n'avait qu'à choisir une province de la Pologne à sa bienséance, sans avoir de nouveaux risques à courir; on pouvait assigner à l'impératrice-reine une province limitrophe de la Hongrie, et au roi ce morceau de la Prusse polonaise qui sépare les états de la Prusse royale; et par ce nivellement politique la balance des pouvoirs entre ces trois puissances demeurait à-peu-près la même. Néanmoins, pour s'assurer d'avantage de l'intention de la Russie, le comte de Solms fut chargé d'examiner si ces paroles échappées à l'impératrice avaient quelque soli-

1771.

Projet du partage de la Pologne.

1771. dité, ou si elles avaient été proférées dans un moment d'humeur, et d'emportement passager. Le comte de Solms trouva les sentimens partagés sur ce sujet. Le comte Panin, qui avait fait déclarer au commencement des troubles de la Pologne que la Russie maintiendrait l'indivisibilité de ce royaume, sentait de la répugnance pour ce démembrement; il promit néanmoins de ne s'y point opposer, si l'affaire passait au conseil; mais l'impératrice était flatté de l'idée qu'elle pourrait sans danger étendre les limites de son empire; ses favoris et quelques ministres qui s'en aperçurent, se rangèrent de son sentiment, de sorte que le projet de partage passa à la pluralité des voix. On annonça au roi de Prusse la résolution qui venait d'être prise, comme un expédient qu'on avait imaginé pour le dédommager des subsides qu'il avait payés à la Russie.

Le comte Panin, en communiquant au comte de Solms les choses que nous venons de rapporter, exigea comme un préalable que le roi sondât les sentimens de la cour de Vienne au sujet de ce partage. Sur cela le roi en fit l'ouverture au baron de Swieten, en l'assurant que la Russie ne témoignait aucun mécontentement de ce que les Autrichiens avaient pris possession de Zips, et que sa majesté, pour donner des preuves de son amitié à LL. MM. impériales, leur conseillait de s'étendre dans cette partie de la Pologne selon leur bienséance, ce qu'elles pourraient faire avec d'autant moins de risque que leur

exemple serait imité par les autres puissances voisines de ce royaume. Cette ouverture, toute cordiale qu'elle était, ne fut point accueillie par la cour de Vienne comme on s'en était flatté. Le prince Kaunitz était trop préoccupé du projet qu'il se préparait mettre en exécution; il trouvait plus d'avantage dans l'alliance des Turcs, qu'il ne croyait en pouvoir espérer d'une alliance avec la Russie; il répondit donc sèchement, que si sa cour avait fait occuper quelques parcelles de la Pologne sur les confins de la Hongrie, ce n'était pas à dessein de les garder, mais uniquement pour obtenir justice sur quelques sommes que la maison d'Autriche réclamait de la république, et qu'il n'avait pas imaginé qu'un objet d'aussi peu de valeur pût faire naître l'idée d'un plan de partage dont l'exécution serait hérissée de difficultés insurmontables, à cause qu'il était autant qu'impossible d'établir une égalité parfaite entre les différentes portions des trois puissances; qu'enfin un tel projet ne pouvant servir qu'à rendre la situation de l'Europe plus critique encore qu'elle ne l'était, il déconseillait à S. M. prussienne d'entrer dans de telles mesures; il ajouta d'un air d'indifférence que sa cour était prête à évacuer les districts que ses troupes avaient occupés, si les autres puissances en voulaient faire autant. Ces dernières paroles étaient comme un reproche tacite aux Russes qui avaient des armées en Pologne; elles regardaient également le roi, qui avait tiré un cordon de troupes depuis le pays de Crossen 1771.

1771. jusqu'au-delà de la Vistule, pour garantir ses états de la peste qui faisait alors en Pologne de grands ravages.

Dans une affaire de cette nature il ne fallait pas se laisser décourager par des bagatelles. On pouvait prévoir que la cour de Vienne changerait de sentimens, sitôt que la Russie et la Prusse seraient bien d'accord, parce que les Autrichiens préféreraient d'avoir part à ce partage qu'à tenter les hasards de la guerre contre aussi forte partie. Ajoutez à cela que l'impératrice-reine n'ayant d'allié que la France, ne pouvait nullement alors compter sur des secours. Pour profiter de combinaisons aussi favorables, le roi résolut de pousser l'affaire du partage; il observa le silence envers la cour de Vienne, pour lui laisser le temps de réfléchir. En même temps le comte de Solms fut chargé d'avertir la cour de Russie que les ouvertures du traité de partage avaient été faites à Vienne, et que, quoique le prince Kaunitz eût évité jusqu'alors de s'expliquer sur ce sujet, on pouvait néanmoins prévoir qu'il y donnerait volontiers les mains, aussitôt que les deux autres puissances seraient convenues de leurs intérêts réciproques; il se servit de ce motif pour accélérer la conclusion de cette affaire, parce qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Peut-être que la lenteur et la paresse habituelle des Russes aurait encore traîné la chose en longueur, si la cour de Vienne n'eût servi le roi sans le vouloir; tous les jours elle faisait naître par sa médiation de

nouvelles difficultés pour la paix; souvent elle chicanait avec aigreur les Russes sur leurs énormes prétentions, et s'expliquait d'un ton despotique sur les articles de la paix qu'elle rejetait, favorisant les Turcs en tout ce qui dépendait d'elle. Mais les mouvemens qui se faisaient dans l'armée de Hongrie achevèrent de rendre les Autrichiens suspects à la cour de Pétersbourg. Dans ce même temps le bruit courut que les impériaux négociaient un traité de subsides à Constantinople *); cette dernière nouvelle donna l'alarme au conseil de Pétersbourg, et le roi, qui communiquait aux Russes tous les avis propres à découvrir les intrigues des Autrichiens, parvint enfin à tirer la cour de Pétersbourg de la léthargie, dans laquelle elle était plongée. L'impératrice de Russie sentit le besoin qu'elle avait d'être assistée par sa majesté; elle jugea que pour s'assurer de ce prince, il fallait lui procurer des avantages, de sorte que le comte de Panin déclara au comte de Solms qu'il n'attendait que le projet de partage, pour entrer avec lui en conférence sur ce sujet. 1771.

Ce projet s'expédia bien vîte à Pétersbourg; il donnait carte blanche à la Russie, qui pouvait choisir en Pologne selon sa convenance telle province dont elle jugerait à propos de prendre possession. 14 Juillet.

*) Il fut effectivement signé le 6 de Juillet 1771 à Constantinople; le cabinet de Pétersbourg en reçut une copie au commencement de l'année 1772. Ce traité se trouve dans *Martens* Recueil. T. VI, p. 134.

1771. Le roi demanda pour sa part la Pomérellie, le district de la Grande-Pologne en-deçà de la Netze, l'évêché de Varmie, les palatinats de Marienbourg et de Culm, laissant les Autrichiens maîtres d'accéder à ce traité s'ils le jugeaient à propos. Tous les arrangemens qui se prenaient à Berlin comme à Pétersbourg n'empêchaient point le prince Kaunitz d'aller son train; il accrochait, par mille difficultés que sa médiation lui fournissait, la négociation de la paix avec les Turcs; il rejetait surtout l'article des cessions de la Valachie et de la Moldavie, que les Russes exigeaient de la Porte; fier des offres que lui faisait le sultan, et croyant que le nombre des troupes assemblées en Hongrie pouvait en imposer autant aux Prussiens qu'aux Russes, il fit déclarer au roi que les conditions de paix proposées par la Russie étaient diamétralement opposées aux intérêts de la monarchie autrichienne, qu'elles tendaient à renverser l'équilibre de l'orient, et que si la cour de Pétersbourg ne voulait pas les modérer, leurs majestés impériales seraient forcées de prendre part à cette guerre; qu'elles se flattaient que dans ce cas le roi observerait une parfaite neutralité, d'autant plus que ses engagemens avec la Russie se bornaient à la Pologne, dont les Autrichiens respecteraient le territoire.

On voyait bien que la cour de Vienne ne voulait absolument pas que les Russes devinssent ses voisins; d'une part elle craignait que nombre de Grecs répan-

dus en Hongrie ne s'attachassent à cette puissance 1771.
par motif de religion; d'autre part elle aimait mieux être voisine de l'empire affaibli des Turcs que de l'empire formidable de la Russie. La situation où le roi se trouvait entre ces deux cours impériales était embarrassante; s'il consultait ses intérêts, il ne devait ni souhaiter d'accroître la puissance des Russes, qui n'était que trop formidable, ni employer à cela ses forces. Ces raisons étaient contrebalancées par des engagemens solennels, qui obligeaient ce prince d'assister l'impératrice son alliée dans toutes les occasions où elle serait attaquée par l'impératrice-reine; il fallait, ou remplir ces engagemens, ou renoncer aux fruits qu'on espérait d'en recueillir. De plus, le parti de la neutralité était plus dangereux pour la Prusse que celui de soutenir son alliée; les Autrichiens et les Russes se seraient battus, puis en s'accommodant ils auraient pu faire la paix aux dépens du roi; ce prince aurait perdu toute considération; personne ne se serait fié à sa bonne foi, et après la paix il serait demeuré isolé; ce qui serait indubitablement arrivé, si le roi avait suivi un plan aussi défectueux.

Sa majesté ne balança point; elle se détermina à remplir fidèlement ses engagemens avec la Russie, et pour adoucir en même temps la cour de Vienne, elle la flatta de l'espérance qu'il ne serait pas impossible de fléchir l'impératrice de Russie, et de faire changer les vues qu'elle avait sur la Valachie et sur

1771. la Moldavie; mais en ajoutant que si l'on en venait à une rupture entre les deux impératrices, sa majesté ne pouvait se dispenser d'assister celle de Russie, avec laquelle elle était en alliance. Pour donner plus de poids à cette déclaration, l'on augmenta et remonta toute la cavalerie; les ordres donnés pour cet effet s'ébruitèrent promptement et partout. Ces mesures vigoureuses, prises si à propos, firent impression sur la cour de Pétersbourg; on profita de son contentement, pour l'engager à sacrifier une partie de ses prétentions sur la Valachie au bien commun de la paix.

Il était difficile de traiter avec les Russes. Le contreprojet du traité de partage de la cour de Pétersbourg arriva alors à Berlin; il était singulièrement conçu; tout l'avantage en était pour la Russie, tous les risques pour la Prusse; on accordait à la vérité la plus grande partie du terrain de la Pologne que le roi avait demandé; mais l'acquisition des Russes était au moins du double plus étendue; on avait inséré surtout dans ce traité un article très-onéreux pour sa majesté; on demandait que la Prusse assistât de toutes ses forces la Russie au cas qu'elle fût attaquée par les Autrichiens; mais supposé que l'impératrice-reine déclarât la guerre au roi de Prusse, ce prince n'avait aucun secours à attendre de la Russie avant que la paix avec les Turcs fût conclue. Des conditions aussi peu proportionnées n'étant pas acceptables, elles donnèrent lieu à quelques explications;

on fit un résumé de tous les engagemens de la Prusse 1771
avec la Russie; il résultait de cet examen que tout était en faveur de l'impératrice, et qu'il n'y avait rien en faveur du roi; toutefois on ajouta que comme sa majesté avait résolu de satisfaire à tout ce qu'on pouvait prétendre d'elle raisonnablement, elle se reposait aussi sur l'équité comme sur la modération de l'impératrice de Russie, qui voudrait bien sacrifier quelques parties de ses conquêtes, pour prévenir une guerre qui menaçait dans peu de devenir générale, d'autant plus que la Moldavie et la Valachie servaient de prétexte aux Autrichiens pour embrouiller de plus en plus les affaires, et que dans des circonstances aussi critiques que les présentes il était de la dignité d'une aussi vaste monarchie que celle de la Russie, d'avoir moins d'égard à ses intérêts qu'au bien public. On proposa en même temps que pour indemniser la Prusse de tous les dangers qu'elle pouvait s'attirer par une nouvelle guerre, dont on ne pouvait prévoir quelles seraient les suites, la Russie voulût bien ajouter la ville de Danzig, située au milieu de la Pomérellie, au partage de la Pologne dont le roi devait se mettre en possession.

Ces représentations, comme il arrive d'ordinaire, ne firent pas tout l'effet qu'on en devait attendre; cependant à force de réfléchir sur les raisons qu'on lui avait exposées si clairement, l'impératrice de Russie voulut bien restreindre les propositions de paix qui ne pouvaient compatir avec les intérêts d'autres puis-

1771. sances; elle s'engagea donc en conséquence à restituer aux Turcs, après la paix, les conquêtes qu'elle venait de faire entre le Dniester et le Danube. La cour de Berlin communiqua promptement cette heureuse nouvelle à celle de Vienne; on vit pour la première fois paraître le prince Kaunitz avec un visage serein; les esprits se calmèrent, et l'inquiétude et la jalousie que les grands succès des Russes avaient données à la cour impériale, disparurent du moment qu'elle n'eut plus à craindre d'avoir cette puissance pour voisine de ses états.

La Porte fut aussitôt informée des bonnes dispositions où se trouvait la cour de Pétersbourg. Les Turcs, que leurs malheurs avaient dégoûtés de la guerre, inclinaient fortement à la paix. La dernière campagne des Russes n'était qu'une suite de triomphes; ils avaient conquis la Crimée, et une bataille décisive qu'avait gagnée le maréchal de Romanzow sur la fin de l'année, avait mis le comble à la prospérité de leurs armes. Dans des circonstances aussi désespérées la nouvelle arriva à Constantinople que les plus grands obstacles à la paix étaient levés; les Turcs résolurent alors de leur côté, pour faciliter la pacification générale, de rendre la liberté au sieur Obreskow, détenu jusqu'alors aux sept-tours; c'était un préalable que l'impératrice avait exigé, sans lequel elle ne voulait entendre à aucune négociation.

1772 Quoique toutes les cours fussent en action, la lenteur et l'irrésolution des Russes traînaient en lon-

gueur la conclusion du traité de partage; la négociation s'accrochait principalement à la possession de la ville de Danzig; les Russes prétendaient qu'ils avaient garanti la liberté de cette petite république; mais ce n'étaient proprement que les Anglais, jaloux des Prussiens, qui protégeaient la liberté de cette ville maritime, et qui encourageaient l'impératrice de Russie à ne pas consentir aux demandes de sa majesté prussienne. Il fallait néanmoins que le roi se déterminât, et comme il était évident que le possesseur de la Vistule et du port de Danzig assujetirait cette ville avec le temps, on jugea qu'il ne fallait pas arrêter une négociation aussi importante pour un avantage qui proprement n'était que différé; ce qui fit que sa majesté se relâcha de cette prétention. L'on reçut après bien des longueurs l'*ultimatum* de la cour de Pétersbourg. Les Russes insistaient toujours sur les secours considérables qu'ils demandaient aux Prussiens, en cas que les Autrichiens leur déclarassent la guerre; quelques choquantes que fussent ces inégalités, quelques disproportionnés que fussent des secours que deux alliés se doivent au fond réciproquement, comme on savait que l'impératrice-reine se trouvait dans des dispositions plus favorables et plus pacifiques que par le passé, on négligea des considérations qui cessaient d'être importantes pour conclure un traité avantageux, et l'on promit aux Russes les secours dont dès-lors il ne pouvait plus être question.

1772.

12 Janvier.

1772.

Traité de partage de la Pologne; 17 Février.

Après que tant d'obstacles eurent été levés, cette convention secrète fut enfin signée à Pétersbourg; les acquisitions prussiennes furent telles que nous les avons rapportées, à l'exception des villes de Danzig, de Thorn et de leur territoire; par ce partage la cour de Pétersbourg acquit en Pologne une lisière considérable le long de ses anciennes frontières depuis la Dwina jusqu'au Dniester; on fixa le temps de la prise de possession au mois de Juin; on convint d'inviter l'impératrice-reine à se joindre aux deux puissances contractantes, afin de participer à ce partage; la Russie et la Prusse se garantirent leurs acquisitions, et promirent d'agir de concert à la diète de Varsovie, pour obtenir pour tant de cessions le consentement de la république; le roi promit encore par un article secret d'envoyer vingt mille hommes de son armée en Pologne, pour se joindre aux Russes au cas que la guerre devînt générale; de plus sa majesté s'engageait à se déclarer ouvertement contre la maison d'Autriche, supposé que ce secours ne fût pas suffisant; on convint aussi que les subsides prussiens cesseraient d'être payés aussitôt que leur corps auxiliaire aurait joint l'armée russe; on ajoutait par un autre article, que sa majesté serait autorisée à retirer ses troupes auxiliaires, si au sujet de ces secours elle était attaquée par les Autrichiens dans ses propres états; et dans ce cas la Russie promettait de lui envoyer six mille hommes d'infanterie et quatre mille Cosaques, et même de dou-

bler ce nombre aussitôt que les circonstances le permettraient; aussi bien que d'entretenir une armée de cinquante mille hommes en Pologne, afin de pouvoir assister le roi de toutes ses forces, après que la guerre avec les Turcs serait terminée; et enfin de continuer cette assistance jusqu'au moment où elle pourrait par une pacification générale procurer aux Prussiens un dédommagement convenable; on joignit à tous ces articles une convention séparée, pour régler l'entretien réciproque des corps auxiliaires. Cet ouvrage, qui servait de base aux projets qui devaient s'ensuivre, étant terminé, il restait à persuader la cour de Vienne de se joindre aux deux puissances contractantes. Trois partis se formaient dans cette cour, dont chacun pensait différemment; l'empereur aurait voulu regagner en Hongrie les provinces que sa maison avait perdues par la paix de Belgrad; l'impératrice sa mère, qui n'avait plus cette énergie et cette fermeté dont elle avait tant donné de marques dans sa jeunesse, et qui commençait à s'adonner à une dévotion mystique, se reprochait le sang que ses guerres passées avaient fait répandre; elle détestait la guerre et voulait conserver la paix à quelque prix que ce fût; le prince Kaunitz, doué d'un jugement droit, qui voulait accorder les intérêts de la monarchie avec les penchans de sa souveraine, se trouvait par conséquent dans l'embarras d'opter entre la guerre, ou le partage de la Pologne, et craignait de plus que s'il prenait ce dernier parti, l'union de la maison de

1772.

1772. Bourbon avec celle d'Autriche qu'il regardait comme son chef-d'oeuvre, n'en fût rompue; d'un côté la cavalerie prussienne remontée si promptement lui donnait à connaître que le roi avait pris un parti décisif; d'un autre il voyait que ce prince désirait une pacification générale, et qu'il y travaillait avec ardeur. Enfin le roi dit à l'envoyé d'Autriche dans une conférence qu'il eut avec lui; que sa majesté félicitait l'impératrice-reine d'avoir en ce moment le sort de l'Europe en ses mains, parce que réellement la paix ou la guerre dépendait dans ces circonstances du parti qu'elle allait prendre; le roi ajouta qu'il avait une si grande confiance dans la sagesse reconnue de cette grande princesse, qu'il ne doutait point qu'elle ne préférât la tranquillité générale de l'Europe aux troubles qui pouvaient survenir, et dont il était impossible de prévoir les suites. Cet entretien, dont le baron de Swieten rendit compte à sa cour, produisit tout l'effet qu'on en pouvait espérer; le prince Kaunitz fut convaincu qu'il fallait renoncer à l'alliance des Turcs, comme à tous les projets qui étaient fondés sur ce préalable; il comprit également qu'il ne pouvait plus empêcher le partage de la Pologne, à moins d'attaquer sans l'assistance d'aucun allié la Prusse et la Russie en même temps. Cette chance était trop désavantageuse pour qu'un homme, pour peu qu'il fût prudent, voulût en courir les risques; il ne lui restait donc d'autre parti raisonnable que celui de se joindre aux deux cours alliées, afin de

participer au partage de la Pologne, et de maintenir 1772.
par ce moyen l'équilibre entre ces trois puissances. Par une suite de cette résolution, le baron de Swieten fut chargé de proposer au nom de sa cour la signature d'un acte par lequel les trois cours promettaient d'observer une égalité parfaite dans le partage qui se ferait de la Pologne. Cette proposition, qui était juste, fut reçue sans empêchement, parce qu'elle devait aplanir toutes les difficultés qui avaient jusqu'alors causé tant d'embarras, et que c'était l'unique moyen d'éviter la guerre générale, qu'on avait eu de si fortes raisons d'appréhender. Cet acte fut signé 4 Mars.
sans délai, et l'échange s'en fit tout de suite.

Ce traité entre les cours de Berlin et de Vienne fut incessamment communiqué à celle de Pétersbourg; l'impératrice reçut avec plaisir cette nouvelle importante; elle se voyait par cette accession de l'Autriche dégagée du fardeau d'une nouvelle guerre qu'elle aurait peut-être eu de la peine à soutenir; elle suivit les conseils du roi, qui l'exhortait à diminuer autant qu'il se pourrait le nombre de ses ennemis; aussi, peu après, la même convention fut signée à Pétersbourg par les deux cours impériales. On se pressa ensuite d'égaliser le partage des trois cours; ce qui avait été réglé entre la Prusse et la Russie fut aussitôt communiqué à l'impératrice-reine; la cour de Vienne ne s'oublia pas dans son contreprojet; son avidité étendit ses vues sur quantité de palatinats qui remplissaient l'espace depuis la principauté de Teschen

1758. pendant n'était pas égale; comme le moindre échec qu'aurait souffert le corps du comte de Dohna, devenait préjudiciable à l'état, et pouvait entraîner après soi la ruine totale de la Marche électorale, le roi prit le parti de s'y rendre en personne avec un renfort assez considérable pour donner aux troupes prussiennes une espèce d'égalité avec celles des ennemis; ce renfort consistait en seize bataillons et vingt-huit escadrons. La plus grande partie de l'armée aux ordres du maréchal Keith et du markgrave Charles demeura dans le camp de Landshut, pour garder les frontières de la Silésie. Le roi dirigea sa marche par Rohnstock, Liegnitz, Heinzendorf, Dalkau, Wartenberg, Scherkendorf, Crossen, Ziebingen à Francfort, où il apprit que monsieur de Fermor s'étant avancé par Landsberg à Kamin et à Tamsel, avait fait bombarder la ville de Custrin, qui avait été mise en cendres, après avoir rejeté toutes les propositions de capitulation que le général Stoffel avait faites à monsieur de Schack, qui en était commandant. Ces entreprises de l'ennemi avaient engagé le comte de Dohna à rapprocher son corps de cette forteresse, pour la mieux soutenir. Ce fut dans ce camp près de Gorgast, le 22 Août, que le roi joignit le comte de Dohna. Les Russes avaient établi leurs parallèles précisément au déboucher de la chaussée qui conduit de Custrin à Tamsel, et leurs batteries étaient construites de manière que l'armée n'aurait pu déboucher de la place, sans s'exposer à faire des pertes

Marche du roi au devant de l'armée russe.

11—12 Août.

14 Août.

15 Août.

17 Août.

considérables mais inutiles. Le roi résolut cependant d'attaquer l'ennemi; il fallait se battre, afin de se débarrasser pour un temps d'une armée, et gagner celui de se tourner d'un autre côté. Le roi pouvait donc employer trois semaines à cette expédition; mais comment la terminer si vîte sans en venir aux mains? Le maréchal Daun, qu'on avait quitté à Jaromirz, pouvait dans cet intervalle se tourner, ou vers la Silésie, ou vers la Saxe, et il fallait pouvoir s'y rendre dans les différens cas, selon que le besoin le demanderait. Le roi jugea donc qu'il fallait en imposer à l'ennemi par de fausses démonstrations; on fit des batteries vis-à-vis de Drewitz, et l'on occupa les digues de l'Oder, comme si effectivement on avait dessein de passer ce fleuve dans les environs; en même temps le roi renforça la garnison de Custrin de quatre bataillons. Il avait envoyé monsieur de Canitz à Wrietzen, pour rassembler tous les bateaux qui se trouvaient dans cette partie sur l'Oder. Tandis que l'armée marchait la nuit du 22 en descendant l'Oder jusqu'à Gustebiese, où elle fut jointe par monsieur de Canitz, qui amena suffisamment de bateaux pour la construction du pont, on se donna tant de soins pour l'achever, que toute l'armée l'eût passé à midi; elle continua sa marche jusqu'au village de Klossow, où elle se campa, et par cette position elle coupa déjà le corps de monsieur de Fermor de celui de monsieur Romanzow, qui était du côté de Schwedt, où il avait dessein de passer l'Oder. Le 24 l'armée

1758.

1772. arrangemens qu'on venait de prendre, et pour l'exhorter à la convocation d'une diète extraordinaire, afin qu'elle travaillât à l'entière pacification du royaume; c'était à cette diète que la Russie, l'Autriche et la Prusse se proposaient de présenter une déduction qui devait contenir les prétentions de chaque puissance, avec les droits qu'elles croyaient avoir sur ce dont elles avaient pris possession.

Le roi fondait ses prétentions sur la Pomérellie, et sur une partie de la Grande-Pologne située endéça de la Netze, sur ce que ces provinces, autrefois annexées à la Poméranie et au Brandebourg, en avaient été démembrées par les Polonais; il revendiquait la ville d'Elbing en vertu d'une prétention liquide, et de l'argent que ses ancêtres avaient avancé sur cette ville à la république; on faisait des évêchés de Varmie et des palatinats de Marienbourg et de Culm un équivalent de la ville de Danzig, capitale de la Pomérellie, laquelle demeurait libre. Nous ne voulons pas détailler ici les droits de ces trois puissances; il fallait des conjonctures singulières pour amener les esprits à ce point et les réunir pour ce partage, par lequel seulement on pouvait éviter une guerre générale *).

Telle fut la fin de tant de négociations qui demandaient de la patience, de la fermeté et de l'adresse. L'on parvint cette fois à préserver l'Europe

*) Voir: comte de *Hertzberg*, Recueil. T. I, p. 317.

d'une guerre générale qui était près d'éclater. Des intérêts aussi contraires que ceux des Russes et des Autrichiens étaient difficiles à concilier. Pour dedommager les Russes des conquêtes que les Autrichiens voulaient qu'ils restituassent à la Porte, il n'y avait d'autre moyen que de leur assigner des possessions en Pologne. L'impératrice-reine en avait donné l'exemple, en faisant occuper par ses troupes la seigneurie de Zips; et pour que la balance se soutînt en quelque manière entre les puissances du nord, il fallait de nécessité que le roi eût part à cè partage. C'est là le premier exemple que l'histoire fournisse d'un partage réglé et terminé paisiblement entre trois puissances; sans les conjonctures où l'Europe se trouvait alors, les plus habiles politiques y auraient échoué; tout dépend des occasions et du moment où les choses se font *). 1772.

Le soin d'accorder ces divers intérêts n'absorbait pas toute l'attention des trois puissances; on n'en pressait pas moins les Turcs de consentir à la tenue d'un congrès; l'internonce d'Autriche qui résidait à Constantinople ne parlait plus de subsides qu'il avait si vivement sollicités, ni des diversions que sa cour allait faire en faveur de la Porte; et loin d'encourager les Turcs à la continuation de la guerre, il

*) Voir sur le premier partage de la Pologne les „Mémoires et actes authentiques relatifs aux négociations qui ont précedées le partage de la Pologne, tirées du portefeuille d'un ancien ministre du dix-huitième siècle (le comte de *Görtz*). Weimar. 1810.

1772. s'était joint au ministre prussien, pour engager le divan à choisir ceux que le grand-seigneur enverrait au congrès de la pacification. Les plénipotentiaires furent nommés de la part des deux puissances belligérantes; les ministres prussien et autrichien les joignirent à Fokschany, lieu où se tinrent les conférences. Le comte Orlow, favori de l'impératrice, y présidait de la part de la Russie, et Osman effendi de la part des Turcs. Ces deux ministres paraissaient d'accord sur les articles essentiels du traité, et même sur l'indépendance des Tartares; mais lorsqu'on en vint au projet article par article, Osman effendi en présenta un autre, par lequel le droit de confirmer le chan des Tartares élu, et le droit d'administrer la justice en Crimée, était réservé au grand-seigneur. Cette proposition fut rejetée; Osman en présenta une plus modérée, mais qui fut aussi peu admise que la première, sur quoi il déclara qu'après avoir épuisé tous les moyens qui lui étaient permis par ses instructions, qu'après avoir modifié par des adoucissemens les articles qui faisaient le plus de peine aux Russes, voyant néanmoins que sans égard pour la modération du grand-seigneur on rejetait toutes ses propositions, il ne lui restait qu'à demander des chevaux pour s'en retourner à Constantinople. Monsieur Orlow le prit au mot; ses intérêts personsonnels le rappelaient à Pétersbourg, où ses ennemis, profitant de son absence, étaient parvenus à le supplanter; ainsi ce congrès qu'on avait eu tant

Congrès de Fokschany; 15 Juillet.

de peine à faire assembler, n'atteignit pas la fin du même mois. 1772. 21 Septembre.

Révolution en Suède.

Plus les affaires prenaient vers le nord et l'orient une tournure avantageuse à la Russie, plus la France, mécontente du peu de considération dont elle jouissait, essayait de se dédommager par ses intrigues de l'ascendant qu'elle avait perdu; elle se flattait de pouvoir le regagner en mettant la Suède en jeu. Le prince royale de Suède, qui voyageait alors en France, se trouva précisement à Paris lorsqu'il apprit la mort du roi son père. Les ministres de Louis XV, pour profiter de la conjoncture, prirent des engagemens secrets avec ce jeune prince; ils lui promirent d'acquitter les arrérages de la dernière guerre, que la France devait à la Suède; la somme en montait à un million trois cent mille écus; une partie lui en fut remise à Paris, et on lui fit espérer le reste au cas qu'il voulût l'employer à changer la forme du gouvernement en Suède, en s'y rendant souverain. Dès-lors ce jeune prince vif, ambitieux, mais léger, se livra sans réserve à l'exécution de ce projet, à laquelle la diète qui allait s'assembler pour son couronnement, lui fournissait une occasion favorable. De retour à Stockholm on envoya des émissaires munis d'argent dans toutes les provinces du royaume, pour corrompre les députés, et une partie des troupes; son frère, le prince Charles, se mit à la tête d'un de ces corps, pour le conduire à la capitale au secours du roi. Mais le jeune monarque n'attendit

1772. pas son arrivée; il avait gagné le régiment des gardes et celui de l'artillerie; il s'empara par leur moyen de l'arsenal, fit braquer les canons sur les places et dans les rues, assembla le sénat intimidé par un appareil qui lui était si nouveau, et se fit déclarer souverain par ce corps, qui représentait toute la

19 Août. nation.

Cet événement inattendu causa quelques inquiétudes à la cour de Berlin; le roi s'était engagé par son traité avec la Russie à soutenir la forme de gouvernement établie en Suède l'annee 1720. Ce prince n'ignorait pas la vive impression qu'une révolution aussi subite ferait sur l'impératrice de Russie. Le congrès de Fokschany venait à la vérité d'être rompu; mais les Russes et les Turcs étaient de nouveau en pourparlers pour en assembler un autre à Bucharest; si la paix venait à se conclure entre ces deux puissances, il fallait s'attendre qu'incessamment la Russie travaillerait à remettre le gouvernement suédois sur l'ancien pied; le jeune roi de Suède, qui comptait sur l'appui de la France, ne se serait jamais désisté de bon gré de la souveraineté à laquelle il venait de parvenir; c'étaient-là des matériaux pour une nouvelle guerre, dans laquelle le roi aurait été obligé de combattre contre son propre neveu; et la nature, qui parle aux coeurs des rois tout comme à ceux des particuliers, se révoltait contre ce parti. D'autre part la politique et la foi des traités exigeaient qu'on le prît; dans cet embarras le roi se

servit de la cour de Vienne, afin que par ses repré- 1772.
sentations à celle de Pétersbourg on pût parvenir à calmer la première effervescence de la Russie. Les mouvemens de colère et de vengeance l'auraient cependant emporté dans l'esprit de l'impératrice de Russie, si les Turcs n'avaient pas résisté avec beaucoup de fermeté aux conditions dures et fâcheuses qu'on voulait leur faire accepter; en même temps que du côté de la Suède, le roi concevant le danger dont il était menacé de la part de la Russie, se proposait de mettre d'avance le Danemark hors de jeu, pour n'avoir qu'un ennemi à combattre à la fois.

Ceci nous engage à reprendre les choses de plus haut, pour exposer avec précision les raisons qu'avait le roi de Suède d'agir ainsi. Le roi de Danemark était monté trop jeune sur le trône pour que son expérience pût être formée; il était entouré d'anciens ministres rompus dans les intrigues de cour, qui plus intéressés que citoyens n'ambitionnaient que de gouverner leur maître; et comme ces rivaux luttaient pour se supplanter mutuellement, cela donnait lieu à de fréquentes disgrâces; chaque jour produisait de nouveaux ministres et de nouveaux projets de gouvernement. Le sieur de Saldern, qui se trouvait alors à cette cour en qualité de ministre de Russie, avait, comme nous l'avons dit, moyenné l'échange du duché de Gottorp contre ceux d'Oldenbourg et de Delmenhorst; ce ministre d'une cour étrangère, mais trop puissant à Copenhague persuada au roi de faire

1772. un tour dans les pays étrangers, voulant le détourner de visiter, comme il en avait l'intention, le royaume de Norwège, où l'on craignait qu'il n'introduisît des nouveautés préjudiciables à ses intérêts. Peu après son mariage avec la princesse Mathilde, soeur du roi d'Angleterre, il partit de Copenhague, se rendit à Londres, et de là à Paris; ses courtisans et ceux qui l'environnaient, fortifiaient son penchant à la volupté et à la débauche; de retour de ses voyages, il en rapporta une maladie dont il n'avait pris aucun soin; la reine son épouse, sous prétexte du rétablissement de sa santé, s'empara de son esprit, et lui proposa un médecin nommé Struensee, comme l'homme le plus capable de le guérir. L'accès que ce médecin eut à la cour, lui fit gagner imperceptiblement plus d'ascendant sur l'esprit de la reine qu'il n'était convenable à un homme de cette extraction. Cette liaison, qui de jour en jour devenait plus intime, obligeait la reine à prendre les plus grandes précautions pour que le roi ne pût pas s'apercevoir de ce qui se passait; on prétendait que pour en être sûr, la reine et le médecin avaient imaginé, sous prétexte de donner des remèdes au roi, de lui faire prendre de l'opium. L'usage trop fréquent de ces soporifiques altéra considérablement l'esprit de ce jeune prince; il eut des absences et si fortes et si longues, que la reine et le médecin s'emparèrent des rênes du gouvernement; Struensee fut créé premier ministre, et fut réellement roi de Danemark durant quelques

mois. La nation danoise fut indignée. On découvrit 1772.
enfin que le projet du ministre était de faire déclarer le roi incapable de régner, et sous ce prétexte apparent de s'emparer de la tutelle du royaume; ce qui acheva de révolter les esprits. On aurait cru se couvrir d'opprobre, en exposant le royaume à tomber sous une semblable domination. Des gardes de la marine qu'on avait voulu casser, parce que la cabale se défiait de leur fidélité, donnèrent le premier branle à la révolution. Les deux généraux d'Eickstädt et de Köller, tous deux Poméraniens de naissance, et le ministre d'état d'Osten, se rendirent en secret chez la reine Julie, belle-mère du roi; ils lui peignirent des couleurs les plus vives les périls auxquels sa personne, celle de son beau-fils et tout le royaume étaient exposés, et la conjurèrent de prendre dans un moment aussi critique un parti décisif; ils la déterminèrent à se rendre, après un bal qui devait durer avant dans la nuit, par un escalier dé- 16-17 Janvier.
robé dans la chambre du roi, pour l'avertir du péril imminent qui le menaçait, et l'obliger à signer incessamment un ordre par lequel les généraux étaient autorisés, l'un à arrêter la reine Mathilde, et l'autre à s'assurer du médecin premier ministre. Ce projet s'exécuta comme il avait été médité; on enferma la reine dans une forteresse, et le médecin ainsi que ses adhérens furent traduits devant les juges; la crainte des supplices leur fit avouer tous les attentats dont on les accusait; le mariage de la reine Mathilde

1772. fut cassé; le roi d'Angleterre obtint qu'on permît à cette princesse de sortir du Danemark, pour se retirer dans l'électorat de Hanovre; elle s'établit à Zelle, où elle fut traitée par son frère avec distinction. Le médecin et le baron de Brandt, après qu'on leur eut
28 Avril. fait le procès, furent décapités; la reine Julie, belle-mère du roi, prit le maniement des affaires. Tout fut faible dans les commencemens d'une telle administration, qui en effet n'était qu'une tutelle. L'aliénation d'esprit du roi équivalait à une minorité. Les Norwégiens, qu'on avait accablés d'impôts pour soutenir la banque, qui était sur le point de faire faillite, les Norwégiens, dis-je, commencèrent à différentes reprises à manifester leur mécontentement. Les révolutions que subit presque en même temps le gouvernement suédois, donnèrent de vives alarmes à la cour de Copenhague, qui craignait les entreprises d'un jeune prince voisin, ennemi né des Danois; la reine Julie envoya le général Huth avec quelques troupes en Norwège, afin de garantir ce royaume contre toute invasion étrangère.

Ce mécontement des Norwégiens, leurs dispositions peu favorables à la cour, voilà sur quoi le roi de Suède fondait ses espérances. Quelques députés des paysans de ce royaume, qui se rendirent auprès de lui dans le bourg d'Eckholmsund, l'assurèrent qu'il n'avait qu'à se montrer avec quelques troupes sur leurs frontières, pour animer les paysans norwégiens et pour leur faire à tous embrasser son parti.

Sans examiner si c'était la nation qui s'expliquait par 1772.
la bouche de ces députés, ou s'ils n'étaient que les organes de quelques mécontens obscurs, le roi partit brusquement, sous prétexte de faire ce qu'on appelle en Suède l'*Eric Gatta*; il fit la tournée de ses provinces méridionales en Scanie et vers les frontières de la Norwège; de là il envoya un mémoire à la cour
de Danemark, conçu en termes menaçans, par lequel 9 Novembre.
il demandait raison des armemens extraordinaires que cette cour faisait en Norwège; en même temps il préparait tout de son côté pour entreprendre la guerre; des troupes suédoises, munies d'artillerie, s'approchaient de la Norwège; ses émissaires en foule rôdaient dans ce royaume, pour exciter le peuple à la sédition; il fit des tentatives infructueuses pour brûler le chantier de Copenhague; enfin tout se préparait à une rupture entre ces deux royaumes, et peut-être s'en serait-elle ensuivie, si la cour de Berlin par les représentations les plus fortes n'avait engagé ces deux puissances à s'éclaircir mutuellement sur leurs soupçons et à se réconcilier; sur ces représentations le roi de Suède s'en retourna dans sa capitale, et les Danois se rassurèrent.

Si le changement du gouvernement en Suède avait déplu à l'impératrice de Russie, ces mouvemens du roi sur les frontières de la Norwège la choquèrent encore davantage; elle craignait qu'un jeune prince aussi remuant, aussi inquiet que le roi de Suède, n'entreprît avec la même légèreté de l'attaquer sur

1772. les frontières de l'Estonie et de la Finlande. Ces deux provinces étaient alors dégarnies de troupes; les armées russes étaient dans la Bessarabie, dans la Crimée, et plus de cinquante mille hommes inondaient la Pologne; l'impératrice jugea que dans ces circonstances, en faisant des conquêtes en orient et en subjuguant les Sarmates, elle ne devait pas négliger d'assurer ses anciennes possessions. Elle rappela dans cette intention vingt mille hommes des troupes qui étaient en Pologne, pour les employer à garnir et à défendre la Livonie et les provinces qu'elle croyait exposées aux insultes des Suédois; d'autre part elle se montra plus disposée à un nouveau congrès pour la paix avec les Turcs.

Congrès de Bucharest; 29 Octobre.

Ce congrès s'ouvrit à Bucharest; le reis-effendi était le plénipotentiaire de la Porte et le sieur Obreskow celui des Russes; les deux ministres plénipotentiaires de la Prusse et de l'Autriche ne s'y trouvèrent point, parce que les Russes avaient été mécontens du sieur Thugut, qui avait assisté au premier congrès comme ministre de l'impératrice-reine. Les Russes recommencèrent par renouveler leurs prétentions exorbitantes; ensuite ils se relâchèrent sur plusieurs articles; mais la cession des places de la Crimée, Kertsch et Jenikale, situées sur le détroit de Zabache, dont la possession ouvrait aux Russes le passage de la mer noire, fut un obstacle invincible à la conclusion de la paix; le corps des Ulemas, ou gens de la loi, déclara au grand-seigneur qu'il ne

consentirait jamais que par cette cession on mît la 1772.
Russie en état d'équiper une flotte qui menacerait Constantinople même du plus imminent danger ; la Russie déclara de son côté que la possession de ces deux places étaient une condition dont elle ne se départirait jamais. Sur cela chacune des deux cours envoya son *ultimatum* à ses plénipotentiaires ; les Russes offrirent de se relâcher sur ce qu'ils avaient démandé en argent, à condition que les Turcs consentissent au reste, et les Turcs offrirent vingt-un millions de roubles aux Russes, s'ils voulaient remettre les choses sur le pied où elles étaient avant le commencement de cette guerre. Après que les conditions eurent été refusées de part et d'autre vers la
fin du moi de Mars, ce second congrès fut rompu 1773.
comme le premier.

Deux raisons contribuèrent à rendre ce congrès infructueux ; la première, les conditions onéreuses, humiliantes et dures auxquelles Catherine voulait soumettre Mustapha ; l'autre, les intrigues de la France, qui, non contente d'employer les corruptions pour gagner les principaux vizirs et seigneurs de la Porte, relevait leur courage par l'espérance que le roi de Suède porterait la guerre en Finlande, pour faire une diversion en leur faveur, et ils ajoutaient que la France armait actuellement à Toulon une nombreuse escadre, qu'on enverrait aux échelles du Levant, pour s'établir en croisière dans l'Archipel. La cour de Versailles ne se borna point à ces petites intrigues ; elle

1773. désapprouvait la conduite de l'impératrice-reine, qui étant son alliée s'était unie avec la Russie et la Prusse, et avait pris le parti des puissances que la France regardait comme ses ennemies. Pour se venger des Autrichiens, on projeta à Versailles une quadruple alliance entre les cours de Versailles, de Madrid, de Turin et de Londres. On commença par mettre en jeu toutes sortes d'intrigues, afin d'indisposer l'Angleterre contre la Prusse et contre la Russie. Les émissaires français répandaient nombre de pamphlets; dans les uns ils démontraient aux Anglais le tort considérable que souffrait leur commerce, depuis que le roi de Prusse était en possession du port de Danzig; dans d'autres ils exagéraient les pertes que le commerce d'Angleterre ferait, si les Russes obtenaient la libre navigation sur la mer noire. Ces écrits firent enfin quelque impression; la fougue anglaise fut promptement excitée, et sans savoir pourquoi, la nation jeta les hauts cris, en disant que le port de Danzig allait ruiner le commerce de la Grande-Bretagne. Il n'est pas nécessaire de rapporter ici tous les désagrémens auxquels ces clameurs donnèrent lieu; mais il est indispensable de rapporter que les Anglais s'adressèrent aux Russes, et qu'ils exigèrent de l'impératrice que son ministre conjointement avec celui d'Angleterre donnassent la loi au roi de Prusse dans ses propres états, qui lui appartenaient à aussi bon droit que les provinces que les deux autres puissances venaient d'envahir, pour qu'il

sacrifiât son intérêt à leurs caprices. Les Russes n'entrèrent pas entièrement dans ces idées extravagantes des Anglais; la guerre avec les Turcs durait encore; le roi payait des subsides; ils devaient donc le ménager. Il y eut quelques négociations vagues avec la cour de Pétersbourg touchant les douanes et les péages de la Vistule et touchant le port de Danzig; après quelques explications de part et d'autre, après qu'on eut remontré à cette cour que chacun étant maître chez soi, on ne devait point être inquiété dans l'administration de ses finances, les Russes trouvèrent ces raisons valables, et les choses restèrent sur le pied où elles étaient. 1773.

Le projet des Français et des Anglais était plus artificieux que nous ne l'avons représenté; leur vue était de brouiller la Prusse et la Russie au sujet du port de Danzig; et quoique l'événement n'eût pas répondu à leur attente, les Anglais ne laissèrent pas de témoigner à la cour de Pétersbourg à quel point ils étaient jaloux et envieux du commerce de la mer noire que les Russes avaient intention d'exercer; mais la rupture du congrès de Bucharest les délivra pour lors de leurs appréhensions.

Les troubles intestins de la cour de Pétersbourg, et les différens partis qui travaillaient à perdre leurs antagonistes, influaient dans les affaires et occasionnaient de nouvelles contestations, tantôt pour le port de Danzig, tantôt sur les péages, enfin sur les limites des nouvelles acquisitions; on poussa la mauvaise

1773. humeur jusqu'à chicaner le roi sur une banlieue située au-delà de la Netze, qu'il avait insérée dans sa démarcation; on lui fit d'autres difficultés sur le territoire de Thorn, qu'on prétendait qu'il avait trop rétréci, quoiqu'on l'eût réglé sur les cartes géographiques les plus exactes qu'on avait pu se procurer. Les Russes firent des querelles semblables aux Autrichiens sur un terrain qu'ils s'étaient approprié au-delà du Saan, et qui était assez considérable. Le roi promit d'avoir la complaisance pour l'impératrice de Russie de s'accommoder à quelques égards à ses désirs, à condition toutefois que les Autrichiens fissent de même; mais la cour de Vienne affichant la hauteur, et étalant toute sa dignité, déclara qu'elle ne céderait pas un pouce de ses possessions; cette déclaration fière et déterminée des Autrichiens fit que les Russes gardèrent le silence, et qu'alors les choses restèrent sur le pied où elles étaient. Toutes ces petites tracasseries tiraient leur origine de la haine que le comte Orlow, devenu prince, avait contre le comte Panin; il l'accusait d'avoir réglé trop avantageusement les partages des alliés de la Russie, et le ministre, qui voyait son crédit chanceler, n'avait pas le courage de soutenir avec fermeté les points dont on était tombé d'accord dans la convention signée par l'impératrice de Russie et le roi de Prusse. Dans ces temps-là les nôces du grand-duc se célébrèrent à
Juillet. Pétersbourg; le comte Panin, qui avait été son gouverneur, le quitta alors; et non seulement l'impéra-

trice le récompensa généreusement, mais détrompée 1773.
des calomnies par lesquelles on avait voulu le noircir dans son esprit, elle lui rendit sa confiance.

Ce fut le roi qui parvint à fixer sur la princesse de Darmstadt, propre soeur de la princesse de Prusse, le choix que l'impératrice fit d'une belle-fille; pour avoir du crédit en Russie, il fallait y placer des personnes qui tinssent à la Prusse. On devait espérer que le prince de Prusse, lorsqu'il parviendrait au trône, en pourrait tirer de grands avantages. Monsieur d'Asseburg, sujet du roi, et qui avait passé au service de l'impératrice, fut chargé de parcourir toutes les cours d'Allemagne, où il y avait des princesses nubiles, et d'en faire son rapport. Il choisit la princesse de Darmstadt, qui fut désignée pour épouser le grand-duc.

La Pologne accède au traité de partage.

Tandis que la ville de Pétersbourg célébrait par des fêtes ce mariage, la diète de Pologne s'assemblait à Varsovie; les trois cours y publièrent un manifeste avec une déduction de leurs droits; on demanda au roi et à la république de signer 1) le traité de cession pour les trois cours; 2) la pacification de Pologne; 3) une somme fixe pour l'entretien du roi; 4) l'établissement du conseil permanent; 5) un fonds assuré pour que la république pût entretenir trente mille hommes. En même temps chaque puissance fit entrer en Pologne un corps de dix mille hommes. Toutes envoyèrent également un général à Varsovie; les Autrichiens, Richecourt; les Russes, Bibikow; les

1773. Prussiens, Lentulus. Ils avaient ordre d'agir de concert et de sévir contre les seigneurs qui voudraient cabaler, ou mettre des obstacles aux nouveautés qu'on voulait introduire dans leur patrie.

Au commencement les Polonais firent les revêches; ils répugnaient à tout ce qu'on leur proposait; les nonces des palatinats n'arrivaient point à Varsovie. Fatiguée de ces longueurs et de cette obstination, la cour de Vienne proposa de fixer un jour pour l'assemblée de la diète, avec menace que si les nonces manquaient de s'y trouver, les trois cours sans différer partageraient entr'elles tout le royaume; mais on ajoutait aussi, que par égard pour eux, et s'ils donnaient des marques de leur docilité, aussitôt après que l'acte de cession aurait été signé, les trois puissances retireraient leurs troupes du territoire de la république. À peine cette déclaration fut-elle publiée que tout s'arrangea comme de soi-même. La diète s'assembla le 19 d'Avril; le traité de cession fut approuvé, et signé premièrement avec les Autrichiens, ensuite avec les Russes, et celui de Prussiens le 18 de Septembre *). On convint que des commissaires seraient envoyées pour régler les frontières. La république renonça en faveur de sa majesté à la réversibilité du royaume de Prusse et des fiefs de Lauenbourg, de Butow et de Draheim; on abolit plusieurs articles du traité de Wehlau; on garantit à la Po-

*) Voir: *Martens*, Recueil. T. I, p. 486; IV, p. 110. 135.

logne toutes les provinces qui lui restaient. Le roi promit de plus de conserver dans sa portion la religiòn catholique sur le pied où il l'avait trouvée, et l'on renvoya à des actes séparés les articles dont on conviendrait pour le commerce. Ce traité, ainsi que ceux des autres cours, ne fut signé d'abord que par les deux maréchaux de la confédération et par le président de la délégation, ainsi que par les ministres des trois cours. Ces ministres commencèrent ensuite à traiter avec les membres de la délégation. On convint de la création d'un conseil permanent, et l'on en renvoya la discussion, qui devait être longue et détaillée, aux assemblées suivantes. 1773.

Les Polonais, qu'il faut considérer comme la nation la plus légère et la plus frivole de l'Europe, se flattaient, sans le moindre fondement, d'anéantir dans peu l'ouvrage des trois puissances voisines; voici comme raisonnaient ces têtes sans dialectique. La campagne des Russes n'a pas été heureuse cette année-ci; ils seront donc accablés l'année prochaine; les zélateurs de l'ancien gouvernement anarchique ajoutaient, en exagérant les choses, que le grand-seigneur à la tête de ses braves janissaires pénétrerait bientôt en Russie; brûlerait Moscou et Pétersbourg, détrônerait l'impératrice et partagerait entre lui et les Polonais les débris de ce vaste empire.

Campagne contre les Turcs.

Pour juger combien leur mauvaise volonté outrait les mauvais succès des Russes, il sera nécessaire de rapporter ce qui se passa entre les armées dans cette

1773. campagne, et même de remonter un peu plus haut. Depuis la rupture du congrès de Bucharest l'impératrice de Russie, accoutumée aux exploits inconcevables de ses troupes, crut qu'au moyen d'une nouvelle victoire elle pourrait fléchir l'obstination du sultan, et le faire consentir aux conditions de paix dont elle ne voulait pas se désister. Elle manda donc au maréchal de passer le Danube avec son armée, et d'attaquer l'ennemi partout où il le trouverait; le maréchal avait quelque répugnance à commettre sa réputation dans une entreprise aussi hasardeuse; il en représenta les difficultés, le Danube large d'un mille dans ces contrées, l'impossibilité d'y faire des ponts, le danger de débarquer à l'autre bord sous le feu de l'ennemi; il ajouta qu'on ne trouverait aucun établissement dans la Romélie et qu'on devait craindre d'exposer l'armée dans des circonstances pareilles à celles où Pierre I s'était trouvé au bord du Pruth. Ces représentations furent vaines; les raisons de guerre cédèrent à l'impatience de l'impératrice; monsieur de
13 Juin. Romanzow fut contraint de passer le Danube avec son armée forte de trente-cinq mille hommes; il repoussa et défit un corps d'observation que les Turcs avaient avancé vers les bords du fleuve; il marcha ensuite sur Silistria, qu'il avait intention de prendre; cette ville est située dans une gorge; elle n'a point d'ouvrages qui la défendent, mais les montagnes qui l'environnent de deux côtés étaient bien fortifiées; trente mille Turcs y campaient, et l'armée du grand-

vizir, postée sur le mont Haemus, était à portée de la secourir. Le maréchal Romanzow, approchant de Silistria, résolut de prendre cette ville d'emblée; il partagea son armée en différens corps, les uns pour soutenir les batteries qui tiraient sur le camp des ennemis, d'autres pour attaquer la ville par l'endroit où la gorge des montagnes s'ouvrait le plus, et le reste demeura comme en réserve, soit pour soutenir les attaques, soit pour protéger la retraite. Les Turcs attaquèrent avec leurs spahis cette réserve, et les corps qui couvraient les batteries, en même temps qu'ils prirent à dos les détachemens qui étaient à la vérité entrés dans Silistria, mais qui furent obligés ensuite de s'en retirer avec une perte assez considérable. Le grand-vizir, informé de ce qui se passait, détacha promptement un gros corps de troupes à dos de l'armée russe, pour garnir un défilé par lequel il fallait qu'elle repassât pour pouvoir regagner les bords du Danube. Si le grand-vizir avait su profiter de l'occasion, il aurait engagé sans perdre de temps une affaire d'arrière-garde avec l'armée de monsieur de Romanzow qui se retirait, et il y a toute apparence qu'il aurait détruit cette armée russienne qui avait passé le Danube. Mais les destinées n'avaient pas résolu que les choses tournassent ainsi; le grand-vizir demeura tranquillement dans son camp, et le maréchal Romanzow ayant été averti qu'un corps de Turcs s'était posté sur ses derrières, envoya le général Weissmann à la tête d'un détachement, pour 1773.

1773. déloger les troupes ennemies de leur embuscade; ce brave général, après des efforts de valeur incroyables, réussit, mais en y perdant la vie. Cet important avantage donna à l'armée russe la facilité de regagner le Danube; il n'y avait pas assez de barques pour transporter ces troupes tout à la fois; il fallut y employer trois jours, sans qu'il vînt en pensée aux Turcs d'attaquer les portions de l'armée qui attendaient le retour de leur bateaux, ou d'apporter le moindre obstacle à leur passage.

L'impératrice de Russie fut très-mécontente de cette expédition; il fallut tirer des troupes de l'Ingrie, de l'Estonie et de la Pologne, pour rénforcer l'armée de la Valachie; cependant on ne se découragea point. On forma de nouveaux projets, et l'on résolut à Pétersbourg de les exécuter sur la fin de l'automne de la même année. Il faut savoir que chez les Turcs c'est l'usage que les troupes asiatiques retournent chez elles au commencement de l'arrière-saison. Les Russes, qui en étaient instruits, voulurent profiter de l'affaiblissement de l'armée du grand-vizir après le départ d'une aussi grande multitude de combattans; par ordre de l'impératrice monsieur de Romanzow envoya différens détachemens de ses troupes au-delà du Danube, et le maréchal avec le gros de l'armée, consistant en vingt mille hommes à peu près, couvrit derrière les fleuves les provinces conquises de la Valachie et de la Moldavie. Il détacha le général Ungern, le prince Dolgorouki et le général Soltikow,

chacun à la tête de trois mille hommes. Ungern et Dolgorouki donnèrent sur une troupe de Turcs qu'ils mirent en fuite; ils prirent le seraskier qui les commandait et quelques canons; leur ordre portait de marcher de là sur Varna, pour s'emparer de ce poste important et du port, par lequel les troupes du vizir tiraient leurs magasins sur la mer noire. Le malheur voulut que ces deux généraux se brouillèrent; Ungern s'avança seul vers Varna; il trouva la ville bien fortifiée, entourée d'un fossé profond rempli d'eau; une forte garnison la défendait, et le port était rempli de frégates turques, dont l'artillerie, fouettant tout le rivage, incommodait beaucoup les troupes russes. Monsieur d'Ungern comprit qu'il lui était impossible de forcer cette place; ayant abandonné ce dessein, il fut dans sa retraite vivement harcelé par les Turcs; il y perdit son canon, sans compter une partie assez considérable de son monde. Il regagna cependant le Danube, tandis que de leur côté les Turcs s'emparèrent du magasin que les Russes avaient rassemblé pour cette expédition; ce qui les obligea tous à repasser le Danube, et ils rejoignirent leur armée harassés, affamés et considérablement fondus. 1773.

Il semblait alors que la fortune, par un effet de ses caprices, lasse d'avoir si constamment favorisé les Russes, allait passer dans le parti contraire; déjà deux expéditions consécutives en Romélie avaient manqué; et comme si ce n'était pas assez, les Co-

1773. saques du Don et ceux qui sont sur le Jaik dans le voisinage d'Orenbourg se révoltèrent; ils se plaignaient principalement de ce que la cour avait violé leurs priviléges en les enrégimentant comme des troupes régulières; de ce qu'on avait tiré vingt mille hommes d'entre leurs compatriotes pour les envoyer contre les Turcs, et de ce qu'on épuisait leur province, en lui faisant livrer plus d'hommes et de chevaux qu'elle n'en pouvait fournir. Un vagabond se mit à leur tête; il leur persuada qu'il menait avec lui l'empereur Pierre III, qui voulait détrôner sa femme l'impératrice, pour placer sur le trône son fils le grand-duc. Quelques provinces voisines se joignirent à ces rebelles; leur nombre, qui s'augmentait chaque jour, contraignit l'impératrice à retirer ce qu'elle put de troupes de l'Estonie, de l'Ingrie et de la Pologne, pour les opposer aux mutins; le général Bibikow fut mis à la tête de ce corps qu'on avait ainsi assemblé à la hâte; mais quelque diligent qu'il fût, il ne put arriver au royaume de Casan qu'au mois de Mars de l'année 1774.

Revolte de Pugatschew; Août.

Tous ces contretemps, qui étonnaient une cour accoutumé à des prospérités continuelles, inspirèrent à l'impératrice des sentimens plus pacifiques; elle craignit avec raison que le grand nombre des recrues qu'on exigeait des provinces, et qui occasionnait déjà des murmures, ne fît passer les Russes de la mauvaise volonté à une révolte ouverte. Ajoutez à ces considérations que les succès qui avaient, pour ainsi

dire, ébloui les yeux de l'Europe au commencement de cette guerre, avaient beaucoup perdu de leur éclat dans le cours de cette dernière campagne. Comme la cour avait une envie sincère de rétablir la paix, le comte Panin requit le comte de Solms de mander au sieur de Zegelin, ministre du roi à la Porte, qu'on le priait de faire en son propre nom les propositions suivantes au cadilesker qui gérait les emplois du grand-vizir pendant son absence: 1) que la Porte se désistât de la possession de Kertsch et de Jenikale; 2) que la Crimée fût gouvernée par son chan, sans que la Russie ni les Turcs s'en mêlassent; 3) que la libre navigation de la mer noire se bornât aux vaisseaux marchands, dont aucun ne pourrait avoir plus de quatre à cinq canons, et qu'on interdît aux vaisseaux russes armés en guerre l'entrée de tous les ports qui sont sous la domination du grand-seigneur; 4) qu'Oczakow au lieu de Kinburn demeurât aux Russes, pour qu'ils eussent au moins une place forte avec un port sur la mer noire; et qu'en considération de cet accord les Russes rendissent aux Turcs Bender et toutes les autres conquêtes qu'ils avaient faites sur eux. 1773.

Pour ménager la délicatesse de l'impératrice Catherine, qui répugnait à faire la première des propositions de paix à ses ennemis, le roi se chargea d'autant plus volontiers de les faire passer à Constantinople, qu'il était intéressé lui-même à mettre fin à cette guerre, qui pouvait produire par sa continuation

1773. des événemens désagréables et fâcheux. Cette nouvelle tentative de pacification ne réussit pas mieux que les précédentes. Ces deux puissances étaient trop hautes et trop fières pour qu'on pût les accom-
1774. moder. Sur ces entrefaites mourut à Constantinople
Février. Mustapha, qui avait régné durant le cours de cette guerre. Son frère Achmet occupa le trône après lui. Ce prince ne connaissait que la prison du sérail, dans laquelle il avait été élevé; ignorant, d'un esprit aussi borné que faible, il remit les soins du gouvernement entre les mains de sa soeur et de son grand-vizir, et l'on ne s'aperçut pas d'un changement de règne. Cependant, malgré la fierté qu'affectaient ces deux cours, sentant également le besoin de rétablir la paix, et dégoûtées de tant de congrès inutilement assemblés, elles tentèrent un nouveau moyen de conciliation; elles renouèrent une négociation directe entre le grand-vizir et le maréchal Romanzow. Mais elle fut accrochée de même et par l'indépendance de la Crimée et par la cession des places que la Russie demandait; cette affaire languit ainsi jusqu'au mois de Juin, où la campagne s'ouvrit.

Pour éviter un engagement général, le grand-vizir avait choisi son camp sur les montagnes de la Bulgarie, et il n'opposait à monsieur de Romanzow que de gros détachemens. Celui-ci désirant de rétablir sa réputation, qui avait souffert par les opérations malheureuses de sa dernière campagne, après avoir passé le Danube avec son armée, trouva le moyen

de tourner celle du grand-vizir avec des corps détachés qui battirent toutes les troupes qu'ils rencontrèrent; alors monsieur de Romanzow fortifia ces corps, dont l'un fut assez heureux pour défaire et pour enlever un convoi considérable, destiné pour la grande armée turque; bientôt le vizir se vit comme affamé dans son propre camp. Le général Kamenski lui coupa la communication avec Adrianople. Si ce Turc avait eu de la hardiesse, il serait rouvert cette communication l'épée à la main, d'autant plus que la plus grande partie de ses troupes manquant de nourriture, l'abandonnèrent après avoir pillé son propre camp. Cela fit tourner la tête à ce malheureux grand-vizir, et il se crut obligé de signer toutes les propositions de paix que le maréchal Romanzow voulut lui prescrire. 1774

Cette paix produisit l'indépendance de la Crimée; elle valut aux Russes la cession des places d'Asow, de Kinburn et de Jenikale; les Turcs leur accordèrent encore la libre navigation dans l'Hellespont, dans la Propontide et dans l'Archipel, et une somme de quatre millions et demi de roubles en forme d'indemnisation pour les frais de la guerre. Ces préliminaires si glorieux pour l'impératrice Catherine furent signés le 22 Juillet 1774 dans le camp du maréchal Romanzow *). Le grand-vizir ramena sans différer le peu de troupes qui lui restaient à Adrianople, où il

Paix de Kudschuk Kainardji.

*) Voir: *Martens*, Recueil. T. IV, p. 606.

1774. mourut de douleur. La prospérité dont jouissait l'empire de Russie par les avantages qu'il acquérait sur les Turcs, était contrebalancée par l'inquiétude que la révolte des Cosaques lui causait. Ce Pugatschew qui était à la tête des rebelles eut l'adresse d'attirer dans son parti les peuples qui habitent les bords du Jaik jusqu'à ceux qui habitent les environs de Moscou; la noblesse même commençait à se laisser séduire, et il ne manquait à ce chef de parti que l'assistance de la fortune pour consommer la révolution qu'il se proposait de faire dans cet empire. Mais la paix qui venait d'être conclue avec les Turcs fit avorter toutes ses entreprises; les troupes que l'impératrice retirait de la Romélie, furent employées contre le rebelle; elles l'entourèrent de tous côtés, dissipèrent son parti et lui coupèrent la retraite; enfin trahi
Août. par un de ses adhérens, il fut livré aux Russes et
(1775.) condamné au supplice qu'il avait mérité.

De la Pologne. Pendant tout ce temps-là la diète de Pologne et la délégation travaillaient à ce qu'on nommait la réforme du gouvernement. Tout ce qui concernait le conseil permanent fut réglé; on assigna des fonds pour l'entretien du roi, que l'on fixa à la somme d'un million deux cent mille écus. On destina d'autres fonds pour l'entretien de l'armée. L'article qui regardait les dissidens étant regardé comme le plus délicat à cause de la fermentation qu'il pouvait causer dans les esprits, fut réservé pour la fin de la diète. Une nouvelle rumeur se répandit alors en Pologne;

la nation se plaignait hautement sur ce qu'on disait que les Autrichiens et les Prussiens ne mettaient point de bornes à l'extension de leurs limites. Ces plaintes n'étaient pas tout-à-fait dépourvues de fondement; car les Autrichiens, en abusant d'une carte peu exacte de la Pologne, comme elles l'étaient toutes, ayant confondu le nom de deux rivières, la Sbruze et la Podhorze, avaient sous ce prétexte étendu leurs limites bien au-delà de ce qui leur était assigné par le traité de partage. Or on était convenu que les différens partages se feraient avec une si parfaite égalité, que les portions échues aux trois puissances ne seraient pas plus considérables les unes que les autres. Comme donc les Autrichiens avaient enfreint cette condition, le roi se crut autorisé à faire de même; il étendit en conséquence ses limites et enferma la vieille et la nouvelle Netze dans la partie de la Pomérellie qu'il possédait déjà. La cour de Pétersbourg intervint dans cette affaire, et le roi s'engagea de resserrer les limites de son cordon, à condition que la cour de Vienne en ferait autant. Les Polonais, informés de ces altercations entre les trois cours, crurent que c'était le moment, par le moyen de leurs intrigues, de parvenir à semer la division, l'aigreur et l'envie entre ces puissances. Dans cette intention le comte Branicki, grand-général de la Pologne, fut envoyé à Pétersbourg, sous prétexte de plaider la cause de la république, mais plus encore pour aigrir l'esprit de l'impératrice contre la Prusse 1774.

1774. et l'Autriche. Avant que d'être grand-général il avait accompagné à Pétersbourg Poniatowski, qui n'était pas roi encore. Quoique cet envoyé ne remplît pas le grand but de la république, qui était d'annuller tout ce qui s'était fait, il parvint pourtant à irriter la vanité russienne, en représentant à l'impératrice que son honneur était engagé à ne pas souffrir que les Prussiens et les Autrichiens étalassent leur despotisme en Pologne; on expédia d'abord des lettres déhortatoires au roi, ainsi qu'à l'impératrice-reine, pour les engager à ne point abuser des complaisances que l'impératrice avait eues à l'égard de leurs intérêts. Le roi répondit avec politesse à cette exhortation, en priant l'impératrice Catherine de se rappeler l'article fondamental du traité de partage, qui portait sur l'égalité des portions, et il ajouta que pourvu que les Autrichiens voulussent prescrire de justes bornes à leurs acquisitions, il se désisterait volontiers de l'étendue des limites qu'on trouvait équivoque, n'ayant point d'intérêt qu'il ne sacrifiât à l'avantage de conserver l'amitié de l'impératrice. La réponse de l'impératrice-reine était toute différente de celle-là; elle se ressentait du style de celui qui l'avait dictée; sèche et fière, elle annonçait la ferme résolution des Autrichiens de conserver ce dont ils étaient en possession.

De la France. Tous ces détails dans lesquels nous sommes entrés ne doivent pas nous occuper assez pour que nous ne jetions pas les yeux sur le reste de l'Europe; tou-

tes les puissances tiennent à la chaîne générale qui lie les intérêts politiques, et l'on ne doit omettre aucun des événemens qui peuvent influer plus ou moins sur ce qui arrive dans le monde. Louis XV venait de terminer sa carrière au commencement de cette année; il mourut de la petite vérole. Les évêques qui l'assistèrent dans ses derniers momens agirent avec une cagoterie révoltante; ils l'obligèrent à demander publiquement pardon au public de ses faiblesses. Ce prince était bon, mais sans fermeté; il n'avait de défaut que celui d'être roi. La nation française, insatiable de nouveautés, ennuyée de son long règne, déchira impitoyablement sa mémoire. Enfin ce successeur impatiemment attendu prit la place de son grand-père. Louis XVI, parce qu'il ne faisait que de devenir roi, fut d'abord applaudi; son règne était l'âge d'or, personne ne serait mécontent sous son gouvernement, il ramenait les temps de Saturne et de Rhéa. C'était-là le langage de l'enthousiasme; la vérité se borne à dire que ce jeune prince choisit pour son Mentor monsieur de Maurepas, ancien ministre disgracié sous le règne de Louis XV. L'âge avancé de ce premier ministre ne permettait pas d'espérer que sous son administration la France pût regagner la considération qu'elle avait perdue; sa politique devait se borner à maintenir les choses dans l'état où il les trouvait; comment se serait-il engagé dans de grandes entreprises? Un octogénaire n'en pouvait voir la fin. Il devait sans doute travailler

1774.

10 Mai.

1774. au rétablissement des finances, mais par quels moyens? en modérant les dépenses? il s'attirait la haine de tous les grands du royaume; en trouvant de nouveaux fonds? tous les moyens étaient épuisés; il ne restait d'expédient sage que celui de faire une banqueroute raisonnée, pour prévenir une banqueroute totale, et il craignait que si cela arrivait de son temps, ce ne fût une tache pour son administration. La seule chose qui signala sa rentrée dans le ministère, fut qu'il rétablit l'ancien parlement, et qu'il contribua à l'exil de monsieur de Meaupoux, de quoi il fut loué par les gens de robe, et désapprouvé par les politiques. La France craignait alors que les brouilleries entre l'Espagne et le Portugal au sujet du fort St.-Sacrement en Amérique n'occasionassent une rupture entre ces deux puissances; l'Angleterre ne le craignait pas moins, parce qu'elle-même avait envoyé des troupes en Amérique à Boston et dans d'autres colonies, pour appaiser le mécontentement que ces provinces essuyaient de la part du gouvernement de la mère-patrie. Si la guerre s'allumait entre le Portugal et l'Espagne, le roi d'Angleterre était obligé de secourir celui de Portugal; ce qui ne pouvait manquer de le commettre avec les Espagnols, qui pour se venger, auraient assisté les colonies anglaises, et auraient par conséquent mis la nation en danger de perdre les possessions importantes de l'Amérique. Afin de se tirer de ce pas embarrassant, la cour de Londres gagna l'empereur de Maroc, et le disposa

tout de suite à déclarer la guerre à l'Espagne; en fournissant une occupation aussi sérieuse à la cour de Madrid, les Anglais se flattèrent de différer les hostilités entre l'Espagne et le Portugal, et de gagner également le temps de soumettre leurs propres colonies. Tant d'intérêts importans firent alors perdre l'Europe de vue aux Anglais. 1774.

Contestation avec la ville de Danzig.

Ces conjonctures favorisaient les intérêts du roi; pendant que les Anglais et les autres puissances se trouvaient dans une situation embarrassante, et que songeant à leurs propres intérêts ils donnaient moins d'attention à ce qui passait dans le reste de l'Europe, le roi avait moins à craindre de la jalousie importune des Anglais, qui se seraient à coup sûr mêlés de ce qui regardait le traité de partage. On essaya donc, à l'aide de la cour de Russie, de terminer les différens qu'on avait avec les Danzicois; les ministres de Prusse et de Russie négocièrent avec les maires et les syndics de cette ville, mais infructueusement; ceux-ci étaient si entêtés d'une espèce de despotime en fait de commerce qu'ils s'étaient arrogé sur les autres villes situées le long de la Vistule, qu'ils auraient cru flétrir leur dignité en cédant sur la moindre bagatelle. Le ministre de Russie s'aperçut que par les voies de la douceur il ne ferait pas s'avancer sa négociation; il leur déclara donc que, puisqu'ils n'avaient aucun égard aux remontrances de l'impératrice, il les abandonnait à leur sort; sur quoi il s'en retourna tout de suite à Pétersbourg rendre compte

1774. de sa mission. Le ministre de Prusse partit également pour Berlin. Si la déclaration des Russes avait été plus vigoureuse, les Danzicois se seraient sans doute accommodés; mais Catherine aimait mieux laisser cette épine au pied de son allié, que de l'arracher, parce que les différens de la Prusse avec cette ville fournissaient un sujet de chicane tout préparé, dont la Russie pouvait se servir au moment où la bonne intelligence entre ces deux puissances s'altérerait. L'harmonie entre les deux impératrices était bien plus dérangée encore qu'entre la Prusse et la Russie. Les difficultés de la cour de Russie au sujet des lisières des acquisitions autrichiennes commençaient à choquer la hauteur de l'impératrice-reine, et dans le temps que les esprits s'aigrissaient, on reçut la copie d'un traité signé de la cour de Vienne et de celle de Constantinople; la date en était de l'année 1771 *). Quoique la pièce ait été imprimée, nous croyons pourtant devoir en rapporter le sommaire. L'impératrice-reine s'engage, voici les termes, d'obliger la Russie, soit par la négociation, soit par les armes, à restituer toutes les conquêtes qu'elle a faites sur la Porte, à raison de quoi le grand-seigneur lui payera un subside de dix millions de piastres, pour l'indemniser des frais de la guerre; de plus il lui cédera une partie de la Valachie et quelques districts du territoire de la Moldavie. Quoique ce traité

Dissension entre la Russie et l'Autriche.

*) Voir la note p. 227.

n'eût pas été ratifié, le prince Kaunitz fut assez habile pour faire payer d'avance à sa cour une somme considérable; et bien que depuis il signât le traité de partage des trois couronnes, il n'ensuivit pas moins son plan; il ne voyait que l'intérêt de sa cour, peu délicat sur les moyens qu'il employait; aussi s'aperçut-on que le ministre impérial, le sieur de Thugut, qui assista aux différens congrès qui se tinrent entre les puissances belligérantes, traversait autant qu'il le pouvait les intérêts de la Russie, mais non assez adroitement pour que les cours de Pétersbourg et de Berlin ne s'en aperçussent point et ne découvrissent pas ses manoeuvres. Cette conduite de la cour de Vienne lui fit perdre le peu de confiance qu'on avait encore en elle. L'impératrice Catherine et le roi de Prusse y furent sensibles; l'on s'apercevait à Pétersbourg que les Russes n'avaient gagné tant de batailles, n'avaient fait tant de conquêtes que pour l'avantage de la cour de Vienne, qui n'avait obligé les Russes à rendre aux Turcs la Moldavie et la Valachie, que pour en saisir ensuite elle-même une partie; on sentait que ces usurpations, qui touchaient presque à Choczim, rendraient la cour impériale, à la première guerre que les Russes auraient avec les Turcs, arbitre des événemens, parce que ses possessions nouvelles lui donnaient le moyen de couper par le Dniester les Russes de la Pologne, d'où ils doivent tirer leurs magasins. Le roi avait aussi des sujets de plainte contre la cour de Vienne, 1774.

1774. parce qu'elle était cause qu'il avait fait désister les Russes de leurs conquêtes. Ces menées découvraient l'avidité de s'agrandir des Autrichiens, leur ambition démésurée, et doivent avertir les autres puissances d'être en garde contre ce qu'ils pourraient vouloir entreprendre à l'avenir. L'on savait que le jeune empereur désirait la conquête du Frioul vénitien, qu'il avait formé des projets sur la Bavière, qu'il méditait de s'emparer de la Bosnie, sans compter la Silésie, l'Alsace et la Lorraine, dont il n'avait pas oublié la perte. Ce prince étant ainsi disposé, il fallait par principe s'opposer à son agrandissement. Les Russes auraient voulu que le roi se chargeât de tout, et que comme un vaillant champion il provoquât l'Autriche au combat. Mais les Turcs, qui étaient lésés, gardaient un morne silence; comment assister qui ne se plaint pas? Les Russes étaient épuisés par la guerre dont ils sortaient, sans avoir les moyens ni la volonté de se joindre au roi. La France ne s'était point expliquée sur le sujet de ces événemens, et l'Angleterre était engagée dans une guerre civile avec ses colonies, entreprise par esprit du despotisme, conduite avec maladresse; et l'on pouvait s'attendre qu'elle ne se terminerait pas dans les premières années. Ces considérations réunies firent que la cour de Berlin demeura dans l'inaction, et le roi écrivit à Pétersbourg qu'il ne lui convenait pas de faire le Don Quichotte des Turcs.

Dans le temps que l'animosité était la plus vive 1775.
entre ces trois cours, la délégation devait envoyer des députés pour régler avec ceux des trois puissances les limites de leurs possessions. Ceux des Autrichiens et des Prussiens ne purent convenir de rien, pas même des lieux qui devaient fixer les limites des frontières. Le prince Kaunitz demanda la médiation de la Russie et de la Prusse; mais les esprits dans ces cours étaient trop aigris pour qu'elle pût lui être accordée, et quoique l'impératrice Thérèse et le roi gardassent leurs extensions, ils n'en purent obtenir de la république la cession légale.

Il résulte donc de tout ce que nous venons d'exposer, que l'Europe n'était pas dans une situation stable et ne jouissait pas d'une paix assurée; partout le feu couvait sous la cendre. Au sud de l'Europe on pouvait prévoir que la guerre civile des Anglais avec leurs colonies deviendraient générale, pour peu que la France et l'Espagne y prissent part. Il en était de même du traité de partage, qui pouvait occasionner de nouveaux troubles, si la sanction de la république de Pologne ne le confirmait. À l'égard de la paix entre les Russes et les Turcs, les conditions en avaient paru si révoltante à Constantinople, que l'intérêt du bien public semblait devoir rompre ce que la nécessité avait fait conclure. La révolution en Suède laissait également des germes de mécontentement dans le nord. Mais surtout que ne devait-on pas attendre de l'ambition d'un jeune empereur,

1775. secondée par les artifices d'un ministre habile et adroit? Toutes ces considérations obligeaient les souverains prudens à demeurer sur leurs gardes, à rester bien armés, et à ne pas détourner les yeux d'affaires qui pouvaient s'embrouiller au moment où l'on s'y attendrait le moins. Il semble, en parcourant l'histoire, que les vicissitudes et les révolutions soient une des lois permanentes de la nature ; tout dans ce monde est sujet au changement, et cependant des fous s'attachent aux objets de leur ambition et les idolâtrent, et ils ne se détrompent point des illusions de cette lanterne magique, qui sans cesse se reproduit à leurs yeux. Mais il est des hochets pour tout âge; l'amour pour les adolescens, l'ambition pour l'âge mur, les calculs de la politique pour les vieillards.

CHAPITRE SECOND.

Des finances.

Les princes doivent être comme la lance d'Achille, 1763.
qui faisait le mal et qui le guérissait; s'ils causent des maux aux peuples, leur devoir est de les réparer. Sept années de guerre contre presque toutes les puissances de l'Europe avaient à peu près épuisé les finances de l'état; la Prusse, les provinces du Rhin et celles de la Westphalie, de même que l'Ostfrise n'ayant pu être défendues, étaient tombées au pouvoir des ennemis. Leur perte causait un déficit de trois millions quatre cent mille écus dans les caisses royales, tandis que la Poméranie, l'électorat et les confins de la Silésie étaient occupés pendant une partie de la campagne par les Russes, les Autrichiens et les Suédois; ce qui les mettait hors d'état d'acquitter leurs contributions. Cette situation embarrassante obligea le roi d'avoir recours pendant cette guerre à l'économie la plus exacte, et à ce que la valeur la plus déterminée peut suggérer pour parvenir à une fin heureuse. Les ressources dont on avait un besoin urgent, se trouvaient dans les contributions de la Saxe, dans les subsides de l'Angleterre

1763. et dans l'altération des monnaies, remède aussi violent que préjudiciable, mais unique dans ces conjonctures pour soutenir l'état. Ces moyens bien ménagés fournirent tous les ans aux caisses royales les avances des frais de la campagne et de la paye de l'armée. Tel était l'état des finances, lorsque la paix de Hubertsbourg fut conclue; les caisses étaient en fonds, les magasins formés pour la campagne étaient remplis, et les chevaux pour l'armée, l'artillerie et le train des vivres, tout était complet et en bon état. Ces ressources destinées pour la continuation de la guerre, devinrent encore plus utiles pour le rétablissement des provinces.

Afin de se faire une idée de la subversion générale du pays, et de se représenter la désolation et le découragement des sujets, il faut se figurer des contrées entièrement ravagées, où l'on découvrait à peine les traces des anciennes habitations, des villes ruinées de fond en comble, d'autres à demi consumées par les flammes, treize mille maisons dont il ne paraissait plus de vestiges, les terres non ensemencées, les habitans dépourvus de grains pour leur nourriture, les cultivateurs manquant de soixante mille chevaux pour le labourage, et dans les provinces une diminution de cinq cent mille âmes en comparaison de l'année 1756; ce qui est considérable sur une population de quatre millions cinq cent mille âmes. La noblesse et le paysan avaient été pillés, rançonnés, fourragés par tant de différentes armées,

qu'il ne leur restait que la vie et de misérables haillons pour couvrir leur nudité; point de crédit pour satisfaire seulement aux besoins journaliers que la nature exige; plus de police dans les villes; à l'esprit d'équité et d'ordre avait succédé un vil intérêt et un désordre anarchique; les colléges de justice et de finances avaient été réduits à l'inactivité par les fréquentes invasions de tant d'ennemis; le silence des lois produisit dans le public le goût du libertinage et de là naquit une avidité du gain désordonnée; le noble, le marchand, le fermier, le laboureur, le manufacturier, tous rehaussaient à l'envi le prix de leurs denrées et marchandises, et ne semblaient travailler que pour leur ruine mutuelle. Tel était le spectacle funeste que tant de provinces naguère florissantes présentaient après la guerre; quelque pathétique qu'en pût être la description, elle n'approcherait jamais de l'impression touchante et douloureuse qu'en produisait la vue même. 1763.

Dans une situation aussi déplorable il fallait opposer le courage à l'adversité, ne point désespérer de l'état, mais se proposer de l'améliorer plus que de le rétablir; c'était une création nouvelle qu'il fallait entreprendre. On trouva dans les caisses les fonds pour rebâtir les villes et les villages; on tira des magasins d'abondance les grains qu'il fallait pour la nourriture du peuple et pour l'ensemencement des terres; les chevaux destinés pour l'artillerie, le bagage et les vivres, furent employés au labourage.

1763. La Silésie fut déchargée de contributions pour six mois, la Poméranie et la Nouvelle Marche pour deux ans. Une somme de deux millions trois cent trente-neuf mille écus soulagea les provinces, et acquitta les contributions qu'elles avaient empruntées, pour satisfaire aux impositions que les ennemis en avaient exigées. Quelque grande que fût cette dépense, elle était nécessaire, ou plutôt indispensable. La situation de ces provinces après la paix de Hubertsbourg rappelait celle où se trouva le Brandebourg après la fameuse guerre de trente ans. L'état alors manqua de secours par l'impuissance où était le grand électeur d'assister ses peuples; et qu'en arriva-t-il? qu'un siècle entier s'écoula avant que ses successeurs parvinssent à rétablir les villes et les campagnes dévastées. Un exemple aussi frappant détermina le roi à ne pas perdre un moment dans des conjonctures aussi fâcheuses, et à réparer par des secours prompts et suffisans les calamités publiques. Des largesses multipliées rendirent le courage aux pauvres habitans, qui commençaient à désespérer de leur sort; avec les moyens qu'on leur fournit l'espérance se reveilla; les citoyens reprirent une nouvelle vie; le travail encouragé produisit l'activité; l'amour de la patrie réchauffa; et dès-lors toutes les terres furent de nouveau cultivées, les manufactures se ranimèrent, et la police rétablie corrigea successivement les vices qui s'étaient enracinés durant l'anarchie.

Pendant cette guerre les conseillers les plus âgés

et tous les ministres du grand directoire étaient morts successivement; et dans ce temps de troubles il avait été impossible de les remplacer. L'embarras était de trouver des sujets capables de gérer ces différens emplois; on chercha dans les provinces, où les bons sujets étaient aussi rares que dans la capitale; enfin monsieur de Blumenthal, monsieur de Massow, monsieur de Hagen et le général de Wedel furent choisis pour remplir ces postes importans; quelque temps après monsieur de Horst eût le cinquième département. 1763.

Les premiers temps de l'administration furent durs et fâcheux; toutes les recettes avaient des non-valeurs, et néanmoins il fallait acquitter exactement les charges de l'état. Quoiqu'après la réduction, l'armée eût été fixée pendant la paix à cent cinquante mille hommes, on était embarrassé à fournir l'argent nécessaire pour les payer. Pendant la guerre on avait payé en billets tout ce qui n'était pas militaire; c'était encore une dette qu'il fallait acquitter, et qui outre les autres payemens nécessaires incommodait beaucoup. Cependant le roi parvint, dès la première année après la paix, à contenter tous les créanciers de l'état, et à ne pas devoir un sol de ce que lui avait coûté la guerre. On aurait dit que les dévastations causées par la guerre n'étaient pas suffisantes pour ruiner et abîmer l'état; elle fut à peine terminée que de fréquens incendies firent presque autant de mal que ceux que les ennemis avaient causés.

1764. La ville de Königsberg fut deux fois réduite en cen-
(1765 et 1769) dres; en Silésie un même sort détruisit les villes de Freistädtel, Ober-Glogau, Parchwitz, Haynau, Naumbourg sur le Queis et Goldberg; dans l'électorat, Nauen; dans la Nouvelle Marche, Calies et une partie de Landsberg; en Poméranie, Belgard et Tempelbourg. Ces malheurs exigeaient sans cesse de nouvelles dépenses pour les réparer. Afin de suffire à tant de besoins extraordinaires, il fallut imaginer de nouvelles ressources; car outre ce qu'exigeait le rétablissement des provinces, les fortifications nouvelles et la refonde des canons emportaient des sommes considérables; ce dont nous parlerons en son temps. On usa d'industrie. Les révenus des péages et des accises n'étaient pas exactement administrés, à cause que les commis manquaient de surveillans; afin d'établir sur un pied solide cette partie importante des revenus de la couronne, et ceux qui avaient été à la tête de cette branche d'administration étant morts pendant la guerre, le roi se trouva obligé d'avoir recours à des étrangers, et prit à son service quelques Fran-
1766. çais routinés de longue main à cette partie. On n'établit point des baux à forfait, mais une régie, comme le parti le plus convenable, moyennant lequel on pouvait empêcher les commis de fouler les peuples; ainsi qu'on ne voit que trop de pareils abus en France. Les impôts sur les grains furent rabaissés, et le prix de la bierre tant soit peu rehaussé, pour qu'il y eût une compensation. Par ce nouvel arrangement les

produits augmentèrent, surtout ceux des péages, qui 1766.
faisaient entrer dans le royaume de l'argent étranger; mais le plus grand bien qui en résulta, fut celui de diminuer la contrebande, si préjudiciable aux pays où il y a des manufactures. Lorsqu'un pays a peu de productions à exporter, et qu'il est dans la nécessité d'avoir recours à l'industrie de ses voisins, la balance du commerce lui doit être défavorable; il paye plus d'argent à l'étranger qu'il n'en reçoit; et si cela continue, après un certain nombre d'années il doit se trouver dépourvu d'espèces; otez tous les jours de l'argent d'une bourse, et n'en remettez point, elle sera bientôt vide. Voilà de quoi la Suède peut servir d'exemple. Pour obvier à cet inconvénient, il n'y a d'autre moyen que celui d'augmenter les manufactures; on gagne tout sur ses propres productions, et on gagne au moins la main-d'oeuvre sur les étrangères. Ces assertions aussi vraies que palpables servirent de principes au gouvernement; ce fut d'après elles qu'il dirigea toutes ses opérations de commerce. Aussi dès l'année 1773 il y eut deux cent soixante-quatre fabriques nouvelles dans les provinces. Entr'autres on établit une fabrique de porcelaine à Berlin, qui faisant subsister cinq cents personnes, surpassa bientôt celle de Saxe. On établit une fabrication de tabac, dont une compagnie se chargea; elle avait des établissemens dans toutes les provinces qui fournissaient à la consommation de ces provinces, et gagnait par ce qu'elle vendait à l'étranger l'achat des

1766. feuilles de la Virginie. Les revenus de la couronne en furent augmentés, et les actionnaires retirèrent dix pour cent de leurs capitaux. La guerre avait rendu le change désavantageux au commerce des Prussiens, quoique d'abord après la paix la mauvaise monnaie eût été refondue, et remise sur l'ancien pied; il n'y avait que l'établissement d'une banque qui pût
(1765.) obvier à cet inconvénient. Des personnes remplies de préjugés, pour n'avoir pas assez approfondi cette matière, soutenaient qu'une banque ne pouvait se soutenir que dans un état républicain, mais que jamais personne n'aurait de confiance en une banque établie dans une monarchie. Cela était faux; car il y a une banque à Copenhague, il y en a une à Rome et une autre à Vienne. On laissa donc au public la liberté de raisonner à sa guise, et l'on procéda à l'exécution. Des différens genres de ces comptoirs, après les avoir bien comparés, pour juger de celui qui s'adopterait le mieux à la nature du pays, on trouva que la banque de giro, en y ajoutant un lombard, serait la plus convenable. Pour l'établir la cour déboursa huit cent mille écus, comme devant servir de fonds à ses opérations. Au commencement la banque fit quelques pertes, et souffrit, soit par l'ignorance, soit par friponnerie de ceux qui en avaient l'administration. Mais depuis que monsieur de Hagen la dirigea, l'exactitude et l'ordre s'y établirent. On ne créa de billets qu'autant qu'il y avait de fonds pour les réaliser. Outre l'avantage que cet établissement

procurait pour la facilité du commerce, il en résulta encore un autre bien pour le public. Dans les temps précédens c'était l'usage que l'argent des pupilles fût déposé à la justice, et ces pupilles, qui ne tiraient pendant la durée des procès aucun revenu de leurs capitaux, devaient encore en payer un pour cent par année; depuis, ces sommes furent déposées à la banque, qui en donna trois pour cent aux pupilles, de sorte qu'effectivement, en comptant ce qu'ils payaient autrefois à la justice, ils en gagnaient quatre. Ensuite la banqueroute de Neuville et d'autres marchands étrangers occasionna la faillite de quelques marchands prussiens; le crédit aurait souffert, si par l'intervention de la banque il n'avait été soutenu et relevé. Bientôt le change se mit au pair; les marchands furent alors convaincus par les effets, que cet établissement était utile et nécessaire à leur commerce. Déjà la banque avait des comptoirs dans toutes les grandes villes du royaume; mais elle avait de plus des maisons dans toutes les places commerçantes de l'Europe; cela facilitait la circulation des espèces, les payemens des provinces, en même temps que le lombard empêchait les usuriers de ruiner les manufacturiers pauvres, qui ne pouvaient pas assez promptement débiter leur ouvrage. Outre le bien qui en revenait au public, la cour se préparait par le crédit de la banque des ressources pour les grands besoins de l'état. 1766.

Les princes sont comme les particuliers dans le

1766-1775. cas d'amasser d'un côté s'ils ont d'un autre des dépenses à faire. Les bons agriculteurs conduisent des ruisseaux, et s'en servent pour arroser les terroirs arides, qui faute d'humidité ne seraient d'aucun rapport; par le même principe le gouvernement augmentait ses revenus, pour les employer aux dépenses nécessaires au bien public. Il ne se borna point à rétablir ce que la guerre avait détruit; il voulut perfectionner tout ce qui était susceptible de perfection. Il se proposa donc de tirer parti de toute sorte de terrain, en défrichant les marais, en améliorant les terres par l'augmentation des bestiaux, et même en rendant le sable utile par les bois qu'on y pouvait planter. Quoique nous entrions dans de petits details, nous nous flattons néanmoins qu'ils pourront intéresser la postérité. La première entreprise de cette espèce regarde la Netze et la Warthe, dont on défricha les bords, après avoir saigné les eaux croupissantes par différens canaux qui menaient diversement ces eaux vers l'Oder; il en coûta sept cent cinquante mille écus, et trois mille cinq cents familles furent établies dans ces contrées. La noblesse et les villes dans le voisinage de ces rivières augmentèrent considérablement leurs revenus. L'ouvrage fut achevé en 1773, et dès-lors la population y montait à quinze mille âmes. On saigna ensuite les marais qui vont à Friedberg, où l'on établit quatre cents familles étrangères. En Poméranie on saigna les lacs de la Madue et de Leba, au moyen de quoi la noblesse

gagna trente mille arpens en prairies. De pareils établissemens eurent également lieu aux environs de Stargard, de Cammin, de Treptow, de Rugenwalde et de Colberg. Dans la Marche on saigna les marais de la Havel, ceux du Rhin vers Fehrbellin, ceux du Finow entre Rathenow et Ziesar, sans compter l'argent employé à l'amélioration des terres de la noblesse, qui montait à des sommes considérables. En même temps on élevait en Frise dans le Dollart des digues par le moyen desquelles on regagnait pied à pied le terrain que la mer avait submergé en 1724. On établit dans le pays de Magdebourg deux mille familles nouvelles; leurs bras y étaient d'autant plus nécessaires, qu'auparavant les paysans de la Thuringe y venaient aider à faire la récolte; depuis on se passa d'eux. La couronne possédait trop de métairies; plus de cent cinquante furent changées en villages, et ce qu'elle y perdit de revenus, se trouva richement compensé par l'augmentation de la population. Une métairie ne contient guère plus de six personnes, et dès qu'elles furent converties en villages, elles eurent trente habitans chacune pour le moins. Quelque soin que se fût donné le feu roi pour repeupler la Prusse, qui en l'année 1709 avait été désolée par la peste, il n'était point parvenu à la remettre dans l'état florissant où elle était avant que ce fléau l'eût abîmée; mais le roi ne voulut pas que cette province le cédât à d'autres, et depuis la mort de son père il y avait placé treize mille familles nouvelles; et si dans la

1766-1775.

1766-1775. suite on ne la néglige point, sa population pourra s'accroître de plus de cent mille âmes. La Silésie ne méritait pas moins d'attention et de soins pour son rétablissement que les autres provinces; on ne se contenta pas de remettre les choses sur l'ancien pied, on voulut les perfectionner; on rendit les prêtres utiles, en obligeant tous les riches abbés d'établir des manufactures; ici c'étaient des ouvriers qui faisaient du linge de table, là des moulins à l'huile, en d'autres lieux des tanneurs, ou des ouvriers en cuivre ou en fer d'archal, selon que cela convenait aux lieux, ainsi qu'aux productions du pays. De plus on augmenta le nombre des cultivateurs de la Basse-Silésie de quatre milles familles. On sera surpris sans doute qu'on ait pu multiplier à ce point ceux qui vivaient de l'agriculture, dans un pays où aucun champ ne demeure inculte. La raison en est que bien des seigneurs, pour augmenter leurs domaines, s'étaient imperceptiblement approprié les terres de leurs sujets; si l'on avait toléré cet abus, avec le temps plusieurs censes seraient demeurées vacantes, et la terre manquant de bras pour la travailler, aurait diminué de rapport; à la fin chaque village aurait eu son seigneur, sans avoir de censiers; or les possessions font des citoyens attachés à leur patrie, ceux qui n'ont aucune propriété ne pouvant s'attacher à un pays où ils n'ont rien à perdre. Toutes ces choses ayant été représentées aux seigneurs, leur propre avantage les fit consentir à remettre leurs paysans sur l'ancien

pied. En revanche le roi secourut la noblesse par des sommes considérables, pour rétablir son crédit entièrement tombé; bien des familles endettées avant ou par la guerre étaient sur le point de faire faillite; la justice leur accorda des lettres de répit pour deux ans, afin qu'ayant le temps de remettre leurs terres en valeur, ils se trouvassent en situation de payer au moins les intérêts. Ces lettres de répit achevèrent de perdre le crédit de la noblesse. Le roi, qui se faisait un plaisir et un devoir d'assister le premier et le plus brillant ordre de l'état, paya trois cent mille écus de dettes de la noblesse; mais la somme dont les terres étaient chargées montait à vingt-cinq millions d'écus, et il fallut recourir à des remèdes plus efficaces. On assembla la noblesse, qui sous la forme d'états s'engagea solidairement pour les dettes contractées. On créa pour vingt millions des billets, qui mis en circulation, avec deux cent mille écus que le roi y ajouta pour réaliser les payemens les plus pressés, rétablirent dans peu le crédit, et quatre cents des familles les plus distinguées durent leur conservation à ces mesures salutaires. En Poméranie et dans la Nouvelle Marche la noblesse était aussi ruinée qu'en Silésie. Le gouvernement paya pour elle cinq cent mille écus de dettes, en ajoutant autres cinq cent mille écus pour remettre leurs terres en valeur. Les villes qui avaient le plus souffert de la guerre furent également soulagées: Landshut reçut deux cent mille écus, Striegau quarante

1766-1775.

(1770)

1766-1775. mille, Halle quarante mille, Crossen vingt-quatre mille, Reppen six mille, Halberstadt quarante mille, Minden vingt mille, Bielefeld quinze mille, et celles du comté de Hohenstein treize mille écus. Toutes ces dépenses étaient nécessaires; il fallait se hâter de répandre de l'argent dans les provinces, pour les rétablir d'autant plus vîte. Si dans ces conjonctures on avait usé d'une économie rigide, il se serait peut-être écoulé cent années avant que le pays fût redevenu florissant; mais par la célérité dont on usa, plus de cent mille personnes revinrent dans leur patrie. Aussi, dès l'année 1773, la population, comparée à ce qu'elle était en 1756, avait augmentée de plus de deux cent mille âmes. On ne s'en tint pas là; considérant que le nombre des habitans fait la richessse des souverains, on trouva moyen d'établir dans la Haute-Silésie deux cent treize nouveaux villages, dont les habitans montaient à vingt-trois mille; et l'on forma le plan d'augmenter le nombre des cultivateurs en Poméranie de cinquante mille et de douze mille dans la Marche électorale; ce qui fut exécuté vers l'année 1780. Pour connaître le résultat de ces opérations, il n'y a qu'à comparer la population de l'année 1740 avec celle de 1779; en voici l'exposé:

	en 1740	en 1779	
Prusse	370,000 . .	780,000	habitans.
Électorat	480,000 . .	710,000	. .
Magdebourg et Halberstadt	220,000 . .	280,000	. .
Silésie	1,100,000 . .	1,520,000	. .
	2,170,000 . .	3,290,000	. .

qui produit une augmentation d'un million cent vingt mille âmes. 1766-1775.

On croirait que d'aussi énormes largesses devaient épuiser les fonds et les revenus de la couronne; cependant il faut ajouter encore les dépenses qu'occasionnèrent les forteresses, tant celles qu'on perfectionnait que les nouvelles que l'on construisit, et l'argent qu'il fallait pour rétablir l'artillerie; le total de cette somme montait à cinq millions neuf cent mille écus. Toutefois le gouvernement fit face à tout. Le roi ne faisait point de ces dépenses d'ostentation si communes dans les grandes cours; il vivait comme un particulier, pour ne manquer à ses principaux devoirs. Au moyen d'une économie rigide, le grand et le petit trésor furent remplis; le premier, pour fournir aux dépenses de la guerre, le second, pour acheter les chevaux et tout ce qu'il faut pour mettre l'armée en mouvement. De plus, neuf cent mille écus furent déposés à Magdebourg et quatre millions deux cent mille écus à Breslau pour l'achat des fourrages. Cet argent était en caisse lorsque la guerre s'alluma entre l'impératrice Catherine et Mustapha. Selon les traités il fallut tous les ans fournir cinq cent mille écus de subsides aux Russes, tant que durèrent les troubles de la Pologne et ceux de la Turquie. Le bien de l'état et la foi des traités exigeaient cette dépense, qui d'ailleurs venait mal à propos, surtout à cause des grandes entreprises de finance donc on était occupé, et qui absorbaient seu-

1766-1775. les des sommes considérables. Il convenait donc à la politique d'indemniser l'état de ces sommes qu'on envoyait en Russie, et qui sans les circonstances où l'on se trouvait, auraient pu s'employer d'une manière plus utile pour les provinces de la domination
(1770.) prussienne. Il survint l'année suivante une stérilité générale dant tout le nord de l'Europe, causée par des gelées tardives qui firent périr toutes les productions de la terre; nouvelle misère à craindre pour le peuple, nouvelle nécessité de lui donner des secours. On donna aux pauvres du blé *gratis*; mais comme la consommation des denrées diminuait, il y eut dans les produits des accises une non-valeur de cinq cent mille écus. Le roi avait formé de grands magasins d'abondance tant en Silésie que dans ses pays héréditaires; soixante-seize mille winspels pour nourrir l'armée pendant douze mois, neuf mille winspels destinés uniquement aux besoins de la capitale.
(1771.) D'aussi sages arrangemens préservèrent le peuple de la disette dont il était menacé; l'armée fut nourrie des magasins; outre les grains donnés au peuple, on
(1772.) en fournit pour les semailles. La récolte manqua encore l'année d'après; mais si le boisseau de seigle se vendait dans les états du roi deux écus et quelques gros, chez les voisins la misère était encore plus grande. En Saxe et en Bohême le boisseau se vendait cinq écus. La Saxe perdit plus de cent mille habitans que la famine emporta, ou qui s'expatrièrent. La Bohême perdit cent quatre-vingt mille âmes au

moins; plus de vingt mille paysans de Bohême et autant de Saxe cherchèrent un asyle contre la misère dans les états du roi; ils furent reçus à bras ouverts, et furent employés à peupler les nouveaux établissemens qu'on avait formés. 1766-1775.

Les malheurs que ressentaient les sujets des autres puissances, venaient de ce que dans aucun pays excepté ceux de la Prusse il n'y avait des magasins d'établis. Cependant ces calamités, auxquelles on avait pourvu et que l'on pouvait détourner par les précautions que la prudence avait suggérées, n'empêchèrent pas le gouvernement de continuer avec la même activité les améliorations du pays, dont il avait arrêté le projet. L'expérience démontrait que la mortalité des bestiaux était plus fréquente dans le Brandebourg que dans la Silésie; on en trouva deux raisons, savoir que dans les Marches et les autres provinces on ne se servait pas comme en Silésie de ce sel pétrifié qu'on tire des salines de Wieliczka; et que les habitans des Marches et de la Poméranie ne nourrissaient pas leurs bestiaux dans les étables, mais les menaient paître dans des temps où quelquefois la nielle avait envenimé les herbes. Depuis qu'on eut introduit cette nouvelle façon de nourrir les bestiaux, la mortalité devint visiblement moins fréquente, et les possesseurs de terres eurent moins de malheurs à réparer qu'autrefois. Par l'attention qu'on mettait à savoir tous les produits étrangers qui entraient dans le pays, on trouva, en dépouillant les

1766-1775. régîtres de la douane, qu'il entrait pour deux cent quatre-vingt écus de beurre étranger; afin de fournir soi-même une denrée aussi nécessaire, on calcula tout ce que les nouvelles améliorations pourraient produire; une vache en convertissant son lait en beurre rapporte communément cinq écus, et par les défrichemens nouveaux auxquels on travaillait on calcula que l'entretien allait à quarante-huit mille vaches, ce qui répond à un produit de deux cent quarante mille écus. Mais il faut décompter la consommation des propriétaires, et en ajoutant ce qu'il fallait, le nombre des vaches devait monter à soixante-deux mille. Il restait encore cette difficulté à lever; toutefois il était possible d'y parvenir, parce qu'il restait après tout ce qui s'était entrepris, des terrains moins étendus à défricher, et qui pouvaient suppléer au reste.

Le gouvernement, qui se proposait de perfectionner tout ce qu'il y avait de défectueux dans les anciens usages, examinant avec attention les différentes parties de l'économie rurale, trouva qu'en général tout ce qu'on appelle communes portait préjudice au bien public; ce ne fut qu'après la séparation des communes que l'agriculture des Anglais commença à prospérer. Tout gouvernement monarchique qui imite les usages introduits dans les républiques, ne mérite pas d'être accusé de despotisme. On imita donc un aussi louable exemple; on envoya des commissaires de justice et d'économie pour séparer et les pâturages et

les arpens qui étaient ou mêlés ou en commun. Dans 1766-1775.
les commencemens cela rencontra de grandes difficultés, parce que la coutume, reine de ce monde, règne impérieusement sur des esprits bornés; mais quelques exemples de pareils partages exécutés à la satisfaction des propriétaires firent impression sur le public, et bientôt cela fut introduit généralement dans toutes les provinces. Dans une partie du Brandebourg et de la Poméranie se trouvent des terrains élevés, éloignés des rivières et des ruisseaux, qui par conséquent manquent des pâturages et des engrais nécessaires pour la culture des champs; ce défaut tenait plus au local qu'au manque d'industrie des propriétaires, et quoiqu'il ne soit pas donné aux hommes de changer la nature des choses, on voulut hasarder quelques essais, pour apprendre par l'expérience ce qui serait faisable, ou ce qui ne pourrait pas réussir; pour cet effet on eut recours à un fermier anglais, par le moyen duquel on fit un essai dans un des bailliages de la couronne. Sa méthode était de planter dans des champs sablonneux des navets qu'on nommait *turnips* en anglais; il les laissait pourrir, après quoi il semait ces champs de trèfle et d'autres herbages, qui les transformaient en prés artificiels, par le moyen de quoi l'on augmentait la quantité du bétail d'un tiers sur chaque terre. Cette épreuve ayant si bien réussi, on eut soin de généraliser dans les provinces une économie aussi avantageuse.

Nous avons déjà dit que la guerre et les fréquen-

1766-1775. tes invasions des ennemis avaient introduit une pernicieuse anarchie dans les provinces héréditaires; elle s'étendait non seulement sur l'économie rurale et sur les finances, mais encore sur les bois, que les grands maîtres des forêts avaient ruinés selon leur fantaisie, faute d'être surveillés. Une guerre opiniâtre, dont les succès ne pouvaient pas tous être heureux, fit juger à ces forêtiers et à quelques sous-conseillers des finances qui participèrent aux déprédations, que l'état était perdu sans ressource, qu'il allait devenir dans peu la proie des ennemis, et que ce qu'ils pouvaient faire de mieux dans une situation aussi désespérée était de vendre à leur profit tout le bois qu'ils pourraient abattre, parce que personne ne leur demanderait compte de leurs malversations. En conséquence de cette fausse idée ils avaient si bien dévasté les forêts, qu'on n'y voyait qu'à peine quelques arbres isolés au lieu des bois touffus qui s'y trouvaient auparavant. L'on fut obligé de publier de nouvelles ordonnances, tant pour planter des bois que pour fixer une coupe proportionnelle selon les différentes espèces des arbres, afin d'y mettre une règle que personne ne pût enfreindre, et surtout pour en avoir suffisamment, soit pour bâtir, soit pour chauffer, article qui ne doit point être négligé dans les pays du nord. Avant la guerre on avait retiré des Marches et de la Poméranie un revenu annuel en bois qui souvent passait cent cinquante mille écus; il fallut recourir aux expédiens pour reparer ce pro-

duit. Dans cette intention on établit un droit de transit sur les bois des pays étrangers qu'on faisait flotter sur l'Elbe et sur l'Oder, et par ce moyen on pouvait acheter à bon marché le bois de la Saxe, de la Bohême et de la Pologne, et le revendre avec avantage aux nations qui avaient des flottes marchandes ou des vaisseaux de guerre à construire; on se mit ainsi en état de ménager les forêts, auxquelles il fallait donner le temps de recroître, et l'on remplaça la perte des revenus d'une manière durable. 1766-1775.

Le gouvernement ne doit pas se borner à un seul objet; l'intérêt ne doit pas être l'unique mobile de ses actions; le bien public qui a tant de branches diverses, lui offre une foule de matières dont il peut s'occuper, et l'éducation de la jeunesse doit être considérée comme une des principales; elle influe surtout; elle ne crée rien à la vérité, mais elle peut corriger des défauts. Cette partie si intéressante avait peut-être été trop négligée auparavant, en particulier dans le plat pays et dans les provinces. Voici en quoi consistaient les vices qu'il y avait à réformer. Dans les villages des gentilshommes, des tailleurs faisaient le métier de maîtres d'école, et dans les terres de la couronne, les baillies les choisissaient sans discernement. Pour retrancher un abus aussi pernicieux, le roi fit venir de la Saxe de bons maîtres d'école; il augmenta leurs gages, et l'on tint la main à ce que les paysans leur envoyassent leurs enfans pour les faire instruire. En même temps l'on

1766-1775. publia une ordonnance qui enjoignait aux ecclésiastiques de ne point admettre les jeunes gens à la communion, à moins que dans les écoles ils n'eussent été instruits dans leur religion; on ne jouit pas d'abord de semblables arrangemens et le temps seul peut en faire récueillir les fruits.

On donna les mêmes soins à la réforme de tous les colléges fondés pour l'instruction de la jeunesse; les pédagogues ne s'appliquaient qu'à remplir la mémoire de leurs élèves, et ne travaillaient point à former et à perfectionner leur jugement. Cet usage, qui était une continuation de l'ancienne pédanterie tudesque, fut corrigé, et sans négliger ce qui est du département de la mémoire, les instituteurs furent chargés de familiariser dès la jeunesse leurs élèves avec la dialectique, afin qu'ils apprissent à raisonner, en tirant des conséquences justes des principes qu'ils avaient établis et prouvés.

Pendant que tout était en action dans l'état, que chacun y travaillait pour perfectionner ce qui était de son ressort, le traité de partage entre les trois couronnes fut signé. La Prusse acquit, comme nous l'avons rapporté, la Pomérellie, les palatinats de Culm et de Marienbourg, l'évêché de Varmie, la ville d'Elbing, une partie de la Cujavie et une partie de la Posnanie. Cette nouvelle province avait environ cinq cent mille habitans. Les bonnes terres sont du côté de Marienbourg, le long de la Vistule, aux deux bords de la Netze, en y ajoutant l'évêché

de Varmie. Mais dans la Pomérellie et le palatinat 1766-1775.
de Culm en revanche il y a bien des contrées couvertes d'un sable aride. L'avantage de cette acquisition consistait principalement en ce que joignant la Poméranie à la Prusse royale, elle rendait le gouvernement maître de la Vistule, par conséquent du commerce de la Pologne, et en ce que vu la quantité de blé que ce royaume exporte, les états prussiens n'avaient plus à craindre désormais ni la disette ni la famine.

Cette acquisition était donc utile, et pouvait devenir importante au moyen de sages arrangemens; mais lorsque cette province tomba sous la domination prussienne, tout s'y ressentait de l'anarchie, de la confusion et du désordre qui doivent régner chez un peuple barbare, croupissant dans l'ignorance et dans la stupidité. On commença par le cadastre des terres, pour proportionner les charges; la contribution fut réglée sur le même pied que dans la Prusse royale; les eculésiastiques payèrent à l'instar des évêques et des abbés de la Silésie; les starosties devinrent les biens de la couronne; elles avaient été des fiefs donnés à vie comme ceux des Timariots chez les Turcs; le roi dédommagea les propriétaires par une somme de cinq cent mille écus, qui leur fut payée une fois pour toutes. On introduisit des postes dans ce pays agreste et barbare, surtout des colléges de justice, dont le nom avait à peine été connu dans ces contrées. On réforma quantité de lois aussi bizarres

1766-1775. qu'extravagantes; on en appelait en dernier ressort de la sentence de ces colléges au tribunal supérieur de Berlin. Le roi fit creuser un canal qui coûta sept
(1773). cent mille écus, pour joindre de Nakel à Bromberg la Netze avec la Vistule, au moyen duquel ce grand fleuve avait une communication directe avec l'Oder, la Havel et l'Elbe. Ce canal avait un double usage; il faisait écouler les eaux croupissantes d'une grande étendue de terrain, où l'on pouvait établir des colons étrangers. Tous les bâtimens économiques tombaient en ruine; il en coûta plus de trois cent mille écus pour les rétablir. Les villes étaient dans l'état le plus pitoyable. Culm avait de bonnes murailles, de grandes églises, mais au lieu de rues on ne voyait que les caves des maisons qui avaient existé autrefois; de quarante maisons qui formaient la grande place, vingt-huit sans portes, sans toit, ni fenêtres manquaient de propriétaires. Bromberg était dans le même état. Leur ruine datait de l'année 1709, où la peste avait ravagé cette province; mais les Polonais n'imaginaient pas qu'il fallût réparer les malheurs. On aura peine à croire qu'un tailleur était un homme rare dans ces malheureuses contrées; il fallut établir des tailleurs dans toutes les villes, de même que des apothicaires, des charrons, des menuisiers et des maçons. Ces villes furent rebâties et
(1776.) peuplées. Culm eut une maison où cinquante jeunes personnes de la noblesse sont élevées par des maîtres consacrés à leur instruction; cent cinquante maî-

tres d'école tant protestans que catholiques furent pla- 1766-1775.
cés dans différens endroits et payés par le gouvernement. On ne savait ce que c'était que l'éducation dans ce malheureux pays; aussi était-il sans moeurs comme sans connaissances. Enfin l'on renvoya en Pologne plus de quatre mille Juifs, qui mendiaient ou volaient les paysans. Comme le commerce faisait la branche principale des produits de la Prusse occidentale, on rechercha soigneusement tout ce qui pouvait l'étendre; la ville d'Elbing y gagna le plus en attirant à elle le commerce qui précédemment s'était fait par Danzig; on forma pour le débit du sel une compagnie, qui au moyen d'une rétribution annuelle de soixante-dix mille écus qu'elle payait au roi de Pologne, eut le monopole de cette denrée dans tout le royaume, ce qui, en obligeant les Autrichiens à lui vendre leur sel de Wieliczka, rendit cette compagnie florissante. Les revenus de la Prusse occidentale furent portés en tout à deux millions d'écus; qui joints à ce que la banque, l'accise et le tabac rapportaient, produisirent à l'état une augmentation de revenus de plus de cinq millions.

C'est ainsi qu'un système de finance toujours perfectionné, et suivi de père en fils, peut changer un gouvernement, et le rendre, de pauvre qu'il était, assez riche pour ajouter son grain dans la balance des pouvoirs qu'ont les premiers monarques de l'Europe.

CHAPITRE TROISIÈME.

Du militaire.

1763. Sept campagnes, qui avaient produit dix-sept batailles rangées et presque autant de combats non moins sanglans, trois siéges entrepris par l'armée et cinq à soutenir, sans compter des entreprises sur les quartiers d'hiver des ennemis, ou autres expéditions militaires à peu près semblables, avaient tellement ruiné l'armée, qu'une grande partie des meilleurs officiers et des vieux soldats avaient péri en combattant. Pour en juger, on n'a qu'à se rappeler que le gain de la bataille de Prague coûta seul vingt mille hommes; qu'on ajoute à ce calcul que nous avions quarante mille prisonniers des Autrichiens, qu'ils en avaient presque autant des nôtres, au nombre desquels il fallait compter au-delà de trois cents officiers; que les hôpitaux étaient tous remplis de blessés, et que dans les régimens d'infanterie on ne trouvait guère au-delà de cent hommes qui eussent servi au commencement de cette guerre.

Plus de quinze cents officiers péris dans différentes actions avaient extrêmement diminué la noblesse, et ce qui en restait dans le pays étaient ou des vieil-

lards ou des enfans, qui ne pouvaient servir. Le manque de gentilshommes et le nombre de places d'officiers vacantes dans les régimens, firent qu'on eut recours à la roture pour les remplir. Il y avait des bataillons auxquels il ne restait que huit officiers pour le service; les autres étaient ou morts, ou prisonniers, ou blessés. Il est facile de conclure de ces circonstances fâcheuses que les anciens corps mêmes étaient sans ordre, sans discipline, sans exactitude, et par conséquent manquaient d'énergie. 1763.

Voilà quel était l'état de l'armée, lorsqu'après la paix de Hubertsbourg elle rentra dans ses anciens quartiers. Les régimens se trouvaient alors plus composés de naturels du pays que d'étrangers; les compagnies étaient fortes de cent soixante-deux hommes; on en renvoya quarante, qui devinrent utiles en remettant les terres en culture. Les bataillons francs servirent à compléter les régimens de garnison, qui congédièrent également ce qu'ils avaient de soldats nationaux de trop. La cavalerie réforma cent cinquante hommes par régiment; les houssards chacun quatre cents; ainsi les provinces gagnèrent par cette réforme trente mille sept cent quatre-vingts cultivateurs qui leur manquaient. On ne s'en tint point là; autrefois le nombre des nationaux avait été arbitraire; on le fixa à sept cent vingt hommes pour chaque régiment, et ce qui manquait pour compléter la compagnie fut levé chez l'étranger. Les soldats des cantons eurent la permission de se marier sans le con-

1763. sentement de leur capitaine; peu se vouèrent au célibat, et le grand nombre aima mieux contribuer à l'accroissement de la population. Les effets de ces bons arrangemens répondirent à l'attente du gouvernement, et déjà en 1773 le nombre des enrôlés surpassait considérablement celui de l'année 1756.

Précédemment les capitaines recrutaient eux-mêmes leurs compagnies de l'argent qu'ils retiraient de la paye des semestres. Cette méthode avait donné lieu à trop d'abus; les officiers, pour épargner l'argent, enrôlaient par force; tout le monde criait, aucun prince ne voulait permettre de telles violences sur son territoire. On changea donc cette économie de façon que le général Wartenberg tira seul la paye des semestres, dont les capitaines recevaient outre leur paye trente écus par mois; on se servait du surplus pour les enrôlemens, qui produisaient par an sept ou huit mille soldats levés dans les pays étrangers, lesquels avec les femmes et les enfans qu'ils menaient avec eux, formaient une colonie militaire d'environ dix mille personnes. Quoiqu'un fils unique de paysan ne devînt pas soldat, d'année en année l'armée gagnait pour la taille, et en 1773 il n'y avait plus de compagnie dans les régimens d'infanterie dont les soldats eussent au-dessous de cinq pieds cinq pouces.

Les régimens tant d'infanterie que de cavalerie furent partagés en différentes inspections, afin d'y faire renaître l'ordre, l'exactitude, la sévérité de la

discipline; pour qu'il y eût une égalité parfaite dans l'armée, et que tant les officiers que les soldats eussent les mêmes directions dans un régiment comme dans l'autre. Les régimens du Rhin et du Weser eurent pour inspecteur le général Düringshofen; ceux du duché de Magdebourg le général Saldern; ceux de l'électorat furent partagés entre monsieur de Ramin, monsieur de Steinkeller et le colonel Buttlar; ceux de la Poméranie échurent au général Möllendorf; ceux de la Prusse au général Stutterheim, et ceux de Silésie au général d'infanterie Tauentzien; le lieutenant-général de Bülow eut l'inspection de la cavalerie de la Prusse; le général Seidlitz de celle de Silésie; le général Löllhöfel de celle de la Poméranie et de la Nouvelle Marche, et celle de l'électorat et du pays de Magdebourg fut mise sous la direction du général Krusemark. 1763.

Rien ne coûta plus de peines que de rétablir l'ordre et la discipline dans cette infanterie si fort déchue de ce qu'elle avait été autrefois. Il fallut de la sévérité pour rendre le soldat obéissant, de l'exercice pour le rendre adroit, et une longue habitude pour lui apprendre à charger son fusil quatre fois en une minute, à marcher en ligne sans flottement, et enfin à savoir se prêter à toutes les manoeuvres que des occasions différentes dans la guerre pouvaient exiger de lui. Mais lorsqu'on eut fait avec les soldats, il fut plus difficile encore de former les jeunes officiers, et de leur donner l'intelligence nécessaire

1763-1775. dans leur métier. Pour leur faire acquérir la routine de ces manoeuvres, on les exerça dans le voisinage de leurs garnisons aux différens déploiemens, aux attaques de plaine, aux attaques des postes fortifiés, ainsi qu'à celles des villages, aux manoeuvres d'une avant-garde, à celles d'une retraite, aux quarrés, pour savoir comment ils devaient attaquer, et comment ils devaient se défendre. Cela se pratiquait pendant tout l'été, et chaque jour ils répétaient une partie de leur leçon. Pour rendre ces pratiques générales, les troupes s'assemblaient deux fois, l'une au printemps et l'autre en automne; il ne se faisait alors que de grandes manoeuvres de guerre, des défenses ou des attaques de postes, des fourrages, des marches dans tous les genres, et des simulacres de bataille où les troupes en agissant désignaient les dispositions qui en avaient été faites. Ainsi, suivant l'expression de Végèce, la paix devint pour les armées prussiennes une école et la guerre une pratique. On ne doit pas croire cependant que d'abord après la paix les premières manoeuvres fussent des plus brillantes; il faut du temps pour que la tactique mise en pratique devienne une chose habituelle, que les troupes exécutent sans difficulté. La précision qu'on désirait d'établir, ne commença à devenir sensible que depuis l'année 1770. Dès-lors l'armée prenant une autre face, on aurait pu, sans craindre de se tromper, la mener à la guerre avec beaucoup de confiance.

Pour parvenir à ce degré de perfection si intéres- 1763-1775.
sant pour le bien de l'état, on avait dégagé le corps des officiers de tout ce qui tenait à la roture; ces sortes de sujets furent placés dans des régimens de garnison, où ils valaient au moins ceux auxquels ils succédaient, qui étant trop infirmes pour servir furent pensionnés, et comme le pays même ne fournissait pas le nombre de gentilshommes que demandait l'armée, on engagea des étrangers, de la Saxe, du Mecklenbourg ou de l'empire, parmi lesquels il se rencontrait quelques bons sujets. Il est plus nécessaire que l'on ne croit de porter cette attention au choix des officiers, parce que d'ordinaire la noblesse a de l'honneur. Il ne faut pas disconvenir cependant que quelquefois on rencontre du mérite et du talent chez des personnes sans naissance; mais cela est rare, et dans ce cas on fait bien de les conserver. Mais en général il ne reste de ressource à la noblesse que de se distinguer par l'épée; si elle perd son honneur, elle ne trouve pas même un refuge dans la maison paternelle; au lieu qu'un roturier, après avoir commis des bassesses, reprend sans rougir le métier de son père, et ne s'en croit pas plus deshonoré.

Un officier a besoin de diverses connaissances; mais une des principales est celle de la fortification. Y a-t-il des siéges? il trouve occasion de se distinguer; est-il dans une ville assiégée? il peut rendre de bons services; faut-il fortifier un camp? on profite de son intelligence; y a-t-il quelque village à fortifier

1763-1775. dans les postes avancés de la chaîne des quartiers d'hiver? on l'emploie, et pour peu qu'il aît de génie, il trouve cent occasions de se faire connaître. Afin que les officiers ne manquassent point d'instruction dans une partie du génie aussi utile, le roi avait adjoint à chaque inspection un officier du génie, pour donner aux jeunes officiers les connaissances qui leur manquaient à cet égard. Après qu'ils avaient appris les élémens de cet art, on leur faisait tracer des ouvrages adaptés aux différens terrains; ils prenaient des camps, ils disposaient la marche des colonnes, et sur leurs plans ils n'osaient pas même omettre les postes avancés de la cavalerie. Cette étude étendit la sphère de leurs idées, et leur apprit à penser en grand; ils se firent des règles de castrométrie, et acquirent dès leur jeunesse les lumières que doivent avoir les généraux.

L'attention qu'on apportait à perfectionner l'infanterie de campagne, n'empêcha pas d'avoir l'oeil sur les régimens destinés à servir en garnison. Ceux qui défendent les places peuvent rendre d'aussi grands services que ceux qui gagnent des batailles. On purifia ces régimens de tout ce qui était suspect, tant parmi les officiers que parmi les soldats; on les disciplina comme les régimens de campagne, et toutes les fois que le roi faisait la revue des troupes dans les provinces, ces régimens de garnison y figuraient également. Ces corps étaient moins grands que les autres pour la taille; il ne s'y trouvait cependant

aucun soldat qui eût moins de cinq pieds trois pou- 1763-1775.
ces, et quoiqu'ils ne chargeassent pas aussi vîte que l'infanterie de campagne, aucun général dès l'année 1773 n'aurait été fâché de les avoir dans sa brigade.

Quant à la cavalerie, il s'en fallait beaucoup qu'elle eût fait des pertes proportionnées à celles de l'infanterie; comme elle avait été victorieuse dans toutes les occasions, les vieux soldats et les vieux officiers s'étaient à peu de chose près conservés Il arrive toujours que plus la guerre dure et plus l'infanterie souffre; et par un effet contraire plus la guerre dure et plus la cavalerie se perfectionne. On eut un soin particulier de fournir à ce corps respectable les meilleurs chevaux qu'on put trouver. Il y avait pourtant quelques reproches à faire à quelques-uns de nos généraux de cavalerie, qui ayant eu des détachemens à conduire, avaient mal-adroitement fait manoeuvrer l'infanterie; le même reproche pouvait se faire aussi à quelques officiers d'infanterie qui employèrent leur cavalerie avec peu de discernement. Afin d'empêcher que ces fautes grossières n'eussent lieu à l'avenir, le roi composa un ouvrage de tactique et de castrométrie, qui contenait des règles générales, tant pour la guerre défensive que pour la guerre offensive; des ordonnances différentes pour les attaques et les défenses s'y trouvaient désignées avec toutes les dispositions adaptées à des terrains connus de toute l'armée *).

*) *Geheimer Unterricht für die Offiziere der Armee, beson-*

1763-1775. Ce livre méthodique et plein de préceptes évidens, confirmés par toutes les expériences des guerres passées, fut déposé entre les mains des inspecteurs. Ils le donnaient à lire aux généraux comme aux commandeurs des bataillons, ou des régimens de cavalerie; mais d'ailleurs on eut la plus grande attention à empêcher que le public en eût aucune connaissance. Cet ouvrage produisit plus d'effet qu'on ne l'espérait; il ouvrit l'esprit des officiers sur des manoeuvres dont ils n'avaient pas compris le sens; leur intelligence fit des progrès visibles; et comme les succès de la guerre roulent principalement sur l'exécution de la disposition, et que plus on a de généraux habiles, plus on peut s'assurer de réussir, on avait lieu de croire qu'après tant de peines pour instruire les officiers, les ordres seraient exactement suivis, et que les généraux ne feraient pas des fautes assez considérables pour causer la perte d'une bataille.

Selon les usages qui s'étaient établis pendant la dernière guerre, l'artillerie était devenue une partie principale des armées; on avait si prodigieusement augmenté le nombre des canons, que cela dégénéra en abus. Mais pour ne point perdre son avantage, il en fallait avoir tout autant que l'ennemi; pour cet

ders die der Kavalerie. Après la paix de Dresde le roi avait composé un ouvrage manuscrit: „*Unterricht für die Generale der Armee*“, dont un exemplaire tombat avec les équipages du général Czettritz entre les mains des Autrichiens; sur cela il fut imprimé à Dresde 1761.

effet on commença par rétablir l'artillerie de campagne, et l'on eut huit cent soixante-huit canons à refondre. On procéda ensuite aux canons des forteresses, qui en partie étaient évasés. On inventa des espèces de tombereaux, afin que chaque bataillon d'infanterie eût toujours avec soi des charges de réserve, qui étaient enfermées pour chaque peloton dans des sacs séparés, ce qui en facilitait la distribution. On doubla les moulins à poudre, qui en fabriquèrent six mille quintaux par année; en même temps les forges travaillaient à fondre des bombes, des boulets et des grenades royales. 1763-1775.

Les forteresses furent pourvue de bois de charpente et de soliveaux pour l'usage des batteries, et comme on voulait avoir toute une artillerie de réserve pour l'armée, on fondit en-sus huit cent soixante-huit canons de campagne. Tous ces différens ouvrages, en y ajoutant soixante mille quintaux de poudre, furent fournis aux arsenaux vers la fin de 1777. Il en coûta pour l'artillerie, pour la réparation de ses chariots et de son train, un million neuf cent soixante mille écus; c'était beaucoup, mais la dépense était nécessaire.

En commençant la guerre de 1756 la Prusse n'avait que deux bataillons d'artillerie. Ce nombre étant trop inférieur à celui de l'ennemi, on le porta à six bataillons, chacun de neuf cents hommes, outre les compagnies détachées, et distribuées dans les différentes forteresses. Ce corps après la paix resta sur

1763-1775. pied tel qu'il était, et l'on construisit de grandes casernes à Berlin, pour qu'étant toujours assemblé, il fût mieux et plus également dressé à l'usage auquel il était destiné. On fit instruire les officiers dans la fortification, afin qu'ils se perfectionnassent en l'art des siéges. Les canonniers et les bombardiers s'exerçaient tous les ans. Il fallait que dans une nuit ils eussent construit une batterie; ils apprenaient à démonter le canon de l'ennemi, à tirer à ricochet et à bien jeter les bombes, malgré les différentes directions des vents qui les chassant de côté ou d'autre les détournent de leur direction; d'autre part on faisait avancer en ligne les canons de campagne, comme s'ils eussent été distribués entre les bataillons; ils étaient obligés de profiter de la moindre butte de terre, pour ne négliger aucun de leurs avantages, et de viser toutes les fois avant de tirer leur coup. Comme on raffinait sur tout, on avait inventé une espèce nouvelle d'obusiers, dont la grenade portait à quatre mille pas; les bombardiers furent dressés à savoir s'en servir à diverses distances, et l'on s'aperçut que pour donner aux canons de campagne le dernier degré d'agilité dont ils sont susceptibles, il faudrait encore augmenter l'artillerie d'un certain nombre de manoeuvres, afin qu'à force de bras les canons demeurassent invariablement auprès des bataillons en avançant.

L'armée avait fait bien des campagnes, mais souvent le quartier-général avait manqué de bons maré-

chaux de logis; le roi voulut former ce corps, et choisit douze officiers qui avaient déjà quelque teinture de génie, pour les dresser lui-même; dans cette vue on leur fit lever des terrains, marquer des corps, fortifier des villages, retrancher des hauteurs, élever ce qu'on appelle des palanques, marquer les colonnes des marches, et surtout on les styla à sonder eux-mêmes tous les marais et tous les ruisseaux, pour ne pas se méprendre par négligence, et donner à une armée pour appui une rivière guéable, ou bien un marais par lequel l'infanterie pût marcher sans se mouiller la cheville du pied; ces fautes sont de très-grande conséquence, puisque les Français n'auraient pas été battus à Malplaquet, ni les Autrichiens à Leuthen, s'ils n'en avaient commis de semblables. 1763-1775.

L'éducation des jeunes gens de qualité qui se vouent aux armes est une chose qui mérite les plus grands soins; on peut les former dès leur jeunesse au métier auquel ils se destinent, et les avancer par de bonnes études de manière que leur capacité soit comme un fruit qui n'en vaut que mieux pour être précoce. Durant la dernière guerre l'éducation des cadets avait dégéneré au point, qu'à peine les jeunes gens qui sortaient de ce corps savaient lire et écrire; afin de couper le mal par la racine, le roi mit à la tête de cette institution le général Buddenbrock, l'homme du pays sans contredit le plus capable de vaquer à cet emploi. En même temps on choisit de bons instituteurs, et on augmenta leur nombre à pro-

1763-1775. portion des élèves qu'ils devaient instruire. Pour
subvenir aussi au manque d'éducation de la jeune
noblesse poméranienne, dont les parens etaient trop
pauvres pour y pourvoir eux-mêmes, le roi institua
(1769.) une école dans la ville de Stolpe, ou cinquante-six
enfans de condition étaient nourris, vêtus et élevés
à ses dépens. Après qu'ils avaient passé les premiers
élémens des connaissances et terminé leurs
humanités, ils entraient dans l'institut des cadets, où
leur éducation était perfectionnée. Les instructions
roulaient principalement sur l'histoire, la géographie,
la logique, la géométrie et l'art de la fortification,
connaissances dont un officier peut difficilement se
(1765.) passer. Une académie fut fondée en même temps,
dans laquelle entraient ceux des cadets qui annonçaient
le plus de génie; le roi en régla lui-même la
forme et fournit une instruction qui contenait l'objet
des études de ceux qu'on y placerait et de l'éducation
qu'ils y recevraient; on choisit pour professeurs
les personnes les plus habiles qu'on put trouver en
Europe; quinze jeunes gentilshommes y étaient élevés
sous les yeux de cinq gouverneurs. Toute leur
éducation tendait à leur former le jugement. L'académie
prospéra et fournit depuis des sujets utiles,
qui furent placés dans l'armée.

Après la conquête de la Silésie on y avait construit
différentes places; la plupart avaient besoin
d'être perfectionnées; il fallut encore en bâtir une
(1765.) nouvelle à Silberberg, afin d'être maître des débou-

chés qui mènent vers Glatz à gauche, et vers Brau- 1763-1775.
nau à droite. Ces ouvrages différens avaient coûté en 1777 la somme de quatre millions cent quarante-six mille écus, tandis qu'en Poméranie on fortifiait la ville de Colberg, qui coûta huit cent mille écus. Lors de l'invasion des Russes on s'était aperçu qu'en des cas pareils cette place pouvait devenir de la dernière importance. Quoiqu'on travaillât dans toutes les forteresses avec vigueur, il restait encore en 1778 quelques dépenses à faire, pour finir tout ce qui était près d'être achevé; le tout pouvait monter à la somme de deux cent mille écus.

Le général de Wartenberg, qui dirigeait l'économie militaire, était aussi occupé dans son département que les autres officiers dans leurs parties différentes. On profitait de la paix pour se préparer à la guerre. En 1777 on avait fabriqué à Spandau cent quarante mille nouveaux fusils; on avait fait des épées de rechange pour toute la cavalerie, des bandoulières, des selles, des brides, des ceinturons, des marmites, des pioches, des haches et une fourniture complète de tentes pour toute l'armée. Ces immenses apprêts étaient déposés, les fusils dans l'arsenal, et le reste dans deux grands bâtimens qu'on appelait les garderobes de l'armée. Outre tout cet appareil on avait mis à part la somme de trois millions, pour fournir en temps de guerre à la remonte de la cavalerie, ainsi que pour remplacer les uniformes qui se perdaient dans les batailles; une autre somme était

1763-1775. destinée pour les frais de l'augmentation de vingt-deux bataillons francs. Toutes ces choses ainsi préparées d'avance allégeaient au moins pour quelques campagnes le poids de la guerre, si accablant pour les finances quand elle est de durée.

L'article des magasins militaires ne fut point oublié; on en forma deux, l'un à Magdebourg, l'autre dans les places de la Silésie, chacun de trente-cinq mille winspels de seigle, pour entretenir durant une année deux armées de soixante-dix mille hommes. Le premier était destiné aux troupes qui devaient agir vers la Bohême ou la Moravie, et le second pour celles dont les opérations seraient dirigées vers la Saxe ou vers la Bohême. Le prix de ces magasins était évalué à un million sept cent mille écus. On les entama durant les trois années de disette dont nous avons parlé précédemment; mais dès l'année 1775 ils furent rétablis tels qu'ils avaient été précédemment.

Nous avons parlé des magasins du général Wartenberg et des grands magasins d'abondance que l'on avait amassés; mais cela n'était pas encore suffisant pour que l'armée pût entrer en campagne aussitôt que le besoin le demanderait. Un des articles les plus difficiles était de trouver et de rassembler tous les chevaux nécessaires au mouvement d'une aussi grande machine. Cette multitude de canons introduite par l'usage demandait un nombre immense de chevaux pour les transporter; il en fallait outre cela pour les

tentes, pour les officiers et pour les vivres. On compta qu'en tout la somme en montait à soixante mille. 1763-1775.

Après la paix l'armée avait été mise sur le pied de cent cinquante-un mille hommes; les troubles qui s'élevèrent en Pologne faisant appréhender qu'une nouvelle guerre ne s'allumât, le roi jugea à propos en 1768 d'augmenter de quarante hommes les compagnies de douze régimens d'infanterie; pour les loger il fallut bâtir des casernes, qui coûtèrent trois cent soixante mille écus. Les houssards et les Bosniaques, qui ne faisaient qu'onze cents têtes, furent portées à quatorze cents. Un bataillon de mille hommes fut levé aux ordres de monsieur de Rossières pour la défense de Silberberg. Ces différentes augmentations mirent l'armée en temps de paix sur le pied de cent soixante-un mille hommes, dont elle était composée.

Ces efforts étaient nécessaires; les conjonctures où l'on se trouvait, obligeaient de se préparer à tout événement. Surtout durant le cours de l'année 1771, pendant que les négociations étaient les plus vives, il était impossible de deviner quel parti prendrait la cour de Vienne, si ce serait celui de la Porte ou celui de la Russie; mais comme les apparences étaient que la maison d'Autriche penchait plus du côté des Turcs que de celui des alliés du roi, il fut résolu de remonter toute la cavalerie, en y joignant l'augmentation. Ce furent huit mille chevaux qu'on acheta

1763-1775. tout à la fois; bientôt le bruit s'en répandit dans toute l'Europe; la cour de Vienne comprit que le roi de Prusse s'était déterminé à soutenir de toutes ses forces son alliée l'impératrice de Russie.

Le concert de ces trois cours occasionna le partage de la Pologne, comme nous l'avons déjà dit dans le chapitre qui traite de la politique; ce chapitre-ci n'étant destiné qu'à ce qui regarde le militaire, nous n'envisagerons cette acquisition que sous ce point de vue-là. Elle était d'une très-grande importance en ce qu'elle joignait la Poméranie à la Prusse royale. On aura remarqué, en lisant l'histoire de la dernière guerre, que le roi avait été obligé d'abandonner toutes les provinces qui étaient séparées ou trop éloignées du corps de l'état. Ces provinces étaient celles du Bas-Rhin et de la Westphalie, surtout la Prusse royale. Cette dernière se trouvait non seulement séparée mais coupée de la Poméranie et de la Nouvelle Marche par un fleuve d'une profondeur et d'une largeur considérables; il fallait être le maître de la Vistule pour pouvoir soutenir la Prusse royale; mais depuis le partage le roi pouvait élever des places sur les bords de ce fleuve, et s'assurer les passages selon qu'il le jugeait convenable; et pouvait non seulement défendre le royaume contre les ennemis, mais se servir en cas de malheur de la Vistule et de la Netze, comme de bonnes barrières, pour empêcher l'ennemi de pénétrer soit en Silésie, soit dans la Poméranie et la Nouvelle Marche.

D'autre part cette nouvelle acquisition fournissait 1763-1775. les moyens d'augmenter considérablement l'armée. Elle fut mise en temps de paix sur le pied de cent quatre-vingt-six mille hommes, et l'on résolut de la porter en temps de guerre, avec les bataillons francs et autres corps pareils, au nombre de deux cent dix-huit mille combattans.

Voici en quoi consista l'augmentation:

Quatre bataillons de garnison et des compagnies de grenadiers, faisant	3,150	hommes
Deux nouveaux bataillons d'artillerie	2,510	. .
Six régimens d'infanterie sur le pied de paix	8,500	. .
Un régiment de houssards	1,400	. .
Trente-six régimens d'infanterie, la compagnie augmentée de vingt hommes	8,640	. .
Les chasseurs augmentée de . . .	300	. .
Une nouvelle compagnie de mineurs	150	. .

Vingt-cinq nouveaux majors avec autant d'aides de camp furent créés pour commander les bataillons de grenadiers; autrefois on les prenait des régimens en temps de guerre; maintenant cette charge est devenue permanente. Outre cela les artilleurs qui servaient l'artillerie volante furent remontés, afin qu'exercés en temps de paix, ils devinssent plus utiles en temps de guerre. Le total de cette nouvelle augmentation consistait en vingt-cinq mille deux cent vingt hommes; et un million deux cent cinquante

1763-1775. mille écus, assignés sur la Prusse occidentale, furent destinés à l'entretien de ces nouvelles troupes.

Quelque changement qu'on fasse dans l'état, il s'ensuit toujours des conséquences auxquelles le gouvernement doit penser à temps. Les forces de l'état s'étant accrues, il fallait faire un calcul nouveau de ce que coûterait à l'avenir une campagne. En l'année 1773 l'armée consistait en cent quarante-un bataillons de campagne, soixante-trois escadrons de cuirassiers, soixante-dix de dragons, cent de houssards, outre une artillerie de campagne composée de neuf mille six cents canonniers et bombardiers, sans compter douze cents artilleurs distribués pour le service des forteresses, et trente-six bataillons de garnison. Sur ce tableau de l'armée tel qu'on vient de le représenter, en y ajoutant l'augmentation de vingt-deux bataillons francs, on fit le devis de ce que coûteraient les premiers frais pour mettre cette machine en branle.

En suivant le même principe on calcula la dépense extraordinaire de cette armée pendant la durée d'une campagne, et pour ne s'y point tromper, on se régla sur la campagne la plus coûteuse de la dernière guerre, où s'étaient données les batailles les plus sanglantes, c'est-à-dire sur l'année 1757. Il vaut mieux dans ces sortes d'évaluations mettre les sommes plus considérables que trop faibles, parce qu'on ne perd rien au superflu, et qu'on risque beaucoup s'il n'y a pas assez d'argent.

APPENDICE.

De ce qui s'est passé de plus important depuis 1774 *jusqu'à* 1778.

1774-1777.

De la France.

On se persuadera bien que la jalousie, la haine et l'envie qu'avait excitées parmi les puissances de l'Europe le partage de la Pologne, ne se dissipèrent pas tout d'un coup. La chose était recente, et la sensation en avait été trop forte, pour que les souverains regardassent avec les yeux de l'habitude un événement dont leur amour propre était choqué. La France se rappelait avec un chagrin secret ses efforts inutiles pour soutenir la confédération de Bar; elle ne pouvait se dissimuler le mauvais succès de la guerre qu'elle avait conseillé aux Turcs d'entreprendre contre la Russie; elle était en quelque façon humiliée de voir qu'une monarchie comme la sienne eût eu si peu d'influence dans les troubles qui avaient déchiré la Pologne; elle ne craignait pas moins cette liaison qui commençait à se former entre l'impératrice-reine, l'impératrice de Russie et le roi de Prusse. Une semblable union donnait à ces puissances une prépondérance trop décidée en Europe, pour qu'à Versailles on pût l'envisager avec des yeux indifférens; mais

1774-1777. ces apparences étaient trompeuses, et il s'en fallait de beaucoup que l'amitié de ces trois puissances fût aussi étroite que le public pouvait se le figurer. Louis XVI venait de monter sur le trône; un évêque lui remit le testament politique que le dauphin, père du roi, lui avait confié, pour le donner à son fils lorsqu'il parviendrait à la régence. Le roi se fit une loi de suivre en tout les volontés de son père, et ce fut en conséquence de ce testament que monsieur de Maurepas, disgracié par Louis XV, devint premier ministre de Louis XVI, que monsieur d'Aiguillon fut exilé, et que monsieur de Choiseul perdit à jamais l'espoir de rentrer en faveur. Monsieur de Maurepas touchait à son seizième lustre; il avait été long-temps ministre sous le règne précédent; il possédait la routine des affaires; il avait l'esprit orné, et une tête capable de vastes desseins; mais il n'était plus dans l'âge, comme nous l'avons remarqué, où l'âme remplie d'ardeur entreprend hardiment de grandes choses. La mauvaise administration des finances sous le règne précédent pouvait conduire à une banqueroute générale. Il était d'autant plus atterré de cette idée, que cette banqueroute aurait au moins écrasé quarante mille familles, qui avaient placé tout leur bien dans les fonds publics; et quoique les ministres ne soient guère sensibles aux malheurs des peuples, ils le sont pourtant au blâme qui en retombe nécessairement sur eux. Le traité de Versailles, quoique peu avantageux à la France, subsistait toujours. Monsieur de

Maurepas avait de plus à ménager la jeune reine, 1774-1777.
soeur de l'empereur Joseph et fille de Marie-Thérèse, qui avec un peu de complaisance pouvait d'un jour à l'autre gagner assez d'ascendant sur l'esprit du roi son époux pour le gouverner entièrement; de sorte que ce vieux Mentor d'un pupille qui n'avait aucun caractère fixe, employait tour à tour la prudence et la fermeté pour empêcher que le royaume ne tombât en quenouille. La France, d'un autre côté, toujours rivale de l'Angleterre, voyait avec plaisir les troubles qui s'élevaient en Amérique entre les colonies et la mère-patrie. Elle encourageait sous main l'esprit de révolte qui s'y manifestait, et animait les Américains à soutenir leurs droits contre le despotisme que le roi George III voulait y établir, en leur présentant en perspective les secours qu'ils pouvaient attendre de l'amitié du roi très-chrétien.

La cour de Londres nous présente un tableau tout De l'Angleterre.
différent de celui que nous venons de crayonner. C'est l'Écossais Bute qui gouverne le roi et le royaume; semblable à ces esprits malfaisans dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais, il s'enveloppe ainsi que ses opérations des plus profondes ténèbres; ses émissaires, ses créatures sont les ressorts avec lesquels il meut cette machine politique selon sa volonté. Son système politique est celui des anciens Torys, qui soutiennent que le bonheur de l'Angleterre demande que le roi jouisse d'un pouvoir despotique, et que bien loin de contracter des alliances avec les

1774-1777. puissances du continent, la Grande-Bretagne doit se borner uniquement à étendre les avantages de son commerce. Paris est à ses yeux ce qu'était Carthage à ceux de Caton le censeur. Bute détruirait en un jour tous les vaisseaux français, s'il en était le maître et s'il pouvait les rassembler. Impérieux et dur dans le gouvernement, peu soucieux sur le choix des moyens qu'il emploie, sa mal-adresse dans le maniement des affaires l'emporte encore sur son obstination. Ce ministre, pour remplir ses grandes vues, commença par introduire la corruption dans la chambre basse. Un million de livres sterlings que la nation paye annuellement au roi pour l'entretien de sa liste civile, ne suffisait qu'à peine pour contenter la vénalité des membres du parlement. Cette somme destinée pour l'entretien de la famille royale, de la cour et pour les ambassades, étant annuellement employée à dépouiller la nation de son énergie, il ne restait au roi George III, pour subsister et pour soutenir à Londres la dignité royale, que cinq cent mille écus qu'il tirait de son électorat de Hanovre. La nation anglaise, dégradée par son souverain même, n'eut depuis d'autre volonté que la sienne; mais comme si ce n'en était pas assez de tant de prévarications, le lord Bute voulut frapper un coup plus hardi et plus décisif, pour établir plus promptement le despotisme auquel il visait; il engagea le roi à taxer par des impôts arbitraires les colonies américaines, autant pour augmenter ses revenus, que pour donner un

exemple qui par la suite des temps pût être imité dans la Grande-Bretagne; mais nous verrons que les suites qu'eut cet acte de despotisme, ne répondirent point à son attente. Les Américains, qu'on n'avait pas daigné corrompre, s'opposèrent ouvertement à cet impôt si contraire à leurs droits, à leurs coutumes, et surtout aux libertés dont ils jouissaient depuis leur établissement. Un gouvernement sage se serait hâté d'appaiser ces troubles naissans; mais le ministère de Londres agit d'après d'autres principes; il suscita de nouvelles brouilleries avec les colonies à l'occasion des marchands qui avaient le monopole de certaines marchandises des Indes orientales, qu'on voulut les forcer d'acheter. La dureté et la violence de ces procédés acheva de soulever les Américains; ils tinrent un congrès à Philadelphie, où renonçant au joug anglais, qui désormais leur devenait insupportable, ils se déclarèrent libres et indépendans *). Dès-lors voilà la Grande-Bretagne engagée dans une guerre ruineuse avec ses propres colonies; mais si le lord Bute se montra mal-adroit dans la conduite de cette affaire, il le parut encore davantage dans l'exécution et lorsque la guerre commença. Il crut bonnement que sept mille hommes de troupes réglées était un nombre suffisant pour subjuguer l'Amérique; et comme il n'avait pas l'art de Newton dans les cal-

1774-1777.

Insurrection des colonies anglaises en Amérique.

5 Septembre; 1774.

9 Février; 1775.

*) Cette déclaration est du 4 Juillet 1776. Voir: *Martens*, Recueil. T. II, p. 481.

1774-1777. culs, il s'y trompa toujours. Le général Washington, qu'à Londres on appelait le chef des rebelles, remporta dès les premières hostilités quelques avantages
19 Avril. sur les royalistes assemblés près de Boston. Le roi, qui s'attendait à des victoires, fut surpris de la nouvelle de cet échec, et le gouvernement se vit obligé de changer de mesures. Il était évident que le nombre des troupes en Amérique était trop faible pour remplir le dessein qu'on voulait exécuter; il fallait donc avoir une armée, quoiqu'on sentît toutes les difficultés qu'il y avait à trouver ce monde, et à le rassembler. Les Anglais ont manqué de tout temps d'art et de souplesse dans leurs négociations; attachés avec acharnement à leurs intérêts, ils ne savent pas flatter ceux des autres; ils pensent qu'en offrant des guinées, ils peuvent tout obtenir. Ils s'adres-
1776. sèrent d'abord à l'impératrice de Russie, et la choquèrent d'autant plus par leurs demandes, que la fierté de cette princesse regardait comme bien au-dessous d'elle d'accepter des subsides d'une autre puissance. Enfin ils trouvèrent en Allemagne des princes avides ou obérés, qui prirent leur argent; ce qui leur valut douze mille Hessois, quatre mille Brunsvicois, douze cents hommes d'Anspach, autant de Hanau, sans compter quelques centaines d'hommes que leur fournit le prince de Waldeck. Outre cela la cour envoya quatre mille Hanovriens à Gibraltar et à Port-Mahon, pour en relever les garnisons anglaises, lesquelles furent de là conduites en Amérique.

Toutes ces troupes servirent sous les auspices du lord Howe et de son frère l'amiral, comme nous le rapporterons en son temps. Chaque campagne coûta à l'Angleterre six millions de livres sterlings, ou trente-six millions d'écus. On comptait alors que les dettes de la Grande-Bretagne montaient déjà à neuf cent millions d'écus. Une campagne ne suffisait pas pour soumettre les colonies; ainsi l'on prévoyait dès-lors que dans peu la dette nationale passerait un milliard. La campagne suivante ne produisit aucun événement décisif, et les Américains se soutinrent contre le lord Howe et tous les renforts qui l'avaient joint; mais vers la fin de l'année 1777 la fortune commença à se déclarer en faveur des colonies. Sur les ordres de la cour le général Bourgoyne partit du Canada avec treize mille hommes, pour se rendre à Boston, selon le projet qu'on lui avait donné à exécuter; tandis que le lord Howe, qui n'était informé de rien, s'était emparé de Philadelphie. Ce défaut de concert acheva de gâter les affaires; Bourgoyne, qui manquait de chevaux pour le transport de ses vivres, et avait entrepris une expédition impraticable relativement aux subsistances, fut obligé de se rendre prisonnier avec toutes ses troupes aux Américains qu'il croyait subjuguer *). Un événement de cette nature aurait autrefois soulevé toute la nation contre le gouvernement, et causé même une révolu-

1774-1777.

1777.

*) Près de Saratoga, le 17 Octobre 1777.

1774-1777. tion; il ne produisit alors qu'un léger murmure, tant l'amour des richesses l'emportait sur l'amour de la patrie, et faisait préférer à ce peuple, autrefois si noble et si généreux, l'avantage personnel au bien général. Le roi d'Angleterre, qui soutenait le système de Bute par obstination, se roidissait contre les obstacles qu'il voyait naître sous ses pas. Peu sensible aux malheurs qui retombaient sur son peuple, il n'en devenait que plus ardent pour l'exécution de ses projets, et afin de gagner la supériorité sur les Américains, il faisait négocier dans toutes les cours de l'Allemagne, pour en tirer le peu de secours qu'elles pouvaient encore lui fournir. L'Allemagne se ressentait déjà de la quantité d'hommes qu'on en avait tirée, pour les envoyer dans ces climats lointains, et le roi de Prusse voyait avec peine l'empire dépourvu de ses défenseurs, surtout dans le cas où il surviendrait une nouvelle guerre; car dans les troubles de 1756 la Basse-Saxe et la Westphalie seules avaient assemblé une armée, avec laquelle on avait arrêté et dérangé tous les progrès de l'armée française. Par cette raison il chicana le passage des troupes des princes qui en donnaient à l'Angleterre, lorsqu'elles se trouvaient obligées de passer par le pays de Magdebourg, celui de Minden ou par le Bas-Rhin. Ce n'était qu'une faible revanche du mauvais procédé de la cour de Londres au sujet de la ville et du port de Danzig; toutefois le roi ne voulut pas pousser les choses trop loin; une longue expérience

lui avait appris qu'on trouve une multitude d'enne- 1774-1777.
mis dans le monde, et qu'il ne faut pas s'en susciter soi-même de gaieté de coeur. Voilà en gros l'idée qu'on peut se faire de l'Angleterre pendant le peu d'années dont nous nous sommes proposé de décrire les événemens. Nous la quitterons maintenant, pour présenter le résumé de ce que pendant la même époque il se passa de mémorable en Russie.

De la Russie.

L'impératrice de Russie sortait de la guerre qu'elle avait faite aux Turcs, couverte de gloire par les succès que ses troupes avaient eus contre ses ennemis; mais l'état était presque épuisé d'hommes et d'argent, et la paix si mal assurée, que le grand-vizir déclara lui-même au prince Repnin, ambassadeur à la Porte, qu'à moins que le chan de Crimée ne rentrât sous la domination de la Porte, et que l'impératrice de Russie ne restituât Kertsch et Jenikale, la paix qu'on avait extorquée aux Turcs ne serait point de durée. Sur cette déclaration les troupes russes occupèrent Perekop, et aussitôt les hostilités recommencèrent en Crimée. Ce n'était pas une guerre dans les formes, où deux grandes armées se trouvassent en présence l'une de l'autre, mais c'étaient des incursions où des troupes turques débarquaient en différens parages, ce qui occasionnait de petits combats, dont toutefois les Russes sortirent toujours victorieux. Cependant cet état d'incertitude inquiétait l'impératrice, parce qu'elle était obligée d'assembler son armée sur les frontières de la Tartarie, et de tenir un gros corps à Kiow,

1774-1777. pour l'opposer en cas de nécessité à un corps de quarante mille Turcs campés près de Bender, qui de là, en traversant la Pologne, pouvaient facilement se porter vers la partie des provinces russes située à l'autre bord du Dniester; ainsi sans avoir ni la paix ni la guerre, les dépenses de l'impératrice étaient aussi grandes que si la guerre avait été déclarée entre les deux puissances. L'intérieur de la cour de Pétersbourg fournissait des événemens d'une autre nature, mais qui tiennent également à l'histoire de ce temps. L'impératrice voyant que son fils, le grand-duc, était en âge de se marier, délibérait sur le choix de l'épouse qu'elle voulait lui donner. Ce devait être une princesse d'Allemagne, dont l'âge et la personne convinssent à son fils. Ce choix n'était pas indifférent pour la cour de Berlin, cette nouvelle liaison pouvant devenir favorable ou contraire à ses intérêts. L'Allemagne était alors stérile en princesses; il n'y en avait que trois ou quatre, qui pussent être proposées, parce que les unes étaient trop âgées et les autres trop jeunes. Celles auxquelles on pouvait penser, étaient une soeur de l'électeur de Saxe, une princesse de Würtemberg, trop jeune, et trois princesses fille du landgrave de Darmstadt. La soeur aînée de ces princesses de Darmstadt était mariée au prince de Prusse; ainsi il y avait tout à gagner, si une de ces princesses devenait grande-duchesse, parce que les noeuds de la parenté se joignant à ceux de l'alliance, ils semblaient annoncer que l'union de la

Prusse et de la Russie serait par là plus cimentée 1774-1777.
que jamais. Le roi mit tout en oeuvre pour arranger les choses de la sorte, et il fut assez heureux pour réussir entièrement. Les princesses de Darmstadt passèrent par Berlin; elles arrivèrent à Pétersbourg; (1773.) la seconde des filles du landgrave fut celle qui emporta la pomme, et le mariage fut solennement célébré; mais il ne réussit pas, et donna lieu à un grand nombre d'intrigues et des scènes fâcheuses *).

Il s'était élevé en même temps de nouvelles chicanes à Varsovie sur les possessions que les puissances co-partageantes occupaient en Pologne. Les Sarmates, en se plaignant amèrement, accusaient les Autrichiens et les Prussiens d'en avoir étendu les limites beaucoup au-delà de ce qui leur avait été accordé par les traités. Ces plaintes avaient fait impression sur l'impératrice de Russie, dont l'ambition s'applaudissant d'avoir donné des provinces à de grands souverains, était encore plus flattée d'en fixer les limites. Pour prévenir les suites que pourrait avoir le mécontentement de l'impératrice, si on ne l'appaisait pas au plutôt, le roi résolut d'envoyer le prince Henri à Pétersbourg, sous prétexte de faire une visite à l'impératrice, laquelle l'avait invité à se rendre à sa cour. Il faut ajouter à ceci que le roi s'était concerté avec la cour de Vienne pour que les

*) Voir page 255.

1774-1777. deux puissances conservassent leurs possessions intactes, en laissant crier les Polonais et en tâchant d'appaiser la cour de Russie; mais le prince Kaunitz, attaché à sa politique, dans l'intention de brouiller les cours de Berlin et de Pétersbourg, fit déclarer à cette dernière que l'impératrice-reine, par la seule envie d'obliger l'impératrice de Russie, avait résolu de rendre à la république de Pologne une partie du palatinat de Lublin, toutes les terres qui se trouvent au-delà de la rive droite du Bug, la ville de Casimir et quelques autres morceaux encore qu'elle possédait. Le prince Henri arriva donc à Pétersbourg dans des conjonctures aussi singulières que fâcheuses. Il avait à combattre les Français, les Espagnols et les Autrichiens. À peine eut-il vu l'impératrice que la grande-duchesse vint à mourir en mettant au monde un enfant mort. Le prince, qui se trouva présent à cette scène, assista l'impératrice dans ces tristes circonstances autant qu'il dépendait de lui; il prit un soin particulier du grand-duc, atterré par un spectacle aussi nouveau pour lui que lugubre. Il ne l'abandonna point, et ayant non seulement contribué à rétablir sa santé, son chef-d'oeuvre fut en particulier de raccommoder entièrement la mère et le fils, dont la mésintelligence s'était beaucoup augmentée depuis le mariage de la grande-duchesse, et faisait appréhender qu'il n'en résultât des suites fâcheuses ou pour l'un ou pour l'autre. L'impératrice fut vivement touchée du service que le prince Henri lui avait rendu,

et depuis ce temps son crédit s'accrut de jour en jour. 1774-1777.
Il en fit bientôt un très-bon usage. L'impératrice était dans l'intention de remarier promptement son fils; le prince lui proposa la princesse de Würtemberg, petite-nièce du roi, qui fut aussitôt agréée. Il fut outre cela résolu que le prince Henri mènerait le grand-duc à Berlin, où il verrait cette princesse, et où les promesses se feraient; après quoi il la ramènerait en Russie, pour que les noces se fissent à Pétersbourg. Le prince trouva plus de difficultés pour éluder les restitutions que les Polonais exigeaient du roi. La cour de Vienne avait donné l'exemple de ces restitutions; la Russie insistait pour que le roi imitât sa conduite. Cette affaire fut donc remise à la médiation de monsieur de Stackelberg, ambassadeur de Russie en Pologne, et après s'être arrangé le mieux que l'on put, la cour de Berlin rendit à la république une partie du lac de Goplo, la rive gauche de la rivière de Drevenz et quelques villages aux environs de Thorn.

Nous ne rapporterons point ici en détail la réception du grand-duc. Ce fut une fête perpétuelle depuis les frontières jusqu'à Berlin, où le luxe et le goût se disputèrent les honneurs qu'on rendit à cet illustre étranger. On ne croyait point à Vienne que le grand-duc viendrait à Berlin. Le prince Kaunitz, comptant sur le succès de ses manigances, était persuadé que sa cour ayant été la première à restituer quelques terrains aux Polonais, il avait par cette

1774-1777. complaisance irrémissiblement brouillé les cours de Berlin et de Pétersbourg; et au moment qu'il pensait préparer son triomphe, il apprend que le grand-duc est à Berlin, qu'il épouse la princesse de Würtemberg, et que l'intimité entre la Prusse et la Russie est plus grande que jamais. Mais si ce ministre avait manqué son coup en Russie, il s'en était dédommagé

De l'Autriche. aux dépens des Turcs; car la cour de Vienne, sous prétexte de régler les limites qui séparent la Hongrie et la Valachie, s'était emparée du district de la Buckowina, qui s'étend jusqu'à un mille de Choczim. Les Turcs avaient été assez ignorans, ou pour mieux dire assez stupides pour consentir à ce démembrement de leurs états, sans qu'il y eût une raison valable pour l'autoriser et sans se plaindre *). Les autres puissances ne pensaient pas ainsi. La Russie avait raison d'être jalouse de l'acquisition de la cour de Vienne vers le Dniester, parce que cette possession, en l'approchant si fort de Choczim, mettait les Autrichiens en état de disputer aux Russes le passage du Dniester toutes les fois qu'ils voudraient pousser leurs conquêtes soit en Moldavie, soit en Valachie; et même quand on aurait laissé passer leurs troupes, les Autrichiens, maîtres de la Buckowina, pouvaient les couper de leurs subsistances, ou du moins tenir la balance dans les guerres entre les

*) Le traité est du 5 de Mai 1775; les limites furent réglées en 1777.

Russes et les Turcs selon qu'ils le jugeraient convenable à leurs intérêts. D'autre part les Autrichiens intriguaient sans relâche à Constantinople, afin d'entretenir l'aigreur que la dernière paix avait laissée entre la Porte et la Russie, et d'occasionner de nouvelles brouilleries. Les Français soufflaient également le feu de leur côté. Ces manoeuvres sourdes animèrent enfin le grand-seigneur, et occasionnèrent les déclarations au prince Repnin dont il a été fait mention, et cette espèce de guerre dans la Crimée, qui fut appaisée ensuite. Vienne était alors dans l'Europe le foyer des projets et des intrigues. Cette cour si altière, afin de parvenir à dominer sur les autres, portait ses vues de tous côtés, pour étendre ses limites et pour engloutir dans sa monarchie les états qui se trouvaient situés à sa bienséance. Du côté de l'orient elle méditait de joindre la Servie et la Bosnie à ses vastes possessions. Au midi, tentée de se saisir d'une partie des possessions de la république de Venise, elle n'attendait que l'occasion de joindre Trieste et le Milanais au Tyrol par un démembrement qui était à sa bienséance. Ce n'en était pas assez; elle se promettait bien après la mort du duc de Modène, dont un archiduc avait épousé l'héritière, de revendiquer le Ferrarois, possédé par les papes, et de dépouiller le roi de Sardaigne du Tortonois et de l'Alexandrin, comme ayant toujours appartenu aux ducs de Milan. Vers l'occident la Bavière lui présentait un morceau bien tentant. Voisine 1774-1777.

1774-1777. de l'Autriche, elle lui ouvrait un passage vers le Tyrol. En la possédant la maison d'Autriche voyait le Danube couler presque toujours sous sa domination. On supposait outre cela qu'il était contraire à l'intérêt de l'empereur de laisser réunir la Bavière et le Palatinat sous un même souverain, et comme cet héritage eût rendu l'électeur palatin trop puissant, il valait mieux que l'empereur le prît pour lui-même. De là en remontant le Danube, on rencontre le duché de Würtemberg, auquel la cour de Vienne pensait avoir des prétentions bien légitimes. Toutes ces acquisitions auraient formé comme une galerie, qui de Vienne en se liant les unes aux autres la conduisait jusqu'aux bords du Rhin, où l'Alsace, qui avait fait anciennement partie de l'empire, pouvait être répétée, ce qui menait enfin à la Lorraine, qui naguère avait été le domaine des ancêtres de Joseph. En nous tournant vers le septentrion, nous rencontrons cette Silésie dont l'Autriche ne pouvait oublier la perte, et qu'elle se proposait bien de recouvrer aussitôt qu'elle en trouverait l'occasion. L'empereur ne savait pas cacher et voiler ses vastes desseins. Sa vivacité le trahissait souvent. Pour en rapporter un exemple, il suffit de dire que vers la fin de l'année 1775 le roi de Prusse eut quelques forts accès de goutte consécutifs. Van Swieten, ministre de la cour impériale à Berlin, supposa que cette goutte était un hydropisie formée, et flatté de pouvoir annoncer à sa cour la mort d'un ennemi qui long-temps avait été

redoutable pour elle, il manda hardiment à l'empe- 1774-1777.
reur que le roi tirait vers sa fin, et qu'il ne passerait pas l'année. Voilà toutes les troupes autrichiennes en marche; leur rendez-vous est marqué en Bohême, et l'empereur attend plein d'impatience à Vienne la confirmation de cette nouvelle, pour pénétrer tout de suite en Saxe, et de là sur les frontières du Brandebourg, afin de proposer au successeur du trône l'alternative, ou de rendre tout de suite la Silésie à la maison d'Autriche, ou de se voir écrasé avant de pouvoir se mettre en défense. Toutes ces choses, qui se firent ouvertement, s'ébruitèrent partout, et ne cimentèrent point l'amitié des deux cours, comme on peut bien se l'imaginer. Cette scène parut d'autant plus singulière, que le roi de Prusse n'ayant été atteint que d'une goutte ordinaire, en était déjà guéri avant que l'armée autrichienne fut rassemblée. L'empereur alors fit retourner toutes ses troupes dans leurs quartiers ordinaires. L'année d'après, savoir en 1777, l'empereur fit un voyage incognito en France. Le séjour qu'il fit à Paris et à Versailles ne contribua pas à resserrer l'union des deux nations. Il avait beaucoup plus de monde et d'aménité que Louis XVI. Cela causa des jalousies au monarque français, qui s'en cachait à peine. Joseph voulut ensuite parcourir les provinces de la France, et peut-être que s'observant moins que dans la capitale du royaume, il laissa échapper des marques trop sensibles du chagrin qu'il éprouvait en voyant de bons établissemens de manu-

1774-1777. factures ou de commerce, ou d'autres choses pareilles, qui étaient autant de preuves de l'industrie nationale. Ces choses, quelque petites qu'elles fussent, n'échappèrent pas à la sagacité française. L'empereur s'était distingué par sa politesse à la cour; mais se contraignant moins dans les provinces, il parut plutôt envieux qu'ami de la nation chez laquelle il se trouvait, et perdit tout le crédit que sa gentillesse lui avait acquis. D'autre part ce voyage fit un effet tout différent sur Joseph. Il avait parcouru la Normandie, la Bretagne, la Provence, le Languedoc, la Bourgogne et la Franche-Comté; toutes provinces, qui autrefois gouvernées par des souverains, quoique vassaux, avaient été par la suite des temps insensiblement incorporées dans la monarchie française. Ces objets, qui le frappaient vivement, occasionnaient la comparaison humiliante, selon lui, qu'il faisait de cette masse réunie sous un chef, et du gouvernement germanique, dont à la vérité il était l'empereur, mais dans lequel il se trouvait des rois et des souverains assez puissans pour lui résister, même pour lui faire la guerre. S'il en avait eu les moyens, il aurait voulu réunir incessamment toutes les provinces de l'empire à ses domaines, pour se rendre souverain de ce vaste corps, et élever par ce moyen sa puissance au-dessus de celle de tous les monarques de l'Europe. Ce projet l'occupait sans cesse, et il pensait que la maison d'Autriche ne devait jamais le perdre de vue. C'était de ces principes ambitieux que partait l'ar-

deur avec laquelle il convoitait la Bavière, et quoi- 1774-1777.
que la mort de l'électeur de Bavière ne parût point devoir être prochaine, l'empereur n'épargna rien pour mettre l'électeur palatin et ses ministres dans ses intérêts. Le roi de Prusse, toujours attentif aux démarches de la cour de Vienne, fut des premiers à découvrir ce mystère. Cette cour était trop dangereuse et trop puissante pour être négligée, et d'ailleurs il faut connaître les projets de son ennemi, si l'on veut s'y opposer. Il résulte des faits différens que nous venons d'exposer, que la paix de l'Europe était menacée de tous les côtés; le feu couvait sous la cendre, un rien pouvait en faire sortir des flammes. La Russie s'attendait d'un moment à l'autre à être attaquée par les Turcs; si la guerre n'était point déclarée, il se commettait des hostilités de part et d'autre. La dernière guerre avait occasionné des dépenses énormes à l'impératrice; la Russie en était presque épuisée, surtout à cause des ravages de Pugatschew dans la province de Casan, et de la destruction des mines qui dans ces contrées sont d'un rapport très-considérable.

À Vienne un jeune empereur, dévoré d'ambition, avide de gloire, n'attendait qu'une occasion pour troubler le repos de l'Europe. Il avait deux généraux, Lacy et Loudon, qui s'étaient acquis de la réputation dans la guerre précédente. Son armée était mieux entretenue et sur un meilleur pied qu'elle ne l'avait jamais été. Il avait augmenté le nombre des

1774-1777. canons de campagne et l'avait porté jusqu'à deux mille. Ses finances, qui se ressentaient encore des frais immenses de la dernière guerre, n'étaient pas sur un pied tout-à-fait solide. On évaluait les dettes de l'état à cent millions d'écus, dont on avait réduit les intérêts à quatre pour cent; mais le peuple était surchargé des plus durs impôts; chaque jour on en ajoutait de nouveaux; et malgré tout l'argent qu'à force de presser les provinces on rassemblait à Vienne, en déduisant la dépense fixe et couchée sur l'ordre du tableau il ne restait à l'impératrice-reine que deux millions dont elle pût disposer; ainsi il n'y avait d'autre fonds que celui de quatre millions d'écus que le maréchal de Lacy avait épargnés sur l'entretien de l'armée; mais par l'exactitude de la banque de Vienne à payer les intérêts des capitaux que la cour avait empruntés, elle avait assuré et consolidé son crédit tant en Hollande qu'à Gênes, de sorte que si la cour jugeait à propos de recourir à de nouveaux emprunts, elle pouvait se flatter de trouver de nouvelles ressources. Ajoutez à ce crédit si bien établi une armée de cent soixante-dix mille hommes toujours entretenus, et tout lecteur conviendra que l'Autriche avait alors une puissance plus formidable que ne l'avait jamais été celle des empereurs précédens, sans en exceptèr Charles-Quint même.

Des autres états de l'Europe.

La France, telle que nous l'avons dépeinte, était bien déchue, si nous comparons son état politique présent à ce qu'il était durant les belles années de

Louis XIV. Il semblait que sa fécondité épuisée 1774-1777.
n'eût plus la force de produire d'aussi grands génies que ceux qu'elle formait alors. Écrasée par le poids de dettes énormes, elle en était sans cesse aux expédiens. Un contrôleur-général des finances était regardé comme un adepte; on voulait qu'il fît de l'or, et quand il n'en fournissait point à proportion des besoins, on le chassait aussitôt. On fit enfin choix du sieur Necker, tout calviniste qu'il était. On espérait peut-être qu'un hérétique, maudit pour maudit, en faisant un pacte avec le diable fournirait les sommes nécessaires aux vues du gouvernement. L'état entretenait cent mille hommes de troupes réglées et soixante mille de milices. Ses ports étaient dégarnis de vaisseaux. Monsieur de Maurepas se servit du temps où l'Angleterre faisait si mal à propos la guerre à ses colonies, pour relever la marine française. On travailla dans tous les chantiers dès l'année 1776. Trente-six vaisseaux de ligne étaient déjà construits, et dès l'année 1778 le nombre en était augmenté et montait à soixante-six, sans compter les frégates et les autres bâtimens. Les îles et les colonies d'Amérique étaient toutes bien fournies de troupes. Peut-être n'avait-on pas eu la même attention pour les possessions françaises des Indes orientales. Tant de mesures préalables auraient dû ouvrir les yeux aux Anglais; elles leur pronostiquaient une prochaine rupture avec la France, s'ils avaient su prévoir. La situation de la France, quoique peu brillante, n'en

1774-1777. méritait pas moins l'attention des autres puissances. Ses dettes la mettaient dans l'impuissance de soutenir une longue guerre, mais forte de l'alliance de l'Espagne et de l'assistance qu'elle en pouvait tirer, on la voyait épier le moment pour tomber comme un faucon sur sa proie, et se venger sur la Grande-Bretagne des maux qu'elle lui avait causés durant la guerre précédente; et en général on ne pouvait rien traiter d'important en Allemagne, ni dans le sud de l'Europe, sans se concerter ou s'entendre avec cette puissance.

L'Angleterre, comme nous l'avons dit, était sous le joug des Torys, accablée de dettes, engagée dans une guerre ruineuse, qui augmentait les dettes nationales de trente-six millions d'écus par an; pour frapper son bras droit de son bras gauche, elle épuisait toutes ses ressources et s'acheminait à grands pas vers sa décadence. Ses ministres accumulaient les fautes; la principale consistait à porter en Amérique une guerre dont il ne pouvait lui revenir aucun avantage. Elle se brouillait aussi sans raison avec tout le monde; nous en exceptons les Français, perpétuels ennemis de l'Angleterre; mais la cour de Londres était également mal avec l'Espagne au sujet des chicanes qui s'étaient élevées entre ces nations pour l'île de Falkland; et depuis la mort du dernier roi de Portugal l'Angleterre avait entièrement perdu l'influence qu'elle avait dans ce royaume. Ses procédés hauts, durs et despotiques à l'égard du gouverneur

de St.-Eustache lui avaient fait perdre l'amitié et la confiance des Provinces-Unies. Le roi d'Angleterre, en qualité d'électeur de Hanovre, avait mécontenté la cour de Vienne, en lui refusant des passe-ports pour des chevaux de remonte, que l'on accorda toujours en pareil cas. Il avait indisposé l'impératrice de Russie. Depuis l'aventure de sa soeur la reine Mathilde, l'inimitié du Danemark était manifeste. Le roi de Prusse avait encore plus de griefs que les autres. Il pouvait reprocher au roi d'Angleterre la paix conclue avec la France, par laquelle l'Angleterre abandonna la Prusse, et toutes les manigances mises en jeu pour le déposséder du port de Danzig. L'Angleterre ne pouvait donc attribuer qu'à sa propre inconduite le délaissement et l'abandon général où elle se trouvait alors. 1774-1777.

La Suède, quoiqu'elle eût changé sa forme de gouvernement, n'avait point gagné des forces nouvelles. La balance de son commerce lui était défavorable; elle ne recevait point de subsides de la France; aussi avait-elle à peine les moyens de se défendre et se trouvait-elle hors d'état d'attaquer personne. Le Danemark avait une bonne flotte et trente mille soldats; mais sa faiblesse le mettait presque de niveau avec la Suède. Le roi de Sardaigne se trouvait comme garotté par l'alliance de la France et de l'Autriche; il ne pouvait rien par lui-même; il ne pouvait figurer qu'avec le secours d'un allié puissant, de sorte que dans l'état actuel des choses on ne devait pas le

1774-1777. mettre au-dessus de la Suède et du Danemark. La Pologne, pleine de têtes remuantes mais légères, n'entretenait que quatorze mille hommes, et ses finances n'étaient pas même suffisantes pour mettre en action ce petit nombre de troupes. Le ministre de Russie gouvernait ce royaume au nom de l'impératrice, à peu près comme autrefois les proconsuls romains gouvernaient les provinces de l'empire. Il ne s'agissait donc point réellement de ce qu'on pensait ou projetait à Varsovie; il suffisait de savoir ce qu'on avait résolu à Pétersbourg, pour porter son jugement sur la Pologne.

La Prusse avait joui de quelque tranquillité pendant cette paix; attentive aux projets que forgeaient ses voisins, mais ne se mêlant directement d'aucune affaire, elle s'était appliquée principalement à rétablir ses provinces ruinées. La population avait pris des accroissemens considérables; les revenus de l'état se trouvaient augmentés de plus d'un quart de ce qu'ils étaient en 1756; l'armée était entièrement rétablie, et depuis l'année 1774 le roi entretenait cent quatre-vingt-six mille hommes, bien disciplinés et qu'il pouvait mettre en action d'un jour à l'autre. Ses forteresses étaient pour la plupart achevées et en bon état, ses magasins remplis pour une campagne, et il avait des sommes assez considérables en réserve pour soutenir seul la guerre pendant quelques années. La Russie était l'unique alliée de la Prusse. Cette liaison aurait été suffisante, si l'on n'avait pas eu lieu

de craindre qu'une nouvelle guerre en Crimée n'em- 1774-1777.
pêchât l'impératrice de Russie de fournir au roi les secours qu'elle lui devait selon les traités. D'ailleurs la cour de Berlin ayant ménagé toutes les puissances, n'était brouillée avec aucune; mais les soupçons que donnaient les vues ambitieuses de l'empereur, faisaient pronostiquer avec certitude qu'au premier événement inattendu l'explosion de ce volcan aurait lieu. Il s'était déjà élevé des troubles dans l'empire à l'occasion de la visitation de la chambre impériale à Wetzlar. Ce tribunal de justice ayant très-injustement rempli ses fonctions, occasionna les plaintes de nombre de princes qui souffraient de ses prévarications. La cour de Vienne, loin de punir ou de chasser les coupables, qui étaient ses créatures, s'obstinait à les soutenir. Le roi de Prusse et le roi d'Angleterre, comme électeurs, avec un parti considérable, contraignirent les Autrichiens à céder sur plusieurs points. Enfin de quelque côté qu'on jetât ses regards, on voyait la tranquillité de l'Europe sur le point d'être troublée. Pour ne point agir inconsidérement pendant ces conjonctures critiques, il était nécessaire que la Prusse s'entendît avec d'autres puissances, et qu'elle sût au vrai dans quelles dispositions se trouvait la France. Les anciennes liaisons de la cour de Berlin et de celle de Versailles étaient rompues depuis l'année 1756. La guerre qui se faisait alors, l'enthousiasme des Français pour l'Autriche, les efforts qu'ils firent pour écraser le roi de

1774-1777. Prusse, expression qu'ils avaient souvent employée, enfin l'animosité qui s'en était ensuivie, n'avaient pas rapproché les esprits. Ces sortes de plaies sont trop douloureuses pour pouvoir se consolider promptement. Après la paix de 1763 l'animosité se tourna en froideur; ensuite la cour de Berlin s'unit par des traités à celle de Pétersbourg, et comme l'impératrice de Russie n'aimait pas la France, le roi de Prusse ne pouvait alors, s'il voulait ménager son unique alliée, se rapprocher trop des Français. Ce fut par cette raison que monsieur de Guines, créature de Choiseul et ministre de la cour de Versailles à Berlin, put d'autant moins pousser avec succès ses négociations, que dès l'année 1770 les affaires de Pologne commençaient à s'agiter, et que le roi ne pouvait en même temps être du parti des Russes, qui soutenaient le roi Poniatowski, et de celui des Français, qui appuyaient la confédération de Bar. Bientôt après survinrent les incidens qui produisirent le partage de la Pologne dont nous avons parlé précédemment, et dès-lors plus que jamais toute intimité avec la cour de Versailles fut interdite. Outre ces obstacles que nous venons d'exposer, il y avait de plus l'alliance qui subsistait entre la France et l'Autriche, qui mettait des entraves encore plus considérables à toute liaison qu'on aurait pu contracter avec la France; vu qu'aussi long-temps que ce traité subsistait, elle ne pouvait sans l'enfreindre entrer dans les vues de la cour de Berlin. Mais comme vers

l'année 1777 toutes les affaires de la Pologne furent 1774-1777.
terminées, et que le théâtre de la politique présentait des décorations nouvelles; qu'outre cela un nouveau roi et d'autres ministres gouvernaient la France, il y eut dès-lors moyen de rapprocher les cours de Pétersbourg et de Versailles, parce que les mêmes acteurs ne subsistaient plus. Le ressentiment de l'impératrice de Russie ne pouvait pas s'étendre sur leurs successeurs.

MÉMOIRES

DE

LA GUERRE DE 1778.

Après avoir exposé comment se fit le partage de la Pologne entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, nous crûmes que ce serait le dernier événement remarquable du règne du roi; cependant le destin, qui se joue de la prévoyance humaine, en ordonna autrement. La mort soudaine d'un prince, qui ne paraissait ni apparente, ni prochaine, troubla subitement la tranquillité dont jouissait l'Europe. L'électeur de Bavière prend la petite vérole, et la nouvelle de son décès arrive lors même que celle de sa guérison rendait l'espérance à tous ceux qui s'intéressaient à sa conservation. Dès-lors la guerre devint presque inévitable; car l'on fut instruit que la cour impériale et le jeune empereur Joseph avaient formé le projet d'envahir la Bavière à la mort de l'électeur. Ce dessein avait été conçu par l'empereur François, qui, pour y donner quelque apparence de justice, avait fait épouser à son fils la soeur de l'électeur de Bavière, pour acquérir le droit de revendiquer l'héritage allodial de cette succession; mais cette princesse étant morte sans lignée, ce prétexte ne pouvait plus

1777.

Mort de Maxim.-Joseph, électeur de Bavière; 30 Décembre. 1777.

(1765.)

(1767.)

1777. servir. La cour impériale n'ayant de prétention ni légitime, ni apparente sur cet électorat, se servit de certains anciens documens, et des droits de suzeraineté qu'elle croyait avoir comme roi de Bohême sur les fiefs de la Bavière. Elle avait d'avance gagné tous les ministres de l'electeur palatin et ce prince même, auquel elle promit des établissemens avantageux pour ses enfans naturels, pourvu qu'il leur sacrifiât ses successeurs légitimes, à la tête desquels était le duc de Deux-Ponts. À peine apprit-on à Vienne la mort de l'électeur de Bavière que le conseil s'assembla; l'empereur proposa d'envahir la Bavière; l'impératrice-reine consentit avec répugnance à une démarche aussi violente, ou plutôt elle se laissa entraîner à la persuasion du prince Kaunitz, qui l'assura que cet événement n'aurait point de suites, et que l'Europe consternée ou léthargique n'oserait pas traverser l'empereur dans une entreprise aussi hardie que décisive. D'abord seize bataillons, vingt escadrons et quatre-vingt canons se mettent en marche. L'électeur palatin, qui était à Munich, pâlit à cette nouvelle; et il signe une convention*), en abandonnant les deux tiers de la Bavière aux désirs des Autrichiens. Cette action violente se répandit partout. L'empereur s'était trop découvert pour que l'Europe ne jugeât pas de ce qu'annonçait de suites une ambition aussi forte. Dans ce moment de crise il fal-

Convention du 3 Janvier 1778.

*) Voir: *Martens*, Recueil. T. II, p. 582.

lait prendre un parti, ou celui de s'opposer avec vigueur à ce torrent, qui allait se déborder si rien ne l'arrêtait, ou il fallait que tout prince de l'empire renonçât aux priviléges de sa liberté, parce qu'en demeurant dans l'inaction, le corps germanique semblait approuver tacitement le droit que l'empereur voulait s'arroger de disposer despotiquement des successions qui viendraient à vaquer; ce qui tendait au renversement général des lois, des traités, des confraternités et des priviléges qui assuraient les possessions de ces princes. Toutes ces funestes conséquences n'avaient point échappé à la pénétration du roi; mais avant que d'en venir aux remèdes violens, il y avait des arrangemens préalables à prendre; il fallait que le prince de Deux-Ponts protestât contre le traité de Munich; que la Saxe réclamât l'assistance du roi pour sa succession allodiale; mais surtout que l'on pressentît les cours de Versailles et de Pétersbourg, afin de pénétrer leur façon de penser, et d'être sûr à quoi on pouvait s'attendre de leur part. L'électeur de Saxe s'adressa le premier au roi, après s'être vainement adressé à la cour de Vienne, dont la hauteur ne daigna pas même l'honorer d'une réponse, parce qu'ayant presque entièrement dépouillé l'électeur palatin, ce prince se trouvait hors d'état de satisfaire la Saxe sur ce qu'elle exigeait de la succession allodiale. La cour de Vienne, qui d'autre part agissait avec plus de précipitation que de prudence, avait négligé de s'assurer du prince de Deux-

1777.

1778. Ponts, légitime successeur de l'électeur palatin, dont l'accession était absolument nécessaire pour rendre le traité de Munich valable. Elle avait de plus traité cette affaire avec si peu de secret et de ménagement, que toutes ses démarches étaient connues depuis dix ans qu'elle couvait ce projet. C'est ce qui engagea le roi à envoyer le comte de Görtz incognito à Munich, où il arriva à point nommé, pour arrêter le prince de Deux-Ponts au bord du précipice où il allait s'abîmer *). Le comte de Görtz lui représenta qu'il ne gagnerait rien en ratifiant le traité de son oncle, au lieu qu'en protestant contre l'illégalité de cet acte, il conservait l'espérance de se faire restituer une partie du cercle de Bavière, que l'électeur palatin avait abandonnée à l'Autriche. La force de la vérité se fit sentir à ce jeune prince et sa protestation parut peu de temps après; il écrivit en même temps au roi, pour lui demander son appui et son assistance. Dès-lors cette affaire commença à prendre une forme régulière. La cour de Berlin, chargée des intérêts de l'électeur de Saxe et du prince de Deux-Ponts, trouva des motifs suffisans pour entâmer une négociation avec la cour de Vienne touchant la succession de la Bavière. C'étaient des

Mission du comte de Görtz.

*) Voir: Mémoire historique de la négociation en 1778 pour la succession de la Bavière, confiée par le roi de Prusse Frédéric-le-Grand au comte Eustache de Görtz. Francfort, 1812; et *Historische und politische Denkwürdigkeiten des kön. preuss. Staatsministers Grafen von Görtz.* T. I, p. 31,

escarmouches politiques, qui donnaient le temps de s'instruire foncièrement du parti que la France prendrait, et de ce qu'on pensait à Pétersbourg. Sous prétexte d'une ignorance affectée, on demandait à la cour de Vienne des éclaircissemens sur les droits qu'elle prétendait avoir sur la Bavière; l'on exposait ses doutes; on alléguait le droit public, et ce que les lois et les coutumes avaient d'opposé à ces prétentions; l'on rappelait les articles formels du traité de Westphalie qui réglaient cette succession; enfin l'on mettait la cour impériale dans des embarras d'autant plus grands, qu'étant surprise par la mort inopinée de l'électeur de Bavière, elle avait manqué de temps pour donner à son usurpation des couleurs apparentes, qui pussent en imposer; aussi ses défenses furent-elles si faibles et si mauvaises, qu'on les réfuta facilement. Dans ce conflit des plus grandes affaires, le roi se trouvait plus gêné par la position actuelle des puissances prépondérantes que par celle des Autrichiens. La France était liée à l'Autriche par le traité de Versailles; s'était-elle arrangée ou non avec l'empereur? Ce prince lui avait-il promis des cessions en Flandre, pour qu'elle consentît à l'usurpation de la Bavière? Préférerait-elle à la garantie du traité de Westphalie le traité de Versailles? Enfin dans les démêlés qui s'annonçaient, demeurerait-elle neutre, ou bien assisterait-elle l'Autriche? Il était de la dernière importance d'avoir des notions sûres sur tous ces points, pour ne point se précipi- 1778.

1778. ter dans une entreprise, sans en prévoir les suites. Tous ces points furent développés successivement à Versailles; l'on connut que le ministère désapprouvait intérieurement la conduite des Autrichiens; que par ménagement pour la reine de France, fille de Marie-Thérèse, on ne se déclarerait point contre l'empereur, mais aussi qu'on ne se départirait pas de la garantie de la paix de Westphalie. Cela voulait dire que la France se proposait de conserver la neutralité; ce qui paraissait un bien petit rôle pour une aussi grande puissance, qui du temps de Louis XIV avait fixé les yeux de l'Europe étonnée; mais bien des raisons motivaient cette conduite. Le poids des dettes énormes dont le royaume était chargé, et qui en l'augmentant menaçait d'une banqueroute générale; l'âge de monsieur de Maurepas, qui touchait à son seizième lustre; l'éloignement que la nation française avait pour une guerre en Allemagne, fortifié par le peu de réputation que les armées françaises avaient acquise dans leurs dernières campagnes contre les alliés que le prince Ferdinand de Brunsvic commandait; les engagemens que la France avait pris avec les colonies anglaises de l'Amérique, qui l'obligeaient à soutenir leur indépendance, et cela dans un moment où elle avait résolu de déclarer par mer la guerre à la Grande-Bretagne. Pour armer tant de vaisseaux l'on travaillait dans tous les chantiers. Tout l'argent que l'industrie pouvait ramasser, était destiné pour la flotte, et il ne restait rien pour d'autres opérations.

Cet état d'impuissance n'empêchait pas le ministère 1778.
de voir avec chagrin les pas audacieux du jeune empereur pour s'acheminer au despotisme. Il faisait de la Bavière une galerie pour s'approcher de l'Alsace et de la Lorraine; il se frayait en même temps un chemin en Lombardie, projet dont le roi de Sardaigne appréhendait le contrecoup, et dont il portait des plaintes amères en France. Toutes ces différentes idées, tous ces motifs résumés mettaient le ministère de Versailles dans des sentimens favorables pour le roi de Prusse, parce qu'il était bien aise que quelque puissance que ce fût s'opposât à l'ambition démésurée d'un jeune prince qui pouvait pousser ses projets d'agrandissement bien loin, s'il n'était arrêté au commencement de sa course. La France demeurait dans une espèce d'apathie, et elle voyait en même temps les deux plus puissans princes d'Allemagne s'affaiblir réciproquement.

Telles étaient les dispositions de la cour de Versailles, sur lesquelles on pouvait compter. Il restait à pénétrer avec le même soin quelles étaient les vues et les sentimens de la cour de Pétersbourg. L'impératrice de Russie était l'alliée du roi de Prusse; mais elle se trouvait à la veille d'une nouvelle guerre avec la Porte, ce qui devait la gêner, en lui ôtant les moyens de remplir ses engagemens envers la Prusse. Il était facile de prévoir que les Autrichiens mettraient la ruse en oeuvre, pour accélérer les hostilités entre les Russes et les Turcs; c'était une di-

1778. version, qui en occupant ailleurs la cour de Pétersbourg, l'empêcherait de fournir des secours aux Prussiens, et donnerait par conséquent beau jeu aux vastes desseins de l'empereur. Il était important pour les Prussiens de prévenir la cour de Vienne, et de contrecarrer les intrigues qu'elle se préparait à mettre en oeuvre à Constantinople. Ce fut à cette fin que le roi eut recours aux bons offices de la France auprès de la Porte. La cour de Versailles s'en chargea, et l'on verra par la suite de ces mémoires que ses soins ne furent pas sans effet. La négociation des Français fut secondée par un fléau épouvantable; une peste plus maligne qu'à l'ordinaire affligea la ville de Constantinople, où elle fit de terribles ravages, et, en pénétrant dans l'intérieur du sérail, obligea le grand-seigneur à se réfugier dans une de ses maisons de plaisance à quelque distance de la capitale. Une calamité aussi générale inspira à cette nation des sentimens plus pacifiques; elle rallentit l'esprit remuant et inquiet de Hassan pascha, grand-amiral de la Porte, qui était le vrai promoteur de la guerre que le grand-seigneur méditait contre la Russie; ce qui applanissait le chemin aux insinuations pacifiques des Français. Quoique ces différentes mesures levassent bien des obstacles, il restait encore d'autres difficultés à surmonter, pour que tout fût applani. Ces difficultés venaient des ministres de Russie, qui avaient peu ou point idée du système germanique. Néanmoins la cour de Pétersbourg fut

convaincue de l'injustice des procédés de l'empereur, et comprit que ce prince, qui ne devait être que le chef de l'empire, aspirait à s'en rendre le despote. 1778.

On négociait donc ainsi dans toutes les cours de l'Europe, tandis qu'à Vienne on s'aperçevait par les mémoires que le baron de Riedesel présentait au nom de la Prusse, que touchant la succession de Bavière on raisonnait à Berlin sur des principes tout opposés à ceux de la cour impériale. Cette cour en conçut des soupçons, et se doutant que les choses pourraient en venir à une brouillerie ouverte, dès le commencement de Mars elle résolut de rassembler ses forces en Bohême. Les ordres furent donnés aux régimens d'Italie, à ceux de Hongrie et à ceux de la Flandre, de hâter leur marche pour s'y rendre. Or dès qu'une armée aussi nombreuse s'assemble sur les frontières d'une province, la sûreté de l'état exige qu'on se mettre également en force, pour ne pas recevoir la loi de son voisin. Ces considérations engagèrent le roi à mettre ses troupes en mouvement, pour former deux armées, chacune de quatre-vingt mille hommes. L'une, sous les ordres du prince Henri, fut destinée à s'assembler aux environs de Berlin, pour être à portée de joindre promptement les Saxons, au cas que l'empereur tentât de faire une invasion en Saxe. L'autre armée, à la tête de laquelle le roi avait résolu de se mettre, avait son rendez-vous en Silésie. Sa majesté partit de Berlin le 4 d'Avril pour

Préparatifs de guerre.

1778. Breslau, d'où elle se rendit à Frankenstein, où les troupes de Silésie arrivèrent le même jour. Cela formait un corps de trente mille hommes, avec lesquels il fallait établir une défensive, pour attendre que les Prussiens, les Poméraniens et ceux de la Marche électorale eussent le temps de les joindre. Dans cette vue on prépara un camp retranché dans le comté de Glatz sur les hauteurs de Pischkowitz, dont la gauche était flanquée par les canons de la forteresse et couverte par le ruisseau de la Steina, duquel par le moyen d'une écluse on avait formé une inondation.

Tandis qu'on s'occupait de ces préparatifs, arriva un courrier de l'empereur, chargé de lettres pour le roi. Elles contenaient de ces lieux communs vagues sur le désir de maintenir la paix et de mieux s'entendre. Le roi y répondit avec toute la politesse convenable, insinuant à l'empereur, qu'en limitant ses prétentions sur la Bavière, il était maître de conserver la paix, et que sa modération lui ferait plus d'honneur que ne pourraient faire les plus brillantes conquêtes. Bientôt le courrier revint avec une autre lettre, dans laquelle l'empereur voulut justifier ses droits. Elle fut réfutée par des argumens tirés du droit féodal, des pactes de famille et du traité de Westphalie; enfin un troisième courrier succéda aux précédens; l'empereur, faisant semblant de se relâcher, proposait une négociation qui fût confiée au comte de Cobenzl, ministre de Vienne à Berlin. Le roi comprit bien que l'empereur voulait gagner

du temps, pour rassembler toutes ses troupes en Bohême, pour fortifier tous les postes qu'il prétendait occuper, et pour ramasser les chevaux d'artillerie, de bagage et de vivres, qui manquaient encore à son armée; mais comme il importait de montrer de la modération dans cette affaire, pour ne point choquer la France et la Russie, le roi consentit à cette négociation, quoiqu'il fût facile de prévoir quelle en serait l'issue. Les Autrichiens étalèrent toutes leurs mauvaises preuves, qui furent réfutées d'une façon victorieuse par les ministres prussiens, sans que la cour de Vienne voulût se désister le moins du monde de ses usurpations; enfin pour terminer cette plaidoierie infructueuse, l'on déclara pour l'*ultimatum,* que si les Autrichiens ne consentaient pas à restituer la plus grande partie de la Bavière à l'électeur palatin, on prendrait ce refus pour une déclaration de guerre. C'était ce que désirait l'empereur; il aspirait à se rendre indépendant de l'impératrice sa mère, par le commandement des armées et par l'éclat qu'il espérait d'obtenir par ses succès; toutefois il a paru par la suite des événemens que ses combinaisons n'étaient ni justes ni exactes. Il était haï de la noblesse, laquelle l'accusait d'avoir le dessein de la rabaisser. 1778.

Dès le 4 de Mai les armées, tant celle de Silésie que celle de Saxe, étaient formées; la négociation de Berlin se rompit le 4 de Juillet, et le 6 toutes les troupes se mirent en marche. Pour mieux

1778. cacher ses desseins, l'armée de la Silésie cantonnait dans une espèce de coude depuis Reichenbach, Frankenstein jusqu'à Neisse. Par cette position il était impossible que l'ennemi pût deviner si les forces du roi se porteraient vers la Moravie, ou en Bohême. L'armée impériale avait un corps de trente mille hommes en Moravie, commandé par le prince de Teschen. Ce corps était retranché près de Haydepiltsch sur les bords de la Mora, pour couvrir Olmutz. L'armée de l'empereur était derrière l'Elbe dans des fortifications inexpugnables, depuis Königsgrätz jusqu'à la petite ville d'Arnau. Le corps du maréchal de Loudon, de quarante à cinquante mille hommes, garnissait les postes de Reichenberg, Gabel et Schluckenau vers la Lusace; le gros de son monde était entre Leitmeritz, Lowositz, Dux et Teplitz. Le projet de campagne que le roi avait formé, était bien différent de celui qu'il lui fallut exécuter. Il se proposait de porter la guerre en Moravie, de laisser environ vingt mille hommes pour couvrir le comté de Glàtz et les passages de Landshut, de tourner le poste de Haydepiltsch, ce qui était faisable, d'engager une affaire avec les Autrichiens et si le succès en était heureux, d'envoyer un détachement de vingt mille hommes derrière la Morava droit à Presbourg, par où l'on gagnait le pont du Danube qui s'y trouve, l'on coupait l'armée impériale de tous les vivres qu'elle tirait de la Hongrie, et en faisant de là des incursions vers Vienne, on obligeait la cour pour sa propre sûreté

d'attirer une partie de ses troupes à l'autre côté du Danube pour couvrir la capitale, de sorte que l'affaiblissement des armées de Bohême aurait donné beau jeu au prince Henri et aurait facilité toutes les opérations de sa campagne. 1778.

Quelque avantageux que fût ce projet, le roi fut obligé de s'en désister par les raisons suivantes; en premier lieu les Autrichiens ne laissèrent qu'environ dix mille hommes en Moravie; le reste, commandé par le prince de Teschen, joignit l'empereur auprès de Jaromirz. Il résultait de là que si le roi entrait en Moravie avec soixante mille hommes, toute l'armée de l'empereur, portée à quatre-vingt mille combattans, aurait tenté une diversion dans la Basse-Silésie, contre laquelle les troupes, dont on destinait le commandement au général Wunsch, auraient été trop inférieures en nombre pour y pouvoir résister; ce qui aurait mis le roi dans l'obligation d'abandonner l'offensive dans la Haute-Silésie, pour courir défendre le comté de Glatz ou les montagnes de Landshut; en second lieu, la raison principale qui détermina pour l'entrée en Bohême, fut que l'électeur de Saxe craignait que les Autrichiens ne fissent une invasion dans ses états, et ne prissent Dresde, avant que les Prussiens pussent arriver à son secours. Il fallait empêcher l'empereur d'exécuter ce dessein au cas qu'il l'eût conçu; car il en aurait résulté que l'électeur de Saxe accablé aurait pu être forcé à changer de parti, ou au moins qu'au lieu d'établir le

1778. théâtre de la guerre en Bohême, on l'aurait par maladresse établi en Saxe. Il fallut donc que le roi entrât en Bohême avec ses forces principales, pour se présenter vis-à-vis de l'empereur, et l'empêcher de renforcer le corps du maréchal Loudon, qui sans secours était trop faible pour s'opposer aux entreprises du prince Henri; mais d'autre part l'on ne pouvait pas laisser la Haute-Silésie sans défense, et il fallait opposer des troupes au général Ellrichshausen, qui se tenait dans le camp de Haydepiltsch derrière la Mora. Ce furent messieurs de Stutterheim et de Werner que l'on chargea de ce commandement, avec environ dix mille hommes. Voici comment le projet sur la Bohême s'exécuta. L'armée de Silésie entra dans le comté de Glatz; l'avant-garde occupa le poste important du Ratschenberg, d'où elle se porta sur Nachod, le reste de l'armée suivant l'arrière-garde. Le 7 de Juillet le roi fit une reconnaissance à la tête de cinquante escadrons de dragons et de houssards.

Entrée de l'armée prussienne en Bohême; 5 Juillet.

Pour qu'on se fasse une idée nette de la position de l'ennemi, il faut savoir que les Autrichiens avaient assez bien fortifié la ville de Königsgrätz pour qu'au moins elle pût soutenir un siége de quelques semaines; à quoi contribuait principalement le confluent de l'Adler et de l'Elbe, au moyen duquel ils avaient formé des inondations difficiles à saigner. Cette ville faisait l'appui de la droite de leur camp. Au-delà de l'Elbe et près de Königsgrätz campait un corps de grenadiers et quelque cavalerie dans des ouvrages

qui ressemblaient plutôt à une ville fortifiée qu'à des retranchemens de campagne. De Semonitz à Schurz s'étendait un autre corps environ de trente mille hommes, couverts par des fossés de huit pieds de profondeur, de seize de large, bien fraisés et palissadés, et par surcroît entourés de chevaux de frise qui liaient ensemble les ouvrages séparés; plus loin s'élevait la hauteur de Kukus, qui commandant ces bords-ci de l'Elbe s'étend de colline en colline par Königshof vers Arnau, d'où cette chaîne de montagnes aboutit à Hohenelbe; où elle se joint et se confond avec les montagnes que l'on nomme le *Riesengebürge*. Tous les passages de l'Elbe étaient défendus par de triples redoutes. L'ennemi avait fait des abatis d'arbres aux sommets de ces montagnes couvertes de bois, derrière lesquels campaient quarante bataillons de la réserve, pour porter de prompts secours aux lieux que les Prussiens auraient la témérité d'attaquer, au cas qu'il fût possible d'emporter successivement ce nombre de redoutes et d'ouvrages munis de quinze cents canons en batterie. Ajoutez à tant de difficultés la plus considérable, et qui empêchait absolument de tenter le passage de l'Elbe, c'est que depuis Jaromirz jusqu'aux hautes montagnes le lit de la rivière est bordé à chaque rive de rochers de douze et plus de pieds de hauteur; ce qui empêche d'y jeter des ponts et de la franchir en d'autres lieux que ceux où des ponts sont déjà établis. L'ennemi s'était principalement attaché à fortifier ces passages,

1778.

1778. dont une surabondance d'ouvrages rendait l'approche impraticable.

Quelque imposant que fût l'aspect de ce camp formidable, on se flatta pourtant durant les premiers jours de gagner par adresse ce qu'on ne pouvait emporter par la force. L'on avait dessein d'opposer à la partie de l'armée autrichienne campée entre Jaromirz et Schurz un corps de troupes capable de la tenir en respect; on le destinait en même temps à faire de fausses attaques d'un côté sur le village de Herzmanitz et de l'autre sur Königshof, tandis que le gros de l'armée se glisserait par la vallée de Sylva, passerait la nuit l'Elbe au village de Werdeck, enfilerait le chemin de Prausnitz pour gagner les hauteurs de Schwitschin, qui, étant les plus hautes, dominaient toute la contrée, et le camp même de l'ennemi. S'il avait été possible aux Prussiens de s'y établir, ils coupaient l'aile droite des impériaux de l'aile gauche, les obligeaient à combattre à leur désavantage, ou bien à se retirer plus honteusement encore.
8 Juillet. En conséquence de ce projet le roi se campa à Welsdorf avec vingt-cinq bataillons seulement et soixante escadrons. C'était ce corps qui devait masquer les mouvemens de la grande armée. Celle-là demeura dans le poste de Nachod, d'où il était plus facile de la faire manoeuvrer, soit sur la droite, soit à la gauche principalement de cette avant-garde. Comme il était nécessaire de reconnaître exactement la position de l'ennemi, pour s'assurer si le plan dont nous

avons parlé pouvait s'exécuter, ou s'il était de nature à être rejeté, l'on déguisa les reconnaissances sous différentes prétextes apparens; tantôt on donnait l'alarme à quelque quartier de l'ennemi, quelquefois on engageait des escarmouches aves ses postes avancés; le plus souvent on fourrageait sous son canon. Ce fut dans les différentes occasions que fournirent ces petites opérations de guerre, qu'en s'approchant de Königshof et du village de Werdeck, on découvrit auprès de Prausnitz un camp fort, à peu près de sept bataillons, et derrière ce poste sur la croupe du mont de Schwitschin un autre corps d'environ quatre bataillons. Ces précautions de l'ennemi mettant des obstacles insurmontables aux desseins qu'on avait formés, mirent le roi dans la nécessité d'y renoncer, pour imaginer d'autres expédiens. La distribution des troupes était bonne autant qu'on pouvait exécuter le premier projet; elle pouvait à la longue devenir vicieuse, si l'on se contentait d'un si faible corps pour l'opposer à toutes les forces de l'empereur. La distribution de l'armée fut donc changée; quarante bataillons formèrent le camp de Welsdorf; le lieutenant-général Bülow fut placé avec quelques bataillons et trente escadrons à Smirsitz; le général Falkenhayn au défilé de Kwalkowitz, qui était derrière l'armée; le général Wunsch avec vingt bataillons à Nachod, pour couvrir les convois de l'armée, et le général Anhalt avec douze bataillons et vingt escadrons tout-à-fait sur la droite de l'armée à Pil-

1778.

1778. nikau vis-à-vis d'Arnau et de Neuschloss; mais sa communication était assurée avec l'armée du roi par la forêt de Sylva, où les Prussiens avaient des postes.

Marche du prince Henri en Bohême. Tandis que ces mouvemens se faisaient en Bohême, et que l'armée de l'empereur était si occupée d'elle-même, que la crainte d'être attaqué d'un moment à l'autre, écartait toute pensée de détacher vers le maréchal Loudon, le prince Henri gagna Dresde sans opposition; de là il poussa des détachemens en Bohême à la rive gauche de l'Elbe; mais par une manoeuvre assez leste, quoique difficile, il se porta en Lusace, laissant le général Platen à la tête d'environ vingt mille hommes pour couvrir Dresde; et dix-huit mille Saxons s'étant joints à ses troupes, ce
28 Juillet. prince se porta en Bohême par différens corps, qui tournant et attaquant les détachemens que l'ennemi avait à Schluckenau, Rumbourg et Gabel, les dépos-
31 Juillet et 2 Août. tèrent et leur prirent quinze cents hommes et six canons. S. A. R. fit fortifier les environs de Gabel,
9 Août. dont la défense fut confiée aux Saxons, et s'avança avec le gros de l'armée à Niemes, où elle se posta dans un camp d'une forte assiette. Ce coup, auquel les impériaux n'étaient point préparés, dérangea tout le projet de leur défensive. Le maréchal Loudon abandonna avec précipitation les postes d'Aussig et de Dux, mais ce qui doit surprendre d'avantage, ses fortifications de Leitmeritz, avec le magasin qui s'y
9 Aout. trouvait. Le général de Platen profita avec célérité

de cette faute; il prit Leitmeritz, s'avança vers Budin sur l'Eger, et poussa son avant-garde jusqu'à Welwarn, qui n'est qu'à trois milles de Prague. L'alarme et la consternation se répandirent dans cette grande ville; la première noblesse, qui s'y était rassemblée, se sauva, et la capitale resta quelques jours comme déserte. Le maréchal Loudon ayant, comme nous l'avons rapporté, abandonné toute la rive gauche de l'Elbe, ne se crut en sûreté qu'à Munchengrätz auprès de Jung-Bunzlau; et comme les ennemis avaient tout à craindre pour l'armée de l'empereur, le maréchal Loudon garnit de gros détachemens tout le cours de l'Iser, qui coule ou entre des rochers, ou entre des marais. Dans la Haute-Silésie les Prussiens avaient surpris dans leur camp de Haydepiltsch deux régimens de dragons impériaux et les avaient presque ruinés. 1778.

Ce fut dans ces circonstances, où la guerre était bien décidée, où les Prussiens avaient déjà quelques avantages, où dans le royaume de Bohême quatre grandes armées étaient en action les unes contre les autres, qu'arrive à Welsdorf un étranger, qui, s'annonçant secrétaire du prince Gallizin, ministre de Russie à Vienne, demande à parler au roi. Ce soi-disant secrétaire était le sieur Thugut, ci-devant ministre de l'empereur à Constantinople. Il était chargé d'une lettre de l'impératrice-reine pour le roi. Nous nous contentons d'en rapporter la substance: l'impératrice témoignait son chagrin des brouilleries

17 Juillet. Négociations.

1778. et des troubles qui venaient de naître; l'appréhension qu'elle avait pour la personne de l'empereur; le désir de trouver des tempéramens propres à concilier les esprits, en priant le roi d'entrer en explication sur ces différens sujets. Le sieur Thugut prit ensuite la parole, et dit au roi qu'il serait facile de s'entendre, si l'on y procédait de bonne foi. L'intention des Autrichiens était de gagner ce prince par des offres si avantageuses, qu'elles le fissent désister de l'appui qu'il prêtait à l'électeur palatin. Pour cet effet Thugut l'assura que sa cour non seulement ne s'opposerait point à sa succession éventuelle des markgraviats de Baireuth et d'Anspach, mais qu'encore elle offrait son appui à la Prusse pour le troc de ces markgraviats contre des provinces limitrophes du Brandebourg, comme la Lusace ou le Mecklenbourg, si le roi le jugeait conforme à ses intérêts. Le roi lui répondit que sa cour mêlait et confondait ensemble des choses qui n'avaient aucune connexion, savoir sa succession légitime et incontestable sur ces markgraviats avec l'usurpation de la Bavière, et l'intérêt de ses états avec l'intérêt de l'empire, dont il embrassait la cause; que si l'on voulait s'entendre, il était nécessaire que sa cour se désistât d'une partie de la Bavière, et qu'on prît des mesures pour qu'à l'avenir des actes d'un despotisme aussi violent ne troublassent plus la sécurité du corps germanique, en ébranlant ses plus fermes fondemens; et qu'à l'égard de cette succession il était bien éloigné de for-

cer un prince quelconque à troquer ses états contre ces markgraviats; enfin que si un troc pareil avait lieu, il fallait que ce fût de bon gré qu'il s'arrangeât. Le roi ajouta, que ceci ne s'étant traité que verbalement, il voulait bien, pour donner à l'impératrice des preuves évidentes de ses dispositions pacifiques, minuter quelques articles principaux, qui pourraient servir de base au traité qu'on se proposait de faire. Thugut s'offrit pour secrétaire; mais le roi, qui ne se fiait ni à son style, ni à ses intentions, les coucha lui-même par écrit. Certainement l'impératrice-reine aurait bien gagné en les acceptant. La cour de Russie ne s'était point encore déclarée; la France conseillait à l'Autriche de faire la paix; mais ses avis avaient peu d'influence sur l'esprit ardent du jeune empereur, et sur le génie impérieux du prince Kaunitz. 1778.

Voici le résumé de ce projet: l'impératrice rendra la Bavière à l'électeur palatin, à l'exception de Burghausen, des mines et d'une partie du Haut-Palatinat; le Danube sera libre; Ratisbonne ne sera plus bloquée par la possession de Stadt am Hof; la succession de ce pays sera assurée aux héritiers légitimes de la Bavière; l'électeur de Saxe obtiendra du Palatin une somme d'argent pour les allodiaux, et la cour impériale lui cédera les droits qu'elle prétend avoir sur tous les fiefs situés en Saxe; le duc de Mecklenbourg aura, en guise de dédommagement pour ses prétentions en Bavière, quelque fief vacant

1778. dans l'empire; la cour impériale ne chicanera plus le roi de Prusse pour la succession des markgraviats; la France, la Russie et le corps germanique garantiront le présent traité. Thugut partit pour Vienne avec cette pièce; il revint ensuite chargé d'une foule de propositions insidieuses, dont le prince Kaunitz l'avait muni. Le roi s'aperçut par la forme que prenait cette négociation, qu'elle n'était pas de nature à pouvoir réussir; il ne lui convenait pas d'ailleurs de traiter avec monsieur Thugut; ainsi il l'envoya au couvent de Braunau, pour étaler ses talens devant le comte Finck et le sieur de Hertzberg, ses ministres, qui l'expédièrent infructueusement pour Vienne quelques jours après. Tout ce qui s'était passé dans cette négociation fut communiqué aux ministres de la France et de la Russie, afin que convaincus des procédés desintéressés de la Prusse, ils ne se laissassent point prévenir par les fausses expositions que leur en feraient les ministres de Vienne. L'impératrice-reine désirait sincèrement la paix; son fils l'empereur, dont elle connaissait l'ambition à la tête de ses troupes, lui faisait craindre la perte ou l'affaiblissement de son autorité; mais elle était mal secondée par son ministre le prince Kaunitz, qui par des vues assez communes aux courtisans s'attachait plutôt à l'empereur, dont la jeunesse ouvrait une perspective plus brillante à la famille de ce ministre que l'âge avancé de l'impératrice. Le sort des choses humaines est d'aller ainsi; de petits intérêts décident

des plus grandes affaires. L'empereur, instruit de la négociation du sieur Thugut, en fut furieux ; il écrivit à sa mère, que si elle voulait faire la paix, il ne retournerait jamais à Vienne, et s'établirait à Aix-la-Chapelle, ou dans quelque lieu que ce pût être, plutôt que de s'approcher jamais de sa personne. L'impératrice avait fait venir le grand-duc de Toscane, qu'elle envoya aussitôt à l'armée, pour qu'il adoucît l'empereur son frère, et lui inspirât des sentimens plus pacifiques. L'effet de cette entrevue fut de brouiller les deux frères, qui jusqu'alors avaient vécu en très-bonne intelligence. 1778.

Après avoir rendu compte de cette négociation et de tout ce qui s'y rapporte, il est temps de reprendre la suite des opérations militaires de ces quatre armées qui s'observaient en Bohême. Du côté où le roi commandait la position de l'armée impériale avait été exactement reconnue de Königsgrätz jusqu'à la ville d'Arnau; restait à savoir si au-delà il y avait des troupes vers Hohenelbe et les hautes montagnes. Le général Anhalt, qui, comme nous l'avons dit, était détaché au-delà de la droite du camp aux villages de Pilnikau et de Kottwitz, eut ordre d'envoyer des partis vers Langenau, et de s'y porter lui-même, pour faire un rapport exact de ce qu'il aurait découvert. Il vit d'abord un camp fortifié derrière Neuschloss, et plus loin il ne trouva que deux bataillons campés sur les hauteurs qui couronnent la ville de Hohenelbe. Ce fait bien constaté servit de

1778. base au nouveau projet que le roi forma, en portant vivement l'armée de ce côté. Là on pouvait forcer le passage de l'Elbe, que deux bataillons n'étaient pas en état de défendre. Cette entreprise exécutée, on devait se flatter des succès les plus brillans, surtout si le prince Henri s'avançait de Niemes sur l'Iser. Les deux armées prussiennes se prêtant la main, elles se trouvaient sur le flanc et à dos de l'armée de l'empereur, qui ne pouvait se soutenir que par un combat, ou qui se trouvant forcé d'abandonner ses retranchemens immenses, ne trouvait point de poste assuré que derrière les étangs de Gitschin, où même sa position était tournable, ce qui l'aurait réduit à se réfugier à Pardubitz, où il était couvert par les étangs de Bohdanetz et le courant de l'Elbe. Ce projet, quelque beau qu'il fût, rencontrait de grandes difficultés dans l'exécution. La première était celle des chemins creux et des défilés qu'il fallait traverser pour arriver à l'Elbe, et l'affreux embarras de traîner par ces chemins une artillerie nombreuse; la seconde, de fournir l'armée de vivres; quand on aurait passé l'Elbe, on aurait mené le pain jusqu'à cinq milles au-delà de ce fleuve; le manque de chevaux aurait en troisième lieu rendu un transport plus éloignée impossible. Tous ces obstacles, qui se présentaient à l'esprit du roi, lui firent résoudre d'aller au plus sûr, et de cacher encore soigneusement ce projet, qu'il n'abandonna pas cependant; il ne voulut donc point quitter son camp de Welsdorf avant d'avoir

fourragé radicalement toute la contrée qui s'étend de l'Elbe à ses frontières de Silésie, d'autant plus que les Autrichiens avaient forcé les habitans de s'enfuir avec tout leur bétail au-delà de l'Elbe; et le roi gagnait au moins par là qu'il était impossible que les Autrichiens tinssent l'hiver un corps considérable sur ses frontières, et inquiétassent ses troupes dans leurs quartiers. Dès que tous les fourrages furent consumés, le roi marcha avec l'armée et prit le camp de Burkersdorf, proche de Sohr, où il y avait trente-trois ans qu'il avait gagné une bataille sur les mêmes ennemis. Les Autrichiens ne firent pas sortir un homme de leurs retranchemens à la poursuite de son armée, et l'empereur demeura immobile et dans son ancienne position derrière l'Elbe, sans même chicaner l'arrière-garde au terrible défilé de Kowalkowitz, où elle était obligée de passer. Monsieur de Wunsch reprit son poste du Ratschenberg derrière Nachod. Le prince de Prusse occupa le poste de Sohr à portée de celui de Pilnikau, où commandait le prince héréditaire de Brunsvic. On envoya quelques bataillons à Trautenau, à Schatzlar et à Landshut, pour assurer les convois qui de là étaient plus près de l'armée. Tous ces mouvemens n'opérant aucun changement dans la position où était l'ennemi, l'on crut pouvoir exécuter le projet que le roi avait formé. À cette fin le prince héréditaire alla occuper avec son corps la hauteur de Dreihäuser; le prince de Prusse le remplaça avec son détachement en s'établis-

1778.

16 Août

1778. sant à Pilnikau, et le roi se campa avec quarante
22 Août. bataillons auprès du village de Léopold, de manière que ces trois corps communiquant ensemble, pouvaient se prêter la main au cas qu'un d'eux fût attaqué. Il était temps d'avancer, pour s'approcher d'avantage de Hohenelbe. Le prince héréditaire couronna pour cet effet les montagnes qui vont de Schwarzthal
26 Août. à Langenau; le roi le joignit par sa droite et remplit le terrain qui va de Lauterwasser à une hauteur à gauche, qui fut également occupée. Le prince de Prusse garda sa position de Pilnikau, d'où il pouvait faire une fausse attaque sur le corps des ennemis de Neuschloss, tandis que l'armée forcerait le passage de l'Elbe. Ce prince se distingua à différentes reprises par sa vigilance et par ses bonnes dispositions. La réserve fut placée à Wiltschitz, pour épauler le camp du prince de Prusse, et la brigade de Luck fut destinée à garnir les défilés impraticables de Hermanseifen, de Mohrau et des Dreihäuser. Cette brigade, chargée de mener le gros canon et les obusiers à l'armée, employa trois jours pour les traîner de Trautenau à Hermanseifen, qui font une distance de trois milles L'artillerie, qui avait des voies larges, ne put jamais traverser les chemins étroits qui étaient creusés dans la roche vive; on l'attendait avec impatience; mais elle n'arriva pas. Un temps aussi précieux, perdu par des soins inutiles, favorisa si bien les Autrichiens, qu'ils purent s'établir avec toute leur armée et leur canon sur les montagnes qui sont en

delà de Hohenelbe, et dès-lors il fallut renoncer au 1778.
projet; car tout ce qu'il est permis de tenter contre un corps faible, devient téméraire si on le hasarde contre une armée nombreuse, principalement quand elle se trouve placée dans un poste presque inexpugnable. Pour forcer ces troupes, il fallait avoir les obusiers, seule artillerie dont on pût se servir contre les ennemis postés sur des montagnes; et ces obusiers n'y étaient point. Il fallait de plus passer l'Elbe sur des ponts, et défiler devant un grand front, qui aurait écrasé les troupes avant qu'elles pussent se mettre en bataille. Il fallait encore déloger le corps de Ziskowitz des côteaux du Riesengebirge, d'où il serait tombé sur le flanc des assaillans, si on ne lui avait précédemment donné la chasse. La montagne où il était, s'appelait Wilschura, et cette expédition était un préalable. Il fallait aussi que le prince Henri coopérât à cette entreprise. Si tous ces empêchemens n'étaient survenus, le projet était de chasser, comme je l'ai dit, monsieur de Ziskowitz de son poste; d'établir ensuite quarante-cinq gros obusiers derrière Hohenelbe, pour bombarder de là la partie des ennemis qui se trouvait vis-à-vis de notre droite; de passer l'Elbe à un gué qu'on avait découvert près d'un couvent de moines, et après avoir délogé l'ennemi de cette position, de s'établir entre Branna et Starkenbach, sur le flanc des troupes qui campaient près de Neuschloss, où les ennemis devaient s'assembler promptement pour attaquer les Prus-

1778. siens dans un bon poste, ce qui demandait du temps, ou ils étaient dans la nécessité d'abandonner tout le cours de l'Elbe à nos troupes victorieuses.

Toutes les raisons que nous venons d'alléguer ayant obligé de renoncer à ce plan hardi, il ne restait qu'à consumer par les fourrages tout ce pays dépourvu d'habitans, et à le réduire en une espèce de désert, pour assurer la tranquillité des quartiers d'hiver, qu'on ne pouvait prendre qu'en Silésie. On fourragea comme de coutume, toujours sur les bords de l'Elbe et sous le canon des ennemis, sans que l'empereur et ses troupes donnassent la moindre marque de vigueur, sans qu'aucun d'eux se hasardât à passer la rivière, pour défendre le fourrage qu'on prenait sous leurs yeux à leurs malheureux cultivateurs. Quoique le pays fût abondant, le grand nombre de troupes qui s'y nourrissaient, acheva bien vîte de consumer les productions de la terre. Le prince Henri manda au roi qu'il manquait de fourrages, et qu'il n'en trouverait tout au plus que jusqu'à la moitié de Septembre. Les deux armées décampèrent donc à peu près le même jour. Le roi quitta la position de Langenau et de Lauterwasser le 8 de Septembre, le prince Henri son camp de Niemes deux jours plus tard. Ce prince passa l'Elbe à Leitmeritz. Le prince de Bernbourg, qui avait les Saxons avec lui, se replia sur Zittau et plaça ses troupes sur l'Eckartsberg; il y eut quelques escarmouches à l'arrière-garde du prince Henri, où les houssards d'Use-

Retraite des armées prussiennes.

12 Septembre.

dom eurent occasion de se distinguer. Le lecteur nous saura gré de ne lui point rapporter ces minuties et ces opérations de détail qui n'influent en rien sur les grandes affaires. Du côté du roi, ce prince pour alléger sa retraite avait eu la précaution de renvoyer d'avance son artillerie et ses obusiers de Hermanseifen à Wiltschitz. Les mesures furent si bien prises, que l'ennemi tenta inutilement d'entamer le prince héréditaire auprès de Schwarzthal, et qu'il lui laissa tranquillement reprendre son ancien camp des Dreihäuser. La colonne que le roi conduisait, rencontra encore une vingtaine de canons embourbés dans les défilés de Léopold. Cet accident arrêta la marche de l'armée; l'on garnit d'abord les hauteurs des troupes qui avaient la tête de la colonne. Elles repoussèrent facilement quelques détachemens de pandours et de houssards venus de Neuschloss par Arensdorf dans l'intention de harceler l'arrière-garde royale. Les canons furent traînés à force de bras sur les hauteurs; quelques coups de canon dissipèrent l'ennemi, et l'armée entra dans le camp de Wiltschitz, dont la réserve, comme nous l'avons dit, occupait les hauteurs, et le prince de Prusse la gauche, de sorte que depuis les Dreihäuser jusqu'à Pilnikau et Kottwitz l'armée formait une ligne presque contigue. Tous ces différens mouvemens des Prussiens ne firent aucune impression sur l'armée impériale; elle demeura immobile derrière l'Elbe. Après avoir donc épuisé de fourrages tous les environs, le roi se replia sur

1778. Trautenau. Cette démarche se fit sur trois colonnes; il n'y eut de harcelée que celle que le prince héré-
14 Septembre. ditaire conduisait. Ce prince fit volte-face; à son tour il attaqua l'ennemi, qui, craignant un engagement sérieux, se retira, après avoir perdu une centaine de morts, et quelques prisonniers qu'on fit sur lui; les Prussiens entrèrent dans leur camp, le corps du prince héréditaire à droite sur les hauteurs de Freiheit, et le corps du prince de Prusse à gauche sur les collines de la chapelle de Trautenau. Monsieur de Wurmser, qui avec un tas de troupes légères se tenait à Prausnitz, essaya à différentes reprises d'attaquer le poste du prince de Prusse; toutes les fois qu'il attaqua, il fut repoussé, ce qui fut dû aux bonnes dispositions et à l'activité de ce prince, conduite qui eût honoré tout autre militaire qui en aurait fait autant.

Les Prussiens ne pouvant rien entreprendre sur les impériaux, étaient réduits à consumer les vivres des contrées où ils pouvaient atteindre, et à décamper quand tout était mangé. On employa toute la prévoyance et toute la prudence convenable pour assurer ce mouvement. Les hauteurs qui sont derrière l'Aupe furent garnies d'infanterie et de canons; les postes avancés se replièrent sur l'armée, et la retraite se fit avec tant d'ordre, que l'ennemi ne put entamer l'arrière-garde; si l'on excepte une légère pandourade, rien ne troubla les troupes dans leur marche, qu'elles continuèrent jusqu'à Trautenbach, où l'on

séjourna peu de jours. De là l'armée se replia sur Schatzlar, dont le poste couvre toute la Basse-Silésie. Monsieur de Wurmser s'était préparé ce jour pour engager une affaire d'arrière-garde. Par précipitation il n'attendit pas que les Prussiens fussent en marche pour les attaquer, et engagea sur notre gauche une affaire de poste. La brigade de Keller, qui occupait une hauteur de cette extrémité, se défendit vaillamment, et repoussa l'ennemi, dont la perte fut de quatre cents hommes. Cela fait, les troupes se rendirent à l'endroit de leur destination. Le prince héréditaire partit de Schatzlar avec dix bataillons; il fut joint à Munsterberg par trente escadrons de l'armée du roi, avec lesquels il se mit en chemin pour la Haute-Silésie, où il prit le commandement de tout le corps qui se trouvait dans cette province. Il arriva à Troppau vers la fin de Septembre. Le renfort qu'il menait dans la Haute-Silésie, était calculé pour contrebalancer un détachement à peu près de la même force que l'empereur envoyait à monsieur d'Ellrichshausen, et qui aurait donné aux impériaux une supériorité trop considérable sur monsieur de Stutterheim, si l'on n'y avait pourvu à temps.

1778. 21 Septembre.

Cette campagne s'était bien vîte terminée; on était à la fin de Septembre; la saison des opérations militaires n'était point écoulée; on devait donc soupçonner que l'ennemi ne s'en tiendrait pas là, et qu'après avoir observé pendant la campagne une défensive aussi exacte que celle que nous avons rapportée,

1778. il couvait encore quelque dessein, et méditait peut-être de faire une campagne d'hiver. Deux points principaux pouvaient être les objets d'une irruption pour les Autrichiens; l'un d'attaquer en force le corps du prince héréditaire; l'autre de forcer les passages de la Lusace. Un empereur jeune et ambitieux, à la tête de ses troupes, qui brûlait de se signaler par quelque coup d'éclat, donnait un air de vraisemblance aux projets qu'on lui supposait, ce qui méritait assurément un examen réfléchi. Les tentatives que l'ennemi pouvait méditer sur la Haute-Silésie, paraissaient les plus faciles; il avait de gros magasins à Ollmutz et tout ce qui est nécessaire pour le transport de ses subsistances; de plus il ne fallait que chasser les Prussiens de Troppau, pour les forcer à abandonner l'Oppa et à se retirer vers Kosel et Neisse. Le dessein de pénétrer en Lusace rencontrait plus de difficultés. Le prince de Bernbourg y commandait un corps de vingt mille hommes; les impériaux n'avaient point de magasins à portée de la Lusace; les vivres étaient rares du côté de Schluckenau, Gabel, Rumbourg et Friedland, de sorte que l'ennemi aurait eu de la peine à y amasser assez de subsistances pour un corps de troupes considérable; toutefois comme il pouvait disposer de tous les charrois de la Bohême, il aurait pu à grands frais et avec du temps former des magasins dans cette partie, pour se préparer à une telle entreprise, très-difficile relativement au poste de l'Eckartsberg. Moins on voyait clair

dans les vues de l'ennemi, plus il fallait se préparer pour tous les cas. À cette intention monsieur de Bosse fut détaché avec dix escadrons et cinq bataillons pour Löwenberg et Greiffenberg; ses ordres portaient d'observer le général Alton, qui occupait Friedland et Gabel, et au cas que ce général voulût entamer le prince de Bernbourg, de prendre l'ennemi à dos, et de se concerter en tout avec ce prince. D'un autre côté le prince Henri, qui campait à Nollendorf, envoya un détachement sous le général Möllendorf à Bautzen, pour joindre le prince de Bernbourg, au cas que les Autrichiens tournassent de son côté; et supposé que cette expédition devînt plus sérieuse et qu'une partie de l'armée ennemie voulût pénétrer en Lusace, pour marcher à Lauban avec vingt bataillons et trente escadrons, afin de couper les assaillans de leurs vivres. Lorsque le général Möllendorf quitta la Bohême pour se rendre à Bautzen, il fut attaqué par les Autrichiens, qui furent repoussés avec une perte assez considérable. Le major d'Anhalt, qui servait sous le général Möllendorf, se distingua beaucoup dans cette petite affaire.

1778.

28 Septembre.

Tant qu'on ne sût point à quoi les ennemis se détermineraient, le roi demeura à Schatzlar; mais sitôt qu'on s'aperçut qu'ils ne faisaient aucuns préparatifs vers la frontière de la Lusace pour amasser des magasins, et que le corps qu'ils avaient sur cette frontière était même inférieur à celui des Prussiens, il parut assez probable que la tranquillité se main-

1778. tiendrait de ce côté-là pendant l'hiver. Dès-lors le roi eut la liberté de tourner toutes ses pensées vers la Haute-Silésie; d'ailleurs le froid commençait à se faire sentir assez vivement dans les montagnes de la Bohême; il gelait toutes les nuits; les Autrichiens n'avaient aucun corps d'armée dans le voisinage. Toutes ces considérations parurent suffisantes pour
17 Octobre. lever le camp, et mettre les troupes qui devaient défendre la frontière en cantonnement entre Landshut, Grussau, Hirschberg, Schmiedeberg et Friedland. Elles consistaient en vingt bataillons et trente escadrons, dont le général Ramin avait le commandement. Cette position était la même que le roi avait occupée en l'année 1759. Seize bataillons et quinze escadrons partirent à part, pour se rendre dans la Haute-Silésie; le roi les joignit à Neisse, se mit à leur tête et marcha à Neustadt. Voici les raisons de ce mouvement. Le roi avait toujours eu dessein d'attirer la guerre en Moravie; le prince héréditaire occupait Troppau; les ennemis avaient Jägerndorf et pouvaient de là le couper de Neisse et de Kosel. C'était donc une nécessité d'occuper Jägerndorf, pour assurer par cette position la chaîne des quartiers d'hiver derrière l'Oppa. On était obligé d'ailleurs de prendre des établissemens solides dans la Haute-Silésie, pour se mettre en état de faire le printemps suivant les plus grands efforts en Moravie. Les troupes du roi chassèrent sans peine les Autrichiens de Jägerndorf, et l'on s'occupa dès-lors à fortifier la ville, la montagne

et la chapelle, et les villages les plus exposés aux insultes de l'ennemi. Le prince héréditaire en fit autant à Troppau, et ces deux villes, par les fortifications qu'on y ajouta, devinrent de bonnes places à l'abri de toute insulte. Dès la mi-Novembre ces ouvrages étant en assez bon état, le roi se rendit à Breslau, tant pour prendre des arrangemens pour la campagne prochaine, qu'afin de veiller aux négociations, qui commençaient à prendre une tournure assez intéressante. 1778.

Intercession de l'impératrice Catherine.

N'ayant pas voulu rompre le récit d'une campagne stérile en grands événemens, nous croyons devoir reprendre maintenant le fil des affaires politiques. La cour de Pétersbourg était celle qui intéressait le plus, parce que c'était d'elle uniquement dont on pouvait attendre des secours réels. L'impératrice de Russie s'était engagée d'assister le roi sitôt que ses différens avec la Porte ottomanne seraient vidés. Le roi, qui voulut mettre l'impératrice dans le cas d'accomplir sa promesse, s'était par une suite de la bonne harmonie qui s'établissait entre la France et la Prusse adressé au ministère de Versailles, afin qu'il se chargeât de la médiation entre les Turcs et les Russes, et les Français avaient réussi à faire consentir la Porte à s'accommoder avec ses ennemis, en rendant les vaisseaux russes qu'elle avait pris aux Dardanelles, et à reconnaître le chan des Tartares protégé par Catherine. À peine ces nouvelles arrivèrent-elles à Pétersbourg, que l'impératrice, rassurée sur la tran-

1778. quillité de ses états, et flattée par l'ambition de prendre une part directe aux affaires d'Allemagne, se déclara ouvertement pour la Prusse. Ses ministres tant à Vienne qu'à Ratisbonne déclarèrent en substance: „qu'elle priait l'impératrice-reine de donner une sa„tisfaction entière aux princes de l'empire à l'égard „de leurs griefs, et surtout des justes sujets de plainte „que leur fournissait l'usurpation de la Bavière, faute „de quoi l'impératrice de Russie serait dans l'obli„gation de remplir ses engagemens envers S. M. prus„sienne, en lui envoyant le corps de troupes auxi„liaires qu'elle lui devait selon la teneur des traités.“ Cette déclaration fit l'effet d'un coup de foudre sur la cour de Vienne. Cet événement inattendu troubla et dérangea sa sécurité; le prince Kaunitz fut embarrassé, n'ayant rien prévu. Joseph, qui désirait ardemment la continuation de la guerre, profita du trouble et de la perplexité où il trouva l'impératrice sa mère, et lui fit signer un ordre pour augmenter son armée de quatre-vingt mille recrues; il s'écriait qu'il fallait tout mettre en oeuvre, épuiser toutes les ressources, pour rendre dans ce moment décisif la maison d'Autriche plus formidable que jamais; il pensait que les dépenses une fois faites, rien ne pourrait arrêter la continuation de la guerre; mais l'impératrice était dans des sentimens tout opposés. Elle soupirait après la fin de ces troubles; elle mettait tout son espoir en la médiation de la France, qu'elle avait demandée; ses peuples, surchargés d'impôts, ne

pouvaient point fournir les sommes immenses que les frais de la guerre exigeaient; les emprunts étrangers ne remplissaient point les attentes de la cour; enfin l'argent manquait à tel point, que souvent les soldats étaient sans paye et manquaient des besoins journaliers; et les personnes les plus éclairées prévoyaient avec douleur un bouleversement général de la monarchie, si on ne le prévenait en se prêtant de bonne grâce aux propositions d'une paix raisonnable. Déjà l'impératrice avait sollicité, comme nous l'avons dit, la médiation de la France; elle avait de même imploré les bons offices de la cour de Russie, et par un hasard singulier la dépêche de Vienne et la déclaration de Pétersbourg étant parties en même temps, arrivèrent à peu près le même jour au lieu de leur destination. Cela tourna à l'avantage du roi, parce que si la demande des Autrichiens fût arrivée à Pétersbourg avant le départ de la déclaration, il est à présumer que l'impératrice de Russie l'aurait supprimée. D'autre part le roi, qui par ses émissaires était informé de tout, ne demandait pas mieux que de s'accommoder avec la cour de Vienne, pourvu toutefois qu'on maintînt les constitutions de l'empire dans leur intégrité, et qu'on ne négligeât ni les intérêts de l'électeur de Saxe, ni ceux du prince de Deux-Ponts, et qu'il fût à l'abri de toute chicane à l'égard de la succession des markgraviats sur lesquels il avait des droits incontestables; et bien éloigné de s'opposer à la médiation de la France, ce prince envisageait la 1778.

1778 cour de Versailles comme garante de la paix de Westphalie, et comme autant intéressée que la Prusse même à ne pas permettre que l'empereur par son usurpation de la Bavière se frayât un chemin, soit pour tomber sur le roi de Sardaigne en Italie, ce qu'on craignait fort à Turin, soit pour pénétrer avec plus de facilité en Alsace et dans la Lorraine. L'électeur de Saxe était cousin de Louis XVI, et le prince de Deux-Ponts son protégé. Néanmoins ç'aurait été manquer de prudence que de confier entièrement les intérêts de la Prusse et de l'Allemagne à un ministère sans vigueur, et qui, n'ayant aucune volonté ferme, pouvait se laisser ébranler par les machinations de la cour de Vienne. Pour prémunir monsieur de Maurepas contre toute proposition des Autrichiens directement opposée à la pacification de l'Allemagne, le roi lui envoya un mémoire raisonné, qui contenait les motifs qui rendaient telle condition de paix acceptable, et telle autre au contraire non-admissible, avec un résumé des articles principaux et indispensables pour la paix générale. Cette pièce fit un effet si avantageux, que la France l'admit pour base de la négociation dont elle s'était chargée à Vienne. Monsieur de Breteuil, ambassadeur de France à cette cour, éprouva de la part de l'empereur des difficultés qui renaissaient à chaque proposition qu'il mettait en avant; mais cela n'empêcha pas l'impératrice-reine d'admettre le projet de pacification tel que la France l'avait minuté. Sur ces entrefaites le prince Repnin

Médiation de la France.

arriva à Breslau de la part de l'impératrice de Russie; il y parut plus sous les dehors d'un ministre plénipotentiaire qui venait dicter de la part de sa cour des lois à l'Allemagne, que comme un général destiné à conduire un corps auxiliaire à l'armée prussienne. Le roi avait proposé à la cour de Pétersbourg d'employer le printemps suivant le corps des Russes contre la Lodomerie et la Gallicie, où il y avait peu de troupes; de pénétrer en Hongrie, où l'approche des Russes aurait fait révolter tous ceux de la religion grecque qui étaient répandus dans la Croatie, dans la Hongrie, dans le bannat de Témesvar et dans la Transylvanie; le roi s'était même offert d'y joindre un corps de ses troupes et d'abandonner toutes les richesses de ces provinces aux Russes. Ce projet fut rejeté. Le corps que les Russes devaient fournir selon le traité, consistait en seize mille combattans; l'on y mit un prix si énorme, qu'il ne pouvait jamais s'évaluer par les services qu'on en pouvait attendre. Il en aurait coûté par an au roi deux millions, et outre cela un subside de cinq cent mille écus pour une guerre que la Russie ne faisait point aux Turcs. Le baron de Breteuil, ambassadeur à la cour impériale, était flatté de devenir le pacificateur de l'Allemagne; il se plaisait à se représenter qu'en suivant les traces de Claude d'Avaux, plénipotentiaire à la paix de Westphalie, ce lui serait un acheminement pour monter aux premières dignités dans sa patrie, et surtout au ministère des

1778. 1779.

1760. ne lui restait plus d'entreprise à former. Dans son chagrin il n'imagina d'autre ressource pour rétablir ses affaires qu'une diversion, qui coupant dans le vif, forçât le roi de s'éloigner. Il remua ciel et terre pour y disposer les généraux russes et surtout monsieur de Soltikow. Son dessein était de faire marcher un corps de Russes droit à Berlin, et pour les encourager à cette manoeuvre, il se proposa de les faire joindre par un détachement de son armée, persuadé que ce serait-là le seul moyen d'obliger le roi d'accourir au secours de ses états héréditaires, et par conséquent de quitter la Silésie avant de pouvoir contraindre les Autrichiens à se retirer en Bohême. Il envoya un officier général dans le camp des Russes, afin de négocier cette affaire; la cour de Vienne depêchait journellement des courriers à Pétersbourg pour appuyer le projet; on offrit aux Russes l'appât du pillage et du butin; et dès qu'ils eurent consenti, monsieur de Lacy fut détaché de Seitendorf, pour aider à l'exécution. Quoique le roi fût informé de ces desseins, il ne laissa pas de détacher monsieur de Wied avec six mille hommes pour la Haute-Silésie. Monsieur de Wied y trouva le corps de Bethlem à Neustadt; les dragons de Krockow firent une reconnaissance, où par maladresse ils perdirent cent-vingt hommes; mais ce ne sont-là que des bagatelles.

Monsieur de Czernichef et de Tottleben s'étaient mis en marche dès le 20 de Septembre avec environ vingt mille hommes; ils avaient passé l'Oder à Beu-

then, d'où ils s'étaient portés sur Christianstadt, tandis que monsieur de Soltikow dirigeait sa marche de Schlichtingsheim en Pologne sur Francfort, où il arriva le 6 d'Octobre. Les affaires de la Saxe allaient mal depuis le départ du roi. Les troupes des cercles occupèrent d'abord Nossen; monsieur de Hülsen, trop faible pour occuper tous les postes qu'il aurait fallu garder pour empêcher le prince de Deux-Ponts de le tourner, ne put conserver sa position de Schlettau, et se replia sur Strehla. Il y fut incontinent suivi par les ennemis. Monsieur de Luzinsky se porta sur son flanc droit, pendant que le prince de Stolberg attaqua la droite des Prussiens sur le Durrenberg. Monsieur de Braun, qui commandait cette brigade, repoussa vigoureusement l'ennemi. Les dragons de Schorlemmer et les houssards de Kleist donnèrent en même temps sur eux et achevèrent de les mettre en déroute. Ils firent prisonniers le prince de Nassau, colonel au service d'Autriche, vingt officiers et quatre cents hommes, sur quoi le prince de Deux-Ponts se retira. Mais il semblait que ce n'en fût pas assez pour monsieur Hülsen du nombre d'ennemis qu'il avait à combattre; le hasard lui en suscitait de nouveaux. Le duc de Würtemberg reparut en campagne; il crut être plus heureux en servant sous les auspices des Autrichiens qu'en faisant la guerre avec les Français; il s'était réservé qu'on l'emploierait en corps séparé, et s'avançait vers la Saxe. Comme il se trouvait alors aux environs de Grimma, monsieur de Hülsen

1760. — Événemens en Saxe. — 16 Août. — 20 Août.

1779. dans la Haute-Silésie, occupé à soutenir sa position de Troppau et de Jägerndorf, donnant la chasse aux ennemis, tantôt du côté de Grätz, tantôt à Mährisch-Ostrau, tantôt vers Lichten. Les Autrichiens croyaient de leur côté que c'était une humiliation de laisser les Prussiens tranquillement les maîtres d'une partie de leur territoire; ils auraient voulu tout tenter pour les en déloger; mais ils prévoyaient qu'ils ne pourraient reprendre les villes de Troppau et de Jägerndorf sans les ruiner et les brûler totalement. Ce moyen paraissant trop dur à l'impératrice-reine, les généraux autrichiens imaginèrent qu'en coupant l'armée du prince héréditaire de Neisse, d'où ils supposaient faussement qu'elle tirait ses vivres, ils obligeraient ce prince à évacuer toute la Haute-Silésie. Dans l'intention d'exécuter ce projet le général Ellrichshausen, avec un renfort de dix mille hommes qu'il avait reçu de la Bohême, établit son quartier à Engelsberg, petite ville située dans les gorges des montagnes, dont l'une aboutit à Branna proche de Jägerndorf, l'autre débouche à Hof, et la troisième, qui passe par Zuckmantel et Ziegenhals, aboutit à cette plaine qui s'étend de Weidenau à Patschkau, Neisse et Neustadt. Ce corps, environ de quinze mille hommes, placé avec cet avantage, donnait différentes alarmes à nos quartiers; tantôt il fourrageait près de Neisse, mais toujours repoussé; tantôt il inquiétait les environs de Jägerndorf, d'où le général de Stutterheim, qui en avait le commandement, le

renvoya bien battu. Enfin las de ces échauffourrées, 1779.
qui ne laissaient pas de fatiguer les troupes, le prince héréditaire de Brunsvic résolut de les alarmer à son tour. Il rassembla ses quartiers et fondit avec trois corps séparés sur les postes de Branna, de Lichten 14 Janvier.
et de l'Engelsberg. Les impériaux prirent la fuite aussitôt que les Prussiens se montrèrent; le prince leur prit quatre canons et cinquante prisonniers; mais leur terreur fut si grande, qu'ils s'éloignèrent des cantonnemens prussiens, et que les troupes de Troppau et de Jägerndorf purent jouir de quelque tranquillité. Alors monsieur d'Ellrichshausen tourna son attention entière vers Zuckmantel et Ziegenhals, d'où il faisait journellement des incursions dans le plat pays. Les troupes prussiennes de Neustadt et de Neisse s'opposaient à chaque moment aux déprédations que l'ennemi voulait commettre; ce qui occasionna différentes escarmouches, où l'infanterie et la cavalerie prussiennes se distinguèrent également; mais ce genre de petite guerre n'entre pas dans le plan des mémoires que nous nous sommes proposé d'écrire. Toutefois on résolut de réprimer la témérité de ces sortes d'entreprises; il fallait du repos aux troupes pendant l'hiver, et elles avaient assez de temps pour se battre durant la saison des opérations de campagne. Pour amener les choses à cette fin et couper le mal par ses racines, on résolut de déloger les Autrichiens de leur poste de Zuckmantel, si la chose était faisable. Monsieur de Wunsch, qui se trouvait

1779. avec dix bataillons dans le comté de Glatz, où jusqu'alors il était resté désoeuvré, crut qu'il pourrait s'en éloigner pour peu de temps sans trop hasarder par une courte absence. Il laissa le prince de Philippsthal avec deux faibles bataillons à Habelschwert; il arriva à Ziegenhals, dont il chassa les ennemis, et les poursuivit dans des gorges que forment les montagnes jusqu'à Zuckmantel; mais ce poste avait été rendu insoutenable pour les Prussiens, à cause des hauteurs qui le dominent, et que les Autrichiens avaient non seulement garnies de canons, mais encore retranchées par des ouvrages considérables, dont il était impossible de les expulser; il l'était même de les tourner, parce qu'on ne pouvait gravir contre ces montagnes trop hautes, trop roides et trop escarpées. Monsieur de Wunsch, convaincu physiquement qu'il ne pouvait rien entreprendre de ce côté-là sur l'ennemi, et qu'un plus long séjour ne serait qu'une perte de temps, s'achemina pour retourner à son ancien poste auprès de Glatz. En passant Landeck il entendit une canonnade assez vive du côté de Habelschwert; il tourna aussitôt de ce côté; mais à peine eut-il fait quelque chemin, qu'il rencontra deux cent cinquante soldats du régiment de Luck, qui s'étaient ouvert un passage, et qui lui apprirent que le prince de Philippsthal avec le reste du régiment s'était laissé surprendre par les Autrichiens *). Bientôt monsieur

18 Janvier.

*) Voir: *Schlözer's* Staatsanzeiger. Cah. XLIX. p. 50.

de Wunsch entendit une autre canonnade; l'ennemi 1779.
attaquait une espèce de palanque ou de redoute dans laquelle le général prussien avait laissé cent hommes pour la défendre. Les obusiers autrichiens y mirent le feu, et le capitaine Capeller, qui se signala par sa belle résistance, fut obligé de se rendre avant l'arrivée du secours, de sorte que monsieur de Wunsch se jeta avec tout son corps dans la forteresse de Glatz. Wurmser et les impériaux, qui n'avaient aucune connaissance de cette redoute, avaient eu dessein de marcher droit à Glatz et de surprendre la ville. Leur projet ne pouvait aucunement s'exécuter par surprise; les ouvrages de cette forteresse sont tels, qu'ils ne peuvent être insultés, à moins que l'ennemi n'entreprenne un siége dans les formes. Monsieur de Wurmser eut toutefois l'avantage de prendre quelques quartiers dans le comté, et il se flattait bien que pour le déloger du domaine prussien, le roi tirerait des troupes de la Haute-Silésie, afin de les employer contre lui, et que par là le cordon de Troppau et de Jägerndorf et l'armée du prince héréditaire se dégarnissant, monsieur d'Ellrichshausen aurait beau jeu, et trouverait le moyen d'entreprendre avec succès contre les Prussiens, et de nettoyer ces bords de l'Oppa qui donnaient tant de jalousie aux impériaux; mais les choses tournèrent autrement que les généraux ennemis ne l'imaginaient et ne le désiraient. Le roi se mit à la tête de quelques bataillons de sa réserve qui avaient hiverné à Breslau, auxquels se

1779. joignirent les gardes du corps, les gensdarmes et le régiment d'Anhalt, avec lesquels il se rendit à Reichenbach, et monsieur de Ramin envoya quatre bataillons au général Anhalt, qui en avait quatre sous ses ordres. Tout ce corps occupa Friedland et les retranchemens qu'on y avait faits. Pour chasser l'ennemi de Waldenbourg le général Lestwitz se porta sur Scharfeneck, et le général Anhalt sur Braunau. Les impériaux prirent la fuite de tous côtés; à peine monsieur d'Anhalt put-il attraper une cinquantaine de pandours. Dans le même temps que ces corps avançaient, le roi occupa Silberberg, pour être de là à portée de donner des secours où il serait nécessaire. Ce mouvement fit une telle impression sur les ennemis, qu'ils évacuèrent la ville de Habelschwert et se sauvèrent en Bohême. On avait pourvu à tout; si l'on avait laissé les impériaux tranquilles en Bohême sur les frontières de la Saxe, toutes leurs troupes auraient reflué vers la Silésie, et monsieur de Wurmser aurait été renforcé considérablement; afin donc que l'attention de l'ennemi fût divisée et qu'il pensât plutôt à sa sûreté qu'à inquiéter la Silésie, monsieur
5 Février. de Möllendorf ramassa quelques troupes, partit de la Saxe, marcha à Brix, battit avec sa cavalerie le parti qui lui était opposé, prit trois canons, trois cent cinquante prisonniers, et le magasin qui était dans la petite ville de Brix. La nuit il arriva qu'un bas-officier du régiment de Wunsch déserta, et pour se venger de son major il mena tout de suite les hous-

sards autrichiens dans le même village, dont il enleva ce major et cinq drapeaux; tant il est vrai qu'un officier ne peut jamais être assez sur ses gardes pour éviter d'être surpris; une aventure pareille était arrivée quelques mois auparavant en Silésie au régiment de Thadden, cantonné dans le village de Dittersbach près de Schmiedeberg. Les houssards firent une fausse attaque sur un poste du régiment, tandis qu'une autre troupe pénétrant par un jardin et une grange dans la maison du commandeur, en enleva trois drapeaux, ayant été chassée avant de pouvoir emporter les autres. Ces traits ne font pas honneur au service prussien; mais dans le grand nombre d'officiers qui composent cette armée, tout ne sauraient être également éclairés et vigilans.

1779

8 Novembre.

Pendant que la guerre se faisait sans égard à la saison, le courrier que le roi avait envoyé avec son *ultimatum* revint de Pétersbourg, et les deux cours étant convenues sur tous les articles qu'il contenait, le prince Repnin l'envoya à monsieur de Breteuil à Vienne. Cet ambassadeur manda que cette pièce avait causé beaucoup de satisfaction à l'impératrice-reine, et que l'on se proposait d'assembler un congrès pour mettre la dernière main à la pacification générale. La postérité pourra-t-elle croire que dans de pareilles circonstances, lors même que la cour de Vienne paraissait sérieusement dans l'intention de terminer la guerre, un général Wallis avec huit ou dix mille hommes se soit présenté tout à coup devant la ville

28 Février.

1779. de Neustadt, où le régiment de Prusse et le bataillon de Preuss étaient en garnison; l'ennemi ne pouvant emporter la ville, y jeta tant de grenades royales d'une vingtaine d'obusiers qu'il menait avec lui, que le feu prit au bardeau dont la plupart des maisons sont couvertes, et que deux cent quarante habitations furent consumées par les flammes; mais la garnison tint bon; le général Stutterheim, averti du mouvement des ennemis, les prit à dos vers Branitz; les troupes cantonnées à Rosswald vinrent sur un flanc des Autrichiens, des détachemens de Neisse sur l'autre. Wallis ne pouvant pas s'arrêter plus longtemps sans exposer tout son corps, se retira sur Zuckmantel, et fut poursuivi et renvoyé jusques dans son repaire. Cette expédition, méditée par l'empereur, avait été prescrite au général Wallis. Ce prince supposant le roi de Prusse ardent et d'une vivacité étourdie, croyait qu'en aigrissant son esprit par la ruine d'une de ses villes, il le rendrait plus renitent et plus difficile pour la négociation qui devait s'entamer; et que peut-être l'humeur qu'il en aurait, le porterait à la rompre; mais cette expédition des Autrichiens ne tourna pas à leur avantage.

Peu après le prince Repnin reçut une dépêche de monsieur de Breteuil, qui lui marquait combien l'impératrice-reine désirait impatiemment une suspension Armistice. d'armes; le 4 de Mars le roi reçut ces nouvelles à Silberberg et donna ordre à ses généraux de prendre des mesures avec ceux des ennemis, pour régler avec

eux la trève qu'on avait proposée. Le 7 fut le terme marqué pour celle de la Bohême; le 8 pour celle de la Haute-Silésie et de la Moravie; le 10 pour celle de la Saxe et de la Bohême. Ce terme arrivé, on mit les troupes dans des quartiers plus étendus, afin de leur procurer plus d'aisance, et d'éviter surtout les maladies contagieuses qui commençaient à régner sur les frontières. Le roi se rendit le 6 à Breslau, pour conférer avec le prince Repnin; la ville de Teschen fût agréée d'un commun accord pour le lieu des conférences, et le roi nomma monsieur de Riedesel son ministre plénipotentiaire à ce congrès. Arriva alors à Breslau monsieur de Törring-Seefeld en qualité de ministre de l'électeur palatin; lui, le prince Repnin, monsieur de Riedesel, monsieur de Zinzendorf, ministre de Saxe, et monsieur de Hofenfels, envoyé de Deux-Ponts, toute cette masse de négociateurs partit pour Teschen, où ils furent joints par monsieur de Breteuil, ambassadeur et plénipotentiaire du roi de France, et par monsieur de Cobenzl, chargé d'un même emploi par l'impératrice-reine. L'impératrice voulait sincèrement la paix; mais quelque empressement qu'elle eût de la voir bientôt rétablie, elle n'avait pu parvenir à inspirer les mêmes sentimens à l'empereur son fils. Ce prince, comme nous l'avons dit précédemment, croyait son honneur lésé, s'il ne soutenait point avec fermeté une démarcne que son ardeur lui avait fait entreprendre. Dès que les ministres ouvrirent leurs conférences à Teschen, le

1779.

Congrès de Teschen.

1779. comte de Cobenzl acquiesça purement et simplement au plan de pacification proposé par la France; il ne fit aucune difficulté et parut aussi content qu'on pouvait le désirer; on crut que cet ouvrage serait promptement terminé, lorsque le prince Repnin reçut un courrier de la part de monsieur d'Assebourg, ministre de l'impératrice de Russie à Ratisbonne, lequel lui mandait que l'électeur palatin lui avait déclaré qu'il ne pouvait, ni ne voulait donner aucune satisfaction à l'électeur de Saxe, et qu'il aimait mieux s'en tenir à son traité précédent fait avec la cour de Vienne, que de soumettre ses intérêts aux décisions du congrès de Teschen. Monsieur de Breteuil et le prince Repnin le prirent tous deux sur le haut ton, et s'armant de toute la dignité convenable à des plénipotentiaires d'aussi grandes puissances, ils déclarèrent que toutes les parties contractantes ayant déjà adopté le plan de pacification qui leur avait été proposé, ils considéreraient désormais comme ennemi celui des souverains qui voudrait contrevenir à son premier engagement. Alors le comte de Cobenzl et le Palatin plièrent, et des courriers furent expédiés, qui partirent en hâte pour Vienne. Cela n'empêcha pas qu'on ne vît renaître d'autres difficultés, qui barraient à chaque pas le chemin aux médiateurs. Un jour c'étaient les Saxons, dont on ne pouvait satisfaire les prétentions; un autre c'était le ministre de Deux-Ponts, qui pour faire briller son zèle demandait pour son prince une augmentation d'appanage

énorme, et soutenait son système favori, en prouvant que la Bavière était un duché indivisible; il fallut que le roi s'en mêlât pour que les choses n'allassent pas trop loin. Avec le secours des médiateurs il parvint, quoiqu'avec peine, à calmer la chaleur déplacée de ces deux ministres; l'on démontra au Saxon, que sans la France, la Russie et la Prusse, qui l'assistaient, son électeur n'aurait pas rétiré une obole de la cour de Vienne, quelques justes que fussent ses prétentions; qu'ainsi il agirait raisonnablement en se contentant de la somme qu'avec bien de la peine on lui faisait obtenir. On s'expliqua de même à peu près avec celui de Deux-Ponts, en lui rappelant qu'ayant perdu les trois quarts de la Bavière, son prince devait se trouver heureux qu'on lui en restituât les deux tiers. À peine avait-on tranquillisé ces deux ministres, que l'électeur palatin se remit sur les rangs, pour produire de nouvelles chicanes. La France en fut fâchée, et le ministre de Louis XVI à Munich y parla sur le ton que prenait Louis XIV au milieu de ses triomphes. Néanmoins ces altercations continuèrent à Teschen, et furent poussées au point, que les plénipotentiaires mêmes commençaient à se défier du succès de leur négociation. Déjà six semaines s'étaient écoulées infructueusement; on était au 20 d'Avril, lorsqu'il arriva de Constantinople à Vienne un courrier *) avec la nou- 1779.

*) Voir: *Martens*, Recueil. III, p. 349.

1779. 10 Mars. velle de la paix conclue entre la puissance ottomanne et la Russie. Il ne fallait pas moins qu'un événement aussi important pour fléchir l'âme inquiète du jeune empereur. Tant que les apparences de guerre entre la Russie et la Porte avaient annoncé une rupture prochaine entre ces puissances, Joseph n'avait considéré la déclaration de la cour de Pétersbourg en faveur de la Prusse et de l'empire que comme un simple discours, parce que la Russie se trouvant assez occupée en Crimée à soutenir le chan, son protégé, contre la puissance ottomanne, qui voulait le détrôner, elle n'aurait ni la force, ni les moyens de soutenir efficacement la Prusse; mais le rétablissement de la paix détruisait toutes les espérances dont l'empereur s'était flatté; il ne pouvait pas se déguiser que la Russie ayant maintenant les bras libres, était maîtresse d'employer ses forces comme bon lui semblerait; que par conséquent elle pouvait faire marcher un si puissant corps de troupes au secours du roi, que la Prusse gagnerait par là une trop grande supériorité d'hommes, contre laquelle il serait impossible aux troupes impériales de soutenir une campagne avec dignité, et à plus forte raison si la guerre venait à traîner en longueur. La paix des Russes doit donc proprement servir d'époque pour dater l'ouverture du congrès assemblé à Teschen. Dès ce moment les machines de l'empereur s'arrêtèrent, l'électeur palatin et son plénipotentiaire se tinrent dans un silence respectueux; le comte de Cobenzl devint

plus liant, et abandonnant ses propositions vagues, il s'expliqua rondement et nettement sur les matières qu'il traitait avec les médiateurs. Toutes ces circonstances favorables avancèrent si promptement cet ouvrage, qu'en moins de quinze jours tout le monde étant d'accord, la paix fut conclue et signée le 13 de Mai, jour de la naissance de l'impératrice-reine. 1779. Paix de Teschen.

Nous nous contenterons d'en rapporter les articles principaux, savoir: que l'empereur rendrait toute la Bavière et le Haut-Palatinat à l'électeur palatin, à l'exception du cercle de Burghausen; que la succession de ces états serait assurée au prince de Deux-Ponts, ainsi qu'à toutes les branches collatérales qui avaient les mêmes droits; que l'électeur de Saxe obtiendrait pour dédommagement la somme de six millions de florins, payable en termes annuels de cinq cent mille florins; que l'empereur renoncerait en faveur de la Saxe au fief de Schönburg, enclavé dans cet électorat; qu'à l'égard de la succession des markgraviats de Baireuth et d'Anspach, qui devaient retomber à la Prusse, l'empereur reconnaissait la légitimité de ces droits, et promettait de ne plus s'opposer à cette réunion; que de son côté le roi de Prusse renonçait à ses prétentions sur Juliers et Berg en faveur de la famille de Sulzbach, moyennant le renouvellement de la garantie que la France lui avait donnée de la Silésie par le traité de 1741; que le duc de Mecklenbourg obtiendrait le droit *de non appellando*, pour l'indemniser de ses prétentions; et

1779. enfin que le présent traité serait garanti par la Russie, par la France et par tout le corps germanique*). À peine le traité fut-il signé, que les Prussiens par bon procédé évacuèrent tout de suite ce qu'ils occupaient de possessions autrichiennes.

Telle fut la fin de ces troubles de l'Allemagne; tout le monde s'attendait à une suite de quelques campagnes avant de les voir terminer; mais ce ne fut qu'un mélange bizarre de négociations et d'entreprises militaires, qu'il ne faut attribuer qu'aux deux factions qui divisaient la cour impériale, dont l'une gagnait le dessus pour quelque temps et bientôt était réprimée par l'autre. Les officiers étaient dans des incertitudes perpétuelles, et personne ne savait si l'on était en paix ou en guerre; situation désagréable qui continua jusqu'au jour que la paix fut signée à Teschen. Il parut que les troupes prussiennes avaient de l'avantage sur leurs ennemis toutes les fois qu'elles pouvaient combattre en règle, et que les impériaux l'emportaient pour les ruses, les surprises et les stratagèmes qui sont proprement du ressort de la petite guerre.

Fait à Potsdam ce 20 Juin 1779.

FRÉDÉRIC.

*) Voir: *Martens*, Recueil. II, p. 1.

